ŒUVRES

DE

SAINT ALPHONSE-MARIE

DE LIGUORI

L'AMOUR DES AMES

OU

RÉFLEXIONS ET ASPIRATIONS SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

LES VINGT-QUATRE HEURES OU L'HORLOGE DE LA PASSION

1re Après avoir pris congé de Marie, Jésus fait la Cène.

2e Il lave les pieds à ses apôtres, et il institue le sacrement de l'Eucharistie.

3e Il fait son sermon, puis il se rend au jardin des Oliviers.

4e. Il fait sa prière dans le jardin.

5e. Il entre en agonie.

6e Il répand une sueur de sang.

7e. Il est livré par Judas, et chargé de liens.

8e Il est conduit chez Anne.

9e. On le traîne de même chez Caïphe, et là il reçoit un soufflet.

10e On lui bande les yeux, on le frappe, et on le tourne en dérision.

11e. On le traduit devant le conseil, et on le déclare digne de mort.

12e. Il est amené à Pilate, et accusé devant lui.

13e. Pilate le renvoie à Hérode, qui le traite comme un insénsé.

14e. On le ramène devant Pilate, et on lui préfère Barrabas.

15e. Il est attaché à un poteau et battu de verges.

16e. On lui met une couronne d'épines, et on le montre au peuple dans cet état.

17e. Il est condamné à mort et conduit au Calvaire.

18e. Il est dépouillé et crucifié.

19e. Il prie pour ses bourreaux.

20e. Il recommande son âme à son père.

21e. Il meurt.

22e On lui perce le côté d'un coup de lance.

23e. Son corps est détaché de la croix et remis à Marie.

24e. Il est enseveli et mis dans le sépulcre.

INVOCATION A JÉSUS ET A MARIE

O Sauveur du monde, ô amour des âmes, ô Seigneur, le plus digne objet de nos affeetions, vous êtes venu gagner nos cœurs par votre passion en nous montrant l'amour immense que vous avez eu pour nous, en consommant l'œuvre d'une rédemption qui a été pour nous un océan de bénédictions, et pour vous un océan de douleurs et d'ignominies. C'est principalement pour nous laisser, comme l'a dit saint Thomas, un souvenir continuel de votre passion, que vous avez institué le très-saint sacrement de l'autel[1] Saint Paul avait dit le premier : « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, vous rappellerez la mort du Seigneur[2]. » C'est par de tels prodiges d'amour que vous avez obtenu jusqu'ici de tant d'âmes saintes qu'embrasées des flammes de votre charité, elles renonçassent à tous les biens de la terre pour se conserver tout entières à n'aimer que vous, Seigneur infiniment aimable. Ah! faites donc, ô mon Jésus, que je me rappelle toujours votre passion; faites que, moi aussi, vaincu enfin par d'amoureuses poursuites, malheureux pécheur que je suis, je me détermine à vous aimer et à tirer de mon pauvre cœur quelque témoignage

[1] Ut autem tanti beneficii jugis in nobis maneret memoria, corpus suum in cibum fidelibus dereliquit. (*S. Thom. Opusc.* 57.)

[2] Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, mortem Domini annuntiabitis. (*I Cor*, XI, 26.)

de reconnaissance pour l'amour excessif que vous m'avez porté, ô mon Dieu et mon Sauveur Souvenez-vous, mon Jésus, que je suis une de ces brebis égarées qui vous appartiennent, et pour le salut desquelles vous êtes venu sur la terre. Je sais qu'après m'avoir racheté par votre mort, vous n'avez pas cessé de m'aimer, et que vous me continuez le même amour que vous me portiez quand vous êtes mort si généreusement pour moi. Ne permettez pas que je sois plus longtemps ingrat envers vous, ô mon Dieu, vous qui méritez tant d'être aimé, et qui avez tant fait pour être aimé de moi.

Et vous, ô très-sainte vierge Marie, vous qui avez participé par vos propres douleurs à la passion de votre fils, ah ! par les mérites de ces mêmes douleurs, obtenez pour moi la grâce de ressentir au moins quelque peu de cette compassion dont vous fûtes si vivement touchée à la mort de Jésus, et demandez pour moi une étincelle de cet amour qui fit tout le martyre de votre cœur endolori.

Faites, je vous en supplie, Seigneur Jésus, que la force de votre amour, plus ardent que le feu, plus doux que le miel, absorbe mon âme, en sorte que je meure par amour pour votre amour, en retour de ce que vous avez daigné mourir par amour pour mon amour[1]

[1] Absorbeat quæso, Domine Jesu Christe, mentem meam ignita et melliflua vis amoris tui, ut amore amoris tui moriar, qui amore amoris mei dignatus es mori. (*S. Franç. Assis. Orat.*)

FRUITS QU'ON PEUT RETIRER DES MEDITATIONS

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

I. L'amant des âmes, notre très-aimant Rédempteur, a déclaré formellement qu'il ne s'est pas proposé d'autre but en venant sur la terre prendre la forme humaine, que d'allumer dans le cœur des hommes le feu sacré de l'amour divin. *Ignem veni mittere in terram ; et quid volo, nisi ut accendatur*[1] *?* Et! qu'elles sont belles aussi les flammes de charité qu'il a allumées dans tant d'âmes dévotes, surtout par les souffrances qu'il a voulu endurer à sa mort, afin de nous montrer l'immensité de son amour pour nous. Oh! combien de cœurs fortunés, à la pensée des plaies de Jésus, se sont tellement épris du feu de son amour, comme s'ils eussent été mis en présence d'autant de fournaises ardentes, qu'ils n'ont pas refusé de lui consacrer leurs biens, leur vie, et eux-mêmes tout entiers, en surmontant avec un grand courage tous les obstacles qui s'offraient à leurs yeux dans la pratique de la loi divine, par amour pour Dieu, ce souverain roi qui, tout Dieu qu'il est, a voulu tant souffrir pour l'amour de nous tous. C'est là précisément le conseil que nous donnait l'Apôtre, quand il nous exhortait à penser à celui qui a supporté tant de contradictions de la part des pécheurs, pour ne pas perdre

[1] (*Luc.* XII, 49.)

courage ni craindre de nous lasser en parcourant la même carrière[1].

II. C'est pour cela que saint Augustin, transporté d'amour en se représentant Jésus sur la croix, tout couvert de plaies, lui adressait cette tendre prière : O mon bien-aimé Sauveur, gravez dans mon cœur toutes vos plaies, afin que j'y lise sans cesse et vos douleurs et votre amour. Oui, parce qu'ayant devant les yeux le tableau des souffrances que vous endurâtes pour moi, je serai engagé par là à souffrir patiemmeut moi-même toutes les peines qui pourront m'arriver ; et qu'en voyant l'amour que vous m'avez manifesté sur la croix, je n'aimerai plus ni ne pourrai jamais en aimer d'autres que vous[2]

III. Où les saints ont-ils puisé le courage et la force qu'ils ont montrée contre les tourments, le martyre et la mort, si ce n'est dans les souffrances de Jésus-Christ crucifié ? Saint Joseph de Léonesse, capucin, près de subir une opération douloureuse, voyant qu'on préparait des cordons pour attacher ses membres : Qu'est-il besoin de cordons? s'écria-t-il. Des cordons, les voici, ajouta-t-il, en prenant dans ses mains un crucifix. Mon Dieu, cloué pour moi sur la croix, me fera supporter patiemment les douleurs qui m'attendent. Il souffrit en conséquence l'opération sans pousser la moindre plainte ; il songeait à Jésus qui a gsrdé le silence sans même ouvrir la bouche, comme un agneau devant celui qui le tond, conformément à la prophétie d'Isaïe[3] Eh ! qui pourra jamais se plaindre de ses propres souffrances, en voyant Jésus qui a souffert d'être brisé pour nos crimes, suivant l'expression du même prophète[4] Qui pourra refuser l'obéissance, toute péni-

[1] Recogitate eum, qui talem sustinuit adversus semetipsum a peccatoribus contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes. (*Hebr.* XII, 3.)

[2] Scribe, Domine, vulnera tua in corde meo, ut in eis legam dolorem et amorem : dolorem ad sustinendum pro te omnem dolorem ; amorem ad contemnendum pro te omnem amorem.

[3] Tanquam agnus coram tondente se obmutuit, et non aperuit os suum. (*Is.* VIII, 7.)

[4] Attritus est propter scelera nostra? (*Ibid.* 16.)

ble qu'elle puisse être, quand Jésus-Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort ? Qui se plaindra des injures et des opprobres en voyant Jésus-Christ traité d'insensé, de méchant, appelé roi par dérision, frappé sur les joues, abreuvé d'outrages et suspendu à un gibet infâme ?

VI. Eh ! qui pourrait aimer un autre objet que Jésus-Christ, en le voyant mourir au milieu des tourments et des mépris, pour captiver notre amour? Un pieux solitaire priait le Seigneur de lui enseigner ce qu'il devait faire pour l'aimer parfaitement, et le Seigneur lui révéla que pour arriver à ce parfait amour, il n'avait besoin d'aucun autre exercice que de méditer souvent sur sa passion. Sainte Thérèse gémissait et se plaignait amèrement de ce que certains livres lui avaient appris que de trop longues méditations sur la passion de Jésus-Christ pouvaient être un empêchement à la contemplation de la Divinité. « O Seigneur de mon âme, s'écriait-elle, » ô bon Jésus crucifié, je ne me rappelle jamais cette opinion, » sans que je me croie coupable de quelque trahison envers vous. » Est-il possible, Seigneur, que vous soyez pour moi un obs- » tacle à un plus grand bien ? Et d'où me viennent tous les » biens, si ce n'est de vous ? » Elle ajoute ensuite: « J'ai vu » que pour entrer dans les vues de Dieu et pour en obtenir » des grâces plus grandes, nous devons les lui demander au » nom de cette humanité sacrée dans laquelle sa divine ma- » jesté a déclaré elle-même qu'elle mettait ses complaisan- » ces. »

V Le père Balthazar Alvarez disait d'après les mêmes principes que le malheur des chrétiens était d'ignorer les trésors que nous possédons en Jésus-Christ. Aussi la passion de Jésus-Christ était-elle l'objet de ses méditations le plus cher comme le plus ordinaire ; il méditait particulièrement sur sa pauvreté, ses opprobres et ses douleurs : il exhortait ses pénitents à méditer de même souvent sur la passion du Rédempteur, leur disant qu'ils ne pensassent pas avoir fait quelque progrès, tant qu'ils ne seraient pas parvenus à tenir fixé dans leur cœur Jésus crucifié.

VI. Celui qui veut marcher de vertu en vertu, et croître constamment en grâce, doit, comme le dit saint Bonaventure, méditer continuellement sur la passion de Jésus-Christ[1]. Il n'y a pas d'exercice plus utile pour la sanctification d'une âme, a dit le même saint, que de considérer souvent ce qu'a souffert Jésus-Christ[2]

VII. Une seule larme répandue au souvenir de la passion de Jésus, a dit saint Augustin[3], a plus de valeur qu'un pèlerinage à Jérusalem, et qu'une année de jeûne au pain et à l'eau. Cela est vrai, car c'est pour nous faire penser à ses souffrances que le Sauveur a tant souffert ; et dès qu'on y pense, il est impossible de ne pas sentir les flammes de l'amour divin. « La charité de Jésus-Christ nous presse, » a dit saint Paul[4]. Si Jésus n'est aimé que d'un petit nombre, c'est qu'il y en a peu qui pensent à ce que Jésus a enduré pour nous ; mais quand on en fait l'objet de ses fréquentes méditations, on ne peut vivre sans aimer Jesus. Oui, la charité de Jésus nous presse, *Charitas Christi urget nos.* On se sentira tellement pressé par la charité qu'il a eue pour nous, qu'on ne pourra résister au besoin d'aimer un Dieu si aimant, qui a tant souffert pour se faire aimer.

VIII. Aussi l'Apôtre disait-il qu'il ne voulait rien savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, c'est-à-dire l'amour qu'il nous a montré sur la croix[5] Et dans quel livre en effet pourrions-nous mieux apprendre la science des saints, qui est la science d'aimer Dieu, que dans la passion de Jésus-Christ ? Le frère Bernard de Corlion, capucin, ce grand serviteur de Dieu, ne sachant point lire, les autres religieux

[1] Si vis, homo, de virtute in virtutem, de gratia in gratiam proficere, quotidie mediteris Domini passionem. Nihil enim in anima, ajoute-t-il, ita operatur universalem sanctificationem, sicut meditatio passionis Christi.

[2] Nihil enim in anima tua operatur sanctificationem sicut meditatio passionis Christi.

[3] *Ap. Bern. de Bustis.*

[4] Charitas enim Christi urget nos. (II *Cor.* v, 14.)

[5] Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (I *Cor.* II, 2.)

voulaient le lui montrer. Il alla consulter le crucifix, et Jésus lui répondit du haut de la croix: Qu'as-tu besoin de livres et de lectures? c'est moi qui suis ton livre, livre où tu peux lire l'amcur que je t'ai porté. Oh! quel sujet important de méditation pour toute la vie et pour toute l'éternité, qu'un Dieu mort pour l'amour de nous! un Dieu mort pour l'amour de nous! Oh! quel sujet important!

IX. Saint Thomas d'Aquin étant allé voir un jour saint Bonaventure, lui démanda où il avait puisé tant de belles doctrines qu'il avait répandues dans ses écrits. Saint Bonaventure, lui montrant alors l'image du crucifix toute noircie des baisers dont il l'avait couverte: Voilà mon livre, lui dit-il, c'est là que je puise ce que j'écris. Le peu que je sais, c'est dans ce livre que je l'ai appris. En un mot, c'est en méditant sur le crucifix que tous les saints ont appris l'art d'aimer Dieu. Le Frère Jean d'Alvernie ne pouvait retenir ses larmes lorsqu'il considérait les plaies de Jésus. Le Frère Jacques de Tuderte non-seulement pleurait et gémissait quand il entendait lire la passion du Rédempteur, mais encore il poussait de véritables hurlements, tant il s'enflammait d'amour ponr son Seigneur bien-aimé.

X. Ce fut par cette douce étude du crucifix que saint François d'Assise devint égal en amour aux séraphins. Il pleurait si abondamment, toutes les fois qu'il méditait les souffrances de Jésus-Christ, qu'il en avait presque entièrement perdu la vue. Un jour qu'on l'entendit crier et se plaindre; on lui demanda ce qu'il avait. Que pourrais-je avoir? répondit le saint. Je pleure en voyant mon Dieu souffrant et couvert d'opprobres, et ma peine augmente quand je considère l'ingratitude des hommes qui ne l'aiment point et qui l'oublient. Toutes les fois qu'il entendait bêler un agneau, il se sentait touché de compassion en pensant à la mort de Jésus, cet agneau sans tache, épuisé de sang sur la croix pour les péchés des hommes. Aussi était-il si brûlant d'amour, que ce qu'il recommandait à ses frères avec les plus vives instances, c'était de penser très-souvent à la passion de Jésus.

XI. Voilà donc le livre que nous devons étudier, nous aussi : Jésus crucifié. Si nous le lisons souvent, nous aussi nous apprendrons comme il faut, d'une part à craindre le péché ; de l'autre, à brûler d'amour pour un Dieu si aimant, en lisant dans ces plaies tout à la fois, et la malice du péché qui a réduit un Dieu à souffrir une mort si cruelle pour apaiser la justice divine, et l'amour que le Sauveur nous a manifesté en voulant tant souffrir pour nous faire comprendre combien il nous aimait.

XII. Prions la Mère de Dieu, la sainte Vierge Marie, d'obtenir pour nous de son fils la grâce d'entrer, nous aussi, dans ces fournaises d'amour où brûlent tant de cœurs enflammés de l'amour divin, afin que toutes nos affections terrestres s'y trouvant consumées, nous puissions, nous aussi, brûler de ces heureuses flammes qui sanctifient les âmes sur la terre et les rendent bienheureuses dans le ciel. Amen.

CHAPITRE Ier

DE L'AMOUR QUE NOUS A PORTÉ JÉSUS-CHRIST EN VOULANT SATISFAIRE A LA JUSTICE DIVINE POUR NOS PÉCHÉS.

I. On lit dans l'histoire un trait d'amour si prodigieux, qu'il fera l'admiration de tous les siècles. Un roi, souverain de plusieurs royaumes, n'avait qu'un fils, mais un fils si beau, si saint et si aimable, que son père faisait de lui ses délices et l'aimait comme lui-même. Or ce jeune prince portait une grande affection à un de ses esclaves; de sorte que celui-ci s'étant rendu coupable d'un crime pour lequel il se trouvait déjà condamné à mort, le jeune prince s'offrit pour mourir à sa place, et son père jaloux des droits de la justice, le fit exécuter à la place de l'esclave à qui il fit grâce.

II. Cet exemple, qui n'a jamais eu et qui n'aura jamais son semblable dans le monde, se trouve consigné dans les Evangiles, où on lit que l'homme ayant été condamné à cause du péché à la mort éternelle, le fils de Dieu, le Seigneur de l'univers, a bien voulu s'incarner et payer lui-même en mourant la dette de l'homme ; car il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu, comme l'avait prédit Isaïe[1]. Et le Père éternel l'a fait mourir sur la croix pour nous sauver, nous autres misérables pécheurs, ainsi que l'a dit l'Apôtre, que Dieu n'a point épargné son propre fils, mais l'a livré pour nous tous[2] Que vous semble, âme dévote, de cet amour du fils et du père?

[1] Oblatus est, quia ipse voluit. (*Isa.* LIII, 7.)

[2] Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (*Rom.* VIII, 32.)

III. Ainsi donc, ô mon cher Rédempteur, vous avez voulu vous sacrifier pour obtenir mon pardon au prix de votre vie. Et que pourra faire pour vous ma reconnaissance? Plus vous m'obligez à vous aimer, plus je serais ingrat si je ne vous aimais de tout mon cœur. Vous m'avez donné votre vie divine; et moi, malheureux pécheur, je ne puis vous donner que ma vie en retour. Ah! puissé-je l'employer toute entière à vous aimer, à vous obéir et à vous plaire!

IV Hommes, hommes, aimons ce Rédempteur qui, tout Dieu qu'il est, n'a point dédaigné de se charger de nos péchés et d'en souffrir la peine: car il a pris sur lui nos maux et nos langueurs; il a porté vraiment le poids de nos douleurs [a], comme l'a dit Isaïe[1] Le Seigneur, dit saint Augustin, nous a créés par sa puissance, et il nous a rachetés de la mort éternelle par sa faiblesse volontaire[2] Combien ne vous dois-je pas, ô Jésus, mon Sauveur! je donnerais mille fois mon sang pour vous, je donnerais mille vies, que ce serait encore trop peu. Oh! si l'on pensait souvent à l'amour que vous nous avez montré dans votre passion, pourrait-on en aimer d'autres que vous? Ah, par cet amour dont vous nous avez aimés sur la croix, faites-moi la grâce de vous aimer de tout mon cœur. Je vous aime, bonté infinie; je vous aime par-dessus tout, et je ne demande pas d'autre bien que votre saint amour.

V Mais, dit encore saint Augustin, comment se fait-il, ô mon Dieu, sauveur du monde, que je sois, moi, le coupable, et que vous ayez eu, vous, à subir la peine de mon crime[3]? Eh! que vous importait, ajoute saint Bernard, que nous perdissions et que nous fussions punis, comme cela nous était dû? vous fallait-il expier nos péchés par vos souffrances? deviez-vous mourir pour nous sauver de la mort[4]? Œuvre qui n'a pas eu de

[1] Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. (*Is.* LIII, 4.)

[2] Condidit nos fortitudine sua; quæsivit nos infirmitate sua.

[3] Quo tuus attigit amor? ego inique egi, tu pœna mulctaris.

[4] O bone Jesu! quid tibi est? mori nos debuimus, et tu solvis! nos peccavi-

(*a*) Traduction de M. Soullié (*Le prophète Isaïe traduit en vers français*). (*L'éditeur.*)

modèle et qui ne sera jamais imitée ! O grâce que jamais nous n'avions méritée? ô amour sans bornes, et qu'on ne pourra jamais concevoir !

VI. Isaïe avait prédit que notre Rédempteur serait condamné à mourir et conduit comme un agneau innocent au lieu du sacrifice[1]. Quelle merveille pour les anges que de voir leur Seigneur conduit comme une victime pour être sacrifié sur l'autel de la croix par amour pour l'homme! Quel sujet de terreur pour l'enfer et le ciel même, qu'un Dieu soumis au supplice comme un vil malfaiteur, et périssant sur un ignominieux gibet, à cause des péchés de ses créatures !

VII. Jésus-Christ, nous dit l'Apôtre, s'est soumis à la malédiction dont nous étions justement frappés, afin que nous fussions délivrés, et que la bénédiction donnée à Abraham fût communiquée à toutes les nations[2]. Là-dessus saint Ambroise fait cette réflexion : « Il a voulu être maudit sur la croix, afin que vous fussiez béni dans le royaume de Dieu[3]. » Ainsi, ô mon Sauveur chéri, afin d'obtenir en ma faveur la bénédiction divine, vous avez voulu subir la honte de paraître sur la croix maudit aux yeux du monde, abandonné dans votre agonie de votre père lui-même, ce qui vous arracha ce cri douloureux : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné[4]? » Simon de Cassia, commentant ces paroles, dit que Jésus ne fut abandonné dans sa passion qu'afin que nous ne restassions pas abandonnés dans la fange de nos péchés[5]. O prodige de tendresse ! ô excès d'amour d'un Dieu envers les hommes ! Ah ! comment peut-il exister des hommes qui croient cela et qui ne vous aiment point, ô mon Jésus !

mus, et tu luis! opus sine exemplo, gratia sine merito, caritas sine modo. (*Quod.* 5.)

[1] Sicut ovis ad occisionem ducetur, (*Is.* LIII, 7.)

[2] Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum (quia scriptum est : Maledictus omnis qui pendet in ligno), ut in gentibus benedictio Abrahæ fieret in Christo Jesu. (*Gal.* III, 13.)

[3] Ille maledictum in cruce factus, ut tu benedictus esses in regno Dei.

[4] Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?

[5] Ideo Christus derelictus est in pœnis, ne nos derelinquamur in culpis.

VIII. « Il nous a aimés, est-il dit dans l'Apocalypse, et il nous a lavés de nos péchés dans son sang[1]. » Voyez, ô hommes, jusqu'où est allé l'amour de Jésus pour vous laver de la souillure du péché ; il a voulu, en perdant la vie, vous préparer dans son propre sang un bain de salut. « Il offre, dit un docte écrivain, un sang qui crie mieux que celui d'Abel, puisque ce dernier demandait justice, au lieu que le sang de Jésus-Christ demandait miséricorde[2] » Ici saint Bonaventure s'écrie : Bon Jésus, qu'avez-vous fait[3]? où l'amour vous a-t-il conduit? qu'avez-vous vu en moi qui vous ait donné pour moi tant d'amour ? Pourquoi avez-vous tant souffert pour moi? qui suis-je, pour que vous ayez voulu acheter mon amour à un si haut prix ! Ah ! tout ici n'a été qu'œuvre de votre amour infini ! soyez-en à jamais loué et béni !

IX. « O vous tous qui passez par le chemin, s'écriait Jérémie, considérez l'état où je suis, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne[4] » Le même docteur séraphique, considérant ces paroles de Jérémie comme prononcées par notre Rédempteur, lorsqu'il était mourant sur la croix : « Mieux que cela, Seigneur, dit-il, je chercherai à voir s'il est un amour comme le vôtre[5]. » Comme pour dire : Je vois, je comprends Seigneur, combien vous avez souffert sur cette croix infâme ; mais, ce qui me porte le plus à vous aimer, c'est de savoir que vous n'avez tant souffert que pour être aimé de moi.

X. Ce qui engageait le plus saint Paul à aimer Jésus, c'était de penser que non-seulement Jésus était mort pour tous, mais encore qu'il était mort pour lui en particulier. « Il m'a aimé, disait-il, et il s'est livré pour moi à la mort[6]. » C'est ainsi que

[1] Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. (*Apoc.* I, 5.)

[2] Offert sanguinem, melius clamantem quam Abel ; quia iste justitiam, sanguis Christi misericordiam interpellabat. (*Contens. theol.* X, 2, *l.* 10. *Dis.* 4.)

[3] O bone Jesu, quid fecisti? Quid me tantum amasti? quare, Domine, quare ? quid sum ego? (*Stim. amor. p.* I, *c.* XIV, *Oper. t. p*, 657.) (*a*)

[4] O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus? (*Thren.* I, 2.)

[5] Imo, Domine, attendam, et videbo si est amor sicut amor tuus.

[6] Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. (*Gal.* II, 20.)

nous devons tous dire, car, selon saint Jean Chrysostôme, Dieu aime chaque homme autant qu'il aime le monde entier[1] Ainsi chacun de nous n'est pas moins obligé envers Jésus-Christ pour ce qu'il a souffert en faveur de tous, que s'il n'avait souffert que pour soi seul. Répondez-moi maintenant, mon frère, si Jésus n'était mort que pour vous sauver seul, et qu'il eût abandonné les autres à la mort du péché, vous croiriez-vous obligé envers lui? Eh bien! sachez que vous lui devez plus encore pour nous avoir voulu sauver tous, que s'il n'avait sauvé que vous. Dans ce dernier cas, quelle peine cruelle n'auriez-vous pas en pensant que votre prochain, votre père, vos frères, vos amis, condamnés à la mort éternelle, seraient à jamais séparés de vous! Si vous étiez tombé dans l'esclavage avec toute votre famille, et qu'il se présentât un homme qui voulût vous racheter, mais qui ne voulût racheter que vous, ne le prieriez-vous pas instamment d'étendre le même bienfait à vos parents? Combien d'actions de grâces ne lui rendriez-vous pas, s'il adhérait à vos désirs! Dites-donc à Jésus : Mon doux Rédempteur, voilà ce que vous avez fait sans que je vous l'eusse demandé ; vous m'avez racheté de la mort au prix de votre sang, et vous avez racheté de même tous ceux qui m'étaient chers. Je puis donc espérer que tous ensemble nous jouirons éternellement de vous dans le paradis. Seigneur, je vous remercie et je vous aime, et j'espère vous remercier et vous aimer un jour dans cette bienheureuse patrie.

XI. Qui serait capable, dit saint Laurent Justinien, d'expliquer l'amour que le Verbe divin a pour chacun de nous, amour qui surpasse celui des enfants pour leur mère, celui de la plus tendre mère pour ses enfants[2]? Cet amour est tel que Jésus a révélé à sainte Gertrude qu'il souffrirait volontiers la mort autant de fois qu'il y a d'âmes damnées, s'il était encore possible

[1] Adeo singulum quemque hominum pari charitatis modo diligit, qui diligit universum orbem.

[2] Præcellit omnem maternam ac filialem affectum verbi Dei intensa charitas; neque humano valet explicari eloquio, quo circa unumquemque moveatur amore.

de les racheter[1]. O Jésus! ô le plus aimable de tous les biens! pourquoi les hommes vous aiment-ils si peu? Ah! faites-leur connaître ce que vous avez souffert pour chacun d'eux, l'amour que vous leur portez, le désir que vous avez d'être aimé, vos mérites infinis pour l'être; faites-vous connaître, ô mon Jésus, faites-vous aimer.

XII. « Je suis le bon pasteur, a dit le Rédempteur; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis[2]. » Mais, Seigneur, où trouve-t-on dans le monde des pasteurs semblables à vous? Les autres donnent la mort à leurs brebis pour se conserver la vie à eux-mêmes; vous, pasteur trop aimant, vous avez donné votre vie divine pour procurer la vie à vos chères brebis. Je suis l'une de ces brebis, ô mon très-aimable pasteur; quelle obligation pour moi de vous aimer, d'employer pour vous ma vie toute entière, puisque vous êtes mort pour moi! quelle confiance ne dois-je pas avoir dans votre sang, répandu, je le sais, pour expier mes péchés? C'est bien à moi que s''adresse ce cantique d'Isaïe[3]:

« Tu diras en ce jour: Seigneur, je te rends grâces;
Contre moi ta colère éclatait en menaces,
Mais tu m'as relevé.
Dieu seul est mon soutien, en lui j'ai confiance;
Je ne crains rien, il est ma gloire et ma défense,
C'est lui qui m'a sauvé [a])

Et pourrais-je, Seigneur, manquer de confiance en votre miséricorde, quand je regarde vos plaies? Allons, pécheurs, recourons à Jésus, qui est sur la croix comme sur un trône de miséricorde. Il a apaisé la divine justice irritée contre nous. Nous avions offensé Dieu, et c'est lui qui a subi la peine qui

[1] Toties morerer, quot sunt animæ in inferno.

[2] Ego sum pastor bonus, bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (*Joan.* x, 11.)

[3] Et dices in die illa: Confitebor tibi Domine. Ecce Deus Salvator meus, fiducialiter agam et non timebo. (*Is.* xii, 2.)

(*a*) *Le prophète Isaïe* trad. en vers franç. par P. Soullié.

(*L'éditeur.*)

nous était due ; il suffit que nous ayons le repentir de nos fautes.

XIII. O mon très-cher Sauveur, à quoi vous a réduit votre bienveillant amour pour moi? L'esclave pèche, et vous, Seigneur, vous en supportez la peine ! Si je pense à mes péchés, je dois trembler en songeant au châtiment que je mérite ; mais en pensant à votre mort, j'ai plus lieu d'espérer que de craindre. O sang de Jésus, vous êtes toute mon espérance.

XIV. Mais ce sang divin, en même temps qu'il nous rend l'espérance, nous oblige de plus en plus à nous donner tout entiers à notre Rédempteur. Ignorez-vous, dit l'Apôtre, que vous ne vous appartenez point à vous-mêmes? Car vous avez été rachetés à un grand prix[1]. Non, mon Jésus, je ne puis plus sans injustice disposer de moi, ni de ce qui m'appartient. Vous m'avez racheté au prix de votre sang ; je suis tout à vous, mon corps, mon âme, ma vie. Je ne veux donc aimer que vous, ni espérer qu'en vous, ô mon Jésus crucifié ; je n'ai à vous offrir que cette âme que vous avez rachetée avec votre sang : je vous l'offre. Admettez-moi donc à vous aimer, car je ne veux que vous, mon Sauveur, mon amour, mon tout. Au temps passé, j'étais reconnaissant envers les hommes, il n'y avait que vous pour qui j'avais de l'ingratitude. Maintenant je vous aime, et rien ne m'afflige autant que de vous avoir affligé. O mon Jésus, donnez-moi de la confiance en votre passion ; ôtez de mon cœur toute affection qui ne serait point pour vous ; car je ne veux aimer que vous, qui méritez tout mon amour, et ne m'avez donné que trop de motifs de vous aimer.

XV Qui pourrait se défendre de vous aimer, en vous voyant, vous, le bien-aimé du Père éternel, livré à une mort si cruelle et si pleine d'amertume? O Marie, mère du pur amour, par les mérites de votre cœur enflammé, obtenez-nous la grâce de vivre pour aimer votre Fils, qui, digne par lui-même d'un amour infini, a voulu à un si haut prix acheter l'amour d'un

[1] An nescitis quia non estis vestri? Empti enim estis pretio magno. (I *Cor.* VI, 19, 20.)

misérable pécheur tel que moi. O amour des âmes, mon Jésus, je vous aime, mais c'est trop peu ; donnez-moi plus d'amour. Faites que je brûle continuellement pour vous. Je ne le mérite pas, mais vous le méritez bien, vous bonté infinie. Amen. Ainsi j'espère, ainsi soit-il.

CHAPITRE II

JÉSUS A VOULU SOUFFRIR BEAUCOUP POUR NOUS, AFIN DE NOUS FAIRE COMPRENDRE LA GRANDEUR DE L'AMOUR QU'IL NOUS PORTE.

I. Deux choses, dit Cicéron, font connaître un ami : l'une, de faire du bien à la personne qu'on aime ; l'autre, de souffrir volontiers pour l'objet aimé, et ce dernier signe surtout indique le véritable amour[1]. Dieu avait déjà montré son amour pour l'homme par les bienfaits dont il l'avait comblé ; mais, dit saint Pierre Chrysologue, il lui sembla que c'était trop peu pour l'amour qu'il portait à l'homme que de lui faire du bien, il voulut prouver encore, en souffrant tout pour lui, jusqu'à la mort même, toute la force de cet amour, et ce fut pour cela qu'il prit la forme humaine[2]. Eh ! quel moyen plus propre à nous montrer son amour Dieu aurait-il pu prendre, que celui de se faire homme et de souffrir pour nous ? « Aucun autre moyen n'aurait pu servir également à nous faire connaître l'amour de Dieu pour nous[3], » dit saint Grégoire de Nazianze. O mon doux Jésus, vous n'avez pris que trop de peine pour me faire connaître votre amour et me demander le mien : je serais trop coupable si je vous aimais peu, ou si j'aimais un autre objet que vous.

II. Un Dieu qui se montre à nos yeux couvert de plaies, crucifié, mourant, dit Corneille de la Pierre[4], nous donne la plus

[1] Duo sunt quæ amantem produnt, amato benefacere, et pro amato cruciatus ferre, et hoc est majus.

[2] Sed parum esse credidit, si affectum suum non etiam adversa sustinendo monstraret.

[3] Non aliter Dei amor erga nos declarari poterat.

[4] Summum Deus in cruce ostendit amorem. (*In* 1, *ad Cor.*)

grande marque d'amour. Saint Bernard avait dit avant ce commentateur, que par sa passion, Jésus-Christ nous avait fait connaître que son amour ne pouvait pas aller plus loin[1]. Quand Jésus-Christ est mort pour notre salut, dit l'Apôtre, il a fait voir ce que c'est que l'amour d'un Dieu pour les hommes[2]. Ah! Seigneur, je comprends maintenant que toutes vos plaies me parlent de votre amour. A tant de marques si évidentes de votre ardente charité, qui pourrait ne point vous aimer? Elle avait bien raison, sainte Thérèse, de dire que celui qui ne vous aime point fait voir qu'il ne vous connaît pas.

III. Jésus-Christ pouvait sans doute nous obtenir le salut sans souffrir, et en menant sur la terre une vie douce et paisible. Mais non, dit saint Paul, il n'a voulu ni les richesses, ni les délices, ni les honneurs de la terre, et il a choisi une vie pauvre et une mort douloureuse accompagnée d'ignominie[3]. Et pourquoi ? ne lui eût-il pas suffi de conjurer le Père éternel de pardonner à l'homme par une simple prière, laquelle étant d'une valeur infinie, aurait été assez puissante pour sauver le monde et une infinité de mondes? Pourquoi se prépara-t-il tant de souffrances, suivies d'une mort telle que, suivant l'expression d'un docteur, la douleur seule fut assez forte pour que l'âme de Jésus se séparât de son corps[4] ? Pourquoi tant de sacrifices pour racheter l'homme? Une prière de Jésus suffisait, dit saint Jean Chrysostome, pour nous racheter, mais elle ne suffisait pas pour nous prouver son amour[5] Saint Thomas exprime la même pensée en ces termes : « Jésus-Christ, en souffrant par charité et par obéissance, a rendu à Dieu plus qu'il n'en fallait pour compenser les péchés de tous les hommes[6] » Comme Jé-

[1] In passionis rubore maxima et incomparabilis ostenditur charitas. (*De Pass. c.* XLI.)

[2] Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei. (*Tit.* III, 4.)

[3] Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem. (*Hebr.* XII, 2.)

[4] Inter agones purus dolor animam ex corporese junxit. (*Contens. Theol. tom.* II, *liv.* 10, *diss.* 4.)

[5] Quod sufficiebat redemptioni, non sufficiebat amori. (*Serm.* 128.)

[6] Christus ex charitate et obedientia patiendo, majus aliquid Deo exhibuit, quam exigeret recompensatio offensæ humani generis. (III. *p. q.* XLVIII, *a*, 2.)

sus nous aimait beaucoup, il voulait être aimé de même. Il fit donc tout ce qu'il pouvait faire pour se concilier notre amour et nous faire entendre qu'il ne pouvait rien de plus. « Il s'est imposé à lui-même beaucoup de fatigue, a dit saint Bernard, pour obliger l'homme à lui rendre beaucoup d'amour[1]. »

IV. Eh! quelle plus forte preuve peut-on donner de son affection, dit le Sauveur lui-même, qu'en donnant sa vie pour la personne qu'on aime[2] Mais vous, ô Dieu très-aimant, reprend saint Bernard, vous avez fait plus que cela, puisque c'est pour nous qui n'étions pas vos amis, mais bien plutôt vos ennemis et vos sujets révoltés, que vous avez donné votre vie[3] C'est encore là ce que nous dit l'Apôtre, que Jésus-Christ a montré combien il nous aime, en sacrifiant pour nous sa vie mortelle, lorsque nous étions encore pécheurs[4]. Ainsi, mon Jésus, vous avez souffert la mort pour moi, votre ennemi, et je pourrais encore résister à tant d'amour? Me voici ; puisque vous désirez avec tant d'instance que je vous aime, je vous aime par-dessus toutes choses, je bannnis loin de moi tout autre amour, et je ne veux aimer que vous.

V Saint Jean Chrysostome a dit que le but principal que Jésus s'est proposé dans sa passion, ç'a été de nous manifester son amour et de s'attirer le nôtre, par le souvenir que nous garderions des maux qu'il a endurés pour nous[5]. Saint Thomas ajoute que c'est par le moyen de la passion de Jésus-Christ que nous pouvons connaître la grandeur de l'amour que Dieu a pour l'homme[6] Saint Jean avait dit le premier : « Nous connaissons l'amour de Dieu pour nous, en ce qu'il a

[1] Multum fatigationis assumpsit, quo multæ dilectionis hominem debitorem teneret. (*In Cant. Serm.* xi, n. 7.)

[2] Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (*Joan.* xv, 13.)

[3] Tu majorem habuisti, Domine, charitatem, ponens animam pro inimicis.

[4] Commendat charitatem suam in nobis, quia cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est. (*Rom.* v, 8.)

[5] Hæc prima causa Dominicæ passionis, quia sciri voluit, quantum amaret hominem Deus, qui plus amare voluit quam timeri.

[6] Per hoc enim homo cognoscit quantum Deus hominem diligat.

donné sa vie pour notre salut[1] » O mon Jésus, agneau sans tache, immolé pour moi sur la croix, *tantus labor non sit cassus:* non,que tant de souffrances endurées par vous ne soient point perdues pour moi ; obtenez dans ma pesonne le résultat que tant de peines ont eu pour but. Attachez-moi si étroitement à vous par les doux nœuds de votre amour, que je ne puisse plus vous quitter ni me séparer de vons. *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te.*

VI. Saint Luc rapporte que Moïse et le prophète Elie, s'entretenant sur le mont Thabor de la passion de Jésus-Christ, en parlaient comme d'un excès[2] Oui, dit saint Bonaventure, c'est avec raison que la passion de Jésus a été appelée un excès, car elle renferme un excès de douleur et un excès d'amour : *Excessus doloris, excessus amoris.* Un dévot auteur ajoute : « Qu'a-t-il pu souffrir de plus, qu'il n'ait pas souffert ? Il a mis le comble à l'excès de son amour[3]. » Comment en serait-il autrement ? La loi divine n'impose aux hommes d'autre obligation que celle d'aimer leur prochain comme eux-mêmes ; mais Jésus-Christ a aimé les hommes plus que lui-même[4], a dit saint Cyrille. Je pourrai donc, ô mon aimable Rédempteur, vous dire avec saint Augustin : Vous m'avez aimé plns que vous-même, puisque, pour me sauver, vous avez voulu perdre votre vie divine, infiniment plus précieuse que celle de tous les hommes et de tous les anges réunis[5].

VII. O Dieu prodigue de lui-même, s'il est permis de le dire, s'écrie l'abbé Guerric, tant est grand le désir qu'il a de posséder l'amour de l'homme[6] ! Eh quoi, ajoute le pieux abbé, n'est-ce pas être prodigue de soi-même, que de donner

[1] In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit.

[2] Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem. (*Luc.* IX, 31.)

[3] Quid ultra pati potuit et non pertulit? ad summum pervenit amoris excessus. (*Contens. Theol. lib.* I)

[4] Magis hos quam seipsum amavit.

[5] Dilexisti me plus quam te, quoniam mori voluisti pro me.

[6] Oh Deum, si fas est dici, prodigum sui præ desiderio hominis!

non-seulement ses biens, mais sa personne même pour rentrer en possession de l'homme qui s'était perdu[1]? O prodige, ô excès d'amour qui ne suppose rien de moins qu'une bonté infinie! Qui pourait jamais, Seigneur, dit saint Thomas de Villeneuve, concevoir ou soupçonner même de loin l'immensité de votre amour, qui est allé jusqu'à vous déterminer à mourir sur une croix pour nous misérables vers de terre[2]? Ah! combien cet amour, dit le même saint, excède tout amour, toute idée[3]!

VIII. C'est une chose bien douce pour un homme de se voir aimé de quelque grand personnage, surtout si ce dernier peut le faire parvenir à une grande fortune: combien donc ne nous doit-il pas être plus doux et plus précieux de nous voir aimés de Dieu, qui peut nous procurer une fortune durable comme l'éternité? Sous l'empire de l'ancienne loi, l'homme pouvait douter si Dieu l'aimait d'un tendre amour; mais après l'avoir vu verser son sang et mourir sur un gibet, comment pourrions-nous douter encore qu'il nous aime de toute la tendresse de son affection? O mon âme, considère ton Jésus tout couvert de plaies et suspendu à cette croix; ces plaies ne te sont-elles pas la preuve de ses tendres sentiments? « Les secrets de son cœur, dit saint Bernard, nous sont dévoilés par les plaies faites à son corps[4]. » O mon doux Jésus, c'est une grande peine pour moi de vous voir mourir si cruellement sur cette croix si ignominieuse; mais je me sens grandement consolé et tout embrasé d'amour pour vous, en voyant dans vos plaies la preuve de l'amour que vous me portez. Séraphins du ciel, que vous semble-t-il de la charité de mon Dieu, de ce Dieu qui m'a aimé jusqu'à se livrer pour moi à ses

[1] An non prodigum (*a*) sui, qui non solum sua, sed seipsum impendit, ut hominem recuperaret?

[2] Quis amoris tui cognoscere vel suspicari posset a longe charitatis ardorem, quod sic amares, ut te ipsum cruci et morti exponeres pro vermiculis?

[3] Excedit hæc charitas omnem modum, omnem sensum.

[4] Patent arcana cordis per foramina corporis.

(*a*) Au lieu de lire *prodigium* avec l'éditeur italien, nous avons lu *prodigum*, qui nous paraît être le véritable texte. (*L'éditeur.*)

bourreaux et à une mort cruelle? *Qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Quand on disait aux Gentils, comme le rapporte saint Paul, qu'un Dieu s'est laissé crucifier pour l'amour des hommes, ils traitaient la chose d'une folie tout-à-fait incroyable[1]. Est-il raisonnable de croire, disaient ils, qu'un Dieu tout-puissant, qui n'a besoin de personne pour être parfaitement heureux, ait voulu, pour sauver les hommes, se faire homme lui-même et mourir sur une croix? autant vaudrait dire que ce Dieu est devenu fou pour l'amour des hommes: *Gentibus autem stultitiam*; et en conséquence ils refusaient de le croire. Mais ce grand ouvrage de la rédemption que les Gentils traitaient de folie, la foi nous enseigne que Jésus l'a entrepris et accompli. *Agnovimus sapientem amoris nimietate infatuatum*: Nous avons vu, dit saint Laurent Justinien, le fils unique de Dieu, la sagesse éternelle, perdre pour ainsi dire le sens et la raison, par l'excès de l'amour qu'il a porté aux hommes. Il semble en effet, dit le cardinal Hugues, que ce soit une véritable folie d'amour dans un Dieu, que d'avoir voulu mourir pour sauver ses créatures[2].

X. Le bienheureux Jacopon, qui avait cultivé les lettres tant qu'il avait été dans le monde, ayant embrassé l'état monastique chez les franciscains, semblait être devenu fou par l'amour dont il brûlait pour Jésus-Christ. Jésus lui apparut un jour et lui dit; Jacopon, pourquoi faites-vous toutes ces folies? Pourquoi? répondit-il, parce que vous m'avez appris à les faire. Si je suis fou, n'avez-vous pas été vous-même plus fou que moi, vous qui avez voulu mourir pour me sauver[3]. De même sainte Marie Magdeleine de Pazzi s'écriait, un jour qu'elle était ravie en extase: O Dieu d'amour! Dieu d'amour! mon Jésus, c'est trop que tant d'amour que vous avez pour les créatures! Puis prenant un crucifix dans ses mains, elle se mit

[1] Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam. (I *Cor.* I, 23.)

[2] Stultitia videtur, quod mortuus fuerit Deus pro salute hominum.

[3] Stultus sum, quia stultior me fuisti.

à courir par le monastère en criant : Amour ! amour ! Je ne cesserai jamais, ô mon Dieu, de vous appeler amour ! Ne savez-vous pas, mes sœurs, disait-elle ensuite, en se tournant vers les religieuses, que mon Jésus n'est qu'amour ? que dis-je ? qu'il est fou d'amour ? fou, vous dis-je ; oui, fou, mon Jésus ; je le dis et le dirai toujours. Elle ajoutait que lorsqu'elle appelait Jésus amour, elle aurait voulu que sa voix fût entendue par toute la terre, afin que tous les hommes connussent l'amour de Jésus. Quelquefois même elle se mettait à sonner la cloche, afin que tous les peuples de la terre, en l'entendant, comme elle le désirait, s'il eût été possible, vinssent rendre hommage à son Jésus.

XI. Oui, mon doux Rédempteur, laissez-moi vous le dire, elle avait raison, votre épouse Magdeleine, de vous appeler fou d'amour. N'est-ce pas une véritable folie que vous ayez voulu mourir pour moi ? Mourir pour une ingrate créature, telle que moi, dont vous prévoyiez les offenses et les trahisons ? Mais puisque vous, ô mon Dieu, vous avez poussé, pour ainsi dire, jusqu'à la folie votre amour pour moi, comment ne me rendrais-je pas à mon tour fou d'amour pour mon Dieu ? Après que je vous ai vu mort pour moi, comment puis-je penser à d'autres qu'à vous ? comment puis-je aimer autre chose que vous ? Oui, mon Seigneur, souverain bien, aimable par-dessus tout autre bien, je vous aime plus que moi-même ; dorénavant je n'aimerai que vous, je vous promets que je penserai constamment à l'amour que vous m'avez montré en mourant pour moi au milieu de tant de souffrances.

XII. O verges, ô épines, ô clous, ô croix, ô douleur, ô mort de mon Jésus ! combien vous me pressez et m'obligez d'aimer celui qui m'a tant aimé ! Verbe incarné, Dieu aimant, mon âme s'est éprise d'amour pour vous. Je voudrais vous aimer si pleinement que je n'eusse de plaisir qu'à vous plaire, ô mon très-doux Seigneur ! Et puisque vous-même vous désirez tant mon amour : je proteste que je ne veux désormais vivre que pour vous. Je veux faire tout ce que vous voulez de moi. De grâce, mon Jésus, faites que je mette tout mon plaisir à

xous plaire maintenant et dans l'éternité ; et vous, Marie ma mère, priez Jésus pour moi, afin qu'il me donne son amour ; car je ne désire rien autre chose dans cette vie, ni dans l'éternité, que le bonheur d'aimer Jésus. Amen.

CHAPITRE III

JÉSUS, POUR NOTRE AMOUR, A VOULU SOUFFRIR DÈS LE PREMIER MOMENT DE SA VIE LES DOULEURS DE SA PASSION.

I. C'est pour se faire aimer de l'homme, que le Verbe divin est venu dans le monde prendre la nature humaine ; c'est pourquoi il y est apparu avec un si grand besoin de souffrir pour notre amour, qu'il n'a pas voulu perdre un moment pour commencer ses souffrances, au moins par l'appréhension. A peine fut-il conçu dans le sein de Marie, qu'il se représentait en esprit tous les tourments de sa passion, et que, pour obtenir notre pardon et la grâce divine, il offrit au Père éternel de satisfaire sa justice en prenant pour lui tous les châtiments dus à nos péchés. Dès ce moment il commença de souffrir tout ce que plus tard il eut à endurer au moment de sa mort si cruelle. O mon très-aimant Rédempteur ! Et moi, jusqu'à présent, qu'ai-je fait, qu'ai-je souffert pour vous ? Si durant mille ans entiers je souffrais seul pour vous tous les tourments qu'ont soufferts tous les martyrs, ce serait encore bien peu pour compenser ce premier moment où vous vous offrîtes et commençâtes de souffrir pour moi.

II. Les martyrs ont eu sans doute à subir de cruels et d'ignominieux supplices ; mais ils ne les subirent qu'au temps de leur martyre Jésus a souffert dès le premier instant de sa vie les supplices de sa passion, parce qu'il eut dès lors devant les yeux tout le tableau des tourments et des injures qu'il devait avoir à essuyer de la part des hommes. De là ce qu'il a dit par la bouche du prophète : « Ma douleur est toujours présente à nos yeux[1]. » Ah ! mon Jésus, c'est pour l'amour

[1] Dolor meus in conspectu meo semper. (*Ps.* XXXVII, 18.)

de moi, qu'avide de souffrances vous avez voulu les endurer même avant le temps ; et moi, je ne suis avide que des plaisirs de ce monde ! Combien de mécontentement ne vous ai-je pas causé pour contenter mon corps. Seigneur, par les mérites de vos souffrances, ôtez de mon cœur toute affection aux plaisirs de la terre : désormais pour l'amour de vous, je me propose de me refuser à moi-même telle satisfaction (nommer ici les choses dont on se propose de se priver.)

III. Dieu, par pitié pour nous, nous laisse ignorer les maux qui nous attendent, jusqu'au moment où nous devons les souffrir. Si tel criminel condamné à être pendu avait connu dès le premier usage de sa raison le sort qui l'attendait, aurait-il eu dans sa vie un seul instant de joie ? Si Saül s'était représenté dès le commencement de son règne l'épée qui devait lui donner la mort ; si Judas avait prévu la corde à laquelle il devait se pendre lui-même : que leur vie eût été pénible et amère ! Or notre aimable Rédempteur, dès le premier instant de sa vie, s'est rendu présents les fouets, les épines, la croix, les outrages et la mort douloureuse qui devait terminer sa carrière. Quand il voyait les victimes qu'on immolait dans le temple, il savait bien qu'elles n'étaient que la figure du sacrifice que lui l'agneau sans tache devait accomplir sur l'autel de la croix. Quand il voyait la ville de Jérusalem, il savait bien qu'il devait y laisser sa vie dans un océan de douleurs et d'opprobres. Lorsqu'il regardait sa chère mère, il s'imaginait la voir agonisante de douleur près de lui au pied de la croix. De sorte que, ô mon Jésus, l'aspect horrible de tant de maux, longtemps avant qu'ils vous arrivassent a tourmenté toute votre vie ; et vous avez tout accepté, tout souffert pour l'amour de moi.

IV La seule vue de tous les péchés du monde, spécialement des miens par lesquels vous prévoyiez dès lors que je vous offenserais, vous Seigneur si passionné pour mon salut, a dû rendre votre vie la plus pénible et la plus tourmentée qu'il y en a eu et y en aura jamais. Mais, ô mon Dieu ! en quelle loi barbare est-il écrit qu'un Dieu doive tant aimer une créature,

et qu'ensuite cette créature vive sans aimer son Dieu, ou qu'elle ne vive que pour l'offenser et l'affliger. Ah! Seigneur, faites-moi connaître la grandeur de votre amour, pour que je cesse de vous payer d'ingratitude. Oh! si je vous aimais, mon doux Jésus, si je vous aimais véritablement, comme il me serait doux souffrir pour vous!

V. Jésus apparut un jour en croix à la sœur Magdeleine Orsini, qui se trouvait depuis longtemps soumise à une tribulation ; et comme il l'exhortait sous cette forme à souffrir avec résignation, elle lui répondit : Mais vous, Seigneur, vous n'êtes resté sur la croix que trois heures, et moi je souffre depuis plusieurs années. Que dis-tu, ignorante? répliqua le Seigneur d'un ton indigné ; j'ai souffert dans mon cœur, à partir du moment où j'ai été conçu dans le sein de ma mère, tous les tourments que, depuis l'heure de ma mort, j'ai endurés sur la croix. Et moi, ô mon aimable Rédempteur, comment, à la vue de tant d'outrages que vous avez endurés toute votre vie par amour, puis-je me plaindre des croix que vous me donnez à porter pour mon bien! je vous rends grâces de m'avoir racheté avec tant d'amour et au prix de tant de douleurs. Pour m'engager à souffrir patiemment les peines de cette vie, vous avez voulu assumer tous nos maux. Ah! Seigneur, représentez-moi souvent le tableau de vos douleurs, pour que j'accepte et que je désire constamment de souffrir pour l'amour de vous.

VI. « Votre brisement de cœur est semblable à une mer, » disait Jérémie à la fille de Jérusalem [1]. De même que les eaux de la mer sont amères et salées, de même la vie de Jésus-Christ fut remplie d'amertume et privée de tout soulagement, ainsi qu'il le dit à sainte Marguerite de Cortone. De plus, comme toutes les eaux de la terre vont se confondre dans la mer ; ainsi toutes les douleurs des hommes se réunirent en Jésus-Christ. De là ce qu'il a dit lui-même par la bouche du Psalmiste : Sauvez-moi, ô mon Dieu, parce que toutes les pei-

[1] Magna velut mare contritio tua, (*Thren.* II, 13,)

nes ont pénétré comme des torrents jusqu'au fond de mon âme, et je me vois submergé par une tempête d'ignominies et de douleurs, tant au dehors qu'au dedans de moi[1] O mon doux Jesus, mon amour, ma vie, mon tout, si je considère votre corps à l'extérieur, je n'y vois que des plaies ; si je pénètre dans votre cœur désolé, je n'y trouve qu'amertume et chagrin, et je vous vois plongé dans une agonie mortelle. Ah! Seigneur, qui, si ce n'est vous qui êtes la bonté infinie, aurait pu souffrir et mourir pour sa créature ? Mais vous êtes Dieu : vous aimez en Dieu, c'est-à-dire avec un amour qu'aucun autre amour ne peut égaler.

VII. « Pour racheter un esclave, dit saint Bernard, ni le Père n'a épargné son fils, ni le fils ne s'est épargné lui-même[2] » O charité infinie de Dieu ! D'une part le Père éternel impose à Jésus-Christ la charge de satisfaire pour tous les péchés des hommes, comme l'avait prédit Isaïe[3] ; de l'autre, Jésus, pour sauver les hommes de la manière qui s'accordât le mieux possible avec son amour, a voulu payer rigoureusement à la justice divine la dette entière des hommes, et pour cela il a pris sur lui toutes les douleurs, tous les outrages au plus haut degré, comme l'a dit saint Thomas[4]. Aussi Isaïe l'avait-il appelé d'avance l'homme de douleurs, et le plus méprisé des hommes[5] Et en effet Jésus a été tourmenté dans toutes les parties de son corps et dans tous ses sens, et il a souffert encore plus cruellement dans toutes les puissances de son âme, tellement que ses peines intérieures ont surpassé incomparablement ses souffrances extérieures. Le voilà donc déchiré, perdant tout son sang, traité d'imposteur, de magicien, de fou, abandonné de ses amis, et persécuté en un mot par tout le monde, jusqu'à finir sa vie sur un gibet.

[1] Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. (*Ps.* LXVIII, 1, 2.)

[2] Ut servum redimeret, nec pater filio, nec filius sibi ipsi pepercit. (*Ser. fer.* 4. *hebd. s. n.* 4.)

[3] Posuit in eo iniquitates omnium nostrum. (*Is.* LIII, 6.)

[4] Assumpsit dolorem in summo, vituperationem in summo.

[5] Despectum et novissimum virorum, virum dolorum. (LIII, 3.)

VIII. Vous savez, disait-il à ses apôtres, ce que j'ai fait pour vous[1] Oui, Seigneur, je sais tout ce que vous avez fait et souffert pour mon amour; mais vous, vous savez que jusqu'à ce jour je n'ai rien fait pour vous. Aidez-moi, mon Jésus, à souffrir quelque chose pour l'amour de vous avant que je meure. J'ai honte à paraître devant vous; mais je ne veux plus être ingrat comme je l'ai été durant tant d'années. Vous vous êtes privé pour moi de tous les plaisirs : je renonce de mon côté à tous ceux des sens. Vous avez souffert pour moi tant de douleurs : je veux à mon tour souffrir pour l'amour de vous toutes les peines qui m'arriveront pendant ma vie et à ma mort, comme il vous plaira. Vous avez été abandonné de tous ; je consens à ce que tous m'abandonnent, pourvu que vous ne m'abandonniez pas, vous, mon unique et souverain bien. Vous avez été persécuté ; j'accepte, moi aussi, toutes les persécutions. Enfin vous êtes mort pour moi, je veux à mon tour mourir pour vous. O mon Jésus, mon trésor, mon amour et mon tout, je vous aime : donnez-moi davantage d'amour. Amen.

CHAPITRE IV

COMBIEN ÉTAIT GRAND LE DÉSIR QU'AVAIT JÉSUS DE SOUFFRIR ET DE MOURIR POUR L'AMOUR DE NOUS.

I. Combien il y avait de tendresse, d'affection et de bonté dans la déclaration que fit notre Rédempteur à ses apôtres du motif de sa venue en ce monde, quand il leur dit qu'il était venu pour allumer dans les âmes le feu de l'amour divin, et que tout son désir était de voir cette sainte flamme brûler dans tous les cœurs[2] Il dit immédiatement après, qu'il attendait le moment de recevoir le baptême de son propre sang, non sans doute pour effacer ses péchés, puisqu'il était incapable d'en commettre, mais pour effacer les nôtres, qu'il devait expier par ses propres

[1] Scitis quid fecerim vobis. (*Jo*, XIII.)
[2] Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur? (*Luc.* XII, 49.)

souffrances. Et en effet, comme l'a dit saint Bonaventure, la passion de Jésus-Christ est appelée baptême, parce qu'elle a pour objet de nous purifier dans son sang[1]. Puis, pour nous faire comprendre combien était ardent le désir qu'il avait de mourir pour nous, notre bon Jésus ajouta avec les plus tendres expressions d'amour, qu'il ressentait une peine extrême de ce que le temps de sa passion était encore éloigné, tant était vif le désir qu'il avait de souffrir pour l'amour de nous. Voici ses propres paroles : « J'ai à être baptisé d'un baptême ; et combien je me sens à la gêne jusqu'à ce que cet acte s'accomplisse[2] ! »

II. O Dieu, fou d'amour pour les hommes, que pouviez-vous dire ou faire de plus pour me mettre dans la nécessité de vous aimer? Eh ! quel profit pouviez-vous attendre de mon amour, pour que vous ayez voulu l'obtenir au prix de votre vie ? Si mon serviteur avait eu simplement le désir de mourir pour moi, il aurait assurément gagné mon affection ; comment donc pourrais-je vivre sans vous aimer de tout mon cœur, vous, mon roi et mon Dieu, qui êtes mort pour moi et avec un si grand désir de mourir pour acquérir mon amour ?

III. Jésus, dit saint Jean, sachant que son heure était venue de quitter ce monde pour s'en retourner chez son père, après avoir aimé les siens, il leur en donna des preuves jusqu'à la fin[3]. Il appelle *son heure* l'heure de sa passion, parce que, comme l'explique un pieux interprète, c'était le moment après lequel il avait soupiré durant toute sa vie. Car, en souffrant alors et en mourant pour l'homme, il lui faisait entendre l'amour immense qu'il lui portait. *Amantis illa horo est, qua pro amica patitur* (Barrad. ap. Spondan.)

[1] Passio Christi dicitur baptisma, quia in ejus sanguine purificamur. (*S. Luc. expos. c.* XII, *Oper. t.* X, *p.* 572. (*a*)

[2] Baptismo habeo baptizari ; et quomodo coarctor, usquedum perficiatur ! (*Luc.* XII, 50.)

[3] Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad patrem, cum dilexisset suos, in finem dilexit eos. (*Joan.* XIII, 1.)

« Pour quelqu'un qui aime, ajoute ce commentateur, son heure est celle où il souffre pour l'objet de son amour : car rien n'est plus propre à manifester l'amour de l'un et à captiver l'amour de l'autre, que de souffrir pour l'objet aimé. O mon bien-aimé Jésus, c'est donc pour me montrer votre grand amour, vous n'avez pas voulu confier à d'autres qu'à vous l'œuvre de ma rédemption ! quel prix attachiez-vous donc à mon amour pour vouloir l'obtenir au prix de vos souffrances ? qu'auriez-vous fait de plus s'il s'était agi de gagner l'amour de votre divin Père ? Qu'aurait pu souffrir de plus un esclave pour s'attirer l'affection de son maître, que ce que vous avez souffert, vous, mon souverain maître, pour être aimé de moi, qui ne suis qu'un esclave vil et ingrat !

IV Mais voici notre amoureux Jésus qui, près d'être sacrifié sur l'autel de la croix, se met à table avec ses apôtres dans cette bienheureuse nuit qui précéda sa passion. Ecoutons-le leur dire dans la dernière cène qu'il fit avec eux : « Tout mon désir a été de manger cette pâque avec vous[1] » Ces paroles, dit saint Laurent Justinien, sont toutes paroles d'amour[2] C'est comme si le Rédempteur avait dit : Hommes, sachez que cette nuit, où commencera ma passion, est celle que j'ai le plus ardemment désirée pendant ma vie, parce que par mes souffrances et par ma mort je vous ferai connaître combien je vous aime, afin de vous obliger à m'aimer. Dans la passion de Jésus, dit un auteur, la toute-puissance divine se combine avec l'amour ; l'amour pour aimer l'homme jusqu'où peut aller la toute-puissance, et la toute-puissance pour satisfaire l'amour jusqu'où peut aller son désir.

Oh ! Dieu suprême, vous vous êtes donné à moi tout entier ; et comment puis-je ne pas me porter tout entier à vous aimer ? Je crois, oui, je crois que vous êtes mort pour moi ; et comment vous aimé-je si peu que souvent je vous oublie, vous et tous les tourments que vous avez endurés pour moi ?

[1] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (*Luc.* XXII, 15.)
[2] Caritatis est vox hæc.

Pourquoi, Seigneur, m'arrive-t-il encore, lorsque je pense à votre passion, de ne pas rester tout enflammé d'amour, et de ne pas me voir devenu vôtre, tout comme tant de saintes âmes qui, en considérant vos souffrances, ont été heureusement éprises de votre amour et se sont données tout entières à vous ?

V L'épouse des Cantiques disait que toutes les fois que son époux l'introduisait dans le cellier sacré de sa passion, elle se voyait tellement investie par l'amour divin, que, toute languissante d'amour, elle était obligée de chercher quelque soulagement aux blessures de son cœur[1] Et comment l'âme qui considère attentivement la passion de Jésus-Christ, à la vue de ses douleurs, de son agonie et de tous les tourments qui assaillirent à la fois son corps et son âme, pourrait-elle ne pas se sentir percée comme d'autant de flèches d'amour, et doucement contrainte à aimer celui qui a eu tant d'amour pour elle ?

O agneau immaculé, quand je vous vois sur cette croix, le corps déchiré, sanglant, déformé, combien vous me paraissez beau et aimable ! c'est que toutes ces plaies que je vois sur vous sont pour moi autant de marques et de preuves que vous m'avez données de votre amour. Ah ! si tous les hommes vous contemplaient souvent dans cet état, tel que vous fûtes lorsque vos ennemis vous donnèrent en sanglant spectacle aux habitants de Jérusalem, qui pourrait se défendre de vous aimer ? Mon bien-aimé Seigneur, acceptez le tribut que je vous offre de mon amour ; je vous consacre tous mes sens, ma volonté toute entière. Et comment pourrais-je rien vous refuser, après que vous ne m'avez refusé ni votre sang, ni votre vie et tout vous-même ?

VI. Le désir de Jésus de souffrir pour nous était tel, que dans la nuit qui précéda sa mort, non-seulement il se rendit volontairement au jardin où il savait que les Juifs devaient venir le prendre, mais qu'il dit encore à ses disciples, en son-

[1] Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem ; fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo. (*Cant.* II, 4.)

geant au traître Judas qui s'avançait avec une troupe de soldats : « Levez-vous, allons ; voici qu'est tout proche celui qui va me livrer[1] » Il voulut lui-même aller à leur rencontre comme s'ils étaient venus non pour le conduire au supplice, mais pour le faire monter sur un trône pompeux. O mon doux Sauveur, vous allez au-devant de la mort avec un tel désir de mourir, par suite du désir que vous avez d'être aimé de moi ! et moi je n'aurais pas le désir de mourir pour vous, ô mon Dieu, afin de vous montrer l'amour que je vous porte ? Oui, Jésus, puisque vous êtes mort pour moi, je désire aussi mourir pour vous ; je vous offre mon sang, ma vie, tout moi-même ; me voici prêt à mourir comme et quand il vous plaira : agréez ce pauvre sacrifice d'un malheureux pécheur qui vous a offensé autrefois, mais qui vous aime aujourd'hui plus que lui-même.

VII. Saint Laurent Justinien, faisant réflexion sur le mot *sitio*, « j'ai soif, » que Jésus-Christ prononça sur la croix au moment de sa mort, dit que cette soif de Jésus ne venait point d'un épuisement d'humeurs, mais de l'ardeur de son amour pour nous[2] : « Par ce mot *sitio*, notre Rédempteur a voulu nous faire entendre que cette soif était moins la soif corporelle que le désir qu'il avait de souffrir pour nous, en nous montrant son amour et en même temps son désir d'être aimé en retour de tant de souffrances qu'il endurait pour notre salut. » Par ce mot *sitio*, a dit aussi saint Thomas, Jésus-Christ montre l'ardent désir qu'il avait du salut du genre humain[3].

O Dieu d'amour ! est-il possible que rien ne réponde en nous à cette bonté ? On dit communément que l'amour se paie par l'amour ; mais quel amour pourra jamais payer le vôtre ? Pour égaler l'amour que vous nous avez montré en mourant pour nous, il faudrait qu'un Dieu lui-même mourût pour

[1] Surgite, eamus ; ecce qui me tradet prope est. (*Marc.* XIV, 42.)

[2] Sitis hæc de ardore nascitur caritatis.

[3] Per hoc ostenditur ardens desiderium de salute generis humani (*In cap.* XIX, *lect.* 3.)

vous aujourd'hui, Et puis, comment pouviez-vous dire, Seigneur, que vous faites vos délices d'être parmi les hommes, si vous ne recevez d'eux qu'injures et mauvais traitements? L'amour vous fait donc changer en délices les douleurs et les opprobres que vous endurez pour nous?

VIII. O mon très-aimable Rédempteur, je ne veux plus résister à tant de marques d'amour; je vous donne tout le mien : vous êtes et vous serez toujours entre tous l'unique objet des affections de mon âme. Vous vous êtes fait homme pour avoir une vie à me donner ; je voudrais avoir mille vies pour vous les sacrifier toutes. Je vous aime, bonté infinie, et je veux vous aimer de toutes mes forces : je veux vous plaire à tout prix. Innocent, vous avez souffert pour moi ; pécheur, et coupable dévoué à l'enfer, je veux souffrir pour vous tout ce que vous voudrez. Aidez-moi, par tous vos mérites, ô divin Jésus, à satisfaire ce désir que vous m'inspirez vous-même. Dieu infiniment parfait, je crois et j'espère en vous. Marie, ma mère, intercédez pour moi. Amen.

CHAPITRE V

AMOUR QUE JÉSUS NOUS A MONTRÉ EN NOUS LAISSANT SON CORPS POUR ALIMENT DE NOS AMES AVANT D'ALLER A LA MORT.

I. Notre Sauveur très-aimant, dans la dernière nuit de sa vie, voyant arriver le moment si désiré de donner sa vie pour les hommes [1], son cœur ne lui permit pas de nous laisser seuls dans cette vallée de larmes; mais afin que sa mort même ne nous séparât point de lui, il a voulu nous laisser son corps tout entier en aliment dans le sacrement de l'autel, nous donnant ainsi à entendre qu'après le don qu'il nous faisait de lui-même, il ne lui restait plus rien à nous donner pour nous

[1] Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad patrem, cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.

prouver son amour. *In finem dilexit eos* Corneille de la Pierre, à la suite de saint Chrysostome et de Théophylacte, et d'après le texte grec, explique les mots *in finem* de la manière suivante : *Quasi dicat extremo amore et summo dilexit eos.* : « Comme pour dire qu'il aimait ses disciples d'un amour extrême et poussé au plus haut degré. » Jésus fit dans ce sacrement le dernier effort de l'amour en faveur des hommes, comme le dit l'abbé Guerric[1]

La chose a été encore mieux expliquée par le saint concile de Trente, qui, parlant du sacrement de l'autel, dit que dans ce sacrement le Seigneur a prodigué toutes les richesses de son amour pour les hommes[2] Ce n'était donc pas sans raison que le Docteur angélique saint Thomas appelait ce sacrement le sacrement d'amour, le gage le plus grand qu'un Dieu puisse donner de son amour[3] Saint Bernard l'appelait l'amour des amours, *amor amorum*, et sainte Marie Madelaine de Pazzi disait qu'une âme, après la communion, pouvait dire : Tout est consommé, *consummatum est*, c'est-à-dire : mon Dieu s'est donné à moi dans cette communion, il n'a plus rien à me donner. Cette sainte demandait un jour à une de ses novices à quoi elle avait pensé à la suite de la communion. La novice lui répondit : A l'amour de Jésus. Très-bien, répliqua Marie Magdelaine de Pazzi : quand on pense à l'amour, on ne peut pas aller plus loin ; on doit s'arrêter à l'amour.

O Sauveur du monde, que prétendez-vous recevoir des hommes, en retour de ce que vous vous êtes donné vous-même à eux en forme d'aliment? Et que vous reste-t-il encore à leur donner après ce sacrement pour les obliger à vous aimer? O mon Dieu très-aimant, faites-moi connaître, en m'éclairant de vos lumières, cet excès de bonté qui vous a réduit à me servir de nourriture dans la sainte communion. Mais si vous vous donnez tout à moi, il est bien juste que je me donne

[1] Omnem vim amoris effudit amicis. (*Serm.* 5, *de asc.*)

[2] Divitias sui erga homines amoris velut effudit. (*Sess.* XIII, *cap.* 2.)

[3] Sacramentum caritatis, summæ caritatis Christi pignus est. (*Opusc.* 18 *et* 25.)

tout à vous. Oui, mon Jésus, je me donne à vous tout entier : je vous aime par-dessus tout, et je désire vous recevoir afin de vous aimer encore davantage. Venez donc, Seigneur, venez souvent en mon âme ; faites qu'elle soit toute à vous. Ah ! que ne puis-je vous dire comme le dévot saint Philippe de Néri, lorsqu'on lui apporta le viatique : Voici mon amour ! voici mon amour ! donnez-moi mon amour !

II. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui[1]. L'amour, dit saint Denis l'Aréopagite, tend toujours à l'union avec l'objet aimé ; et comme l'aliment s'identifie avec celui qui s'en nourrit, le Seigneur a voulu se réduire en forme d'aliment, afin que, en le recevant dans la communion, nous devinssions une seule et même chose avec lui. « Recevez, dit-il, et mangez ; ceci est mon corps[2] ; » comme s'il avait voulu dire, ainsi que le remarque saint Jean Chrysostome : Homme, nourris-toi de moi, afin que de toi et de moi se fasse une seule et mêmec hose[3]. Ainsi, dit saint Cyrille d'Alexandrie, de même que deux morceaux de cire s'amalgament et s'unissent en se fondant, de même une âme qui communie s'unit avec Jésus si étroitement, que Jésus est en elle, et qu'elle est en Jésus. O mon bien-aimé Rédempteur, s'écrie ici saint Laurent Justinien, comment votre amour pour nous a-t-il pu aller jusqu'à vouloir que de votre cœur et du nôtre il ne se formât qu'un seul cœur[4] ?

Saint François de Sales avait donc bien raison de dire, en parlant de la sainte communion : « Non, le Sauveur ne peut être considéré en une action ni plus amoureuse, ni plus tendre, que celle-ci, en laquelle il s'anéantit, par manière de dire, et se réduit en viande, afin de pénétrer nos âmes, et s'unir intimement au cœur et au corps de ses fidèles[5]. » De sorte que,

[1] Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. (*Joan.* VI, 55.)

[2] Accipite et comedite ; hoc est corpus meum.

[3] Me comede, ut summa unio fiat. (*Hom.* 15.)

[4] O quam mirabilis est dilectio tua, Domine Jesu, qui tuo corpori taliter nos incorporari voluisti, ut tecum unum cor haberemus? (*De Div. Am. c.* 4.)

[5] *Introd. à la vie dévote*, part. II, ch. XXII (*Œuvres*, t. I, p. 927.)

comme le dit saint Jean Chrysostome, ce même souverain Seigneur, dont les anges eux-mêmes osent à peine soutenir les regards, permet que nous nous unissions à lui, et que nous devenions un même corps, une même chair avec lui[1]. Mais quel est le pasteur, ajoute le saint, qui nourrit ses brebis de son propre sang ? Les mères donnent à des femmes étrangères leurs enfants pour les allaiter ; mais Jésus-Christ, dans le sacrement, nous nourrit de son propre sang, et il nous unit à lui[2] En un mot, dit le saint, Dieu a voulu nous servir de nourriture, parce qu'il nous aimait et qu'il ne voulait faire qu'une même chose avec nous[3]

O amour infini, digne d'un amour infini ! quand vous aimerai-je, Seigneur, comme vous m'avez aimé? O nourriture divine ! sacrement d'amour, quand m'attirerez-vous tout entier à vous ? Je forme le dessein de vous aimer, je le promets toujours, et jamais je ne commence. Je veux commencer dès aujourd'hui à vous aimer véritablement. Aidez-moi, éclairez-moi, embrasez-moi, détachez-moi du monde, ne souffrez pas que je résiste à tant d'adresses de votre amour. Je veux tout quitter pour vous, ma vie, mon amour, mon tout ! je veux m'unir souvent à vous dans ce sacrement pour me détacher de tout et n'aimer que vous seul, ô mon Dieu ! J'espère de votre bonté que vous viendrez à mon secours !

III. « Nous avons vu le sage par excellence devenir fou par excès d'amour : » *Vidimus sapientem amoris nimietate infatuatum*, a dit saint Laurent Justinien. N'est-ce point en effet, pour un Dieu, une folie d'amour, dit Saint Augustin, que de se donner en aliment à ses créatures, en leur disant : « Mangez ma chair, buvez mon sang[4] ? » Eh ! qu'aurait pu dire de

[1] Huic nos unimur, et facti sumus unum corpus, una caro.

[2] Quis pastor oves proprio pascit amore? et quid dico pastor ? matres multæ sunt, quæ filios aliis tradunt nutricibus ; hoc autem ipse non est passus, sed ipse nos proprio sanguine pascit. (*Hom.* 60.)

[3] Temetipsum nobis immiscuit, ut unum quid simus : ardenter enim amantium hoc est. (*Hom.* 51.)

[4] Nonne insania videtur dicere : Manducate meam carnem, bibite meum sanguinem ?

plus la créature à son créateur? « Nous oserons dire, dit saint Denis, que l'auteur de toutes choses, par la grandeur de sa bonté pour ses créatures, s'est mis hors de lui-même[1] » Et en effet, non-seulement de Dieu il s'est fait homme, mais encore il s'est transformé en aliment pour les hommes. Mais, Seigneur, un tel excès d'amour ne convenait point à votre majesté. L'amour, répond à cela saint Jean Chrysostome, ne raisonne point quand il s'agit pour lui de se montrer et de faire du bien à l'objet aimé ; il ne consulte pas les convenances, il va là où son désir l'entraîne[2]

O mon Jésus, combien je suis confus de penser que vous ayant devant les yeux, vous, bien infini, aimable par-dessus tout et si vivement épris de mon âme, je me suis abandonné à l'amour vil et méprisable des biens de la terre, et que pour eux je me suis séparé de vous! Découvrez-moi, ô mon Dieu, de plus en plus les profondeurs de votre bonté, afin que je m'attache à vous toujours davantage et que je cherche à vous complaire. Eh! Seigneur, où trouverais-je hors de vous un objet meilleur, plus beau, plus saint, plus aimable? Je vous aime, bonté infinie, plus que moi-même, je ne veux vivre que pour vous aimer, parce que vous méritez tout mon amour.

IV. Saint Paul considère le temps où Jésus nous fit le don inestimable de ce sacrement, don le plus grand que pût faire la toute-puissance, et qui depasse toute plénitude[3], comme dit saint Clément; don tel que la toute-puissance ne pouvait aller au-delà, suivant l'expression de saint Augustin[4] L'Apôtre

[1] Audebimus et loqui, quod auctor omnium præ amatoriæ bonitatis magnitudine extra se sit. *(De div. nom.* c. IV, *n.* 13.) *(a)*

[2] Amor ratione caret, et vadit quo ducitur, non quo debeat. *(Serm.* 14, 5.)

[3] Domum transcendens omnem plenitudinem.

[4] Cum esset omnipotens, plus dare non potuit.

(*a*) Ce que dit dans cet endroit l'auteur du livre des *Noms divins*, a simplement rapport à l'œuvre de la création, ou aux opérations divines *ad extra* en général. Notre saint docteur en fait une heureuse application au double mystère de l'Incarnation et de l'Eucharistie en particulier.

(*L'éditeur.*)

observe donc[1] que ce fut dans la nuit où il allait être livré, qu'il prit du pain, et qu'ayant rendu grâces, il le rompit et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Et ainsi ce fut dans la nuit-même où les hommes s'occupaient à préparer pour Jésus les tourments et la mort, que notre généreux Rédempteur pensait à leur laisser son corps et tout lui-même dans le sacrement, nous donnant ainsi à entendre que son amour était si grand, qu'au lieu d'être refroidi par tant d'injures, il était en ce moment-là même plus ardent que jamais. Ah ! Seigneur, infiniment beau, comment avez-vous pu aimer les hommes au point de vouloir demeurer avec eux sur la terre pour leur servir de nourriture, au moment où ils vous en faisaient disparaître avec tant d'ingratitude?

Remarquons de plus le désir immense qu'eut Jésus durant toute sa vie de voir arriver cette nuit où il avait résolu de nous laisser ce magnifique gage de son amour, puisqu'il dit, au moment d'instituer cet ineffable sacrement : « J'ai ardemment désiré de manger cette pâque avec vous[2] : » paroles qui indiquent bien clairement le désir ardent qu'il avait de s'unir à nous dans la communion par suite de l'amour qu'il nous portait. C'était bien là, comme le dit saint Laurent Justinien, le langage de l'amour le plus ardent[3] Jésus témoigne encore chaque jour le même désir à toutes les âmes qui l'aiment. L'abeille, dit-il un jour à sainte Mathilde, ne se jette pas avec plus d'avidité sur les fleurs pour en extraire son miel, que je n'ai d'empressement amoureux à m'approcher de l'âme qui me désire.

O amant trop aimable, vous ne pouviez me donner de plus grandes preuves pour me persuader que vous m'aimez ; j'en rends grâces à votre bonté. Ah ! mon Jésus, attirez-moi tout

[1] Dominus Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens, fregit et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur. (I *Cor*. XI, 23.)

[2] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.

[3] Flagrantissimæ caritatis est vox hæc.

entier à vous ; faites que désormais je vous aime de toute la la force de mon âme. Qu'il suffise à d'autres de vous aimer d'un amour d'estime et de raison, je sais que vous vous contentez d'un sentiment pareil ; mais moi, je ne serai satisfait, que lorsque je sentirai que je vous aime plus tendrement encore qu'on n'aime son ami, son frère, son époux. Et où trouverais-je un ami, un frère, un époux qui m'aime autant que vous m'avez aimé, vous mon créateur, mon rédempteur, mon Dieu, qui pour l'amour de moi avez donné votre sang et votre vie, et qui vous donnez encore à moi tout entier dans ce sacrement d'amour? Je vous aime donc, mon Jésus, de toutes mes forces ; aidez-moi à vous aimer encore davantage, et je ne vous demande rien de plus.

V Dieu, a dit saint Bernard, n'a pas d'autre but, en nous aimant, que de se faire aimer de nous[1] C'est aussi pour ce motif que notre Sauveur a déclaré être venu sur la terre, c'est-à-dire pour se faire aimer, quand il a dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre[2]. Or quelles flammes de saint amour Jésus n'allume-t-il pas dans les âmes par ce divin sacrement ! Le vénérable P D. François Olympe, théatin, disait que rien n'est plus propre à enflammer nos cœurs d'amour pour le souverain bien, que la sainte communion. Hézychius appelait Jésus dans le sacrement un feu divin, *ignis divinus*. Sainte Catherine de Sienne vit un jour dans la main d'un prêtre l'hostie consacrée sous la forme d'un foyer embrasé, et elle s'étonnait que ce feu ne consumât pas le monde entier. L'autel, disait l'abbé Rupert après saint Grégoire de Nysse, est proprement le cellier mystérieux où l'âme épouse est enivrée d'amour pour son roi, tellement qu'oubliant la terre, elle se consume doucement et languit dans les ardeurs de saint amour. « Le roy m'a menée, dit-elle, au cellier de son vin, il a desployé sur moy l'estendart de son charitable amour. Hé, reconfortés-moy avec

[1] Non ad aliud amat Deus, nisi ut amaretur. (*In Cant. Serm.* LXXXIII, *n.* 4.)

[2] Ignem veni mittere in terram. (*Luc.* XII, 49.)

des fleurs ; mettés des pommes autour de moy ; car c'est d'amour que je languis [1] ([a]). »

O amour de mon cœur, très-saint sacrement ! que ne puis-je me souvenir toujours de vous, afin d'oublier tout le reste, et de n'aimer que vous sans cesse et sans réserve ! Ah ! mon Jésus, vous avez si longtemps frappé à la porte de mon cœur, qu'à la fin vous y êtes rentré ; du moins je le crois. Mais puisque vous y êtes entré, bannissez-en, je vous prie, toutes les affections qui ne se dirigent point vers vous. Emparez-vous tellement de moi, que je puisse vous dire avec le prophète, à compter de ce jour : Que puis-je désirer sur la terre et dans le ciel, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? Vous êtes et vous serez toujours l'unique Seigneur de mon cœur et de ma volonté ; vous serez mon seul bien, toute ma richesse dans ce monde et dans l'autre [2]

VI. Allez, disait le prophète Isaïe, allez partout publiant les procédés merveilleux qu'emploie notre Dieu pour se faire aimer des hommes [3]. Eh ! quels procédés Jésus n'a-t-il pas employés pour se faire aimer ! Les plaies qu'il reçut sur la croix sont autant de sources de grâces, toujours ouvertes ; il ne faut que demander pour obtenir. Ce n'était pas assez ; il a voulu se donner lui-même à nous dans le saint sacrement.

Homme, disait saint Jean Chrysostome, pourquoi es-tu si avare de ton amour envers ce Dieu qui t'a donné le sien sans réserve ? *Totum tibi dedit, nihil sibi reliquit.* C'est là ce qu'on voit, dit le Docteur angélique, dans le sacrement de l'autel : Là, Jésus-Christ a donné tout ce qu'il a et tout ce qu'il est [4]. Voilà

[1] Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem. Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo. *(Cant.* II, 4.)

[2] Quid mihi est in cœlo ; et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea in æternum. (*Ps.* LXXII, 26.)

[3] Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris, et dicetis in illa die : Confitemini Domino et invocate nomen ejus ; notas facite in populis adinventiones ejus. (*Jo.* XII, 3.)

[4] Deus in eucharistia totum quod est et habet, dedit nobis. *(Opusc.*63.*Cap.*2.

(*a*) Trad. S. Franc. de Sales. (Œ*uvres*, *t.* III, *p.* 52.) *(L'éditeur.)*

ce Dieu, ajoute saint Bonaventure, ce Dieu immense que le monde ne peut renfermer, devenu notre prisonnier, lorsque nous le recevons dans notre sein par la sainte communion[1]. Aussi saint Bernard, dans ses extases d'amour, s'écriait : Mon Jésus a voulu être l'hôte inséparable de mon cœur : *individuus cordis mei hospes*. Et puisqu'il à voulu encore s'employer tout entier à mon usage, *totus in meos usus expensus*, il est juste que je m'emploie à le servir et à l'aimer avec tous mes moyens et toutes mes ressources.

Ah ! mon cher Jésus, dites-moi s'il vous reste encore quelque moyen à prendre pour vous faire aimer. Et moi, faut-il que je persévère dans l'ingratitude, comme je l'ai fait jusqu'à présent ? Seigneur, ne le permettez pas. Vous avez dit que celui qui se nourrit de votre chair dans la communion vivra par la vertu de votre grâce[2] Puisque vous souffrez donc, Seigneur, que je vous reçoive dans la sainte communion, faites que mon âme vive toujours de la vie de votre grâce. Je me repens de l'avoir dédaignée autrefois, mais je vous rends grâces de me donner le temps de pleurer les offenses que je vous ai faites, et de vous aimer ici-bas. Oui, tant qu'il me restera de vie, je placerai en vous tout mon amour et je chercherai à vous complaire en tout. Aidez-moi, mon Jésus, ne m'abandonnez pas ; sauvez-moi par vos mérites ; que mon salut soit de vous aimer à jamais. Marie, ma tendre mère, aidez-moi aussi.

CHAPITRE VI

DE LA SUEUR DE SANG ET DE L'AGONIE QUE JÉSUS ÉPROUVA DANS LE JARDIN DES OLIVIERS.

I. Parvenu au jardin de Gethsémani, notre Sauveur voulut de lui-même donner commencement aux douleurs de sa passion, en permettant à la crainte, au dégoût, à la tristesse d'as-

[1] Ecce quem mundus capere non potest, captivus noster est. (*Expos. miss. c.* IV, *Oper. t.* XII, *p.* 268.) (*b*)

[2] Qui manducat me, et ipse vivet propter me. (*Joan.* VI, 58.)

saillir son cœur et de le déchirer de mille tourments [1] [2]. Il commença donc par ressentir une grande terreur de la mort et des peines qu'il aurait à subir avant peu : *Cœpit pavere.* Comment ! n'est-ce pas lui qui s'est volontairement offert aux souffrances [3] ? N'est-ce pas lui qui a désiré si vivement le moment de sa passion, et qui a dit, il n'y a qu'un instant : « J'ai ardemment désiré de manger cette pâque avec vous [4] ? » Comment se fait-il donc que la mort l'épouvante au point qu'il conjure son père de l'en délivrer [5] ! Voici la réponse du vénérable Bède : « Il prie que ce calice s'éloigne, pour montrer qu'il était réellement homme [6] » Jésus voulait bien mourir pour nous, afin de nous prouver par sa mort toute la force de son amour ; mais, afin que les hommes ne pensassent pas qu'il avait pris un corps fantastique, comme certains hérétiques l'ont prétendu, ou que par la vertu de sa nature divine il était mort sans souffrir de douleur, il fit cette prière à son père, non pour en être exaucé, mais pour nous faire entendre qu'il mourait comme un homme, assailli à la fois par la crainte de la mort et par les douleurs réelles qui l'accompagnent.

Très-aimable Jésus, vous avez voulu prendre sur vous notre timidité pour nous donner votre courage, afin que nous puissions souffrir patiemment les maux de cette vie. Soyez béni, Seigneur, pour tant d'amour et de bonté. Puissent nos cœurs vous aimer autant que vous le désirez et que vous le méritez !

II. *Cœpit tædere.* Il commença aussi à sentir un grand dégoût à cause des tortures qu'il voyait s'apprêter pour lui. Quand ce sentiment existe, tout, jusqu'au plaisir, devient fastidieux et pénible. Que d'angoisses ne dut pas causer à Jésus-

[1] Cœpit pavere et tædere. *(Marc.* XIV, 33.)
[2] Cœpit contristari et mœstus esse. (*Matth.* XXVI, 37.)
[3] Oblatus est quia ipse voluit.
[4] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum?
[5] Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste. (*Matth.* XXVI, 39.)
[6] Orat transire calicem, ut ostendat quod vere homo erat.

Christ l'horrible appareil qu'il se représentait des tourments extérieurs et intérieurs qui, pour le peu de vie qui lui restait, allaient torturer son corps et son âme ! Alors il vit distinctement tout le tableau des douleurs qu'il devait souffrir, les sanglantes railleries qu'il aurait à subir des Juifs et des Romains, toutes les injustices que les juges allaient commettre dans sa cause ; il vit surtout cette mort dénuée de toute consolation qu'il devait endurer, et où, abandonné de Dieu et des hommes, il serait submergé dans une mer d'opprobres et de douleurs. Ce fut là ce qui l'obligea de demander du secours à son père contre ce dégoût qui l'accablait. Ah ! mon Jésus, je compatis à vos douleurs, je vous remercie et je vous aime !

III. *Apparuit autem angelus confortans eum*[1]. Le secours arriva, dit Bède, mais ce secours augmenta ses peines plutôt qu'il ne les adoucit[2] Car l'ange ne fit que l'exhorter à souffrir davantage encore pour l'amour de l'homme et pour la gloire de son Père. O Seigneur bien-aimé ! que ces premiers combats intérieurs vous donnèrent de peine et d'angoisse ! Dans le cours de votre passion, les verges, les épines, les clous ne vous tourmentèrent que successivement ; mais dans le jardin toutes les douleurs de votre passion vous assiégèrent à la fois pour vous affliger, et vous acceptâtes tout pour l'amour de moi. O mon Dieu ! combien je regrette de ne vous avoir pas aimé autrefois, et d'avoir préféré mes goûts maudits à votre volonté. Je les déteste aujourd'hui, et je m'en repens de tout mon cœur. Mon Jésus, pardonnez moi.

IV *Cœpit contristari et mœstus esse.* La crainte et le dégoût ne tardèrent pas à amener à leur suite une forte mélancolie et un grand abattement. Mais n'est-ce point vous, Seigneur, qui avez donné à vos martyrs tant de force dans les souffrances qu'ils méprisaient les tortures et les angoisses de la mort ? Saint Augustin raconte de saint Vincent qu'il parlait d'un ton

[1] (*Luc.* XXII, 43.)
[2] Confortatio dolorem non minuit, sed auxit.

si gai au milieu de son martyre, qu'on eût dit que c'était un autre que lui qui souffrait le supplice. On dit de saint Laurent que tandis qu'il brûlait sur le gril, il éprouvait en lui-même tant de consolation, qu'il dit au tyran qui le faisait martyriser : « Retourne-moi, et mange le morceau suffisamment rôti. » *Versa, et manduca.* Comment se fait-il donc, ô mon Jésus, que vous qui avez donné à vos serviteurs tant d'allégresse au milieu des horreurs de la mort, vous ayez pris pour vous-même, aux approches de votre mort, une si grande tristesse ?

V. O vous qui remplissez le paradis d'allégresse ! vous dont la présence réjouit le ciel et la terre, pourquoi vous vois-je maintenant si affligé ? pourquoi dites-vous que la tristesse que vous ressentez est capable de vous donner la mort [1] ? Pourquoi, mon Rédempteur ? Ah ! je le comprends : Ce furent moins les douleurs mêmes de votre passion que les péchés des hommes et les miens en particulier, qui vous causèrent cette agonie mortelle.

VI. Autant le Verbe éternel aimait son Père, autant il haïssait le péché dont il connaissait bien la malice ; c'était donc parce qu'il voulait ôter le péché du monde et prévenir de nouvelles offenses à faire à son Père, qu'il était venu sur la terre, et que s'étant fait homme, il avait entrepris d'endurer une passion et une mort douloureuses ; mais, voyant ensuite que, malgré ses tourments, il se commettrait sur la terre beaucoup de péchés, il en eut une douleur si vive, dit saint Thomas, que jamais le pénitent le plus contrit n'en éprouva de pareille pour ses propres péchés [2], et que jamais un cœur humain n'en ressentit d'aussi cruelle. La raison en est que chez les hommes les peines sont toujours mêlées de quelque soulagement ; au lieu que la douleur de Jésus-Christ ne pouvait avoir de soulagement [3]. Oh ! si je vous aimais, si je vous ai-

[1] Tristis est anima mea usque ad mortem. (*Marc.* XIV, 34.)

[2] Excessit omnem dolorem cujuscumque contriti.

[3] Purum dolorem, absque ulla consolationis permixtione, expertus est. (*Contens.* II, 2, *lib.* X, *diss.* 4.)

mais, mon Jésus, en voyant tout ce que vous avez souffert pour moi, toutes les contrariétés, toutes les injures, toutes les douleurs me seraient légères ! Ah ! daignez m'accorder votre amour, afin que je souffre avec plaisir, ou du moins avec patience, les traverses que vous m'enverrez. Ne me laissez point mourir sans que je vous aie montré ma reconnaissance pour tout votre amour Quand j'aurai quelque peine à souffrir, je dirai : Mon Jésus, j'embrasse pour l'amour de vous cette croix ; je veux la supporter pour vous complaire.

VII. On lit dans les histoires que beaucoup de pénitents, éclairés de la lumière divine, sont morts de douleur en voyant la grandeur et le nombre de leurs péchés. Combien le cœur de Jésus-Christ ne dut-il pas être plus tourmenté en voyant tous les péchés du monde, les blasphèmes, les sacriléges, les impuretés, et toutes les autres fautes où devaient tomber les hommes après sa mort. Chacune de ces fautes venait alors, comme une bête féroce, déchirer son cœur déjà souffrant. Aussi le Seigneur disait-il dans son agonie : C'est donc là, ô hommes, la récompense que vous destinez à mon amour ? Ah ! si je voyais que, reconnaissants de mon affection, vous abandonnez le péché et que vous commencez à m'aimer, avec combien de joie n'irais-je pas maintenant à la mort ! Mais, après tant de tourments que j'aurai endurés, voir tant de péchés ! pour tant d'amour, tant d'ingratitude ! voilà ce qui plus que tout m'afflige, ce qui m'attriste à la mort, ce qui fait jaillir le sang de mes veines [1]. Cette sueur sanguinolente fut si abondante, dit l'évangéliste, que les vêtements du Rédempteur en furent d'abord tout imprégnés, et qu'ensuite la terre en fut baignée.

VIII. O mon aimable Jésus, je ne vois dans ce jardin ni verges, ni épines, ni clous qui vous blessent ; d'où vient que je vous vois tout baigné de sang de la tête aux pieds ? Ce furent donc mes péchés qui, comme un poids énorme, pressant et

[1] Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (*Luc.* XXII, 24.)

opprimant votre cœur à force d'affliction et de tristesse, mirent votre corps au pressoir, pour ainsi dire, en firent sortir tant de sang ! Je fus donc alors un de vos plus cruels bourreaux, et j'ajoutai par mes péchés à vos cruels tourments. Il est certain que si j'avais moins péché, vous auriez moins souffert alors, mon Jésus. Ainsi, autant j'ai pris de plaisir à vous offenser, autant j'ai augmenté les peines de votre cœur navré de douleur Et comment cette pensée ne me fait-elle pas mourir ! L'amour que votre passion m'a montré, je l'ai payé en aggravant vos tourments ! j'ai déchiré votre cœur qui m'a tant aimé ! Il n'est pas maintenant d'autre moyen de vous consoler que de me repentir de vous avoir offensé ; acceptez mon repentir, ô Jésus ; donnez-moi surtout une douleur si forte qu'elle me fasse pleurer sans cesse et jusqu'à la fin de ma vie les déplaisirs que je vous ai donnés, mon Dieu, mon amour et mon tout.

IX. *Procidit in faciem suam*[1]. Jésus, se voyant chargé de tous les péchés du monde, se prosterna contre terre et pria pour les hommes, comme s'il n'eût osé lever les yeux au ciel en se voyant chargé de tant de crimes. Oh ! mon Sauveur, je vous vois affligé, le front décoloré, vous éprouvez l'agonie de la mort, et vous priez[2] ! Et pour qui priiez-vous, ô mon Dieu ? Ce n'était point pour vous, c'était pour moi. Vous offriez au Père éternel vos prières et vos souffrances pour obtenir de lui le pardon de mes fautes[3] Comment avez-vous pu, ô mon Rédempteur, aimer si fort celui qui vous a tant offensé, et embrasser pour moi tant de peines en voyant dès le premier moment que je vous paierais d'ingratitude !

X. Seigneur, faites-moi part de la douleur que vous eûtes alors de mes péchés. Maintenant je les abhorre, et j'unis l'horreur que j'en éprouve à celle que vous en éprouvâtes dans le jardin. Ah ! ne

[1] (*Matth.* XXVI, 36.)
[2] Factus in agonia prolixius orabat. (*Luc.* XXII, 43.)
[3] Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque ad eum, qui posset illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (*Hebr.* v, 7.)

regardez pas mes péchés, Seigneur, car l'enfer serait trop peu pour me punir ; mais jetez les yeux sur les peines que vous avez souffertes pour moi. Amour de Jésus, vous êtes toute mon espérance ! Je vous aime, Seigneur, de toute mon âme, et je veux toujours vous aimer. Par les mérites de ce dégoût, de cette tristesse que vous endurâtes dans le jardin, donnez-moi de la ferveur et du courage pour agir dans l'intérêt de votre gloire ; par les mérites de votre agonie, donnez-moi la force de résister à toutes les tentations de la chair et de l'enfer. Faites-moi aussi la grâce de m'exciter à me recommander à vous, et à répéter sans cesse avec Jésus : *Non quod ego volo, sed quod tu.* Que votre volonté soit faite à jamais, non la mienne ! Amen.

CHAPITRE VII

DE L'AMOUR QUE JÉSUS NOUS A MONTRÉ EN SOUFFRANT TANT DE MÉPRIS DANS SA PASSION.

I. Les mépris, dit le cardinal Bellarmin, sont plus sensibles aux esprits élevés que les douleurs corporelles [1]. Si ces dernières affligent la chair, les mépris affligent l'âme, et la peine est d'autant plus vive que l'âme est plus noble que le corps. Mais qui aurait pu jamais imaginer que l'être le plus noble du ciel et de la terre, le fils de Dieu, venant prendre ici-bas la forme humaine pour l'amour des hommes, serait traité par eux d'une manière si injurieuse, comme s'il eût été le plus vil et le dernier de tous [2] ! Jésus-Christ, a dit saint Anselme, a voulu souffrir tant d'outrages, qu'il n'eût pas été possible de l'humilier plus qu'il ne fut humilié dans sa passion [3].

O Seigneur du monde, vous êtes le plus grand de tous les rois, et vous avez voulu être humilié jusqu'au plus bas degré, afin de m'apprendre à aimer l'humiliation. Vous avez sacrifié

[1] Nobiles animi pluris faciunt ignominiam quam dolores corporis.
[2] Vidimus eum despectum et novissimum virorum. (*Is.* LIII, 3.)
[3] Ipse tantum se humiliavit, ut ultra non posset.

votre honneur pour l'amour de moi, je souffrirai pour l'amour de vous les plus sanglants affronts.

II. Est-il d'ailleurs quelque sorte d'affronts que le Rédempteur n'ait subis dans sa passion ! Il fut méconnu par ses propres disciples ; l'un d'eux le trahit et le vendit pour trente deniers ; un autre le renia plusieurs fois, protestant qu'il ne le connaissait pas, ce qui indiquait assez qu'il se repentait de l'avoir connu auparavant. Les autres le voyant aux mains des soldats, l'abandonnèrent en fuyant [1]

Abandonné comme vous êtes, ô mon Jésus, qui prendra donc votre défense, si dès l'instant même où vous êtes pris, vos plus chers amis s'éloignent de vous ? Mais, hélas ! ce n'est pas seulement au temps de votre passion que vous avez souffert de cet abandon. Combien d'âmes, après s'être attachées à vous, et avoir reçu de vous des grâces multipliées et des marques spéciales de votre amour, poussées ensuite par quelque passion vile d'intérêts terrestres, de respect humain, ou cédant à l'appât grossier du plaisir, vous ont abandonné, et souvent sans retour ! Malheur à celui qui se trouve dans ce cas, s'il ne pleure sur sa faute et s'il ne vous dit : O Jésus, pardonnez-moi ; car je ne veux plus vous laisser, j'aime mieux perdre la vie, la perdre mille fois, que de me voir privé de votre grâce, ô mon Dieu, mon amour, mon tout !

III. Voici que Judas arrive au jardin avec les soldats ; il s'avance, il embrasse son maître, il le baise. Jésus souffre ce baiser ; mais, comme il lit dans son perfide cœur, il ne peut s'empêcher de lui faire connaître que sa trahison lui est connue. « Judas, lui dit-il, vous trahissez le fils de l'homme par un baiser[2] » Aussitôt l'insolente troupe entoure et presse Jésus, on le saisit, on le charge de liens comme un malfaiteur[3].

[1] Tunc discipuli ejus, relinquentes eum, omnes fugerunt. (*Mar.* XIV.)

[2] Juda, osculo Filium hominis tradis ? (*Luc.* XXII, 41.)

[3] Ministri Judæorum comprehenderunt Jesum, et ligaverunt eum. (*Jo.* XVIII, 12.)

Hélas ! que vois-je ? un Dieu chargé de liens ! par qui ? par des hommes, des vers de terre qu'il a créés. Anges du paradis, qu'en dites-vous ? Et vous, mon Jésus, vous souffrez qu'on vous lie ? Qu'y a-t-il de commun entre ces liens d'esclave et de criminel, s'écrie saint Bernard, et vous, Seigneur, qui êtes le Saint des saints, le Roi des rois, le Seigneur des Seigneurs [1] ?

Mais ces liens dont les hommes vous chargent, pourquoi ne les brisez-vous pas ? pourquoi ne vous délivrez-vous pas des tourments et de la mort qu'on vous prépare ? Ah ! je le sais, ce ne sont point ces chaînes qui vous lient, Seigneur, c'est l'amour, l'amour qui vous porte à souffrir et à mourir pour nous. Amour divin, dit saint Laurent Justinien, toi seul as pu lier un Dieu et le conduire à la mort pour l'amour des hommes [2] !

IV. « Considère, ô homme, dit saint Bonaventure, ces hommes semblables à des chiens qui traînent leur proie, et cet agneau paisible qui se laisse conduire à la boucherie sans résistance [3]. » Notre doux Sauveur est d'abord conduit chez Anne, puis chez Caïphe. Là, Jésus questionné sur ses doctrines et sur ses disciples, répondit qu'il n'avait jamais parlé en secret, et que tous ceux qui l'entouraient, savaient bien ce qu'il avait enseigné [4] A cette réponse qu'un des assistants trouva téméraire, Jésus reçut un grand soufflet [5] Anges du ciel, s'écrie saint Jérôme, vous gardez le silence [6]

Ah ! mon Jésus, comment une réponse si juste et si mesu-

[1] O Rex regum, et Dominus dominantium, quid tibi et vinculis ? (*De Cur. vit. c.* 4.)

[2] O caritas quam magnum est vinculum tuum, quo Deus ligari potuit ! (*De Lig. Vit. c.* 6.)

[3] Intuere, homo, canes illos trahentes, et agnum quasi ad victimam mansuetum sine resistentia sequi. Unus apprehendit, alius ligat, alius impellit, alius percutit. (*Médit. Vit. Ch.* v, *c.* LXXV, *Oper t.* XII, *p.* 602.) (*b*)

[4] Ego palam locutus sum ; ecce hi sciunt quæ dixerim ego. (*Jo.* XVIII, 20.)

[5] Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici ? (*Ibid.* 22.)

[6] Angeli, quomodo siletis ? ad quid attonitos vos tenet tanta patientia ? (*Hom.* 81, *in Jo.*)

rée a-t-elle mérité un aussi grand affront en présence de tant de gens? L'indigne pontife, au lieu de reprendre l'audacieux serviteur, le loue ou du moins l'approuve d'un signe ; et vous, Seigneur, vous endurez tout pour expier les outrages dont je suis coupable envers la majesté divine. O mon Jésus, je vous rends grâces. Père éternel, pardonnez-moi par les mérites de Jésus.

V Le pontife inique interrogea Jésus, il lui demanda s'il était réellement le fils de Dieu [1] Par respect pour le nom de Dieu, Jésus affirma que c'était la vérité. Alors Caïphe déchira ses vêtements en disant qu'il avait blasphémé, tous ceux qui étaient présents crièrent alors qu'il méritait la mort [2] C'était avec raison, Seigneur, qu'on vous déclarait digne de mort, puisque vous aviez voulu vous charger de mes péchés qui méritaient la mort éternelle. Mais puisque par votre mort vous m'avez acquis la vie, il est juste que j'emploie à vous servir, et que je sacrifie pour vous au besoin tous les jours que j'ai encore à passer sur la terre. Oui, mon Jésus, je ne veux plus vivre que pour vous et pour vous aimer ; accordez-moi pour cela le secours de votre grâce.

VI. *Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum cæciderunt*[3] Après l'avoir déclaré digne de mort, la populace et la soldatesque, regardant Jésus comme un infâme dévoué au supplice, le maltraitèrent toute la nuit de coups et de paroles; on lui donnait des soufflets, des coups de pieds, on lui arrachait le poil de la barbe, on lui crachait sur la figure, on le traitait de faux prophète ; et quand on l'avait frappé, on lui disait : « Prophétise-nous, Christ, qui est-ce qui t'a frappé[4] ? » Tous ces excès avaient été prédits par Isaïe, qui fait parler ainsi le Messie [5] :

[1] Adjuro te per Deum vivum ut dicas nobis, si tu es Christus Filius Dei. (*Matth.* XXVI, 63.)

[2] At illi respondentes dixerunt : Reus est mortis. (*Matth. ibid.*)

[3] (*Matth.* XXVI, 67.)

[4] Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit?

[5] Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus ; faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus. (*Is.* L, 6.)

J'ai présenté mon dos au méchant qui m'ontrage,
Et j'ai livré ma barbe aux mains des furieux ;
Insulté, je n'ai pas détourné mon visage
Des plus cruels affronts, des crachats odieux ([a]).

Le dévot Taulère rapporte[1] que, d'après saint Jérôme, toutes les peines que Jésus eut à souffrir dans cette nuit fatale ne seront bien connues qu'au jour du jugement dernier. Saint Augustin dit en parlant des souffrances de cette nuit : « Si ce remède ne nous guérit pas de l'orgueil, je ne sais ce qui pourra vous en guérir[2]. » O mon Jésus, vous si humble, et moi si orgueilleux ! Ah ! éclairez-moi, Seigneur, faites-moi connaître ce que vous êtes et ce que je suis.

« Alors il lui crachèrent au visage[3]. » Ils lui crachèrent ! Oh Dieu ! est-il ici-bas de plus grand affront ? C'est le dernier des outrages, dit Origène[4] Où crache-t-on, en effet, si ce n'est dans le lieu le plus sale de la maison ? Et vous, Jésus, vous l'avez permis ! Ils vous maltraitent de toute manière; et vous ne les menacez pas ! vous ne leur dites rien[5] ! Tel qu'un agneau innocent, humble et doux, vous souffrîtes tout sans vous plaindre, offrant tout à votre Père pour nous obtenir le pardon de nos péchés[6]. Sainte Gertrude méditait un jour sur l'injustice dont Jésus fut la victime dans sa passion. Elle se mit à le louer et à le bénir. Le Seigneur en fut si satisfait qu'il lui en rendit grâces.

O mon divin maître, objet de tant de mépris, vous êtes le roi du ciel, le fils du Très-Haut ; vous ne méritez pas d'être maltraité, vous devriez être aimé et adoré de toutes les créa-

[1] (*In vit. et pass. Salv. c.* 17.)

[2] Hæc medicina si superbiam non curat, quid eam curet, nescio. (*Dom.* II, *quadr. Serm.* 1, *al. serm.* LXXVII.)

[3] Tunc expuerunt in faciem ejus.

[4] Ad extremam injuriam pertinet sputamenta accipere.

[5] Cum malediceretur, non maledicebat, cum pateretur, non comminabatur, tradebat autem judicanti se injuste. (*I Petr.* II, 13.)

[6] Quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. (*Isa.* LIII, 7.)

(*a*) *Le prophete Isaïe* trad. en vers franç. par P. Soullié.
(*L'éditeur.*)

tures. Pour moi, je vous adore, je vous bénis et je vous remercie, je vous aime de tout mon cœur, je me repens de vous avoir offensé. Secourez-moi, ayez pitié de moi.

VII. Dès que le jour fut venu, les Juifs conduisirent Jésus devant Pilate pour le faire condamner à mort; mais Pilate le trouva innocent. « Je ne trouve. dit-il, aucun crime dont cet homme soit coupable[1] Pour se délivrer des clameurs des Juifs qui continuaient à demander la mort du Sauveur, il les renvoya devant Hérode. Celui-ci se réjouit de voir Jésus devant lui, parce qu'il espérait que, pour se soustraire à la mort, Jésus ferait quelque prodige semblable à ceux dont il avait entendu parler : il lui adressa plusieurs questions. Jésus, qui ne voulait pas éviter la mort, se tut et ne donna aucune réponse. Ce silence blessa l'orgueilleux Hérode, qui traitant alors Jésus avec le plus grand mépris, le fit couvrir d'une robe blanche, telle qu'on en faisait porter aux fous et aux insensés, et le fit reconduire devant Pilate[2]. *Illudens ei quasi fatuo*, dit le cardinal Hugues, en commentant les paroles de l'évangéliste, *induit veste alba.* Saint Bonaventure s'exprime à peu près de la même manière : « Hérode méprisa, dit-il, Jésus comme impuissant, en ne le voyant faire aucun miracle ; comme ignorant, en voyant qu'il ne lui répondait rien ; comme insensé, en voyant qu'il ne faisait rien pour se défendre[3]. »

O sagesse éternelle, Verbe divin, il vous manquait encore d'être traité comme un fou privé de sens! Notre salut vous tenait donc tant à cœur, que pour nous le faire obtenir, vous permîtes qu'on vous rassasiât d'opprobres,ainsi qu'Isaïe l'avait prédit en disant de vous : Il présentera la joue à qui le frappera, il sera rassasié d'opprobres[4] Comment pouviez-vous

[1] Nihil invenio causæ in hoc homine. (*Luc.* XXIII, 4.)

[2] Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum. (*Luc.* XXIII, 11.)

[3] Sprevit illum tanquam impotentem, quia signum non fecit; tanquam ignorantem, quia verbum non respondit ; tanquam stolidum, quia se non defendit.

[4] Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis, (*Thren.* III, 30.)

avoir tant d'amour pour les hommes, de qui vous ne receviez que des marques d'ingratitude et de mépris? Hélas! je suis moi-même un de ceux qui vous ont outragé, plus encore qu'Hérode ne le fit. Ah! mon Jésus, ne me punissez pas comme vous punîtes Hérode, en me refusant de me parler. Hérode ne savait pas qui vous étiez, et moi je vous reconnais pour mon Dieu. Ah! ne me refusez pas vos divines inspirations, bien que j'en sois indigne, tant je vous ai offensé. Dites-moi ce que vous voulez de moi; aidé de votre grâce, je ferai tout ce que vous m'aurez ordonné.

VIII. Jésus ayant été ramené chez Pilate, celui-ci demanda au peuple si, à l'occasion de leur Pâques, il voulait qu'il leur délivrât Jésus ou Barabbas, qui était un meurtrier; et le peuple en fureur cria: « Ne délivrez pas Jésus, mais délivrez Barabbas[1] » « Que ferai-je donc de Jésus[2]? » reprit Pilate. Ils répliquèrent: Qu'il soit crucifié[3] Eh! quel mal a commis cet homme? dit Pilate. Ils répondirent encore[4]: « Qu'il soit crucifié[5]. » Ah! grand Dieu! pourquoi faut-il que la plupart des hommes, encore aujourd'hui, disent: *Non hunc, sed Barabbam*, préférant à Jésus-Christ le plaisir des sens, le point d'honneur, un mouvement de colère?

Vous savez-bien, ô mon Seigneur, que je vous ai fait autrefois la même injure, c'est-à-dire que j'ai placé avant vous mes goûts maudits; mais pardonnez-moi, car je me repens du passé, et désormais je vous préférerai à toute autre chose. Je vous estime, je vous aime plus que tout, j'aimerais mieux mourir que de vous abandonner Donnez-moi votre amour et la persévérance.

IX. Nous parlerons plus loin des outrages que Jésus-Christ reçut jusqu'au moment de sa mort sur la croix: *Sustinuit crucem, confusione contempta* (*Hebr*. XII. 12). Remarquons en at-

[1] Non hunc, sed Barabbam.
[2] Quid igitur faciam de Jesu?
[3] Crucifigatur.
[4] Quid mali fecit?
[5] Crucifigatur. (*Matth*. XXVII.)

tendant avec quelle exactitude s'est accompli en notre Sauveur ce que le Psalmiste avait prédit de lui, que dans sa passion il deviendrait l'opprobre des hommes et le rebut de la populace[1], jusqu'à mourir deshonoré, sur un gibet infâme, de la main des bourreaux, et comme un malfaiteur, entre deux malfaiteurs : *Et cum sceleratis reputatus est.*

O Seigneur, le plus haut dans le ciel, dit saint Bernard, le plus bas maintenant parmi les hommes ! *O novissimum et altissimum! O humilem et sublimem! O opprobrium hominum et gloriam angelorum!* Vous êtes la gloire des anges, et les hommes vous rejettent comme un objet d'opprobre.

X. O grâce ! ô force de l'amour d'un Dieu ! continue saint Bernard ; celui qui dominait sur tous est devenu le plus misérable ! *O gratia, o amoris vis! itane summus omnium factus est imus omnium ?* Et à quoi faut-il attribuer ce prodige ? *Quis hoc fecit? amor* C'est l'amour qui a tout fait. Jésus a voulu, tout en montrant combien il nous aime, nous apprendre à souffrir patiemment les injures et l'humiliation. *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus*[2] L'épouse de saint Elzéar lui demandant un jour comment il pouvait supporter si patiemment les affronts qu'on lui faisait : Je me tourne vers Jésus-Christ, répondit-il, et je me dis que les injures que je reçois ne sont rien en comparaison de celles que Dieu a voulu recevoir pour l'amour de nous.

Comment donc, ô mon Jésus, à l'aspect d'un Dieu déshonoré pour l'amour de moi, ne puis-je souffrir la moindre contrariété pour l'amour de vous ? Ah ! par le mérite des outrages que vous avez soufferts, faites que je puisse endurer avec joie et avec patience les outrages qui me seront faits. Je me propose avec votre secours de ne plus montrer ni garder de ressentiment. Je mériterais bien plus d'être méprisé, moi qui ai méconnu votre majesté divine et me suis rendu digne

[1] Ego autem sum vermis, et non homo ; opprobrium hominum et abjectio plebis : (*Ps.* XXI.)

[2] (I *Petr.* II, 21.)

de l'enfer. Et vous, mon aimable Rédempteur, vous avez d'avance adouci pour moi tous les affronts, en supportant vous-même tous ceux que je vous ai attirés. Je me propose encore, pour vous plaire, ô mon Dieu ! de faire autant de bien que je le pourrai à ceux qui me mépriseront, d'en dire au moins du bien et de prier pour eux. Dès ce moment même je vous prie de combler de grâces tous ceux de qui j'ai reçu quelque injure. Je vous aime, bonté iufinie, et je veux toujours vous aimer autant que je le puis.

CHAPITRE VIII

DE LA FLAGELLATION DE JÉSUS-CHRIST.

I. Entrons au prétoire de Pilate, qui va devenir l'affreux théâtre de l'ignominie et des douleurs de Jésus ; voyons combien fut injuste et cruel le supplice que les bourreaux y infligèrent à Jésus. Pilate, voyant que les Juifs continuaient de demander à grands cris le supplice de Jésus, le condamna contre toute justice à être battu de verges[1]. Il pensa que, par cette barbare concession, il pourrait toucher de compassion le peuple, et le sauver ainsi de la mort[2] La flagellation était le supplice ordinaire des esclaves. Ainsi, dit saint Bernard, le Sauveur ne se contenta pas de prendre la forme d'un esclave, pour être soumis aux volontés d'autrui, mais il voulut encore apparaître tel qu'un esclave coupable qu'il faut battre de verges, pour acquitter ainsi la peine qu'avait encourue l'homme fait esclave du péché[3]

O Fils de Dieu, incomparable ami de mon âme, comment avez-vous pu tant aimer un objet aussi vil et aussi ingrat que moi, vous majesté infinie, et vous soumettre à tant de peines pour me délivrer de celle qui m'était due ? Un Dieu battu de verges ! Oh ! si tous les hommes et tous les anges ensemble

[1] Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit. (*Joan.* XIX, 1.)
[2] Corripiam ergo illum, et dimittam. (*Luc.* XXIII, 22.)
[3] Non solum formam servi accipiens, ut subesset, sed etiam mali servi ut vapularet, et servi peccati pœnam solveret.

avaient été anéantis d'un seul coup, ce serait une chose moins étonnante que de voir un Dieu atteint du coup le plus léger. Mon Jésus, pardonnez-moi les offenses que je vous ai faites, et puis châtiez-moi comme il vous plaira : pourvu que je vous aime et que vous m'aimiez, je souffrirai sans me plaindre toutes les peines que vous voudrez.

II. Notre aimable Sauveur étant arrivé au prétoire, ainsi que le racontait sainte Brigitte [1], se dépouilla lui-même de ses vêtements sur l'ordre qu'on lui en donna, puis il embrassa la colonne et y étendit ses mains pour être attaché. Ah ! voilà déjà les tourments cruels qui commencent. Anges du ciel, venez assister à ce douloureux spectacle, et s'il ne vous est point permis de délivrer votre roi des mains des barbares qui vont le déchirer, venez au moins le plaindre et pleurer sur lui. Et toi, mon âme, imagine-toi que tu assistes à cet horrible martyre de ton Sauveur bien-aimé. Regarde ton Jésus, affligé, la tête baissée, l'œil fixé sur la terre, honteux du supplice qu'il va subir. Bientôt les cruels, comme des chiens enragés, fondent sur l'innocent agneau. De leurs longues verges ils le frappent sur la poitrine, sur les épaules, sur les flancs, sur les jambes ; le sang divin ruisselle de toutes les parties du corps ; il teint les verges, les mains des bourreaux, la colonne et la terre. *Læditur*, dit en gémissant saint Pierre Damien, *totot que flagris corpore laniatur* ; *nunc scapulas*, *nunc crura cingunt vulneribus*, *et plagas plagis recentibus addunt*.

Cruels, à qui donc vous en prenez-vous ? Arrêtez, arrêtez ; sachez que vous vous trompez. Cet homme que vous tourmentez est saint, est innocent ; c'est moi qui suis le coupable, c'est pour un pécheur tel que moi, que doivent être les verges et les tourments. Mais vous ne m'entendez pas. Père éternel, vous souffrez cette injustice ? vous voyez votre fils chéri livré aux tortures, et vous ne le secourez pas ? Quel crime a-t-il donc commis pour qu'on le punisse avec tant d'ignominie et de cruauté ?

[1] *Revel. lib.* II, *c.* 70.

III. *Propter scelus populi mei percussi eum*[1] Je sais bien, dit le Père éternel, que mon fils est innocent ; mais puisqu'il a offert de satisfaire à ma justice pour tous les péchés des hommes, je dois l'abandonner à la fureur de ses ennemis. Ainsi, mon Sauveur que j'adore, pour expier nos péchés et principalement ceux d'impureté, les plus communs parmi les hommes, vous avez voulu laisser déchirer vos chairs divines! Qui ne s'écrierait donc avec saint Bernard: « O ineffable charité du fils de Dieu pour les pécheurs[2] ! »

O mon Dieu, je vous rends grâces de tant d'amour, et je suis navré de douleur d'avoir concouru par mes péchés à vous flageller. Je hais, ô mon Jésus, tous ces plaisirs illicites qui vous ont causé tant de douleurs. Oh ! depuis combien bien d'années ne devrais-je pas déjà être plongé dans l'enfer ? pourquoi m'avez-vous attendu jusqu'à présent avec tant de patience ? C'était pour que, vaincu enfin par les marques répétées de votre amour, je laissasse le péché pour me donner à vous et vous aimer exclusivement. Rédempteur bien-aimé, je ne résiste plus à votre affection, et à l'avenir je veux vous aimer autant que je le pourrai. Mais, Seigneur, ma faiblesse vous est connue, et je vous ai plus d'une fois trahi ; détachez-moi de tous les objets terrestres qui m'empêchent d'être tout à vous. Rappelez-moi souvent l'amour que vous avez pour moi et l'obligation où je suis de vous aimer. Je mets en vous, ô mon Dieu, toutes mes espérances.

IV *Fluit regius sanguis, superadditur livor super livorem, fractura super fracturam.* Déjà, comme le dit saint Bonaventure, le sang divin coulait de tous ses membres, déjà le corps sacré n'était plus qu'une plaie, et les bourreaux ne s'arrêtaient pas ; ils ajoutaient blessure à blessure, comme le prophète l'avait prédit[3] Les verges ne déchiraient pas seulement les chairs, mais elles en enlevaient des lambeaux ; les os furent mis à dé-

[1] (*Isa.* LIII, 8.)
[2] O ineffabilem filii Dei erga peccatores caritatem!
[3] Et super dolorem vulnerum meorum addiderunt. (*Ps.* LXVIII, 27.)

couvert[1]. Jésus-Christ aurait dû mourir naturellement au milieu de ces cruels supplices, dit Corneille de la Pierre[2]; mais par l'effet de sa vertu divine, il voulut conserver encore la vie, et la réserver pour de plus cruels tourments, comme le dit saint Laurent Justinien[3]

Ah! mon Seigneur, tout amour pour nous, vous êtes digne d'être infiniment aimé. Vous avez tant souffert pour que je vous aimasse; ne permettez pas qu'au lieu de vous aimer, je vous offense encore. Ah! quel enfer ne me serait pas réservé, si après avoir connu votre amour, j'allais me damner en dédaignant un Dieu qui s'est laissé tourner en dérision, souffleter et flageller pour l'amour de moi, et qui, après que je l'ai offensé tant de fois, m'a pardonné avec tant de bonté? Ah! mon Jésus, ne le souffrez pas: l'amour et la patience que vous avez eue pour moi seraient pour moi dans l'enfer un autre enfer plus douloureux encore.

V Ce supplice de la flagellation fut des plus cruels pour notre rédempteur: car premièrement les bourreaux qui y furent employés étaient fort nombreux, et suivant les révélations faites à sainte Marie-Madeleine de Pazzi, ils n'étaient pas moins de soixante. Or ces hommes poussés par le démon, et plus encore par les prêtres, qui craignaient que Pilate, après ce châtiment, ne le remît en liberté, ainsi qu'il leur avait proposé[4], prirent à tâche de le faire expirer sous les coups. Ensuite tous les docteurs conviennent, avec saint Bonaventure, qu'on choisit pour cette exécution les instruments les plus meurtriers, de sorte que chaque coup faisait une plaie, comme l'affirme saint Anselme ; et le nombre s'en élève à plusieurs milliers, car, comme l'écrit le P. Crasset, on le flagella non à la manière des Hébreux qui, d'après la loi, ne pouvaient passer le nombre de

[1] Concisa fuit caro, ut ossa dinumerari possent. (*Contens. Loc. cit.*)
[2] (*In Matth.* XXVII.)
[3] Debuit plane mori, se tamen reservavit ad vitam, volens graviora perferre.
[4] Corripiam ergo illum et dimittam. (*Luc.* XXIII, 22.)

quarante[1] ; mais à la manière des Romains qui n'avaient point de règle pour borner le nombre des coups.

Aussi l'historien juif Joseph ([a]) qui vivait peu d'années après que Jésus avait paru sur la terre, rapporte que ses chairs avaient été tellement déchirées, qu'on pouvait voir à découvert les os des ses côtes. La même chose fut révélée par la très-sainte Vierge à sainte Brigitte[2]. Un jour Jésus apparut flagellé à sainte Thérèse ; et la sainte voulut en conséquence le faire peindre aussitôt tel qu'elle l'avait vu. Elle dit au peintre de représenter suspendu au coude gauche un lambeau de chair déchirée ; et comme le peintre lui demandait quelle forme il devait donner à ce lambeau de chair, il se retourna vers le tableau, et y trouva l'objet déjà représenté[3] O mon Jésus que j'aime et que j'adore, combien vous avez souffert pour l'amour de moi ! Ah ! que le prix de tant de sang versé, de tant de douleurs endurées, ne soit pas perdu pour moi !

VI. Il suffit au reste du simple récit de l'Ecriture pour nous convaincre de la manière impitoyable dont Jésus-Christ fut flagellé. Pourquoi Pilate après la flagellation le montra-t-il au peuple en disant : Voilà l'homme, *Ecce homo*, sinon parce que notre Sauveur était réduit à un état si déplorable, que Pilate crut qu'il suffirait de le montrer pour toucher de compassion ses ennemis mêmes, et qu'ils ne demanderaient plus sa mort ? Pourquoi, durant son trajet au Calvaire, les femmes juives le suivaient-elles en pleurant et en se lamentant[4] ? Ces femmes l'aimaient peut-être, le croyaient inno-

[1] Quadragenarium numerum non excedat, ne fœde laceratus ante oculos tuos abeat frater tuus. (*Deuter*. xxv, 3.)

[2] Ego quæ adstabam, vidi corpus ejus flagellatum usque ad costas, ita ut costæ ejus viderentur. Et quod amarius erat, quum retraherentur flagella, carnes ipsis flagellis sulcabantur. (*Lib*. I, *Rev. c*. 10.)

[3] (*Cron. disc. tom*. I, c. 14.)

[4] Sequebatur autem illum multa turba populi, et mulierum quæ plangebant et lamentabantur eum. (*Luc*. xxiii, 27.)

(*a*) Le texte italien porte simplement *Guiseppe ebreo*. Nous supposons qu'il s'agit ici de l'historien des Juifs, mais nous ne voyons pas en quel endroit de ses écrits cet historien a consigné ce fait. Dans son célèbre passage des *Antiquités judaïques*, liv. XVIII, c. l, il dit simplement que Pilate fit crucifier Jésus dit le Christ. (*L'éditeur.)*

cent? Non; les femmes pour l'ordinaire sont du sentiment de leurs maris, et elles le regardaient comme coupable; mais l'aspect de Jésus flagellé excitait si fort la compassion, que ceux mêmes qui le haïssaient en avaient pitié; voilà pourquoi ces femmes soupiraient et pleuraient. Pourquoi dans le même trajet les Juifs soulagèrent-ils leur victime du poids de la croix, en la donnant à porter au Cyrénéen[1]? Etait-ce par pitié et dans le dessein d'alléger ses souffrances? Oh! non, car ils cherchaient à l'affliger et à le tourmenter le plus qu'ils pouvaient. Mais, comme le dit le bienheureux Denys le Chartreux[2], ils craignaient qu'il ne mourût en chemin. Ils s'étaient aperçus que Jésus avait perdu presque tout son sang par la flagellation, et que ses forces étaient tellement épuisées, qu'il pouvait à peine se tenir sur ses pieds, qu'il tombait à chaque instant sous la croix, et qu'à chaque pas il semblait près de rendre l'âme. Or ils voulaient qu'il arrivât vivant au Calvaire, et qu'il expirât sur la croix, afin que son nom restât à jamais noté d'infamie, ainsi que l'avait prédit le prophète Jérémie, qui leur met dans la bouche les paroles suivantes: « Exterminons-le de la terre des vivants, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes[3] » Voilà pour quelle raison ils contraignirent le Cyrénéen à porter la croix.

Ah! Seigneur! grande est ma consolation de voir combien vous m'avez aimé, et que vous conservez maintenant pour moi le même amour que vous aviez au temps de votre passion. Mais quelle douleur j'éprouve à la pensée d'avoir offensé un Dieu aussi rempli de bonté! Je vous en demande pardon, ô mon Jésus, par les mérites de votre flagellation. Je me repens par-dessus toutes choses de vous avoir offensé; plutôt mourir désormais que de vous offenser encore. Oubliez mes

[1] Hunc angariaverunt, ut tolleret crucem ejus (*Matth.* XXVII, 32). Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum. (*Luc.* XXIII, 26.)

[2] Timebant ne moreretur in via.

[3] Eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius. (*Jerem.* XI, 19.)

torts passés, et faites-moi la grâce de vous aimer toujours à l'avenir.

VII. Le prophète Isaïe nous a parlé plus clairement que tous les autres de l'état digne de compassion auquel il prévoyait que le Seigneur serait réduit: il dit que ses chairs sacrées ne seraient pas seulement déchirées, mais encore qu'elles seraient mises en pièces et toutes brisées[1]

Nous l'avons vu meurtri pour nos iniquités,
Brisé pour nos forfaits et nos impiétés.

Pour donner à sa justice une satisfaction complète, ajoute le prophète, et pour faire comprendre aux hommes la difformité du péché, le Père éternel a voulu que son fils fût broyé et mis en pièces sous les verges[2]. Dans son infirmité Dieu l'a voulu briser; de manière que le corps de Jésus devint comme celui d'un lépreux, tout couvert de plaies de la tête aux pieds[3]

Nous l'avons regardé comme un lépreux immonde,
Frappé par l'Eternel et le rebut du monde.

C'est donc à cet état de misère que vous ont réduit, Seigneur, nos iniquités? « O bon Jésus, nous avons péché, et vous en portez la peine, » devons-nous dire avec saint Bernard[4] Que votre immense charité soit toujours bénie; que les pécheurs vous aiment comme vous le méritez, moi principalement qui, plus que les autres, vous ai méprisé.

VIII. Un jour Jésus apparut flagellé à la sœur Victoire Angelini, et lui montrant son corps tout couvert de blessures : Victoire, lui dit-il, toutes ces plaies te demandent ton amour. « Aimons, dit saint Augustin, cet époux de nos âmes; plus il est défiguré, plus il est devenu cher et aimable aux yeux

[1] Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. (*Is.* LIII, 2.)
[2] Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate. (*Is. ibid.*)
[3] Et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo. (*Ibid.* 4.)
[4] O bone Jesu, nos peccavimus, et tu luis? (*Bern.*)

de toute âme qui se considère comme son épouse[1]. » Oui, mon doux Sauveur, je vous vois tout couvert de plaies, je regarde votre belle face ; mais, hélas ! elle a perdu sa beauté, je la trouve toute noire et livide, tachée de sang, et souillée de crachats ! Comme se trouvent vérifiées dans votre personne ces paroles d'Isaïe[2] :

Il n'avait en ses traits nul éclat glorieux,
Rien qui plaît aux regards et qui frappe les yeux.

Mais plus vos traits sont difformes, ô mon Seigneur, plus vous me semblez aimable et beau ; car toutes ces difformités sont des signes certains du tendre amour que vous avez pour moi.

Je vous aime, Jésus, tout lacéré, tout déchiré pour l'amour de moi. Je voudrais l'être aussi pour l'amour de vous, comme tant de martyrs qui ont eu ce bonheur. Mais si je ne puis vous offrir ni sang versé, ni blessures, je vous offre au moins toutes les peines que j'aurai à souffrir ; je vous offre aussi mon cœur qui veut vous aimer aussi tendrement qu'il en sera capable ; et qui mon cœur aimera-t-il, si ce n'est vous qui avez donné pour moi tout votre sang ? Je vous aime, Dieu d'amour, bonté infinie, mon tout ! Je vous aime, et je ne veux jamais cesser de dire ni dans cette vie ni dans l'autre : Je vous aime, je vous aime, je vous aime. Amen.

CHAPITRE IX.

DU COURONNEMENT D'ÉPINES.

I. Cependant les soldats continuaient de flageller cruellement l'innocent agneau ; on dit qu'un des assistants s'avançant au milieu d'eux, et prenant un ton ferme, leur dit : Vous n'avez point reçu l'ordre de tuer cet homme, sans qu'il ait

[1] Et quanto nobis deformior commendatur, tanto carior et tanto dulcior factus est sponsæ.

[2] Non est species ei, neque decor ; et vidimus eum et non erat aspectus. *(Is. LIII, h.)*

été jugé, comme vous prétendez le faire. Et en disant ces mots, il coupa les cordes qui liaient le Seigneur. Ce fait fut révélé à sainte Brigitte, qui le raconte dans les mêmes termes[1]. Mais à peine la flagellation fut-elle terminée, que les bourreaux, excités et gagnés par l'argent des Juifs, comme l'affirme saint Jean Chrysostome, firent souffrir au Rédempteur une nouvelle espèce de tourments. « Alors, dit l'Evangéliste saint Matthieu, les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte ; et après lui avoir ôté ses habits, ils le couvrirent d'un manteau d'écarlate ; et entrelaçant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau en la main droite[2]. » Ainsi les soldats le dépouillent de nouveau, l'appellent roi par dérision, jettent sur ses épaules un lambeau d'étoffe rouge, reste usé d'un manteau ou chlamide de soldat romain, placent dans sa main un roseau en signe de sceptre, et un faisceau d'épines sur sa tête en guise de couronne.

Ah mon Jésus ! n'êtes-vous donc pas le véritable Roi de l'univers ? Et comment êtes-vous devenu maintenant un roi de douleurs et d'opprobres ? Voilà donc où vous a conduit l'excès de votre amour ! Ah ! mon Dieu, quand viendra le jour où je pourrai m'unir à vous si étroitement que rien ne soit plus capable de me séparer de vous et de m'empêcher de vous aimer ! Tant que je suis sur la terre, je cours le danger de vous oublier, ou de vous refuser mon amour, comme je l'ai malheureusement fait plus d'une fois. Ah ! mon Jésus, si vous voyez qu'en continuant de vivre j'aurais à tomber dans cet extrême malheur, envoyez-moi plutôt la mort en ce moment, où j'espère me trouver en état de grâce. Je

[1] Tunc unus, concitato in se spiritu, quæsivit : Numquid interficietis eum sic injudicatum? Et statim secuit vincula ejus. (*Lib.* I, *Revel. c.* 11.)

[2] Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt universam cohortem, et exuentes eum chlamydem coccineam circumdederunt ei, et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus. (*Matth.* XXVII, 27-29.)

vous en prie par votre passion, ne m'abandonnez pas. Je le mériterais à cause de mes péchés ; vous ne méritez pas que je vous traite ainsi : infligez-moi toute espèce de châtiments, mais non celui-là. Non, mon Jésus, mon Jésus, je ne veux plus me voir séparé de vous.

II. *Et plectentes coronam de spinis posuerunt super caput ejus.* « Et entrelaçant des épines, ils les lui mirent sur la tête en guise de couronne. » Le dévot Lansperge juge avec raison que ce tourment de la couronne d'épines fut extrêmement douloureux. La tête sacrée du Seigneur en fut percée, et l'on sait que c'est une partie extrêmement sensible, parce que c'est d'elle que partent tous les nerfs qui transmettent les sensations au reste du corps. Ce fut aussi le tourment le plus long de la passion, car il dura jusqu'à la mort, les épines étant toujours restées fichés dans la tête. Chaque fois qu'on le touchait à la tête ou aux épaules, le spasme se renouvelait. D'après l'opinion de tous les écrivains d'accord avec saint Vincent Ferrier, la couronne fut tressée de plusieurs branches d'épines, et faite en manière de casque ou de chapeau qui prenait toute la tête et descendait jusqu'au milieu du front, suivant la révélation faite à sainte Brigitte[1].

Saint Laurent Justinien et saint Pierre Damien prétendent que les épines étaient si longues, qu'elles pénétraient jusqu'au cerveau[2]. Et le doux agneau se laissait tourmenter sans dire un seul mot, sans pousser un cri. Seulement la douleur lui faisait fermer les yeux, et il poussait des soupirs amers comme un malheureux qui est sur le point de mourir, comme cela fut révélé à la bienheureuse sœur Agathe de la Croix[3] Le sang qui coulait des blessures de son corps sacré était si abondant, que toute sa figure était couverte de sang, comme le raconte sainte Brigitte[4]. Ce n'était plus la belle

[1] Corona spinea capiti ejus curatissime posita fuit, quæ ad medium frontis descendebat. (*Lib.* IV, *rev. c.* 7.)

[2] Spinæ cerebrum perforantes. *(D. Laur. Just. de triumph. Chr. c.* 14.)

[3] Sæpius oculos clausit, et acuta edidit suspiria quasi morituri.

[4] Plurimis rivis sanguinis decurrentis per faciem ejus, et crines et oculos et

face du Seigneur, dit saint Bonaventure, c'était celle d'un homme écorché[1]

O amour divin, s'écrie Salvien, je ne sais comment t'appeler, doux ou cruel ; tu as été l'un et l'autre[2]. Ah ! mon Jésus ! l'amour vous rend doux envers nous, puisqu'il vous montre amant si passionné de nos âmes, mais il vous rend sans pitié pour vous-même, puisqu'il vous fait souffrir les plus cruels tourments. Vous avez voulu être couronné d'épines pour nous obtenir dans le ciel la couronne de gloire, comme l'a dit le bienheureux Daniel le Chartreux[3] Mon très-doux Sauveur, j'espère être votre couronne dans le paradis en faisant mon salut, grâce aux mérites de vos douleurs ; là je louerai éternellement votre amour et vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

III. Epines cruelles, ingrates créatures, pourquoi tourmentez-vous ainsi votre créateur ? Mais à quoi bon, dit saint Augustin, adresser des reproches à ces épines ? elles n'étaient en cela que des instruments innocents. Les véritables épines, celles qui blessèrent la tête de Jésus, ce furent nos péchés, nos mauvaises pensées[4] Jésus apparut un jour à sainte Thérèse avec sa couronne d'épines. Elle se mit d'abord à le plaindre, mais Jésus lui dit : Ne me plaignez pas, Thérèse, pour les blessures que me firent les épines des Juifs, mais plaignez-moi fort pour celles que me font les péchés des chrétiens.

Mon âme, tu tourmentes donc la tête vénérable de ton Rédempteur par tes mauvaises inclinations[5]. Ouvre enfin les

barbam replentibus, nihil nisi sanguis totum videbatur. (*S. Brig. lib.* IV, *Rev. c.* 70.)

[1] Non amplius facies Domini Jesu, sed hominis excoriati videretur.

[2] Amor, quid te appellem nescio : Dulcem aut asperum ? utrumque esse videris. (*Epist.* 1.)

[3] Coronatus est spinis ut nos coronemur corona danda electis in patria. (*B. Dion. Cart.*)

[4] Spinæ quid nisi peccatores?

[5] Scito et vide quam malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (*Jerem.* II, 19.)

yeux, vois, et pleure amèrement toute ta vie le mal que tu as fait en te séparant avec tant d'ingratitude de ton Seigneur et de ton Dieu. Ah! mon Jésus, vous ne méritiez pas d'être traité par moi comme je vous ai traité. J'ai fait mal, je me suis égaré, j'en suis sincèrement fâché; pardonnez-moi, et donnez-moi une douleur qui me fasse pleurer toute ma vie les offenses que je vous ai faites. Mon Jésus, pardonnez-moi, je veux toujours vous aimer.

IV «Et fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient en disant: Salut, roi des juifs. Et lui crachant au visage, ils prenaient le roseau, et lui en frappaient la tête[1] » « Et ils lui donnaient des soufflets[2], » ajoute saint Jean. Après que les bourreaux eurent placé sur la tête de Jésus cette couronne douloureuse, non-seulement ils la pressaient de toutes leurs forces avec les mains, mais encore ils frappaient sur elle avec des bâtons en guise de marteau pour enfoncer les épines. Ensuite ils commencèrent à se moquer de lui en le traitant de roi des Juifs, et en le saluant le genou en terre; puis ils se levaient, lui crachaient sur la face, le souffletaient avec de grands cris et des éclats de rire. Ah! mon Jésus, à quoi vous trouvez-vous réduit! Un homme que le hasard aurait conduit en ce lieu et qui aurait vu Jésus perdant tout son sang, couvert d'un lambeau d'étoffe rouge, le roseau à la main, la tête ceinte d'épines, tourné en dérision, maltraité par cette vile soldatesque, pour qui l'aurait-il pris, si ce n'est pour l'homme le plus abject et le plus scélérat du monde? Voilà donc le fils de Dieu devenu la honte de Jérusalem! O hommes, s'écrie le bienheureux Denys le Chartreux, si vous ne voulez pas aimer Jésus, parce qu'il est bon, parce qu'il est Dieu, aimez-le au moins pour toutes les peines qu'il a souffertes pour vous[3]

[1] Et genuflexi ante eum illudebant ei dicentes : Ave, Rex Judæorum, et expuentes in eum, acceperunt arundinem et percutiebant caput ejus. (*Matth.* XXVII, 29-30.)

[2] Et dabant ei alapas. (*Cap.* XIX, 3.)

[3] Si non amamus eum quia bonus, quia Deus, saltem amemus quoniam tanta pro nostra salute perpessus est. (*In cap.* XVII, *Matth.*)

O mon aimable Rédempteur, recevez un esclave rebelle qui vous avait abandonné, et que le repentir vous ramène. Quand je vous fuyais, et que je dédaignais votre amour, vous n'avez pas laissé de me suivre pour m'attirer à vous ; je ne puis donc craindre que vous me repoussiez, maintenant que je vous cherche, et que je vous aime par-dessus tout. Faites-moi connaître ce que je puis faire pour agir à votre gré ; je suis disposé à tout. O Dieu très-aimable, je veux vous aimer véritablement, et ne plus vous causer de chagrin. Aidez-moi de votre grâce, ne permettez pas que je me sépare plus de vous. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

CHAPITRE X

ECCE HOMO.

I. Pilate voyant le Rédempteur réduit à l'état le plus digne de compassion, pensa que l'aspect de ses misères désarmerait la haine et la fureur des Juifs. Il le conduisit sur un balcon de son palais, souleva le lambeau d'étoffe qui couvrait ses épaules, et montrant au peuple son corps tout déchiré et couvert de plaies, il dit : Voilà l'homme[1] : *Ecce homo* ; comme s'il avait voulu dire, voilà l'homme que vous avez accusé de vouloir se faire roi ; pour vous complaire, j'ai ordonné qu'il fût battu de verges, quoique innocent. Voilà l'homme, non avec l'éclat de la royauté, mais avec tous les attributs de l'ignominie, dit saint Augustin[2] Le voilà réduit à un état tel qu'on le prendrait pour un homme écorché vivant ; que peut-il lui rester de vie ? Si malgré tout cela vous prétendez que je le condamne à mort, je vous dis que je ne puis le faire, parce que ne trouve pour cela aucun motif. Mais les Juifs, en

[1] Exivit iterum Pilatus foras et dicit eis : Ecce adduco vobis eum foras, ut cognoscatis quia nullam invenio in eo causam. Exivit ergo Jesus portans co ronam spineam, et purpureum vestimentum. Et dicit eis : Ecce homo. (*Joan.* xix, 4.)

[2] Ecce homo non clarus imperio, sed plenus opprobriis. (*S. Aug. tr.* xvi, *in Jo.*)

voyant Jésus ainsi maltraité, se montrèrent plus irrités que jamais. Crucifiez-le, crucifiez-le, lui criaient-ils[1] Pilate ne pouvant venir à bout de les calmer, se lava les mains en présence du peuple en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste, c'est votre affaire[2]. Et ils répondirent : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants[3] »

O mon Sauveur bien-aimé, vous êtes le plus grand de tous les rois, et maintenant je vous vois le plus avili des hommes. Si ce peuple ingrat ne vous connaît point, je vous connais et je vous adore pour mon véritable Seigneur. Je vous rends grâces, ô mon Rédempteur, de tant d'outrages que vous avez soufferts pour l'amour de moi, et je vous prie de me donner de l'amour pour les injures et pour les autres peines que vous avez embrassées avec tant de joie. Je rougis maintenant d'avoir aimé autrefois les honneurs et les plaisirs qui m'ont tant de fois privé de votre grâce et de votre amour ; je m'en repens du fond du cœur. J'accepte, Seigneur, toutes les douleurs, toutes les ignominies qui me viendront de votre main ; donnez-moi, vous, de votre côté, la résignation nécessaire. Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon tout.

II. Mais pendant que Pilate montrait Jésus au peuple du haut du balcon, le Père éternel, du haut des cieux, nous présentait son fils bien-aimé en disant aussi : *Ecce homo.* Voici l'homme qui est mon fils unique et que j'aime autant que moi-même. *Hic est filius meus dilectus, in qua mihi bene complacui.* Voilà l'homme votre Sauveur, celui que je vous avais promis, et que vous attendiez avec tant d'impatience. Voilà le plus noble de tous les hommes, devenu l'homme des douleurs. Voyez l'état déplorable auquel l'a fait consentir son amour pour vous, et le désir qu'il avait d'être aimé de vous, ne fût-ce que par compassion. Regardez-le, et aimez-

[1] Cum ergo vidissent eum pontifices et ministri, clamabant dicentes : Crucifige, crucifige eum. (*Jo. loc. cit.*)

[2] Innocens ego sum a sanguine justi hujus : vos videritis. (*Matth.* XXVII, 24.)

[3] Sanguis ejus super nos, et super filios nostros. (*Matth.* XXVII, 25.)

le ; et si ses grandes qualités ne vous y portent pas, que ce soient du moins ces douleurs et cette ignominie qu'il souffre pour vous.

O Dieu ! Père de mon Rédempteur, j'aime votre fils qui souffre pour l'amour de moi ; je vous aime aussi, vous qui avec tant d'amour l'avez livré pour moi à tant de tourments. Détournez vos yeux de mes péchés, qui vous ont souvent offensés, vous et votre Fils. *Respice in faciem Christi tui.* Voyez votre Fils unique couvert de plaies et d'affronts pour expier mes crimes ; en considération de ses mérites, ne permettez pas que je vous offense davantage. *Sanguis ejus super nos.* Que le sang de cet homme qui vous est si cher, qui prie pour nous, et vous demande grâce, descende sur nos âmes, et nous obtienne notre pardon. Je déteste, Seigneur, et je maudis tous les déplaisirs que je vous ai donnés ; je vous aime, bonté infinie, plus que moi-même. Au nom de ce Fils, donnez-moi votre amour ; avec lui je triompherai de toutes mes passions, et je souffrirai sans murmure toute sorte de peines pour vous plaire.

III. « Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon avec le diadème duquel sa mère l'a couronné le jour de ses épousailles et le jour de la joye de son père [1] ([a]). » Sortez, âmes rachetées, filles de la grâce, venez voir vot.e roi plein de mansuétude, jour pour lui d'allégresse, puisqu'il vous a prises pour épouses en mourant pour vous sur la croix, couronné par l'ingrate synagogue sa mère, d'une couronne de douleurs et d'ignominie. « Sortez, dit saint Bernard, et voyez votre roi ayant pour toute couronne la pauvreté et la misère [2] » O le plus beau de tous les hommes ! le plus grand de tous les monarques ! le plus aimable de tous les époux ! je vous vois avili et couvert de

[1] Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus. (*Cant.* III, 11.)

[2] Egredimini, et videte regem vestrum in corona paupertatis et miseriæ. (*Serm. de Epiph.*)

(*a*) Trad. de S. Franç. de Sales. (*Œuvr. t.* III, *p.* 60.) (*L'éditeur.*)

plaies ; vous êtes époux, mais époux du sang[1] ; car c'est en répandant votre sang, et en perdant la vie que vous avez voulu épouser nos âmes. Vous êtes roi, mais roi de douleur et d'amour, car c'est à force de souffrances que vous avez voulu gagner nos cœurs.

O époux très-aimant de mon âme, puissé-je me rappeler toujours ce que vous avez souffert pour moi, afin que je ne cesse jamais de vous aimer ! Ayez pitié de moi, qui vous ai tant coûté. Pour prix de toutes vos douleurs, vous ne me demandez que de vous aimer. Eh bien ! je vous aime ; je vous aime, ô objet infiniment aimable, je vous aime par-dessus toutes choses, mais je sens que c'est peu : ô mon Jésus, donnez-moi plus d'amour, si vous voulez que je vous aime davantage, car je désire vous aimer autant que possible. Malheureux pécheur que je suis, je devais brûler dans l'enfer depuis le premier instant où je vous offensai, mais vous m'avez attendu jusqu'à ce moment, parce que vous ne voulez pas que je brûle de ce feu malheureux, mais du feu si désirable de votre amour. Cette pensée, ô Dieu de mon âme, allume en moi le désir de faire tous mes efforts pour vous plaire. Aidez-moi, mon Jésus ; puisque vous avez tant fait que de commencer, accomplissez votre ouvrage ; faites que je sois tout à vous.

IV Cependant les Juifs continuaient d'insulter Pilate, en criant : « Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le[2]. » Crucifierai-je votre roi[3] ? leur dit Pilate. « Nous n'avons pas d'autre roi que César[4], » répliquèrent-ils. Les hommes du monde qui recherchent les honneurs, les richesses et les plaisirs de la terre, ne veulent point de Jésus pour leur roi, parce que Jésus ici-bas ne fut roi que de misère, d'ignominie et de douleur. Nous, mon Jésus, nous vous choisissons pour notre unique roi, et nous protestons que nous n'avons d'autre roi que Jésus ; *non habemus regem nisi Jesum*. Oui, mon aimable Sauveur :

[1] Sponsus sanguinum tu mihi es. (*Exod.* IV, 25.)
[2] Tolle, tolle, crucifige eum.
[3] Regem vestrum crucifigam ?
[4] Non habemus regem nisi Cæsarem. (*Jo.* XIX, 15.)

Rex meus es tu ; vous êtes, et vous devez être à jamais mon unique Souverain.

Et n'êtes-vous pas le véritable roi de nos âmes, puisque vous les avez créées et rachetées de l'esclavage de Lucifer? *Adveniat regnum tuum* ; dominez, régnez à jamais dans nos cœurs que toujours ils vous servent et obéissent. Que d'autres rendent hommage aux rois de la terre dans l'espérance d'obtenir d'eux les biens de la terre; nous ne voulons servir que notre roi affligé, méprisé, dans la seule espérance de lui plaire, et sans attendre aucun bien terrestre. Nous aimerons dorénavant les douleurs et l'opprobre, puisque vous en avez tant subi, ô mon Dieu, pour l'amour de nous. Accordez-nous la grâce d'être fidèles, donnez-nous pour cela votre amour; si nous vous aimons, nous aimerons aussi toutes les tribulations de la vie, et nous ne vous demanderons que ce que vous demandait votre fidèle serviteur saint Jean de la Croix: Seigneur souffrir et mourir pour vous, Seigneur souffrir et mourir pour vous [1]. O Marie, ma mère, intercédez pour nous. Amen.

CHAPITRE XI

DE LA CONDAMNATION DE JÉSUS ET DE SON TRAJET.

I. Pilate continuait à s'excuser auprès des Juifs de ne pouvoir condamner celui qu'il trouvait innocent, mais les Juifs l'épouvantèrent en lui disant: Si vous le renvoyez absous, vous n'êtes pas l'ami de César [2] Troublé par la crainte de perdre la faveur de César, le misérable juge, après avoir proclamé l'innocence de Jésus-Christ, finit par le condamner à mourir en croix [3] O mon bien-aimé Rédempteur, dit saint Bernard, quel crime avez-vous donc commis qu'il faille vous juger et vous condamner à mourir en croix [4]? Ah! je le sais,

[1] Domine, pati et contemni pro te; Domine, pati et contemni pro te.
[2] Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. (*Joan.* XIX, 12.)
[3] Tunc ergo tradidit eis illum, ut crucifigeretur. (*Joan.* XIX, 16.)
[4] Quid fecisti, innocentissime Salvator, ut sic judicareris? quid commisisti?

continue le saint, votre crime c'est votre amour pour les hommes[1] C'est là ce qui vous conduit à la mort plus que l'ordre de Pilate. Je ne vois pas, ô Jésus, d'autre juste cause de votre mort, dit saint Bonaventure, que l'amour excessif que vous avez pour nous[2] Ah ! qu'un tel excès d'amour, reprend saint Bernard, nous oblige, Seigneur, à vous consacrer toutes les affections de notre cœur[3] ! O mon cher Sauveur, pour ne m'occuper qu'à vous aimer et à vous servir, il devrait me suffire de savoir que vous m'aimez. *Fortis ut mors dilectio*[4] : si l'amour est fort comme la mort, oh ! par grâce, Seigneur, au nom de vos mérites, donnez-moi pour vous un amour tel que je prenne en horreur toutes les affections de la terre : faites-moi comprendre que tout mon bien consiste à vous plaire. Je maudis le temps que j'ai passé sans vous aimer ; aujourd'hui, mon Jésus, objet infiniment aimable, cœur infiniment aimant, je vous aime de toutes mes forces, et je voudrais mille fois mourir plutôt que de cesser de vous aimer.

II. L'inique sentence de mort fut lue à Jésus, il l'écouta et l'accepta sans murmure, Jésus ne se plaignit pas de l'injustice du juge ; il n'en appela point à César, comme fit saint Paul, mais, tout plein de résignation et de mansuétude, il se soumit aux décrets du Père éternel qui le condamnait à mourir pour nos péchés. *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[5] Mais cette mort, c'est par amour pour les hommes qu'il va la subir : *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis*[6]

O bon Sauveur, combien je vous rends grâces ! combien je vous suis obligé ! Puisque avec tant d'amour vous avez accepté la mort pour moi, que ne puis-je mourir pour vous ! mais si je ne puis vous donner mon sang et ma vie, comme les mar-

[1] Peccatum tuum est amor tuus.

[2] Non video causam mortis, nisi superabundantiam caritatis. (*Stim. amor part.* I, *c.* 2, t. XII, p. 637.) (*b*)

[3] Talis amor amorem nostrum omnino sibi vindicat.

[4] (*Cant.* VIII, 6.) — [5] (*Philip.* II, 8.)

[6] (*Ephes.* V, 2.)

tyrs, j'accepte du moins avec résignation la mort qui m'attend ; je l'accepte de la manière qu'il vous plaira de me l'envoyer. Je vous l'offre dès aujourd'hui en l'honneur de votre majesté et en compensation de mes fautes. Appuyé sur les mérites de votre mort, je vous prie de m'accorder la faveur de mourir en vous aimant et dans votre grâce !

III. Enfin Pilate abandonne l'agneau innocent aux loups dévorants qui le poursuivent[1] Les exécuteurs se saisissent aussitôt de sa personne, ils le pressent avec une sorte de fureur, ils lui arrachent, pour complaire aux Juifs, le lambeau d'étoffe rouge qui couvrait ses épaules, lui font reprendre ses vêtements[2] Ils le firent ainsi, dit saint Ambroise, afin que pendant le trajet Jésus pût être reconnu de tous, car il était si défiguré par le sang et les blessures que, sans ses vêtements, il aurait été presque impossible de le reconnaître[3] Ils prirent ensuite deux solives grossières, et ils firent à la hâte une croix, longue de quinze pieds, comme l'assurent saint Bonaventure et saint Anselme, et ils la mirent sur les épaules du Rédempteur

Mais, dit saint Thomas de Villeneuve, Jésus n'attendit pas que les bourreaux le chargeassent de la croix; de lui-même il étendit les bras et la saisit avidement pour la placer sur son épaule ensanglantée[4] Viens, viens, dit-il alors, croix chérie, que depuis trente-troix ans je désire et cherche ; je t'embrasse, je te presse sur mon cœur ; tu es l'autel sur lequel je vais sacrifier ma vie pour le salut de mes brebis.

Ah ! Seigneur, comment avez-vous pu faire tant de bien à ceux qui vous ont fait tant de mal ! Ah ! quand je pense que vous êtes mort dans les tourments pour me faire obtenir la grâce de votre père, et que je l'ai tant de fois perdue volon-

[1] Jesum vero tradidit voluntati eorum. (*Luc.* XXIII, 25.)

[2] Exuerunt eum chlamyde et induerunt eum vestimentis ejus, et duxerunt eum ut crucifigerent. (*Matth.* XXVII, 31.)

[3] Induunt eum vestibus, quo melius ab omnibus cognosceretur, quia cum facies ejus erat cruentata et deformata, non poterat facile ab omnibus agnosci.

[4] Non expectavit ut imponeretur sibi a milite, sed lætus arripuit.

tairement par ma faute, je voudrais mourir de douleur. Vous m'avez souvent pardonné, et j'ai toujours recommencé. Ah ! je ne pourrais plus espérer de pardon, si je ne savais que c'est précisément pour me pardonner que vous avez souffert la mort. Je n'espère pas seulement le pardon, je compte aussi sur la persévérance dans votre amour. Je me repens, ô mon Rédempteur, de vous avoir offensé, mais je ne vous offenserai plus, j'estime votre amitié plus que tous les biens de ce monde. Ne permettez pas que je la perde de nouveau. Non, mon Jésus, je ne veux plus vous perdre ; je veux plutôt perdre la vie ; je veux vous aimer toujours.

IV Voici venir les gens de justice avec les condamnés ; parmi ces derniers marche le roi du ciel, le fils unique de Dieu, chargé de sa croix. *Et bajulans sibi crucem exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum*[1]. Descendez du paradis, bienheureux séraphins, venez accompagner votre Seigneur au Calvaire, il va y subir la mort entre deux malfaiteurs sur un infâme gibet.

O spectacle horrible ! un Dieu exécuté ! voilà ce Messie qui peu de jours auparavant avait été proclamé Sauveur et reçu du peuple avec de grandes acclamations de joie, et aux cris mille fois répétés de : Hosanna (c'est-à-dire salut) au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur[2] Le voilà chargé de liens, d'outrages, de malédictions, portant lui-même la croix sur laquelle il va mourir comme un scélérat. O excès de l'amour divin ! un Dieu exécuté pour l'amour des hommes ! Et il se trouvera des hommes qui n'aimeront point ce Dieu ! O vous qui m'aimez de toute éternité, je commence tard à vous aimer : faites que tout le reste de ma vie compense le temps que j'ai perdu. Tout ce que je puis faire, je le sais, n'est rien au prix de votre amour pour moi ; mais je veux du moins vous aimer de tout mon cœur. Après tant de preuves que vous m'avez données de votre affection, ce serait trop vous faire

[1] (*Joan.* XIX, 17.)

[2] Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini! (*Matth.* XXI, 9.)

injure que de diviser la mienne et d'en donner une partie à d'autres qu'à vous. Je vous consacre dorénavant ma vie, ma volonté, ma liberté, disposez-en à votre gré. Je vous demande le paradis, pour que là-haut je puisse vous aimer de toutes mes forces. Je veux vous aimer le plus qu'il m'est possible en cette vie, pour vous aimer le plus qu'il me sera possible dans l'éternité. Aidez-moi de votre grâce, je vous la demande, et je l'espère obtenir par la vertu de vos mérites.

V Figure-toi, mon âme, que tu te trouves sur le passage de Jésus durant ce trajet douloureux. Comme un agneau qu'on conduit à la boucherie, notre généreux Rédempteur se laisse conduire à la mort. *Sicut ovis ad occisionem ducetur*[1]. Il a tant perdu de sang, il est si fort affaibli par les souffrances, qu'il peut à peine se tenir sur ses pieds. Regarde-le tout couvert de plaies, avec cette couronne d'épines sur la tête, avec ce bois pesant sur l'épaule, tiré au moyen d'une corde par un des bourreaux. Vois-le marcher le corps courbé, les genoux tremblants, le sang coulant tout le long de ses membres : à chacun de ses pas, on dirait qu'il va rendre l'âme.

Parle-lui ainsi : O agneau divin, n'êtes-vous pas encore rassasié de douleurs ? Prétendez-vous par là gagner mon amour ? Ah ! cessez de souffrir comme vous le désirez ! Non, répond-il, ce n'est pas assez pour moi ; je ne serai satisfait que lorsque j'aurai donné ma vie pour toi. — Où allez-vous maintenant, mon Jésus ? — Je vais mourir pour toi, ne m'en empêche point. Tout ce que je te demande et te recommande ; c'est que, lorsque tu me verras mort sur la croix, tu te souviennes de mon amour, et que tu m'aimes.

O mon maître, affligé comme je vous vois, qu'il vous en a coûté pour me faire comprendre l'amour que vous avez eu pour moi ! Quel profit pouvait vous apporter le mien, que vous ayez voulu le payer de votre sang et de votre vie ? Et comment ensuite ai-je pu, moi, obligé par tant d'amour, vivre si longtemps sans vous aimer en mettant en oubli votre affection ?

[1] (*Isa.* LIII, 7.)

Je vous rends grâces de ce qu'aujourd'hui, éclairé de vos lumières, je reconnais enfin combien vous m'avez aimé. Je vous aime, bonté infinie, plus que tous les biens du monde. Je voudrais avoir mille vies pour vous les sacrifier toutes, puisque vous avez voulu sacrifier pour moi votre vie divine. Ah! accordez-moi, pour que je sache vous aimer, les secours que vous m'avez mérités au prix de tant de souffrances en mourant pour moi. Donnez-moi ce feu sacré que vous êtes venu allumer sur la terre. Rappelez-moi constamment votre mort, afin que je n'oublie plus de vous aimer

V *Factus est principatus ejus super humerum ejus*[1]. Sur son épaule on voit briller sa royauté ([a]). La croix, dit Tertullien, est le noble instrument dont Jésus s'est servi pour acquérir tant d'âmes, parce qu'en mourant sur elle, il a payé la peine de nos péchés, et qu'ainsi il nous a rachetés de l'enfer, et a fait de nous sa propriété. « Il a, comme l'a dit saint Pierre, porté nos péchés en son corps sur la croix[2]. » Ainsi Dieu vous a chargé, ô mon Jésus, de tous les péchés des hommes[3]

En place de nous tous le prenant pour victime,
L'Eternel a sur lui fait peser notre crime ([a]).

Et moi, par les péchés que j'ai commis, je vous ai rendu plus pesante la croix que vous portâtes au Calvaire.

Mon doux Sauveur, vous voyiez dès lors toutes les injures que je devrais vous faire, et cela ne vous empêcha pas de m'aimer et de me préparer tant d'effets de votre miséricorde dont vous m'avez fait jouir depuis. Si donc je vous ai été cher, moi vil et ingrat pécheur qui vous ai tant offensé, c'est une raison de plus pour que vous me soyez cher, vous, mon Dieu, la beauté et la bonté infinie, et qui m'avez tant aimé! Ah! puissé-je ne vous avoir jamais contristé? Je connais mainte-

[1] (*Isa.* IX, 6.)
[2] Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum. (I, *Petr.* II, 24.)
[3] Posuit in eo iniquitates omnium nostrum. (*Is.* LIII, 6.)
([a]) *Le prophète Isaïe* traduit en vers français. (*L'éditeur.*)

nant, mon Jésus, le tort que je vous ai fait. Qu'avez-vous fait, péchés maudits ? vous m'avez fait remplir d'amertume le cœur si aimant de mon Rédempteur, ce cœur qui m'a tant aimé. Ah ! mon Jésus, à l'avenir vous serez l'unique objet de mon amour. Je vous aime, amabilité infinie, je vous aime de tout mon cœur : je suis résolu à ne plus aimer d'autre objet que mon Seigneur. Ah ! pardonnez-moi, car je me repens de vous avoir offensé ; pardonnez-moi, et donnez-moi votre amour : je ne vous demande rien de plus. Je vous dis avec saint Ignace : Donnez-moi seulement votre grâce avec votre amour, et je serai assez riche[1]

VII. « Si quelqu'un veut venir à ma suite ; avez-vous dit, qu'il porte sa croix, et qu'il me svive[2] » Donc, puisque vous qui êtes innocent, vous voulez bien marcher devant, ô mon Rédempteur, chargé de votre croix, et que vous m'invitez à vous suivre avec la mienne, quelque chemin que vous preniez, je ne veux point vous y laisser seul. Si autrefois cela m'est arrivé, je confesse que j'ai mal fait. Donnez-moi maintenant la croix que vous voulez que je porte, je l'embrasserai quelle qu'elle soit, et je vous accompagnerai avec elle jusqu'à la mort, conformément à cette exhortation que nous adresse l'Apôtre d'aller à vous, en nous séparant d'un monde ennemi, trop heureux de partager l'ignominie de votre croix[3]. Comment, Seigneur, pourrions-nous ne pas aimer les douleurs et les opprobres pour votre amour, si vous les avez tant aimés vous-même dans l'intérêt de notre salut ?

Mais puisque vous nous invitez à vous suivre, oui, nous voulons vous suivre, et mourir avec vous ; mais donnez-nous la force nécessaire pour en venir à l'exécution. Cette force, nous vous la demandons en nous appuyant sur vos mérites, et nous l'espérons obtenir de même. Je vous aime, mon Jésus infiniment aimable, je vous aime de toute mon âme, et je ne veux

[1] Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis.

[2] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et sequatur me. (*Matth.* XVI, 2.)

[3] Exeamus extra castra, improperium ejus portantes. (*Heb.* XIII, 13.)

plus vous quitter. Assez longtemps j'ai été loin de vous ; attachez-moi maintenant à votre croix. Si j'ai dédaigné autrefois votre amour, je m'en repens sincèrement, car maintenant je l'estime par-dessus tout autre bien.

VIII· Eh! qui suis-je, ô Jésus, pour que vous vouliez que je vous suive, et que vous me commandiez de vous aimer, en me menaçant de l'enfer si je refuse de le faire? Et qu'est-il besoin, vous dirai-je avec saint Augustin, de me menacer d'un malheur éternel? est-il misère plus grande que de ne pas vous aimer, vous Dieu infiniment aimable, mon Créateur, mon Rédempteur, mon paradis? Je vois qu'en punition des offenses que je vous ai faites, je ne mériterais que trop d'être condamné à ne plus vous aimer; mais vous, qui m'aimez encore, vous continuez de me demander mon amour, et vous faites entendre sans cesse à mon cœur ces douces paroles: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit[1] Je vous rends grâces de ce doux précepte : pour vous obéir, je vous aime de toute mon âme, de tout mon cœur et de tout mon esprit. Je me repens de ne vous avoir pas aimé par le passé, mais aujourd'hui il n'est pas de supplice que je préférasse au malheur de ne pas vous aimer, et ce que je me propose à tout moment, c'est de parvenir à posséder votre amour pour vous demander le vôtre. Aidez-moi, mon Jésus, à faire constamment des actes d'amour, et à sortir de cette vie par un acte d'amour, afin que je puisse enfin avoir le bonheur de vous aimer face à face dans le paradis, où toute mon occupation sera de vous aimer, parfaitement et sans interruption, de toutes mes forces, pendant toute l'éternité. O mère de Dieu, priez pour moi! Amen.

[1] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex tota mente tua.

CHAPITRE XIII

DU CRUCIFIEMENT DE JÉSUS.

I. Nous voici au crucifiement, dernier tourment qui donna la mort à Jésus-Christ ; nous voici au Calvaire, devenu le théâtre de l'amour divin, où un Dieu quitte la vie dans une mer de douleurs. « Et quand ils furent, dit saint Luc, arrivés au Calvaire, ils l'y clouèrent sur la croix [1]. » Aussitôt que Notre-Seigneur fut arrivé à grand'peine vivant sur la montagne, voilà qu'on lui arrache pour la troisième fois avec violence ses habits collés aux plaies de ses chairs lacérées, et qu'on le jette sur la croix, L'agneau divin s'étend sur ce lit de tourments, il présente au bourreau ses mains et ses pieds pour être cloués, et levant les yeux au ciel, il offre à son Père éternel le grand sacrifice de sa vie pour le salut des hommes. Après qu'une main a été clouée, les nerfs se retirent, de sorte qu'il fallut, comme cela fut révélé à sainte Brigite, lui tirer à l'aide de cordes l'autre main et les pieds pour les faire arriver jusqu'à la place des clous, ce qui ne put se faire sans lui rompre et les nerfs et les veines, et sans lui causer le spasme le plus douloureux [2]. On pouvait alors compter tous ses os, comme l'avait prédit le prophète-roi [3] Ah ! mon Jésus, qui est-ce qui cloua vos mains et vos pieds sur ce bois, sinon l'amour que vous portiez aux hommes ? Par la douleur de vos mains percées, vous avez voulu expier tous les péchés que les hommes ont commis par le sens du toucher, et par la douleur de vos pieds les pas que nous avons faits pour aller vous offenser Ah ! mon amour crucifié, avec ces mains ainsi blessées. Seigneur, bénissez-moi. Clouez à vos pieds mon cœur, ce cœur ingrat,

[1] Et postquam venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum. (*Luc.* XXIII, 33.)

[2] Manus et pedes cum fune trahebant ad loca clavorum, ita ut nervi et venæ extenderentur et rumperentur.

[3] Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea. (*Ps.* XXI, 17.)

afin qu'il ne se détache plus de vous, et que ma volonté, qui tant de fois s'est révoltée contre vous, demeure à jamais attachée à vous aimer. Faites que rien ne me touche que votre amour et le désir de vous satisfaire. Bien que je vous voie suspendu à ce gibet, je n'en crois pas moins que vous êtes le souverain Seigneur du monde, le vrai fils de Dieu, et le sauveur des hommes. Par pitié, mon Jésus, ne m'abandonnez pas durant ma vie et surtout à l'heure de ma mort. Dans cette dernière agonie, dans ce dernier combat à soutenir contre l'enfer, assistez-moi et fortifiez ma volonté pour que je meure dans votre amour. Mon amour, mon amour crucifié, je vous aime de tout mon cœur

II. Saint Augustin dit qu'il n'y a pas de mort plus cruelle que la mort subie en croix[1] La raison en est, suivant saint Thomas[2], que les mains et les pieds, tout composés de nerfs, de muscles, de veines, sont très-sensibles à la douleur ; et dans les crucifiés, le poids du corps, qui est pendant, fait que la douleur est continuelle et qu'elle va augmentant jusqu'au moment de la mort. Mais les douleurs de Jésus-Christ étaient plus vives qu'elles n'auraient pu l'être en tout autre homme, parce que son corps, dit le même saint, se trouvant parfaitement conformé et de la meilleure complexion, était nécessairement plus vif et plus sensible à la douleur ; corps, ajoute-t-il, que l'Esprit-Saint avait formé exprès pour résister aux souffrances, comme Jésus lui-même l'avait dit, ainsi que l'atteste l'Apôtre[3]. Saint Thomas dit encore que Jésus-Christ dut subir une douleur assez grande pour pouvoir compenser la peine temporelle que méritaient les péchés des hommes. On lit dans Tiepoli que dans le crucifiement, Jésus reçut vingt-huit coups de marteau sur les mains et trente-six sur les pieds.

Mon âme, regarde ton Seigneur ; regarde celui qui est ta vie, attaché à cette croix[4]. Vois comme, suspendu sur ce gibet

[1] (*In Joan. Tract.* XXXVI, *n.* 4.)
[2] Pejus nihil fuit in genere mortium. (3, *q.* 46, *n.* 6.)
[3] Corpus enim aptasti mihi. (*Hebr.* X, 5.)
[4] Et erit vita tua quasi pendens ante te. (*Deut.* XXVIII, 66.)

douloureux, et fixé à ces clous déchirants, il ne trouve ni position supportable, ni repos. Tantôt il s'appuie sur les pieds, tantôt sur les mains ; mais là où il s'appuie, la souffrance augmente. Il tourne sa tête endolorie tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ou bien il la laisse retomber sur sa poitrine ; et ce mouvement, surchargeant ses mains d'un plus grand poids, les déchire davantange. Veut-il l'abaisser sur l'une ou sur l'autre épaule, les épines de sa couronne entrent dans ses chairs; veut-il l'appuyer contre la croix, les épines s'enfoncent plus avsnt dans sa tête. O mon Jésus, quelle mort cruelle est la vôtre !

Mon Rédempteur crucifié, je vous adore sur ce trône d'ignominie et de douleur. Je lis écrits sur cette croix ces mots dérisoires : *Jesus Nazarenus rex Judæorum.* Hélas, à l'exception de cette inscription que les bourreaux ont mise pour ajouter l'insulte aux tortures, quelles marques me laissez-vous voir de votre royauté ? Ah ! que ces mains clouées, cette tête couronnée d'épines, ces chairs déchirées, ce trône de douleur vous font bien reconnaître pour roi, mais roi d'amour ! Je m'approche donc tout humilié et tout attendri pour baiser vos pieds sacrés ; j'embrasse cette croix où, devenu victime d'amour et obéissant jusqu'à la mort de la croix[1], pour apaiser en ma faveur la justice divine, vous avez voulu vous sacrifier. Heureuse obéissance, qui m'a valu le pardon de mes péchés ! Que serais-je devenu, ô mon Sauveur, si vous n'eussiez acquitté ma dette? Je vous rends grâces, ô mon amour, et par les mérites de cette sublime obéissance je vous prie de m'accorder la grâce d'obéir en tout à la volonté divine. Je désire le paradis uniquement pour vous aimer toujours et de toutes mes forces.

III. Voilà le roi du ciel qui va mourir suspendu à ce gibet · demandons-lui avec le prophète : *Quid sunt plagæ istæ in dio manuum tuarum*[2] ? Dites-moi, mon Jésus, d'où v...

[1] Factus obediens usque ad mortem, mortem autem cruci.
[2] (*Zach.* XIII, 6.)

ces plaies que j'entrevois au milieu de vos mains. L'abbé Rupert nous répond pour Jésus : *Sunt monumenta caritatit, pretia redemptionis* : Ce sont là des marques du grand amour que j'ai pour vous ; c'est le prix auquel je vous ai délivrés de vos ennemis et de la mort éternelle. Aime donc, âme fidèle, aime ton Dieu qui t'a tant aimée ; et si jamais tu doutes de son amour, dit saint Thomas de Villeneuve, regarde cette croix, ces douleurs, cette mort affreuse : de tels témoignages t'apprendront combien ton Rédempteur t'a aimée : *Testes crux, testes dolores, testis amara mors quam pro te sustinuit*[1] La croix vous crie, ajoute saint Bernard, chaque plaie vous crie, que Jésus vous aime d'un véritable amour : *Clamat crux, clamat vulnus, quod ipse vere dilexit.*

O mon Jésus,que vous paraissez triste et souffrant ! Ah ! vous n'avez que trop de motifs de tristesse, en pensant que vous endurez tant de souffrances jusqu'à mourir à force de douleurs sur ce bois, et qu'après ce sacrifice il y aura si peu d'âmes à vous aimer. O Dieu ! combien aujourd'hui de cœurs, même de ceux qui vous sont consacrés, sont sans amour pour vous, ou ne vous aiment que fort peu ! Douce flamme d'amour qui consumâtes la vie d'un Dieu sur la croix, ah ! consumez-moi aussi, consumez toutes les affections désordonnées qui vivent dans mon cœur, et faites que je ne brûle et ne soupire plus que pour mon Seigneur si aimant, qui a voulu, épuisé de souffrances, finir sa vie, pour l'amour de moi, sur un gibet infâme. Mon bien-aimé Jésus, je veux vous aimer toujours et je ne veux aimer que vous seul, vous seul, ô mon Dieu, mon amour, mon tout.

IV *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum*[2] Il fut promis aux hommes qu'ils verraient de leurs propres yeux le maître chargé de les instruire. Toute la vie de Jésus ne fut qu'un modèle de perfection, et une école de vertu ; mais ses plus belles vertus, c'est du haut de la croix, comme d'une chaire, qu'il nous les a montrées. Oh ! comme de là il nous a

[1] (*Conc.* III.) — [2] (*Isa.* XXX, 20.)

bien enseigné à pratiquer la patience, spécialement dans les temps d'infirmité, puisqu'il a souffert sur la croix avec une extrême patience les douleurs aiguës d'une mort si cruelle! De là encore il nous prêche par son exemple une exacte obéissance aux préceptes divins, une parfaite résignation aux volontés de Dieu, et par-dessus tout il nous a montré comment il faut aimer. Le P Paul Segneri le jeune conseilla à une de ses pénitentes d'écrire ces mots aux pieds du crucifix : Voilà comme on aime.

Voilà comme on aime, nous dit le Rédempteur lui-même du haut de la croix. Tandis que nous, pour nous épargner quelque désagrément, quelque peine légère, nous abandonnons la voie où il veut que nous marchions, et quelquefois même nous allons jusqu'à renoncer à sa grâce et à son amour ; lui au contraire nous a aimés jusqu'à la mort, car il n'est descendu de la croix qu'après y avoir laissé la vie. Ah! mon Jésus, vous nous avez aimés jusqu'à la mort ; jusqu'à la mort je veux vous aimer aussi. Je vous ai offensé et trahi bien des fois : eh bien! Seigneur, vengez-vous de moi, mais que votre vengeance en soit une de pitié et d'amour ; donnez-moi de mes péchés une telle douleur, que je passe dans l'affliction et le regret tout le reste de ma vie. Je proteste vouloir souffrir à l'avenir tous les maux, plutôt que de vous offenser encore. Et quel plus grand mal pourrait m'arriver, que de vous déplaire, mon Dieu, mon Rédempteur, mon espérance, mon tout?

V. *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum. Hoc autem dicebat, significans qua morte esset moriturus*[1]. Quand j'aurai été élevé sur la croix, dit Jésus-Christ, avec mes mérites, mon exemple et la torce de mon amour, j'attirerai à moi l'affection de toutes les âmes, comme le dit en commentant ces paroles Corneille de la Pierre[2]. Saint Pierre D[illegible]

[1] (*Joan*. XII, 30.)

[2] Omnes mundi gentes ad amorem sui traxit sanguini[illegible]o, suo exemplo et amore. (*Cornelius à Lapide in Joan. Lo. cit.*)

dit la même chose[1] Et qui n'aimerait point Jésus, ajoute Corneille de la Pierre, Jésus mort pour l'amour de nous[2]? Ames rachetées, vous dit la sainte Eglise, voyez votre Rédempteur sur la croix : toute sa figure respire l'amour et invite à l'aimer Voyez, ajoute saint Augustin, sa tête inclinée pour vous donner le baiser de paix, les bras étendus pour vous embrasser, le cœur ouvert pour vous recevoir[3].

O mon aimable Jésus, comment mon âme pouvait-elle être si chère à vos yeux, quand vous lisiez dans l'avenir les injures que vous deviez recevoir de moi? Pour m'attacher à vous, les démonstrations de l'amour le plus grand ne vous ont rien coûté. O verges, épines, clous, croix, qui avez tant fait souffrir mon Sauveur, venez percer mon cœur. Rappelez-moi sans cesse que tous les bienfaits que j'ai reçus et ceux que j'espère encore, me sont arrivés par les mérites de sa passion. O grand précepteur d'amour! d'autres enseigneront par leurs discours ; vous, sur ce lit de douleur, vous enseignez par vos souffrances. Sur la terre on est maître par intérêt, vous l'avez été par affection, et vous ne voulez d'autre prix de vos leçons, que notre salut. Sauvez-moi donc, mon amour, et vous me sauverez en me donnant la grâce de vous aimer et de vous servir toujours. Vous aimer, voilà mon salut.

VI. Tandis que Jésus mourait sur la croix, ses bourreaux ne cessaient de le tourmenter par leurs railleries et leurs sarcasmes. Les uns disaient de lui : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même[4] » Les autres disaient à leur tour: « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende à présent de la croix[5] » Que faisait alors Jésus? pria-t-il son Père de les pu-

[1] Dominus, mox ut in cruce pependit, omnes ad se per amoris desiderium traxit. (*De Inv. Cruc.*)

[2] Quis enim Christum ex amore pro nobis morientem non redamet? (*Loc. cit.*)

[3] Omnis figura ejus amorem spirat et ad redamandum provocat ; caput inclinatum ad osculandum, manus expansæ ad amplexandum, pectus apertum ad diligendum. (*Resp.* 1, *noct. off. dol. B. V.*)

[4] Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere.

[5] Si rex Israel est, descendat nunc de cruce. (*Marc.* xv, 32.)

nir? Non, il le pria de leur pardonner: « Mon Père, disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font[1] » Oui, dit saint Thomas, pour montrer tout l'amour qu'il a pour les hommes, le Rédempteur demande à Dieu le pardon pour ceux-là mêmes qui l'ont sacrifié[2]. Il demanda ce pardon, et il l'obtint, de sorte que dès qu'ils le virent mort, ils se repentirent de leurs péchés[3]

O mon Sauveur, me voici à vos pieds; j'ai été un de vos persécuteurs les plus ingrats : priez aussi votre père qu'il me pardonne. Les Juifs et les bourreaux ne savaient pas, il est vrai, en vous sacrifiant, ce qu'ils faisaient ; au lieu que je savais, moi, qu'en péchant j'offensais un Dieu qui était mort pour l'amour de moi. Mais votre sang et votre mort m'ont valu à moi aussi la miséricorde divine. Quand vous mourez, Seigneur pour que j'obtienne le pardon, je ne puis craindre que ce pardon soit refusé à mon repentir. Jetez donc sur moi, ô mon Rédempteur, un de ces regards amoureux qui, du haut de la croix, s'adressaient à moi comme aux autres ; regardez-moi, et pardonnez-moi toute l'ingratitude dont j'ai payé votre amour Je vous aime, Seigneur, de tout mon cœur, et persuadé par votre exemple, j'aime aussi tous ceux qui m'ont offensé. Je leur désire toute sorte de biens, je les servirai, je les secourrai autant que je le pourrai pour l'amour de vous, qui avez voulu mourir pour moi qui vous ai tant offensé.

VII. *Memento mei*, « Souvenez-vous de moi, » vous dit le bon larron ; et il fut consolé quand il eut entendu votre réponse : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis[4]. » *Memento mei*, vous dirai-je aussi, Seigneur ; souvenez-vous que je suis une de ces brebis pour lesquelles vous avez donné votre vie. Consolez-moi de même en me faisant entendre que

[1] Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. (*Luc.* XXIII, 2[illegible]

[2] Ad ostendendum abundantiam suæ caritatis, veniam perse[illegible] lavit. (3 *p. qu.* 47, *art.* 4.)

[3] Revertebantur percutientes pectora sua. (*Luc.* XXIII, [illegible]

[4] Hodie mecum eris in paradiso. (*Luc.* XXIII, 43.)

vous me pardonnez par la grande douleur que vous me donnerez de mes péchés. O grand pontife qui vous immolez vous-même pour l'amour de vos créatures, ayez pitié de moi. Je vous sacrifie dorénavant ma volonté, mes sens, mes satisfactions et tous mes désirs. Je crois, mon Dieu, que vous êtes mort crucifié pour moi ; que votre sang divin coule aussi sur moi pour me laver de mes péchés, qu'il m'enflamme du saint amour, et fasse que je sois tout à vous. Je vous aime, ô mon Jésus, et je désire mourir crucifié pour vous, comme vous êtes mort crucifié pour moi.

Père éternel, je vous ai offensé; mais voici votre Fils qui, suspendu à ce bois, satisfait pour moi à votre justice par le sacrifice qu'il vous offre de sa propre vie. Je vous offre ses mérites qui tous m'appartiennent puisqu'il me les a donnés. Pour l'amour de ce fils, je vous demande miséricorde. La plus grande miséricorde que je vous demande, c'est que vous me donniez votre amour que j'ai eu le malheur de dédaigner tant de fois. Je me repens de vous avoir outragé, mon Jésus. Je vous aime, oui, je vous aime, mon Dieu, mon tout ; pour vous satisfaire, je suis prêt à souffrir tous les affronts, toutes les douleurs, toutes les misères et la mort même la plus cruelle.

CHAPITRE XIII

DERNIÈRES PAROLES DE JÉSUS SUR LA CROIX, ET SA MORT.

I. La mort de Jésus-Christ, comme l'a dit saint Laurent Justinien, a été la plus cruelle et la plus douloureuse de toutes les morts, parce qu'il n'a eu sur la croix aucun soulagement, aucune consolation[1]. Chez les autres patients, les peines sont toujours adoucies par quelque pensée au moins de consolation ; mais la douleur de Jésus fut une douleur sans mélange, sa tristesse n'eut aucun adoucissement, et c'est ce qui fait comprendre combien sa passion fut amère, comme le remarque

[1] Crucifixus fuit carens omni doloris temperamento.

le Docteur angélique[1] Saint Bernard, contemplant Jésus sur la croix, s'écrie avec douleur : O mon divin Jésus, quand je vous considère sur cette croix, je ne vois en vous, de la tête aux pieds, que douleur et affliction [2].

O mon doux Rédempteur, amour de mon âme, pourquoi avez-vous voulu répandre tout votre sang? pourquoi avez-vous fait le sacrifice de votre vie pour une vile créature comme moi? Oh! mon Jésus, quand verrai-je donc arriver le jour où je m'unirai si bien à vous, que je ne pourrai plus me séparer de vous, ni cesser de vous aimer! Seigneur, tant que je suis sur cette terre, je cours le danger de vous refuser mon amour et de perdre le vôtre, comme j'ai fait par le passé. Ah! mon cher Sauveur, si je devais un jour éprouver ce malheur, je vous en conjure par votre passion, envoyez-moi la mort, maintenant que je me crois auprès de vous en état de grâce. Je vous aime, et je veux toujours vous aimer.

II. Jésus se lamentait par la bouche du prophète-roi, de ce qu'il n'avait trouvé personne pour le consoler, lorsqu'il était mourant sur la croix : *Et sustinui.... qui consolaretur, et non inveni*[3] Les Juifs et les Romains le maudissaient au moment même de sa mort, et le blasphème accompagnait leurs malédictions. La Sainte Vierge Marie était, il est vrai, auprès de la croix ; elle aurait voulu consoler son fils mais ; elle éprouvait elle-même tant de douleur, que son aspect affligeait Jésus plus qu'il n'en tirait de consolation. Les peines de Marie, dit saint Bernard, avaient toutes pour effet de tourmenter davantage le cœur de Jésus[4] ; déjà, plein de sa propre douleur, il ne pouvait en supporter l'accroissement ; tellement que le divin Rédempteur, en voyant sa mère si affligée, ressentait encore plus les peines de sa mère que les siennes propres, comme la

[1] Magnitudo doloris Christi consideratur ex doloris et mœstitiæ puritat*e*
q. 26, *a* 6.)

[2] A planta pedis usque ad verticem capitis non invenio nisi dolo*r*
rorem.

[3] (*Ps*. LXVIII, 21.)

[4] Repleta matre, ad filium redundabat inundatio am*a*

sainte Vierge elle-même en fit la révélation à sainte Brigitte[1]. Ce qui a fait dire à saint Bernard : « O bon Jésus, vous souffrez beaucoup dans votre corps, mais vous souffrez beaucoup plus dans votre cœur par la compassion que vous inspire votre mère[2]. »

Que de déchirements pour ces tendres cœurs de Jésus et de Marie, au moment où le fils, avant d'expirer, dut prendre congé de la mère ! Voici les dernières paroles de Jésus à Marie : « Femme, voilà votre fils[3] ; » et en même temps il lui indiquait Jean pour lui tenir lieu de fils à sa place.

O reine de douleurs, les dernières paroles d'un fils bien-aimé ne s'effacent jamais de la mémoire d'une mère. N'oubliez pas que votre fils qui vous a tant aimée vous a donné un autre fils à sa place dans la personne de Jean, et que cet autre fils c'est moi, misérable pécheur. Au nom de votre amour pour Jésus, ne m'abandonnez pas. Je ne vous demande pas les biens de la terre ; mais je vois votre fils qui meurt avec tant de douleur pour l'amour de moi ; je vous vois, vous, ma mère innocente, souffrir aussi pour moi de si grandes peines ; je vois que moi, misérable, digne de l'enfer pour mes péchés, je n'ai rien souffert encore pour l'amour de vous. Ah ! faites qu'avant ma mort j'aie quelque peine à vous offrir Je vous le demande en grâce, et je vous dirai avec saint Bonaventure : Si je vous ai offensée, il est juste que je souffre en punition ; si je vous ai servie, il est juste que je souffre en récompense[4]. Obtenez-moi, ô Marie, une grande dévotion à la passion de votre fils et un souvenir continuel de ses souffrances ; et au nom de ces angoisses que vous souffrîtes en le voyant expirer sur la croix, obtenez-moi une bonne mort. Assistez-moi, ô ma souveraine, dans ce dernier moment ; que je meure en

[illegible] Ipse videns me, plus dolebat de me quam de se. (*Ap. p. Sinisc. Consens.*

[illegible] Jesu, tu magna pateris in corpore, sed multo magis in corde ex con[illegible]atris.

3 Mu[illegible]ius tuus.

4 O Do[illegible]ffendi, pro justitia cor meum vulnera ; si tibi serviri, pro mercede pet[illegible] (*Stim. amor. part.* I, c. III, *Oper.* t. XII, p. 639.) (*a*)

aimant et en invoquant les doux noms de Jésus et de Marie.

III. Voyant qu'il n'y avait point de consolation à espérer pour lui sur la terre, Jésus éleva ses yeux et son cœur vers le ciel pour demander du secours à son Père. Mais le Père éternel, voyant son fils revêtu de la forme du pécheur : Non, mon fils, lui dit-il, je ne puis te consoler, maintenant que tu satisfais ma justice pour expier tous les péchés des hommes ; il convient que je t'abandonne aussi aux souffrances, et que je te laisse mourir sans consolation. Et ce fut alors que notre Sauveur poussa un grand cri en disant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [1] ? Le bienheureux Denys le Chartreux, expliquant ce passage, dit que Jésus proféra ces paroles à grands cris pour faire entendre aux hommes combien était grande sa tristesse et son affliction au moment de sa mort. Saint Cyprien ajoute que notre doux Rédempteur a voulu mourir privé de toute consolation, pour nous montrer son amour et s'attirer le nôtre [2].

Ah ! mon doux Jésus, c'est à tort que vous vous plaignez, quand vous dites : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Pourquoi ? demandez-vous. Et pourquoi, vous répondrai-je, avez-vous voulu vous charger de tous les péchés des hommes ? ne saviez-vous pas que nous méritions mille fois d'être abandonnés de Dieu ? C'est donc avec raison que votre Père vous a laissé languir et mourir au milieu des angoisses et des douleurs. Cet abandon, ô mon Rédempteur, m'afflige et me console ; il m'afflige, parce que je vous vois mourir dans les tortures les plus cruelles ; il me console, parce qu'il me fait espérer que, par vos mérites, j'obtiendrai la divine miséricorde, bien que j'en sois indigne, pour vous avoir abandonné plusieurs fois, entraîné que j'étais par mes capricieux penchants. Faites-moi bien comprendre que s'il vous a été pénible d'être, pen-

[1] Clamavit Jesus voce magna dicens : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? (*Matth.* XXVII, 46.)

[2] Derelictus est, ut amorem suum erga nos ostenderet, et amorem nostrum ad se raperet. (*De pass. Dom.*)

dant quelque temps, privé de la présence sensible de notre Dieu, ma peine serait infinie si j'en étais privé pour toujours. Ne m'abandonnez pas, Seigneur, surtout à l'heure de ma mort. Alors que tous m'auront abandonné, ne m'abandonnez pas, vous, mon Sauveur. Vous, mon Seigneur, hélas ! si désolé, soyez mon soutien dans mes désolations. Je conçois bien que, si je vous aimais sans chercher de consolations dans mes souffrances, je contenterais mieux votre cœur ; mais vous connaissez ma faiblesse ; aidez-moi de votre grâce, en m'inspirant alors la persévérance, la patience et la résignation.

IV. Comme Jésus approchait de sa fin, il dit : J'ai soif, *Sitio*. Seigneur, dit Léon d'Ostie, dites-moi de quoi vous avez soif. Vous ne parlez point des peines immenses que vous avez endurées sur la croix, et vous ne vous plaignez que de la soif [1] ! Ma soif, c'est votre salut [2], lui fait répondre saint Augustin. Ames, dit Jésus, cette soif qui me brûle n'est pas autre chose que le désir que j'ai de votre salut. Notre généreux Rédempteur désire ardemment posséder nos âmes ; et c'est pourquoi il voulait se donner tout entier à nous par sa mort. Ce fut là sa soif, dit saint Laurent Justinien : *Sitiebat nos, et dare se nobis cupiebat.* Saint Basile de Séleucie ajoute que Jésus-Christ a dit qu'il avait soif pour nous faire entendre que dans l'excès de l'amour qu'il nous portait, il mourait avec le désir de souffrir pour nous, plus encore qu'il n'avait souffert jusque-là : *O desiderium passione majus !*

O Dieu infiniment aimable, vous désirez que nous vous désirions, parce que vous nous aimez. « Dieu a soif de nous voir avoir soif de lui, » dit saint Grégoire [3] Ah ! Seigneur, vous avez soif d'un ver de terre, et je n'aurais point soif de vous, mon Dieu, vous infiniment parfait ? Ah ! par les mérites de cette soif que vous avez soufferte sur la croix, donnez-moi une [illegible] ardente de vous aimer et de vous complaire en tout. Vous [illegible]mis de nous exaucer quand nous vous demanderions :

[1] [illegible] sitis? de cruce taces, et de siti clamas ? De dom. pass.
[2] Siti[illegible] vestra. (*In Psal.*)
[3] Sitit si[illegible]

Petite, et accipietis; la seule chose que je vous demande, c'est le don de votre amour. J'en suis indigne ; mais telle doit être la vertu de votre sang précieux, que le cœur qui vous a dédaigné et vous a fui si longtemps, devienne le plus ardent de tous ; que le pécheur, tout plein de fange et de souillures, devienne un foyer ardent de charité. Vous avez fait bien plus en mourant pour moi, ô Seigneur infiniment bon ; je voudrais vous aimer autant que vous le méritez. Je me complais dans l'amour qu'ont pour vous les âmes dévotes, et plus encore dans l'amour que vous vous portez à vous-même ; j'unis mon faible amour à tout cet amour ; mais faites, Dieu éternel, que le mien aille toujours croissant, soit en m'excitant à répéter sans cesse des actes d'amour, soit en m'employant à tout faire pour vous contenter en toutes choses, sans aucune réserve : faites, Seigneur, que, tout petit et tout misérable que je suis, je sois au moins tout à vous.

V Près d'expirer, Jésus dit d'une voix mourante : *Consummatum est.* Au moment où il proférait ces mots, sa vie entière se retraça à son imagination ; il vit distinctement toutes les fatigues qu'il avait essuyées, la pauvreté, les douleurs, les affronts, et il offrit de nouveau tout à son Père éternel pour le salut du monde. Se tournant ensuite vers nous, il dit : « Tout est consommé, tout est accompli. » Hommes, votre rédemption s'est opérée, la justice divine est satisfaite et le paradis ouvert. *Et ecce tempus tuum, tempus amantium*[1] Il est temps enfin, ô mortels, que vous commenciez de m'aimer. Aimez-moi, aimez-moi, car je ne puis rien faire de plus pour être aimé de vous. Voyez ce que j'ai fait pour gagner votre amour. C'est pour vous que ma vie a été mêlée de traverses, et qu'à la fin, avant de mourir, j'ai donné mon sang, j'ai subi les plus grands outrages, les plus cruelles tortures ; c'est pour vous que mes chairs ont été déchirées, que j'ai été couronné d'épines, et que j'ai subi la plus affreuse agonie sur cette croix où je suis attaché. Qu'y a-t-il encore ? que faut-il ? que je

[1] (*Ezech.* XVI, 8.)

meure pour vous? Oui, je veux mourir; viens, ô mort, je te le permets, ôte-moi la vie pour le salut de mes brebis. Et vous, mes chères brebis, aimez-moi, aimez-moi, car je ne puis rien de plus pour me faire aimer. *Consummatum est.* Oui, dit le bienheureux Taulère, tout ce qu'exigeait la justice, tout ce que demandait la charité, tout ce qu'il m'était possible de faire pour prouver mon amour aux hommes, tout est accompli[1]

Oh! que ne puis-je aussi dire en mourant : Mon Jésus, j'ai tout accompli, j'ai fait tout ce que vous m'avez ordonné, j'ai porté ma croix avec patience, je vous ai satisfait en tout. Ah! mon Dieu, s'il me fallait mourir à présent, je mourrais mécontent, parce que je ne pourrais rien dire de tout cela avec vérité. Mais faut-il donc que je réponde toujours par l'ingratitude à votre amour! Accordez-moi la faveur de pouvoir vous contenter le reste de ma vie, afin que, lorsque la mort arrivera, je puisse vous dire qu'à compter au moins de cette époque, je me suis conformé à vos volontés. Si je vous ai offensé autrefois, votre mort est pour moi l'espérance du pardon; mais à l'avenir je ne veux plus vous trahir. Mais c'est de vous que j'espère obtenir ma persévérance. C'est en m'appuyant sur vos mérites, ô mon Jésus, que je vous la demande, et que j'espère l'obtenir.

VI. Mais voilà Jésus qui va mourir. Regarde-le, mon âme, il touche au terme de son agonie, à ses derniers soupirs. Vois ces yeux éteints, cette face couverte de pâleur, ce cœur qui à peine se meut et palpite, ce corps qui déjà s'abandonne à la mort, et cette belle âme qui déjà se prépare à se séparer de ce corps déchiré par les bourreaux. Le ciel s'obscurcit, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent. Ciel! que m'annoncent ces signes terribles? La mort du Créateur du monde.

...rès avoir recommandé son âme sainte au Père éternel, ...teur poussa un profond soupir qui partit de son cœur

[1] Quidqu... exigebat, quidquid caritas poscebat, quidquid esse poterat ad demo... ...m amorem.

affligé ; puis inclinant la tête en signe d'obéissance, et offrant sa mort pour le salut des hommes, il expira par la violence de la douleur, et il rendit l'esprit entre les mains de son Père. *Et clamans voce magna, ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Et hæc dicens, expiravit*[1].

Approche-toi, mon âme ; avance jusqu'au pied de cet autel sacré, sur lequel l'agneau de Dieu vient de mourir, immolé pour te sauver Songe que c'est par amour pour toi qu'il est mort ; demande-lui donc ce que tu voudras, et espère tout de lui. O Sauveur du monde, ô mon Jésus, voilà donc l'état où vous a réduit votre amour pour les hommes ! vous avez voulu perdre la vie, pour qu'ils ne perdissent pas leurs âmes. Je vous rends grâces pour tous et principalement pour moi. Qui plus que moi a joui des fruits de votre mort ? C'est par vos mérites que je fus, en naissant, déclaré fils de l'Eglise par le baptême ; c'est par l'effet de votre amour que si souvent dans la suite j'ai obtenu le pardon de mes péchés et reçu tant de grâces spéciales ; c'est par vous que j'ai l'espérance de mourir dans la grâce de Dieu et de gagner le paradis.

Combien je vous suis obligé, mon Rédempteur bien-aimé ! Je remets mon âme en vos mains percées par ces clous cruels. Faites-moi bien comprendre l'amour qu'il a fallu à un Dieu pour qu'il mourût pour moi ; je voudrais, Seigneur, mourir aussi pour vous ; mais quelle compensation possible entre la mort d'un méchant esclave et celle de son Seigneur et de son Dieu ? Je voudrais au moins vous aimer autant que je le puis ; mais sans votre secours, ô mon Jésus, je ne puis rien. Aidez-moi donc, et par les mérites de votre mort, faites-moi mourir à tous les amours terrestres, afin que je n'aime que vous, qui méritez tout mon amour. Je vous aime, bonté infinie ; je vous aime, mon bien suprême, et je vous dis avec saint François : *Moriar amore amoris tui, qui amore amoris mei dignatus es mori.* Que je meure à tout par reconnaissance au moins pour votre amour, puisque votre amour pour moi vous a déterminé

[1] (*Luc.* XXIII, 46.)

à vouloir mourir sur une croix. Marie, ma mère, intercédez pour moi.

CHAPITRE XIV

DES MOTIFS D'ESPÉRANCE QUE NOUS TROUVONS DANS LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

I. Jésus est l'unique espérance de notre salut : hors de lui point de salut, *non est in alio aliquo salus*[1] Je suis l'unique porte, dit-il ; celui qui entrera par moi, trouvera certainement la vie éternelle : *Ego sum ostium; per me si quis introierit, salvabitur*[2] Quel pécheur aurait pu jamais espérer le pardon, si Jésus n'avait satisfait pour nous à la divine justice en versant son sang et en souffrant la mort ? Il a porté le poids de nos iniquités comme l' a dit Isaïe[3]. De là ces paroles d'encouragement que nous adresse l'Apôtre[4] : Si le sang des boucs et des taureaux offert en sacrifice, pouvait laver les Hébreux des taches extérieures du corps, afin qu'ils pussent être admis aux fonctions du sacré ministère, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par amour a offert de payer pour nous, n'aura-t-il pas le pouvoir d'effacer de notre âme les péchés qui nous empêcheraient de servir le Dieu vivant ?

Notre généreux Rédempteur n'était venu au monde que pour sauver les pécheurs : voyant que la sentence de mort était déjà écrite, que fit-il alors ? Avec sa mort il acquitta notre dette, et son sang effaça l'écriture de la sentence, et afin que la justice divine ne nous demandât plus aucune satisfaction, il afficha la sentence sur la croix où il allait mourir[5].

« Jésus-Christ, dit encore l'Apôtre, est entré pour toujours

[1] (*Act.* IV, 12.) — [2] (*Joan.* X, 9.)

[3] Iniquitates eorum ipse portabit. (*Isa.* LIII, 2.)

[4] ...nis hircorum et taurorum sanctificat ad emundationem carnis, q... anguis Christi, qui per Spiritum sanctum seipsum obtulit Deo, emund... tiam nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi ? (*Heb.*...

[5] Delens quod... nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsu... medio, affigens illud cruci. (*Coloss.* III, 14.)

par la vertu de son propre sang dans le sanctuaire céleste, après nous avoir acquis à tout jamais notre rédemption[1] » Ah! mon Jésus, si vous n'aviez pas trouvé le moyen d'obtenir notre pardon, qui aurait jamais pu le trouver ? David disait avec raison : *Annuntiate studia ejus*[2] ; Publiez, ô bienheureux, tous les procédés d'amour qu'a employés notre Dieu pour nous sauver ! Puisque vous avez eu tant d'amour, ô mon doux Sauveur, ayez aussi compassion de moi : vous m'avez racheté des mains de Satan ; je remets mon âme dans les vôtres, c'est vous qui devez la sauver. *In manus tuas commendo spiritum meum ; redemisti me, Domine Deus veritatis*[3].

« Mes chers enfants, écrivait l'Apôtre saint Jean, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez point ; mais quand même quelqu'un de vous pécherait, nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ le Juste, et il est la victime de propitiation pour nos péchés[4]. » Jésus-Christ n'a pas cessé en mourant d'intercéder pour nous auprès du Père éternel ; il est encore aujourd'hui notre avocat, et il paraît, comme le dit saint Paul, qu'il n'a pas d'autre office dans le ciel que d'engager son Père à user de miséricorde à notre égard : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*[5]. C'est pour cela, ajoute l'Apôtre, que le Sauveur est remonté au ciel : *Ut appareat vultui Dei pro nobis*[6]. De même que les rebelles sont bannis de la présence du souverain, de même, malheureux pécheurs que nous sommes, nous n'aurions plus été dignes de paraître devant Dieu, même pour lui demander pardon. Mais notre Rédempteur Jésus comparaît pour nous en présence de Dieu, et par ses mérites il obtient la grâce que nous avions perdue : *Accessistis ad mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem, melius loquentem quam Abel*[7] Oh!

[1] Christus introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa. (*Hebr.* IX, 12.)

[2] (*Psal.* IX, 12.) — [3] (*Psal.* XXX, 6.)

[4] Filioli, hæc scribo vobis ut non peccatis ; sed et si quis peccaverit, advocatum habemus ad Patrem Jesum Christum justum ; et ipse propitiatio est pro peccatis nostris. (*Jo.* II, 2.)

[5] (*Hebr.* VII, 25.) — [6] (*Hebr.* IX, 21.)

[7] (*Hebr.* XII, 22.)

combien mieux le sang du Rédempteur implore pour nous la miséricorde divine, que le sang d'Abel ne criait vengeance contre Caïn ! Ma justice, dit Dieu à sainte Marie-Madeleine de Pazzi, s'est changée en clémence, par la satisfaction qu'elle a prise sur les chairs innocentes de Jésus-Christ. Le sang de mon fils ne me demande pas vengeance, comme celui d'Abel; il ne veut que miséricorde et pitié ; et à la voix de ce sang, ma justice a dû s'apaiser. Ce sang lui lie les mains de telle sorte qu'elle ne peut punir les pécheurs comme auparavant.

L'Esprit-Saint nous avertit de ne pas oublier combien nous sommes redevables à celui qui a répondu et payé pour nous au prix de sa vie[1] Mon Jésus, mes péchés m'avaient rendu incapable de satisfaire à la justice divine ; mais en mourant vous avez satisfait pour moi. Que je serais ingrat, si j'oubliais cet acte de miséricorde ! Non, mon Rédempteur, je n'en perdrai jamais la mémoire. Je vous en rendrai de continuelles actions de grâces, et vous en montrerai ma reconnaissance en vous aimant et en faisant tout ce que je pourrai pour vous plaire. Aidez-moi du secours de cette grâce que vous m'avez méritée par tant de peines. Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon espérance.

III. « Viens, ma colombe, dans les trous de la pierre[2]. Quel refuge assuré nous trouverons toujours dans ces trous sacrés de la pierre, c'est-à-dire, dans les plaies de Jésus-Christ ! « Les trous de la pierre, dit saint Pierre Damien, ce sont les plaies de notre Rédempteur ; c'est dans ces plaies que l'âme trouve le fondement de son espérance[3]. » Là nous serons délivrés de toute crainte à la vue de nos péchés passés ; là nous trouverons des armes pour nous défendre, quand nous éprouverons des tentations nouvelles. *Confidite, filii, ego vici mundum*[4]. Si vous

[1] Gratiam fidejussoris ne obliviscaris. (*Eccli.* XXIX, 20.)

[2] Veni, columba mea, in foraminibus petræ. (*Cant.*, II, 13.)

[3] Foramina petræ sunt vulnera Redemptoris ; in his anima nostra spem constituit. (*Epist.* XLI.)

[4] (*Joan.* XVI, 33.) (*a*)

(*a*) Le mot *filii* ne se trouve pas dans le texte de l'Evangéliste. (*L'éditeur.*)

n'avez pas assez de forces, nous dit le Sauveur, pour résister aux assauts du monde qui vous offre ses plaisirs, confiez-vous à moi, car je l'ai vaincu, et je vous aiderai à le vaincre. Priez, dit-il encore, le Père éternel de vous fortifier en considération de mes mérites, et je vous assure que tout ce que vous lui demanderez ainsi en mon nom vous sera accordé[1]. Il confirme ailleurs cette promesse en disant que, quelque grâce que nous demandions à Dieu pour l'amour de lui, qui ne fait qu'un avec son Père, nous l'obtiendrons certainement[2]

O Père éternel, m'appuyant sur les mérites et les promesses de Jésus-Christ, je ne vous demande point les biens de la terre, mais seulement votre grâce. Je ne mériterais, il est vrai, ni pardon ni grâce, à cause des injures que je vous ai faites ; mais, à mon défaut, c'est votre fils qui l'a mérité pour moi, en offrant pour moi son sang et sa vie. Pardonnez-moi donc, Seigneur, pour l'amour de ce fils ; donnez-moi une grande douleur de mes péchés et un grand amour pour vous. Eclairez-moi en me faisant connaître combien votre volonté est aimable, combien est grand l'amour que vous m'avez porté dès l'éternité. Faites-moi connaître votre volonté, et donnez-moi la force de l'accomplir parfaitement. Je vous aime, Seigneur, et je veux faire tout ce qu'il vous plaira que je fasse.

IV Oh ! quelle espérance de nous sauver nous donne la mort de Jésus-Christ ? *Quis est qui condemnet ? Christus Jesus qui mortuus est, qui etiam interpellat pro nobis*[3]. Quel est celui qui doit nous condamner, demande l'Apôtre ? C'est ce même Rédempteur qui, pour ne point nous condamner à la mort éternelle, s'est condamné lui-même à mourir d'une mort cruelle sur une croix. De là saint Thomas de Villeneuve prend texte pour nous encourager en disant : Qu'as-tu à craindre, pécheur, si tu es décidé à quitter le péché ? Te condamnera-t-il, ce maî-

[1] Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Jo.* XVI, 23.)

[2] Quodcumque petieritis, Patrem in nomine meo, hoc faciam ; ut glorificetur Pater in Filio. (*Jo.* XIV, 13.)

[3] (*Rom.* VIII, 34.)

tre généreux qui meurt pour ne te point condamner? comment te repoussera-t-il, si tu reviens repentant à ses pieds, lui qui est venu du ciel pour te chercher quand tu le fuyais[1]? Le Seigneur lui-même nous encourage encore mieux en nous disant par son prophète[2] :

Sur mes mains je garde sans cesse
De tes murs devant moi le souvenir vivant[a].

Ne crains rien, ma brebis, vois combien tu me coûtes. Je te porte écrite sur mes mains, sur ces plaies que j'ai reçues pour toi ; elles me rappellent sans cesse que j'ai à t'aider et à te défendre contre tes ennemis. Aime-moi, et aie confiance.

Oui, mon Jésus, je vous aime et je me confie en vous. Il vous en a coûté si cher pour me racheter, et il ne vous en coûtera rien pour me sauver. Votre volonté est que tous se sauvent, et que pas un seul ne se perde. Si mes péchés m'épouvantent, votre bonté me rassure ; car vous désirez plus de me faire du bien, que je ne désire moi-même d'en recevoir. Ah! mon Rédempteur bien aimé, je vous dirai avec Job : *Etiam si occideris me, in te*[b] *sperabo, et ipse eris salvator meus*[3] Lors même que vous me banniriez de votre présence, je ne laisserais pas d'espérer en vous, mon Sauveur. Vos plaies et votre sang me donnent toute confiance en votre miséricorde. Je vous aime, mon bien-aimé Jésus, je vous aime, et j'espère.

V. Le glorieux saint Bernard, se trouvant un jour malade, se vit transporté devant le tribunal de Dieu ; là, le démon lui reprochait ses péchés, et lui disait qu'il ne méritait point le paradis. Il est vrai, répondit le saint, que je ne mérite point le

[1] Quid times, peccator? Quomodo damnabit pœnitentem, qui moritur ne damneris? quomodo abjiciet redeuntem, qui de cœlo venit quærens te?

[2] Ecce in manibus meis descripsi te : muri tui coram oculis meis semper. (*Is.* XLIX, 16.)

[3] (*Job.* XIII, 15.)

(*a*) *Le prophète Isaie* traduit en vers franç. par P. Soullié.
(*L'éditeur.*)

(*b*) Le texte de la Vulgate porte *occiderit me, in ipso*. Ce n'est pas une infidélité, c'est une accommodation du texte à son sujet que l'auteur a ici en vue.
(*L'éditeur.*)

paradis, mais Jésus a deux droits à ce royaume : l'un, parce qu'il est le Fils de Dieu, l'autre parce qu'il l'a gagné par sa mort. Il se contente du premier de ces droits, et il me cède le second; c'est pour cela que je demande le paradis, et que j'espère l'obtenir. Nous pouvons, nous aussi, dire la même chose: saint Paul nous assure que Jésus-Christ n'est mort, consumé de douleur, que pour obtenir le paradis en faveur de tous les pécheurs repentants et décidés à s'amender : *Et consummatus factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ*[1]. Il ajoute plus bas : *Curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta*[2]. Allons combattre courageusement contre nos ennemis, en tournant nos regards vers Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, en vertu des mérites de sa passion, acquis au prix de tant d'ignominie, nous offre la victoire et la couronne.

Il a dit qu'il allait au ciel pour nous y préparer une place[3]. Il a dit à son père, et il ne se lasse pas de dire que puisque son père lui a remis le soin de nous, il veut nous avoir avec lui dans le paradis[4]. Pouvions-nous espérer, dit saint Anselme, un plus grand effet de la miséricorde divine, que de voir le Père éternel dire à un pécheur, déjà condamné pour ses péchés aux peines de l'enfer, sans moyen de s'en garantir : Prends mon Fils, et offre-le moi pour toi ; et le Fils de son côté lui dire : Prends-moi, et rachète toi de l'enfer[5] ?

O mon aimable Père, je vous rends grâces de m'avoir donné ce Fils pour sauveur ; je vous offre sa mort, et en vertu de ses mérites je vous demande pitié. Et vous, ô mon Rédempteur, je vous rends de continuelles actions de grâces d'avoir donné

1 (*Hebr*. v, 7.) — 2 (*Hebr*. xii, 1.)

3 Non turbetur cor vestrum, quia vado parare vobis locum. (*Joan*. xiv, 1.)

4 Pater, quos dedisti mihi, volo ut, ubi sum ego, et illi sint mecum. (*Jo*. xvii, 24.)

5 Quid misericordius intelligi valet, quam quod peccatori, unde se redimeret non habenti, Deus Pater dicat : Accipe unigenitum, et da pro te ; et Filius dicat : Tolle me, et redime te?

votre sang et votre vie pour me racheter de la mort éternelle. *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* Secourez, en faisant oubli de leurs révoltes, des serviteurs qui vous appartiennent, et que vous avez rachetés au prix de votre sang. O Jésus, mon unique espérance, vous m'aimez et vous êtes tout-puissant : faites de moi un saint ; si je suis faible, donnez-moi de la force ; si je suis chargé de souillures, appliquez à mon âme une goutte de votre sang et guérissez-moi. Donnez-moi votre amour et la persévérance finale en me faisant mourir dans votre grâce. Donnez-moi le paradis, je vous le demande en vertu de vos mérites : je vous aime, ô Dieu infiniment aimable, de toutes les forces de mon âme, et j'espère vous aimer toujours. Aidez un misérable pécheur qui veut vous aimer.

VI. *Habentes ergo pontificem magnum qui penetravit cœlos, Jesum filium Dei, teneamus confessionem : non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato*[1] Puisque nous avons, dit l'Apôtre, un Sauveur qui nous a ouvert le paradis, que le péché nous avait tenu fermé, ayons une confiance assurée en ses mérites ; car, puisqu'il a voulu par un effet de sa bonté ressentir, lui aussi, et partager nos misères, il saura compatir à nos maux. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ejus, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno*[2]. Allons donc, pleins de confiance, devons-nous ajouter avec ce même apôtre, vers le trône de la miséricorde divine ; protégés par Jésus-Christ, nous y trouverons toutes les grâces nécessaires. Et comment pourrions-nous penser, ajoute ailleurs saint Paul, qu'en nous donnant son propre fils, Dieu nous refuserait ses autres biens[3] ? *Pro nobis omnibus tradidit illum ; quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* « Celui, dit le cardinal Hugues en commentant ce passage, qui a donné ce qui est le plus, en donnant son fils,

[1] (*Hebr.* IV, 14-16.) — [2] (*Ibid.*)
[3] (*Rom.* VIII, 32.)

donnera sans peine ce qui est moins, c est-à-dire la vie éternelle[1]. »

O mon bien suprême, que vous donnerai-je, moi, misérable créature, pour prix d'un don tel que celui de votre fils? Je vous dirai avec David : *Dominus retribuet pro me*[2]. Seigneur, je n'ai rien à vous offrir en compensation ; votre fils lui-même peut seul acquitter ma dette ; qu'il vous rende grâces pour moi. O Dieu compatissant, je vous conjure de me sauver en considération des plaies de Jésus-Christ. Je vous aime, et parce que je vous aime, bonté infinie, je me repens de vous avoir offensé. Mon Dieu, mon Dieu, je veux être tout à vous ; acceptez-moi pour l'amour de Jésus-Christ. Ah ! mon doux créateur, serait-il possible que m'ayant donné votre fils, vous me refusassiez vos biens, tels que votre grâce, votre amour, votre paradis?

VII. Saint Léon affirme que la mort de Jésus-Christ nous a procuré plus de bien que le démon ne nous avait causé de mal par le péché d'Adam[3] L'Apôtre dit clairement la même chose lorsqu'il écrit aux Romains, qu'il n'en est pas de la grâce comme du péché, et que là où il y avait eu abondance de péchés, il y a eu une surabondance de grâce[4] Le cardinal Hugues explique ainsi ce passage : « La grâce de Jésus-Christ a eu plus d'efficacité que le péché[5] » Il n'y a pas de comparaison à faire, dit l'Apôtre, entre le péché de l'homme et le don que nous a fait Dieu en nous donnant Jésus-Christ. Le délit d'Adam fut grand sans doute, mais la grâce que Jésus-Christ nous a méritée par sa mort est beaucoup plus grande. *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*[6] Je suis venu au monde, dit le Sauveur, afin que les hommes qui ont subi la mort du péché reçoivent par moi, non-seulement la vie de la

[1] Dabit minus, id est vitam æternam, qui dedit majus, id est filium suum.

[2] (*Psal.* CXXXVII, 5.)

[3] Ampliora adepti sumus per Christi gratiam, quam per diaboli amiseramus invidiam. (*Serm. de Asc.*)

[4] Non sicut delictum, ita et donum... ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. (*Rom.* V, 15, 20.)

[5] Christi gratia majoris est efficaciæ quam delictum.

[6] (*Joan.* X, 10.)

grâce, mais encore une vie plus abondande que celle qu'ils ont perdue par leur faute. De là vient que la sainte Eglise appelle heureuse la faute qui nous a valu un tel Rédempteur ; *O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*

Le prophète s'écrie transporté de joie[1]:

Dieu seul est mon soutien, en lui j'ai confiance,
Je ne crains rien, il est ma gloire et ma défense,
C'est lui qui m'a sauvé[a]

Ecce Deus, Salvator meus, fiducialiter agam et non timebo. Quelle crainte puis-je avoir, ô mon Jésus, si vous êtes à la fois mon Sauveur et un Dieu tout-puissant ? Si jusqu'ici je vous ai offensé, je m'en repens de toute mon âme ; désormais je veux vous servir, vous obéir et vous aimer. J'espère fermement, dirai-je avec saint Bonaventure[2], que vous, mon Rédempteur, qui avez tant souffert pour mon salut, vous ne me refuserez rien de ce qui me sera nécessaire pour l'obtenir.

VIII. Le prophète continue ainsi :

« Vous puiserez joyeux à ces pures fontaines,
D'où jaillissent des eaux qui coulent toujours pleines,
Aux sources du Sauveur,
Et vous direz: De Dieu publions les miracles.
Aux peuples révélez son nom et ses oracles ;
Rappelez sa grandeur[b].

Haurietis aquas de fontibus salvatoris, et dicetis in illa die : Confitemini Domino, et invocate nomen ejus. Les plaies de Jésus-Christ sont les sources heureuses où nous pouvons puiser toutes les grâces, si nous les demandons avec ferveur et avec confiance. « Et il sortira de la maison du Seigneur (ainsi Joël l'avait-il prophétisé) une fontaine qui remplira le torrent des épines[3] » La mort de Jésus est, d'après Isaïe, cette fontaine

[1] (*Isa.* XII, 2.)

[2] Fiducialiter agam, immobiliter sperans nihil ad salutem necessarium ab eo negandum, qui tanta pro mea salute fecit et pertulit.

[3] Et fons de domo Domini egredietur, et irrigabit torrentem spinarum. (*Joel.* III, 18.)

(a) *Le prophète Isaïe* trad. etc. (*L'éditeur.*)

(b) Id. (*L'éditeur.*)

promise qui a arrosé nos âmes des eaux de la grâce, et a changé par sa vertu les épines du péché en fleurs et en fruits de vie éternelle. Le Rédempteur, nous dit saint Paul, s'est montré dans ce monde pauvre et nécessiteux, afin que nous devinssions riches par le mérite de sa pauvreté[1]. Le péché nous avait rendus ignorants, injustes, méchants, esclaves de l'enfer; mais Jésus-Christ, dit l'Apôtre, en mourant pour nous, nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption[2]. Saint Bernard explique ces paroles de saint Paul de la manière suivante[3] : Il est devenu notre sagesse en nous instruisant, notre justice en nous pardonnant, notre sanctification par ses exemples, et notre rédemption par sa passion, en nous délivrant des griffes de Lucifer. En un mot, dit saint Paul, les mérites de Jésus-Christ nous ont enrichis de tant de biens, qu'il ne nous manque rien pour être en état de recevoir toutes sortes de grâces[4]

O mon Jésus, mon Jésus, que d'espérances me donne votre passion ! combien ne vous dois-je point, mon bien-aimé ! Plût au ciel que je ne vous eusse jamais offensé ! pardonnez-moi toutes les injures que je vous ai faites, enflammez-moi de votre amour, et assurez mon salut éternel. Puis-je craindre de ne pas recevoir le pardon et toutes sortes de grâces d'un Dieu tout-puissant qui a donné pour moi sa vie ? O mon Jésus, mon espérance, vous avez voulu perdre la vie pour ne pas me laisser me perdre ; de mon côté, je ne veux pas vous perdre, vous qui êtes la bonté sans bornes. Si je vous ai perdu par le passé, c'est une faute que j'expie par mon repentir ; j'espère ne plus vous perdre à l'avenir ; c'est à vous de me venir en aide pour que je ne vous perde plus effectivement. Je vous aime, Sei-

[1] Propter vos egénus factus est, ut illius inopia divites essetis. (II *Cor.* VIII, 9.)

[2] Factus est nobis sapientia a Deo, justitia, sanctificatio et redemptio. (I *Corinth.* I, 30.)

[3] Sapientia in prædicatione, justitia in absolutione, sanctificatio in conversatione, redemptio in passione. (*In Cant. Serm.* XXII, *n.* 4, *et seq.*)

[4] In omnibus divites facti estis ; ita ut nihil vobis desit in ulla gratia. (I *Cor.* I, 15.)

gneur, et je veux toujours vous aimer. Marie, vous qui après Jésus êtes mon espérance, dites à votre fils que vous me protégez, et je serai sauvé. Amen. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV

DE L'AMOUR QUE LE PÈRE ÉTERNEL NOUS A TÉMOIGNÉ PAR LE DON QU'IL NOUS A FAIT DE SON FILS.

I. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*[1]. Dieu a tant aimé le monde, dit Jésus-Christ, qu'il lui a donné son Fils unique. Nous avons ici trois choses à considérer : celui qui donne, ce qu'il donne, et avec quel amour il le donne. Tout le monde sait que plus celui qui donne est recommandable par lui-même, plus le don qu'il fait a de prix. Si quelqu'un reçoit une fleur d'un monarque, il estimera cette fleur plus qu'un trésor Combien ne devons-nous pas priser un don qui nous vient de Dieu ! Et quelle est la chose qu'il nous a donnée ! Ce n'était point assez pour l'amour que ce Dieu nous portait de nous avoir donné tous les biens de la terre, il a voulu se donner lui-même tout entier à nous en la personne du Verbe incarné. « Il nous a fait don, dit saint Jean Chrysostome[2], non d'un serviteur, non d'un ange, mais de son fils. La sainte Eglise, dans son allégresse, s'écrie à ce sujet : *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio ! O inæstimabilis dilectio caritatis ! ut servum redimeres, filium tradidisti.*

O Dieu infiniment grand, comment avez-vous pu vous abaisser jusqu'à user envers nous d'une condescendance si admirable ? qui pourra jamais comprendre un tel excès d'amour, que pour racheter un esclave, vous ayez bien voulu livrer votre Fils unique ? Ah ! Seigneur infiniment bon, puisque dans votre insigne bonté vous m'avez donné ce que vous avez de plus précieux, il est bien juste que je vous donne le plus que

[1] (*Joan.* III, 10.)
[2] Non servum, non angelum, sed filium suum donavit. (*In Joan hom.* XXII, *al.* XXVII, *n.* 2.)

puis. Vous désirez de moi mon amour tout entier; de mon côté, je n'ai pas d'autre désir que d'obtenir le vôtre. Voici mon pauvre cœur que je vous offre; je le consacre tout entier à vous aimer. Sortez toutes de mon cœur, créatures; faites place à mon Dieu qui mérite et est jaloux de le posséder tout entier et sans partage. Je vous aime, Dieu d'amour, je vous aime par-dessus toutes choses, et je veux vous aimer seul, mon créateur, mon trésor, mon tout.

II. Dieu nous a donné son fils; et pourquoi? uniquement par amour. Pilate livra Jésus aux Juifs par la crainte qu'il avait des hommes [1]; mais ce ne fut que par amour pour nous que le Père éternel livra son Fils [2]. L'amour, dit saint Thomas, occupe la première place parmi les dons [3] Quand on nous fait un don, c'est l'amour du donateur qui d'ordinaire le détermine, car l'unique raison d'un don purement gratuit, c'est l'amour. Si le don était fait par tout autre motif que la pure affection, il perdrait sa nature de vrai don. Celui que le Père éternel nous a fait de son Fils a été un véritable don, tout gratuit, sans aucun mérite de notre part. C'est pour cela qu'on dit que l'incarnation du Verbe s'est faite par l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire par l'effet du pur amour, comme le dit le même saint [4]

Mais ce n'a pas été seulement par pur amour que Dieu nous a donné son Fils; ç'a été par l'effet d'un amour immense. C'est là ce que Jésus a voulu nous faire entendre en disant: *Sic Deus dilexit mundum.* Le mot *sic*, dit saint Jean Chrysostome, signifie l'immensité de l'amour avec lequel Dieu nous a fait cet inestimable don [5] Comment un Dieu ne pouvait-il nous montrer plus fortement son amour, qu'il ne l'a fait en dévouant à la mort son Fils innocent pour sauver de mal-

[1] Tradidit voluntati eorum. (*Luc.* XXIII, 25.)

[2] Pro nobis omnibus tradidit illum. (*Rom.* VIII, 32.)

[3] Amor habet rationem primi doni. (3, *q.* 38, *a.* 2.)

[4] Maximo Dei amore provenit ut filius Dei carnem sibi assumeret. (3, *q.* 32, *a* I.)

[5] Verbum SIC οὕτω significat amoris vehementiam. (*In Joan. hom.* XXVII, *al* XXVI, *n* 2.)

heureux pécheurs[1]? Si le Père éternel avait été capable de ressentir de la peine, il en aurait éprouvé sans doute une bien grande, lorsqu'il se vit poussé par sa justice à condamner son fils unique qu'il aimait autant que lui-même, à mourir au milieu des plus cruelles tortures et des outrages les plus sanglants! Dans son infirmité Dieu l'a voulu briser ([a]). Il a voulu, dit Isaïe[2], le faire mourir épuisé de douleurs comme de tourments.

Représentez-vous donc le Père éternel tenant Jésus mort sur ses bras et nous disant : Hommes, voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances[3] Ainsi ai-je voulu le voir maltraiter en expiation de vos crimes[4] : *Propter scelus populi mei percussi eum*? Vous voyez comme je l'ai condamné à mourir sur cette croix, accablé d'affliction, abandonné de tous, même de moi qui l'aime tant. Tout cela, je l'ai fait pour que vous m'aimiez.

O bonté infinie, ô miséricorde infinie, ô amour infini! Dieu de mon âme, puisque vous avez livré à la mort, pour l'amour de moi, l'objet le plus cher à votre cœur, je vous offre le grand sacrifice que vous a fait de sa vie votre fils lui-même, et par les mérites de ce fils, je vous conjure de m'accorder le pardon de mes péchés, votre amour, votre paradis. Ces grâces que je vous demande sont grandes, mais l'offrande que je vous présente les surpasse en grandeur. Pour l'amour de Jésus-Christ, ô mon père, pardonnez-moi et sauvez-moi. Si je vous ai offensé par le passé, je m'en repens plus que de tout autre mal : maintenant je vous estime et je vous aime plus que tous les biens.

III. Ah! quel autre qu'un Dieu infiniment aimant pouvait nous aimer à ce point? « Dieu qui est riche en miséricorde, dit saint Paul, tandis que nous étions morts par nos péchés,

[1] Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (*Rom.* VIII, 32.)
[2] Et Dominus voluit conterre eum in infirmitate.
[3] Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.
[4] (*Isa.* LIII, 8.)
(a) *Le prophète Isaïe* trad. en vers français. (*L'éditeur.*)

nous a, dans l'excès de son amour pour nous, rendu la vie en Jésus-Christ[1] » L'Apôtre appelle excessif l'amour que Dieu nous a montré, en donnant aux hommes, pour prix de la mort de son fils, la vie de la grâce qu'ils avaient perdue par le péché. Mais ce n'était point excessif par rapport à Dieu qui est l'amour même : *Deus charitas est*[2] Il a voulu par là, dit saint Jean, faire voir jusqu'où pouvait aller l'amour d'un Dieu pour les hommes[3].

Nous étions morts à la vie de la grâce par l'effet du péché ; et Jésus par sa mort nous a rendus à la vie. Nous étions misérables, difformes, abominables : mais Dieu, par l'intermédiaire de son fils, nous a rendus gracieux à ses yeux divins. *Gratifivavit nos*, dit l'Apôtre, *in dilecto filio suo*[4] *Gratificavit*, c'est-à-dire suivant le texte grec, *gratiosos non fecit*, ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome : S'il se trouvait un pauvre lépreux tout couvert de plaies, et tout difforme et que quelqu'un vînt à le guérir radicalement de sa lèpre, et à lui procurer avec la beauté du corps les richesses par surcroît, quelles obligations n'aurait pas ce lépreux guéri à son bienfaiteur ! Eh ! combien n'en devons-nous pas davantage à Dieu, qui trouvant nos âmes défigurées et rendues haïssables par tant de fautes commises, non-seulement les a guéries du péché, mais grâce aux mérites de son fils, les a rendues belles et chères à ses yeux. *Benedixit nos omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo*, a dit saint Paul[5] Ce que Corneille de la Pierre interprète de la manière suivante : *Benefecit nobis omni dono spirituali*. Bénir, pour Dieu, c'est faire du bien. En nous donnant Jésus-Christ, le Père éternel nous a donc comblés de tous les biens, non des biens terrestres qui sont bons pour le corps, mais des biens spirituels qui conviennent à l'âme. *In cœlesti-*

[1] Deus autem qui dives est in misericordia, propter nimiam caritatem qua dilexit nos, cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo. (*Ephes*. II. 45.)

[2] (I *Joan*. IV, 16.)

[3] In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quod filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. (I *Joan*. IV, 9.)

[4] (*Ephes*. I, 6.) — [5] (*Ephes*. I, 3.)

bus, c'est-à-dire qu'il nous a donné par son fils une vie céleste dans ce monde et une gloire céleste dans l'autre.

Bénissez-moi donc, ô Dieu d'amour, bénissez-moi, et que l'effet de votre bénédiction soit de m'attirer tout entier à votre amour : *Trahe me vinculis amoris tui*. Faites que l'amour que vous avez eu pour moi, m'enthousiasme pour votre bonté. Vous méritez d'être infiniment aimé ; je vous porte tout l'amour dont je suis capable, je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime plus que moi-même. Je vous consacre ma volonté tout entière, et voici la grâce que je vous demande : faites qu'à dater de ce jour, je ne vive et n'agisse que d'accord avec votre divine volonté, cette volonté qui vous porte à ne vouloir que mon bien et mon salut éternel.

IV. *Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem*[1]. Le Seigneur, disait l'épouse des Cantiques, m'a conduite dans le cellier, c'est-à-dire qu'il a mis sous mes yeux tous les bienfaits dont il m'a comblée pour m'exciter à l'aimer. *Ordinavit in me caritatem*. Afin de conquérir notre amour dit un auteur (Gaspard Sanchez), Dieu a expédié, pour ainsi dire, contre nous toute une armée de grâces[2] Mais le don qu'il nous a fait de Jésus-Christ, dit le cardinal Hugues, a été pour ainsi dire la flèche de réserve prédite par Isaïe[3]. De même, dit le cardinal Hugues, que le chasseur garde sa meilleure flèche pour porter le dernier coup à l'animal qu'il poursuit, de même Dieu, parmi tous ses bienfaits, tenait Jésus en réserve, jusqu'à ce que soit venu le temps de la grâce, et alors il l'a envoyé pour porter le dernier coup et faire pénétrer son amour comme un trait dans les cœurs des hommes[4]. C'est d'une flèche semblable, suivant la remarque de saint Chrysostome, que saint Pierre avait été blessé, quand il répondait à son maître : Sei-

[1] (*Cant.* II, 4.)

[2] Instruxit contra me charitatem tanquam exercitum.

[3] Posuit me sicut sagittam electam, in pharetra sua abscondit me. (*Is.* XLIX, 2.)

[4] Sagitta electa reservatur, ita Christus reservatus est in sinu patris, donec veniret plenitudo temporis, et tunc missus est ad vulneranda corda fidelium.

gneur, vous savez que je vous aime : *Domine, tu scis quia amo te*[6]

Mon Dieu, je me vois tout entouré comme d'autant de filets des aimables inventions de votre amour. Je vous aime, et je sais que vous m'aimez aussi. Qu'est-ce qui pourrait me faire perdre votre amour ? Le péché. Mais c'est à vous à me délivrer par votre miséricorde de ce monstre infernal. Je me résigne à souffrir toute sorte de maux et la mort même la plus cruelle, et jusqu'à l'anéantissement, plutôt que de vous offenser par un péché mortel. Mais vous n'ignorez pas mes chutes passées, vous connaissez ma faiblesse : aidez-moi donc, mon Dieu, pour l'amour de Jésus-Christ. *Opus manum tuarum ne despicias.* Je suis l'ouvrage de vos mains, vous m'avez créé ; faites-moi la grâce de ne pas me repousser. Si je mérite d'être abandonné pour mes péchés, je ne mérite pas moins que vous me fassiez miséricorde pour l'amour de Jésus-Christ, qui vous a donné sa vie pour mon salut. Je vous offre ses mérites qui m'appartiennent tous, et par eux je vous demande et j'espère obtenir de vous que vous m'accorderez la persévérance avec une bonne mort, et en attendant, la grâce d'employer utilement à votre gloire ce qui me reste de vie. C'est assez pour moi de vous avoir offensé, je m'en repens maintenant de tout mon cœur, et je veux vous aimer autant que je le puis. Je ne veux plus résister à votre amour, je me rends à vous sans réserve ; donnez-moi votre grâce et votre amour, et faites de moi ce que vous voudrez. Mon Dieu, je vous aime, je veux vous aimer, et je ne vous demande pas d'autre grâce que de vous aimer toujours. Exaucez-moi, Seigneur, en considération des mérites de Jésus-Christ. Marie, ô ma mère, priez Dieu pour moi. Amen, amen. Ainsi soit-il.

[1] (*Joan.* XXI, 15.)

CHAPITRE XVI

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU, QUI A VOULU MOURIR POUR NOUS.

I. *Et ecce tempus tuum, tempus amantiam...et decora facta es vehementer nimis*[1] Le temps où vous êtes, dit le Seigneur, dans Ezéchiel, est le temps de ceux qui aiment, et vous avez acquis à mes yeux une parfaite beauté. Combien ne sommes-nous pas redevables au Seigneur, nous chrétiens, de ce qu'il nous a fait naître depuis la venue de Jésus-Christ ! Le temps où nous vivions n'est plus une ère de crainte et de terreur, comme on pouvait le dire du temps des Hébreux, mais d'amour, depuis qu'on a vu un Dieu mourir pour notre salut et pour être aimé de nous. Il est de foi que Jésus-Christ nous a aimés, que c'est par amour pour nous qu'il s'est livré à la mort : *Christus dilexit nos et tradidit semet ipsum pro nobis*[2]. Et qui jamais aurait pu faire mourir un Dieu tout-puissant, s'il n'avait voulu lui-même donner volontairement sa vie ? « Je donne ma vie, nous a-t-il assuré , personne ne peut me l'ôter malgré moi, mais c'est de moi-même que j'en fais le sacrifice[3]. Saint Jean observe que Jésus nous a donné la plus grande preuve de son amour qu'il lui fût possible de nous donner[4]. Un pieux écrivain a dit de même que Jésus-Christ, aux approches de sa mort, nous a témoigné son amour au plus haut degré[5].

Mon bien-aimé Rédempteur, vous vous êtes donné tout à moi par amour ; par amour aussi je me donne tout à vous. Vous avez donné votre vie pour mon salut ; je veux mourir quand et comme il vous plaira pour votre gloire. Vous ne pouviez rien faire de plus pour gagner mon amour ; mais moi in-

[1] (*Ezech.* XVI, 8...13.) — [2] (*Ephes.* V, 2.)

[3] Ego pono animam meam, Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso. (*Joan.* X, 17.)

[4] Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos. (*Jo.* XLII, 1.)

[5] Snmmum dilectionis testimonium circa finem vitæ in cruce monstravit. (*Contens.* X, 2, *l.* 10, *d.* 4.)

grat, je vous déserte pour m'attacher à des riens. Je m'en repens du fond de mon cœur, pardonnez-moi, mon Jésus, par les mérites de votre passion, et en signe de pardon, aidez-moi à vous aimer. Je sens en moi, par votre grâce, un grand désir de vous aimer, et j'ai résolu d'être tout à vous ; mais je vois ma faiblesse et j'ai présentes à mes yeux les infidélités que j'ai commises ; vous seul pouvez me secourir et me rendre fidèle ([a]). Aidez-moi, mon amour, faites que je vous aime, et je ne vous demande rien de plus.

II. Le bienheureux Denys le Chartreux dit que la passion de Jésus-Chrit est appelée un excès dans l'Evangile[1], parce qu'elle a été en effet un excès de bonté et d'amour pour les hommes[2]. Dieu ! quel fidèle pourrait vivre sans aimer Jésus, s'il méditait souvent sur la passion? Les plaies de Jésus, dit saint Bonaventure, sont des blessures d'amour ; ce sont des dards enflammés qui percent les cœurs les plus durs et embrasent les âmes les plus glacées[3]. Le bienheureux Henri Suzon, voulant imprimer sur son cœur son amour pour Jésus, prit un jour un fer tranchant, et burina sur sa poitrine en caractères sanglants le nom de son Seigneur bien-aimé ; il se rendit ensuite à l'église, et là, prosterné devant le crucifix, il lui dit : O Seigneur, unique amour de mon âme, vous connaissez mon désir, j'aurais voulu pouvoir écrire votre nom plus avant dans mon cœur, mais je ne le puis. Vous qui pouvez tout, suppléez aux forces qui me manquent, gravez au fond de mon âme votre nom adoré, de telle sorte qu'il ne puisse plus s'en effacer, ni votre amour en sortir.

Dilectus meus candidus et rubicundus electus ex millibus. « Mon bien aymé est blanc et rouge, est-il dit dans le Canti-

[1] Et dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem. *(Luc.* IX, 31.)

[2] Dicitur passio Christi excessus, quia in ea ostensus est excessus dilectionis et pietatis.

[3] O vulnera corda saxea vulnerantia et mentes congelatus inflammantia!

(*a*) Le e texte ttalien porte *felice*, mais il est probable que c'est une faute d'impression, et qu'on doit lire plutôt *fedele*. (*L'éditeur.*)

que des cantiques[1], en tant qu'homme il est si singulier, qu'on ne peut le reconnaître entre mille [a]. » O mon Jésus, blanc de votre innocence sans tache, ronge et teint ensuite de sang sur la croix, je vous choisis pour objet unique de mon amour. Qui voudrais-je aimer, si ce n'est vous ? Quel autre objet puis-je trouver plus aimable que vous, mon Rédempteur, mon Dieu mon tout ? Je vous aime par-dessus tout, ô mon Seigneur très-aimable, je vous aime sans partage et avec toute l'affection dont je suis capable.

III. Oh ! si tu connaissais le mystère de la croix[2], disait saint André au tyran qui le faisait torturer ! Il voulait dire : Si tu connaissais l'amour que Jésus-Christ t'a porté, si tu savais qu'il a voulu mourir sur une croix pour te sauver, tu quitterais bientôt tous tes biens, tu abandonnerais tes espérances et tes affections mondaines, pour te donner tout entier à l'amour de ton Sauveur ! On pourrait dire la même chose à ces chrétiens qui croient bien à la passion, mais qui n'y pensent jamais. Ah ! si tous les hommes songeaient à l'amour que Jésus-Christ leur a montré par sa mort, il serait seul maître de nos cœurs. Le bienheureux Rédempteur est mort et puis est ressuscité, a dit l'Apôtre, pour se rendre maître de nos cœurs par l'amour qu'il nous a montré à tous en mourant[3] Soit donc que nous mourions ou que nous vivions, ajoutait-il, il est juste que nous soyons tout entiers à Jésus-Christ, qui nous a sauvés à un si grand prix. Heureux celui qui pourrait dire, comme le fit saint Ignace martyr, au moment de perdre la vie pour Jésus-Christ : Viennent les flammes, les croix, les bêtes, toutes les tourtures ; tout cela m'importe peu, pourvu que je parvienne à posséder Jésus-Christ[4] !

[1] (*Cant.* v, 10.)
[2] O si scires mysterium crucis ?
[3] In hoc Christus mortuus est, et resurrexit, ut mortuorum et vivorum dominetur. Sive ergo morimur, sive vivimus, Domini sumus. (*Rom.* xiv, 9.)
[4] Ignis, crux, bestiæ et tota tormenta in me veniant, tantum te, Christe, fruar !
(*a*) Trad. de S. Franç. de Sales (*Œuvres*, *t.* III, *p.* 65.)
(*L'editeur.*)

O mon aimable Seigneur, vous êtes mort pour gagner mon âme ; mais qu'ai-je fait, moi, pour gagner votre affection ? Ah ! combien de fois ne vous ai-je point abandonné pour des choses de nulle valeur ? Malheureux que je suis, je savais bien que le péché me faisait perdre votre grâce, je voyais qu'en le commettant je vous causais un grand déplaisir, et cependant je le commettais. Ce qui me console, c'est que vous êtes une bonté infinie, qui oubliez les injures, aussitôt que le pécheur se repent et vous aime. Ah ! pardonnez-moi, doux Jésus, et rendez-vous, dès ce jour, maître de mon cœur rebelle. Je le remets en vos mains, et je me livre entièrement à vous. Dites-moi ce que vous voulez, je le ferai. Oui, Seigneur, je veux vous aimer, vous complaire en tout ; daignez me venir en aide, et j'espère en venir à l'effet.

IV Jésus, pour être mort, n'a point cessé de nous aimer, il nous aime encore, et il nous recherche avec autant d'empressement qu'il en avait montré en venant du ciel nous chercher et mourir pour nous. On sait quelle éclatante marque Jésus-Christ donna de son amour à saint François Xavier : comme ce saint voyageait sur mer, une tempête qui survint lui enleva son crucifix. Arrivé sur le rivage, le saint rêvait tout triste à la perte douloureuse qu'il avait faite, et songeait aux moyens de la réparer, quand il aperçut une écrevisse de mer qui portait le crucifix élevé entre ses bronches. Saint François s'avança à la rencontre du monstre marin, reprit l'image de son Dieu, et pleurant d'attendrissement et de joie, il la mit sur sa poitrine. Oh ! avec quelle ardeur Jésus s'avance à la rencontre de l'âme qui le cherche : *Bonus est Dominus... animæ quærenti illum*[1] Mais de l'âme qui le cherche avec un véritable amour ! Ceux qui refusent les croix que le Seigneur leur envoie, pensent-ils avoir ce véritable amour ? *Christus sibi non placuit*, écrivait saint Paul aux Romains[2], c'est-à-dire, comme l'explique Corneille de la Pierre, qu'il n'a point cherché à faire sa propre volonté ni à servir ses intérêts, mais qu'il a

[1] (*Thren.* III, 25.) — [2] (*Rom.* XV, 3.)

sacrifié tout cela et sa vie même pour notre salut[1] Jésus, par amour pour nous, n'a point cherché les plaisirs de la terre, mais plutôt tout innocent qu'il était, les peines et la mort, et la mort des coupables. Et nous, que cherchons-nous par amour pour Jésus-Christ ? Saint Pierre martyr, étant en prison, se lamentait un jour de ce qu'on lui intentait une accusation injuste : Seigneur, s'écriait-il, qu'ai-je fait pour avoir à subir cette persécution ? Jésus crucifié lui répondit : Et moi, quel mal avais-je fait, lorsqu'on m'a attaché à cette croix !

O mon cher Sauveur, vous demandiez quel mal vous aviez fait ! Vous nous avez trop aimés, puisque vous avez voulu tant souffrir pour nous ; et nous, qui pour nos péchés méritions l'enfer, nous refuserions de souffrir les peines que vous nous envoyez pour notre bien ? Vous êtes tout amour, ô mon Jésus, pour qui vous cherche. Moi, je ne vous demande ni douceurs ni consolations ; je ne veux que vous et votre volonté. Donnez-moi votre amour, et traitez-moi ensuite comme vous le voudrez. J'embrasse toutes les croix que vous m'enverrez, la pauvreté, les persécutions, les maladies, les douleurs ; délivrez-moi seulement du mal du péché. Tous les maux que j'aurai à souffrir seront peu de chose auprès de ceux que vous avez soufferts pour moi.

V « Pour racheter un esclave, a dit saint Bernard, ni le Père n'a épargné son fils, ni le fils ne s'est épargné lui-même[2] Et après tant d'amour pour les hommes, nous n'aimerions point un Dieu si aimant ? L'Apôtre écrivait aux Corinthiens que Jésus est mort pour nous tous, afin que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort pour nous[3] Mais, hélas ! la plus grande partie des hommes, peu sensibles à

[1] Christus, suæ voluntati et commodis non servivit ; sed ea omnia et vitam pro nostra salute exposuit.

[2] Ut servum redimeret, nec pater filio, nec filius sibi ipse pepercit. (*in fer.* IV, *hebd. S. serm. n.* 4.)

[3] Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. (II *Cor.* v, 15.)

la mort d'un Dieu, vivent pour le péché, et pour le service du démon, au lieu de vivre pour Jésus-Christ. L'amour, disait Platon, est l'aimant de l'amour : *Magnes amoris amor*. Sénèque disait aussi : *Si vis amaris, ama* : aime, si tu veux être aimé. Et Jésus qui en mourant pour les hommes semble avoir poussé l'amour jusqu'à la folie, comme le dit saint Grégoire [1], comment se fait-il qu'avec toutes les preuves d'amour qu'il nous donne, il n'ait pu encore gagner nos cœurs? Comment se fait-il que tant d'amour de sa part n'ait pas jusqu'ici fait naître l'amour en nous?

Oh! plût à Dieu que tous les hommes vous aimassent, ô très-aimable Jésus! vous êtes un Dieu digne d'un amour infini; mais, mon pauvre maître, permettez-moi de vous appeler ainsi, vous êtes si aimable, vous avez tant fait et tant souffert pour être aimé des hommes, et pourtant combien y en a-t-il qui vous aiment? Je les vois presque tous s'attacher à aimer, ceux-ci leurs parents, ceux-là leurs amis, les uns les richesses et les honneurs, les autres leurs plaisirs, et jusqu'à des brutes; mais combien y en a-t-il qui vous aiment, vous l'objet infiniment aimable? Le nombre en est bien petit; mais c'est dans ce petit nombre que je veux être, moi, misérable pécheur, qui durant un temps vous ai offensé aussi en m'éloignant de vous pour aimer les choses de la terre. Mais à présent je vous aime, je vous estime au-dessus de tout, et je ne veux aimer que vous. Pardonnez-moi, mon Jésus, et secourez-moi.

VI. Ainsi donc, ô Chrétien, disait saint Cyprien, Dieu se contente de toi au point de vouloir bien subir la mort pour gagner ton amour, et toi, tu ne te contenteras pas de ton Dieu, tellement qu'on te verra aimer d'autres objets que lui? *Contentus est te Deus, et tu non eris contentus Deo tuo* [2]? Non, mon Jésus bien-aimé, je ne veux point d'amour en moi qui ne soit pour vous : je suis heureux de vous posséder, je renonce à

[1] Stultum visum est ut pro omnibus auctor vitæ moreretur. (*In Evang. hom.* VI, *n.* 1.)

[2] S. Cyprien cité par Contenson.

toute autre affection : votre amour seul me suffit. Je vous entends me dire [1] : « Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, et comme un sceau sur ton bras[a]. » Oui, mon Jésus crucifié, je vous place comme un cachet sur mon cœur, afin qu'il reste fermé à tout sentiment qui vous serait étranger. Je vous ai autrefois causé du déplaisir par d'autres amours, mais à présent le seul regret qui me tourmente, c'est que mes péchés m'aient fait perdre votre amour. A l'avenir, *quis me separabit a caritate Christi ?* qui partagera avec vous mon amour ?

Non, mon très-aimable Seigneur, depuis que vous m'avez fait connaître l'amour que vous avez eu pour moi, je ne veux plus vivre sans vous aimer. Je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de cette âme que vous avez tant aimée et tant recherchée. Ah ! par les mérites de votre mort, qui sépara de votre corps avec tant de douleur votre âme bénie, détachez-moi de tout amour qui pourrait m'empêcher d'être tout à vous, et de vous aimer de tout mon cœur. Marie, mon espérance, aidez-moi à aimer votre fils seul et sans partage, afin que je puisse dire avec vérité durant tout le cours de ma vie : *Amor meus crucifixus est, amor meus crucifixus est* : Mon amour est crucifié, oui, mon amour est crucifié ! Amen.

ORAISON DE SAINT BONAVENTURE.

O Jésus, qui pour mon salut ne vous êtes pas épargné vous-même, imprimez en moi votre passion, afin que, de quelque côté que je tourne les yeux, j'aperçoive toujours vos plaies, et que je ne puisse trouver de repos qu'en vous, et dans la méditation de vos souffrances.

[1] Pone me ut signaculum super cor tuum. (*Cant.* VIII, 6.)

(*a*) Trad. de S. Franç. de Sales. (*Œuvres, t.* III, *p.* 79.)

(*L'éditeur.*)

REFLEXIONS ET ASPIRATIONS

SUR LA

PASSION DE JÉSUS-CHRIST

AVIS AU LECTEUR

Mon cher lecteur, dans mon livre des *Gloires de Marie*(*a*), je vous avais promis un traité de l'amour que nous devons à Jésus-Christ (*b*). Mais depuis la publication du premier ouvrage, ma santé a été si fort dérangée par de graves infirmités, que mon directeur ne m'a point permis de remplir ma promesse. Tout ce que j'ai obtenu, et à grand'peine, c'est de pouvoir mettre en lumière ces réflexions succintes sur la passion de Jésus, dans lesquelles, du reste, j'ai fait entrer, pour ainsi dire, la fleur de tous les matériaux que j'avais recueillis sur cette matière ; excepté néanmoins ce qui a rapport à la naissance et à l'incarnation du Seigneur : car ces matières, si toutefois il m'est permis de suivre ma pensée, trouveront leur place dans un petit écrit sur la neuvaine de Noël (*c*). J'espère pourtant que l'opuscule que je vous présente aujourd'hui vous sera agréable, en ce qu'il placera sous vos yeux et dans leur ordre naturel tous les passages des saintes écritures relatifs à l'amour que Jésus-Christ a montré en mourant pour les hommes. Il n'est rien, je crois, qui soit plus propre à inspirer à un chrétien l'amour divin, que la parole même de Dieu, tirée des livres sacrés.

(*a*) Voir le tome XVI de cette édition.

(*b*) On trouvera cet autre traité au tome XIII de cette même édition, à partir de la page 249.

(*c*) Voir notre tome XIV, p. 141 et suiv.

(*L'éditeur.*)

Aimons donc Jésus-Christ, en qui nous trouvons notre Sauveur, notre Dieu et tout notre bonheur. Je vous exhorte à jeter chaque jour un coup-d'œil sur sa passion, car vous y trouverez tous les motifs que nous pouvons avoir d'espérer la vie éternelle, et d'aimer Dieu de qui dépend notre salut. Tous les saints ont été vivement épris de Jésus et de sa passion, et c'est là ce qui les a rendus saints. Le P. Balthazar Alvarez, comme on le lit dans sa vie, disait qu'on n'a rien fait pour son salut, tant qu'on n'est pas arrivé au point d'avoir constamment dans son cœur Jésus crucifié ; et c'est pourquoi son oraison consistait à se mettre aux pieds de Jésus crucifié, et en méditant en lui spécialement trois choses, la pauvreté, le mépris et les douleurs, à recueillir les leçons que Jésus lui adressait du haut de sa croix. Vous aussi, vous pouvez vous sanctifier de même, si vous persévérez également à considérer ce que votre Rédempteur a fait et souffert pour vous. Priez-le sans cesse de vous donner son amour. Demandez aussi cet amour à la sainte Vierge Marie, qui est appelée la mère du bel amour. Et quand vous leur demanderez ce grand don, demandez-le aussi pour moi qui ai désiré contribuer à votre sanctification en vous offrant cet opuscule. Je vous promets de faire pour vous la même chose, afin que nous puissions un jour, dans le paradis, nous embrasser dans la sainte charité, et nous reconnaître pour serviteurs dévoués de notre très-aimable Seigneur, de qui nous serons les compagnons éternels, choisis pour aimer face à face et à jamais notre Sauveur et notre amour, Jésus. Amen.

REFLEXIONS ET ASPIRATIONS

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

EXPOSÉE SIMPLEMENT, D'APRÈS LES ÉVANGÉLISTES ET LEURS DESCRIPTIONS

INTRODUCTION.

Rien, dit saint Augustin, n'est plus utile à ceux qui veulent acquérir le salut éternel, que de penser chaque jour aux peines que Jésus-Christ a souffertes pour l'amour de nous[1] Et avant saint Augustin lui-même, Origène avait dit que le péché ne peut régner dans l'âme qui réfléchit souvent sur la mort de son Sauveur[2]. Ajoutons que le Seigneur révéla à un saint solitaire qu'il n'y a pas d'exercice plus propre à allumer dans un cœur l'amour divin, que la méditation sur la passion du Rédempteur. Le Père Balthazar Alvarez disait en conséquence, que l'ignorance des trésors renfermés dans la passion de Jésus était la perte de bien des chrétiens ; aussi recommandait-il à ses pénitents de se regarder comme n'ayant rien fait, tant qu'ils n'étaient pas parvenus à tenir sans cesse fixée dans leur cœur l'image de Jésus-Christ crucifié. Les plaies de Jésus-Christ,

[1] Nihil tam salutiferum, quam quotidie cogitare quanta pro nobis pertulit Deus homo.

[2] Certum est, quia ubi mors Christi animo circumfertur, non potest regnare peccatum.

disait saint Bonaventure, ont la double vertu de faire des empreintes profondes dans les cœurs les plus durs et d'enflammer les âmes les plus glacées[1].

Cela posé, un docte auteur, le P Croiset, dit avec raison que rien ne nous découvre mieux les trésors renfermés dans la passion de Jésus-Christ, que la simple histoire de sa passion elle-même ; il suffit à l'âme fidèle, pour s'enflammer de l'amour divin, d'étudier le récit qui en est fait dans les Evangiles, et de considérer d'un œil chrétien ce que le Sauveur a souffert sur les trois principaux théâtres de sa passion, à savoir, dans le jardin des Oliviers, dans la ville de Jérusalem et sur le mont Calvaire. Beaucoup d'écrivains religieux ont composé et écrit sur la passion de bonnes et belles réflexions; mais une seule parole de l'Ecriture fait assurément plus d'impression sur un chrétien que cent et mille pages de contemplations et de révélations rapportées commme ayant été faites à quelques personnes dévotes, puisque les Ecritures nous assurent que tout ce qu'elles attestent est certain d'une certitude de foi divine. C'est aussi dans ce but que j'ai voulu mettre en ordre et rapporter simplement dans ce petit ouvrage, pour le profit et la consolalion des âmes éprises d'amour pour Jésus-Christ, en me contentant d'y ajouter quelques courtes réflexions et affections, les traits de la passion de Jésus-Christ racontés par les Evangélistes, qui nous fournissent des matières à méditer pendant des centaines et des milliers d'années, en même temps qu'à nous embrasser d'amour pour notre généreux rédempteur.

O Dieu ! comment est-il possible qu'une âme qui a de la foi, et qui songe aux douleurs et aux ignominies que Jésus-Christ a endurées pour nous, ne se sente pas brûler d'amour et ne prenne pas de fortes résolutions de se sanctifier, pour n'être pas ingrate envers un Dieu aussi aimant? La foi nous est ici nécessaire : car qui pourrait jamais croire, si la foi ne nous en assurait, tout ce que Dieu a fait réellement pour

[1] O vulnera corda saxea vulnerantia et mentes congelatas inflammantia !

l'amour de nous ? Il s'est anéanti lui-même, comme nous le dit l'Apôtre, en prenant la forme d'esclave[1]. Qui jamais, voyant Jésus né dans une étable, pourrait croire que c'est ce même Dieu que les anges adorent dans le ciel ? Qui, le voyant fuir vers l'Egypte pour échapper aux mains d'Hérode, pourrait croire qu'il est le Tout-Puissant? Qui pourrait s'imaginer qu'il possède la souveraine félicité, en assistant à son agonie et à sa tristesse dans le jardin des Oliviers ? Qui pourrait le voir attaché à la colonne, ou suspendu à une croix infamante, et croire en même temps qu'il est le souverain Seigneur de l'univers ?

Si l'on voyait un grand roi se faire ver de terre, se traîner sur le sol, se blottir dans la fange, et de là créer des ministres, gouverner son royaume et donner des lois, qui ne se sentirait frappé de stupeur ! O sainte foi, dites-nous ce qu'est Jésus-Christ, qui est cet homme. C'est le Verbe éternel, c'est le Fils unique de Dieu, nous dit saint Jean[2] Et cet Homme-Dieu, quelle vie a-t-il menée sur la terre? Ecoutez ce qu'en avait rapporté d'avance le prophète Isaïe[3] :

Il n'avait en ses traits nul éclat glorieux.
Rien qui plaise aux regards et qui frappe les yeux.
Le dernier des humains, sans aucune apparence,
Homme de la douleur et sachant la souffrance [a].

Virum dolorum, l'homme de la douleur, ce qui signifie que Jésus-Christ a voulu être affligé de toutes les douleurs, de telle manière qu'il n'y avait pas un seul instant de sa vie qui fût exempt de souffrances. Mais Jésus n'a pas seulement été l'homme de douleurs, il a été de plus l'homme des mépris et des plus sanglants outrages : *despectum et novissimum virorum* , le plus méprisé et le plus maltraité des hommes, comme s'il en eût été le dernier et le plus vil ; chargé de

[1] Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. (*Phil.* II, 8.)
[2] Verbum caro factum est.
[3] Et vidimus eum... despectum et novissimum vivorum, virum dolorum.
(a) *Le prophète Isaïe* trad. en vers franç. (*L'éditeur.*)

liens par les bourreaux comme un malfaiteur, battu de verges comme un esclave, traité de roi par une dérision cruelle, attaché à une croix ignominieuse ! Quelle impression tous ces faits ne doivent-ils pas faire sur ceux qui ont la foi ! quel désir ne doivent-ils pas faire naître de souffrir pour Jésus-Christ ! « Toutes les plaies de Jésus-Christ, dit saint François de Sales, sont autant de bouches qui nous disent comment nous devons souffrir pour lui. » C'est là la science des saints, de souffrir constamment pour Jésus, et c'est de cette manière que nous pourrons bientôt devenir des saints. De quels sentiment d'amour ne nous sentirons-nous pas embrasés à la vue des flammes qui s'exhalent du sein du Rédempteur ? Et quel bonheur n'est-ce pas de pouvoir brûler du même feu que notre Dieu lui-même ! Eh ! quelle joie aussi d'être uni à Dieu par les chaînes de l'amour !

Mais comment se fait-il que tant de chrétiens regardent Jésus-Christ sur la croix d'un œil indifférent ? On les voit la semaine sainte assister aux cérémonies par lesquelles l'Eglise célèbre sa passion et sa mort ; et l'on n'aperçoit en eux ni attendrissement, ni reconnaissance, comme s'il s'agissait de choses fabuleuses, ou qui nous seraient tout-à-fait étrangères. Est-ce qu'ils ignorent ou refusent de croire ce que nous disent les Evangiles de la passion de Jésus-Christ ? Je dis qu'ils savent et qu'ils croient, mais c'est qu'ils n'y pensent pas. Ah ! il suffit d'y croire et d'y penser pour ne pouvoir se défendre d'aimer ce Dieu qui a tant souffert et qui est mort pour nous. « La charité de Jésus-Christ nous presse ; » dit saint Paul[1]. Dans la passion du Seigneur, nous devons moins considérer les douleurs et les outrages qu'il a eu à subir, que l'amour qui les lui a fait supporter Si Jésus-Christ a voulu tant souffrir, ce n'a pas été seulement pour nous sauver, car il lui aurait suffi pour cela d'une simple prière ; mais ç'a été surtout pour nous faire comprendre l'amour qu'il nous portait, et pour gagner ainsi notre affection et nos cœurs. Je le répète, une

[1] Caritas Christi urget nos. (II, *Cor.* v, 14.)

âme qui pense à cet amour de Jésus-Christ pour nous ne peut s'empêcher de l'aimer. *Caritas Christi urget nos.* Elle se sentira obligée, et pour ainsi dire contrainte, de lui donner toutes ses affections. Au fond, Jésus en mourant pour nous tous a voulu nous obliger tous tant que nous sommes à ne plus vivre pour nous-mêmes, mais pour notre généreux rédempteur, qui a sacrifié pour l'amour de nous sa vie divine.

Oh ! que vous êtes heureuses, âmes aimantes, qui méditez souvent sur la passion de Jésus ! A ces sources salutaires des plaies du Sauveur, vous puiserez, dit Isaïe[1], les eaux intarissables de l'amour et de la confiance. Quel pécheur, quelque énormes que soient ses fautes, s'il en éprouve un repentir sincère, pourrait douter de la miséricorde divine, à l'aspect de Jésus crucifié, sachant que le Père éternel a chargé de tous nos péchés ce fils bien-aimé, afin qu'il satisfasse pour nous tous à sa justice[2] ?

En place de nous tous le prenant pour victime,
L'Eternel a sur lui fait peser notre crime[a].

Comment pourrions-nous craindre, ajoute saint Paul, que Dieu nous refuse quelque grâce, après qu'il nous a donné son propre fils[3] ?

[1] Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.
[2] Et posuit Dominus in eo iniquitates omnium nostrum. (*Isa.* 53, 6.)
[3] Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit? (*Rom.* VIII, 32.)
(a) *Le prophète Isaïe* trad. en vers français. (*L'éditeur.*)

CHAPITRE Ier.

Jésus fait son entrée à Jérusalem

« Voici que ton roi vient à toi plein de douceur, monté sur un âne et sur une ânesse habituée au joug[1] » Jésus-Christ, comme le temps approchait de sa passion, partit de Béthanie pour entrer dans Jérusalem. Considérons ici l'humilité de Jésus-Christ, de ce roi du ciel, qui voulut faire son entrée dans cette ville, monté sur une ânesse. O Jérusalem, vois ton roi qui s'avance doux et paisible ; ne crains pas qu'il vienne pour régner sur toi et s'emparer de tes richesses : il vient plein d'amour et de compassion te racheter et te sauver aux dépens de sa propre vie. Cependant, le peuple qui depuis quelque temps le vénérait à cause de ses miracles et surtout à cause du dernier, c'est-à-dire de la résurrection de Lazare, courut de toutes parts au-devant de lui. Les uns étendent leurs vêtements sur la voie qu'il parcourt, les autres sèment sur son passage des branches d'arbres. Oh ! qui aurait dit que ce Jésus, qu'on reçoit avec tant d'honneurs, sera dans peu de jours condamné par ce même peuple à mourir sur une croix !

O mon aimable Jésus, avez-vous donc voulu faire cette entrée glorieuse, afin que votre passion et votre mort parussent d'autant plus ignominieuses qu'on vous aurait accueilli avec plus d'honneur ! Les louanges que vous donne maintenant cette ville ingrate se changeront bientôt en malédictions et en

[1] Ecce rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinum, et pullum filium subjugalis. (*Matth.* XXI, 5.)

injures. Ils disent maintenant : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini*[1] ; Gloire à vous, fils de David, soyez béni à jamais, puisque vous venez pour nous au nom du Seigneur. Et dans quelques heures, ils crieront : *Tolle, tolle, crucifige eum* : Hâte-toi, Pilate, délivre-nous de l'aspect de ce méchant ; ordonne qu'il soit crucifié ! Maintenant ils se dépouillent de leurs vêtements ; et cinq jours à peine seront passés, qu'ils vous arracheront les vôtres pour vous torturer et vous crucifier. Maintenant ils mettent à vos pieds des rameaux et des branches de palmier, et ils vous comblent de bénédictions ; bientôt ils couronneront votre tête d'épines aiguës, et ils vous accableront d'outrages en blasphémant contre vous. Va, mon âme, à ton Dieu, et dis-lui avec reconnaissance et amour : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Mon Rédempteur bien-aimé, soyez toujours béni, puisque vous êtes venu pour me sauver ; si vous n'étiez pas venu, nous serions tous perdus.

Et ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam[2]. Quand il fut près de cette malheureuse cité, Jésus la regarda, et pleura, soit en songeant à son ingratitude, soit en prévoyant sa ruine prochaine. C'était aussi sur moi, Seigneur, que vous pleuriez, sur mon ingratitude et sur la perte de mon âme ; oui, vous pleuriez sur le mal que je me suis fait à moi-même en vous bannissant de mon âme et en vous forçant à me condamner aux peines de l'enfer, dont vous vouliez me délivrer au prix de votre sang. Ah ! c'est moi, moi seul, qui dois pleurer, parce que je vous ai offensé, et que mes péchés m'ont séparé de vous qui m'avez tant aimé. Père éternel, par ces larmes que votre fils répandit alors sur moi, donnez-moi une vive douleur de mes péchés ; et vous, mon Jésus, par votre cœur aimant et tendre, ayez pitié de moi, car je me repens vivement de vous avoir donné tant de sujets de peine, et je forme la sincère résolution de n'aimer que vous.

Lorsque Jésus fut entré à Jérusalem, il passa toute la jour-

[1] (*Matth.* XXI, 9.) — [2] (*Luc.* XIX, 14.)

née à prêcher et à guérir des malades ; mais, la nuit venue, il fut obligé de retourner à Béthanie, puisque personne ne lui offrit d'asile pour passer la nuit. Mon doux Seigneur, si les autres vous repoussent, je ne vous repousserai pas, moi. Il fut un temps où dans mon aveuglement je vous fermais mon cœur; mais aujourd'hui le bonheur de m'unir à vous vaut plus pour moi, que la possession de tous les royaumes de la terre. Ah ! mon Dieu ! que rien ne me sépare jamais de votre amour !

CHAPITRE II

CONSEIL DES JUIFS ET TRAHISON DE JUDAS.

Collegerunt ergo pontifices et pharisæi concilium, et dicebant: Quid facimus? quia hic homo multa signa facit. « Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent leur conseil, et ils disaient : Que ferons-nous? cet homme opère beaucoup de miracles[1] ? » Pendant que Jésus faisait des miracles et accordait des grâces pour le bien de tous, les premiers personnages de la ville s'unirent pour tramer la mort de l'auteur de la vie. Le grand-prêtre Caïphe tint alors ce propos : « Il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour tout le peuple, et que la nation entière ne soit pas perdue[2]. » A compter de ce moment, dit encore saint Jean, ces hommes iniques ne pensèrent plus qu'à trouver les moyens de faire périr Jésus. O Juifs, pourquoi tant de précautions? Le Rédempteur ne fuira pas : il n'est venu sur la terre que pour mourir, et pour délivrer par sa mort tous les hommes et vous-mêmes de la mort éternelle.

Mais voici Judas qui se présente aux prêtres, et qui leur dit : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai[3]? Oh !

[1] (*Joan.* XI, 47.)

[2] Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. (*Ibid.* 50.)

[3] Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam? (*Matth.* XXVI, 15.)

que les Juifs eurent alors d'allégresse! ils haïssaient mortellement Jésus, et c'était un de ses propres disciples qui voulait le trahir et le remettre en leurs mains. De même l'enfer se réjouit, lorsqu'une âme qui a longtemps servi Jésus-Christ vient à le trahir pour quelque malheureux intérêt terrestre, ou pour quelque vil plaisir qu'elle se donne.

Et toi, Judas, puisque tu veux vendre ton Dieu, fais-toi payer au moins un prix qui vaille ce que tu livres. C'est un bien infini ; et c'est pour trente deniers que tu conclus ce marché odieux[1] ! Mon âme, cesse de t'occuper de Judas, et pense à toi-même; dis-moi pour quel prix tu as vendu tant de fois au démon la grâce divine. Ah ! mon Jésus, j'ai honte de paraître devant vous, quand je pense à toutes les injures que je vous ai faites. Combien de fois ne me suis-je pas détourné de vous, afin de satisfaire quelque fantaisie, ou de me procurer quelque plaisir passager ! Je savais que ce péché me ferait perdre votre amitié, et c'est volontairement que j'y ai renoncé pour des choses de peu de valeur. Ah ! que ne suis-je mort avant de me rendre coupable ? je me repens de tout mon cœur, ô mon Jésus ; je voudrais mourir de douleur

Considérons ici la bonté de Jésus Christ, qui, connaissant très-bien la convention que Judas venait de faire, ne le repousse pas lorsqu'il le revoit, ne le regarde pas de mauvais œil, l'admet au contraire dans sa compagnie et à sa table, l'avertit de sa trahison, afin qu'il rentre en lui-même, et le voyant obstiné, n'hésite pas à se placer devant lui et à lui laver les pieds. O Jésus, c'est ainsi que vous en usez avec moi ; je vous ai dédaigné, je vous ai trahi, et vous ne m'avez pas rejeté, vous me gardez votre amour, vous m'admettez à votre table sacrée. O mon Sauveur ! que ne vous ai-je toujours aimé ! Ah ! comment pourrais-je désormais m'éloigner de vos pieds sacrés, et renoncer à votre amour ?

[1] Et illi constituerunt ei trigenta argenteos. (*Matth. Loc. cit.*)

CHAPITRE III

DERNIÈRE CÈNE DE JÉSUS-CHRIST AVEC SES DISCIPLES.

Sciens Jesus, quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad patrem, cum dilexisset suos, in finem dilexit eos. Jésus-Christ sachant que le moment était venu pour lui de quitter ce monde pour retourner à son père, et n'ayant jusque-là que trop aimé les hommes, voulut encore leur laisser le dernier et le plus précieux gage de son amour [1] Voyez-le assis à table, et tout rempli de charité, se tourner vers ses disciples et leur dire : « Sachez mes disciples (et en leur parlant ainsi, il s'adressait aussi à nous), sachez que ce que j'ai le plus ardemment désiré, durant tout le temps de ma vie, c'était de faire avec vous cette dernière cène [2], après laquelle je dois aller m'immoler pour votre salut.

Telle est donc, ô Jésus, l'ardeur de votre désir de donner votre vie pour nous, misérables que nous sommes, ouvrages de vos mains ! Oh ! comme ce désir que vous aviez doit allumer dans nos cœurs celui de souffrir et de mourir pour vous, de même que vous avez voulu tant souffrir et mourir pour nous ! O Rédempteur bien-aimé, faites-nous connaître ce que vous demandez de nous ; nous voulons vous complaire en tout, nous formons le vœu de vous satisfaire, pour répondre, au moins en partie, à l'affection que vous nous portez. Augmentez toujours en nous de plus en plus cette heureuse flamme ! qu'elle nous fasse oublier le monde et nous-mêmes, afin que nous ne pensions plus désormais à autre chose qu'à contenter votre cœur si aimant.

Voici sur la table l'agneau pascal, figure de ce même Jésus, notre Sauveur. De même que cet agneau était consumé dans cette cène, ainsi, dans le cours du jour suivant, le monde de-

[1] (*Joan.* XIII, 1.)
[2] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (*Luc*, XXII, 15.)

vait voir le divin agneau immolé et consumé de douleur sur l'autel de la croix.

Itaque cum recubuisset ille supra pectus Jesu. Comme le disciple bien-aimé reposait sur la poitrine de Jésus[1]... » O bienheureux Jean, disciple chéri qui, appuyant votre tête sur le sein de Jésus, avez pu connaître aux battements de son cœur tout l'amour dont il est plein pour les âmes qui l'aiment. Ah ! mon doux Sauveur, plus souvent encore que votre disciple Jean, j'ai reçu de vous une grâce semblable ; oui, j'ai connu, moi aussi, la tendresse de l'affection que vous avez pour moi, tant de fois que vous m'avez consolé en m'éclairant d'une céleste lumière, en m'enivrant de douceurs spirituelles ; et malgré tout cela je ne vous ai pas été fidèle. Ah ! ne souffrez pas que je me montre plus longtemps ingrat à votre égard? je veux être tout à vous. Acceptez-moi, et venez à mon aide.

Surgit a cœna et ponit vestimenta sua, et, cum accepisset linteum, præcinxit se. Deinde mittit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo quo erat præcinctus. « Il se leva de table, quitta ses vêtements; et ayant pris un linge, il le mit autour de lui; puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il s'était entouré[2] » Admire, ô mon âme, comme Jésus se lève de table, quitte ses vêtements, prend un linge blanc, le passe à sa ceinture, et après avoir mis de l'eau dans un bassin, s'agenouille devant ses disciples et commence à leur laver les pieds. Quoi ! le roi du monde, le fils unique de Dieu s'abaisse à laver les pieds a ses créatures ! Anges, qu'en dites-vous ? C'eût été déjà une grande faveur à leur accorder que de lenr permettre de lui laver lui-même avec leurs larmes ses pieds divins, comme il l'avait laissé faire à la Magdeleine. Mais non ; il a voulu se mettre lui-même aux pieds de ses propres serviteurs, pour nous laisser sur la fin de sa vie ce grand exemple d'humilité

[1] (*Joan.* XIII, 25.) — [2] (*Ibid.* 4-5.)

et en même temps une marque de plus de son amour pour les hommes. Et nous, Seigneur, nous serons toujours orgueilleux, au point de ne pouvoir supporter une parole méprisante, le plus léger manquement, sans qu'aussitôt nous en concevions du ressentiment, avec la pensée de nous en venger, après que par nos péchés nous avons mérité d'être foulés aux pieds par les démons au fond de l'enfer. O mon Jésus, que votre exemple nous fasse aimer et chérir les humiliations et les mépris. Je vous promets de vouloir souffrir désormais, pour l'amour de vous, toutes les injures et tous les affronts qu'on pourra vous faire.

CHAPITRE IV

DE L'INSTITUTION DU SAINT-SACREMENT.

Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem et benedixit, ac fregit deditque discipulis, et ait: Accipite et comedite, hoc est corpus meum. « Tandis qu'ils soupaient, Jésus prit le pain et le bénit, puis le rompit et le donna à ses apôtres en leur disant: Prenez et mangez, ceci est mon corps[1] » Après le lavement des pieds, cet acte profond d'humilité dont il recommanda la pratique à ses disciples, Jésus reprit ses vêtements, et s'asseyant de nouveau à table, il voulut alors donner aux hommes la dernière preuve de son affection pour eux, en instituant le très-saint sacrement de l'autel. Dans cette intention, il prit un pain, et en même temps le bénit, et le partageant entre ses disciples, il leur dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Ensuite il leur recommanda de se rappeler la mort qu'il allait subir pour l'amour d'eux, chaque fois qu'ils communieraient[2]. Jésus fit alors ce que ferait un prince qui aimerait tendrement son épouse et se sentirait près de mourir. Il ferait parmi ses pierreries le choix de la plus belle, et

[1] (*Matth.* XXVI, 26.)

[2] Quotiescumque manducabitis panem hunc, mortem Domini annuntiabitis. (I *Cor.* XI, 26.)

puis, appelant son épouse, il lui dirait : Je vais mourir, ma chère épouse ; afin que tu ne m'oublies pas, je te laisse ce diamont ; chaque fois qu'il tombera sous tes regards, souviens-toi de moi et de mon amour. « Aucune expression n'est suffisante, dit saint Pierre d'Alcantara dans ses méditations, pour pouvoir expliquer la grandeur de l'amour que Jésus porte à toutes les âmes. Aussi cet époux divin, au moment de quitter cette vie, ne voulant pas que son absence fût pour elles une raison de l'oublier, leur a-t-il laissé comme souvenir ce très-saint sacrement dans lequel il demeure lui-même, ne voulant pas qu'il reste entre lui et ses chères épouses, pour tenir leur mémoire éveillée, d'autre gage que sa propre personne. » Comprenons par là combien il a à cœur que nous nous souvenions de sa passion, puisqu'il a institué le sacrement de l'autel tout exprès pour que nous n'oubliions jamais l'amour immense qu'il nous a montré dans le sacrifice qu'il a fait de sa vie.

O mon Jésus, ô Dieu si embrasé d'amour pour les âmes, où vous a entraîné votre affection pour nous, jusqu'à vous faire notre aliment ! Dites-moi, que vous reste-t-il à faire de plus pour nous obliger à vous aimer? Vous vous donnez tout entier à nous dans la sainte communion ; il est donc juste que nous nous donnions sans réserve tout entiers à vous. Que d'autres aiment ce qu'ils voudront, richesses, honneurs et autres vanités du monde ; je ne veux aimer que vous, ô mon Dieu. Vous avez dit que celui qui se nourrit de vous ne doit vivre que pour vous : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me*[1] Puisque vous m'avez admis si souvent à me nourrir de votre chair, faites donc que je meure à moi-même, afin que je ne vive plus que pour vous servir. O mon Jésus, je veux placer en vous toutes mes affections, aidez-moi à vous être fidèle.

Saint Paul note en particulier le moment où Jésus-Christ institua le saint-sacrement : « Ce fut, dit-il, la nuit même où on le livrait à ses ennemis, qu'il prit du pain et dit aussitôt : Ceci

[1] (*Joan.* VI, 58.)

est mon corps[1]. » Cette même nuit, durant laquelle les hommes se disposaient à faire mourir Jésus, il nous préparait ce pain de vie et d'amour, afin de nous unir tous à lui ainsi qu'il l'a déclaré par ces paroles: « Celui qui mange ma chair demeure en moi, et je demeure en lui[2]. » O amour de mon âme, digne d'un amour infini, il ne vous reste plus rien à faire pour me prouver plus fortement l'affection et la tendresse que vous avez pour moi. Attirez-moi donc tout entier à vous. Si je ne sais point assez vous donner mon cœur tout entier, prenez-le vous-même. Ah ! quand serai-je tout à vous, comme vous vous donnez toujours de plus en plus à moi dans ce sacrement? Ah ! daignez m'éclairer et me découvrir toutes les qualités que vous possédez et qui vous rendent si digne d'être aimé, afin que m'attachant de plus en plus à vous, je m'applique toujours davantage à vous complaire. Je vous aime, ma joie, mon amour, mon bien suprême, mon tout.

CHAPITRE V

PRIÈRE DE JÉSUS DANS LE JARDIN DES OLIVES ET SUEUR DE SANG QU'IL Y RÉPAND DANS SON AGONIE.

Et hymno dicto, exierunt in montem Oliveti... Tunc venit Jesus cum illis in villam quæ dicitur Gethsemani. Et ayant dit le cantique d'action de grâces, ils sortirent pour se rendre sur la montagne des oliviers... Alors Jésus s'en vint avec eux au lieu appelé Gethsémani[3] » Après l'action de grâce, Jésus sortit avec ses disciples du lieu où ils avaient soupé ; il entra dans le jardin de Gethsemani, et se mit à prier ; mais il fut bientôt assailli d'une grande crainte, d'un grand dégoût et d'une grande tristesse. *Cœpit pavere et tædere*, dit saint Marc[4] *Cœpit contristari et mœstus esse*, ajoute saint Matthieu[5] Dans

[1] Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem, et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum. (I *Cor.* XI, 23.)
[2] Qui manducat meam carnem, in me manet et ego in eo. (*Joan.* VI, 5.)
[3] (*Matth.* XXVI, 30, 36.) — [4] (*Marc.* XIV, 33.) — [5] (*Matth.* XXVI, 27.)

son accablement, notre Rédempteur mille fois béni se prit à dire que son âme était triste jusqu'à la mort[1] Alors il vit se dérouler sous ses yeux toutes les scènes d'opprobres et de tourments qu'on lui préparait. Dans sa passion même, tous ces tourments ne devaient se présenter à lui que successivement; mais dans son agonie ils se firent sentir à lui pour l'accabler tous ensemble, soufflets, crachats, coups de verges, couronne d'épines, clous et outrages de toutes sortes qui devaient concourir à son supplice ; et il les accepta tous, mais, tout en les acceptant, un tremblement le prit, et réduit à l'agonie, il se mit en prière[2]

Mais qui donc vous oblige, ô mon Jésus, à souffrir tant de peines? C'est,nous répond-il, l'amour que je porte aux hommes. Oh ! quelle merveille ce dut être pour le ciel de voir la force ainsi devenue faiblesse, la joie du paradis changée en tristesse ! Un Dieu affligé ! Pourquoi ? Pour sauver les hommes ses créatures. Dans ce jardin s'accomplit alors le premier sacrifice ; Jésus fut la victime ; l'amour le sacrificateur ; et l'ardeur de son affection pour les hommes, le feu sacré qui consuma la victime.

Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste. « Mon père, si la chose est possible, délivrez-moi de ce calice si plein d'amertume[3] » Telle fut sa prière ; mais si Jésus prie ainsi, c'est moins pour être délivré, que pour nous faire voir tout ce qu'il souffre volontairement pour l'amour de nous. Il veut aussi nous enseigner que si dans nos tribulations nous pouvons demander à Dieu qu'il nous en délivre, nous n'en devons pas moins nous conformer en tout à sa volonté, et dire comme il l'a fait lui-même : « Toutefois qu'il en soit ce que vous voulez, et non ce que je veux[4] » Pendant longtemps il répéta cette prière, et jusqu'à trois fois, comme le remarque l'Evangéliste[5].

[1] Tristis est anima mea usque ad mortem. (*Marc.* XIII, 34.)
[2] Factus in agonia prolixius orabat. (*Luc.* XXII, 43.)
[3] (*Matth.* XXVI, 39.)
[4] Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. (*Ibid.*)
[5] Fiat voluntas tua... et oravit tertio eumdem sermonem dicens. (*Ibid.* V, 34.)

Oui, Seigneur, j'embrasserai pour l'amour de vous toutes les croix que vous m'enverrez. Vous avez tant souffert pour moi, vous innocent ! Refuserai-je, moi pécheur qui tant de fois ai mérité l'enfer, refuserai-je de souffrir pour vous plaire et pour obtenir de vous mon pardon et votre grâce ? Non, Seigneur ; que votre volonté soit faite, et non la mienne [1].

Procidit super terram (*Marc.* XIII. 14). Jésus en priant se prosterna la face contre terre, car tout couvert, comme il voulait l'être, de la fange de nos péchés, il paraissait honteux de lever les yeux vers le ciel. O mon cher Rédempteur, je n'oserais vous demander le pardon de mes offenses, si vos douleurs et vos mérites ne m'inspiraient de la confiance. Père éternel, *respice in faciem Christi tui ;* ne regardez point mes iniquités, regardez votre fils chéri qui tremble, qui agonise, qui sue du sang, afin d'obtenir de vous mon pardon : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* [2] Regardez-le, et ayez pitié de moi.

Mais, ô mon Jésus, il n'y a dans ce jardin ni bourreaux pour vous flageller, ni épines, ni clous : comment se fait-il donc que votre sang coule ? Ah je vous comprends, ce n'était point la prévision que vous aviez de vos souffrances qui vous affligeait en ce moment, puisque vous vous étiez volontairement offert à les supporter : *Oblatus est quia ipse voluit* [3] Mais a vue de mes péchés, voilà le cruel pressoir qui a fait jaillir le sang de vos veines sacrées. Ainsi ce ne furent ni les bourreaux, ni les instruments du supplice, ô mon doux Sauveur, qui vous causèrent tant d'affliction dans le jardin, ce furent mes péchés.

J'ai donc contribué moi-même à vous affliger, j'ai augmenté vos souffrances de tout le poids de mes fautes. Si j'avais moins péché, vous auriez moins souffert, et c'est là le prix dont j'ai payé l'amour qui vous a porté à mourir pour moi ? j'ai ajouté des peines à vos peines déjà si grandes ! Mon bien-aimé Sei-

[1] Non sicut ego volo, sed sicut tu.
[2] (*Luc.* XXII, 44.)
[3] (*Isa.* LIII, 7.)

gneur, je me repens, de vous avoir offensé, et j'en éprouve une vive douleur ; encore cette douleur est-elle insuffisante : je voudrais une douleur qui fût assez forte pour m'ôter la vie. Ah ! par cette agonie cruelle que vous éprouvâtes dans le jardin, donnez-moi une partie de cette horreur que vous éprouvâtes alors de mes péchés. Si je vous ai alors affligé par mon ingratitude, faites que je vous console aujourd'hui par mon amour ; car je vous aime de tout mon cœur, mon Jésus, je vous aime plus que moi-même, et je renonce pour l'amour de vous à tous les plaisirs et à tous les biens de la terre. Seul, vous êtes et serez toujours mon unique bien, mon unique amour.

CHAPITRE VI

JÉSUS EST PRIS ET CHARGÉ DE LIENS.

Surgite, eamus ; ecce qui me tradet, prope est. « Levez-vous, allons ; voici que celui qui doit me livrer est proche[1] » Le Rédempteur, sachant que Judas, suivi d'une troupe de Juifs et de soldats qui venaient pour le prendre, était proche, se leva encore tout baigné de cette sueur de sang, et le visage pâle, mais le cœur tout enflammé d'amour, il va à leur rencontre pour se remettre entre leurs mains, et les voyant arrivés, il leur dit : « Qui cherchez-vous[2] ? » Imagine-toi, mon âme, qu'en ce moment Jésus te demande aussi : Qui cherches-tu ? Ah Seigneur ! qui chercherais-je, si ce n'est vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour me chercher, afin que je ne me perde pas ?

Comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum. « Ils saisirent Jésus et le lièrent[3] » Hélas ! un Dieu chargé de liens ! que dirions-nous si nous voyions un roi pris et lié par ses esclaves ? Et maintenant que disons-nous en voyant un Dieu livré aux

[1] (*Marc.* XIV, 42.)
[2] Quem quæritis ? (*Joan.* XVIII, 4.)
[3] (*Joan.* XVIII, 12.)

mains de la populace? Liens fortunés, qui avez attaché mon Rédempteur, attachez-moi donc à lui, mais attachez-moi si étroitement, que je ne puisse plus me séparer de son amour; unissez mon cœur à sa volonté, afin que dorénavant je ne puisse vouloir que ce qu'il voudra lui-même.

Vois, mon âme, comment l'un lui serre les mains, comment un autre le lie, comment cet autre l'injurie, ou le frappe; et l'innocent agneau se laisse injurier et frapper à leur gré. Il ne cherche point à fuir de leurs mains, il n'appelle point à son aide, il ne se plaint point de tant d'injures qu'il reçoit, il ne demande pas pourquoi on le maltraite. Voilà la prophétie vérifiée[1] :

Ainsi qu'un tendre agneau dans une bergerie,
Muet livre sa laine ou marche à la tuerie,
Il est resté sans plainte au milieu du tourment.

Il ne parle pas, ne se plaint pas, puisqu'il s'est offert à la justice divine pour satisfaire notre dette; au contraire il se laisse entraîner à la mort sans ouvrir la bouche.

Regarde-le déjà lié et entouré de cétte populace, qui après l'avoir tiré hors du jardin, le traîne à la hâte chez les pontifes de la ville. Et ses disciples où sont-ils? que font-ils? S'ils ne peuvent le délivrer des mains de ses ennemis, ils devraient au moins l'accompagner chez les juges pour défendre son innocence, ou pour le consoler par leur présence; mais non, ses disciples l'abandonnent et prennent tous la fuite[2] Quelle dut être la peine de Jésus-Christ en se voyant abandonné de ceux qu'il chérissait, et qu'il avait toujours favorisés plus que tous les autres! Ah! Seigneur, n'ai-je point fait comme vos disciples? Après tant de grâces, de lumières, de bienfaits que j'ai reçus de vous, dans mon ingratitude je vous ai oublié et délaissé. Acceptez-moi par pitié, maintenant que je reviens à vous repentant et plein d'amour pour ne plus vous quitter, ô mon trésor, ô ma vie, ô l'amour de mon âme.

[1] Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum; sicut ovis ad occisionem ducetur. (*Is.* LIII, 7.)

[2] Discipuli ejus relinquentes eum, omnes fugerunt. (*Marc.* XIV, 50.)

CHAPITRE VII

JÉSUS EST PRÉSENTÉ AUX PONTIFES ET CONDAMNÉ A MORT.

At illi tenentes Jesum duxerunt ad Caïpham principem sacerdotum, ubi scribæ et seniores convenerant. « Ainsi maîtres de Jésus, ils l'amenèrent à Caïphe prince des prêtres, chez qui les Scribes et les anciens étaient assemblés[1]. » Notre Sauveur entre dans Jérusalem garrotté comme un malfaiteur, lui, qui quelques jours auparavant y avait été reçu avec tant de louanges et d'honneurs. Il traverse la rue au milieu de la nuit, entouré de torches et de lanternes, et au tumulte qui se fait autour de lui chacun croit que c'est quelque grand scélérat qu'on amène. Les habitants se montrent à leurs croisées et demandent qui l'on a fait prisonnier ; et ils reçoivent pour réponse que c'est Jésus de Nazareth, que l'on a reconnu pour n'être qu'un séducteur, un imposteur, un faux prophète, digne de mort. Combien alors ils durent éprouver de mépris et d'indignation pour ce Jésus qu'ils avaient accueilli comme le Messie, et qu'ils voyaient arrêté par ordre des juges comme imposteur ! Comme la vénération dut alors se changer en haine dans leurs cœurs, et comme ils durent se repentir avec honte d'avoir honoré un malfaiteur en le prenant pour un messie !

Voilà en quel état le Rédempteur ne tarda pas à être présenté à Caïphe qui veillait en l'attendant, et qui,le voyant seul, abandonné des siens, en ressentit beaucoup de joie. Contemple, mon âme, ton doux Seigneur chargé de liens comme un criminel, la tête baissée, le maintien humble et doux devant ce pontife tout fier ; regarde ce beau visage, qui au milieu de tant de mépris et d'injures, n'a rien perdu de sa sérénité et de sa douceur habituelle. Ah ! mon Jésus, maintenant que je vous vois entouré, non des anges qui vous louent, mais de cette vile populace qui vous hait et vous méprise, que ferai-je ? me joindrai-je à vos ennemis, comme j'ai fait par le passé ? Oh ! non,

[1] (*Matth.* XXVI, 57.)

j'emploierai ce qui me reste de vie à vous estimer et à vous aimer comme vous le méritez, et je promets de ne plus aimer que vous. Vous serez mon unique amour, mon bien, mon tout : *Deus meus et omnia.*

Le pontife impie interroge Jésus sur ses disciples et sa doctrine, afin d'en tirer quelque motif de condamnation. Jésus répond humblement : *Ego palam locutus sum mundo... Ecce hi sciunt quæ dixerim ego*[1] : Je n'ai point de doctrines secrètes, j'ai toujours parlé devant tous. Voilà autour de moi des hommes qui savent ce que j'ai dit. Ainsi prend-il à témoins ses ennemis eux-mêmes. Mais pour une réponse si juste et si modérée, un des assistants, plus insolent que les autres, se lève du milieu de cette bande, et traitant Jésus de téméraire, lui donne un violent soufflet, et lui dit : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife[2] ? Dieu ! comment une réponse aussi humble et aussi modeste méritait-elle un aussi grand affront ? L'indigne pontife le voit, et au lieu de réprimander l'auteur de cet acte brutal, il l'approuve effectivement par son silence. Jésus, ne voulant pas qu'on puisse l'accuser d'avoir manqué de respect au pontife, répond à cette injure : « Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous[3] ? » O mon aimable Rédempteur, vous souffrez tout pour payer les affronts que j'ai faits à la majesté divine par mes péchés. Ah ! pardonnez-moi en vertu des mérites de ces mêmes outrages que vous avez endurés pour l'amour de moi.

Quærebant falsum testimonium contra Jesum, ut eum morti traderent, et non invenerunt[4]. Ils cherchent de faux témoins pour pouvoir condamner Jésus, et ils n'en trouvent point ; en conséquence, le pontife cherche de nouveau à trouver dans les

[1] *(Joan.* XVIII, 20-21.)

[2] Hæc autem cum dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici ? *(Jo.* XVIII, 22.)

[3] Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo ; si autem bene, quid me cædis ? *(Jo.* XVIII, 23.)

[4] *(Matth.* XXVI, 59.)

paroles de Jésus matière à condamnation, et il lui dit : « Je t'adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, fils de Dieu[1]. » Le Seigneur à ce nom révéré du Dieu vivant, confesse la vérité et répond[2] : « Je le suis, et vous me verrez un jour, non dans cet état d'abjection où je suis maintenant, mais dans un trône de majesté, assis pour juger tous les hommes sur les nuages du ciel. » A ces mots le pontife, au lieu de se prosterner la face contre terre devant son Dieu et son juge, déchire ses vêtements et s'écrie : « Que faut-il de plus? avez-vous entendu l'horrible blasphème sorti de sa bouche? Que vous en semble[3]? » Et tous les prêtres répondirent qu'il méritait indubitablement la mort[4] Ah! mon Jésus! le Père éternel a proféré la même sentence, lorsque vous lui avez offert d'expier nos péchés : Mon fils, puisque tu veux satisfaire pour les hommes, sois jugé digne de mort, et par conséquent il faut que tu meures.

Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum cæciderunt; alii autem palmas in faciem dederunt, dicentes : Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit[5]? Tous se mirent à le maltraiter comme un scélérat déjà condamné à mort et digne de tous les outrages. L'un crache sur sa figure, l'autre le frappe à coups de poing, un troisième lui donne un soufflet, et, comme ajoute saint Marc, après lui avoir couvert[6] la figure d'un mouchoir, on se moque de lui comme d'un faux prophète, en lui disant : Puisque tu es prophète, devine qui t'a frappé. Jésus, dit saint Jérôme, souffrit cette nuit-là tant d'insultes et d'outrages, que ce ne sera qu'au jour du jugement dernier qu'on en saura le nombre.

[1] Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis si tu es Christus filius Dei. (*Mat.* XXVI, 63.)

[2] Ego sum, et videbitis filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem cum nubibus cœli. (*Marc.* XIV, 62,)

[3] Tunc princeps sacerdotum scidit vestimenta sua, dicens : blasphemavit. Quid adhuc egemus testibus? Ecce nunc audistis blasphemiam : quid vobis videtur?

[4] At illi respondentes dixerunt : Reus est mortis. (*Ibid.* 65.)

[5] (*Matth.* XXVI, 68.)

[6] Et cœperunt conspuere in eum et velare faciem ejus. (*Marc.* XIV, 65.)

Ainsi, mon Jésus, vous fûtes toute cette même nuit, sans aucun repos, l'objet des railleries et des mauvais traitements de cette soldatesque. O hommes, comment pouvez-vous voir un Dieu ainsi humilié, et être encore orgueilleux? comment, en voyant votre Rédempteur tant souffrir, pouvez-vous ne pas l'aimer? O Dieu! comment peut-on considérer avec foi les douleurs et les ignominies que Jésus a endurées, comme le rapportent nos saints Evangiles, sans brûler d'amour pour un Dieu si bon et si aimant?

Ce qui accroît la douleur de Jésus, c'est le péché de Pierre, qui le renie et qui jure qu'il ne l'a jamais connu. Va, mon âme, trouver dans sa prison ton Seigneur abandonné, tourné en dérision, abreuvé de douleurs, rends-lui grâces et cherche à le consoler par ton repentir; car, toi aussi, tu t'es jointe pendant un temps à ceux qui le méprisaient et le reniaient. Dis-lui que tu voudrais mourir de douleur pour ta conduite passée; dis-lui que maintenant tu l'aimes, et que ton unique désir c'est de souffrir et de mourir pour l'amour de lui. O mon Jésus, oubliez les déplaisirs que je vous ai donnés; regardez-moi de ce regard bienveillant que vous dirigeâtes sur Pierre après qu'il vous eut renié, regard qui l'attendrit au point que jusqu'à son dernier jour il ne cessa de pleurer son péché.

O très-adorable fils de Dieu, amour infini, qui avez souffert pour ces mêmes hommes qui vous haïssaient et vous maltraitaient! Gloire du paradis! vous auriez trop honoré les hommes si vous aviez seulement daigné les admettre à vous baiser les pieds. Mais qui vous a réduit au point de servir de jouet à la plus vile populace? que puis-je faire pour vous honorer autant que ces malheureux vous font d'outrages? J'entends votre réponse : Supporte l'humiliation par amour pour moi, me dites-vous, comme je l'ai supportée par amour pour toi. Oui, ô mon divin Rédempteur, je vous obéirai; et puisque vous avez été si outrageusement traité pour mon amour, je désire être méprisé de même autant qu'il vous plaira pour le vôtre.

CHAPITRE VIII

JÉSUS EST CONDUIT A PILATE ET A HÉRODE, ET ON LUI PRÉFÈRE BARABBAS.

Mane autemfacto, consilium inierunt... adversus Jesum, ut eum morti traderent, et vinctum adduxerunt eum et tradiderunt Pontio Pilato præsidi[1]. Le jour venu, les princes des prêtres déclarèrent de nouveau Jésus digne de mort, et ils le conduisirent à Pilate pour qu'il le condamnât à mourir crucifié. Après beaucoup de questions faites tant à Jésus qu'aux Juifs eux-mêmes, Pilate reconnut qu'il était innocent, et que les accusations portées contre lui étaient autant de calomnies ; c'est pourquoi il sortit dehors, et déclara aux Juifs qu'il ne trouvait en lui aucun sujet de le condamner[2] Mais voyant que les Juifs s'obstinaient à vouloir la mort de Jésus, et apprenant d'un autre côté que Jésus était de la Galilée, Pilate, pour se tirer d'embarras, le renvoya à Hérode[3]. Hérode se réjouit de voir qu'on amenait Jésus devant lui ; il espérait le voir opérer quelque prodige semblable à ceux dont on lui avait parlé, et il lui fit plusieurs questions ; mais Jésus se tut et garda le silence, punissant ainsi la vaine curiosité d'Hérode[4]. Ah ! malheur à l'âme à laquelle le Seigneur ne parle plus ! Je méritais ce triste sort : vous m'avez tant de fois appelé avec de si douces paroles, et je ne vous ai point écouté. Ah ! sans doute je méritais que vous ne me parlassiez plus et que vous m'abandonnassiez ; mais non, mon Sauveur, ayez pitié de moi et pardonnez-moi. *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*[5] Parlez, car je veux vous obéir en tout.

1 (*Matth.* XXVII, 1, 2.)
2 Exivit ad Judæos, et dixit eis : Ego nullam invenio in eo causam. (*Joan.* XVIII, 38.)
3 Remisit eum ad Herodem. (*Luc.* XXIII, 7.)
4 Interrogabat autem eum multis sermonibus, et ipse nihil illi respondebat. (*Luc.* XXIII, 9.)
5 (I *Reg.* V, 10.)

Hérode, voyant que Jésus ne lui répondait point, s'irrita contre lui, et le traitant de fou, il le fit revêtir d'une robe blanche, et se moqua de lui avec toute sa cour ; puis, ainsi bafoué et ridiculisé, il le fit reconduire à Pilate [1] Voilà dans quel accoutrement Jésus fut reconduit avec dérision à travers les rues de Jérusalem. O mon Sauveur ! il ne vous manquait plus que ce nouvel outrage d'être traité de fou. Voyez, chrétiens, comme le monde honore la sagesse éternelle ! Heureux celui qui aime à ce que le monde le traite d'insensé, et qui ne veut connaître que Jésus-Christ, en s'affectionnant aux peines et aux mépris, et disant avec saint Paul : « Je n'ai point fait profession de savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié [2] : »

Le peuple Juif avait le droit de demander au magistrat romain la délivrance d'un criminel à l'occasion de la fête de Pâques : Pilate proposa au peuple en conséquence de remettre en liberté, ou Jésus, ou Barabbas [3] Pilate espérait que le peuple choisirait Jésus de préférence à Barabbas, qui par les meurtres et les brigandages dont il s'était rendu coupable, était un objet d'exécration publique. Mais le peuple, excité en secret par les prêtres, nomma Barabbas comme par acclamation [4] Pilate, surpris et en même temps indigné de ce choix, s'écria : « Que ferai-je donc de Jésus ? » Tous s'écrient : « Qu'il soit crucifié. » « Eh ! quel mal a-t-il fait ? » reprend Pilate. Ils lui crient de nouveau avec plein de force. « Qu'il soit crucifié [5] » C'est ainsi que j'ai agi, Seigneur, quand j'ai péché ; il s'agissait alors pour moi de vous renoncer, ou de renoncer à quelque vil plaisir, et je me suis dit sans hésiter : Que m'importe de me séparer de Dieu, pourvu que je prenne mon plaisir ?

[1] Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum. (*Luc.* XXIII, 11.)

[2] Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (I *Cor.* II, 2.)

[3] Quem vultis dimittam vobis, Barabbam an Jesum? (*Matth.* XXVII, 21.)

[4] At illi dixerunt : Barabbam. (*Ibid.*)

[5] Quid igitur faciam de Jesu? Dicunt omnes : Crucifigatur. Quid enim mal fecit? At illi magis clamabant dicentes : Crucifigatur. (*Ib.* XXVII, 23.)

Voilà ce que j'ai fait alors ; mais aujourd'hui, Seigneur, je proteste que je préfère votre grâce à tous les plaisirs et à tous les trésors du monde. O bien infini ! ô mon Jésus, je vous aime par-dessus tous les biens : je ne veux que vous, rien de plus.

De même que Jésus et Barabbas furent proposés au peuple pour qu'il choisit entre eux deux, de même le Père éternel, ayant à choisir entre son fils et les hommes pécheurs, a dit : Que mon fils meure, et que l'homme pécheur soit sauvé ! Le Père n'a pas épargné son propre fils, mais il l'a livré pour nous tous, comme le dit l'Apôtre [1], et comme l'a dit Jésus lui-même, il a tant aimé les hommes, que, pour les sauver, il a voué aux tourments et à la mort son fils unique : *Sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret* [2]. Aussi l'Eglise dans l'exultation du samedi saint, s'écrie : « O admirable effet de votre miséricorde envers nous ! ô inestimable don de votre amour ! pour racheter l'homme esclave, vous avez livré votre fils [3]. » O sainte foi ! comment un homme qui croit cette vérité peut-il n'être point tout de feu pour un Dieu si aimant ? Heureux celui qui aurait constamment présent à ses yeux cette charité immense de Dieu.

CHAPITRE IX

JÉSUS EST ATTACHÉ A LA COLONNE ET FLAGELLÉ.

Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit. « Alors donc Pilate saisit Jésus et le flagella [4]. » Pilate, voyant que les deux moyens qu'il avait imaginés pour s'exempter de condamner cet innocent, comme le lui demandaient les Juifs, d'a-

[1] Qui proprio filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (*Rom.* VIII, 32.)

[2] (*Joan.* III, 16.)

[3] O mira circa nos tuæ pietatis dignatio ! o inæstimabilis dilectio caritatis ! ut servum redimeres, filium tradidisti.

[4] (*Joan.* XIX, 7.

bord en le renvoyant à Hérode, et puis en le mettant au concours avec Barabbas, n'avaient ni l'un ni l'autre réussi, en essaya un troisième, qui fut d'infliger à Jésus quelque punition, et de lui rendre ensuite la liberté. Il fit donc appeler les principaux Juifs, et leur dit : *Obtulistis mihi hunc hominem, et ecce ego, coram vobis interrogans, nullam causam invenio in homine isto; sed neque Herodes; emendatum ergo illum dimittam.* (*Luc.* XXIII. 14 et 15.) Vous avez accusé cet homme devant moi, mais je ne trouve en lui aucun délit ; Hérode ne lui en a pas trouvé non plus : cependant, pour vous contenter, je vais le faire châtier, et ensuite je le renverrai. O Dieu ! quelle injustice ! il le déclare tout à fait innocent, et puis il résout de le châtier ! O mon Jésus ! vous êtes innocent, mais non pas moi ; et par conséquent, puisque vous voulez satisfaire pour moi à la justice de votre père, ce n'est pas une injustice, mais il est juste que vous soyez puni.

Quelle est la punition infligée par Pilate? c'est la flagellation ! Hélas ! condamner un innocent à une peine si cruelle et si infamante ! *Tum ergo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.* Cet ordre injuste n'est pas plus tôt donné, que les bourreaux se précipitent avec fureur sur l'innocent agneau, le conduisent avec de grands cris au prétoire, et l'attachent à la colonne. Jésus, humble et soumis, accepte pour nos péchés cet ignoble et cruel supplice. Les bourreaux saisissent leurs verges, et au signal donné, levant leurs bras, ils frappent sur tous les côtés le corps sacré de la victime. — Arrêtez, cruels que vous êtes ! vous vous trompez : ce n'est pas lui qui est coupable, c'est moi qui mérite ces coups.

Bientôt ce corps virginal apparaît tout livide, et un instant après, le sang commence à ruisseler de toutes parts. Hélas ! en quelques minutes les chairs sont toutes déchirées, et les bourreaux impitoyables continuent de frapper : ils font blessures sur blessures, ils ajoutent douleurs à douleurs. *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*[1]. O mon âme, seras-tu

[1] (*Psal.* LXVIII, 27.)

encore du nombre de ceux qui voient d'un œil indifférent un Dieu flagellé ? Considère la souffrance de ton doux Seigneur, ou plutôt l'amour avec lequel il la supporte. Certainement, du milieu de ses tourments, Jésus pensait à toi. Dieu ! s'il n'avait souffert pour toi qu'un seul coup, tu devrais être transportée pour lui de la plus vive reconnaissance. Mais non ; Jésus a consenti à être inhumainement déchiré, comme l'avait prédit Isaïe : « Or il était meurtri pour nos iniquités [1] » Hélas, dit le même prophète, le plus beau de tous les hommes a perdu sa beauté : il est défiguré [2]

Il n'avait en ses traits nul éclat glorieux,
Rien qui plaise aux regards et qui flatte les yeux.

Les verges ont tellement altéré ses traits qu'il n'est plus reconnaissable [3] :

Semblable au pauvre obscur, et de tous dédaigné,
Chacun en le voyant de lui s'est éloigné,
Et le méconnaissant sous cet aspect vulgaire,
Nous avons détourné nos yeux de sa misère.

Il est réduit à un tel état qu'on le prendrait pour un lépreux couvert de plaies, frappé de la main de Dieu [4] :

Nous l'avons regardé comme un lépreux immonde,
Frappé par l'Eternel, et le rebut du monde.

Et pourquoi cela ? parce qu'il a voulu souffrir les peines que nous méritions [5] :

Il avait pris sur lui nos maux et nos langueurs ;
Il a porté vraiment le poids de nos douleurs.

[1] Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras. (*Isa.* LIII, 5.)

[2] Non est species ei neque decor ; et vidimus eum, et non erat aspectus. (LIII, 2.)

[3] Et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. (*Ibid.* v, 3.)

[4] Et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo, et humiliatum. (*Ibid.* 4.)

[5] Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse poltavit. (*Ibid.* v, 4.)

Que votre tendresse pour nous, ô Jésus, soit à jamais bénie, puisque vous avez voulu être ainsi tourmenté pour nous délivrer des tourments éternels. Malheur à celui qui ne vous aime pas, ô Dieu d'amour!

Que fait notre aimable Sauveur tandis que les bourreaux le battent si cruellement? Il ne dit rien, il ne laisse échapper aucune plainte, il ne pousse pas même un soupir; mais il offre à Dieu ses douleurs pour que Dieu s'apaise envers nous[1].

Ainsi qu'un tendre agneau dans une bergerie,
Muet livre sa laine ou marche à la tuerie,
Il est resté sans plainte au milieu du tourment.

Ah! mon Jésus, agneau innocent, ces barbares vous enlèvent non pas seulement la laine, mais jusqu'à la peau et à la chair. Mais c'est là ce baptême de sang après lequel vous soupiriez quand vous disiez: « J'ai un baptême à recevoir, et comme je suis impatient de le voir s'accomplir[2]! » Va, mon âme; cours te laver dans ce sang précieux dont la terre est toute baignée autour de lui. Ah! mon doux Sauveur, je ne puis plus douter de votre amour, quand je vous vois tout couvert de sang et de plaies pour l'amour de moi; chacune de ces plaies est une preuve non équivoque de l'amour que vous me portez. Il suffisait d'une seule goutte de votre sang pour me sauver; vous avez voulu le donner tout sans aucune réserve, afin que je me donne à vous pareillement sans réserve. C'est là ce que je veux faire, ô mon Jésus; aidez-moi à vous être fidèle.

CHAPITRE X

JÉSUS EST COURONNÉ D'ÉPINES ET TRAITÉ DE ROI PAR DÉRISION.

Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem; et exeuntes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei; et plectentes coro-

[1] Sicut agnus coram tondente se sine voce, sic non aperuit os suum. (*Actor.* VIII, 32.)

[2] Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur? (*Luc.* XII, 50.)

nam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus[1]. Passons à d'autres barbares supplices, que ces soldats ajoutent à ceux que Notre-Seigneur a déjà endurés. Leur cohorte tout entière étant réunie, ils lui jettent sur les épaules une vieille chlamyde rouge (espèce de manteau dont ils se revêtaient par-dessus leurs armes) pour lui tenir lieu de pourpre royale ; ils lui mettent dans les mains un roseau en guise de sceptre, et sur la tête, en guise de couronne, un faisceau d'épines, mais de manière à lui couvrir la tête entière comme l'eût fait une coiffure. Et comme les épines, n'entraient pas assez avant par la simple pression des mains, pour s'enfoncer dans les chairs de cette tête sacrée, déjà endolorie par les coups qu'ils y avaient portés, ils frappèrent à grands coups sur cette couronne avec des roseaux, en même temps qu'ils lui crachaient au visage[2].

Epines, ingrates créatures, pourquoi tourmentez-vous ainsi votre créateur? Mais pourquoi adresser ces reproches à des épines? Pensées iniques des hommes, c'est vous qui avez transpercé la tête de mon Rédempteur. Oui, mon Jésus, c'est nous qui, par nos consentements à des pensées perverses, avons formé votre couronne d'épines. Je les déteste maintenant et les abhorre plus que tous les maux et que la mort même. Humilié de me voir ainsi coupable, je m'adresse de nouveau à vous, épines consacrées par le sang du fils de Dieu, ah ! venez percer mon âme et faites que j'éprouve une continuelle douleur pour avoir offensé un Dieu si bon. Et vous, mon Jésus, mon amour, qui avez tant souffert pour moi, détachez-moi des créatures et de moi-même, afin que je puisse dire avec vérité que je ne suis plus à moi, mais seulement à vous et tout à vous.

O mon Sauveur ainsi affligé, ô roi du monde, à quoi vous vois-je réduit ? à paraître comme un roi de comédie et de douleur, à servir de jouet à toute la ville de Jérusalem ! Le sang

[1] *Matth.* XXVII, 27.)

[2] Et expuentes in eum acceperunt arundinem et percutiebant caput ejus. (*Matth.* XXVII, 30,)

de mon Sauveur coule par ruisseaux sur sa face et sur sa poitrine. Ah ! qu'ils sont cruels, mon Jésus, ces hommes qui, non contents de vous avoir presque écorché de la tête aux pieds, vous font encore subir de nouvelles tortures et de nouveaux outrages ! Mais je n'en admire que davantage votre douceur et votre amour pour nous, puisque c'est pour nous que vous souffrez et acceptez tous ces tourments avec tant de patience. Comme saint Pierre a bien eu raison de dire de vous : « Quand on lui disait des injures, il ne répondait point par des injures ; quand on le maltraitait, il n'opposait aucune menace, mais il s'abandonnait aux mains de celui qui le jugeait injustement[1] ! » *Qui, cum malediceretur, non maledicebat ; cum pateretur, non comminabatur ; tradebat autem judicanti se injuste.* Il fallait que s'accomplît la prédiction du prophète, et que le Sauveur fût rassasié de souffrances et d'ignominies : *Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis*[2]

Mais vous, soldats, est-ce que votre cruauté n'est point encore assouvie ? *Et genu flexo ante eum, illudebant ei, dicentes : Ave, rex Judæorum*[3]. Voilà ce qu'en dit saint Matthieu ; saint Jean dit de plus : *Et veniebant ad eum, et dicebant, Ave, rex Judæorum ; et dabant ei alapas*[4] C'est-à-dire, qu'après l'avoir tourmenté de mille manières, ils s'agenouillaient devant lui et se moquaient de lui en disant : je te salue, roi des Juifs, et se relevant avec de grands éclats de rire, ils lui donnaient des soufflets. De sorte que cette tête sacrée de Jésus, déjà toute endolorie des piqûres des épines, éprouvait à chaque ébranlement et à chaque soufflet, des douleurs mortelles, chaque coup lui causait un tourment inexprimable. Empresse-toi, mon âme, auprès de lui, et toi du moins, reconnais-le pour ce qu'il est réellement, le souverain maître de toutes choses. Et puisqu'il est en même temps un roi de douleur et d'amour, remercie-le et aime-le, car il ne souffre que pour obtenir ton amour.

[1] (I *Pet.* II, 23.)
[2] (*Thren.* III, 30.) — [3] (*Matth.* XXVII, 29.) — [4] (*Joan.* XIX, 3.)

CHAPITRE XI

PILATE MONTRE JÉSUS AU PEUPLE, EN DISANT : VOILA L'HOMME [1].

Exivit Pilatus foras, et dixit eis : Ecce homo [2] Jésus, après sa flagellation et son couronnement d'épines, fut reconduit devant Pilate, qui, le voyant tout couvert de sang et de blessures, se persuada qu'il lui suffirait de le montrer en cet état au peuple pour toucher tout le monde de compassion. Il sortit donc tenant entre ses bras le Sauveur, et dit de son balcon : Voilà l'homme, *Ecce homo*, comme pour leur dire ; Juifs, contentez-vous de tout ce que ce pauvre innocent a souffert jusqu'ici ; le voilà, cet homme dont vous craigniez qu'il ne voulût se faire votre roi ; le voilà, voyez en quel état il est réduit. Qu'avez-vous à craindre de lui, maintenant qu'il n'est plus en état de prolonger sa vie ? Laissez-le aller mourir dans sa maison, puisqu'il ne peut plus lui rester que quelques instant à vivre.

Exivit ergo Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum. « Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et un manteau d'écarlate [3]. » Regarde encore, mon âme, sur ce balcon le Seigneur garrotté, et traîné par un des bourreaux. Il est à moitié nu, tout souillé de sang, les chairs déchirées, un lambeau d'étoffe rouge sur les épaules parodiant la pourpre, et la douloureuse couronne qui continue à le tourmenter. Vois l'état auquel s'est réduit ton pasteur pour te retrouver, toi, brebis perdue. Ah ! mon Rédempteur, vous feriez compassion aux animaux les plus féroces ; mais ici vous ne trouvez point de pitié. Voici ce que ce peuple va répondre : « Les princes des prêtres et leurs serviteurs l'ayant vu, s'écrièrent : Crucifiez-le, crucifiez-le [4]. » *Cum ergo vidissent eum pontifices et ministri, clamabant dicentes : Crucifige, crucifige eum.* Que diront donc tous ces hommes, lorsqu'au jour

[1] *Ecce homo*,
[2] (*Joan.* XIX, 4, 5.)
[3] (*Joan.* XIX, 5.) — [4] (*Ibid.* 6.)

du jugement dernier ils vous verront assis sur un trône de lumière, venant juger les vivants et les morts? Mais, grand Dieu, n'ai-je pas dit plus d'une fois moi-même en d'autres temps : Crucifiez-le, *Crucifige eum*, à savoir, toutes les fois que je vous ai offensé par mes péchés? Mais maintenant je vous aime par-dessus tout, ô Dieu de mon âme; pardonnez-moi en vertu des mérites de votre passion, et faites qu'au grand jour du jugement je vous trouve apaisé, et non irrité contre moi.

Pilate, du haut de son balcon, montre Jésus aux Juifs en leur disant : Voilà l'homme, *Ecce homo*. Mais dans le même temps, le Père éternel, du haut des cieux, nous invite à regarder son fils dans cet état, et il nous dit aussi : *Ecce homo*, voilà l'homme. Vous tous autres hommes, cet homme que vous voyez ainsi tourmenté et vilipendé, c'est mon fils chéri qui, pour l'amour de vous et pour payer la dette de vos péchés, s'est soumis volontairement à tant de souffrances ; regardez-le, remerciez-le et l'aimez. Mon Dieu et mon père, vous me dites de regarder votre fils; mais je vous prie de le considérer vous-même en ma faveur, et, pour l'amour de lui, d'avoir pitié de moi.

Les Juifs, voyant que Pilate, malgré leurs clameurs, cherchait par tous les moyens à délivrer Jésus[1], songèrent à le contraindre de condamner le Sauveur en lui disant qu'autrement il serait déclaré ennemi de César[2], et par ce moyen ils n'y réussirent que trop bien pour leur malheur ; car Pilate, entendant ces mots, craignit de perdre la faveur de César, et alors, prenant Jésus avec lui, il va s'asseoir sur son tribunal pour prononcer contre lui la sentence de condamnation[3] Mais tourmenté par sa conscience qui lui reprochait la condamnation d'un innocent, il se tourne de nouveau vers les Juifs pour leur dire : Voici votre roi[4], dois-je donc condamner votre roi?

[1] Quærebat Pilatus dimittere eum. (*Jo.* XIX, 12.)

[2] Judæi autem clamabant dicentes : Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris: omnis enim qui se regem facit, contradicit Cæsari. (*Jo.* XIX, 12.)

[3] Pilatus autem cum audisset hos sermones, adduxit foras Jesum et sedit pro tribunali. (*Jo*, XIX, 13.)

[4] Et dixit : Ecce rex vester.

Les Juifs encore plus irrités qu'auparavant répondaient à grands cris : Lui, notre roi ? lui, roi ? Pourquoi nous le montrer toujours ? *Tolle*, *tolle*, ôtez-le de nos yeux, qu'il soit crucifié[1] ! Ah ! Seigneur, Verbe incarné, vous êtes venu du ciel sur la terre pour converser avec les hommes et pour les sauver, et les hommes ne peuvent plus vous souffrir au milieu d'eux, ils prennent à tâche de vous faire mourir pour ne vous avoir plus devant leurs yeux.

Pilate résiste encore, il réplique : Quoi ! Je sacrifierai votre roi ? Les princes des prêtres lui répondent : Nous n'avons pour roi que César[2]. Ah ! mon Jésus que j'adore, ils refusent de reconnaître en vous leur Maître, ils n'ont d'autre roi, disent-ils, que César. Je vous reconnais, moi, pour mon roi et mon Dieu, et je proteste que je ne veux pas avoir d'autre roi de mon cœur que vous qui m'avez racheté. Malheureux que je suis ! il fut un temps où, me laissant dominer par mes passions, je vous avais banni de mon âme, mon divin Roi ; je veux maintenant que vous seul régniez sur elle, que vous lui ordonniez et qu'elle obéisse. Je vous dirai avec sainte Thérèse : O mon bien-aimé, qui m'aimez plus que je ne puis me l'expliquer, faites en sorte que mon âme vous serve à votre goût plus qu'au sien propre. Que le moi meure maintenant dans mon cœur, et qu'il vive en moi un autre que moi ! qu'il y vive et me donne la vie, qu'il y règne, et que je sois son esclave, mon âme ne voulant pas d'autre liberté. Oh ! bienheureuse l'âme qui peut dire avec vérité : Mon Jésus, mon unique roi, mon unique bien, mon unique amour !

[1] Illi autem clamabant : Tolle, tolle, crucifiga. *(Ibid.* 14, 15.)

[2] Regem vestrum crucifigam ? Responderunt pontifices : Non habemus regem nisi Cæsarem. (*Ibid.* 15.)

CHAPITRE XII

JÉSUS EST CONDAMNÉ PAR PILATE.

Tunc ergo tradidit eis illum, ut crucifigeretur. « Alors il le leur livra pour être crucifié[1]. » A la fin Pilate, qui déjà tant de fois avait proclamé l'innocence de Jésus, la proclame une dernière fois en se lavant les mains, et en protestant qu'il est innocent du sang de ce juste, et que c'est aux Juifs à en répondre[2] La sentence de mort ne tarda pas à être prononcée. O injustice inouïe ! le juge condamne celui qu'il déclare innocent ! Saint Luc rapporte en conséquence que Pilate remit Jésus aux Juifs entre leurs mains pour qu'ils fissent de lui ce qu'ils voudraient[3]. Misérables Juifs ! vous dites alors : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants[4]. » Vous formulâtes vous-mêmes votre arrêt, et dès lors l'exécution a eu lieu. Votre nation porte et continuera de porter la peine de ce sang innocent jusqu'à la fin du monde.

L'injuste sentence du mort est lue en présence du condamné. Jésus l'écoute, et tout résigné au juste décret de son Père qui le condamne au supplice de la croix, il l'accepte humblement, non pour les crimes imaginaires que lui imputaient les Juifs, mais pour nos fautes trop réelles qu'il avait offert d'expier par sa mort. Sur la terre Pilate dit : Que Jésus meure, et dans le ciel le Père éternel confirme la sentence en disant : Que mon fils meure ! Le fils lui-même répond : me voici, j'obéis, j'accepte la mort de la croix. *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[5] Mon Rédempteur bien-aimé, vous acceptez la mort qui m'est due, et par votre mort vous m'obtenez la vie éternelle ; je

[1] (*Joan.* XIX, 16.)

[2] Accepta aqua, lavit manus coram populo dicens : Innocens ego sum a sanguine justi hujus : vos videritis. (*Matth.* XXIX, 24.)

[3] Jesum tradidit voluntati eorum.(*Luc.* XXIII, 25.)

[4] Sanguis ejus super nos et super filios nostros. (*Matth.* XXVII, 25.)

[5] (*Philip.* II, 8.)

vous rends grâce, et j'espère me voir un jour dans le ciel, louant à jamais votre miséricorde. *Misericordias Domini in æternum cantabo*[1]. Et puisque vous acceptez, vous innocent, la mort de la croix, j'accepte volontiers, moi pécheur, la mort que vous me destinez, avec toutes les peines qui l'accompagneront, et dès ce moment je l'offre à votre Père unie à votre sainte mort. Ah ! par les mérites de cette mort si amère, accordez-moi, mon Jésus, le bonheur de mourir dans votre grâce, brûlant de votre saint amour.

CHAPITRE XIII

JÉSUS PORTE SA CROIX AU CALVAIRE.

La publication de la sentence fait pousser aux malheureux Juifs des cris de joie. Réjouissons-nous, se disent-ils, réjouissns-nous, Jésus est condamné ! vite, à l'ouvrage, qu'on prépare la croix sans perdre de temps, il faut qu'on le fasse mourir avant demain qui est la Pâque. Aussitôt les bourreaux le saisissent, ils lui arrachent le lambeau de pourpre, et lui remettent ses vêtements, afin, dit saint Ambroise, qu'il soit reconnu par ce peuple pour ce même imposteur (comme ils l'appelaient) que dans les jours précédents on avait honoré comme le Messie[2]. Ils prirent ensuite deux soliveaux grossièrement travaillés, en firent une croix et lui enjoignirent de la porter sur ses épaules jusqu'au lieu de son supplice. Quelle barbarie ! grand Dieu ! charger d'un si énorme poids un homme déjà si affaibli par les précédentes tortures !

Jésus embrasse la croix avec amour, et chargé de sa croix, il prend le chemin du Calvaire[3]. Les ministres de la justice se mettent en marche avec les condamnés, et parmi ces der-

[1] (*Psal.* LXXXVIII, 2.)

[2] Exuerunt chlamyde, et induerunt eum vestimentis ejus, et duxerunt eum ut crucifigerent. (*Matth.* XXVII, 31.)

[3] Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum. (*Jo.* XIX, 17.)

niers s'avance notre Sauveur, chargé de l'autel même sur lequel il doit sacrifier sa vie. Un pieux auteur observe que dans la pasion de Jésus-Christ tout fut sujet d'étonnement et comme l'avaient annoncé Elie et Moïse, conversant ensemble sur le mont Thabor[1] Qui aurait jamais pensé que l'aspect de Jésus, de qui le corps entier n'offrait qu'une plaie, ne ferait qu'exciter la rage des Juifs et le désir de le voir caucifié ? Quel tyran obligea jamais un condamné, déjà épuisé de fatigue et de douleur, à porter sur ses épaules l'instrument de son prochain supplice ? C'est une chose affreuse que cette complication d'outrages, d'affronts, de railleries amères, de dérisions, de coups, de tortures que Jésus eut à souffrir dans l'espace d'une demi-journée, depuis le moment de son arrestation jusqu'à sa mort. Tous, Juifs et Gentils, prêtres, soldats et hommes du peuple. semblaient avoir conspiré pour faire de Jésus, comme l'avait dit Isaïe, l'homme d'humiliations et de douleurs. On voit en outre que le juge ayant pris la défense du Sauveur, dont il reconnaissait l'innocence, la défense même qu'il avait prise de lui n'avait servi qu'à augmenter ses humiliations et ses souffrances ; car si Pilate l'avait condamné à mort dès le premier moment, il n'aurait pas été mis en parallèle avec Barabbas, traité d'insensé, cruellement flagellé et couronné d'épines.

Mais revenons à considérer l'admirable spectacle que nous offre le Fils de Dieu, qui va mourir pour ces mêmes hommes qui le traînent à la mort. Ainsi se trouve vérifiée la prophétie de Jérémie faisant ainsi parler le Sauveur : « Me voici comme un agneau plein de douceur. qu'on porte pour en faire une victime[2]. » Tel que le tendre agneau qu'on porte à la tuerie, on conduit effectivement l'innocent Jésus au Calvaire. Ville ingrate ! tu chasses outrageusement de ton sein ton Rédempteur, après toutes les grâces dont il t'a comblée ! O Ciel ! telle est l'âme qui, longtemps favorisée de Dieu et enrichie

[1] Et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. (*Luc.* IX, 31.)

[2] Et ego quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam. (*Jerem.* XI, 19.)

de ses dons, commet l'ingratitude de le chasser loin d'elle par le péché.

Jésus, dans son trajet au Calvaire, paraissait à tous les yeux dans un si déplorable état, que les femmes à sa vue se mirent à le suivre en gémissant et en déplorant tant de cruauté[1] Le Rédempteur, se retournant vers elles, leur dit : Ah ! ne pleurez point sur moi, mais sur vos enfants ; car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec[2] ? Par ces paroles il a voulu nous donner à entendre la grandeur de la peine que méritent nos péchés ; car s'il était ainsi traité, lui innocent et fils de Dieu, seulement pour s'être offert à se charger de notre dette, comment les hommes devraient-ils être traités pour expier leurs propres péchés ?

Regarde-le encore, mon âme, vois comme son corps est déchiré ; vois sa couronne d'épines, ce bois pesant dont il est chargé, cette troupe ennemie qui l'accompagne en l'injuriant et le maudissant. Son corps est tellement brisé, qu'à chacun de ses pas, au moindre mouvement, la douleur de ses blessures se renouvelle. La croix qui pèse sur ses épaules meurtries, et dont le choc enfonce les épines de la barbare couronne, commence avec le temps à le torturer. Mais Jésus ne s'en décharge pas pour cela, il s'y attache au contraire, car c'est par le moyen de cette croix qu'il veut régner sur les cœurs des hommes, selon la prophétie d'Isaïe : *Et factus est principatus super humerum ejus*[3]. Ah ! mon Jésus, avec quels sentiments d'amour pour moi vous deviez alors vous diriger vers le Calvaire, où vous alliez consommer le grand sacrifice de votre vie !

Embrasse aussi ta croix, mon âme, pour l'amour de Jésus, qui, pour l'amour de toi, a tant souffert. Il marche en avant, et t'invite à le suivre. *Qui vult post me venire, tollat crucem suam, et sequater me*[4] Oui, mon Jésus, je vous suivrai jus-

[1] Sequebatur autem illum multa turba populi et mulierum, quæ plangebant et lamentabantur eum. (*Luc.* XXIII, 27.)

[2] Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet? (*Ibid.* 31.)

[3] (*Isa.* IX, 6.) — [4] (*Matth.* XVI, 24.)

qu'à la mort; mais vous, par les mérites de ce trajet si douloureux, donnez-moi la force de porter avec patience les croix que vous m'envoyez. Vous nous avez rendu les douleurs et les mépris aimables en les embrassant vous-même pour nous avec tant d'amour

Invenerunt hominem Cyrenæum, nomine Simeonem; hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus. « Ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, et l'obligèrent à se charger de la croix[1] » *Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum.* « Et ils le chargèrent de la croix, en la lui faisant porter derrière Jésus[2]. » Fut-ce par compassion qu'on voulut soulager Jésus du poids de la croix? Non, ce fut par surcroît de haine et d'iniquité. Les Juifs, voyant que Jésus était à chaque pas sur le point de rendre l'âme, craignirent qu'il n'expirât avant d'arriver au Calvaire; et en conséquence, comme ils ne voulaient pas simplement sa mort, mais qu'ils voulaient de plus qu'il mourût crucifié, afin que sa mémoire fût à jamais odieuse, puisque mourir sur la croix était la même chose que d'être maudit de tous, selon ce mot de l'Ecriture: *Maledictus qui pendet in ligno*[3]; que, pour cette raison, lorsqu'ils demandaient sa mort à Pilate, ils ne cessèrent de crier: *Crucifigatur, crucifige, crucifige eum;* et cela, comme nous venons de le dire, afin que son nom, couvert d'infamie, fût effacé de la mémoire des hommes, ainsi que Jérémie avait dit qu'ils en avaient la volonté[4]: si donc ils déchargèrent Jésus du poids de la croix, ce ne fut que dans l'intention de le faire arriver vivant au Calvaire, pour qu'il pût y mourir crucifié et déshonoré. Ah! mon Jésus, tout méprisé que vous êtes, je mets en vous toute mon espérance, comme vous êtes tout mon amour.

[1] (*Matth.* XXVII, 32.) — [2] (*Luc.* XXIII, 32.) — [3] (*Deut.* XXI, 23.)
[4] Eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur am plius. (*Jer.* XI, 19.)

CHAPITRE XIV

JÉSUS EST CRUCIFIÉ.

A peine Jésus fut-il sur le Calvaire, tout épuisé de souffrances et de fatigue, qu'on lui donna à boire du vin mêlé de fiel, breuvage qu'on avait coutume de donner aux condamnés à la croix pour leur rendre moins aiguë la sensation de la douleur ; mais Jésus qui voulait mourir sans recevoir de soulagement, y ayant à peine goûté, refusa de le boire [1]. Aussitôt tous les assistants ayant formé un cercle autour de Jésus-Christ, les soldats le dépouillèrent de ses vêtements ; et comme ces vêtements s'étaient collés à son corps tout couvert de plaies, en les lui ôtant, ses bourreaux lui arrachèrent des lambeaux de chair. Cela fait, ils le jetèrent sur la croix. Jésus étendit ses mains sacrées et offrit au Père éternel le grand sacrifice de sa vie qu'il le pria d'accepter pour notre salut.

Bientôt ils saisissent les clous et les marteaux, et, perçant les mains et les pieds de notre Sauveur, ils l'attachent à la croix. Le bruit des marteaux a résonné par toute la montagne, il a retenti jusque dans le cœur de Marie, qui suivait son fils d'un peu loin. O mains sacrées, qui par votre seul attouchement avez guéri tant de malades, pourquoi est-ce qu'on vous cloue maintenant à cette croix ? O pieds saints, qui tant de fois vous êtes fatigués à la recherche des brebis perdues, pourquoi vous perce-t-on avec tant de barbarie ? Lorsque dans le corps humain un seul nerf est offensé, il en résulte des douleurs aiguës, spasmodiques ; qu'on se figure la souffrance que doit causer le percement des mains et des pieds tout remplis de nerfs, de muscles et de veines. O mon Sauveur, combien veus a coûté mon salut et le désir d'obtenir mon amour, l'amour d'un ver de terre tel que moi, d'une créature ingrate qui trop souvent vous a refusé le sien !

[1] Et dederunt ei vinum bibere cum felle mistum, et, cum gustasset, noluit bibere. (*Matth.* XXVII, 34.)

Le crucifiement achevé, on élève la croix, dont l'extrémité inférieure retombe avec violence dans le trou qu'on a creusé dans la roche pour la recevoir; on l'assujétit ensuite avec des pierres et des coins de bois, et Jésus reste suspendu entre deux voleurs : *Et crucifixerunt eum, et cum eo alios duos, hinc et hinc, medium autem Jesum*[1]. Isaïe l'avait prédit : *Et cum sceleratis reputatus est*[2]. On avait attaché sur le haut de la croix une inscription où on lisait ces mots : *Jesus Nazarenus rex Judæorum.* Les prêtres voulaient que l'inscription fût changée, mais Pilate s'y refusa. Dieu voulut que les hommes apprissent que les Hébreux avaient fait mourir leur véritable roi, ce Messie qu'ils avaient attendu et après lequel ils avaient soupiré si longtemps.

Jésus en croix ! voilà la preuve de l'amour d'un Dieu ; c'est aussi le dernier acte d'apparition du Verbe incarné sur la terre. Le premier eut lieu dans une étable, le dernier sur une croix. L'un et l'autre montrent l'amour et la charité de Jésus envers les hommes. Saint François de Paule contemplant un jour l'amour que nous a montré en mourant Jésus, ravi en extase et soulevé de dessus la terre, s'écria par trois fois : O Dieu charité ! ô Dieu charité ! ô Dieu charité ! Le Seigneur a voulu ici nous faire entendre par l'organe du saint, que nous ne serons jamais capables de concevoir l'amour infini qu'il a témoigné en voulant ainsi souffrir et mourir pour nous. Mon âme, approche de cette croix avec de profonds sentiments d'humilité et de tendresse ; baise cet autel sur lequel meurt ton Sauveur ; mets-toi sous ses pieds, de manière à ce que ce sang divin coule sur toi, et prie le Père éternel, mais dans un autre langage que ne le faisaient les Juifs, que son sang retombe sur toi : *Sanguis ejus super nos !* Oui, que ce sang, ô mon Dieu, descende sur nous et nous lave de nos péchés ; il ne vous demande pas vengeance comme celui d'Abel, il ne vous demande que grâce et pitié. Votre apôtre nous invite à concevoir cette espérance, lorsqu'il nous dit : « Vous vous êtes approchés de

[1] (*Joan.* XIX, 18.) — [2] (*Isa.* LIII, 12.)

Jésus et de son sang qui parle plus avantageusement que celui d'Abel[1] : » *Sed accesistis ad mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel.*

Dieu ! combien souffre sur la croix notre Sauveur en mourant ! chacun de ses membres est souffrant, et l'un ne peut secourir l'autre, les mains et les pieds sont cloués. Hélas ! à chaque instant il éprouve des douleurs mortelles ; on peut dire que, durant les trois heures d'agonie de Jésus, il souffrit autant de morts, qu'il s'écoula de moments depuis son élévation en croix jusqu'à son dernier soupir. Sur ce lit de douleur il n'eut pas un seul instant de soulagement de repos ; il s'appuyait tantôt sur les pieds, tantôt sur les mains; mais là où il s'appuyait, la douleur croissait, car il ne pouvait s'appuyer que sur des blessures.

O mon divin Rédempteur, je ne vois sur votre corps que plaies et sang ; et dans votre cœur il n'y a que tristesse et affliction. Je lis sur votre croix que vous êtes roi ; mais cette inscription exceptée, qu'est-ce qui m'annonce que vous êtes roi? Je ne vois pas d'autre trône que ce gibet ignominieux, d'autre pourpre que votre chair teinte de sang, d'autre couronne que ce faisceau d'épines. A tous ces signes je reconnais un roi, mais un roi d'amour ; cette croix, ce sang, ces clous, cette couronne, tout cela ne nous parle que de votre amour.

Ainsi Jésus, du haut de la croix, demande moins notre compassion que notre amour ; il ne veut la première que pour qu'elle nous conduise à l'aimer. O mon Jésus, vous avez eu bien raison de dire, avant le temps de votre passion, qu'une fois élevé sur la croix, vous attireriez à vous tous nos cœurs. *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me ipsum*[2] Oh ! quelles flèches de feu vous lancez à nos cœurs de ce trône d'amour ! Oh ! combien d'heureuses âmes vous avez entraînées vers vous du haut de cette croix, en les arrachant des abîmes de l'enfer ! Souffrez donc que je vous dise, Seigneur ; ce n'est

[1] (*Hebr.* XII, 24.) — [2] (*Joan.* XII, 32.)

pas sans raison que vous avez été placé entre deux voleurs ; vous avez ravi à Lucifer tant d'âmes, qui à cause de leurs péchés, lui étaient justement dévolues ! J'espère bien que mon âme sera du nombre de celles que vous aurez sauvées. O plaies de mon Jésus, ardents foyers d'amour, laissez-moi brûler au milieu de vous, non de ces feux d'enfer que j'avais mérités, mais des saintes flammes d'amour pour ce Dieu qui est mort pour moi au milieu des tortures.

Après avoir crucifié Jésus, les bourreaux jouent ses habits, qu'ils tirent au sort, suivant la prédiction de David : *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem* [1] Ensuite ils s'assirent attendant la mort de Jésus. Assieds-toi aussi, mon âme, au pied de cette croix, et repose-toi toute ta vie à son ombre salutaire, afin que tu puisses dire comme l'épouse du Cantique : « Je me suis reposée à l'ombre de celui que je désirais [2]. » Ah ! que les âmes qui aiment Dieu trouvent un doux repos à l'aspect de Jésus crucifié, contre le tumulte du monde, les tentations de l'enfer, et la crainte du jugement de Dieu !

Jésus mourant de cet excès de douleur qui affligeait ses membres, et de cet excès de tristesse qui affligeait son cœur, cherchait quelqu'un qui le consolât. Mais non, mon Rédempteur, il n'y a là personne qui vous console. S'il y avait eu au moins là un seul homme qui compatît à vos souffrances et qui accompagnât de ses larmes votre cruelle agonie ? Mais, hélas ! j'entends au contraire les uns continuer à vous accabler d'injures, les autres de leurs sarcasmes, d'autres de leurs blasphèmes. L'un vous dit : « Si tu es fils de Dieu, descends de la croix [3] » Un autre reprend : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même [4]. » Un troisième ajoute : « Toi qui as la puissance de détruire le temple de Dieu, sauve-toi toi-

[1] (*Psal.* XXI, 19.)
[2] Sub umbra illius quem desideraveram sedi. (*Cant.* II, 3.)
[3] Si filius Dei es, descende de cruce.
[4] Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. (*Matth.* XXVII, 40 et 42.)

même[1].» O mon Dieu ! jamais condamné s'est-il vu chargé d'injures et de reproches au temps même où il est près d'expirer sur le gibet ?

CHAPITRE XV

PAROLES DE JÉSUS EN CROIX.

Que fait Jésus? que dit-il, quand il se voit ainsi outragé? Il prie pour ceux qui le maltraitent. «Mon père, dit il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font[2] » Alors Jésus prie aussi pour nous autres pécheurs. Tournons-nous donc avec confiance vers le Père éternel, et disons-lui : Ecoutez, Seigneur, la voix de ce Fils chéri qui vous prie de nous pardonner. Ce pardon que nous ne méritons pas, n'est que pure miséricorde par rapport à nous ; mais par rapport à Jésus-Christ, c'est justice, puisqu'il vous a payé amplement la dette de nos péchés. Vous vous êtes engagé, en considération de ses mérites, à recevoir dans votre grâce ceux qui se repentent de vous avoir offensé, et qui vous demandent le pardon en son nom adorable. Moi, mon Père, je me repens de tout mon cœur de mes fautes, je vous prie de me pardonner au nom de votre fils, daignez me recevoir dans votre grâce.

Domine, memento mei, cum veneris inregnum tuum. « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume[3] » Ainsi le bon larron prie Jésus mourant, et Jésus lui répond : « En vérité je te le dis : Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis[4].» Ici se vérifie ce que Dieu avait dit autrefois par la bouche d'Ezéchiel, que Dieu pardonne au pécheur repentant, et qu'il oublie les offenses reçues[5]. O miséricorde, ô bonté infinie de mon Dieu, qui ne vous aimera ? O

[1] Vah! qui destruis templum Dei, salvum fac temetipsum. (*Marc.* xv, 30.)
[2] Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. (*Luc.* xxiii, 34.)
[3] (*Luc.* xxiii, 42.)
[4] Amen dico tibi ; hodie mecum eris in paradiso. (*Ibid.* 43.)
[5] Si autem impius egerit pœnitentiam... omnium iniquitatum ejus non recordabor. (*Ez.* xxi et 22.)

mon Jésus, oubliez les injures que je vous ai faites, et rappelez-vous la mort douloureuse que vous avez soufferte pour l'amour de moi : par cette mort, donnez-moi une place dans votre royaume pour l'autre vie, et dans ce monde en attendant, faites régner sur moi votre saint amour. Que votre amour seul domine sur mon cœur, qu'il soit mon seul bien, et mon seul désir. Heureux larron, qui avez mérité de souffrir patiemment et de mourir avec Jésus ! heureux moi-même, ô mon Jésus, si j'ai le bonheur de mourir en vous aimant, afin d'unir ma mort à la vôtre.

Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus, etc. « Auprès de la croix de Jésus se tenait sa mère, etc[1]. » Vois, mon âme, au pied de la croix, Marie qui, navrée de douleur, et les yeux fixés sur son fils innocent et bien-aimé, contemple les immenses peines, tant intérieures qu'extérieures, au milieu desquelles il va mourir. Elle est résignée, et elle offre au Père éternel la mort de son fils pour notre salut ; mais sa compassion et son amour ne la pénètrent pas moins d'une extrême affliction. Eh ! qui n'aurait pitié d'une mère dont le fils meurt à ses yeux sur un échafaud ? Mais il faut considérer ici quelle est cette mère, quel est ce fils. Marie aimait ce fils beaucoup plus sans comparaison que jamais fils n'a été aimé d'une mère ; elle aimait Jésus qui était à la fois son fils et son Dieu ; fils aimable, saint, accompli ; fils qui se montra toujours respectueux et obéissant ; fils qui l'avait tant aimée, et qui de toute éternité l'avait choisie pour mère. Et c'était cette mère qui voyait mourir un tel fils de douleur sur une croix infâme, sans pouvoir lui donner aucun secours, aucun soulagement, ne faisant au contraire qu'accroître sa peine, parce qu'il voyait les souffrances que lui faisait éprouver son amour pour lui. O Marie, par ces mêmes souffrances que vous endurâtes à la mort de Jésus, ayez pitié de moi, et recommandez-moi à votre fils, qui du haut de sa croix me recommande à vous en la personne de Jésus. *Mater, ecce filius tuus*[2].

[1] (*Joan.* XX, 25.) — [2] (*Joan.* XIX, 26.)

Et circa horam nonam clamavit Jesus voce magna dicens : Deus meus, ut quid dereliquisti me? « Et vers la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri en disant : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [1]? » Jésus agonisant sur la croix, accablé par les souffrances corporelles, le cœur pénétré d'affliction, car la tristesse qui l'a assailli dans le jardin, et qui lui a fait dire que son âme était triste jusqu'à la mort [2], doit durer jusqu'à son dernier soupir, cherche, comme l'avait prédit David, des consolations sans en trouver : *Et sustinui qui consolaretur, et non inveni* [3] Il regarde sa mère, mais, comme nous l'avons vu, cette vue, au lieu de le consoler, l'afflige davantage. Il regarde autour de lui, et il voit que ce ne sont que des ennemis. Se voyant donc privé de tout secours, il s'adresse au Père éternel, mais le Père le voit tout couvert des péchés des hommes, attaché sur la croix pour satisfaire à sa justice, il l'abandonne à une mort qui doit être un supplice, puisqu'elle est un châtiment. Ce fut alors que poussant un grand cri pour exprimer la véhémence de ses douleurs, il dit : O mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Aussi la mort de Jésus-Christ a-t-elle été la plus douloureuse de toutes les morts, plus que celle de tous les martyrs, parce qu'elle fut entièrement privée de secours et de consolation.

Mais, mon Jésus, puisque vous vous êtes offert volontairement pour cette mort si dure, pourquoi vous lamentez-vous ainsi maintenant? Ah ! je le comprends, c'est pour nous faire comprendre la douleur excessive que vous éprouvâtes à votre mort, et pour nous apprendre en même temps à espérer et à nous résigner, lors même que nous nous voyons privés de consolations et de l'assistance sensible de la grâce divine.

Mon doux Rédempteur, cet abandon que vous éprouvez me fait espérer que Dieu ne m'abandonnera pas, quoique je l'aie tant de fois trahi. Ah ! comment ai-je pu vivre si longtemps

[1] *Matth.* XXVII, 44.)
[2] Tristis est anima mea usque ad mortem.
[3] (*Psal.* LXVIII, 21.)

sans penser à vous? Je vous rends grâces de ne m'avoir pas oublié. De grâce, rappelez-moi toujours cette mort désolée que vous avez subie, afin que je me souvienne toujours de vous et de l'amour que vous m'avez montré.

Cependant le Seigneur, n'ignorant pas que le sacrifice était consommé, dit qu'il avait soif, et les soldats lui mirent à la bouche une éponge trempée dans le vinaigre : *Postea sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur scriptura, dixit: Sitio. Illi autem spongiam plenam aceto obtulerunt ori ejus*[1]. La prédiction qui devait s'accomplir, suivant saint Jean, c'était celle que David avait faite dans son psaume LXVIII, 22: *Et in siti mea potaverunt me aceto*. Mais, Seigneur, vous ne vous plaignez pas de tant de douleurs qui vont bientôt vous ôter la vie, et vous vous plaignez de la soif? Ah! la soif de Jésus était une autre que celle que nous pensons qu'il a; sa soif, c'est le désir d'être aimé des âmes pour lesquelles il va mourir. Ainsi mon Jésus, vous avez soif de moi, ver de terre, et je n'aurai pas soif de vous, bien infini? Ah! oui, je veux vous posséder, je vous aime et je désire vous plaire en tout. Aidez-moi, Seigneur, à chasser de mon cœur tous les désirs terrestres, et n'y laissez régner que le seul désir de faire en tout votre volonté. O sainte volonté de Dieu, source heureuse où se désaltère l'âme aimante, venez aussi me désaltérer, soyez le but unique de toutes mes pensées et de toutes mes affections.

CHAPITRE XVI

MORT DE JÉSUS.

Mais déjà notre aimable Rédempteur touche au terme de sa vie. Mon âme, vois ces yeux qui s'obscurcissent, ce beau visage qui se couvre de pâleur, ce cœur dont les palpitations se ralentissent, ce corps sacré qui s'abandonne à la mort. *Cum ergo accepisset Jesus acetum, dixit: Consummatum est.* « Jésus ayant

[1] (*Joan.* XIX, 28, 29.)

pris le vinaigre, dit: Tout est consommé[1]. » En ce moment Jésus se retraça vivement à l'esprit toutes les souffrances de sa vie, pauvreté, traverses, peines, injures; il les offrit en sacrifice à son Père, et il dit ensuite: *Consummatum est,* tout est consommé: ce que les prophètes avaient prédit de moi, le sacrifice que Dieu attendait pour que sa justice fût satisfaite, ce que je pouvais faire pour sauver les hommes et gagner leur amour. O mon Sauveur, plaise au Ciel, qu'à l'heure de ma mort je puisse dire, au moins pour l'espace de temps qui me reste à vivre: Tout est consommé: j'ai accompli, Seigneur, votre volonté, et je vous ai obéi en tout. Fortifiez-moi, mon Jésus, afin que je puisse exécuter le dessein que je forme de vous servir fidèlement, et avec votre secours je réussirai.

Et clamans voce magna Jesus ait: Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. « Et Jésus dit en jetant un grand cri: Mon père, je recommande mon âme entre vos mains[2]. » Ce furent là les derniers mots que Jésus prononça sur la croix: quand il vit que son âme était près de se séparer de son corps, il se résigna tout entier à la volonté divine, et avec la confiance d'un fils il s'écria: Mon Père, je vous recommande mon esprit; comme s'il eût dit: Mon Père, je n'ai point de volonté, je ne veux ni vivre ni mourir; s'il vous plaît que je souffre encore sur cette croix, me voici disposé; je remets mon âme en vos mains, faites de moi ce que vous voudrez. C'est là ce que nous devrions dire nous-mêmes, quand nous sommes sur quelque croix, c'est-à-dire quand nous souffrons quelque grande douleur, nous laissant conduire en tout par le Seigneur selon son bon plaisir; c'est ce que saint François de Sales appelle saint abandon de l'âme à Dieu, abandon qui fait toute notre perfection. Voilà ce que nous devons faire principalement à l'heure de la mort; mais pour le bien faire alors, il faut le pratiquer souvent pendant la vie. Oui, mon Jésus, je remets en vos mains et ma vie et ma mort;

[1] (*Joan.* XIX, 30.) — [2] (*Luc.* XXIII, 46.)

je m'abandonne tout à vous, et dès cet instant, pour ma dernière heure, je vous recommande mon âme. Accueillez-la dans vos saintes plaies, comme votre Père accueillit votre esprit quand vous expiràtes sur la croix.

Mais voici Jésus qui se meurt. Venez, anges du ciel, venez assister à la mort de votre Dieu; et vous, Marie, tendre mère, approchez de la croix, levez les yeux vers votre fils, regardez-le avec plus d'attention, car il est près d'expirer. Déjà il appelle la mort, il lui permet de venir le frapper. Viens, ô mort, lui dit-il; fais ton office, ôte-moi la vie, et sauve mes chères brebis. Et voilà que la terre tremble, que les tombeaux s'ouvrent, que le voile du temple se déchire. Bientôt abattu par la violence du mal, Jésus sent ses forces défaillir ; la chaleur naturelle l'abandonne, sa respiration s'arrête, son corps s'affaisse, sa tête retombe sur sa poitrine, il ouvre la bouche, il expire : *Et inclinato capite, tradidit spiritum* [1]

Sors, belle âme de mon Sauveur, sors, et va nous ouvrir le paradis, qui jusqu'à présent a été fermé pour nous ; va te présenter à la majesté divine et demander pour nous le pardon et le salut. Le peuple, qui s'était tourné vers Jésus aux dernières paroles qu'il avait prononcées d'un ton très-élevé, le regardait attentivement en silence. Ils le virent expirer, et voyant qu'il ne faisait plus aucun mouvement, il s'écrièrent : Il est mort, il est mort. Marie entend ces paroles fatales, et dit à son tour : O mon fils, tu es mort !

Il est mort ! Qui est mort ? L'auteur de la vie, le fils unique de Dieu, le maître du monde ! O mort qui fîtes l'étonnement du ciel et de la nature entière ! Un Dieu mourir pour ses créatures ! O charité infinie ! un Dieu qui s'immole, qui sacrifie ses délices, sa gloire, son sang et sa vie ! Pour qui ? Pour des créatures ingrates. Un Dieu qui meurt dans un océan de douleurs pour payer nos fautes !

Lève les yeux, mon âme, regarde cet homme crucifié, cet agneau divin sur cet autel de douleur ! C'est le fils chéri du

[1] (*Joan.* XIX, 30.)

Père éternel, il est mort par amour pour toi. Il a ses bras ouverts pour t'embrasser, la tête penchée pour te donner le baiser de paix, le côté ouvert pour te recevoir. Que dis-tu ? Mérite-t-il d'être aimé, ce Dieu si bon et si aimant ? Entends-tu ce qu'il te dit du haut de cette croix ? Vois, mon fils, si personne au monde t'aime plus que ton Dieu. O mon Dieu, mon Rédempteur, vous êtes mort ! mort du supplice le plus douloureux et le plus infamant, et cela pour obtenir mon amour : Mais quel amour d'une créature pourrait jamais compenser l'amour de son Créateur mort pour elle ? Mon Jésus adoré, amour de mon âme, pourrais-je vous oublier jamais ? Et après vous avoir vu mourir de douleur sur cette croix pour payer la dette de mes péchés et me sauver, pourrais-je aimer autre chose que vous ? Pourrais-je vous voir suspendu à cette croix et ne pas vous aimer de toutes mes forces ? Penser que ce sont mes fautes qui vous ont réduit en cet état, et ne point gémir douloureusement de vous avoir offensé ?

O Dieu ! si le plus vil de tous les hommes avait souffert pour moi ce qu'a souffert Jésus-Christ, si je voyais un homme flagellé, cloué à une croix, et devenu pour les autres un objet de dérision et de mépris pour m'avoir sauvé la vie, pourrais-je me souvenir de cet homme sans attendrissement, et même sans affection? Et si j'avais sous les yeux son image, pourrais-je la regarder d'un œil indifférent ? Ne dirais-je point : Ce malheureux est mort dans les tortures pour l'amour de moi ; s'il m'avait moins aimé, il ne serait pas mort ? Oh ! combien de chrétiens ont chez eux un beau crucifix, mais seulement comme on a un beau meuble. Ils en louent la facture, l'expression de douleur de la figure, la belle imitation de la nature, mais leur cœur reste indifférent et froid, comme s'il ne s'agissait que d'un homme étranger ou inconnu, et non de l'image du Verbe incarné.

Ah ! mon Jésus, ne permettez pas que je sois un de ces hommes ; rappelez-vous que vous avez promis que, lorsque vous seriez élevé en croix, vous attireriez à vous tous les cœurs. Voici le mien qui, tout attendri du spectacle de votre mort, ne

résiste plus à votre voix. Vous êtes mort pour moi, je ne veux vivre que pour vous; ô douleur de Jésus, ignominie, mort, amour de Jésus, fixez-vous dans mon cœur, que votre doux souvenir y soit sans cesse pour me pénétrer et m'enflammer d'amour.

O Père éternel, voyez Jésus mort pour moi; par les mérites de ce fils, faites-moi miséricorde. Mon âme, que le souvenir de tes péchés ne te fasse point désespérer de sa bonté. Ce Dieu que tu invoques est celui qui a donné son fils au monde pour notre salut, et ce fils est le même qui s'offrit volontairement pour payer notre dette. O mon Jésus, puisque pour pouvoir nous pardonner vous ne vous êtes point épargné vous même, regardez-moi avec la même bienveillance que vous montrâtes pour nous sur la croix. Daignez m'éclairer, pardonnez-moi surtout mon ingratitude passée. Je ne songeais ni à votre passion ni à l'amour que vous m'avez montré en mourant pour moi; mais les lumières que vous m'avez données m'ont fait connaître tout ce qu'il y avait d'amour et de tendresse pour moi dans vos plaies et dans chacune de vos souffrances.

Malheur à moi si, avec ces lumières que j'ai acquises, je cessais de vous aimer, ou que j'aimasse un autre objet que vous! Que je meure pour l'amour de votre amour, vous dirai-je avec saint François d'Assise, ô mon doux Jésus, puisque vous êtes mort pour l'amour de mon amour. O cœur ouvert de mon Rédempteur, heureux séjour des âmes aimantes, ne dédaignez pas de m'y accorder une place que je ne puisse plus perdre. O Marie, mère des douleurs, recommandez-moi à ce fils que vous avez tenu mort dans vos bras. Voyez ses chairs déchirées, son sang divin répandu pour moi; cela vous dira combien il m'a aimé, combien il vous saura gré que vous lui recommandiez mon salut. Mon salut, c'est de l'aimer; et cet amour, daignez le-lui demander pour moi, mais un amour grand, durable, éternel.

En parlant de ce passage de saint Paul, *Caritas Christi urget nos*, saint François de Sales s'exprime ainsi : « Sachant

que Jésus-Christ vrai Dieu éternel, nous a aimés jusques à vouloir souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix, n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte d'autant plus violente qu'elle est toute aimable et amiable[1]? Il dit ensuite que le mont Calvaire est la véritable montage des amants. Puis il ajoute[2] : « Hé ! que ne nous ne jetons-nous en esprit sur lui pour mourir sur la croix avec lui, qui, pour l'amour de nous, a bien voulu mourir? Je le tiendrai, devrions-nous dire, si nous avions la générosité de l'aigle, et ne le quitterai jamais ; je mourrai avec lui et brûlerai dedans les flammes de son amour ; un même feu consumera ce divin créateur et sa chétive créature. Mon Jésus est tout mien et je suis tout sien ; je vivrai et mourrai sur sa poitrine, ni la mort ni la vie ne me séparera jamais de lui[3] O amour éternel, mon âme vous requiert et vous choisit éternellement. Hé ! venez, saint Esprit et enflammez nos cœurs de votre dilection. Ou aimer ou mourir. Mourir et aimer. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus... O Sauveur de nos âmes, (faites) que nous chantions éternellement : Vive Jésus ! J'aime Jésus. Vive Jésus que j'aime. Vive Jésus qui vit et règne ès siècles des Siècles. Amen. »

Concluons en disant : Agneau divin qui vous êtes sacrifié pour notre salut ! victime d'amour qui avez été consumée de douleurs sur la croix : ah ! plût au ciel que je susse vous aimer comme vous le méritez ! mourir pour vous comme vous êtes mort pour moi ! mes péchés ont augmenté vos souffrances durant votre vie ; faites que pendant tout le temps qu'il me reste à vivre, je puisse vous complaire et ne vivre que pour vous, mon amour et mon tout. O Marie, ma mère, mon espérance, obtenez pour moi la grâce d'aimer Jésus-Christ !

1 *Traité de l'am. de Dieu, liv.* VII, *ch.* VIII, *p.* 17 o. 171.
2 *Liv.* XII, *ch.* XVI, *p.* 474.
3 *Liv.* VII, *ch.* VIII, *p.* 173.

QUINZE MÉDITATIONS

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

QUINZE MÉDITATIONS

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Pour la quinzaine qui commence le samedi de la passion et finit le samedi-saint ; suivies de trois méditations sur le paradis, pour les trois fêtes de Pâques.

PREMIÈRE MÉDITATION

Veille du dimanche de la Passion.

Entrée triomphante de Jésus à Jérusalem.

I Quand notre Rédempteur vit approcher le temps de sa passion, il partit de Béthanie pour aller à Jérusalem. Quand il fut près de cette ville, il la regarda de loin et pleura ; *Videns civitatem flevit super illam*[1] Il pleure, parce qu'il prévoit sa ruine prochaine, juste châtiment du crime que ses habitants devaient commettre en ôtant la vie au fils de Dieu. Ah ! mon Jésus, en pleurant alors sur cette cité, vous pleuriez aussi sur mon âme qui travaillait à se perdre elle-même par le péché, et que vous seriez obligé de condamner aux peines de l'enfer, après avoir fait pour la sauver le sacrifice de votre vie. Ah ! laissez-moi pleurer le mal que j'ai fait en vous dédaignant, vous, souverain bien ; et vous, ayez compassion de moi.

[1] (*Luc.* XIX, 41.)

II. Jésus entre dans la ville ; le peuple court à sa rencontre, le reçoit avec de grandes acclamations de joie. Pour l'honorer davantage, on sème sur son chemin des rameaux de palmier ; quelques-uns même étendent à ses pieds jusqu'à leurs vêtements. Qui eût pu dire alors que ce Jésus, accueilli avec tant de respect, et reconnu pour le Messie, passerait bientôt après par les mêmes rues, chargé de liens et condamné à mort, portant sur ses épaules l'instrument du supplice ? Ah ! mon Jésus ! ce peuple maintenant crie : *Hosanna filio David! benedictus qui venit in nomine Domini*[1] Gloire au fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur pour notre salut ! et bientôt après ils feront entendre des cris sinistres, et presseront Pilate de vous ôter du monde en vous faisant mourir sur une croix : *Tolle, tolle, crucifige eum !* Va, mon âme, et dis-lui, toi aussi avec affection : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Soyez à jamais béni, parce que vous êtes venu, ô Sauveur du monde ; car sans vous nous étions tous perdus. O mon Sauveur, sauvez-moi.

III. Le soir venu, il ne se trouva personne qui invitât Jésus à loger chez soi, ce qui l'obligea à retourner à Béthanie. O mon Rédempteur, si les autres refusent de vous recevoir, je veux vous recevoir, moi, dans mon pauvre cœur Il fut un temps où je vous bannissais de mon âme ; mais j'aime mieux aujourd'hui vous avoir avec moi que de posséder tous les trésors de la terre. Je vous aime, mon Sauveur, et jamais rien ne pourra me séparer de vous. Le péché seul le pourrait, mais je compte sur votre secours, ô mon Jésus, et sur votre intercession, ô vous, ma mère, sainte Marie, pour me défendre de cet ennemi.

[1] (*Matth.* XXI, 9..

DEUXIÈME MÉDITATION

Dimanche de la Passion.

Jésus prie dans le jardin.

I. Jésus, sachant que l'heure de sa passion était arrivée, après avoir lavé les pieds de ses disciples, et institué le saint-sacrement de l'autel, dans le quel il nous a laissé sa personne même, s'en va au jardin de Gethsemani, où il savait d'avance que ses ennemis viendraient le prendre. Là il se met à prier, et voilà qu'il se trouve assailli par une grande crainte, un grand dégoût et une grande tristesse : *Cœpit pavere, tædere et mœstus esse*[1] D'abord il éprouva une grande crainte de la mort douloureuse qui l'attendait sur le Calvaire, et de toutes les angoisses et des désolations qui en formeraient le cortége. Dans le cour de sa passion, les diverses tortures qu'on devait lui faire subir, telles que la flagellation, le couronnement d'épines, ne se firent sentir que successivement ; au lieu que dans le jardin ces divers supplices se représentèrent tous ensemble à son imagination pour le tourmenter. Jésus les accepte tous pour l'amour de nous ; mais en les acceptant, il tremble et agonise : *Factus in agonia, prolixius orabat*[2].

II. Il est en outre saisi d'un grand dégoût pour ce qu'il doit souffrir, tellement qu'il prie son Père de l'en exempter : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste*[3]. Il pria ainsi pour nous apprendre que dans nos tribulations il nous est bien permis de demander à Dieu qu'il nous en délivre, mais que nous devons en même temps nous soumettre à sa volonté, et dire, comme le Sauveur dit alors : *Non sicut ego volo, sed, sicut tu :* « Néanmoins qu'il en soit non ce que je veux, mais ce que vous voulez. » Oui, mon Jésus, que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse, mais la vôtre. J'embrasse toutes les croix que vous voudrez m'envoyer. Tout innocent que vous étiez, vous avez tout souffert pour l'amour de moi ; il est juste

[1] (*Marc.* XIV, 33.) — [2] (*Luc.* XXII, 43.)
[3] (*Matth.* XXVI, 39.)

qu'un pécheur digne de l'enfer, tel que moi, souffre pour l'amour de vous tout ce que vous jugerez à propos.

III. Jésus fut en outre assailli d'une si grande tristesse, qu'elle aurait suffi pour le faire mourrir, s'il n'eût lui-même retardé sa mort afin de mourir pour nous, sur une croix, après de plus longues souffrances : *Tristis est anima mea usque ad mortem*[1] Cette extrême tristesse lui fut occasionnée par la prévision de l'ingratitude des hommes, qui, au lieu de répondre à la générosité de son amour, devaient continuer à l'offenser par tant de péchés ; et ce fut la vue de ces péches qui lui fit suer du sang : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*[2] Ainsi, mon Jésus, ce ne sont plus les bourreaux, les verges, les épines, la croix qui vous causent ces douleurs ; ce sont mes péchés qui vous font répandre cette sueur de sang. Faites-moi donc part de cette douleur, de cette horreur du péché que vous éprouvâtes dans ce jardin, afin que je pleure amèrement et jusqu'à la mort les déplaisirs que je vous ai donnés. Je vous aime, ô mon Jésus, accueillez un pécheur qui veut vous aimer O Marie, recommandez-moi à ce fils si triste et si affligé pour mon amour.

TROISIÈME MÉDITATION

Lundi de la Passion.

Jésus est pris et conduit à Caiphe.

I. Notre-Seigneur, sachant que les Juifs qui venaient pour s'emparer de sa personne étaient déjà tout proche, se lève de sa prière et va à leur rencontre ; puis, sans opposer de résistance, il se laisse prendre et lier : *Comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum*[3] O prodige ! un Dieu garrotté comme un malfaiteur par ses créatures ! L'un lui attache les mains, l'autre le lie par le milieu du corps, un troisième le frappe, et l'innocent agneau se laisse attacher et frapper, et garde le silence.

1 (*Marc.* XIV, 44.) — 2 (*Luc.* XXII, 44.) — 3 (*Joan.* XVIII, 12.)

Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum, sicut ovis ad occisionem ducetur[1] Il ne parle ni ne se plaint, parce que c'est volontairement qu'il s'est offert à mourir pour nous, et c'est pour cela qu'il se laisse attacher comme un agneau et conduire à la mort sans ouvrir la bouche.

II. Jésus entre ainsi garrotté dans Jérusalem. Les habitants, réveillés par le bruit, ouvrent leurs croisées, et se demandent quel est ce prisonnier qu'on amène. On leur répond : C'est Jésus de Nazareth qu'on a reconnu pour n'être qu'un imposteur et un séducteur. On le présente à Caïphe, qui joyeux de le voir en sa possession, l'interroge sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répond que ses enseignements ont été publics, et il appelle en témoignage de ce qu'il a dit les Juifs mêmes qui l'entouraient : *Ecce hi sciunt quæ dixerim ego*[2] Sur cette réponse, un des ministres du pontife lui donne un rude soufflet, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? Mais, grand Dieu ! comment une réponse si humble et si modérée a-t-elle mérité un affront semblable ? Ah ! mon Jésus, vous souffrez tout cela pour expier les affronts que j'ai faits à votre Père éternel.

III. Ensuite le pontife l'adjure au nom de Dieu de dire s'il est véritablement le fils de Dieu. Jésus répond que c'est la vérité. A ces mots Caïphe, au lieu de se prosterner pour adorer son Dieu, déchire ses vêtements, et se tournant vers les autres prêtres : qu'avons-nous besoin, dit-il, de témoins ? N'avez-vous pas entendu ce blasphème ? Que vous en semble ? Tous les prêtres répondent d'une commune voix : Il mérite la mort. Alors, disent les évangélistes, on se mit à lui cracher au visage, à lui donner des soufflets et des coups de poing ; quelques-uns, lui couvrant la figure d'un mouchoir, le frappaient, et puis lui disaient par moquerie : Prophétise-nous, Christ, qui t'a frappé[3], comme le rapporte saint Matthieu. Saint Marc dit de même. « Quelques-uns se mirent à cracher sur lui, à lui voiler la figure et à lui donner des coups de

[1] (*Isa.* LIII, 7.) — [2] (*Joan.* XVIII, 21.) — [3] (*Matth.* XXVI, 68.)

poing en lui disant : Prophétise. Et les valets lui donnaient des soufflets[1] : » *Prophesiza, Christe, quis est qui te percussit?* Vous voilà donc, mon Jésus, devenu cette nuit le jouet de cet populace. Ah ! comment les hommes peuvent-ils aujourd'hui vous voir si humilié pour l'amour d'eux, et ne point vous aimer ? Comment moi-même ai-je pu vous outrager par tant de péchés, vous qui avez tant souffert pour moi ? Mon amour, pardonnez-moi, je ne veux plus vous donner de déplaisir ; je me repens sincèrement de vous avoir offensé. O ma mère, Marie, priez votre fils ainsi maltraité de me pardonner.

QUATRIÈME MEDITATION

Mardi de la Passion.

Jésus conduit à Pilate et à Hérode ; puis on lui préfère Barabbas.

I. Quand on fut dans la matinée, on conduisit Jésus devant Pilate pour qu'il le condamnât à mort ; mais Pilate, s'apercevant que Jésus était innocent, dit aux Juifs qu'il ne trouvait pas de motifs pour le condamner ; d'un autre côté, voyant les Juifs s'obstiner à demander sa mort, il remit sa cause au tribunal d'Hérode. Celui-ci, voyant Jésus devant lui, aurait désiré le voir faire quelque miracle pareil à ceux dont il avait entendu parler ; mais le Seigneur ne voulut pas même répondre aux questions de ce téméraire. Malheureuse est l'âme à laquelle Dieu ne parle plus. Mon Rédempteur, je méritais d'être traité de même, pour n'avoir pas été docile à tant d'invitations que vous m'avez faites : je méritais de ne plus vous entendre et d'être abandonné de vous ; mais non, mon Jésus, vous ne m'avez pas encore abandonné. Parlez-moi donc, Seigneur, votre serviteur vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* Dites-moi ce que vous voulez de moi, car je ne veux rien négliger pour vous complaire.

[1] Et cœperunt quidam conspuere et velare faciem ejus, et colaphis eum cædere, et dicere ei : Prophetiza ; et ministri alapis eum cædebant. (*Marc.* XIV, 65.)

II. Hérode voyant que Jésus ne lui répondait pas, le bannit de sa présence, après l'avoir accablé d'amères railleries, lui et les officiers de sa maison ; pour plus d'humiliation, il le fit revêtir d'une robe blanche en se jouant de lui comme d'un insensé, et il le fit reconduire à Pilate : *Illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatam*[1]. Voilà comment Jésus, affublé d'un vêtement qui fait de lui un objet de dérision, est promené par les rues de Jérusalem. O mon Sauveur, il vous manquait cette autre injure, d'être traité d'insensé. Si c'est ainsi que le monde traite la sagesse divine, heureux donc celui qui, dédaignant les applaudissements des hommes, ne veut connaître que Jésus crucifié, et aimer à son exemple les souffrances et les mépris en disant avec l'Apôtre : Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié[2] : » *Non enim jndicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Chrisium, et hunc crucifixum.* (I. Cor. II.)

III. Les Juifs avaient le droit de demander au magistrat romain, chaque année, à la fête de Pâques la délivrance d'un criminel. Pilate demanda au peuple lequel ils voulaient, de Barabbas ou de Jésus : *Quem vultis dimittam vobis, Barabbam an Jesum*[3] ? Barabbas était un scélérat, coupable d'homicide et de brigandage, en horreur à tous les gens de bien ; Jésus était innocent : néanmoins les Juifs poussent le cri que Barabbas ait sa vie sauve, et que Jésus meure. Ah ! mon Jésus, c'est encore là ce que j'ai dit moi-même, lorsque j'ai voulu me procurer quelque satisfaction : j'ai préféré mon propre plaisir à vous-même, et pour ne pas m'en priver, je me suis privé de vous, qui êtes le bien infini : mais aujourd'hui je vous aime par-dessus tout et plus que ma vie. Ayez pitié de moi, ô Dieu de miséricorde ! Marie, soyez ma patronne.

[1] (*Luc.* XXIII, 11.)
[2] (I *Cor.* II, 2.) — [3] (*Matth.* XXVII, 17.)

CINQUIÈME MÉDITATION

Mercredi de la Passion.

Jésus est attaché à la colonne et flagellé.

I. *Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.* « Alors Pilate saisit Jésus et le flagella[1] » Injuste juge ! quoi ! tu l'as déclaré innocent, et tu le condamnes à une peine aussi cruelle qu'infamante ? Maintenant, mon âme, considère comment, à la suite de cet ordre inique, les bourreaux se saisissent de l'agneau divin, le traînent au prétoire et l'attachent avec des cordes à la colonne. O liens bienheureux, qui attachâtes les mains de mon doux Rédempteur à cette colonne, attachez aussi mon misérable cœur à son cœur divin, afin que dorénavant je ne cherche et ne veuille que ce qu'il veut.

II. Voilà que les bourreaux ont pris en main les verges, et au signal donné, ils frappent à grands coups sur ces chairs sacrées, qui tout d'abord deviennent livides, puis se rougissent du sang qui s'échappe de tous les côtés. Déjà les verges et les mains des bourreaux sont toutes teintes, hélas ! de ce sang précieux ; déjà la terre en est toute baignée. Les coups sont si violents que non-seulement le sang jaillit en l'air et retombe en pluie, mais encore la chair même de Jésus-Christ vole par morceaux sous l'action des verges. Déjà ce corps divin est tout déchiré, mais les barbares frappant toujours ajoutent blessure à blessure, douleurs à douleurs. Pendant ce temps, que fait Jésus ? Il ne dit rien, il ne laisse échapper aucune plainte, mais il offre ses souffrances à la divine justice irritée contre nous[2]

Ainsi qu'un tendre agneau dans une bergerie,
Muet livre sa laine ou marche à la tuerie,
Il est resté sans plainte au milieu des tourments[3].

[1] (*Joan.* XIX, 1.)
[2] Sicut agnus coram tondente se, sine voce, sic non aperuit os suum.
[3] (*Isa.* LIII, 7. — *Act.* VIII, 32.)

Approche, mon âme, et lave-toi dans ce sang divin. O mon Seigneur bien-aimé, je vous vois mis tout en pièces pour l'amour de moi. Je ne puis plus douter que vous m'aimiez, et que vous m'aimiez tant et plus. Chacune de vos plaies est un témoignage certain de votre amour, et cet amour demande à trop bon droit le mien. Ah ! puisque vous me donnez votre sang sans aucune réserve, il est bien juste que je vous donne aussi sans réserve mon cœur tout entier ? Recevez-le donc, mon Jésus, et faites qu'il vous soit toujours fidèle.

III. Si Jésus-Christ n'avait souffert pour l'amour de moi qu'un seul de ces coups, je n'en devrais pas moins brûler d'amour pour lui, en disant : C'est un Dieu qui a consenti à recevoir ce coup pour moi. Mais non, il ne s'est pas contenté d'un seul coup, il a voulu encore, pour l'expiation de tous mes péchés, que tous ses membres fussent déchirés et broyés, comme l'avait prédit le prophète Isaïe[1] :

Brisé pour nos forfaits et nos impiétés,

au point de ressembler à un lépreux couvert de plaies de la tête aux pieds[2] :

Nous l'avons regardé comme un lépreux immonde,

avait dit encore le même prophète. Ainsi, mon âme, Jésus pensait à toi tandis qu'on le flagellait, et il offrait à Dieu son propre martyre pour te délivrer des éternelles tortures de l'enfer. O Dieu d'amour, comment ai-je pu vivre tant d'années sans vous aimer ? Plaies de Jésus, pénétrez-moi d'amour pour un Dieu qui m'a tant aimé ! Marie, mère de grâce, obtenez-moi cet amour.

[1] Attritus est propter scelera nostra. (*Isa.* LIII, 5.)
[2] Et nos putavimus eum quasi leprosum. (*Ibid.* 4.)

SIXIÈME MÉDITATION

Jeudi de la Passion.

Jésus est couronné d'épines et traité de roi par dérision.

I. Après que les soldats eurent flagellé Jésus, ils se rassemblèrent tous au prétoire, et là ils le dépouillèrent encore une fois de ses vêtements, pour le tourner en dérision et faire de lui un roi de théâtre, en le couvrant d'un vieux lambeau d'étoffe rouge en guise de pourpre royale, en lui mettant en main un roseau pour figurer le sceptre, et un faisceau d'épines sur la tête en guise de couronne, mais de manière à lui couvrir la tête entière comme une coiffe [1] Et comme les épines, pressées avec les mains toutes seules, n'entraient pas assez avant dans la tête du Christ au gré de ses bourreaux, on la lui enfonça rudement à coups de roseaux [2] Cruelles épines, combien vous avez causé de douleurs à Jésus ! mais ce sont moins les épines qu'il faut accuser de ces douleurs que vous, méchantes pensées qui m'obsédez. O mon Jésus, je déteste ces pensées et je les abhorre plus que la mort, car trop souvent elles ont rempli votre cœur d'amertume ; mais puisque vous m'avez fait connaître combien vous m'avez aimé, c'est vous seul que je veux aimer, vous seul.

II. O Dieu ! je vois le sang couler de toutes les parties de sa tête sur sa face et sur sa poitrine. Eh quoi ! mon Sauveur, vous ne vous plaignez pas même d'une aussi horrible injustice ! Vous êtes le roi du ciel et de la terre, mais dans ce moment on ne fait de vous qu'un roi de turlupinades et de misères, devenu le jouet de toute la ville de Jérusalem. Mais il fallait que la prophétie s'accomplît, que vous présenteriez la joue aux

[1] Exuentes eum chlamydem coccineam circumdederunt ei, et plectentes coronam de spinis posuerunt super caput ejus, et arundinem in manu ejus. (*Matth.* xxvii, 28.)

[2] Et expuentes in eum acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus. *(Ibid.)*

soufflets, et que vous seriez rassasié d'opprobres [1]. Jésus, mon amour, si je vous ai autrefois méprisé, je vous estime et je vous aime aujourd'hui de tout mon cœur, et je désire mourir pour votre amour.

III. Mais ces hommes, pour qui vous souffrez, ne sont pas rassasiés de vous torturer et de faire de vous l'objet de leurs moqueries. Après vous avoir ainsi tourmenté et avoir fait de vous un roi de théâtre, ils s'agenouillent devant vous, et vous disent d'un ton dérisoire : Je te salue, roi des Juifs. Puis, avec de grands éclats de rire, ils vous frappent brutalement au visage, ce qui augmente les douleurs que lui causent les épines [2]. Toi du moins, mon ame, reconnais Jésus, tel que tu le vois, pour le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Rends-lui grâces, et offre-lui ton amour, maintenant que tu le vois devenu roi de douleur pour l'amour de toi. Ah ! Seigneur, oubliez les dégoûts que je vous ai donnés ; je vous aime plus que moi-même, vous seul méritez tout mon amour, et je ne veux aimer que vous. Je me méfie de ma propre faiblesse, donnez-moi les forces nécessaires pour triompher de moi-même. Et vous, ô Marie, ne me refusez point le puissant secours de vos prières.

SEPTIÈME MÉDITATION

Vendredi de la Passion.

Pilate montre Jésus au peuple en disant : *Ecce homo.*

I. Jésus ayant été ramené devant Pilate, celui-ci, le voyant tellement maltraité et rendu difforme par les fouets et les épines, crut qu'il suffirait de le montrer au peuple pour exciter sa compassion. Il sortit donc sur la terrasse de sa maison en traînant à sa suite sa victime, et il dit au peuple : « Voilà l'homme, » *Ecce homo ;* comme s'il eût dit : Eh bien, conten-

[1] Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis? (*Thren.* III, 30.)

[2] Et genu flexo ante eum illudebant ei, dicentes : Ave, rex Judæorum. (*Matth.* XXVII, 29.) Et dabant ei alapas. (*Jo.* XIX, 3.)

tez-vous de ce qu'a souffert jusqu'à présent ce pauvre innocent; le voilà réduit à un état tel qu'il ne saurait plus vivre. Laissez-le aller, il ne lui reste qu'un souffle de vie. Toi, mon âme, regarde sur cette terrasse ton Seigneur garrotté et à moitié nu, couvert de plaies et de sang, considère l'état auquel s'est réduit ton Pasteur pour te sauver, toi, brebis perdue.

II. Tandis que Pilate montre aux Juifs Jésus tout couvert de plaies, le Père éternel nous invite du haut des cieux à regarder son fils, et il nous dit aussi : *Ecce homo.* Cet homme que vous voyez ainsi couvert de plaies et abreuvé d'humiliations, c'est mon fils bien-aimé. Il souffre pour payer la dette de vos péchés. Regardez-le bien, et aimez-le. Mon Dieu et mon père, je fixe mes regards sur votre fils, je lui rends grâces, et je l'aime ; j'espère l'aimer toujours. Mais je vous en conjure, regardez-le, vous aussi, mon Dieu, et pour l'amour de ce fils, ayez pitié de moi ; pardonnez-moi, et faites-moi la grâce que je n'aime jamais que vous.

III. Que répondent les Juifs à l'aspect de ce roi de douleurs? Ils poussent de grands cris en disant : « Crucifiez-le, crucifiez-le[1] ; et s'apercevant, que malgré leur clameur, Pilate cherche à le délivrer, ils l'effraient en lui disant : « Si vous le renvoyez absous, vous n'êtes pas ami de César[2] » Pilate résiste encore : « Crucifierai-je votre roi[3] ? » leur dit-il, et les Juifs répondent « Nous n'avons pour roi que César[4] » Ah ! mon Jésus que j'adore, ces hommes aveugles ne veulent point vous reconnaître pour leur roi ; ils n'en veulent pas d'autre que César. Moi, je vous confesse pour mon roi et pour mon Dieu ; et je ne veux pas d'autre roi pour mon cœur que vous, mon amour et mon unique bien. J'ai longtemps refusé de vous servir, malheureux que j'étais ; mais je veux maintenant que vous régniez seul sur ma volonté. Faites qu'elle vous obéisse en tout ce qu'il vous plaira d'ordonner O volonté divine, vous

[1] Crucifige, crucifige eum.
[2] Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. (*Jo.* XIX, 12.)
[3] Regem vestrum crucifigam?
[4] Non habemus regem nisi Cæsarem.

êtes mon amour ; ô Marie, priez pour moi. Vos prières n'essuient jamais de refus.

HUITIÈME MÉDITATION

Samedi de la Passion.

Jésus est condamné par Pilate.

I. A la fin Pilate, après avoir tant de fois proclamé l'innocence de Jésus, la proclame une dernière fois en protestant qu'il est innocent du sang de ce juste : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus*[1]. Après quoi il prononce la sentence et le condamne à mort. O injustice à jamais inouïe ! Le juge condamne celui qu'il déclare innocent, et en même temps qu'il le déclare innocent. Ah ! mon Jésus, vous ne méritez point la mort, c'est moi qui la mérite ; puisque vous avez voulu payer ma dette, ce n'est point Pilate, c'est votre père lui-même qui vous condamne justement à subir le supplice qui m'était dû. Je vous aime, Père éternel, qui condamnez votre fils pour me délivrer de la mort, moi le seul coupable ; je vous aime, Fils éternel, qui acceptez la mort que j'avais encourue par mes péchés.

II. Après avoir condamné Jésus, Pilate le remet aux Juifs pour qu'ils en fassent ce qu'ils voudront : *Jesum tradidit voluntati eorum*[2]. Ainsi en est-il dans le monde ; quand on condamne un innocent, on ne détermine point la peine, mais on livre l'accusé à ses ennemis, pour qu'ils le fassent souffrir et mourir comme il leur plaira. Malheureux Juifs, vous appelâtes vous-mêmes alors sur vos têtes le châtiment d'un tel crime en disant : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants[3] » Le châtiment est effectivement venu ; malheureux ! vous portez maintenant, et jusqu'à la fin du monde vous porterez la peine de ce sang innocent. Mon Jésus, ayez pitié de moi, dont

[1] (*Matth.* XXVII, 24.)
[2] *Luc.* XXIII, 25.)
[3] Sanguis ejus super nos et super filios nostros. (*Matth.* XXVII, 25.)

les péchés ont été cause de votre mort ; mais je ne veux pas imiter les Juifs obstinés, je veux pleurer le traitement qu'ils vous ont fait subir, et je veux toujours vous aimer, toujours, toujours, toujours.

III. On lit devant Notre-Seigneur l'injuste sentence qui le condamne à mourir en croix. Jésus l'écoute, et tout résigné à la volonté de son père, il l'accepte avec une humble soumission [1]. Pilate, du haut de son tribunal terrestre, dit : Que Jésus meure ; le Père éternel, du haut du ciel, dit en même temps : Que mon fils meure ; et le fils lui-même répond : Me voici, j'obéis, j'accepte la mort, et la mort de la croix. Mon Rédempteur bien-aimé, vous acceptez la mort qui m'est due ; que votre miséricorde soit bénie à jamais ; je vous en remercie infiniment : mais puisque, vous innocent, vous acceptez pour moi la mort de la croix, moi pécheur, j'accepte la mort que vous me destinez avec toutes les peines qui l'accompagneront ; et dès ce moment je l'unis à la vôtre, et je l'offre à votre Père. Vous êtes mort pour moi, je veux mourir pour vous. Ah ! par les mérites de votre sainte mort, faites-moi mourir en état de grâce, et embrasé de votre amour. Marie, mon espérance, souvenez-vous de moi.

NEUVIÈME MÉDITATION

Dimanche des Rameaux.

Jésus porte sa croix en se rendant au Calvaire.

La sentence étant une fois publiée, on saisit avec violence le divin condamné, on lui ôte de nouveau le lambeau de pourpre, et on lui remet ses vêtements pour le conduire au Calvaire où il doit être crucifié, comme au lieu destiné au supplice des malfaiteurs [2] On prend en conséquence deux pièces de bois

[1] Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (*Phil.* II, 8.)

[2] Exuerunt chlamyde, et induerunt eum vestimentis ejus, et duxerunt eum ut crucifigerent. (*Matth.* XXVII, 31.)

grossièrement taillées, on en forme à la hâte une croix, et on lui commande de la porter sur ses épaules jusqu'au lieu de son supplice. Quelle barbarie d'obliger un condamné à porter lui-même l'instrument de sa mort! Mais c'est ainsi que vous devez être traité, ô mon Jésus, puisque vous avez voulu vous charger de mes péchés.

II. Jésus ne refuse point la croix, il l'embrasse avec amour, comme l'autel sur lequel il va consommer le sacrifice de sa vie pour le salut des hommes[1]. Les condamnés sortent de la maison de Pilate, et parmi eux marche notre Sauveur condamné de même. O spectacle qui frappe d'étonnement le ciel et la nature, de voir le fils de Dieu qui va mourir pour le salut de ces mêmes hommes qui lui donnent la mort! Ainsi s'accomplit la prophétie de Jérémie, représentant le Sauveur comme un agneau paisible qu'on mène à la boucherie[2] L'état de Jésus, durant ce trajet, était tellement fait pour exciter la compassion, que les femmes juives ne pouvaient en le voyant retenir leurs larmes[3]. O mon cher Rédempteur, par les mérites de ce trajet douloureux, donnez-moi la force de porter ma croix patiemment. J'accepte toutes les douleurs et toutes les humiliations que je suis destiné à souffrir ; en les embrassant vous-même pour l'amour de nous, vous nous les avez rendues aimables et douces; donnez-moi la force de les souffrir en paix.

III. Mon âme, regarde ton Rédempteur qui s'achemine ainsi ; vois comme le sang coule de toutes ses plaies encore fraîches, considère-le couronné d'épines et chargé de sa croix. Hélas, à chaque mouvement, à chaque pas, la douleur de ses blessures se renouvelle. La croix le torture avant le temps en pesant sur ses épaules déchirées, et en battant contre les épines qui forment sa couronne. Dieu ! combien de douleurs à chaque pas ! Mais considérons les sentiments d'amour qui animent Jésus

[1] Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum. (*Jo.* XIX, 17.)

[2] Et ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam. (*Jer.* XI, 19.)

[3] Plangebant et lamentabantur eum. (*Luc.* XXIII, 27.)

dans ce trajet, à mesure qu'il s'approche du Calvaire, où l'attend la mort. Ah ! mon Jésus, vous allez mourir pour moi, je veux aussi mourir pour vous. Par le passé, je me suis éloigné de vous, et je voudrais maintenant en mourir de douleur. Désormais je suis résolu à ne plus vous quitter, mon Dieu, mon amour, mon tout. O Marie ma mère, demandez pour moi la force de porter ma croix avec résignation.

DIXIÈME MÉDITATION

Lundi saint.

Jésus est mis en croix.

A peine le Rédempteur est-il arrivé au Calvaire, épuisé de fatigue et de douleur, que lui arrachant ses vêtements qui se sont attachés à ses plaies, on le renverse sur la croix. Jésus étend ses mains sacrées ; en même temps il offre à son Père éternel le sacrifice de sa vie, et il le prie de l'accepter pour le salut des hommes. Les bourreaux saisissent aussitôt les marteaux et les clous, et perçant les mains et les pieds, ils attachent Jésus à la croix. O mains sacrées dont le seul attouchement a guéri tant de malades, pourquoi vous cloue-t-on sur cette croix ? O pieds bénis qui si souvent vous êtes fatigués à la recherche de nous autres brebis perdues, pourquoi vous perce-t-on maintenant d'une manière si douloureuse ? La blessure d'un nerf produit une douleur si aiguë qu'il en résulte des spasmes et des évanouissements. Quels tourments n'aura donc point soufferts Jésus-Christ, quand on lui a percé les mains et les pieds, où se trouvent tant de nerfs et de muscles ! O mon doux Sauveur, combien vous a coûté le désir de me voir sauvé et de gagner mon amour ! Et moi ingrat, qui ai si souvent dédaigné votre amour pour des riens ! mais maintenant je l'estime plus que tous les biens du monde.

II. Voilà qu'on élève la croix avec celui qui s'y trouve cloué ; on la fait tomber lourdement au fond du trou pratiqué dans le roc. Ensuite on l'assujétit avec des pierres et des morceaux

de bois, et Jésus y reste suspendu pour y rendre son dernier souffle de vie. Pendant qu'il est ainsi mourant sur ce lit de douleur, plongé dans la tristesse et la désolation, il cherche qui le console, et il ne trouve personne. Au moins, Seigneur, vos bourreaux auront à présent compassion de vous ; mais non, j'entends que l'un vous insulte, que l'autre vous raille, qu'un autre encore vous blasphème. Descends de la croix, dit l'un, si tu es fils de Dieu ; il a sauvé les autres, dit un autre, et il ne peut se sauver lui-même. Ah ! cruels, il va mourir comme vous le désirez ; au moins ne le tourmentez pas par vos railleries insultantes.

Vois, mon âme, combien souffre sur son gibet ton Rédempteur mourant ; chacun de ses membres a à souffrir sa douleur particulière, et l'un ne peut secourir l'autre. Hélas ! à chaque instant Jésus éprouve les angoisses de la mort. On peut bien dire que durant les trois heures de son agonie, il a souffert autant de morts qu'il a vécu d'instants. Il n'y trouva ni soulagement, ni repos. Soit sur les mains ou sur les pieds, sa douleur partout où il s'appuie en devient plus aiguë, car son corps adorable n'est suspendu que sur des plaies. Va, mon âme, et tout attendrie, approche-toi de cette croix, baise cet autel, sur lequel ton Seigneur meurt victime d'amour. Mets-toi au bas de ses pieds, de manière à ce que ce sang divin coule sur toi. Oui, mon Jésus, que ce sang me lave de tous mes péchés, et m'embrase d'amour pour vous, mon Dieu, qui mourez pour moi. O mère de douleur, qui êtes au pied de la croix, priez Jésus pour moi.

ONZIÈME MÉDITATION

Mardi saint.

Jésus en croix.

I. Jésus sur la croix : voilà la preuve de l'amour d'un Dieu. Voilà le dernier acte que fait de sa présence le Verbe incarné ; acte d'angoisse, mais plus encore d'amour. Saint François de

Paule contemplant un jour l'amour divin dans la personne de Jésus crucifié et se trouvant tout à coup ravi en extase, s'écria par trois fois : O Dieu charité ! voulant ([a]) faire entendre par là que nous ne pourrons jamais comprendre la grandeur de l'amour que Dieu nous a montré en voulant mourir pour nous sauver.

II. O mon bien-aimé Jésus, si je vous considère à l'extérieur sur cette croix, je ne vois que plaies et traces de sang ; si ensuite je pénètre dans votre cœur, je le trouve plongé tout entier dans l'affliction et la tristesse. Je lis sur cette croix que vous êtes roi ; mais quels sont les insignes de royauté que vous portez ? Je ne vois d'autre trône royal que ce gibet d'ignominie, d'autre pourpre que votre chair lacérée et ensanglantée, d'autre couronne que ces branches d'épines entrelacées qui font votre tourment. Ah ! je vois que vous êtes roi d'amour, car cette croix, ces clous, cette couronne et ces plaies sont autant de témoignages, autrement dits insignes d'amour.

III. Du haut de la croix où il est attaché, c'est moins notre compassion que Jésus nous demande, que notre affection ; et si cependant il veut aussi que nous ayons compassion de ses douleurs, c'est seulement pour que la compassion que nous en aurons nous porte à l'aimer. Il mérite bien déjà par lui-même tout notre amour, puisqu'il est la bonté infinie ; mais quand même il n'y aurait pas d'avance un tel droit, il semble qu'étendu sur la croix, il demande que nous le lui accordions par compassion. Ah ! mon Jésus, et qui ne vous aimerait du moment où l'on vous reconnaît pour le vrai Dieu, et qu'on vous contemple mourant sur une croix ? Oh ! quelles flèches de feu vous lancez sur les âmes de ce trône d'amour ! Oh ! combien de cœurs, du haut de cette croix, n'avez-vous pas attirés à vous ! O plaies de mon Jésus ! O foyers ardents d'amour, recevez-moi aussi au milieu de vous, pour que je brûle non du

(*a*) C'est ainsi qu'on doit traduire le texte italien, en rapportant le participe *volendo* à Saint Franç. de Paule, et non, comme l'a fait le traducteur belge, au Seigneur, qui n'est pas même nommé. *(L'éditeur.)*

feu de l'enfer que j'ai mérité, mais de saintes flammes d'amour pour ce Dieu qui a voulu mourir pour moi, consumé par les tourments. Recevez, mon bien-aimé Rédempteur, un pécheur qui, contrit de vous avoir offensé, aspire maintenant à vous aimer. Je vous aime, bonté infinie, je vous aime infiniment. Ecoutez-moi, mon Jésus, je vous aime, je vous aime, je vous aime. O Marie, mère du bel amour, demandez pour moi plus d'amour, afin que je me consume pour ce Dieu qui est mort consumé d'amour pour moi.

DOUZIÈME MÉDITATION

Mercredi saint.

Paroles que Jésus prononça du haut de la croix.

I. Pendant que Jésus est outragé par ces barbares témoins de son supplice, que fait-il? il prie pour eux et dit : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Père éternel, exaucez votre fils chéri qui vous prie en mourant de me pardonner aussi à moi, qui vous ai tant outragé. Après cela Jésus se tournant vers le bon larron qui le priait d'avoir pitié de lui, lui fit cette réponse: Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. O combien sont pleines de vérité ces paroles que le Seigneur a dites par la bouche d'Ezéchiel: « Si l'impie fait pénitence, je mettrai en oubli toutes ses iniquités[1] » Ah ! plût au Ciel, mon Jésus, que je ne vous eusse jamais offensé ! Mais le mal est fait; oubliez donc mes torts, je vous en conjure; et par cette mort douloureuse que vous avez subie pour moi, faites-moi entrer dans votre royaume après sa mort; faites aussi qu'en attendant, votre amour règne seul dans mon âme.

II. Jésus agonisant sur la croix, tourmenté dans tous ses membres, n'éprouvant qu'affliction au fond de son âme, cherche autour de lui qui pourra le consoler Il regarde sa mère;

[1] Si autem impius egerit pœnitentiam... omnium iniquitatum ejus non recordabor. (XVIII, 21 et 22.)

mais la douleur dont est pénétrée cette tendre mère ne fait qu'augmenter encore la sienne. De là il s'adresse alors à son Père, et lui demande force et soutien ; mais son Père, le voyant éhargé de tous les péchés des hommes, l'abandonne, lui aussi. Ce fut alors que Jésus élevant la voix, prononça ces paroles : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[1] ? Cet abandon du Père éternel rendit la mort de Jésus-Christ plus douloureuse et plus amère qu'aucune qu'ait jamais soufferte un pénitent ou un martyr, puisque ce fut une mort privée de toute consolation comme de tout soulagement. O mon Jésus, comment ai-je pu vivre si longtemps sans me souvenir de vous ? Je vous rends grâces de ce que vous-même vous ne m'avez pas mis en oubli Ah ! rappelez-moi sans cesse la mort douloureuse que vous avez subie pour l'amour de moi, afin que je me rappelle toujours aussi l'amour que vous m'avez porté.

III. Jésus, voyant en conséquence que son sacrifice était consommé, dit qu'il avait soif[2]. Et les bourreaux lui présentèrent alors une éponge trempée dans le fiel et le vinaigre. Seigneur, vous ne vous plaignez point des douleurs et des tortures qui vous arrachent la vie, et vous vous plaignez de la soif ! Ah ! je vous comprends, c'est que votre soif était une soif d'amour, et que comme vous aimez, vous voulez qu'on vous aime. Aidez-moi à bannir de mon cœur toute affection qui ne serait point pour vous ; faites que je n'aime que vous, et que je n'aie d'autre désir que de faire votre volonté. Volonté divine, vous êtes mon amour. O Marie, ma mère, obtenez-moi la grâce de ne vouloir que ce que Dieu veut.

[1] Clamavit Jesus voce magna dicens : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?
[2] Dixit : Sitio. (*Jo.* XIX, 28.)

TREIZIÈME MÉDITATION

Jeudi saint.

Jésus meurt sur la croix.

IV Déjà notre généreux Sauveur touche à sa fin. Contemple, mon âme, ces beaux yeux qui s'obscurcissent, cette face qui se couvre de pâleur, ce cœur qui ne bat que plus lentement, ce corps sacré qui s'affaisse et s'abandonne à la mort. Aussitôt que Jésus a pris le vinaigre, il dit : *Consummatum est,* « tout est accompli. » Toutes les souffrances de sa vie, la pauvreté, l'obscurité. les affronts, les douleurs, tout se représente à ses yeux ; il offre tout à son père, et les yeux levés vers le ciel, il répète : *Consummatum est.* Mon Père, par le sacrifice de ma vie, j'ai accompli l'œuvre de la rédemption du monde, que je m'étais imposée ; puis se tournant vers nous il répète encore : *Consummatum est,* comme s'il nous disait : O hommes, tous tant que vous êtes, aimez-moi, car j'ai tout fait, sans qu'il me reste plus rien à faire pour vous obliger à m'aimer.

II. Enfin Jésus touche à ses derniers moments. Venez, anges du ciel, venez assister à la mort de votre roi ; et vous, Marie, approchez-vous plus près de la croix, et regardez votre fils près d'expirer Après avoir recommandé à Dieu son esprit, il appelle la mort, à laquelle il permet de lui ôter la vie. Viens, mort, lui dit-il, frappe-moi, fais ton office, le coup que tu me porteras sera le salut de mes brebis. La terre tremble, les sépulcres s'ouvrent, le voile du temple se déchire. Vaincu par la douleur, le Seigneur perd ses forces, la chaleur l'abandonne, son corps retombe ; sa tête s'incline sur sa poitrine, il expire et meurt : *Et inclinato capite, tradidit spiritum* [1] Les assistants, qui remarquent qu'il ne fait plus aucun mouvement, disent : Il est mort, il est mort. Marie répond à

[1] (*Joan.* XIX, 30.)

ces cris funestes : O mon fils, mon fils, te voilà donc déjà mort !

III. Il est mort. Qui est mort ? L'auteur de la vie, le fils unique de Dieu, le Seigneur du monde. O mort, tu as frappé de stupeur le ciel et la terre. O amour infini ! un Dieu sacrifie son sang et sa vie pour ses ingrates créatures ! il meurt plongé dans un abîme de douleur, afin de payer la dette de leurs fautes. Bonté infinie ! amour infini ! ô mon Jésus ! vous êtes donc mort par l'effet de votre amour pour moi ! Ah ! ne permettez pas que je vive un seul moment sans vous aimer. Je vous aime, mon souverain bien, mon Jésus, mort pour moi ! ô Marie, mère de douleur, venez en aide à un de vos serviteurs qui désire ardemment aimer Jésus.

QUATORZIÈME MÉDITATION

Vendredi saint.

Jésus, après sa mort, reste suspendu à la croix.

I. Mon âme, lève les yeux et regarde cet homme crucifié ; regarde l'agneau de Dieu immolé maintenant sur cet autel d'expiation ; pense que c'est là le fils bien-aimé du Père éternel, et qu'il est mort pour l'amour qu'il t'a porté. Ses bras sont étendus comme pour t'embrasser, sa tête inclinée pour te donner le baiser de paix, son côté pour te recevoir dans son cœur. Eh bien ! mérite-t-il d'être aimé ce Dieu si aimant ? Ecoute ce qu'il dit lui-même du haut de sa croix : Dis-moi s'il y a dans le monde quelqu'un qui t'ait aimé plus que moi. Non, Seigneur, il n'est personne qui m'ait aimé plus que vous ; mais que pourrai-je rendre à un Dieu qui a voulu mourir pour moi ? par quel acte d'amour une créature pourra-t-elle jamais compenser l'amour que lui témoigna son créateur, en sacrifiant sa vie pour s'en faire aimer

II. O Dieu ! si le plus vil de tous les hommes avait souffert pour moi ce que Jésus-Christ a souffert, pourrais-je vivre sans l'aimer ? si je voyais un homme lacéré sous cent coups de

verges, et cloué ensuite à une croix pour me donner la vie, pourrais-je penser à lui sans me sentir attendri d'amour? et si l'on m'apportait le portrait de cet homme réprésenté expirant sur la croix, pourrais-je le regarder d'un œil indifférent, en me disant à moi-même : Cet homme n'a été ainsi tourmenté que parce qu'il m'aimait ; s'il ne m'avait pas aimé, il ne serait pas mort ainsi ? O mon Rédempteur, amour de mon âme, comment pourrais-je vous oublier? comment pourrais-je penser que mes péchés vous ont réduit à un tel état, sans pleurer toute ma vie l'injure que j'ai faite à votre bonté? comment pourrais-je vous voir mort de douleur sur cette croix pour mon amour, et ne pas vous aimer de toutes mes forces ?

III. Mon cher Rédempteur, je reconnais, à vos plaies et à vos membres déchirés, comme à travers autant de treillis, toute l'étendue de votre affection. Puisque, pour m'épargner, vous ne vous êtes par épargné vous-même, regardez-moi maintenant avec ce même amour, avec lequel vous me regardâtes alors que vous étiez mourant pour moi sur la croix ; regardez-moi et éclairez-moi, attirez à vous mon cœur tout entier, afin qu'à partir de ce jour, je n'aime que vous. Ne permettez pas que je mette désormais votre mort en oubli. Vous avez promis, qu'élevé sur la croix, vous attireriez à vous tous nos cœurs ; voici le mien, qui, attendri par votre mort, et embrasé d'amour pour vous, ne peut plus résister à vos appels ; de grâce, attirez-le à vous, et faites qu'il vous appartienne tout entier.

Vous êtes mort peur moi, je désire mourir pour vous ; et s'il me reste du temps à vivre, je veux que ma vie soit tout entière consacrée à vous. O douleurs de Jésus, ô ignominie de Jésus, ô mort de Jésus, ô amour de Jésus, fixez-vous dans mon cœur, et que votre souvenir y soit toujours vivant pour l'attiser sans relâche et l'enflammer d'amour ! Je vous aime, bonté infinie, je vous aime d'un amour infini, vous êtes et serez toujours mon unique amour. Marie, mère d'amour, obtenez-moi de l'amour.

QUINZIÈME MÉDITATION

Samedi saint.

Marie assistant sur le Calvaire à la mort de Jésus.

I. *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* « La mère de Jésus se tenait auprès de sa croix[1] » Remarquons dans cette reine de martyrs une sorte de martyre le plus cruel de tous : une mère qui voit mourir son fils innocent par les mains des bourreaux sur un infâme gibet. *Stabat.* Dès l'instant où Jésus a été arrêté dans le jardin, ses disciples l'ont abandonné ; mais Marie ne l'abandonne pas, elle assiste à tous ses tourments jusqu'à le voir expirer devant ses yeux : *Stabat juxta.* Les mères s'éloignent de leurs fils qu'elles voient souffrir sans pouvoir leur porter secours. Elles voudraient souffrir à la place de leurs fils, mais quand elles voient qu'ils souffrent sans qu'elles puissent leur venir en aide, elles fuient et s'éloignent, parce qu'elles n'ont pas la force de soutenir un spectacle aussi pénible. Il en est autrement de Marie : elle voit son fils dans les tourments, elle voit que les douleurs vont lui ôter la vie ; mais elle ne fuie ni ne s'éloigne, au contraire elle s'approche de la croix où son fils se meurt. O Mère désolée, permettez-moi de vous accompagner et d'assister avec vous à la mort de votre Jésus, qui est aussi le mien.

II. *Stabat juxta crucem.* La croix est donc le lit sur lequel Jésus va quitter la vie, lit de douleur où cette mère affligée voit son fils tout déchiré par les verges et les épines. Elle voit bien que son pauvre fils, suspendu à ces trois crochets de fer, ne trouve ni appui, ni repos ; elle voudrait lui porter quelque soulagement ; elle voudrait du moins, puisqu'il doit mourir, qu'il pût expirer dans ses bras ; mais rien de tout cela ne lui est permis. O croix, dit-elle, rends-moi mon fils ; tu n'es qu'un gibet fait pour les malfaiteurs, tandis que mon fils est inno-

[1] (*Joan.* XIX, 25.)

cent. Mais ne vous chagrinez pas, ô Marie, c'est la volonté du Père éternel que la croix ne vous rende Jésus qu'après qu'il aura rendu son dernier soupir. O reine de douleurs ! obtenez de moi la douleur de mes péchés.

III. *Stabat juxta crucem mater ejus.* Mon âme, contemple Marie qui, du pied de la croix, regarde son fils ; son fils, mais quel fils ? un fils qui était à la fois son fils et son Dieu ; fils qui, de toute l'éternité, l'avait choisie pour mère et l'avait préférée dans son amour à tous les anges et à tous les hommes, fils si beau, si saint, si aimable ! fils toujours obéissant ! fils son unique amour, comme fils, comme Dieu ; O Marie, ô la plus affligée de toutes les mères, je compatis aux peines de votre cœur, surtout quand vous vîtes votre Jésus défaillir sur la croix, ouvrir la bouche et expirer. Ah ! pour l'amour de ce fils qui est mort pour mon salut, recommandez-lui mon âme. Et vous, mon Jésus, par les mérites des douleurs de Marie, ayez pitié de moi, et accordez-moi la grâce de mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi. Que je meure, Seigneur, vous dirai-je avec saint François d'Assise, que je meure pour l'amour de vous, vous qui avez daigné mourir pour l'amour de mon amour.

TROIS MEDITATIONS

SUR LE PARADIS

POUR LES TROIS FÊTES DE PAQUES

PREMIÈRE MÉDITATION

Pour le dimanche de Pâques.

I. Oh ! que nous serons heureux, si nous souffrons patiemment dans cette vie les peines qui la traversent ! Ces angoisses, ces craintes, ces maladies, ces persécutions, en un mot toutes ces croix finiront un jour : si nous nous sauvons, elles deviendront pour nous dans le paradis autant de sujets d'allégresse et de gloire. « Votre tristesse, a dit le Seigneur pour nous encourager, sera changée en joie[1] » Les délices du paradis sont si grandes, que nous, faibles mortels, nous ne saurions ni les expliquer ni les concevoir. *Oculus non vidit,* dit l'Apôtre, *nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum*[2]. Jamais œil ne vit beautés semblables à celles du paradis, jamais oreille n'entendit harmonie aussi douce que les harmonies du paradis ; jamais le cœur humain ne peut arriver à comprendre les plaisirs que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment. Il est beau de voir une campagne ornée de collines, de plaines, de bosquets, de plantes maritines ; il est beau de voir un jardin plein de fruits,

[1] Tristitia vestra, vertetur in gaudium. (*Joan.* xvi, 20.)
[2] (I *Cor.* ii, 9.)

de fleurs et de fontaines. Oh! combien le paradis est plus beau que tout cela!

II. Pour se faire une idée de la grandeur des joies du paradis, il suffit de savoir que dans cet heureux royaume réside un Dieu tout-puissant, appliqué à faire le bonheur des âmes qu'il chérit. Le paradis est un lieu, dit saint Bernard, où l'on ne rencontre rien qui déplaise, et où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer: *Nihil est quod nolis, totum est quod velis. Nihil est quod nolis.* Il n'y a point de nuit dans le paradis, point de variété de saisons, point d'hiver, point d'été, on y jouit d'un air toujours serein, d'un printemps continuel toujours délicieux. Il n'y a là ni persécution ni envie, parce que tous s'aiment sincèrement, et que chacun se réjouit du bonheur des autres comme du sien propre. Il n'y a plus ni maladies ni douleurs, parce que le corps n'y est plus sujet aux souffrances physiques. Il n'y a plus de pauvreté, parce que chacun s'y trouve pleinement riche, n'ayant rien à désirer de plus. Il n'y a plus de craintes à concevoir, parce que l'âme affermie dans la grâce ne peut plus pécher ni perdre le souverain bien qu'ella possède.

III. *Totum est quod velis.* Vous aurez dans le paradis tout ce que vous pourrez souhaiter. La vue s'y porte avec complaisance sur cette cité si belle et sur ses habitants, tous vêtus royalement, parce que tous sont rois de ce royaume éternel. Là, nous verrons la beauté de Marie qui nous paraîtra plus belle que tous les anges et tous les saints ensemble ; nous verrons la beauté de Jésus surpassant incomparablement celle de Marie. Les parfums du paradis satisferont l'odorat, en même temps que les harmonies célestes mêlées des chants des bienheureux charmeront l'oreille. Ceux-ci, avec des voix toujours douces, chanteront éternellement les louanges divines. Ah! mon Dieu, je ne mérite point le paradis, je mériterais plutôt l'enfer ; néanmoins votre mort me donne l'espérance de l'obtenir. Je désire et je vous demande le paradis, non tant pour en jouir que pour vous aimer éternellement, sans avoir à craindre de jamais vous perdre. Etoile de la mer,

Marie, ma mère, c'est vous qui, par vos prières, pourrez me faire atteindre ce port fortuné.

DEUXIÈME MÉDITATION

Pour la deuxième fête de Pâques.

I. Figurons-nous une âme qui, au sortir de ce monde, entre dans l'éternité en état de grâce. Elle se présente, pleine d'humilité et en même temps de confiance, à Jésus son juge et son Sauveur. Jésus l'embrasse, la bénit et lui fait entendre ces douces paroles : Ame chérie, livre-toi à la joie, tu es sauvée. *Veni, sponsa mea, veni coronaberis* : « Viens, mon épouse, viens pour être couronnée[1] » Si l'âme a encore besoin d'être purifiée, elle est envoyée en purgatoire, et elle accepte son châtiment avec une entière résignation, car elle ne veut elle-même entrer au ciel, ce vrai séjour de la pureté, que quand elle sera entièrement purifiée de toute souillure. L'ange gardien se présente pour la conduire au purgatoire. Elle commence par le remercier de l'assistance qu'il lui a donnée sur la terre, et puis elle le suit avec obéissance. O mon Dieu, quand viendra ce jour, où quitte des périls dont cette terre est semée, je serai assuré de ne pouvoir plus vous perdre ! Ah ! que bien volontiers j'irai au purgatoire dont les peines me sont dues, et avec quelle joie je m'y soumettrai ! au milieu de ce feu, je serai trop heureux de vous aimer, ô mon Dieu, de tout mon cœur, puisque je n'y aimerai que vous.

II. Cette peine une fois achevée, l'ange reviendra et dira à l'âme : Viens, âme fortunée, ta peine est finie ; viens jouir de la vue de ton Dieu qui t'attend dans le paradis. En peu d'instants l'âme a traversé la région des nuages, les sphères, les étoiles, et elle entre dans le ciel. Oh ! que dira-t-elle en arrivant dans cette belle patrie ! quel charme auront ses premiers regards dans cette cité de délices ! Les anges, les saints, et principalement les saints qui lui ont servi de patrons viendront

[1] (*Cant.* IV, 8.)

à sa rencontre et l'accueilleront avec joie en lui disant : Sois la bien-venue, notre nouvelle compagne, sois la bien-venue. Ah ! mon Jésus, rendez-moi digne d'un tel sort.

III. Quelle consolation pour cette âme de retrouver là ses parents, ses amis qui l'ont devancée dans le ciel ; sa joie sera bien plus grande encore quand elle verra Marie, sa reine, qu'elle lui baisera les pieds et qu'elle la remerciera des grâces qu'elle aura reçues d'elle. La reine l'embrassera et la présentera elle-même à Jésus, qui la recevra comme son épouse. Jésus à son tour la présentera à son père qui la bénira et l'embrassera en lui disant : « Entre en possession de la joie de ton maître, » *Intra in gaudium Domini tui.* Ainsi Dieu la fera participer à sa propre béatitude. Ah ! mon Dieu, faites que je vous aime tant et plus dans cette vie, pour pouvoir être admis à vous aimer tant et plus dans l'éternité. Vous êtes l'objet le plus digne d'être aimé, vous méritez tout mon amour : je ne veux rien aimer autre chose que vous. Donnez-moi la grâce d'exécuter cette résolution. Et vous, Marie, ma mère, protégez-moi.

TROISIÈME MÉDITATION

Pour la troisième fête de Pâques.

I. La beauté des saints, les harmonies célestes, toutes les autres délices qui se trouvent réunies dans le Paradis n'en forment que le moindre avantage. Ce qui y rend l'âme complètement heureuse, c'est de voir et d'aimer Dieu face à face. Saint Augustin a dit que si Dieu laissait voir sa belle face aux damnés, l'enfer avec tous ses tourments deviendrait pour eux un paradis. Même sur cette terre, lorsque dans l'oraison Dieu fait quelquefois sentir sa douce présence à l'âme qui le prie, et que par un rayon de lumière il lui découvre sa bonté et l'amour qu'il lui porte, le contentement de cette âme est tel, qu'elle se sent, pour ainsi dire, fondre et se consumer d'amour ; et cependant nous ne pouvons dans cette vie voir Dieu tel qu'il est, nous ne pouvons que l'entrevoir comme à travers

un voile épais. Que sera-ce donc, quand Dieu soulèvera ce voile et qu'il se montrera tout à découvert? Seigneur, après vous avoir si souvent tourné le dos, je ne mériterais plus de vous voir ; mais confiant en votre bonté, j'espère vous voir, et vous aimer sans fin dans le paradis. Je parle ainsi, parce que c'est à vous que je parle, à un Dieu qui est mort pour me donner le paradis.

II. Les âmes qui aiment Dieu sont, même sur cette terre, les plus satisfaites, mais elles ne peuvent y trouver un contentement plein et parfait. La crainte dans laquelle elles vivent, ne sachant si elles sont dignes de l'amour ou de la haine de leur bien-aimé Seigneur, les tient presque toujours dans un état pénible. Mais dans le paradis l'âme est sûre d'aimer Dieu et d'être aimée de lui ; et elle voit que le doux lien d'amour qui l'unit à Dieu ne se rompra jamais. Ce qui l'enflammera encore davantage, ce sera de connaître mieux combien Dieu l'a aimée en se faisant homme, et en voulant mourir pour elle, et en se donnant en outre à elle dans le sacrement de l'Eucharistie. Son amour deviendra plus vif encore, alors qu'elle verra distinctement toutes les grâces qu'elle a reçues pour pouvoir arriver au ciel. Elle verra que les croix qui lui auront été envoyées pendant la vie n'auront été que d'ingénieuses inventions de l'amour divin pour assurer son bonheur ; elle verra combien de fois Dieu aura usé de miséricorde envers elle, les lumières diverses qu'elle aura reçues de lui, les appels multipliés à la pénitence qu'il lui aura fait entendre. De cette hauteur où elle se trouvera établie, elle verra une multitude d'âmes précipitées dans l'enfer pour moins de péchés qu'elle n'en aura commis, et elle se verra sauvée elle-même, en possession de Dieu, et sûre de ne pouvoir plus le perdre en toute l'éternité. Mon Jésus, mon Jésus, quand viendra ce jour pour moi trop heureux?

III. Ce qui complétera la félicité du bienheureux, ce sera de savoir avec certitude, qu'il jouira durant toute l'éternité de ce Dieu dont il ne fera encore que commencer à jouir. Si le bienheureux pouvait avoir à craindre de perdre quelque jour

ce Dieu qu'il possède, le paradis cesserait d'être pour lui un paradis. Mais non ; il est certain de jouir éternellement de ce souverain bien qui est Dieu même, comme il est certain que Dieu est Dieu. D'un autre côté, cette joie du bienheureux ne s'altérera pas avec le temps, elle lui paraîtra toujours nouvelle. Ainsi, il sera toujours heureux, toujours avide du même bonheur, et toujours ses désirs seront pleinement satisfaits.

Si nous sommes affligés sur la terre par quelque traverse, levons les yeux au ciel et consolons-nous en disant : Beau ciel ! Les peines finiront un jour ; elles deviendront même un sujet d'allégresse. Les saints, les anges, Marie, nous attendent, et Jésus tient en main la couronne qu'il nous décernera, si nous lui sommes fidèles. Ah ! mon Dieu, quand viendra ce jour où j'aurai le bonheur de vous posséder ? quand pourrai-je vous dire : Mon amour, je ne puis plus vous perdre ? Marie, mon espérance, ne cessez de prier pour moi, je vous en conjure, jusqu'à ce que vous me voyiez en sûreté à vos pieds dans le paradis.

RÉFLEXIONS

ASPIRATIONS, MÉDITATIONS

ET AUTRES PRATIQUES DÉVOTES

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

AUTRES RÉFLEXIONS SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST PRÉSENTÉES AUX AMES DÉVOTES

CHAPITRE Ier

RÉFLEXIONS SUR LA PASSION EE JÉSUS-CHRIST EN GÉNÉRAL.

I. Pour reconnaître combien il est agréable à Jésus-Christ que nous pensions à sa passion et à la mort ignominieuse qu'il a soufferte pour nous, il suffit de considérer que c'est pour que nous conservions toujours en nous-mêmes le souvenir vivant de l'amour qu'il nous a porté en se sacrifiant pour notre salut sur la croix, qu'il a institué le saint sacrement de l'autel. Sachons avant tout que ce fut dans la nuit qui précéda sa mort qu'il institua ce sacrement d'amour, et qu'après avoir distribué son corps à ses disciples, il leur dit, et par eux à nous tous, qu'en prenant la sainte communion nous prissions soin de nous rappeler tout ce qu'il a souffert pour nous[1] De là vient que la sainte Eglise ordonne au prêtre qui célèbre la messe de dire au nom de Jésus-Christ, à la suite de la consécration, ces paroles : *Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis* ; c'est-à-dire, toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi. Et le docteur angélique, saint Thomas, observe que Jésus-Christ, en nous

[1] Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis. (I *Cor.* XI, 26.)

laissant son corps à prendre en guise d'aliment, a eu pour but d'obtenir de nous que nous gardions un souvenir continuel d'un si grand bienfait[1]. Le même docteur dit ensuite qu'au moyen de ce sacrement nous rafraîchissons en nous la mémoire de l'amour immense que Jésus-Christ nous a montré dans sa passion[2]

II. Si un homme, après avoir essuyé pour quelques-uns de ses amis des injures et de mauvais traitements, venait à apprendre que cet ami, toutes les fois qu'on parlait en sa présence de cet acte de dévouement, en éloignerait jusqu'à la pensée, et dirait à ceux qui en reparleraient : Occupons-nous d'autre chose, quel chagrin ne lui causerait pas cette ingratitude ! Et au contraire, combien ne serait-il pas consolé en apprenant que son ami lui témoignerait une éternelle reconnaissance, et qu'il n'en parlerait et ne s'en souviendrait jamais qu'avec attendrissement et avec larmes ! Aussi tous les saints, sachant combien Jésus-Christ aime à nous voir nous rappeler souvent le souvenir de sa passion, se sont presque continuellement occupés à repasser en eux-mêmes les douleurs et les mépris qu'a eu à supporter notre généreux Rédempteur durant tout le cours de sa vie, et particulièrement à l'époque de sa mort. Il n'est point d'exercice plus salutaire pour les âmes, a dit saint Augustin, que de penser chaque jour à tout ce qu'a souffert pour nous l'Homme-Dieu[3] Un saint anachorète apprit par une révélation divine que l'exercice le plus propre à exciter dans les cœurs l'amour de Dieu, c'est de penser fréquemment à la mort de Jésus-Christ. Il fut révélé aussi à sainte Gertrude, comme le rapporte Blosius, que celui qui regarde le crucifix avec dévotion, obtient, à chaque fois qu'il le regarde, un regard amoureux de Jésus-Christ.

[1] Ut autem tanti beneficii jugis in nobis maneret memoria, corpus suum in cibum sumendum dereliquit. *(Opus. 57.)*

[2] Per quod recolitur memoria illius, quam in sua passione Christus monstravit, excellentissimæ caritatis. *(Ibid.)*

[3] Nihil tam salutiferum quam quotidie cogitare quanta pro nobis pertulit Deus homo.

Blosius ajoute que la méditation ou la lecture de quelque passage de la passion apporte plus de profit à l'âme que tout autre exercice de dévotion. « Que de merveilles sont renfermées dans la passion, s'écrie saint Bonaventure, puisqu'elle rend divin celui qui la médite[1] ! Il dit de plus, en parlant des plaies de Jésus-Christ, qu'elles font une impression profonde sur les cœurs les plus durs, et qu'elles embrasent les âmes les plus glacées[2]

III. Il est rapporté dans la vie du bienheureux Bernard de Corleon, capucin, que sur la proposition que lui faisaient ses religieux de lui montrer à lire, il s'en alla demander conseil au Crucifix, qui lui fit cette réponse : Qu'as-tu besoin de livres et de lectures ? c'est moi qui serai ton livre ; tu pourras lire en moi, Crucifix, l'amour que je t'ai porté. Jésus crucifié était aussi le livre préféré de saint Philippe Benizzi : au moment de mourir, il demanda qu'on lui donnât son livre : les assistants ne savaient pas quel était ce livre qu'il désirait ; mais le frère Ubald, son ami et son confident, lui présenta l'image du crucifix, et le saint dit alors : « Voilà mon livre. » Puis, portant ses lèvres sur les plaies sacrées, il rendit à Dieu son âme bénie.

Dans mes œuvres spirituelles, j'ai parlé plusieurs fois de la passion de Jésus-Christ : toutefois, je pense que les âmes dévotes me sauront quelque gré d'ajouter ici beaucoup d'autres détails, ou de réflexions que j'ai lues depuis dans différents livres,ou que j'ai faites moi-même : et j'ai voulu les consigner ici, moins encore pour le profit des autres, que pour mon propre avantage, parce qu'au moment où j'écris ceci, âgé de soixante-dix-sept ans, et par conséquent m'acheminant vers la mort, j'ai voulu étendre ces considérations pour me préparer par là au jour des comptes. Et je fais effectivement là-dessus mes petites méditations, en faisant la lecture tantôt d'une par-

[1] O passio amabilis, quæ suum meditatorem reddit divinum. (*Stim. div. Am. p. l. c.* 1.)

[2] Vulnera, dura corda vulnerantia, et mentes congelatas inflammantia. (*Oper. t.* XII, *p.* 633 *b*, où nous lisons *mirabilis*, au lieu d'*amabilis*.)

tie, tantôt d'une autre, afin de me trouver, quand sonnera ma dernière heure, les yeux fixés sur Jésus crucifié, qui est toute mon espérance ; et c'est ainsi que j'espère avoir le bonheur de rendre mon âme en ses mains. Entrons maintenant en matière.

IV. Adam pèche, et se révolte contre Dieu ; comme il est le premier homme, père de toute la race humaine, il perd, en se perdant lui-même, toute sa future postérité. L'injure s'adressait à Dieu ; ainsi, ni Adam ni les autres hommes ne pouvaient offrir à la majesté divine une satisfaction proportionnée à l'offense, quelques sacrifices qu'ils pussent faire en y comprenant même celui de leur vie. Pour que la justice divine pût s'apaiser et qu'elle restât pleinement satisfaite, il fallait que la réparation fût offerte par une personne divine. Voilà donc le fils de Dieu qui, touché de compassion pour les hommes, et mû par sa propre miséricorde, offre de s'incarner et de mourir, pour que son père obtienne une réparation complète, et que les hommes recouvrent la grâce divine qu'ils avaient perdue.

V Le divin Rédempteur vient en ce monde, et il veut, en se faisant homme, remédier à tous les maux que le péché avait causés aux hommes. Ce sera donc, autant par ses propres exemples qu'il donnera, que par ses leçons et ses instructions, qu'il invitera les hommes à observer les divins préceptes pour acquérir la vie éternelle. Ainsi, Jésus-Christ renonce aux honneurs, aux délices, aux richesses dont il pouvait jouir sur la terre et qui lui revenaient comme au souverain maître de l'univers, et il choisit une condition humble, la pauvreté, les tribulations, jusqu'à mourir de douleur sur une croix. Une erreur des Juifs fut de penser que le Messie devait venir sur la terre pour triompher de tous ses ennemis par la force des armes, et qu'après les avoir vaincus et s'être rendu maître de toute la terre, il rendrait ses partisans riches et glorieux. Mais si le Messie eût été, comme les Juifs se le figuraient, un prince triomphateur et puissant, honoré de tous les hommes comme souverain de toute la terre, il n'aurait pas été ce Ré-

dempteur que Dieu avait promis et annoncé par les prophètes. C'est ce que Jésus-Christ déclara lui-même, lorsqu'il répondit à Pilate que son royaume n'était pas de ce monde[1] C'est aussi là ce qui a fait dire à saint Fulgence, reprenant Hérode pour avoir craint que Jésus ne le privât de son royaume, que le Sauveur était venu non pour vaincre les rois dans la guerre, mais pour les subjuguer admirablement par sa mort[2]

VI. Les Juifs se firent deux illusions au sujet du Rédempteur qu'ils attendaient. Par la première, ils imaginèrent que tout ce qu'avaient prédit les prophètes touchant les biens spirituels et éternels dont le Messie devait enrichir son peuple, il fallait l'entendre de biens terrestres et temporels. Isaïe leur avait dit cependant : « La foi régnera dans votre temps ; la sagesse et la science seront les richesses du salut, et la crainte du Seigneur en sera le trésor[3] » Voilà les biens promis par le Rédempteur : la foi, la science des vertus, la crainte salutaire, telles étaient les richesses promises pour les temps où paraîtrait le Sauveur, outre cette autre promesse que Dieu leur faisait aussi par le même prophète, d'apporter la consolation aux affligés, le remède à ceux qui auraient le cœur brisé, aux pécheurs leur pardon, et aux esclaves du démon leur affranchissement[4].

VII. L'autre illusion des Juifs, ce fut de prétendre appliquer au premier avénement du Sauveur tout ce que les prophètes avaient prédit pour le second, c'est-à-dire pour l'époque où il viendra juger les hommes à la fin des siècles. Il est vrai que David avait écrit que le Messie triompherait des princes de la terre, abattrait l'orgueil des puissants, et soumettrait toute la

[1] Regnum meum non est de hoc mundo. (*Jo.* XVIII, 36.)

[2] Quid est quod sic turbaris, Herodes? Rex iste qui natus est, non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare. (*S. Fulgent. Serm.* 5, *de Epiph.*)

[3] Et erit fides in temporibus tuis, divitiæ salutis, sapientia et scientia, timor Domini, ipse est thesaurus ejus. (*Isa.* XXXIII, 6.)

[4] Ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem. (*Ib.* LXI, 1.)

terré par la force de l'épée[1]; et le prophète Jérémie avait dit, que le glaive du Seigneur dévorerait la terre d'une extrémité à l'autre[2]; mais tout cela ne doit s'entendre que du second avénement, celui où, comme juge suprême, il condamnera les méchants. Car lorsque les prophètes ont parlé du premier où il devait consommer l'œuvre de la rédemption, ils ont annoncé, d'une manière aussi claire que précise, que le Rédempteur devait mener ici-bas une vie pauvre et obscure. Voici ce qu'en avait dit en particulier le prophète Zacharie: « Voici votre roi qui vient à vous, ce roi juste qui est le Sauveur ; il est pauvre, il est monté sur une ânesse, et sur le poulain de l'ânesse[3]. »

VIII. Cette prophétie se vérifia particulièrement lorsque Jésus-Christ entra dans Jérusalem assis sur un ânon, et qu'il fut reçu honorablement comme le Messie qu'on attendait, ainsi que l'a décrit saint Jean[4] Nous savens d'ailleurs que Jésus fut pauvre dès sa naissance qui eut lieu dans une ignoble caverne de Béthléem, comme l'avait annoncé Michée[5]. Cette dernière prophétie a été notée par saint Matthieu[6] et par saint Jean[7]. De plus le prophète Osée avait écrit sous la dictée de Dieu ces paroles : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte[8] ; » ce qui se vérifia quand Jésus encore enfant fut porté en Egypte, où il demeura jusqu'à l'âge de sept ans, étranger au pays, au milieu d'un peuple grossier, loin de ses parents et de ses amis, et nécessai-

[1] Dominus a dextris tuis ; confregit in die iræ suæ reges ; judicabit in nationibus ; conquassabit capita in terra multorum. (*Psalm.* CIX, 6.)

[2] Gladius Domini devorabit ab extremo terræ usque ad extremum ejus. (XII, 12.)

[3] Ecce rex tuus veniet tibi justus et Salvator ; ipse pauper, et ascendens super asinam, et super pullum filium asinæ. (*Zach.* IX, 9.)

[4] Et invenit Jesus asellum et sedit super eum sicut scriptum est : Noli timere filia Sion, ecce rex tuus venit sedens super pullum asinæ. (*Joan.* XII, 14.)

[5] Et tu, Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda ; ex te mihi egreditur qui sit dominator in Israel ; et egressus ejus ab initio et a diebus æternitatis. (*Michæ.* V, 2.)

[6] (*Matth.* II, 6.) — [7] (*Joan.* VII, 42.)

[8] Ex Ægypto vocavi filium meum. (*Ose.* XI, 1.)

rement dans une situation voisine de l'indigence. De retour dans la Judée,il continua de mener une vie pauvre, ainsi qu'il l'avait annoncé lui-même par la bouche de David en ces termes : « Je suis pauvre, et dans les peines depuis mes premières années [1]. »

IX. Dieu ne pouvait voir sa justice pleinement satisfaite par quelques sacrifices que ce fût que les hommes voulussent lui offrir, y eussent-ils ajouté celui de leur vie ; il résolut donc que son fils prendrait un corps humain et se dévouerait à la mort pour obtenir le salut des hommes.Le fils unique de Dieu, comme nous l'enseigne l'Apôtre en mettant dans la bouche de Jésus-Christ ces paroles du psaumes XXXIX [2], consentit volontiers à s'immoler pour nous, et il descendit sur la terre afin d'accomplir le sacrifice par sa mort et d'opérer ainsi le rédemption du genre humain [3]

X. « Où pourrais-je vous frapper encore [4] ? avait dit Dieu par la bouche d'Isaïe. Dieu voulait nous faire entendre par ces paroles que quelque châtiment qu'il inflige à ceux qui l'offensent, ce châtiment ne saurait jamais constituer une réparation proportionnée à l'outrage : son fils seul pouvait lui offrir une compensation semblable, et c'est pour cela qu'il l'a envoyé sur la terre satisfaire pour les péchés des hommes. De là ce mot d'Isaïe parlant au nom de Dieu, au sujet de Jésus devenu victime pour expier nos fautes [5] :

Pour les iniquités de mon peuple coupable
Il s'est vu retranché du séjour des vivants (*a*).

Dieu ne se contenta pas même d'une satisfaction légère, il voulut voir la victime consumée tout entière dans les tourments [6]

[1] Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea. (*Psalm.* LXXXVII, 16.)
[2] Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. (*Hebr.* X, 15.)
[3] Tunc dixi : Ecce venio, in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. (*Ibid.*)
[4] Super quo percutiam vos ultra? (*Isa.* I, 5.)
[5] Propter scelus populi mei percussi eum. (LIII, 8.)
[6] Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate. (*Ibid.* V, 10.
(*a*) *Le prophète Isaïe* trad. en vers franç. par P. Soullié.
(*L'éditeur.*)

O mon Jésus, victime d'amour, consumée de douleur sur la croix pour l'expiation de nos péchés, je voudrais mourir de douleur en songeant que je vous ai si longtemps dédaigné, vous qui aviez eu tant de bontés pour moi. Ah ! ne permettez pas que je continue de répondre par l'ingratitude à tant de bonté. Attirez-moi tout entier à vous ; faites-le, Seigneus, en vertu des mérites de ce sang que vous avez répandu pour moi.

XI. Quand le Verbe divin s'offrit pour racheter les hommes, deux manières se présentèrent à lui pour exécuter ce dessein : l'une de plaisirs et de gloire, l'autre de souffrances et d'ignominie. Mais comme en venant sur la terre il ne voulait pas seulement délivrer l'homme de la mort éternelle, mais qu'il voulait de plus gagner à lui tous les cœurs, il laissa de côté la première de ces deux voies, et il choisit la seconde, au lieu de la joie dont il avait l'option [a], comme le dit l'Apôtre, il a choisi de préférence le supplice de la croix[1] Pour contenter à la fois la justice divine et son désir d'obtenir notre amour, il se chargea, comme un homme de peine, du poids de toutes nos fautes, et en mourant sur une croix il nous a obtenu le pardon et la vie éternelle.

Il avait pris sur lui nos maux et nos langueurs ;
Il a porté vraiment le poids de nos douleurs,

a dit Isaïe[2]

XII. L'ancien testament contient deux figures expresses de ce grand sacrifice. La première c'était la cérémonie qu'on faisait tous les ans du *bouc émissaire*, sur lequel le grand-prêtre imposait tous les péchés du peuple, et qu'ensuite, après l'avoir chargé de malédictions, on chassait dans les bois comme étant devenu l'objet de la colère céleste[3]. Ce bouc était le symbole

[1] Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem. (*Hebr.* XII, 2.)
[2] Languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. (*Isa.* LIII, 4.)
[3] (*Levit.* XVI, 21 et seq.)
(*a*) Tel est le sens que Lequigny, d'accord avec S. Alphonse, a cru devoir attacher à ces mots *proposito sibi gaudio*. (*L'éditeur.*)

de Jésus-Christ, qui a voulu prendre sur lui toutes les malédictions que nous méritions pour nos fautes. « Il s'est fait pour nous malédiction, » a dit l'Apôtre écrivant aux Galates [1], afin de nous faire obtenir la bénédiction divine. Le même apôtre a dit ailleurs : « Dieu a traité, pour l'amour de nous, celui qui ne connaissait pas le péché, comme s'il eût été le péché même, afin que nous devinssions en lui justes de sa justice [2] » C'est-à-dire, d'après l'explication qu'ont donnée saint Ambroise et saint Anselme, que celui qui était l'innocence même se présenta au Seigneur comme s'il eût été le péché même ; en un mot, il se revêtit des apparences du pécheur, et il prit sur son compte toutes les peines que les pécheurs avaient encourues, afin d'obtenir le pardon pour eux et de les rendre justes devant Dieu. La seconde figure du sacrifice de Jésus-Christ sur la croix est celle du serpent d'airain élevé au sommet d'un pieu, et exposé par Moïse aux regards des Hébreux mordus par les serpents, afin qu'ils fussent guéris en y jetant les yeux [3]. « De même, dit Notre-Seigneur, que Moïse éleva un serpent aux yeux du peuple dans le désert, ainsi faut-il que le fils de l'homme soit offert à tous les regards, afin que tous ceux qui croiront en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle [4] »

XIII. Il est nécessaire d'observer ici que dans le livre *de la Sagesse*, chapitre II, se trouve clairement prédite la mort ignominieuse de Jésus-Christ. Bien que les paroles de ce chapitre puissent s'appliquer à la mort de tout homme juste, on doit néanmoins les entendre particulièrement de Jésus-Christ, d'après Tertullien, saint Cyprien, saint Jérôme et beaucoup d'autres pères, comme convenant principalement à lui. Là on lit, au chapitre v, 18 : « S'il est le vrai fils de Dieu, Dieu le prendra

[1] Factus pro nobis maledictum. (*Gal.* III, 13.)

[2] Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit ; ut non efficeremur justitia Dei in ipso. (II *Cor.* v, 21.)

[3] (*Num.* XXI, 8.)

[4] Sicut Moises exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam. (*Joan.* III, 14.)

sous sa protection et le délivrera[1] » Ces mots répondent parfaitement à ce que disaient les Juifs, quand Jésus était sur la croix : « Il a confiance en Dieu ; que Dieu le délivre donc, s'il le veut ; car il a dit lui-même : Je suis le fils de Dieu[2]. » On lit ensuite : « Interrogeons-le par les outrages et par les tourments (il s'agit ici visiblement d'un supplice tel que celui de la croix), afin que nous reconnaissions quelle est sa douceur, et que nous fassions l'épreuve de sa patience[3]. » Les Juifs choisirent pour Jésus le supplice de la croix, parce que c'était la mort la plus ignominieuse ; ils voulaient que son nom restât à jamais couvert d'infamie, et entièrement oublié des hommes, comme l'avait annoncé Jérémie[4] Comment donc les Juifs peuvent-ils refuser aujourd'hui de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie promis, sous prétexte qu'il est mort par le supplice le plus infamant, tandis que les prophètes eux-mêmes avaient prédit qu'il mourrait précisément par un supplice semblable ?

XIV. Mais Jésus-Christ accepta cette mort, parce qu'il mourait pour expier nos péchés, et c'est pour cela qu'il a voulu être circoncis comme un pécheur, être racheté à sa présentation au temple, recevoir le baptême de pénitence des mains de Jean-Baptiste ; qu'il a voulu enfin être cloué à une croix pour payer la peine de nos libertés criminelles, et pour expier par sa nudité notre avarice, par ses humiliations notre orgueil, par sa soumission aux bourreaux notre ambition, par son couronnement d'épines nos mauvaises pensées, par le fiel dont ses lèvres furent trempées notre intempérance, et par ses douleurs corporelles nos plaisirs sensuels. Aussi devrions-nous sans cesse rendre grâces au Père éternel en versant des larmes d'attendrissement, de ce qu'il a livré à la mort son fils innocent

[1] Si enim est verus filius Dei, suscipiet illum et liberabit eum.

[2] Confidit in Deo liberet nunc, si vult, eum ; dixit enim : quia filius Dei sum. (*Matth.* XXVII, 43.)

[3] Contumelia et tormento interrogemus eum, et probemus patientiam illius morte turpissima condemnemus eum. (*Sap.* II, 19 et 20.)

[4] Mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius.

pour nous sauver de la mort éternelle. « Il n'a pas même épargné son propre fils, mais il l'a livré pour nous tous; comment donc, en nous le donnant, ne nous a-t-il pas donné en même temps tout le reste [1] ? » Ainsi parle saint Paul ; saint Jean, ou pour mieux dire, Jésus par son organe, dit la même chose : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique [2]. » Aussi l'Eglise dit-elle au samedi saint [3] : *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio ! O inæstimabilis dilectio caritatis ! ut servum redimeres, filium tradidisti.* O miséricorde infinie ! Amour infini de notre Dieu ! O sainte foi ! celui qui croit et confesse toutes ces choses peut-il vivre sans aimer un Dieu si aimant et si aimable !

O Dieu éternel, ne me regardez point, chargé comme je le suis de tant de péchés ; mais regardez votre fils innocent suspendu à une croix et vous offrant ses douleurs et ses humiliations, afin que vous preniez compassion de moi. O Dieu très-aimable et qui m'aimez d'un amour si effectif, pour l'amour de ce fils que vous aimez tant, ayez pitié de moi. La pitié que je vous demande c'est que vous m'accordiez votre saint amour. Ah ! attirez-moi tout entier à vous du milieu de la fange de mes impuretés. Feu brûlant, consumez dans mon âme tout ce qui peut la souiller et l'empêcher d'être tout entière à vous.

XV. Rendons grâces au Père, et rendons aussi grâces au Fils, qui a daigné se revêtir de notre chair et se charger de nos péchés pour en offrir à Dieu par sa passion et sa mort la digne expiation. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre que Jésus s'est rendu notre caution, c'est-à-dire qu'il s'est obligé à payer notre dette [4] Comme médiateur entre Dieu et les hommes, il a fait avec Dieu un pacte par lequel il s'est soumis à satisfaire pour nous à la justice divine, et à cette condition il nous a promis de la

[1] Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum ; quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ? (*Rom.* III, 32.)
[2] Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. (*Jo.* III, 16.)
[3] Dans l'*Exultat* qui accompagne la bénédiction du cierge pascal.
[4] Melioris testamenti sponsor factus est Jesus. (*Hebr.* VII, 22.)

part de Dieu la vie éternelle. L'Ecclésiastique nous avait d'avance exhortés à ne pas oublier la reconnaissance due à ce divin répondant, qui pour nous obtenir notre salut, a voulu sacrifier sa vie[1]. Pour mieux nous assurer le pardon, dit saint Paul, Jésus a effacé par son sang le décret de notre condamnation à la mort éternelle, et il l'a attaché à la croix sur laquelle il a satisfait en mourant à la justice divine[2]. O mon Jésus, au nom de cet amour qui vous a fait verser votre sang pour moi sur le calvaire, faites-moi mourir à toutes les affections de ce monde, afin que je ne pense qu'à vous aimer et à vous plaire. O Dieu digne d'un amour infini, vous m'avez aimé sans réserve, je veux vous aimer de même. Je vous aime, mon bien suprême; je vous aime, mon amour, mon tout.

XVI. En un mot, tout ce que nous pouvons avoir de bien, de salut, d'espérance, nous le trouvons tout en Jésus-Christ et dans ses mérites[3]. Ainsi nous n'avons d'espérance de salut que dans les mérites de Jésus-Christ, comme l'a dit saint Pierre; et de là saint Thomas et tous les théologiens concluent que depuis la promulgation de l'Evangile, nous devons croire explicitement et de nécessité non pas seulement de précepte, mais encore de moyen, que nous ne pouvons être sauvés qu'en vertu des mérites de notre Rédempteur.

XVII. Notre salut repose donc tout entier sur la rédemption des hommes opérée par le Verbe divin fait chair. Il faut remarquer ici que bien que toutes les actions de Jésus-Christ dans ce monde fussent d'un prix infini, comme émanant d'une personne divine, et que la moindre de ses actions fut suffisante pour désarmer la justice divine, et expier tous les péchés des hommes, sa mort néanmoins a été le grand sacrifice par lequel s'est accomplie notre rédemption; et c'est pourquoi la sainte

[1] Gratiam fidejussoris ne obliviscaris, dedit enim pro te animam suam. (*Eccli.* xxix, 20.)

[2] Delens quod adversus nos erat chyrographum decreti, quod erat contrarium nobis, affigens illud cruci. (*Coloss.* ii, 14.)

[3] Et non est in alio aliquo salus, nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri. (*Act.* iv, 13.)

Ecriture attribue principalement à la mort qu'il a soufferte sur la croix la rédemption du genre humain. « Il s'est humilié lui-même, nous a dit l'Apôtre, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ; et c'est pourquoi Dieu l'a élevé[1], etc. » Toutes les fois que nous recevons la sainte eucharistie, nous dit l'Apôtre, souvenons-nous de la mort du Seigneur[2]: Pourquoi parle-t-il de la mort, plutôt que de l'incarnation, de la naissance ou de la résurrection? Il parle de la mort, parce que c'est par les douleurs de cette mort ignominieuse que la rédemption s'est accomplie.

XVIII. De là ce que disait l'Apôtre, qu'il ne voulait faire profession de connaître que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié[3] Saint Paul n'ignorait pas que Jésus était né dans une grotte, qu'il avait passé dans un atelier les trente premières années de sa vie, qu'il était ressuscité et monté au ciel ; et pourquoi déclare-t-il qu'il ne veut pas savoir ou connaître autre chose que Jésus crucifié? Parce que la mort soufferte par Jésus sur la croix était ce qui l'excitait le plus à aimer le Rédempteur, à pratiquer l'obéissance envers Dieu, la charité envers le prochain, la patience dans l'adversité, vertus spécialement pratiquées et enseignées par Jésus-Christ attaché en croix. « De quelque tentation que nous soyons assaillis, nous trouvons, a dit le docteur angélique saint Thomas, notre appui dans la croix ; là se voit l'obéissance envers Dieu, la charité envers le prochain, et la patience dans l'adversité ; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que la croix n'a pas seulement été un gibet pour l'expiation de nos crimes, mais qu'elle a été de plus une chaire pour l'enseignement de toutes les vertus[4] »

[1] Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis ; propter quod et Deus exaltavit illum. (*Phil.* II, 8.)

[2] Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, donec veniat. (I *Cor.* XI, 26.)

[3] Non enim judicavi scire me aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (I *Cor.* II, 2.)

[4] In quacumque tentatione invenitur in cruce præsidium ; ibi est obedientia ad Deum, ibi charitas ad proximum, ibi patientia in adversis, unde Augusti-

XIX. Ames dévotes, tâchons en conséquence d'imiter l'épouse des Cantiques qui disait : « Je me suis assise à l'ombre de celui que je désirais[1]. » Ayons souvent sous nos yeux, le vendredi surtout, Jésus-Christ mourant sur la croix ; arrêtons-nous pendant quelque temps à considérer avec tendresse les douleurs qu'il a souffertes et l'affection qu'il nous a montrée, tandis qu'il était agonisant sur ce lit de douleur. Disons, nous aussi : « Je me suis assis à l'ombre de celui que mon cœur désirait[2] » Oh ! quel doux repos trouvent les âmes qui aiment Dieu, au milieu même des tempêtes du monde, des tentations de l'enfer, ou même des terreurs qu'inspire la pensée des jugements divins, dans la contemplation silencieuse et solitaire de notre amoureux Rédempteur expirant sur la croix, tandis que son sang tombait goutte à goutte de tous ses membres blessés et déchirés par les verges, les épines et les clous ! Comme à l'aspect de Jésus crucifié notre cœur se détache de tous désirs mondains, d'honneurs, de richesses, et de plaisirs des sens ! De cette croix se répand dans nos âmes comme un souffle céleste, qui nous détache doucement des choses de la terre et allume en nous un saint et ardent désir de souffrir et de mourir pour celui qui a tant souffert et qui est mort pour l'amour de nous !

XX. Oh Dieu ! quand même Jésus-Christ ne serait pas, comme il l'est, le Fils de Dieu et vrai Dieu, notre Créateur et notre souverain Seigneur, et qu'il n'eût été simplement qu'un homme, qui est-ce qui ne se sentirait pas touché de compassion en voyant un jeune homme de noble sang, innocent et saint, mourant dans les tourments sur un gibet infâme, non pour payer ses propres dettes, mais pour payer celles de ses ennemis, qu'il arracherait ainsi à la mort qu'ils auraient encourue? Comment donc refuser son affection et sa vive reconnaissance à un Dieu mort pour ses créatures? Comment celles-ci peu-

nus : Crux non solum fuit patibulum patientis, sed etiam cathedra docentis. *(In cap.* XII, *ad hebr. lect.* 1.)

[1] Sub umbra illius quem desideraveram sedi. (*Cant.* II, 3.)

[2] Sub umbra illius quem desideraveram sedi.

vent-elles penser à autre chose qu'à Dieu, avoir d'autre sentiment que celui de la reconnaissance pour ce tendre bienfaiteur? *O si scires mysterium crucis!* Oh! si tu connaissais le mystère de la croix! disait saint André au tyran qui voulait l'obliger à renier Jésus-Christ, en qui il prétendait ne voir qu'un malfaiteur, crucifié comme tel; oh! si tu savais tout l'amour que t'a porté Jésus en mourant sur la croix pour expier tes péchés et obtenir pour toi une éternelle félicité, tu ne chercherais pas à me faire abandonner ma foi, mais tu voudrais toi-même renoncer à tout ce que tu possèdes sur la terre, à tout ce que tu espères du monde, pour plaire à un Dieu qui t'a tant aimé. Ah! c'est ainsi qu'ont agi tant de saints et de martyrs qui ont tout quitté pour Jésus-Christ. O honte pour nous! combien même de tendres vierges ont refusé de riches mariages, ont renoncé à l'opulence des palais et aux délices mondaines et ont volontiers sacrifié leur vie, pour payer autant qu'il était en elles un juste tribut d'amour et de reconnaissance à ce Dieu crucifié!

XXI. D'où vient donc qu'il y ait tant de chrétiens sur qui la passion de Jésus-Christ fait si peu d'impression? Cela vient de ce qu'ils ne s'arrêtent guère à considérer combien Jésus-Christ a souffert pour l'amour de nous. O mon Rédempteur! j'ai été moi-même un de ces chrétiens ingrats. Vous avez immolé votre vie sur une croix pour me sauver, et moi j'ai cherché mille fois à vous perdre, vous qui êtes le bien infini, en perdant votre grâce! Maintenant le démon, en réveillant en moi le souvenir de mes péchés, voudrait me faire penser que mon salut m'est devenu trop difficile; mais quand je vous vois crucifié, mon Jésus, je me rassure et j'espère que vous ne me rejetterez pas de votre présence, pourvu que je me repente de vous avoir offensé, et que je veuille vous aimer. Oui, Seigneur, je me repens et je veux vous aimer de tout mon cœur. Je déteste ces maudits plaisirs qui m'ont fait perdre votre grâce. Je vous aime, objet infiniment aimable, je vous aimerai toujours, et le souvenir de mes péchés ne servira qu'à m'enflammer d'un plus grand amour pour vous, qui avez daigné

aller à ma recherche tandis que je vous fuyais. Non, je ne me séparerai plus de vous, je ne cesserai plus de vous aimer, ô mon Jésus. Marie, refuge des pécheurs, vous qui prîtes tant de part aux douleurs de votre fils durant sa passion, priez-le qu'il me pardonne et qu'il m'accorde la grâce de l'aimer.

CHAPITRE II

RÉFLEXIONS SUR LES SOUFFRANCES PARTICULIÈRES DE JÉSUS-CHRIST AU MOMENT DE SA MORT.

I. Considérons maintenant les souffrances particulières que Jésus-Christ a endurées dans sa passion, et qui avaient été prédites plusieurs siècles auparavant par les prophètes, et principalement par Isaïe, chapitre LIII. Ce dernier, comme le disent saint Irénée, saint Justin, saint Cyprien et d'autres, a parlé si clairement des souffrances de notre Rédempteur qu'on pourrait le prendre pour un autre évangéliste. Et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que les paroles d'Isaïe relatives à la passion de Jésus-Christ ont plutôt besoin de nos méditations et de nos larmes, que des explications des interprètes sacrés. Hugues Grotius, dans son traité *de la vraie religion de Jésus-Christ*[1], dit que les anciens Juifs eux-mêmes ne pouvaient nier qu'Isaïe, dans son chapitre LIII, ait parlé du Messie promis. Quelques écrivains ont voulu appliquer les passages d'Isaïe à d'autres personnages dont il est fait mention dans l'Ecriture ; mais, dit Grotius, quel roi ou quel prophète peut-on nommer à qui conviennent ces caractères? aucun assurément[2] » Voilà ce qu'a avoué cet auteur, quoique plus d'une fois il ait cherché lui-même à rapporter à d'autres les prophéties où il est question du Messie.

II. Ecoutons le Prophète :

[1] (*De ver. relig. Christ. lib.* V, § XIX.)

[2] Qui potest nominari aut regum aut prophetarum, in quem hæc congruant? Nemo sane.

« Mais qui crut nos discours, et quel est mortel,
A qui s'est dévoilé le bras de l'Eternel [1] ? »

Cela s'est vérifié, comme le dit saint Jean, lorsque les Juifs, malgré les miracles nombreux de Jésus-Christ, miracles qu'ils avaient vus et qui prouvaient bien que Jésus était le vrai Messie envoyé de Dieu, refusèrent pourtant de croire à ses paroles [2] Qui voudra croire, dit Isaïe, tout ce que nous avons entendu ? qui a connu le bras, c'est-à-dire la puissance du Seigneur ? Isaïe prédisait ainsi l'obstination des Juifs à ne point vouloir reconnaître leur Rédempteur dans Jésus-Christ. Ils se figuraient que le Messie devait faire ostentation devant les hommes de sa grandeur et de sa puissance, qu'il triompherait de tous ses ennemis, qu'il répandrait les honneurs et les richesses sur le peuple juif ; mais non, le prophète ajoute les mots suivants à ceux qui précèdent [3] :

« Il grandit devant Dieu comme un rameau d'ébile,
Comme un faible arbrisseau dans un sable stérile (*a*). »

Ils s'imaginaient que le Sauveur devait paraître tel que le cèdre superbe du mont Liban. Mais Isaïe avait prédit qu'il se montrerait comme un humble arbrisseau ou comme une racine qui sort d'une terre aride, dépouillée d'éclat et de beauté [4] :

« Il n'avait en ses traits nul éclat glorieux,
Rien qui plaise aux regards, ou qui frappe les yeux. »

III. Isaïe décrit ensuite la passion du Seigneur [5] : « Après l'avoir regardé, nous avons cherché à le reconnaître, mais nous

[1] Quis credidit auditui nostro, et brachium Domini cui revelatum est? (*Isa* LIII, 1.)

[2] Cum autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum ; ut sermo Isaiæ prophetæ impleretur, quem dixit : Domine, quis credidit auditui nostro. (*Joan.* XII, 37-38.)

[3] Ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terra sitienti. (*Isa.* LIII, 2.)

[4] Non est species ei, neque decor. (*Ibid.*)

[5] Et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum. (*Ibid.*)

(*a*) *Le prophète Isaïe* trad., etc. (*L'éditeur.*)

n'avons pu y réussir ; nous n'avons remarqué en lui qu'un homme méprisé et avili, un homme de douleur[1] :

Le dernier des humains, sans aucune apparence,
Homme de la douleur, et sachant la souffrance.

Adam, par son orgueil, en manquant d'obéir aux divins préceptes, avait causé la perte de tous les hommes ; c'est pourquoi le Rédempteur, par son humilité, a voulu remédier à ce malheur, en consentant à être traité comme le dernier et le plus abject de tous les hommes, *Novissimum virorum*, réduit à la dernière bassesse. Là-dessus saint Bernard s'écrie : « O le dernier à n'en juger que par les sens, et le premier aux yeux de la foi ! ô l'excès de l'humiliation, et le comble de la grandeur ! ô l'opprobre des hommes et la gloire des anges ! Il ne le cède à personne en humilité, tandis qu'il est au-dessus de tous[2]. » Si donc, ajoute saint Bernard, le premier de tous a voulu passer pour le dernier, chacun de nous doit désirer la dernière place et craindre plus que tout d'être préféré aux autres[3]. Et moi, mon Jésus, je ne veux céder le pas à personne ; je voudrais obtenir sur tous la préférence ? Seigneur, donnez-moi l'humilité.

Vous, mon Jésus, vous embrassez avec amour les humiliations pour m'apprendre à être humble, et à aimer la vie cachée et abjecte ; et moi, je voudrais être estimé de tous et paraître en tout ? De grâce, ô mon Jésus, donnez-moi votre amour ; il me rendra semblable à vous ; ne me laissez pas vivre plus longtemps dans l'ingratitude, après l'amour que vous m'avez porté. Vous êtes tout-puissant : rendez-moi humble, rendez-moi saint, rendez-moi tout semblable à vous !

[1] Despectum et novissimum virorum, virum dolorum, unde nec reputavimus eum. (*Ibid.*)

[2] O novissimum et altissimum ! o humilem et sublimem ! opprobrium hominum et gloriam angelorum ! nemo illo sublimior, nemo humilior. (*Serm. in fer.* IV *hebd. s. n.* 3.)

[3] Desiderabis abjici ab omnibus et reformidabis præferri etiam minimo.

IV. Isaïe appelle le Messie *virum dolorum*, l'homme des douleurs. Un texte de Jérémie ne s'applique pas moins bien à Jésus-Christ crucifié : *Magna est enim velut mare contritio tua*[1]. De même que toutes les eaux courantes vont se décharger dans la mer, de même toutes les douleurs qu'ont à endurer les malades, toutes les mortifications que peuvent s'imposer les anachorètes, tous les tourments et toutes les humiliations des martyrs, se réunirent dans le cœur de Jésus pour l'affliger. Il vit fondre sur lui toutes les douleurs de l'âme et du corps, comme le fait entendre aussi le Psalmiste : *Et omnes fluctus tuos induxisti super me*[2] Mon Père, disait notre Rédempteur par la bouche de David, vous avez envoyé sur moi tous les flots de votre colère. Et en mourant il dit, toujours par la bouche du Psalmiste, qu'il se voyait comme englouti dans un océan de douleurs et d'ignominies et emporté par la tempête : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*[3] Quand Dieu, dit l'Apôtre, envoya son fils dans le monde pour payer de son sang la peine de nos fautes, il voulut en cela faire voir la grandeur de sa justice : *Quem proposuit Deus propitiationem per fidem in sanguine ipsius, ad ostensionem justitiæ suæ*[4]. Remarquez ces mots : *Ad ostensionem justitiæ suæ*.

V Pour concevoir tout ce que Jésus a souffert pendant sa vie et surtout à l'heure de sa mort, il faut considérer ce que dit le même apôtre dans son épître aux Romains : *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne*[5] Jésus-Christ, envoyé par son père pour racheter l'homme, se revêtit de la chair infectée par le péché d'Adam ; et, quoiqu'il n'eût pas contracté la tache du péché, il prit néanmoins sur lui les misères contractées par la nature humaine en punition du péché. Il s'offrit volontairement au Père éternel, comme le dit Isaïe[6], afin de satisfaire à la divine justice par ses propres peines pour tous les péchés

[1] (*Thren.* II, 13.) — [2] (*Psal.* XXXVII, 8.)
[3] (*Psal.* LXVIII, 3.) — [4] (*Rom.* III, 25.) — [5] (*Rom.* VIII, 3.)
[6] Oblatus est quia ipse voluit.

des hommes : et Dieu le Père l'a chargé lui seul des iniquités de nous tous [1]. Voilà donc Jésus chargé de tous les blasphèmes, de tous les sacriléges, de toutes les turpitudes, de tous les larcins, de tous les actes de cruauté, de tous les forfaits que les hommes ont commis ou qu'ils commettront jamais. Le voilà, en un mot, devenu l'objet de toutes les malédictions divines que tous les hommes ont méritées ou mériteront pour leurs péchés, selon ce qu'a dit l'Apôtre : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum* [2]. Les douleurs de Jésus-Christ, tant extérieures qu'intérieures, ont excédé toutes les douleurs qu'il est possible de supporter sur la terre [3]

VI. En ce qui concerne les douleurs extérieures ou corporelles, il suffit de savoir que le Père éternel avait donné à Jésus un corps fait exprès pour souffrir, comme le Verbe incarné le dit lui-même par la bouche du Psalmiste, et que lui a appliquées l'Apôtre : *Corpus aptasti mihi* [4] Notre-Seigneur, dit saint Thomas, a souffert dans le sens du toucher, puisque ses chairs ont été toutes déchirées ; dans le sens du goût, par le fiel et le vinaigre qu'on lui fit goûter ; dans le sens de l'ouïe, par les blasphèmes et les railleries qu'il lui fallut entendre ; dans le sens de la vue, en voyant sa mère assister à sa mort. Il a souffert de plus dans tous ses membres : sa tête a été torturée par les épines, ses mains et ses pieds par les clous, sa face par les soufflets et les crachats, tout son corps par les coups de verges ; et tout cela précisément de la manière qu'Isaïe l'avait prédit, c'est-à-dire que le Rédempteur devait paraître dans sa passion comme un lépreux dont le corps n'a pas une seule partie saine, et qui fait horreur à quiconque le regarde. Il suffit de dire que Pilate s'était flatté que les Juifs, en voyant Jésus après sa flagellation, consentiraient à lui laisser la vie,

[1] Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum. (*Isa.* LIII, 6.)

[2] (*Gal.* II, 3.)

[3] Uterque autem dolor in Christo fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. (3, *q.* 46, *a.* 6.)

[4] (*Psal.* XXXIX, 7, et en d'autres termes, *Hebr.* X, 5.)

et que ce fut dans cet espoir qu'il le montra au peuple en disant : *Ecce homo.* Saint Isidore observe que dans le reste des hommes les douleurs fortes, et qui durent longtemps, deviennent moins sensibles à la longue, en émoussant par leur violence le sens de la douleur : *Præ doloris magnitudine sensum doloris amittunt.* Il n'en fut pas ainsi pour Jésus-Christ. Les dernières douleurs ne furent pas moins âpres que les premières, et les premiers coups de verges furent aussi sensibles que les derniers ; c'est que la passion du Rédempteur ne fut pas l'ouvrage des hommes, mais celui de la justice divine, qui tint à lui infliger en toute rigueur le châtiment que méritaient les péchés de tous les hommes.

Ainsi, mon Jésus, en souffrant comme vous l'avez fait, vous avez voulu prendre à votre charge la peine qui m'était due pour mes péchés. Donc si je vous avais moins offensé, vous auriez moins souffert dans vos derniers moments. Et moi, sachant cela, pourrai-je vivre désormais sans vous aimer et sans pleurer continuellement les offenses que je vous ai faites ? Mon Jésus, je me repens du mépris que j'ai fait de vous, et je vous aime par-dessus toutes choses. Ah ! ne me méprisez pas, comme je le mérite de mon côté, mais acceptez l'amour que je vous offre : car je vous aime maintenant, et je ne veux aimer que vous. Je serais trop ingrat, si, après tant d'actes de miséricorde dont je vous suis redevable, je pouvais à l'avenir aimer autre chose que vous.

VII. Voici comment tout cela a été décrit par le Prophète[1] :

Nous l'avons regardé comme un lépreux immonde
Frappé par l'Eternel et le rebut du monde ;
Or il était meurtri pour nos iniquités,
Brisé pour nos forfaits et nos impiétés ;
Notre paix avec Dieu vient de ses meurtrissures,
Et nous avons été guéris par ses blessures.

[1] Et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra ; disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit ; et posuit Deus in eo iniquitatem omnium nostrum. (*Isa.* LIII, 4, 6.)

Semblables aux brebis qui marchent sans pasteur,
Chacun de nous suivit le sentier de l'erreur,
En place de nous tous le prenant pour victime,
L'Eternel a sur lui fait peser notre crime (*a*).

Et Jésus, plein de charité, s'offrit volontiers, sans réplique, à exécuter la volonté de son père, qui demandait qu'il fût livré aux bourreaux pour être tourmenté à leur gré[1] :

Quand sous l'affliction il était prosterné,
Sans même ouvrir la bouche il a tout enduré,
Ainsi qu'un tendre agneau dans une bergerie,
Muet livre sa laine ou marche à la tuerie,
Il est resté sans plainte au milieu du tourment (*b*).

Comme un agneau qui laisse tondre sa laine sans résistance, de même notre Sauveur dans sa passion se laisse dépouiller de ses chairs sans ouvrir la bouche. Eh ! quelle obligation avait-il d'expier nos péchés ? Mais, pour nous délivrer de la mort éternelle, il s'en chargea de lui-même ; rendons-lui donc grâces, et disons-lui avec Ezéchias : « Vous avez arraché mon âme à sa peine, vous avez jeté derrière votre dos tous mes péchés[2]. »

VIII. Jésus étant ainsi volontairement devenu par pure bonté débiteur de toutes nos dettes, il a voulu s'immoler pour nous tout entier et perdre la vie dans les tortures de la croix, comme il l'avait annoncé lui-même par ces paroles : « Je donne ma vie... personne ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la donne[3]. »

IX. Saint Ambroise, parlant de la passion de Notre-Seigneur, dit que les douleurs que souffrit Jésus-Christ ont pu

[1] Oblatus est, quia ipse voluit, et non aperuit os suum, et quasi agnus coram tondente se obmutuit. (*Ibid.* 7.)

[2] Tu autem eruisti animam ut non periret : projecisti post tergum tuum omnia peccata mea. (*Ib.* XXXVIII, 17.)

[3] Ego pono animam meam... nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso. (*Joan.* x, 17 et 18.)

(*a*) *Le prophète Isaie* trad. en vers franç. par P. Soullié. (*L'éditeur.*)

(*b*) Le même. (*L'éditeur.*)

être imitées, mais n'ont jamais pu être égalées : *Æmulos habet, pares non habet*[1] Les saints ont tâché d'imiter Jésus-Christ dans ses souffrances pour se rendre semblables à lui ; mais quelqu'un d'eux est-il jamais parvenu à l'égaler dans ses tourments ? Certainement il a souffert pour nous plus que n'ont souffert ensemble tous les pénitents, tous les anachorètes et tous les martyrs, car Dieu lui avait imposé l'énorme charge de satisfaire en toute rigueur à sa justice pour tous les péchés des hommes, comme l'avait prédit Isaïe[2], ou, comme l'a dit saint Pierre[3], il a porté sur la croix toutes nos fautes pour en subir la peine sur son corps sacré. Saint Thomas observe que Jésus, en nous rachetant, n'a pas uniquement considéré la vertu que la douleur tirait de l'union de sa nature divine avec sa nature humaine, mais qu'il a considéré de plus la proportion à établir entre les souffrances qu'il subissait dans sa nature humaine et la satisfaction qu'exigeait la justice divine[4] : ce qui revient à ce qu'a dit de son côté saint Bonaventure, « que Jésus-Christ a voulu souffrir autant de tourments que s'il avait commis lui-même tous les péchés[5] » Dieu lui-même d'ailleurs sut aggraver les douleurs de Jésus-Christ, au point de les mettre en proportion avec l'immensité de notre dette. C'est là ce qu'Isaïe avait annoncé en ces termes : *Et Dominus voluit conterere eum in infirmatate.* Dieu a voulu briser son fils de douleur pour le salut du monde.

X. D'après ce qu'on lit dans la vie des saints martyrs, on pourrait croire que quelques-uns d'entr'eux ont souffert des douleurs plus aiguës que celles de Jésus ; mais saint Bonaventure le nie formellement : « Comme en Jésus-Christ, plus qu'en tout autre être humain, il y avait une parfaite égalité de complexion et vivacité de sensibilité, aucune douleur ne

[1] Ambr. *in Luc. lib.* X, *n.* 52.)

[2] Et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. (*Isa.* LIII, 4.)

[3] Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum. (I *Petr.* II, 24.)

[4] Non solum attendit quantam virtutem dolor ejus haberet, sed etiam quantum dolor ejus sufficeret secundum humanam naturam ad tantam satisfactionem. (3, *q.* 46, *art.* 6, *ad* 6m.)

[5] Tantum voluit doloris sufferre, quantum si ipse omnia peccata fecisset.

saurait être comparée à celle qu'il ressentit de sa passion[1]. » Saint Thomas soutient également que les douleurs du Christ sont les plus grandes qu'il ait été jamais possible de souffrir dans cette vie[2]. Saint Laurent Justinien dit aussi que dans chacune des tortures qu'on fit subir à Jésus, ses douleurs étaient telles qu'il souffrit toutes celles des martyrs[3] Le prophète-roi, parlant au nom du Christ, s'exprime ainsi : *Super me confirmatus est furor tuus... In me transierunt iræ tuæ*[4]. Ce qui veut dire que tout le poids de la colère divine, excitée par les péchés des hommes retomba sur la personne de Jésus-Christ, et c'est ainsi qu'il faut entendre ce que l'Apôtre dit de lui : *Factus pro nobis maledictum*[5]. Jésus devint *malédiction*, comme on le lit dans le texte grec, c'est-à-dire l'objet de toutes les malédictions que les pécheurs méritaient.

XI. Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des douleurs extérieures ou corporelles de Jésus-Christ ; mais qui pourrait expliquer, ou même concevoir l'étendue des douleurs intérieures de son âme, douleurs qui surpassèrent mille fois les premières? Cette peine intérieure fut si forte, que dans le jardin de Gethsémani il sua du sang de tout son corps, ce qui suffisait pour lui donner la mort, comme il le fit entendre lui-même en disant que son âme était triste jusqu'à la mort[6] Mais, puisque cette tristesse suffisait pour produire la mort, pourquoi ne mourut-il pas? Il ne mourut pas, répond saint Thomas, parce qu'il éloigna lui-même la mort, voulant conserver sa vie pour la donner sur le gibet de la croix. Cette

[1] Nullus potuit ei æquari nec æqualitate complexionis, nec vivacitate sensus ; dolor illius fuit omnium dolorum acutissimus. (*In sent. lib.* IV, *dist.* 16, *art.* 1, *q.* 2, *tom.* IV, *pag.* 353 *a.*)

[2] Dolor Christi sensibilis fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. (*Thom.* III, *p. q.* 46, *a.* 6.)

[3] In singulis tormentis singula martyrum sustinebat supplicia. (*De agon. Chr.*)

[4] (*Psal.* LXXXVII, 8 et 17.)

[5] (*Gal.* III, 13.)

[6] Tristis est anima mea usque ad mortem.

tristesse qui assaillit Jésus dans le jardin d'une manière si sensible, il l'avait éprouvée du reste dans tout le cours de sa vie, puisqu'il eut toujours devant les yeux les causes de ses peines intérieures, et, de toutes ces causes, celle qui l'affligeait le plus c'était de voir l'ingratitude des hommes qui répondraient si mal à l'amour qu'il leur montrait dans sa passion.

XII. Et quoiqu'un ange lui ait apparu alors pour le conforter, comme le dit saint Luc[1], cette confortation néanmoins, comme l'observe le vénérable Bède[2], dut, bien loin d'adoucir sa peine, l'accroître plutôt, puisqu'elle avait pour but de lui donner la force de souffrir avec plus de constance pour le salut des hommes, et ainsi, comme l'ajoute le même pieux écrivain, Jésus fut engagé par cette visite de l'ange à accepter ses souffrances en considération de la grandeur des fruits de sa passion, sans que pour cela sa douleur fût soulagée le moins du monde[3]. Aussi fut-ce immédiatement après l'apparition de l'ange, comme le dit l'évangéliste, que l'agonie de Jésus commença, et qu'il sua du sang si abondamment que la terre en fut baignée[4]

XIII. Saint Bonaventure dit de plus que la douleur de Jésus fut au comble : *Dolor fuit in summo :* de telle sorte que la prévision des tourments qu'il devait subir dans ses derniers moments l'épouvanta à un tel point qu'il pria son divin Père de l'en délivrer : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste* Observons pourtant que Jésus fit cette prière moins avec l'intention ou le désir d'être délivré de ses peines, puisqu'il s'était offert de lui-même à les subir, *oblatus est quia ipse voluit*, que pour nous faire comprendre l'angoisse qu'il éprouvait en se soumettant à une mort si douloureuse selon les

[1] Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum. (XXII, 43.)

[2] Confortatio dolorem non minuit sed auxit.

[3] Confortatus est ex fructus magnitudine, non subtracta doloris magnitudine.

[4] Et factus in agonia prolixius orabat ; et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (*Luc.* XXII, 43 et 44.)

[5] *(Matth.* XXVI, 34.)

sens ; mais la raison l'emportant aussitôt en lui, il ajouta, autant pour se conformer à la volonté de son Père que pour obtenir le salut du genre humain, qu'il désirait si vivement, ces mémorables paroles : « Toutefois qu'il en soit ce que vous voulez, et non ce que je veux[1] » Et il continua de prier avec la même résignation pendant trois heures[2].

XIV Mais continuons d'étudier les prophéties d'Isaïe. Il prédit les soufflets, les coups de poing, les crachats et les autres indignes traitements que subit Jésus-Christ dans la nuit qui précéda sa mort, de la part des bourreaux qui le tenaient prisonnier dans le palais de Caïphe pour le conduire le lendemain matin chez Pilate, et l'y faire condamner à mort[3].

J'ai présenté mon dos au méchant qui m'outrage,
Et j'ai livré ma barbe aux mains des furieux.
Insulté, je n'ai pas détourné mon visage
Des plus cruels affronts, des crachats odieux (*a*).

Ces mauvais traitements ont été décrits par saint Marc, qui ajoute que les bourreaux, traitant Jésus de faux prophète, lui couvraient le visage avec un mouchoir, et qu'après l'avoir rudement frappé sur les joues, ils lui demandaient par dérision de dire qui l'avait frappé[4]

XV Isaïe parle ensuite de la mort de Jésus-Christ, qu'il décrit de cette manière :

Ainsi qu'un tendre agneau dans une bergerie.
Muet livre sa laine ou marche à la tuerie,
Il est resté sans plainte au milieu du tourment.

[1] Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.

[2] Et oravit tertio (*b*) eumdem sermonem dicens. (*Matth.* XXVI, 39 et 44.)

[3] Corpus meum dedi percutientibus et genas meas vellentibus ; faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. (*Isa.* L, 6.)

[4] Et cœperunt quidam conspuere eum, et velare faciem ejus, et colaphis eum cædere, et dicere ei : Prophetiza ; et ministri alapis eum cædebant. (*Marc.* XIV, 65.)

(*a*) *Le prophète Isaie*, etc. (*L'éditeur.*)

(*b*) Cet adverbe *tertio* signifie simplement une troisième fois ; mais il nous a fallu traduire l'italien qui porte ici *per tre ore.* (*L'éditeur.*)

Sicut ovis ad occisionem ducetur. L'eunuque de la reine de Candace, comme cela est rapporté dans les Actes des Apôtres, ayant lu ce passage, demanda à saint Philippe, qui par inspiration divine s'était joint à lui, quel était celui que ces paroles concernaient. Le saint lui expliqua pour lors tout le mystère de la rédemption, et cet homme en fut si touché qu'il demanda sur-le-champ le baptême. Isaïe prédit ensuite tout le bien que devait produire dans le monde la mort du Sauveur, et la multitude de saints qui devaient en naître[1] :

Mais quand pour les péchés il aura mis sa vie,
D'une race sans fin sa mort sera suivie ;
La volonté de Dieu par lui s'accomplira.
Pour prix de ses douleurs un jour il grandira.
Comblé, rassasié d'honneurs et de puissance,
Mon serviteur le juste un jour dans sa science,
Rendra justes et purs ceux qu'il a rachetés.

XVI. David a prédit aussi beaucoup de circonstances particulières de la passion de Jésus-Christ, principalement dans le psaume XXI, où il dit qu'il aurait les pieds et les mains percés de clous, de telle manière qu'on pourrait compter tous ses os[2]. Cette prophétie est rappelée par saint Matthieu[3] et par saint Jean[4] Saint Matthieu, parlant ensuite des blasphèmes des Juifs et des amers sarcasmes dont Jésus fut l'objet, s'exprime en ces termes : « Ceux qui passaient par là le blasphémaient et branlaient la tête, en disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix. Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui avec les scribes et les anciens, en disant : Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui. Il met sa con-

[1] Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, In scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos. (*Isa.* LIII, 10 et 11.)

[2] Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea. (*Psal.* XXI, 1819.)

[3] (*Matth.* XXVII, 33.) — [4] (*Joan.* XIX, 25.)

fiance en Dieu ; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant ; car il a dit : Je suis le fils de Dieu[1] » Tout ce que dit ici saint Matthieu avait été prédit par David en moins de mots de cette manière : « Tous ceux qui me voient m'insultent en souriant ; il ouvrent leurs lèvres avec mépris, et ils branlent la tête. Il compte sur Jéhovah, que Jéhovah le délivre, qu'il vienne le sauver, puisqu'il l'aime[2] »

XVII. David a prédit encore les douleurs qu'éprouverait Jésus en se voyant abandonné de tout le monde, même de ses disciples, à l'exception de saint Jean et de la sainte Vierge ; mais la présence de cette tendre mère ne diminuait point sa peine, elle l'aggravait plutôt par la compassion qu'il avait lui-même de l'affliction profonde que sa mort lui causait. Ainsi, notre bon Rédempteur, au milieu des angoisses de sa mort cruelle, n'avait personne pour le consoler, et c'est aussi ce que David avait bien prophétisé par ces paroles : « J'ai attendu quelqu'un qui compatit à mes peines, mais en vain ; j'ai cherché un consolateur, mais n'en ai trouvé aucun[3]. » Mais la plus grande peine de Jésus fut sans doute de se voir abandonné de son Père, de sorte qu'il s'écria, ainsi que David l'avait pareillement prédit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mes péchés sont cause que je ne puis obtenir ma délivrance[4] » Comme s'il eût dit : Mon Père, les péchés des hommes, que j'appelle mes péchés parce que je m'en suis

[1] Prætereuntes autem blasphemabant eum, moventes capita sua et dicentes : Vah ! qui destruis templum Dei et in triduo illud reædificas, salva temetipsum : si filius Dei es, descende de cruce. Similiter et principes sacerdotum illudentes cum scribis et senioribus dicebant : Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere ; si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei : confidit in Deo, liberet nunc, si vult eum, dixit enim : quia filius Dei sum. (*Matth.* XXVII, 39 et 43.)

[2] Omnes videntes me, deriserunt me ; locuti sunt labiis et moverunt caput : Speravit in Domino, eripiat eum ; salvum faciat eum, quoniam vult eum. (*Ps.* XXI. 8 et 9.)

[3] Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni. (*Psal.* LXVIII, 22.)

[4] Deus, Deus meus, respice in me, quare me dereliquisti ? longe a salute mea verba delictorum meorum. (*Psal.* XXI, 2.)

chargé, empêchent de me délivrer de ces douleurs qui consument ma vie, et vous, mon Dieu, dans ces cruels moments, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Quare me dereliquisti?* A Ces paroles de David répondent à celles que Jésus-Christ prononça peu de moments avant sa mort, comme le rapporte saint Matthieu[1]

XVIII. On peut juger, d'après toutes ces citations, combien c'est à tort que les les Juifs refusent de reconnaître dans Jésus-Christ leur Messie et leur Sauveur, à cause qu'il est mort par un supplice ignominieux. Ils ne voient pas que si, au lieu de mourir comme un criminel sur une croix, Jésus avait eu une mort honorée et glorieuse aux yeux des hommes, il n'aurait pas été le Messie promis de Dieu et prédit par les prophètes qui, depuis tant dé siècles, avaient annoncé que le Rédempteur devait mourir rassasié d'opprobres[2] Au reste, les disciples de Jésus-Christ eux-mêmes ne connurent le sens de ces prophéties, qui annonçaient ces humiliations et ces souffrances, qu'après la résurrection de leur maître et son ascension au ciel, ainsi que l'atteste l'apôtre saint Jean[3]

XIX. En un mot, par la passion de Jésus-Christ, accompagnée de tant de douleurs et d'outrages, ont été vérifiées ces paroles de David : « La justice et la paix se sont donné un mutuel baiser[4] » La justice et la paix se sont embrassées, parce que les mérites de Jésus-Christ ont mis les hommes en paix avec Dieu, et que par la mort du Rédempteur la justice divine a été surabondamment satisfaite. Nous disons *surabondamment*, parce que, pour racheter les hommes, il n'était pas nécessaire que Jésus-Christ souffrît tant de tortures, d'affronts et de douleurs : il suffisait, comme nous l'avons déjà dit, d'une seule goutte de son sang, d'une seule de ses prières, pour sau-

[1] Eli, Eli, lamma sabacthani? ce qui signifie : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?

[2] Dabit percutienti se maxillam, satiabitur opprobriis. (*Thren.* III, 30.)

[3] Hæc non cognoverunt discipuli ejus primum ; sed quando glorificatus est Jesus, tunc recordati sunt quia hæc erant scripta de eo, et hæc fecerunt ei. (*Jo.* XII, 16.)

[4] Justitia et pax osculatæ sunt. (*Psalm.* LXXXIV, 4.)

ver tout le genre humain : mais, pour accroître nos espérances et nous enflammer davantage d'amour, il a voulu que notre rédemption fût non-seulement suffisante, mais encore surabondante, comme David l'avait prédit par ces paroles : « Qu'Israël est père dans le Seigneur, parce qu'il est miséricordieux, et qu'auprès de lui la rédemption est abondante[1]. »

XX. La mâme chose avait été dite par Job bien longtemps auparavant, lorsque, parlant de Jésus-Christ, il dit : « Que mes péchés ne sont-ils mis en balance avec les maux que je souffre? ceux-ci l'emporteraient de toute la pesanteur des sables de la mer[2]. » Ici Jésus, par la bouche de Job, appelle nos péchés du nom de ses péchés à lui, parce qu'il s'était obligé à satisfaire pour nous, afin que sa justice devînt la nôtre, comme l'a dit saint Augustin[3]

De là ce qui est dit dans le commentaire du passage de Job, cité plus haut, que dans la balance de la justice divine la passion du Christ l'emporte sur tous les péchés des hommes[4]. Toutes les vies des hommes mises ensemble ne suffiraient pas pour fournir la satisfaction qu'exige un seul péché ; les souffrances de Jésus-Christ ont suffi seules pour tous les péchés, comme l'a dit saint Jean[5]. Aussi saint Laurent Justinien encourage tout pécheur qui se repent du fond de son cœur à espérer le pardon en toute confiance par les mérites de Jésus-Christ[6] Pécheur, dit-il à chacun, ne mesure pas tes fautes sur ta propre contrition, parce que toutes tes œuvres ne suffiraient pas pour te faire obtenir le pardon ; mesure-les sur

1 Speret Israel ia Domino, quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio. (*Psal.* CXXIX, 6 et 7.)

2 Utinam appenderentur peccata mea... et calamitas quam patior in statera! quasi arena maris hæc gravior appareret. (*Job.* VI, 2.)

3 Delicta nostra Christus sua delicta fecit, ut justitiam suam nostram justitiam faceret. (*S. Aug. in Psal.* XXI, *n.* 3.)

4 In statera divinæ justitiæ passio Christi præponderat peccatis humanæ naturæ.

5 Ipse est propitiatio pro peccatis nostris. (I *Jo.* II, 2.)

6 In Christi patientis afflictionibus tua metire delicta.

les afflictions qu'a éprouvées Jésus, car c'est d'elles que tu dois tout espérer, parce que ton Rédempteur a satisfait abondamment pour toi.

XXI. O Sauveur du monde, à vos chairs qu'ont déchirées les verges, les clous, les épines, je reconnais l'amour que vous avez eu pour moi, et l'ingratitude par laquelle j'ai payé cet amour. Mais votre sang est mon espérance, car c'est par votre sang que vous m'avez délivré tant de fois des peines de l'enfer que j'avais encourues. O Dieu ! quel serait mon sort durant l'éternité, si vous n'aviez acheté mon salut en mourant vous-même ? Malheureux que je suis ! je savais qu'en perdant votre grâce, je me condamnais moi-même à vivre à jamais loin de vous, dans le désespoir, au milieu des tourments de l'enfer ; et pourtant je vous ai bien des fois tourné le dos. Mais, encore une fois, votre sang est mon espérance ; ah ! que ne suis-je mort plutôt que de vous offenser ? Bonté infinie, je méritais d'être laissé dans mon aveuglement, et vous m'avez éclairé de lumières nouvelles : je méritais de rester encore plus endurci, et vous m'avez attendri et touché de componction. C'est pourquoi j'abhorre désormais et je déteste mes torts envers vous, et je me sens le plus grand désir de vous aimer. Ces grâces que j'ai reçues de vous m'annoncent que vous m'avez pardonné, et que vous voulez mon salut. Ah ! mon Jésus, qui pourrait ne pas vous aimer, ou aimer autre chose que vous ? Je vous aime, mon Jésus, je me confie en vous ; augmentez encore en moi cette confiance et cet amour, afin que dès aujourd'hui je ne vous oublie plus, et que je ne pense qu'à vous plaire. O Marie, mère de Dieu, obtenez pour moi la grâce d'être fidèle à votre fils, mon Rédempteur.

CHAPITRE III

RÉFLEXIONS SUR LA FLAGELLATION, LE COURONNEMENT D'ÉPINES ET LE CRUCIFIEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

I. Sur la flagellation. Saint Paul a dit de Jésus-Christ qu'il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave[1] ; saint Beruard enchérit sur ce texte, en disant : « Non-seulement il a pris la forme d'un esclave, mais il a pris celle d'un méchant esclave, qu'on frappe sans pitié[2] » Notre Rédempteur, seigneur de l'univers, ne se contenta pas de prendre la condition d'esclave ; il voulut encore paraître méchant esclave, afin d'être puni comme un malfaiteur, et d'expier nos fautes par cette voie. Et certes la flagellation fut le tourment le plus cruel qu'eut à souffrir le Rédempteur, et celui qui abrégea le plus sa vie ; car ce qui causa principalement sa mort, ce fut la grande perte de sang qu'il répandit alors, comme pour vérifier la prédiction qu'il en avait faite en disant : « Ceci est mon sang, le sang du nouveau testament, qui sera répandu par un grand nombre[3] » Ce sang, il est vrai, coula d'abord dans le jardin, ensuite il jaillit de sa tête couronnée d'épines et de ses pieds et de ses mains percés de clous ; mais la plus grande quantité coula par la flagellation, supplice humiliant, qui n'était infligé qu'aux esclaves, conformément à la loi romaine[4]. C'était pour cette raison que les martyrs qu'on avait condamnés à mort étaient toujours livrés aux bourreaux pour être flagellés avant même que la condamnation fût prononcée. Il avait prédit à ses disciples qu'il serait particulièrement soumis à cet ignominieux supplice[5] ; leur donnant à entendre par là tout

[1] Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. (*Phil.* II, 7.)

[2] Non solum formam servi accipiens,ut subesset ; sed etiam mali servi, ut vapularet.

[3] Hic est enim sanguis meus Novi Testamenti, qui pro multis effundetur. (*Matth.* XXVI, 2.)

[4] L. *Servorum* ff. *de pœnis.*

[5] Tradetur gentibus et illudetur, et flagellabitur. (*Luc.* XVIII, 32.)

ce que ce supplice aurait de pénible et de douloureux pour lui.

II. D'après une révélation faite à sainte Brigitte, un des bourreaux commença par enjoindre à Jésus-Christ de se dépouiller lui-même de ses vêtements. Jésus obéit, et il embrassa la colonne, à laquelle il fut aussitôt attaché. Il fut battu si cruellement, que tout son corps resta déchiré ; les verges ne déchiraient pas seulement les chairs, mais elles y traçaient des sillons profonds[1] Les coups furent si violents, lit-on dans la même révélation, qu'à travers sa poitrine on voyait ses côtes à découvert[2] Ce qui s'accorde avec ce qu'a dit saint Jérôme, que le corps adorable de notre Dieu fut découpé par les coups de fouets[3], et avec ce qu'a écrit saint Pierre Damien, que les bourreaux s'acharnèrent à le frappér jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées, *usque ad fatigationem*. Isaïe avait annoncé tout cela par ces seules paroles : *Attritus est propter scelera nostra*[4]

Me voici, ô mon Jésus, je suis un de vos plus cruels bourreaux, et c'est moi qui vous ai flagellé par mes péchés : ayez pitié de moi. O mon aimable Sauveur, c'est trop peu d'un cœur pour vous aimer, je ne veux vivre que pour vous seul, mon amour, mon tout. O amour, ô amour, vous dirai-je avec sainte Catherine de Gênes, plus de péchés. Je ne vous ai que trop offensé jusqu'ici, mais à présent j'espère être tout à vous, et avec votre grâce j'espère être à vous toute l'éternité.

III. Sur le couronnement d'épines. La sainte mère de Dieu révéla à la même sainte Brigitte, que la couronne d'épines entoura toute la tête sacrée de son fils jusqu'au milieu du front, et que les épines furent si violemment enfoncées, que le sang

[1] Jubente lictore, seipsum vestibus exuit, columnam sponte amplectens ligatur, et flagellis non evellendo sed sulcando totum corpus laceratur. (*Revel. l.* IX, *c.* 70.)

[2] Ita ut costæ viderentur.

[3] Sanctissimum corpus Dei flagella secuerunt.

[4] (*Isa.* LIII, 6.)

ruissela sur toute sa face, de telle sorte qu'elle en fut toute couverte [1]. Origène dit que la couronne ne fut ôtée au Seigneur qu'après qu'il eut expiré ; voici ses paroles : *Corona spinea semel imposita et nunquam detracta eruitur*. Mais comme le vêtement de dessous de Jésus n'avait point de coutures, et ne formait qu'un seul tissu, il arriva que les soldats ne se le partagèrent point entre eux, comme ils l'avaient fait des autres pièces de l'habillement, mais le tirèrent au sort, comme le dit saint Jean [2] Cette tunique devant se tirer du côté de la tête, il est très-probable, disent plusieurs auteurs, que les soldats lui ôtèrent la couronne de dessus sa tête pour faire passer la tunique, mais qu'ils la lui remirent ensuite avant de le clouer sur la croix.

IV On lit dans la Genèse cette sentence de Dieu contre Adam, et dans sa personne contre toute sa descendance : La terre sera maudite à cause de ce que tu as fait, et elle produira pour toi des épines et des ronces [3] Par le mot de terre il ne faut pas entendre ici seulement la terre matérielle, mais encore la chair humaine qui, infectée par le péché d'Adam, ne produit que les épines du péché. Pour remédier à cette corruption de la chair, dit Tertullien, il a fallu que Jésus-Christ offrît à Dieu en sacrifice les tortures de ce couronnement d'épines [4] Ce tourment des épines ne fut pas seulement très-douloureux, mais il fut encore accompagné de soufflets, de crachats, et de railleries grossières des soldats, comme le disent

[1] Quæ (corona) tam vehementer caput filii mei pupugit, ut ex sanguine affluente replerentur oculi ejus, ad medium frontis descendebat, plurimis rivis sanguinis decurrentibus per faciem, ut quasi nil nisi sanguis totum videretur. (*Revel*, *cap*. LXX.)

[2] Milites ergo, cum crucifixissent eum, acceperunt vestimenta ejus (et fecerunt quatuor partes, unicuique militi partem), et tunicam ; erat autem tunica inconsutulis, desuper contexta per totum. Dixerunt ergo ad invicem : Non sciendamus eam, sed sortiamur de illa cujus sit. (*Jo*. XIX, 23 et 24.)

[3] Maledicta terra in opere tuo... spinas et tribulos germinabit tibi. (*Gen*. III, 17 et 18.)

[4] Hinc enim oportebat pro omnibus gentibus fieri sacrificium. (*Lib. adv. Jud. n*. 13.)

saint Matthieu[1] et saint Jean[2]. O mon Jésus, combien d'épines n'ai-je pas ajoutées à cette couronne par mes mauvaises pensées. Je voudrais en mourir de douleur. Pardonnez-moi par le mérite de cette douleur que vous acceptâtes dans votre passion pour me pardonner. Ah! Seigneur, vous, ainsi méprisé et avili! Vous vous chargez de tant de douleurs et d'opprobres pour me toucher de compassion pour vous, afin que par compassion au moins je vous aime, et que je ne vous donne plus de déplaisirs. C'est assez, mon Jésus, ne veuillez point souffrir davantage ; je suis assez persuadé de votre amour pour moi, et je vous aime de toute mon âme. Mais je vois assez que vous n'êtes pas encore rassasié de peines ; vous ne le serez qu'après que vous serez mort sur la croix. O bonté, ô charité infinie! malheureux le cœur qui ne vous aime pas!

V Sur le crucifiement. La croix commença de faire souffrir Jésus-Christ, avant même qu'il y fût attaché ; car aussitôt après la condamnation prononcée par Pilate, on la lui fit porter lui-même jusqu'au Calvaire, et Jésus en chargea ses épaules sans répugnance[3]. Saint Augustin, dans son traité 117 *in Joan.*, ajoute : *Si spectatur impietas, grande ludibrium* ; *si spectatur pietas, grande mysterium*[4] Si on considère la cruauté qu'on déploya contre Jésus-Christ, en l'obligeant de porter lui-même l'instrument de sa mort, ce fut un grand opprobre ; mais si l'on considère l'amour avec lequel Jésus embrassa la croix, ce fut un grand mystère, parce qu'en portant ainsi sa croix, notre chef voulut alors arborer la bannière sous laquelle devaient s'enrôler et combattre ceux qui voudraient le suivre

[1] Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus, et genu flexo ante eum, illudebant ei dicentes : Ave, rex Judæorum, et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus. *Matth.* XXVII, 29 et 30.)

[2] Et veste purpurea circumdederunt eum ; et veniebant ad eum, et dicebant : Ave, rex Judæorum ; et dabant ei alapas. (*Jo.* XIX, 2 et 3.)

[3] Et bajulans sibi crucem exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum. (*Jo.* XIX, 17.

[4] (*In Joan tract.* CXVII, *n.* 3.)

sur la terre, pour devenir ensuite ses compagnons dans le royaume des cieux.

VI. Saint Basile a dit sur ce passage d'Isaïe : *Parvulus natus est nobis; et factus est principatus super humerum ejus* [1], que les tyrans de la terre surchargent à l'excès leurs sujets pour accroître leur propre puissance ; mais Jésus-Christ voulut s'imposer le poids de la croix et la porter pour y laisser la vie, afin d'obtenir pour nous le salut. Observons de plus que les rois de la terre fondent leur domination sur la force des armes et l'accumulation des richesses ; au lieu que Jésus-Christ fonda sa principauté sur l'ignominie de la croix, c'est-à-dire sur ses humiliations et ses souffrances. Ce fut pour nous encourager à porter nos croix avec résignation et à le suivre, qu'il voulut porter la sienne dans ce douloureux trajet ; et de là vient qu'il dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive [2]

VII. Il est bon de remarquer ici les beaux titres que saint Jean Chrysostome donne à la croix [3]. Il l'appelle *spes desperatorum*, l'espoir des désespérés : quelle espérance de salut auraient les pécheurs, sans la croix où Jésus est mort pour les sauver ? *Navigantium gubernator*, c'est-à-dire le guide des navigateurs. L'humiliation qui vient de la croix nous fait obtenir dans cette vie de tribulation, qui est comme une mer remplie d'écueils, la grâce de garder la loi divine, et de nous amender si nous l'avons transgressée, selon ce qu'a dit le Psalmiste. « Seigneur, c'est un bien que vous m'ayez humilié, pour m'apprendre à garder vos commandements [4] » *Justorum consiliarius*, le conseiller des justes. Les justes dans l'adversité prennent conseil de la croix,

[1] (*Isa.* IX. 6.)

[2] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. (*Matth.* XXVI, 24.)

[3] *Hom. de cruce.*

[4] Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas. (*Psalm.* CXVIII, 71.)

et ils y trouvent la nécessité de s'unir plus étroitement à Dieu. *Tribulatorum requies,* le repos des affligés. Où les affligés trouveraient-ils plus de soulagement que dans la vue de la croix sur laquelle est mort de douleur leur Rédempteur et leur Dieu ? *Martyrum gloriatio*, le moyen de glorification des martyrs. La gloire des saints martyrs a consisté principalement à pouvoir unir leurs douleurs et leur mort aux douleurs et à la mort de Jésus-Christ sur la croix. De là saint Paul disait : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1] » *Ægrotantium medicus,* le médecin des malades. Oh ! quel reméde puissant la que croix pour ceux qui sont malades d'esprit ! les tribulations de la croix les font rentrer en eux-mêmes en les détachant du monde. *Sitientium fons*, la source où se désaltèrent ceux qui ont soif. Souffrir pour Jésus-Christ, c'est le désir, la soif des saints. Souffrir ou mourir, s'écriait sainte Thérèse ; sainte Marie Magdeleine de Pazzi allait plus loin : Souffrir et ne point mourir, disait-elle ; comme si elle eût refusé de mourir et d'aller jouir en paradis pour souffrir plus longtemps sur la terre.

VIII. Du reste, justes ou pécheurs, chacun a sa croix. Les justes jouissent, il est est vrai, de la paix du cœur ; mais ils n'en sont pas moins exposés anx vicissitudes de la vie. Tantôt il sont consolés par les visites qu'ils reçoivent du Seigneur, tantôt ils sont affligés par les contrariétés, par des infirmités corporelles, ét plus encore par les désolations, par les obscurités et les dégoûts spirituels, les scrupules, les tentations et les craintes pour leur salut. La croix des pécheurs est bien plus pesante encore, par les remords de conscience qui les visitent, par les terreurs que leur cause de fois à autre la pensée des peines éternelles, et par les angoisses où les jettent les adversités. Les saints dans le malheur se résignent à la volonté de Dieu, et supportent tout sans se troubler. Mais le pé-

[1] Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. *(Gal.* VI, 14.)

cheur, comment pourra-t-il trouver son repos dans la volonté de Dieu, s'il est ennemi de Dieu? Celui qui aime Dieu, disait sainte Thérèse, embrasse sa croix, et par ce moyen, la sent à peine ; celui qui au contraire n'aime point Dieu, traîne péniblement sa croix, il ne peut donc que la trouver très-pesante.

IX. Venons au crucifiement. D'après les révélations faites à sainte Brigitte, quand le Seigneur se vit placé sur la croix, il étendit de lui-même sa main droite au lieu où elle devait être clouée [1] Les bourreaux clouèrent ensuite l'autre main, puis les pieds, après quoi Jésus fut abandonné à la mort sur ce lit de douleur. Le supplice de la croix, dit saint Augustin, causait des tourments affreux, parce que sur la croix la mort même se prolongeait, afin que la douleur se terminât moins promptement [2] Dieu ! quel étonnement pour le ciel ! le fils du Père éternel crucifié entre deux larrons ! Telle était au surplus la prédiction d'Isaïe [3] : Que son nom fut compté parmi les scélérats ([a]). En considérant Jésus sur la croix, saint Jean Chrysostome s'écrie, frappé de stupeur et d'amour : *Medium in sancta Triade, medium inter Moysem et Eliam, medium inter latrones* ! Je vois mon Sauveur dans le ciel entre le Père et le Saint-Esprit ; je le vois sur le mont Thabor entre deux saints, Moïse et Elie ; et sur le Calvaire je le vois entre deux voleurs ! Mais cela devait être ainsi ; parce que le décret divin le condamnait à mourir en expiation des péchés des hommes et pour leur salut :

Que son nom fut compté parmi les scélérats,
Que de pécheurs sans nombre il expia le crime [4].

X. Le même prophète demande :

[1] Voluntarie extendit brachium, et aperta sua dextera manu posuit eam in cruce, quam tortores crucifixerunt. (*Revelat. liv.* VII, *c.* 15.)

[2] Mors ipsa producebatur, ne dolor citius finiretur. (*Isa.* LIII, 12.)

[3] Et cum sceleratis reputatus est.

[4] Et cum sceleratis reputatus est, et ipse peccata multorum tulit. (*Isa.* LXIIII, 1.)

(*a*) *Le prophète Isaïe* trad. en vers franç. (*L'éditeur.*)

Quel guerrier vient d'Edom ? et pourquoi ses habits
Des couleurs de Bosra sont-ils ainsi rougis ?
Qu'il est noble dans sa parure,
Que ses pas sont fiers et hardis !
Quelle vigueur dans son allure [1] !

Quel est cet homme si beau et si fort qui vient de la colline d'Edom, les vêtements teints de couleur de sang ? Et on lui répond [2] :

C'est moi dont la justice inspire les discours,
Qui donne le salut et promets le secours.

Celui qui répond ainsi, disent les interprètes, c'est Jésus-Christ : Je suis le messie promis, celui qui vient sauver les hommes en triomphant de leurs ennemis.

XI. Le prophète continue [3] :

Pourquoi ta robe colorée
Est-elle rouge comme aux jours
Que la vendange est pressurée ?

On répond [4] :

« J'étais seul au paessoir à fouler la liqueur,
Et nul bras n'est venu m'aider dans ce labeur. »

Tertullien, saint Augustin, et saint Cyprien, expliquent ce *torcular*, par la passion de Jésus-Christ, durant laquelle ses vêtements, c'est-à-dire ses chairs sacrées, furent ensanglantées et déchirées. « Et il était vêtu d'un robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu » dit saint Jean l'Apocalypse [5], Saint Grégoire explique les mots [6] *Torcular calcavi solus*, par ceux-ci : *Torcular in quo calcatus est, et calcavit* : *Calcavit*, parce que dans la passion son corps fut brisé de coups, comme le

[1] Quis est iste qui venit de Edom tinctis vestibus de Bosra ! iste formosus in stola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suæ? (*Isa.* LXIII, 1.)

[2] Ego qui loquor justitiam, propugnator sum ad salvandum. (*Ibid.*)

[3] Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari? (*Ibid.* v, 2.)

[4] Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum. (*Ibid.* 3.)

[5] Et vestitus erat veste aspersa sanguine, et vocatur nomen Verbum Dei.

[6] (*In Ezech. hom.* XIII, n. 9.)

grain de raisin sous le pied des vendangeurs[1]. Dans son infirmité Dieu l'a voulu briser, a dit Isaïe.

XII. Voilà donc ce Seigneur qui était le plus beau des hommes, *speciosus forma præ filiis hominum*[2], et qui paraît sur le Calvaire si défiguré, qu'il fait presque horreur à ceux qui le regardent. Mais aux yeux de ceux qui l'aiment, il paraît encore plus beau, tout défiguré qu'il est, parce que ces plaies, ces meurtrissures, ces chairs déchirées sont autant de signes et de preuves de son amour. Si tu souffris pour nous, Seigneur, une si rude flagellation, dit dans ses vers Petrucci[3], tu parais d'autant plus beau aux yeux de ceux qui t'aiment, que tu es plus défiguré. Saint Augustin ajoute : « Attaché à la croix, il paraissait difforme, mais sa difformité faisait notre beauté[4] » Cela est vrai, cette difformité de Jésus crucifié a fait la beauté de nos âmes qui, d'abord souillées et puis lavées dans le sang divin, sont devenues belles et remplies de grâce, comme le dit saint Jean[5] : « Qui sont ceux-ci qui paraissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils? — Ce sont ceux qui viennent de souffrir de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau. » Tous les saints, comme fils d'Adam, la vierge Marie exceptée, ont été couverts pendant longtemps de vêtements tachés et souillés par le péché d'Adam et par leurs propres péchés ; mais, lavés dans le sang de l'agneau, ces vêtements sont devenus blancs et agréables à Dieu.

XIII. Vous avez donc bien raison, mon Jésus, de dire que lorsque vous auriez été élevé sur la croix, vous attireriez tout vers

[1] Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate. (*Isa.* LIII, 10.)

[2] (*Ps.* XLIV, 3.)

[3] Ma se soffri per noi si reo flagello,
Signor, tu sembri agli obligati cuori
Quanto deforme più, tanto più bello.

[4] Pendebat in cruce deformis, sed deformitas illius pulchritudo nostra erat. (*De verb. Apost. serm.* XX. *al. serm.* XXVII, *n.* 67.)

[5] Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt? Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine agni. (*Apoc.* VII, 13 *et* 14.)

vous[1]. Et en effet, vous n'avez rien omis pour gagner l'affection de tous les hommes. Combien d'âmes heureuses, qui vous voyant crucifié et mort pour l'amour d'elles, ont tout abandonné, biens, dignités, patrie, famille, jusqu'au point de vouloir souffrir les tourments et même la mort pour se donner tout entières à vous ! Malheur à ceux qui résistent à votre grâce, et qui rejettent le bien que vous avez gagné pour eux au prix de toutes vos souffrances ! Ah ! leur plus grand tourment dans l'enfer sera de penser qu'ils avaient un Dieu, qui pour les sauver avait perdu la vie sur une croix ; qu'ils ont volontairement cherché à se perdre, et que leur malheur actuel n'aura ni consolation ni remède dans toute l'éternité.

XIV Ah ! mon Rédempteur, j'ai déjà mérité ce sort funeste par les péchés que j'ai commis contre vous. Combien de fois n'ai-je pas résisté à votre grâce qui cherchait à me gagner ! combien de fois n'ai-je pas méprisé votre amour pour satisfaire mes inclinations ! Que ne suis-je mort avant de vous avoir offensé, ou plutôt que ne vous ai-je toujours aimé ! Je vous rends grâces de m'avoir supporté avec tant de patience, et, au lieu de m'abandonner comme je le méritais, d'avoir redoublé vos invitations, de m'avoir envoyé plus de lumières, et d'avoir rendu plus vives les impulsions de votre amour. *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Mon Sauveur et mon espérance, daignez me continuer vos faveurs, afin que dans le ciel je puisse vous aimer avec plus de ferveur, en me rappelant tous les actes de votre miséricorde malgré tous les déplaisirs que je vous ai donnés. J'espère tout de cette mort douloureuse que vous avez offerte en sacrifice pour mon salut. O sainte Vierge Marie, protégez-moi, priez Jésus pour moi.

XV. Jésus sur la croix. Le spectacle de Jésus crucifié remplit de stupeur le ciel et la terre. Voir un Dieu tout-puissant, maî-

[1] Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum. Hoc autem dicebat, significans qua morte esset moriturus. (*Joan.* XII, 32 *et* 33.)

tre de l'univers, mourir sur un gibet infâme entre deux malfaiteurs, condamné lui-même comme malfaiteur ! Ce fut un spectacle de justice, de voir le Père éternel, pour que la justice divine fût satisfaite, vouloir punir les péchés des hommes dans la personne de son fils unique et bien-aimé. Ce fut aussi un spectacle de miséricorde, de voir ce fils innocent se soumettre à une mort cruelle et ignominieuse pour sauver ses créatures coupables ; mais ce fut surtout un spectacle d'amour de voir un Dieu offrir et donner sa vie pour racheter des esclaves que le péché avait rendus ses ennemis. C'est ce spectacle d'amour qui a toujours été et sera toujours l'objet de la contemplation des saints, et qui leur a fait regarder comme un léger sacrifice de se dépouiller de tous les biens et de tous les plaisirs de la terre, pour embrasser avec ardeur et allégresse tous les tourments et la mort, pour témoigner autant qu'ils le pouvaient leur reconnaissance à un Dieu qui tout le premier avait fait pour eux le sacrifice de sa vie.

XVI. Fortifiés par l'aspect de Jésus, supportant sur la croix les mépris du monde, les saints se sont pris à aimer les humiliations plus que les mondains n'ont aimé tous les honneurs de la terre. En voyant Jésus mourir nu sur une croix, ils n'ont plus cherché qu'à faire l'abandon de tous les biens d'ici-bas. En le contemplant sur la croix, tout couvert de plaies, baigné du sang qui coule de tous ses membres, ils n'ont plus éprouvé que de l'éloignement pour les plaisirs des sens, et ils ont cherché dès lors à mortifier leur chair pour accompagner de leurs douleurs les douleurs de Jésus crucifié. En voyant son obéissance et sa résignation aux volontés de son père, ils se sont efforcés de surmonter en eux-mêmes à cet exemple tous les appétits qui manquaient de conformité avec la volonté divine, et beaucoup d'entre eux, bien qu'ils ne s'occupassent que d'œuvres de piété, sachant que le sacrifice de la propre volonté est le plus agréable à Dieu, sont entrés dans quelque ordre religieux pour pratiquer l'obéissance et soumettre leur propre volonté à la volonté d'autrui. En voyant la patience de Jésus-Christ à souffrir tant de tourments et d'opprobres pour l'amour de

nous, ils ont accepté en paix et avec joie les injures, les infirmités, les persécutions et les tortures. En voyant enfin l'amour que Jésus-Christ nous a montré en sacrifiant sur la croix sa vie à son père pour notre salut, ils ont sacrifié à Jésus-Christ tout ce qu'ils avaient, biens, plaisirs, honneurs, et jusqu'à leur propre vie.

XVII. Mais comment se fait-il donc que tant d'autres chrétiens, quoiqu'ils sachent par la foi que Jésus est mort pour eux, au lieu de s'employer à le servir et à l'aimer, ne cherchent qu'à l'offenser, et qu'ils dédaignent ses grâces pour des plaisirs vils et passagers ! D'où naît en eux tant d'ingratitude ? Elle vient de l'oubli qu'ils font de la mort de Jésus-Christ. Mais grand Dieu ! quels seront leurs remords en même temps que leur honte au jour du jugement, quand le Seigneur leur mettra en face tout ce qu'il a fait et souffert pour eux ! Ah ! ne cessons jamais, nous, âmes dévotes, d'avoir constamment devant les yeux Jésus crucifié, mourant pour notre amour, au milieu de tant de douleurs et d'ignominies. Tous les saints ont puisé dans la passion de Jésus-Christ ces flammes de charité qui leur ont fait abandonner tous les biens de ce monde, et les ont remplis d'abnégation d'eux-mêmes pour s'occuper uniquement d'aimer ce divin Sauveur, qui a tant aimé les hommes, qu'il semble qu'il n'a pu faire davantage pour obtenir la victoire sur nos penchants et sur les tentations que l'enfer suscitera contre nous pour nous séparer de Dieu. La croix est la voix à suivre, l'échelle à prendre pour parvenir au ciel. Heureux celui qui l'embrasse en cette vie pour ne la quitter qu'à la mort. Celui qui meurt en embrassant la croix emporte avec lui de sûres garanties pour la vie éternelle, promise à tous ceux qui suivront Jésus-Christ en portant leur propre croix.

XIII. Mon Jésus crucifié, vous n'avez rien épargné pour vous faire aimer des hommes ; vous êtes allé jusqu'à immoler votre vie par un si douloureux supplice ; comment se fait-il que ces hommes, qui aiment leurs parents, leurs amis, les bêtes mêmes dont ils reçoivent quelque marque d'affection, sont

assez ingrats pour préférer des biens méprisables et frivoles à votre grâce et à votre amour? Malheureux que je suis! je suis un de ces ingrats, moi qui, pour des choses du néant, ai renoncé à votre amitié et vous ai abandonné; je mériterais que vous me bannissiez de votre présence, comme je vous ai banni de mon cœur Mais je sens que vous continuez à me demander mon amour : *Diliges Dominum Deum tuum.* Oui, mon Jésus, puisque vous désirez que je vous aime, et que vous m'offrez le pardon, je renonce à toutes les créatures, et je ne veux désormais aimer que vous, mon créateur et mon sauveur. Vous devez être l'unique amour de mon âme. O Marie, mère de Dieu, refuge des pécheurs, priez pour moi, obtenez-moi la grâce de Dieu, et je ne vous demande rien de plus.

CHAPITRE IV

RÉFLEXIONS SUR LES OUTRAGES QUI FURENT FAITS A JÉSUS-CHRIST TANDIS QU'IL ÉTAIT EN CROIX.

I. L'orgueil, comme nous l'avons dit, a causé le péché d'Adam, et par suite la ruine du genre humain. Jésus est venu sur la terre pour réparer le mal par son humilité, et il a embrassé sans répugnance la honte de tous les traitements ignominieux que lui préparaient ses ennemis, comme l'avait prédit David par ces paroles : « C'est pour vous, ô mon Dieu, que j'endure l'opprobre, et que la confusion couvre mon visage [1] » Toute la vie de notre Rédempteur fut remplie de confusion et de mépris de la part des hommes, et il ne refusa pas de les endurer jusqu'à la mort, afin de nous délivrer nous-mêmes de la confusion éternelle [2]

II. O Dieu! qui ne pleurerait de tendresse et n'aimerait Jésus-Christ, si chacun voulait considérer tout ce qu'il a souf-

[1] Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam. (*Psalm.* LXVIII, 8.)

[2] Qui proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta. (*Heb.* XII, 2.)

fert durant les trois heures de son agonie sur la croix? Chacun de ses membres était endolori et blessé ; l'un ne pouvait secourir l'autre. Notre-Seigneur, ayant les mains et les pieds cloués, ne pouvait se mouvoir : toutes ses chairs étaient couvertes de plaies ; mais celles des pieds et des mains qui soutenaient le poids du corps étaient les plus douloureuses. Cherchait-il à s'appuyer sur une partie pour soulager l'autre, les douleurs augmentaient là où il y avait surcroît de poids. On peut dire que durant ces trois heures, Jésus souffrit autant de morts qu'il s'écoula d'instants. O agneau innocent, qui avez tant souffert pour moi, ayez pitié de moi : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere mei.*

III. Encore ses souffrances extérieures qui se faisaient sentir à son corps étaient les moins déchirantes ; ses peines intérieures qu'éprouvait son âme étaient beaucoup plus cruelles ; son âme bénie était toute désolée, privée de tout soulagement comme de toute consolation sensible ; tout en elle était dégoût, tristesse et affliction. C'est ce qu'il nous a fait entendre lui-même par ces paroles : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-abandonné[1] ? » Presque submergé dans un océan de douleurs intérieures et extérieures, notre aimable Sauveur termine sa vie comme l'avait prédit David en ces termes : « Je suis entré dans les abîmes de la mer, et la tempête m'a submergé[2] »

IV Tandis qu'il agonisait et qu'il touchait au moment de sa mort, tous ceux qui étaient autour de lui, prêtres, scribes, anciens et soldats, cherchaient à qui l'affligerait davantage par leurs sarcasmes et leurs injures. « Ceux qui passaient par là, est-il dit dans saint Matthieu, le blasphémaient en branlant la tête[3] » David, parlant en la personne de Jésus-Christ, avait dit de même : « Tous ceux qui me voient m'insultent en souriant ; ils ouvrent leurs lèvres avec mépris en branlant la tête[4]. »

[1] Deus meus, ut quid dereliquisti me?

[2] Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. (*Psalm.* LXVIII, 3.)

[3] Prætereuntes autem blasphemabant eum, moventes capita sua. (*Matth.* XXVII, 39.)

[4] Omnes videntes me, deriserunt me, locuti sunt labiis et moverunt caput. (*Psalm.* XXI, 8.)

Ceux qui passaient devant lui, lui criaient : « Eh bien donc, toi qui t'es vanté d'abattre le temple et de le relever dans trois jours, sauve-toi toi-même : si tu es le fils de Dieu, descends de la croix[1] » Mais Jésus-Christ n'avait point parlé du temple matériel, il avait dit : « Détruisez ce temple, et je le relèverai dans trois jours[2] » Par ces paroles il voulait bien sans doute faire connaître sa puissance, mais, ainsi que l'ont dit Euthyme et d'autres, son langage était allégorique ; il prédisait que les Juifs, quand ils lui donneraient la mort, sépareraient à la vérité son âme de son corps, mais qu'au bout de trois jours il ressusciterait.

V « Sauve-toi toi-même, » lui disaient-ils encore[3]. Hommes ingrats ! si le Fils de Dieu, après s'être fait homme, avait voulu se sauver lui-même, il ne se serait pas volontairement dévoué à la mort. « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix[4] » Mais si Jésus était descendu de la croix, il n'aurait pas accompli l'œuvre de notre rédemption, et nous n'eussions pas été délivrés de la mort éternelle. « Il n'a pas voulu descendre, dit saint Ambroise, parce qu'en descendant pour se sauver lui-même, il ne m'aurait pas sauvé par sa mort[5]. » Les Juifs ne parlaient ainsi, dit Théophylacte[6], que par l'instigation du démon, qui cherchait à empêcher le salut que Jésus devait obtenir pour nous par le moyen de la croix[7] Il ajoute plus bas que le Seigneur ne serait pas monté en croix, s'il avait voulu en descendre sans consommer notre rédemption[8]. Saint Jean Chrysostome dit de son côté que les Juifs ne parlaient ainsi que pour que Jésus en mourant fût regardé par tout le monde

[1] Vah ! qui destruis templum et in triduo illud reædificas, salva temetipsum ; si filius Dei es, descende de cruce. (*Matth.* XXVII, 40.)

[2] Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud. (*Jo.* II, 19.)

[3] Salva temetipsum.

[4] Si filius Dei es, descende de cruce.

[5] Noluit descendere, ne descenderet sibi, sed moreretur mihi. (*in Luc. lib.* X, *n.* 1116.)

[6] (*In cap.* XV, *Marc.*)

[7] Diabolus incitabat illos ut dicerent : Descendat nunc de cruce, quia cognoscebat quod salus per crucem fieret.

[8] Si voluisset descendere, neque a principio ascendisset.

comme un imposteur, incapable de se soustraire à la mort, après s'être vanté d'être fils de Dieu [1]

VI. Le même saint docteur observe que c'était à tort que les Juifs disaient: « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix [2]; » car si Jésus était descendu de la croix avant de mourir, il n'aurait pas été ce fils de Dieu promis qui devait nous sauver par sa mort. Il ne devait donc pas descendre de la croix avant sa mort, puisqu'il était venu pour y laisser sa vie pour notre salut [3] Saint Athanase tient le même langage : Notre rédempteur, dit-il, a voulu se faire reconnaître fils de Dieu en restant sur la croix jusqu'à sa mort [4] C'est qu'il avait été prédit par les prophètes que notre Rédempteur devait mourir crucifié, suivant ce mot de saint Paul : « Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi en se faisant lui-même malédiction pour nous, selon ce qui est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois [5]. »

VII. Saint Matthieu continue de rapporter les autres injures que les Juifs adressaient à Jésus. « Il a sauvé les autres, disaient-ils, et il ne peut se sauver lui-même [6] » Par-là ils voulaient faire passer pour des impostures les miracles qu'il avait faits en rendant la vie à plusieurs morts, en même temps qu'ils lui reprochaient son impuissance à sauver sa propre vie. Mais saint Léon leur répond que ce n'était pas alors le moment pour le Sauveur de manifester sa puissance, et qu'il ne devait pas négliger la rédemption du genre humain en prenant pour motif d'empêcher les blasphèmes de quelques-uns [7] Saint

[1] Volebant enim ut tanquam seductor in conspectu omnium vituperatus descenderet. (*S. Chrys. in Matth.* XXVII, 42.)

[2] Si filius Dei es, descende de cruce.

[3] Quia filius Dei est, ideo non descendit de cruce ; nam ideo venit ut crucifigeretur pro nobis. (*Ibid.*)

[4] Neque descendendo de cruce voluit filius Dei agnosci, sed ex eo quod in cruce permaneret. (*S. Athan. Serm. de pass.*)

[5] Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum, quia scriptum est : Maledictus omnis qui pendet in ligno. (*Gal.* III, 13.)

[6] Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. (XXVII, 52.)

[7] Non vestræ cæcitatis arbitrio, o stulti scribæ, ostendenda erat potentia salvatoris ; nec secundum blasphemantium linguas humani generis redemptio debebat omitti. (*S. Leo. de pass. serm.* XXVII, C. 2.)

Grégoire donne encore un autre motif à Jésus pour ne point descendre de la croix. « S'il était descendu de la croix en ce moment, comme l'observe ce grand pape, il ne nous aurait pas offert, comme il l'a fait, les vertus de sa patience invincible[1] » Jésus-Christ pouvait très-bien se délivrer de la croix et des injures qu'on lui adressait ; mais ce n'était pas alors le moment de faire ostentation de sa puissance ; c'était celui de nous enseigner la patience dans les traverses pour obéir à la volonté divine. Jésus ne voulut donc pas se soustraire à la mort, d'abord parce qu'il voulait accomplir la volonté de son père, ensuite parce qu'il ne voulait pas nous priver d'un grand exemple de douceur et de patience. « Pour mieux nous enseigner la pratique de la patience, il a jugé à propos de renvoyer à d'autres temps la démonstration de sa puissance, » a dit saint Augustin[2]. La patience que Jésus-Christ montra sur la croix en souffrant tant d'injures que les Juifs lui faisaient ou lui disaient, nous a obtenu à nous-mêmes la grâce de souffrir patiemment et paisiblement les humiliations et les persécutions du monde. Saint Paul, en parlant du trajet de Jésus-Christ au Calvaire chargé de la croix, nous exhorte à l'accompagner en disant : « Sortons donc hors du camp en suivant Jésus-Christ, chargés comme lui de l'ignominie de la croix[3]. » Quand les saints ont reçu des injures, ils n'ont point songé à s'en venger, et leur esprit ne s'en est point troublé, mais ils se sont consolés en se voyant méprisés comme l'a été Jésus-Christ. Ainsi, ne rougissons point d'embrasser pour l'amour de Jésus-Christ les humiliations que nous recevons, puisque Jésus-Christ en a tant reçu pour l'amour de nous. Mon Rédempteur, je n'ai point fait ainsi autrefois ; mais à l'avenir je veux tout souffrir pour l'amour de vous ; donnez-moi la force d'accomplir cette résolution.

[1] Si tunc de cruce descenderet, virtutem patientiæ nobis non demonstraret. (*Hom.* 21, *in Evang.*)

[2] Quia patientiam docebat, ideo potentiam differebat. (*Sanct. Aug. tract.* 37, *in Joan.*)

[3] Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes. (*Hebr.* XIII, 13.)

VIII. Non contents de proférer des injures et des blasphèmes contre Jésus-Christ, les Juifs s'attaquèrent de plus à Dieu le Père en disant : « Il se confie en Dieu ; que Dieu donc le délivre, si c'est lui qui le soutient ; puisqu'il a dit lui-même : Je suis le fils de Dieu[1] » Ces paroles sacriléges avaient été prédites par David, comme devant un jour être proférées contre le Christ : « Il a mis son espérance dans le Seigneur, que le Seigneur donc le délivre, et le sauve, s'il est vrai qu'il l'approuve[2]. » Or, ceux qui parlaient ainsi, David lui-même les appelle taureaux, chiens et lions : *Tauri pingues obsederunt me... Quoniam circumdederunt me canes multi... Salva me ex ore leonis*[3] Ainsi, lorsque les Juifs disaient : « Qu'il le délivre, s'il est vrai qu'il l'approuve[4], » comme le rapporte saint Matthieu, ils se faisaient connaitre pour être eux-mêmes les taureaux, les chiens et les lions prédits par David. Ces mêmes blasphèmes qu'ils devaient proférer un jour contre le Sauveur et contre Dieu, avaient été prédits encore plus expressément par le Sage dans ce passage remarquable : « Il assure qu'il a la science de Dieu, et il s'attribue le nom de fils de Dieu.. il se glorifie d'avoir Dieu pour père... S'il est vraiment le fils de Dieu, Dieu prendra sa défense, et le délivrera des mains de ses ennemis. Interrogeons-le par les outrages et par les tourments, afin que nous reconnaissions quelle est sa douceur, et que nous fassions l'épreuve de sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme[5] »

IX. Les princes des prêtres étaient poussés par l'envie et la haine à injurier ainsi Jésus-Christ ; mais, en même temps, ils

[1] Confidit in Deo ; liberet nunc, si vult eum ; dixit enim, quia filius Dei sum. (*Matth.* XXVII, 53.)

[2] Speravit in Domino, eripiat eum ; salvum faciat eum, quoniam vult eum. (*Psalm.* XXI, 8.)

[3] *Ibid.* 13, 23.)

[4] Liberet nunc, si vult eum.

[5] Promittit se scientiam Dei habere et filium Dei se nominat... et gloriatur patrem se habere Deum... si enim est verus filius Dei, suscipiet illum, liberabit eum de manibus contrariorum. Contumelia et tormento interrogemus eum, ut sciamus reverentiam ejus, et probemus patientiam illius ; morte turpissima condemnemus eum. (*Sap.* II, 13 *et seq.*)

ne pouvaient se délivrer de la crainte de quelque grand châtiment, car ils ne pouvaient nier les miracles que Jésus avait opérés ; de sorte que tous les prêtres et les chefs de la synagogue étaient fort inquiets. Ce fut pour cela qu'ils voulurent assister en personne à sa mort, comptant que sa mort les affranchirait de la crainte qui les tourmentait. Lorsqu'ils le virent ensuite attaché à la croix, sans que Dieu son père le délivrât, ils lui reprochèrent, avec un redoublement d'audace, son impuissance et sa présomption de s'appeler fils de Dieu. Puisqu'il a, disaient-ils, tant de confiance en Dieu, qu'il appelle son père, pourquoi Dieu maintenant ne le délivre t-il pas, s'il l'aime comme son fils [1] ? Mais les Juifs se trompaient grossièrement, car Dieu aimait Jésus-Christ et il l'aimait comme son fils ; et c'était précisément parce qu'il avait sacrifié sa vie sur cette croix pour le salut des hommes, par obéissance à son égard. Jésus-Christ l'avait ainsi déclaré lui-même : « Je donne ma vie pour mes brebis... C'est pour cela que mon père m'aime, parce que je donne ma vie pour mes brebis [2] » Le Père l'avait d'avance destiné pour victime de ce grand sacrifice qui devait lui procurer une gloire infinie, la victime étant un homme-Dieu, en même temps que le salut à tous les hommes. Mais, si le Père avait délivré Jésus de la mort, le sacrifice serait resté imparfait, et ainsi ni le Père n'en eût retiré cette gloire, ni les hommes n'y eussent trouvé le salut.

X. Tertullien observe que tous les opprobres endurés par Jésus-Christ ont été le remède mystérieux qu'il a plu à Dieu d'employer pour nous guérir de notre orgueil ; attendu que ces outrages, tout injustes, tout indignes qu'ils étaient de lui, absolument parlant, étaient nécessaires à notre salut, et sous ce rapport dignes de Dieu qui voulait faire servir toutes ces peines au salut de l'homme [3]. Parlant ensuite des injures adres-

[1] Confidit in Deo, liberet nunc, si vult eum, dixit enim : Quia filius Dei sum.

[2] Et animam meam pono pro ovibus meis... propterea me diligit pater, quia ego pono animam meam. (*Joan.* x, 15 et 17.)

[3] Totum denique Dei mei penes vos dedecus, sacramentum est humanæ sa- utis.

sées à Jésus-Christ, il ajoute que c'étaient des indignités par rapport à lui-même, mais un moyen nécessaire par rapport à nous, et dès lors digne de Dieu, parce qu'il n'y a rien d'aussi digne de Dieu que le salut de l'homme[1]. Rougissons donc, nous qui nous vantons d'être disciples de Jésus-Christ, de nous montrer si sensibles aux injures que nous recevons des hommes, et si prompts à les repousser, tandis qu'un Dieu fait homme les supporte avec tant de longanimité pour notre salut ; et au contraire gardons-nous bien de rougir d'imiter Jésus-Christ, en pardonnant à ceux qui nous offensent, puisqu'il déclare qu'au jonr du jugement il rougira de ceux qui auront rougi de lui en cette vie[2]

XI. Et comment pourrais-je, ô mon Jésus, me plaindre d'un affront que je reçois, moi qui ai si souvent mérité d'être foulé aux pieds et précipité par les démons au fond des enfers ? Ah ! par le mérite de tant d'humiliations que vous avez supportées dans votre passion, donnez-moi la grâce de souffrir avec patience tous les mépris que j'aurai à essuyer pour l'amour de vous, après que vous en avez tant essuyé vous-même pour l'amour de moi. Je vous aime par-dessus toutes choses, et je désire souffrir pour vous qui avez tant souffert pour moi. J'espère tout de vous, qui m'avez racheté au prix de votre sang. Je l'espère aussi de votre intercession, ô Marie, ma tendre mère !

CHAPITRE V

RÉFLEXIONS SUR LES SEPT PAROLES PRONONCÉES PAR JÉSUS-CHRIST EN CROIX.

I. PREMIÈRE PAROLE. — *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt.* «Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce

[1] Sibi quidem indigna, nobis autem necessaria, et ita Deo digna, quia nihil tam dignum Deo quam salus hominis. (*Tertul. lib.* II, *contra Marcion. cap.* XXVII.)

[2] Qui me erubuerit et meos sermones, hunc filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua. (*Luc.* IX, 26.)

qu'ils font[1]. » O tendresse de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes! Tandis que le Seigneur est outragé par ses ennemis, dit saint Augustin, il demande pour eux le pardon, regardant moins en cela l'injure qu'il recevait d'eux, et même la mort qu'ils lui donnaient, que l'amour qui le faisait mourir pour eux[2] Mais, dira quelqu'un, pourquoi Jésus pria-t-il son Père de leur pardonner, tandis qu'il pouvait lui-même leur remettre l'injure? « S'il pria son père, répond saint Bernard, ce n'est pas qu'il ne pût lui-même leur accorder cette grâce, mais c'est qu'il a voulu nous apprendre à prier à notre tour pour nos persécuteurs[3] » Le saint abbé dit dans un autre endroit: « Chose étrange! il crie: Pardonnez-leur; et les Juifs de leur côté crient: Crucifiez-le[4] » Arnould de Chartres ajoute: Tandis que Jésus s'efforçait de sauver les Juifs, ceux-ci travaillaient de tout leur pouvoir à se damner; mais auprès de Dieu la charité de son fils était plus efficace que l'aveuglement de ce peuple ingrat[5] « Le sang de Jésus-Christ, dit saint Cyprien, rend la vie à celui-là même qui l'a fait couler[6] » Jésus-Christ désirait si fort en mourant de sauver tous les hommes, qu'il voulut faire participer aux grâces attachées à son sang ses ennemis mêmes qui le faisaient couler par les tortures. Regarde ton Dieu attaché à la croix, dit saint Augustin, entends-le prier pour ses bourreaux; ose ensuite refuser la paix à ton frère qui t'a offensé.

II. Saint Léon enseigne[7], que ce fut par l'effet de cette prière, que des milliers de Juifs se convertirent aux prédications de

[1] (*Luc.* XXIII, 24.)

[2] Illis petebat veniam, a quibus adhuc accipiebat injuriam; non enim attendebat quod ab ipsis moriebatur, sed quia pro ipsis moriebatur.

[3] Non quia non posset ipse relevare, sed ut nos pro persequentibus orare doceret.

[4] Mira res! ille clamat: Ignosce; Judæi: Crucifige! (*De Pass. fer.* 4, *n.* 9.)

[5] Cum ipse niteretur ut salvarentur, Judæi, ut damnarentur... Plus debet apud Deum posse filii caritas quam populi cæcitas. (*Arnal. Carn. Pract. de sept. Verb.*)

[6] Vivificatur sanguine Christi, etiam qui effudit sanguinem Christi. (*Lib. de Bono pct.*)

[7] (*Serm.* XI.)

saint Pierre, comme le témoignent les Actes des Apôtres, Dieu ne voulant pas, ajoute saint Jérôme, que la prière de son fils fût en pure perte ; et pour cela il fit qu'en ce même temps beaucoup de Juifs embrassassent tout à coup la foi [1] Mais pourquoi tous ne se convertirent-ils pas ? Parce que la prière de Jésus-Christ impliquait cette condition, que ceux pour lesquels il priait ne fussent pas du nombre de ceux auxquels il fut dit, qu'ils résistaient à l'Esprit-Saint [2]

III. Jésus, dans cette prière, nous comprit aussi, nous autres pécheurs; de sorte que nous pouvons tous dire à Dieu : O Père éternel, écoutez la voix de votre fils bien-aimé qui vous prie de nous pardonner. Il est vrai que nous ne méritons pas ce pardon ; mais Jésus-Christ le mérite, lui qui, par sa mort, a payé surabondamment la dette de nos péchés. Non, mon Dieu, je ne veux point m'obstiner, comme l'ont fait les Juifs ; je me repens, mon Père, de tout mon cœur de vous avoir offensé, et c'est en considération des mérites de Jésus-Christ que je vous demande ce pardon. Et vous, mon Jésus, vous savez que je suis un pauvre malade, qui même s'est perdu par ses péchés ; mais vous êtes descendu du ciel sur la terre pour guérir les malades et sauver ceux qui, après s'être perdus, se repentent de leurs fautes. C'est de vous qu'il est dit dans saint Luc : « Il est venu sauvé ce qui était perdu [3] ; » et de même dans saint Matthieu : « Le fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu [4]. »

IV. DEUXIÈME PAROLE. — *Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso.* « En vérité je vous le dis, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis [5] » Saint Luc nous apprend que des deux larrons qui furent crucifiés avec Jésus-Christ, l'un se convertit, et que l'autre persista dans son aveugle obstination.

[1] Impetravit quod petierat Christus, multique statim de Judæis crediderunt. (S. Hier. *Ep. ad Elc. qu.* 8.)

[2] Vos spiritui Sancto resistitis.

[3] Venit salvum facere quod perierat. *(Luc.* XIX, 10.*)*

[4] Venit enim filius hominis salvare quod perierat. (*Matth.* XVIII, 2.)

[5] *(Luc.* XXIII, 43.*)*

Le premier entendant son compagnon blasphémer contre le Seigneur et lui dire : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi [1], » se tourna vers lui pour le reprendre, et lui répliqua qu'ils subissaient, eux, la peine qu'ils méritaient, au lieu que Jésus était innocent [2]. S'adressant ensuite à Jésus lui-même, il lui dit « Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez entré dans votre royaume [3]. » Par ces paroles, il le reconnaissait pour son Seigneur et pour le roi du ciel ; et alors Jésus lui promit le paradis pour le même jour : « En vérité, lui dit-il, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis [4] » Un docte auteur a écrit qu'en vertu de cette promesse le Seigneur se fit voir à lui à découvert le même jour, immédiatement après sa mort, et qu'il le rendit parfaitement heureux, bien qu'il ne lui ait communiqué toutes les délices du paradis qu'après y être entré le premier.

V Arnould de Chartres, dans son traité de *Sept. Verb* , considère toutes les vertus que le bon larron saint Dimas pratiqua dans ses derniers moments, à savoir la foi, le repentir, l'aveu de ses fautes, la prédication, l'amour, la confiance et la prière [5] Il pratiqua la foi en disant : « Lorsque vous serez entré dans votre royaume [6] » Il fit voir par là qu'il croyait que Jésus-Christ, après sa mort, devait entrer victorieux dans le royaume de sa gloire. Il crut qu'il allait régner, dit saint Grégoire, quoiqu'il le vit mourir [7] Il pratiqua la pénitence par la confession de ses péchés, en disant : « Pour nous, nous subissons la peine que nos crimes nous ont méritée [8] » Saint Augustin remarque qu'il n'osa espérer son pardon qu'après qu'il eut fait la confession de ses fautes [9] « Bienheureux larron, s'écrie saint Atha-

[1] Si tu es Christus, salvum fac temetipsum et nos. *(Ibid.* 39.*)*

[2] Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus ; hic vero nihil mali gessit. *(Ibid.* 41.)

[3] Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum. *(Ib.* 42.*)*

[4] Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso. (43.*)*

[5] Ibi credit, pœnitet, confitetur, prædicat, amat, confidit et orat.

[6] Cum veneris in regnum tuum.

[7] Regnaturum credidit, quem morientem vidit.

[8] Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus.

[9] Non est ausus ante dicere, Memento mei, quam post confessionem ini-

nase, ta confession t'a valu tout un royaume [1], » Ce saint pénitent pratiqua en ce moment encore d'autres belles vertus : il pratiqua la prédication, en proclamant l'innocence de Jésus-Christ [2]; l'amour envers Dieu, en acceptant la mort avec résignation en punition de ses péchés [3] Aussi saint Augustin, saint Cyprien et saint Jérôme n'hésitaient pas à l'appeler martyr. Cet heureux larron, dit Silveyra, fut un vrai martyr; car, lorsque les bourreaux lui rompirent les jambes, suivant l'usage, ils le firent avec plus de fureur, parce qu'il avait reconnu l'innocence de Jésus, et le saint accepta ce surcroît de douleur pour l'amour de son Seigneur.

VI. Remarquez encore à ce sujet la bonté de Dieu, qui donne toujours plus qu'on ne lui demande, comme le dit saint Ambroise ; en effet ce larron repentant priait simplement Jésus-Christ de se souvenir de lui, et Jésus lui répond : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis [4]. » Personne, dit saint Jean Chrysostome, n'a mérité la promesse du paradis avant ce larron [5] On vit alors se vérifier ce que Dieu avait annoncé, par l'organe d'Ezéchiel, que lorsque le pécheur se repent du fond de son cœur des fautes qu'il a commises, Dieu lui accorde un pardon tel qu'il semble avoir tout-à-fait oublié les offenses qu'il a reçues de lui [6] Isaïe nous déclare aussi que Dieu est tellement porté à nous faire du bien qu'il nous exauce aussitôt que nous le prions [7]. Saint Augustin dit que Dieu est toujours prêt à embrasser les pécheurs repentants [8]

quitatis sarcinam peccatorum deponeret. (*S. Aug.* 130, *de Tem. al. app. serm.* CLV, *n.* 8.)

[1] O beatum latronem, rapuisti regnum ista confessione!

[2] Hic vero nihil male gessit.

[3] Digna factis recipimus.

[4] Semper Dominus plus tribuit quam rogatur ; ille rogabat ut memor sui esset, et dixit illi Jesus : Hodie mecum eris in paradiso.

[5] Nullum ante latronem inveniet repromissionem paradisi meruisse. (*Hom. de cruc. et latr.*)

[6] Si autem impius egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor. (*Ezech.* XXI, 22.)

[7] Ad vocem clamoris tui, statim ut audierit, respondebit tibi. (*Is.* XXX, 19.)

[8] Paratus in amplexus peccatorum. (*S. Aug. Man. cap.* 23.)

Et c'est ainsi que tandis que la croix du méchant larron consomma sa perte, en lui faisant perdre la patience, celle du bon larron au contraire, par la résignation avec laquelle il en endura le supplice, lui servit comme d'échelle pour monter au paradis. Heureux larron, d'avoir uni ta mort à celle de ton Sauveur ! Mon Jésus, dès ce jour je vous sacrifie ma vie, et vous demande la grâce de pouvoir, à l'heure de ma mort, unir le sacrifice de ma vie à celui que vous offrîtes à Dieu sur la croix ; et, par ce moyen, j'espère mourir dans votre grâce, et en vous aimant d'un pur amour, dépouillé de toute affection terrestre, pour continuer de vous aimer de toutes mes forces durant toute l'éternité.

VII. TROISIÈME PAROLE. — *Mulier ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.* « Femme, voilà votre fils. Puis il dit à son disciple : « Voilà votre mère [1].» On lit dans saint Marc qu'il y avait sur le Calvaire plusieurs femmes qui regardaient Jésus crucifié, mais de loin [2] De sorte que l'on croit que parmi ces saintes femmes se trouvait aussi la divine Mère. Mais saint Jean affirme que Marie était, non pas loin, mais auprès de la croix, avec Marie Cléophas et Marie-Magdeleine [3] Euthyme cherche à lever la difficulté en disant que la sainte Vierge, voyant que son fils allait bientôt expirer, s'avança plus que les autres femmes, en surmontant la crainte que pouvaient lui inspirer les soldats qui l'entouraient, et en supportant avec patience toutes les insultes et les répulsions de ces soldats qui gardaient les condamnés, pour pouvoir s'approcher de son bien-aimé fils [4]. Voici ce qu'en dit aussi un auteur qui a écrit la vie de Jésus-Christ : « Là étaient les amis de Jésus qui observaient de loin ; mais la sainte Vierge, la Magdeleine et une autre Marie étaient près de la croix avec Jean.

[1] (*Joan.* XIX, 26-27.)

[2] Erant autem et mulieres de longe aspicientes, inter quas erat Maria Magdalena. (*Marc.* XV, 40.)

[3] Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus. (*Joan.* XIX, 25.)

[4] Tunc Dei mater propinquius cruci astitit, quam aliæ mulieres Judæorum, vincens timorem.

Jésus ayant aperçu sa Mère et son disciple, leur adressa les paroles rapportées plus haut : *Mulier*, *ecce*, etc. » Les mères en général fuient à l'aspect de leurs fils mourants, parce que l'amour ne leur permet pas d'assister à un tel spectacle, de les voir mourir sans leur pouvoir être d'aucun secours ; mais plus la divine Mère voyait son fils approcher du moment de la mort, plus elle se rapprochait de la croix.

VIII. Cette mère affligée se tenait donc auprès de la croix, et de même que son fils sacrifiait sa vie, de même elle sacrifiait sa douleur pour le salut des hommes, participant avec la plus grande résignation à toutes les souffrances de son fils mourant. Un auteur ne craint pas de dire que c'est déshonorer la constance de Marie que de la dépeindre évanouie au pied de la croix, comme le font certains peintres ; elle fut cette femme forte qui ne sait ni s'évanouir ni pleurer. « Je lis bien, dit saint Ambroise, qu'elle se tenait debout, mais je ne lis pas qu'elle ait pleuré[1] La douleur qu'éprouva la sainte Vierge à la passion de son fils, surpassa toutes les douleurs que peut supporter un cœur humain ; mais ce ne fut point une douleur stérile, comme celle de beaucoup de mères quand elles voient les souffrances de leurs fils ; ce fut une douleur fructueuse. Par les mérites de cette douleur et de sa charité, au dire de saint Augustin ; de même qu'elle est mère naturelle de notre chef Jésus-Christ, elle se fit notre mère spirituelle de tous nous autres, ses membres fidèles, en coopérant par sa charité à nous faire naître et devenir enfants de l'Église[2]

IX. Ces deux grands martyrs, Jésus et Marie, dit saint Bernard, se taisaient l'un et l'autre sur le Calvaire. La douleur qui les accablait l'un et l'autre, les empêchait de parler[3] La mère regardait son fils agonisant sur la croix, et le fils regar-

[1] Stantem lego, flentem non lego. (*In cap.* XXIII, *Luc.*)

[2] Plane mater, membrorum ejus quæ nos sumus, quia cooperata est caritate, ut fideles in ecclesia nascerentur, quæ illius capitis membra sunt. (*Lib. de Sanct. Virginit. cap.* 6.)

[3] Tacebant ambo illi martyres, et pro nimio dolore loqui non poterant. (*S. Bernard. de Lam. Mar.*)

dait sa mère agonisante au pied de la croix, et se mourant de compassion pour les douleurs qu'il éprouvait.

X. Marie et Jean se trouvaient donc plus en avant que le groupe des saintes femmes, de sorte qu'au milieu du tumulte qui régnait en ce lieu, il leur était plus facile d'entendre la voix de Jésus, et de distinguer ses regards. Voici le récit de saint Jean : « Jésus ayant vu sa mère près de la croix avec le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre Fils [1] » Mais si Marie et saint Jean étaient accompagnés des autres femmes, pourquoi est-il dit ici que Jésus vit sa mère et son disciple, comme s'il n'avait pas vu en même temps ces autres femmes ? C'est, répond saint Jean Chrysostome, que l'amour fait qu'on voit toujours distinctement l'objet aimé [2]. « Il est ordinaire, dit aussi saint Ambroise, que nous arrêtions nos regards sur ceux que nous aimons plus nettement que sur les autres [3] » La sainte Vierge a révélé elle-même à sainte Brigitte, que pour voir sa mère qui était auprès de la croix, Jésus fut obligé de presser ses paupières l'une contre l'autre, afin de dégager ses yeux du sang qui les couvrait et qui l'empêchait de voir [4]

XI. Jésus dit à Marie : « Femme, voilà votre fils, » *Mulier, ecce filius tuus*, en lui désignant des yeux saint Jean qui était près d'elle ; mais pourquoi l'appelait-il du nom de femme, et non du nom de mère ? Il l'appela femme, peut-on répondre, parce que se trouvant déjà près de la mort, il lui parla comme prenant congé d'elle : Femme, dans peu je serai mort, tu n'auras plus de fils sur cette terre ; mais je te laisse Jean qui te servira et t'aimera comme un fils. Cette mesure prise par Jésus nous fait entendre que Joseph avait déjà cessé de vivre, car autrement il ne l'aurait pas séparé de son épouse. Toute

[1] Cum vidisset ergo Jesus, matrem et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ : mulier, ecce filius tuus. (*Jo.* XIX, 26.)

[2] Semper amoris oculus acutius intuetur.

[3] Morale est, ut quos diligimus videamus præ cæteris.

[4] Nec ipse me adstantem cruci videre potuit, nisi sanguine expresso per ciliorum com pressionem. (*Rev. lib.* IV, *cap.* 70.)

l'antiquité au surplus atteste que saint Jean fut toujours vierge, et ce fut spécialement à cette circonstance qu'il dut d'être choisi pour remplacer Jésus auprès de Marie, et lui tenir lieu de fils. C'est ce qui fait dire à l'Eglise, que Jésus recommanda sa mère vierge à son disciple vierge aussi [1]. A partir du moment où Jésus rendit l'âme, saint Jean tint Marie dans sa maison, où il l'assista et la servit comme si elle eût été sa propre mère, tout le temps qu'elle vécut encore [2]. Jésus voulut que son disciple bien-aimé fût témoin oculaire de sa mort, afin qu'il pût ensuite l'attester plus fermement dans son Evangile, et dire : « Celui qui l'a vu, c'est lui-même qui en rend témoignage [3] ; » et : « Ce que nous avons vu de nos yeux,nous vous l'attestons et vous l'annonçons [4] » Ce fut pour cela, qu'au temps où tous les autres disciples l'abandonnaient, Jésus donna à Jean la force d'assister au spectacle de sa mort, au milieu de tant d'ennemis.

XII. Mais revenons à Marie, et cherchons la raison plus profonde qui porta Jésus à l'appeler femme, et non mère. Il voulut nous faire entendre que Marie était la femme par excellence prédite dans la Genèse, et qui devait écraser la tête du serpent : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon [5] » Personne ne doute que cette femme ne fût la bienheureuse Vierge Marie qui,par le moyen de son fils, ou son fils par son moyen à elle-même, devait écraser la tête de Lucifer. Marie devait être ennemie du serpent, puisque Lucifer était orgueilleux, ingrat, désobéissant, à l'encontre de Marie, cette vierge si humble, si reconnaissante, si soumise.

[1] Huic matrem virginem, virgini commendavit.Paroles insérées dans l'office de la fête de S. Jean l'Évangéliste ; mais tirées des livres de S. Jérôme contre Jovinien.

[2] Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. (*Jo.* XIX, 27.)

[3] Qui vidit, testimonium perhibuit. (*Joan.* XIX, 35.)

[4] Quod vidimus oculis nostris... testamur et annuntiamus vobis. (*Joan.* I, 2.)

[5] Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. (*Gen.* III, 15.)

« Elle te brisera la tête[1], » c'est-à-dire que Marie devait abattre l'orgueil de Lucifer par le moyen de son fils , Lucifer devait dresser des embûches au talon de Jésus-Christ (et par ce talon on doit entendre l'humanité de Jésus) ; mais Jésus par sa mort a eu la gloire de le vaincre et de lui arracher l'empire que le péché lui avait donné sur le genre humain.

XIII. Dieu dit au serpent : « J'établirai des inimitiés entre ta race et la race de la femme[2]. » Ceci donnait à entendre qu'après la ruine de l'homme produite par le péché, et malgré l'œuvre de la rédemption, il y aurait dans le monde deux familles et deux postérités, celle de Satan composée des pécheurs corrompus par lui, et celle de Marie qui comprend tous les justes, ayant Jésus à leur tête. Marie est la mère non-seulement du chef de la famille, mais encore de tous les membres de cette famille, c'est-à-dire de tous les fidèles. « Vous êtes tous un même corps en Jésus-Christ, écrivait l'Apôtre aux Galates ; si donc vous appartenez à Jésus-Christ, vous appartenez aussi à la race d'Abraham[3]. » Jésus-Christ ne fait qu'un avec ses fidèles; parce que la tête ne se sépare point des membres : et ces membres sont tous fils spirituels de Marie, pourvu que nous ayons le même esprit que son fils naturel, qui est Jésus-Christ. Aussi saint Jean ne fut pas désigné par son nom de Jean, mais par celui de disciple bien-aimé de Jésus[4] « Il dit ensuite au disciple : voilà votre mère[5], » afin que nous entendions bien que Marie est mère de tout bon chrétien aimé de Jésus, et dans lequel Jésus vit par son esprit. C'est ce qu'a voulu exprimer Origène, lorsqu'il a dit : « Jésus dit à sa mère : Voilà votre fils ; comme s'il lui eût dit : Voilà ce Jésus que vous avez engendré : car tout parfait chrétien ne vit plus lui-même, mais c'est Jésus qui vit en lui[6] »

[1] Ipsa conteret caput tuum.

[2] Inimicitias ponam inter semen tuum et semen mulieris.

[3] Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu ; si autem vos Christi, ergo semen Abrahæ estis. (*Gal.* III, 28 et 29.)

[4] Stantem discipulum quem diligebat.

[5] Deinde dixit discipulo : Ecce mater tua.

[6] Dicitque Jesus matri : Ecce filius tuus ; perinde est ac si dixisset : Ecce

XIV Denys le Chartreux affirme que dans la passion de Jésus-Christ les mamelles de Marie se remplirent du sang qui sortait des plaies de son fils, afin qu'elle pût en alimenter ses enfants. Il ajoute que cette bonne mère, par ses prières et par les mérites qu'elle acquit principalement en assistant à la mort de Jésus-Christ, obtint pour nous la faveur de prendre part au mérite de la passion[1]

O mère affligée ! vous savez d'avance que j'ai mérité l'enfer ; je n'ai d'autre espérance de salut que dans la communication qui peut m'être faite des mérites de la mort de Jésus-Christ. Cette communication, demandez-la pour moi, obtenez-la-moi, je vous en prie, pour l'amour de ce fils que vous avez vu sur le Calvaire fermer les yeux et mourir. O reine des martyrs, avocate des pécheurs, secourez-moi toujours et spécialement à l'heure de ma mort. Il me semble déjà voir les démons se presser autour de moi durant mon agonie et faire tous leurs efforts pour m'entraîner dans le désespoir par la considération de mes péchés. Ah ! quand vous verrez mon âme ainsi assaillie, ne m'abandonnez pas, aidez-moi de vos prières pour que j'obtienne la confiance et la persévérance. Et comme alors perdant peut-être la parole et même l'usage de mes sens, je ne pourrais pas invoquer votre saint nom, ni celui de votre fils, je vous invoque dès ce moment, et je me recommande à vous. Jésus et Marie, ayez pitié de mon âme, je la remets en vos mains.

XV Quatrième parole. — *Eli, Eli, lamma sabacthani ? Hoc est ; Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[2] ? » Avant de rapporter ces paroles, le même évangéliste nous dit que vers la neuvième heure Jésus s'écria d'une voix forte : *Eli, Eli,* etc. Pourquoi Jésus prononça-t-il ces mots à haute voix ?

hic Jesus quem genuisti, etenim qui perfectus est non amplius vivit ipse, sed in ipso vivit Christus. (*Orig. in Jo.* 6.)

[1] Promeruit ut per preces ejus ac merita, meritum passionis Christi communicetur hominibus. (*Carthus. l.* 2, *de Laud. Mariæ. c.* 2.)

[2] (*Matth.* XXVII, 26.)

Euthyme dit que Jésus ne fit ainsi un grand cri que pour nous montrer sa puissance divine, qui lui permettait de faire entendre une voix éclatante dans un moment où toutes nos forces nous abandonnent ; car les agonisants perdent tous la voix et les sens, tant leur faiblesse est grande. D'un autre côté Jésus voulut nous faire entendre qu'il souffrait d'immenses douleurs. On aurait pu croire qu'étant homme et Dieu tout à la fois, il aurait par la puissance de sa divinité éloigné de lui la douleur et subi sans souffrance les tortures de son supplice ; pour détruire un tel soupçon, il a voulu montrer que sa mort était la plus douloureuse que jamais un homme eût soufferte, et que comme Roi des martyrs il mourait abandonné de tous, privé de toute consolation, et satisfaisant en toute rigueur à la divine justice pour tous les péchés des hommes. Ce fut pour cela, dit Silveyra, qu'il appela Dieu, « mon Dieu, » et non mon père, étant en ce moment devant lui comme un condamné devant son juge, et non comme un fils devant son père [1]

XVI. Ce cri du Seigneur, dit saint Léon, ne fut point une plainte, mais un enseignement [2]. Il voulut nous enseigner par ce cri combien est grande la malice du péché, puisque Dieu se trouvait en quelque sorte obligé d'abandonner son fils chéri aux douleurs et à la mort, sans lui accorder le moindre soulagement, dès lors qu'il s'était chargé d'expier nos péchés. Jésus ne fut privé ni de sa divinité ni de la gloire qui avait été communiquée à son âme dès le premier instant de sa création ; mais il fut privé de tout soulagement, de tout secours sensible, semblable à ceux que Dieu accorde à ses serviteurs fidèles pour les fortifier dans leurs souffrances ; et il fut livré aux ténèbres, aux terreurs et aux angoisses que nous méritions, nous, d'éprouver. Cette privation de la présence sensible de Dieu, Jésus commença de la ressentir dans le jardin de Gethsémani ; mais la privation devint plus cruelle encore lorsqu'il eut été attaché à la croix.

[1] Jesus pendens in cruce erat satisfaciens de toto rigore justitiæ parenti suo, tanquam judici pro peccatis generis humani.

[2] Vox ista doctrina est, non querela. (*Serm.* XVII, *De pass. cap.* 13.)

XVII. Mais, ô Père éternel, quel déplaisir vous a donc donné ce fils innocent et obéissant, pour que vous le punissiez par une mort remplie de tant d'amertume? Voyez-le sur cette croix, suspendu à trois clous de fer qui ont déchiré ses membres; voyez sa tête tourmentée par les épines; voyez-le abandonné de tous ses disciples, entouré de barbares qui le chargent d'injures et d'imprécations. Pourquoi, Seigneur, vous qui l'aimez tant, l'avez-vous abandonné? Jésus s'était chargé de tous les péchés des hommes, et quoiqu'il fût en lui-même le plus saint de tous, quoiqu'il fût la sainteté même, comme cependant il s'était chargé de tous leurs péchés, il paraissait le plus grand de tous les pécheurs, et comme tel, méritant d'être condamné pour tous, il s'était offert à payer pour tous. Et comme nous méritions d'être à jamais jetés dans les enfers avec un éternel désespoir, il a voulu lui-même être livré à une mort dénuée de toute consolation, afin de nous délivrer de la mort éternelle.

XVIII. Dans son commentaire sur saint Jean, Calvin a prétendu que pour apaiser son père en faveur des hommes, il devait éprouver toute la colère de Dieu contre le péché, subir toutes les peines des damnés et spécialement celle du désespoir. O blasphème et aveuglement! Jésus pouvait-il donc expier nos péchés par un péché plus grand, tel que serait celui du désespoir? Comment d'ailleurs aurait pu s'accorder ce désespoir, rêvé par Calvin, avec ces autres paroles de Jésus: « Mon père, je recommande mon âme entre vos mains[1]? » La vérité, comme l'expliquent très-bien saint Jérôme, saint Chrysostome, et d'autres pères, c'est que notre Sauveur poussa ce gémissement douloureux, non pour nous montrer du désespoir, mais pour nous faire connaître toute l'intensité de ses douleurs, toute l'amertume d'une mort privée de tout soulagement. D'un autre côté, le désespoir de Jésus n'aurait pu naître que de la crainte d'être haï par son père. Mais comment Dieu aurait-il haï ce fils qui, pour remplir sa volonté divine, avait

[1] Peter, in manus tuas commendo spiritum meum.

offert de se dévouer pour les péchés des hommes ? Cette obéissance fut si prompte et si entière, que Dieu lui accorda en échange le salut du genre humain, ainsi que l'a écrit l'Apôtre, que dans les jours de sa chair, ayant offert avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, il a été exaucé en considération de son humble respect pour son père [1]

XIX. Au reste, cet abandon de Jésus fut incontestablement pour lui la plus cruelle de toutes les douleurs de sa passion, puisque nous savons qu'après tant de souffrances supportées sans la moindre plainte, il ne se lamenta qu'en cette seule occasion, et qu'il le fit avec un grand cri, *voce magna*, et comme le dit saint Paul, avec beaucoup de larmes et de prières ; mais tous ces cris, toutes ces larmes avaient un but ; c'était de nous faire voir d'une part combien il lui en coûtait pour nous obtenir la divine miséricorde, et de l'autre combien est affreux l'état d'une âme que Dieu abandonne et qu'il prive à jamais de son amour, suivant cette menace du prophète : « Je les chasserai de ma maison, je n'aurai plus d'amour pour eux [2]. » Saint Augustin ajoute que Jésus se troubla à l'aspect de sa mort, ce qu'il fit pour la consolation de ses serviteurs, afin que, si, surpris par la mort, ils se troublent et s'inquiètent, ils ne s'abandonnent pas au désespoir, puisque lui-même a éprouvé du trouble en pareille circonstance ; tel est le sens des paroles du saint [3]

XX. En attendant, rendons grâce à la bonté de notre Sauveur, qui a voulu prendre sur lui la peine que nous avions méritée, et nous délivrer ainsi de la mort éternelle ; et tâchons d'être à l'avenir agréables à notre libérateur, en bannissant de notre cœur toute affection qui ne serait point pour lui. Et

[1] Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque ad eum, qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (*Hebr.* v, 7.)

[2] De domo mea ejiciam eos, non addam ut diligam eos. (*Oseæ.* IX, 15.)

[3] Si imminente morte turberis, non te existimes reprobum, non desperationi te abjicias : ideo enim Christus turbatus est in conspectu suæ mortis. (*In Joan. tract.* LX, *n.* 5.)

quand nous éprouverons quelque grande affliction et que nous serons privés de la présence sensible de Dieu, unissons notre douleur avec celle que Jésus-Christ éprouva sur la croix. Quelquefois il se cache même aux âmes qu'il chérit le plus, mais il ne s'éloigne pas pour cela de leur cœur, et il les assiste par sa grâce intérieure. Qu'il ne s'offense donc point si, dans un tel abandon, nous lui tenons le même langage qu'il tint à son père dans le jardin des Oliviers : « Mon père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi[1] » Mais nous devons aussitôt ajouter : « Mais qu'il en arrive non ce que je veux, mais ce que vous voulez[2] » Et si notre peine continue, répétons le même acte de résignation, comme il le répéta pendant trois heures ([a]) dans le jardin[3]. Saint François de Sales dit que Jésus n'est pas moins aimable quand il se cache que quand il se montre. Du reste celui qui a mérité l'enfer et qui s'en voit délivré, n'a qu'une chose à dire : « Jé bénirai le Seigneur en tout temps[4] » Seigneur, je ne mérite point de consolations, mais faites que je vous aime en jouissant de votre grâce ; et je vivrai satisfait au milieu de mes douloureuses pensées, tout le temps que vous le jugerez à propos. Ah ! si les damnés pouvaient dans leurs peines se conformer ainsi à la volonté divine, l'enfer cesserait d'être l'enfer.

XXI. *Tu autem, Domine, ne elongaveris auxilium tuum a me, ad defensionem meam conspice.* « Pour vous, Seigneur, n'éloignez pas de moi votre protection, prenez en main ma défense[5] » O mon Jésus, par les mérites de votre mort désolée, ne me privez pas de votre appui dans ce grand combat qu'au moment de ma mort j'aurai à soutenir contre l'enfer Tous les appuis m'auront alors abandonné, et ils ne pourront alors me secourir : ne m'abandonnez point, vous qui êtes mort pour

[1] Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.
[2] Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.
[3] Et oravit tertio eumdem sermonem dicens.
[4] Benedicam Dominum in omni tempore.
[5] (*Psal.* XXI, 20.)
([a]) Observons ici de nouveau que le mot employé par l'Evangéliste ne signifie pas trois heures, mais une troisième fois. (*L'éditeur.*)

moi et qui pouvez seul me secourir dans cette extrémité. Faites-le par les mérites de cette vive douleur que vous éprouvâtes de vous voir vous-même abandonné, et qui nous a mérité de n'être pas frustrés de la grâce divine, comme nous le méritions par nos péchés.

XXII. CINQUIÈME PAROLE. *Sitio.* « J'ai soif[1] » « Ensuite, dit saint Jean, Jésus sachant que tout était accompli, afin que l'Ecriture eût ici son accomplissement, dit : J'ai soif. » L'écriture dont il est ici question est ce verset des psaumes de David : « Et ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre[2] » Il est vraisemblable que Jésus souffrait une grande soif à cause de tout le sang qu'il avait répandu premièrement dans le jardin, puis au prétoire par la flagellation et le couronnement d'épines, et enfin sur la croix, où ses mains et ses pieds percés fournirent à ce sang précieux quatre issues nouvelles d'où il sortait comme d'autant de sources. Mais cette soif corporelle de Jésus était bien moins grande que la soif spirituelle qui le consumait, c'est-à-dire le désir ardent qu'il avait de sauver les hommes et de souffrir encore davantage pour eux, comme dit Blosius, pour leur montrer de plus en plus son amour[3] Saint Laurent Justinien a dit aussi : « Cette soif a sa source dans l'amour[4] » O mon Jésus, vous aimez tant à souffrir pour nous, et moi j'ai tant de répugnance pour les souffrances ! à la moindre chose qui me chagrine je deviens si impatient pour les autres et pour moi-même que je me rends insupportable. Oh ! par le mérite de votre patience, mon Jésus, rendez-moi patient et résigné, tant dans les traverses de la vie que dans les infirmités qui viendront m'assaillir. Rendez-moi semblable à vous avant que je meure.

[1] Postea, sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur scriptura, dixit : SITIO. *(Jo.* XXIX, 28.)

[2] Et dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto. *(Psalm.* LXVIII, 22.*)*

[3] Habuit aliam sitim, puta amplius patiendi et evidentius suum nobis demonstrandi amorem.

[4] Sitis hœc de amoris fonte nascitur. (*De Agon.* v, 19.)

XXIII. SIXIÈME PAROLE. — *Consummatum est.* « Tout est accompli. On lit dans saint Jean : « Après que Jésus eut reçu le vinaigre, il dit : Tout est accompli[1] » Jésus avant d'expirer, eut devant les yeux tous les sacrifices de l'ancienne loi, figures du sacrifice de la croix, toutes les prières des anciens patriarches, toutes les prophéties qui le concernaient, et voyant que tout était accompli, il dit : *Consummatum est*, tout est accompli.

XIV Saint Paul nous encourage à nous présenter généreusement et armés de patience au combat que nous aurons à soutenir durant notre vie contre les ennemis de notre salut[2] L'apôtre nous exhorte à résister avec constance aux tentations jusqu'à la fin, à l'exemple de Jésus, qui ne voulut descendre de la croix qu'après y avoir laissé sa vie. « Qu'est-ce, dit saint Augustin, qu'il a voulu vous enseigner en restant suspendu sans vouloir descendre, sinon à mettre votre force en votre Dieu[3] » Jésus a voulu consommer son sacrifice jusqu'à la mort, pour nous convaincre que Dieu n'accorde le prix de la gloire qu'à ceux qui persévèrent dans le bien jusqu'à la fin, comme il nous l'a fait entendre dans l'Evangile de saint Matthieu par ces paroles : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé[4] » Ainsi, lors que les passions, les tentations du démon ou les persécutions des hommes nous inquiètent et nous poussent à perdre la patience et à offenser Dieu volontairement, jetons un coup d'œil sur Jésus-Christ crucifié. Il a répandu tout son sang pour notre salut ; et songeons, nous, que nous n'en avons pas encore versé une goutte pour l'amour de lui, comme le dit l'Apôtre[5]

[1] Cum autem accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatum est. (XIX, 30.)

[2] Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem. (*Hebr.* XII, 1 *et* 2.)

[3] Quid te docuit pendens qui descendere noluit, nisi ut sis fortis in Deo tuo ? (*In Psalm.* LXX, *serm.* I, *n.* 2.)

[4] Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (X, 22.)

[5] Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes. (*Hebr.* II, 4.)

XXV. Lors donc qu'il nous arrive d'être obligés de faire le sacrifice de quelque point d'honneur, d'un ressentiment, d'une satisfaction, d'une curiosité, ou de toute autre chose qui ne serve en rien au salut de notre âme, qu'une honte salutaire nous empêche d'en refuser le sacrifice à Jésus-Christ. Jésus nous a tout donné, son sang et sa vie ; n'aurons-nous point de honte d'user de réserve avec lui? faisons à nos ennemis toute la résistance que nous devons leur faire, mais n'espérons la victoire que des mérites de Jésus-Christ : c'est par ses mérites que les saints et spécialement les martyrs ont triomphé des tourments et de la mort. « Parmi tous ces maux, a dit l'Apôtre, nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés[1] » Si donc le démon présente à notre esprit des obstacles qui nous semblent très-difficiles à surmonter à cause de notre faiblesse, tournons les yeux vers Jésus crucifié, et confiants en son secours et en ses mérites, disons avec le même apôtre : « Je puis tout en celui qui me fortifie[2] » Je ne puis rien par moi-même, mais avec l'aide de Jésus je puis tout.

XXVI. En attendant, animons-nous à souffrir les tribulations de la vie présente, en considérant les douleurs de Jésus crucifié. Regardez-moi, nous dit le Seigneur du haut de la croix, voyez toutes les souffrances que j'endure pour vous sur ce gibet. Mon corps suspendu à trois clous ne porte que sur les plaies de mes pieds et de mes mains ; tous ceux qui m'entourent blasphèment contre moi et m'affligent ; mon esprit est encore plus tourmenté que mon corps. Je souffre tout par amour pour vous, voyez l'affection que je vous porte ; à votre tour, aimez-moi, ne craignez pas de souffrir quelque chose pour moi qui ai mené pour vous une si triste vie, et qui je vais la terminer par une mort si douloureuse.

XXVI. Mon Jésus, vous m'avez mis au monde pour vous servir et vous aimer : vous m'avez donné tant de lumières et de

[1] Sed in omnibus superamus propter eum qui dilexit nos. (*Rom.* VIII, 37.)
[2] Omnia possum in eo qui me confortat. (*Philip.* IV, 13.)

grâces pour me mettre en état de vous être fidèle ; et moi, ingrat que je suis, combien de fois ne vous ai-je pas tourné le dos pour ne pas me priver de mes propres satisfactions? Ah ! par cette mort si amère que vous avez acceptée, donnez-moi la force de vous être reconnaissant le reste de ma vie ; je me propose de bannir de mon cœur toute affection qui ne serait point pour vous, mon Dieu, mon amour, mon tout. Ma bonne mère Marie, prêtez-moi votre appui, aidez-moi à être fidèle à votre fils qui m'a tant aimé.

XXVIII. SEPTIÈME PAROLE. — *Clamans voce magna Jesus ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* » Jésus dit en jetant un grand cri : « Mon père, je recommande mon âme entre vos mains [1]. » Eutychius dit que Jésus prononça ces paroles à très-haute voix pour faire entendre à tous qu'il était le vrai fils de Dieu, en l'appelant son père [2] Mais saint Jean Chrysostome soutient que Jésus a voulu seulement nous faire comprendre, en élevant sa voix au moment d'expirer, qu'il ne mourait point par nécessité, mais uniquement par sa propre volonté [3] Cette opinion s'accorde avec ce que nous savons des paroles de Jésus-Christ durant sa vie : qu'il venait sacrifier volontairement sa vie pour ses brebis, et nullement par impuissance de résister à la volonté ou à la malice de ses ennemis [4]

XXIX. Saint Athanase ajoute, qu'en se recommandant à Dieu, Jésus lui recommanda pareillement tous les fidèles qui devaient recevoir par lui le salut éternel, puisque la tête ne fait qu'un seul corps avec les membres [5] Jésus donc, d'après ce même saint, avaient en ce moment la pensée d'adresser à son père la prière qu'il avait déjà faite de les conserver en son

[1] (*Luc.* XXIII, 46.)
[2] Ut omnes scirent quod patrem Deum appellaret.
[3] Ut ostendat hæc sua potestate fieri.
[4] Et animam meam pono pro ovibus meis ; nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso. (*Jo.* X, 15 et 16.)
[5] In eo homines apud patrem commendat per ipsum vivificandos, membra enim sumus, et membra unum corpus sunt... Omnes ergo in se Deo commendat.

nom, afin qu'ils fussent tous ensemble une même chose, comme il était une même chose avec lui [1], et qu'ils fussent tous réunis là où il serait lui-même [2]

XXX. C'est aussi là ce qui faisait dire à saint Paul : Je sais à qui je me suis confié, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour garder mon dépôt jusqu'à ce grand jour [3] Ainsi, écrivait l'Apôtre, tandis qu'il était au fond d'une prison, souffrant pour Jésus-Christ, dans les mains duquel il place le dépôt de ses peines et de ses espérances, sachant combien il se montre reconnaissant et fidèle à ceux qui souffrent pour l'amour de lui. David plaçait aussi dans le Rédempteur futur toute son espérance, quand il disait : « Entre vos mains, Seigneur, je recommande mon esprit : vous m'avez racheté, ô Dieu de vérité [4] » A combien plus forte raison ne devons-nous pas nous confier en Jésus-Christ, qui a désormais accompli l'œuvre de notre rédemption ? Disons-lui donc avec une confiance sans bornes : « Vous m'avez racheté Seigneur, entre vos mains je recommande mon esprit [5] »

XXXI. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* « Mon père, entre vos mains je recommande mon esprit. » Ces paroles sont d'un grand secours aux mourants contre les tentations de l'enfer, et contre les terreurs qu'inspire le souvenir des fautes passées. Pour moi, mon Jésus, mon Rédempteur, je ne veux pas attendre la mort pour vous recommander mon âme ; ne permettez pas qu'elle s'éloigne encore de vous. Je vois que je n'ai jusque ici employé ma vie qu'à vous offencer ; ne souffrez pas que je continue à vous déplaire. Agneau de Dieu sacrifié sur la croix, et mort pour moi, victime d'amour

[1] Pater sancte, serva eos in nomine tuo, ut sint unum sicut et nos. (*Jo.* xvii, 11.)

[2] Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum. (*Ibid.* 24.)

[3] Scio enim cui credidi, et certus sum, quia potens est, depositum meum servare in illum diem. (II *Timot.* i, 2.)

[4] In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum : redemisti, me, Domine, Deus veritatis. (*Psalm.* xxxix, 6.)

[5] Redemisti me, Domine ; in manus tuas commendo spiritum meum.

et consumé de douleur, faites que par les mérites de votre mort je vous aime de tout mon cœur, et que je sois tout à vous le reste de ma vie ; et quand arrivera ma dernière heure, faites-moi mourir brûlant de votre amour. Vous êtes mort pour moi, que ne puis-je mourir pour vous ! vous vous êtes donné tout entier à moi, je me donne tout entier à vous. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum : redemisti me, Domine Deus veritatis.* Vous avez répandu tout votre sang pour moi, vous avez donné votre vie pour me sauver, ne souffrez pas que par ma faute tout soit perdu pour moi : mon Jésus, je vous aime, et j'espère qu'en vertu de vos mérites je vous aimerai éternellement. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* J'espère en vous, Seigneur, non, je ne serai pas confondu éternellement. O Marie, mère de Dieu, je me confie en vos prières ; obtenez que je vive et que je meure fidèle à votre fils. Je vous dirai aussi avec saint Bonaventure : *In te, Domina, speravi, non confundar in æternum.* En vous, ma souveraine, j'ai mis mon espérance, je ne serai pas confondu éternellement.

Réflexions sur la mort de Jésus-Christ et sur la nôtre..

XXXII. Saint Jean rapporte qu'avant d'expirer, notre Rédempteur baissa la tête[1] Il inclina la tête comme pour dire qu'il acceptait la mort de la main de son Père avec une soumission entière, puisqu'il accomplissait en ce moment le dernier acte de son humble obéissance en mourant en croix[2]. Jésus, étant sur la croix les mains et les pieds cloués, ne pouvait mouvoir aucune partie de son corps excepté la tête. Saint Athanase dit que la mort n'osait pas s'avancer pour ôter la vie à l'auteur de la vie ; il fallut que lui-même appelât la mort et qu'en inclinant la tête il lui donnât le signal pour lui permettre de le frapper[3] Saint Ambroise observe à ce sujet, que

[1] Et inclinato capite, tradidit spiritum. (*Jo.* XIX, 30.)

[2] Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (*Phil.* II, 8.)

[3] Mors ad ipsum non audebat accedere ; Christus, inclinato capite, eam vocavit. (*S. Athan. qu.* VI, *Antioch.*)

saint Matthieu, parlant de la mort de Jésus, dit : *Jesus autem iterum clamans voce magna, emisit spiritum*[1] L'évangéliste a écrit *emisit*, comme l'observe le saint docteur, pour marquer que Jésus ne mourut point par nécessité, ni même par le fait des bourreaux, mais parce qu'il voulut bien mourir[2] Il mourut volontairement, pour soustraire l'homme à la mort éternelle à laquelle il était condamné.

XXXIII. Tout cela avait été prédit par le prophète Osée en ces termes : « Je les délivrerai de la puissance de la mort. Je les rachèterai de la mort. O mort, je serai ta mort. O enfer, je serai ta ruine[3] » Saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Paul lui-même appliquent littéralement ce texte à Jésus-Christ, qui, par sa mort, nous a tirés des mains de la mort, c'est-à-dire de l'enfer, où l'on souffre une mort éternelle. Et proprement le texte hébreu, comme l'observent les interprètes, à la place du mot de la Vulgate *mortis*, présente le mot *sceol*, qui signifie enfer. Mais comment Jésus-Christ est-il la mort de la mort ! *Ero mors tua, o mors* ! C'est que notre Sauveur est venu par sa mort détruire la mort, qui était née pour nous du péché. C'est là ce qui fait dire à l'Apôtre : « La mort a été absorbée par une victoire. O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? Or le péché est l'aiguillon de la mort[4]. » Jésus l'agneau divin, a par sa mort détruit le péché, cause de notre mort ; et ce fut le triomphe de Jésus, qui en mourant, ôta le péché du monde et par conséquent délivra l'homme de la mort éternelle à laquelle était assujetti tout le genre humain. Ce que nous venons de dire se confirme par cet autre passage de l'Apôtre : « Afin de détruire par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-

[1] (*Matth.* XXVII, 50.)

[2] Emisit, quia non invitus amisit : quod enim emittitur, voluntarium est ; quod amittitur, necessarium. (*Amb. in luc. c.* 24.)

[3] De manu mortis liberabo eos. Ero mors tua, o mors. Morsus tuus ero, inferne. (*Oseæ.* XIII, 14.)

[4] Absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus? Stimulus autem mortis peccatum est. (I *Cor* XV, 54, 56.)

dire le diable[1]. » Jésus a détruit le démon, c'est-à-dire la puissance du démon, qui par l'effet du péché avait l'empire de la mort, ou en d'autres termes avait le pouvoir de donner la mort éternelle et temporelle à tous les enfants d'Adam, infectés de péché. Et cette victoire est due à la croix : en mourant sur cette croix, Jésus qui est l'auteur de la vie nous a par sa mort donné la vie, comme l'Eglise le chante dans ses offices :

Fulget crucis mysterium,
Qua vita mortem pertulit,
Et morte vitam protulit[2].

Et tout cela a été l'œuvre de l'amour divin, qui remplissant en quelque sorte les fontions de pontife, a sacrifié au Père éternel la vie de son fils unique pour le salut des hommes. C'est encore ce que l'Eglise se plaît à reconnaître par ces paroles d'une hymne du temps pascal :

Almique membra corporis
Amor sacerdos immolat.

Ecoutons à ce sujet saint François de Sales : « Voyons-le, s'écrie-t-il, ce divin Rédempteur, étendu sur la croix, comme sur son bucher d'honneur, il meurt d'amour pour nous. Hé ! que ne nous jetons-nous en esprit sur lui pour mourir sur la croix avec lui, qui pour l'amour de nous, a bien voulu mourir ? » Oui, mon doux Rédempteur, je m'attache à votre croix, je veux y vivre et mourir constamment attaché, en ne me lassant point de baiser avec amour vos pieds ensanglantés et transpercés pour moi.

XXXIV Mais avant d'aller plus loin, arrêtons-nous à contempler notre Rédempteur, actuellement mort sur la croix. Parlons d'abord à son Père : Père éternel, *respice in faciem Christi tui* ; regardez là votre fils unique, qui pour accomplir votre vo-

[1] Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum. (*Hebr.* II, 14.)
[2] Hymne *Vexilia Regis.*

lonté de sauver l'homme, est venu sur la terre, y a pris une chair humaine, et avec cette chair s'est soumis à toutes les misères de l'humanité, à part le péché. En un mot, il s'est fait homme, et il a voulu vivre toute sa vie parmi les hommes, mais le plus pauvre, le plus méprisé et le plus affligé de tous; enfin réduit à mourir, comme vous le voyez, après avoir été flagellé cruellement, après avoir eu la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percés de clous, et cela par ces mêmes hommes qu'il voulait sauver Voyez-le mort sur ce gibet de douleur, vilipendé comme le plus abject de tous les hommes, honni comme un faux prophète, blasphémé comme un imposteur sacrilége pour avoir dit qu'il était votre fils, condamné à mourir par un supplice ignominieux comme un vil scélérat. Vous-même, Père éternel, vous avez accru les horreurs de sa mort, en le privant de toute consolation. Dites-nous quelle faute a pu commettre ce fils bien-aimé, pour avoir mérité un châtiment si affreux. Vous connaissez parfaitement son innocence, sa sainteté; pourquoi donc l'avez-vous traité ainsi? Mais je vous entends répondre et dire: « Pour les iniquités de mon peuple coupable[1] » Non, il ne méritait, lui, ni ne pouvait mériter aucun châtiment, étant l'innocence et la sainteté même, c'était à nous que le châtiment était dû pour nos fautes qui méritaient la mort éternelle: et moi, pour ne point vous voir, vous, mes créatures que j'aime, perdus pour l'éternité, en vue de vous délivrer d'un sort si affreux, j'ai abandonné mon fils à une vie pénible et remplie de tribulations, et à une mort aussi cruelle. Considérez donc, ô hommes, juqu'à quel point je vous ai aimés. *Sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret*[2]

XXXV Permettez, maintenant, que je m'adresse à vous, Jésus, mon Rédempteur. Je vous vois sur cette croix pâle et abandonné: vous ne parlez plus, vous ne respirez plus, car vous n'avez plus de vie, vous n'avez même plus de sang, puis-

[1] Propter scelus populi mei percussi eum.
[2] (*Joan.* III, 16.)

que vous l'avez tout répandu, comme vous l'aviez prédit vous-même avant votre mort : *Hic est sanguis meus Novi Testamenti, qui pro multis effundetur*[1] Vous n'avez plus de vie, parce que vous l'avez donnée pour donner la vie à mon âme, qui était morte par ses péchés. Vous n'avez plus de sang, parce que vous l'avez répandu pour me laver de mes fautes. Mais pourquoi perdre votre vie et donner votre sang pour de misérables pécheurs tels que nous ? Saint Paul va nous l'apprendre : C'est qu'il nous a aimés, et c'est pour nous qu'il s'est livré lui-même[2].

XXXVI. Ainsi ce Pontife divin, qui s'est fait à la fois sacrificateur et victime, en s'immolant pour le salut des hommes qu'il aimait, a accompli le grand sacrifice de la croix et conduit à sa perfection l'œuvre de la rédemption humaine. Jésus-Christ, par sa mort, a ôté à notre mort tout ce qu'elle avait d'horrible. Ce n'était auparavant qu'un supplice de rebelles ; mais, par la grâce et les mérites de notre Sauveur, elle est devenue un sacrifice si cher à Dieu, que pourvu que nous l'unissions avec celui de Jésus, nous nous rendons dignes de jouir de la même gloire dont jouit notre Dieu, et de nous entendre dire un jour : « Entrez dans la joie de votre maître[3] »

XXXVII. Ainsi Jésus en mourant a fait de la mort, qui était jusque là un objet de douleur et d'épouvante, un passage des dangers d'une perte éternelle à l'assurance d'une félicité sans fin, et des misères de cette vie aux délices ineffables du paradis. Aussi les saints ont-ils envisagé la mort, non plus avec frayeur, mais avoir joie et désir de la voir leur arriver. Ceux qui aiment Jésus crucifié, dit saint Augustin, supportent la vie avec patience, et reçoivent la mort avec allégresse[4] Et comme l'expérience commune nous l'a fait voir, les gens de bien, qui pendant leur vie ont eu le plus à souffrir de persécu-

[1] (*Marc.* XIV, 24.)
[2] Dilexit nos, tradidit semetipsum pro nobis. (*Ephes.* V, 2.)
[3] Intra in gaudium Domini tui.
[4] Patienter vivunt, delectabiliter moriuntur.

tions, de tentations, de scrupules, et d'autres accidents fâcheux, sont ceux que Jésus crucifié console le plus, à l'heure de leur mort, en leur faisant surmonter avec une pleine résignation les frayeurs et les angoisses que la mort a d'ordinaire pour cortége. S'il est arrivé quelquefois que des saints, ainsi qu'on le lit dans l'histoire de leur vie, soient morts avec de grandes craintes à ce terrible passage, on peut dire que Dieu l'a ainsi permis pour leur faire acquérir plus de mérites : plus en effet le sacrifice a été pénible pour eux, plus il est devenu agréable à Dieu, et par suite plus profitable à ceux qui l'ont fait.

XXXVIII. Oh ! combien plus doulourense était la mort des anciens fidèles, avant l'avénement de Jésus-Christ ! Le Sauveur n'avait pas encore paru, on soupirait après sa venue, on l'attendait suivant ses promesses, mais on ne savait en quel temps il viendrait ; le démon avait un grand empire sur la terre, le ciel était entièrement fermé pour les hommes. Depuis la mort du Rédempteur, l'enfer a été vaincu, la grâce divine a été dispensée aux âmes, Dieu s'est réconcilié avec les hommes, et le paradis a été ouvert à tous ceux qui meurent innocents, ou qui ont expié leurs fautes par la pénitence. Si quelques-uns, bien qu'ils meurent en état de grâce, n'entrent pas immédiatement en paradis, cela arrive parce qu'ils ne sont pas encore purifiés de toutes leurs fautes. Du reste, la mort ne fait que rompre tous leurs liens,afin que, dégagés de toute entrave, ils puissent aller s'unir parfaitement avec Dieu, dont ils se trouvent éloignés tant qu'ils restent sur cette terre d'exil.

XXXIX. Tâchons donc, âmes chrétiennes, tant que nous resterons dans ce lieu de passage, de regarder la mort, non comme un malheur qu'on doive redouter, mais comme le terme d'un pélerinage plein d'angoisses et de périls, et comme le passage à une éternelle félicité que nous espérons obtenir un jour par les mérites de Jésus-Christ. Avec cette pensée du ciel, détachons-nous, autant que cela est possible, de tous les objets terrestres qui peuvent nous faire perdre le ciel et con-

damner aux peines éternelles. Offrons-nous à Dieu, en protestant de cœur que nous voulons mourir quand cela lui plaira, en acceptant la mort telle qu'il lui conviendra de nous l'envoyer, à l'époque et de la manière qu'il jugera à propos ; enfin en le priant toujours, par les mérites de la mort de Jésus-Christ, de nous faire sortir de cette vie en état de grâce.

XL. Mon Jésus et mon Sauveur, qui, pour me procurer une bonne mort, vous en êtes choisi à vous-même une si pénible et si douloureuse, je me jette tout entier dans les bras de votre miséricorde. Depuis bien des années je devrais être en enfer, et séparé de vous à jamais, pour tant d'offenses que j'ai commises ; mais vous, au lieu de me punir comme je le méritais, vous m'avez appelé à faire pénitence, et j'espère qu'à cette heure vous m'avez réellement pardonné ; si pourtant vous ne m'aviez pas encore accordé le pardon, ne me le refusez pas maintenant que, navré de douleur, je suis à vos pieds implorant votre compassion. Ah ! je voudrais, mon Jésus, mourir de douleur, quand je songe aux offenses que je vous ai faites. *O sanguis innocentis, lava culpas pœnitentis !* Pardonnez-moi, Seigneur, et aidez-moi à vous aimer de toutes mes forces jusqu'à la mort ; et quand l'heure arrivera, faites que je meure brûlant d'amour, pour que je continue de vous aimer dans l'éternité. Dès ce moment j'unis ma mort à votre sainte mort, par laquelle j'espère obtenir mon salut. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* O Mère de Dieu après Jésus vous êtes mon esperance. *In te, Domina, speravi, non confundar in æternum.*

CHAPITRE IV

RÉFLEXION SUR LES PRODIGES ARRIVÉS A LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

I. Corneille de la Pierre, dans son commentaire sur saint Matthieu[1], dit que saint Denis l'Aréopagite, se trouvant à Héliopolis d'Egypte, s'écria un jour, qui se trouva être précisément le jour de la mort de Jésus-Christ : « Ou le divin auteur de la nature est en état de souffrance, ou la machine du monde se détraque[2] » D'autres écrivains, tels que Syncelle et Suidas, racontent la chose autrement ; ils prétendent que saint Denis dit : « Le Dieu inconnu souffre dans sa chair, et c'est pour cela que l'univers se couvre de ténèbres[3] » Eusèbe, dans sa Préparation évangélique[4], dit, d'après Plutarque, que dans l'île de Paraxas on entendit une voix qui proféra ces mots : « Le grand Pan est mort[5] ; » et qu'immédiatement après on entendit un murmure sourd, comme de gens qui pleuraient. Eusèbe interprète le mot *Pan* comme s'appliquant à Lucifer, qui, par la mort de Jésus-Christ, se trouvait comme frappé de mort, en se voyant dépouillé de l'empire qu'il possédait sur les hommes. Barrada au contraire entend par le mot de *Pan* Jésus-Christ lui-même ; on sait en effet que le mot grec *Pan* signifie le Tout, ce qui convient précisément à Jésus-Christ qui est le tout, c'est-à-dire l'ensemble de tous les biens.

II. Ce que nous savons par l'Evangile, c'est que le jour de la mort du Sauveur, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième heure, toute la terre fut couverte de ténèbres[6] ; et qu'au

[1] (*In Matth.* XXVII, 45.)

[2] Aut Deus naturæ auctor patitur, aut mundi machina dissolvitur.

[3] Deus ignotus in carne patitur, ideoque universum hisce tenebris obscuratur.

[4] (*Lib.* V, *n.* IX.)

[5] Magnus Pan mortuus est.

[6] A sexta autem hora, tenebræ factæ sunt super universam terram, usque ad horam nonan. (*Matth.* XXVII, 45.)

moment même où Jésus expira, le voile du temple se déchira en deux, et il survint un tremblement de terre universel qui renversa et brisa plusieurs montagnes[1]

III. En parlant des ténèbres, saint Jérôme dit qu'elles avaient été prédites par le prophète Amos dans le passage que voici : « En ce jour-là, dit le Seigneur Dieu, le soleil se couchera en plein midi, et je ferai que la terre se couvre de ténèbres au moment où elle devrait être le plus éclairée[2]. » Saint Jérôme, en commentant ce texte, ajoute que le soleil semblait avoir retiré sa lumière, afin que les ennemis de Jésus-Christ n'eussent pas à en jouir[3] Il ajoute à la même place que cet astre se cacha, comme s'il n'eût pas osé regarder le Seigneur suspendu à la croix[4] Saint Léon dit avec plus de précision que toutes les créatures voulurent montrer à leur manière la douleur qu'elles ressentaient de la mort de leur créateur[5] Tertullien se montre du même avis, lorsque, parlant spécialement des ténèbres, il dit que par cette obscurité la terre voulut célébrer en quelque sorte les funérailles de notre Rédempteur[6]

IV. Saint Athanase, saint Jean Chrysostome et saint Thomas, assurent que ces ténèbres furent toutes miraculeuses, puisqu'elles ne pouvaient avoir pour cause, ce jour-là, l'interposition de la lune entre le soleil et la terre, une éclipse de ce genre, comme l'attestent les astronomes, ne pouvant avoir lieu qu'en temps de nouvelle lune, tandis qu'on se trouvait alors à l'époque de la pleine lune. De plus, comme le soleil est beaucoup plus grand que la lune, celle-ci n'aurait pu intercepter la lumière à un tel point que l'obscurité fût complète, et ce-

[1] Et ecce velum templi scissum est in duas partes, a summo usque deorsum ; et terra mota est, et petræ scissæ sunt. (*Ibid.*, 51.)

[2] Erit in die illa, dicit Dominus Deus ; occidet sol in meridie, et tenebrescere faciam terram in die luminis. (*Amos.* VIII, 9.)

[3] Videtur sol retraxisse radios suos, ne impii sua luce fruerentur.

[4] Retraxit radios suos, pendentem in crucem Dominum spectare non ausus.

[5] Pendente in patibulo creatore, universa creatura congemuit. (*S. Leo., de passion.*)

[6] A sexta hora contenebratus orbis lugubre Domino fecit officium. (*Tert., de Jejun. C.* 3.)

pendant, comme nous l'apprend l'évangile, les ténèbres se répandirent sur toute la terre. L'obscurité d'ailleurs n'aurait pu se prolonger au-delà de quelques minutes à cause de la rapidité du mouvement des corps celestes, et il est constaté par l'évangile qu'elle dura sans interruption pendant trois heures, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième. Ce prodige a été relevé par Tertullien dans son Apologétique aux gentils ; il les y a renvoyés à leurs propres archives comme en contenant une mention expresse. Voici ses paroles : « Au même moment (celui où le Christ expira), le soleil qui marquait le milieu du jour, disparut... Vous-mêmes, vous avez dans vos archives la relation de ce fait épouvantable[1]. » Eusèbe dans sa chronique confirme le fait par un passage de Phlégon, écrivain païen de ce même temps, affranchi d'Auguste. Ce passage est ainsi conçu : « La quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, il y eut une éclipse de soleil plus grande que toute autre dont on ait connaissance, et il se fit nuit à la sixième heure du jour, à tel point que les étoiles se laissaient voir dans le ciel[2]. »

V Il est dit encore dans l'évangile de saint Matthieu, que le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas[3]. L'Apôtre, décrivant l'intérieur du temple, dit que le Saint des saints renfermait l'arche du testament qui elle-même contenait la manne, la verge d'Aaron et les tables de la loi ; et cette arche était le propitiatoire. Dans le premier tabernacle, qui était devant le saint des saints et était couvert d'un voile, il n'y avait à pouvoir entrer que les seuls prêtres pour faire leurs sacrifices, et le prêtre qui sacrifiait, trempant le doigt dans le sang de la victime, en arrosait sept fois le voile. Mais le second tabernacle, toujours fermé et couvert d'un autre

1 Eodem momento diei, medium orbem signante sole, lux subducta est. Eum mundi casum relatum in archiviis vestris habetis. *(Tert. Apol. cap. 21.)*

2 Quarto anno olympiadis 202, factum est deliquium solis, omnibus cognitis majus, et nox facta est hora diei sexta, ita ut stellæ in cœlo conspicerentur.

3 Et ecce velum templi scissum est in duas partes a summo usque deorsum.

voile, n'était accessible que pour le grand prêtre, qui même n'y entrait qu'une fois l'an, portant du sang de la victime qu'il immolait lui-même. Tout en cela était mystère. Le sanctuaire toujours fermé dénotait la séparation qui existait entre les hommes et la grâce divine, qu'ils ne pouvaient obtenir que par le moyen du grand sacrifice que Jésus-Christ devait offrir un jour de lui-même. Dans ce sacrifice, dont tous les précédents n'étaient que la figure, Jésus-Christ est appelé par saint Paul pontife des biens futurs, qui devait entrer dans le Saint des Saints de la présence divine, en passant par un tabernacle plus parfait, c'est-à-dire par le corps sacré qu'il s'est uni, afin d'être médiateur entre Dieu et les hommes, offrant non le sang des boucs et des génisses, mais le sien propre, pour consommer l'œuvre de la rédemption humaine, et nous ouvrir ainsi la porte du ciel.

VI. Mais écoutons les propres paroles de l'apôtre ; *Christus autem assistens pontifex futurorum bonorum per amplius et perfectius tabernaculum, non manufactum, id est hujus creationis, neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa*[1]. Il est dit : *Pontifiex bonorum futurorum*, à la différence des pontifes d'Aaron qui n'obtenaient que des biens temporels et terrestres ; au lieu que Jésus avait à obtenir les biens futurs, qui sont célestes et éternels. Il est dit : *Per amplius et perfectius tabernaculum*, tel que fut la sainte humanité du Sauveur, tabernacle du Verbe divin ; *Non manufactum*, parce que le corps de Jésus ne fut point formé par l'opération de l'homme, mais par celle du Saint-Esprit ; *neque per sanguinem hircorum*, etc., parce que le sang des animaux ne procurerait que la purification de la chair, au lieu que le sang de Jésus-Christ sert à purifier l'âme, en même temps qu'il fait obtenir la rémission des péchés. *Introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa.* Ce mot *inventa* marque évidemment que nous ne pouvions ni prétendre à ce bienfait, ni l'at-

[1] (*Hebr.* IX, 2.)

tendre avant la promesse qui nous en fut faite, mais qu'il fut un pur don de la bonté divine ; et le mot *æterna* signifie que, tandis que le souverain pontife des Hébreux n'entrait qu'une fois l'an dans le Saint des saints, Jésus-Christ, consommant une seule fois le sacrifice par sa mort, nous a mérité une rédemption éternelle qui doit suffire à jamais pour l'expiation de tous nos péchés, comme l'a dit encore l'Apôtre[1]

VII. Saint Paul ajoute : *Et ideo novi testamenti mediator est*[2]. Moïse fut médiateur de l'ancien testament, c'est à-dire de l'ancienne alliance, qui ne réconciliait pas entièrement l'homme avec Dieu, et n'opérait pas son salut ; car, comme saint Paul l'explique dans un autre passage, l'ancienne loi n'a rien amené a la perfection[3], *nihil ad perfectum adduxit.* Mais dans la nouvelle alliance, Jésus-Christ, en satisfaisant pleinement à la justice divine pour les péchés des hommes, a obtenu pour eux le pardon et la grâce de Dieu. Les Juifs s'irritaient lorsqu'on leur disait que le Messie avait opéré la rédemption du genre humain par la mort ignominieuse qu'il avait subie. Ils répondaient que la loi leur avait enseigné que le Messie ne pouvait point mourir, et qu'il vivrait éternellement[4] Mais ils se trompaient complètement, car ce fut justement par sa mort que Jésus se rendit médiateur et sauveur des hommes, puisque c'est grâce à sa mort que la promesse de l'héritage céleste a été faite à ceux qui sont appelés[5] Saint Paul nous exhorte ensuite à placer toutes nos espérances dans les mérites de la passion de Jésus-Christ[6]. Nous avons, dit l'apôtre, un grand sujet d'espérer la vie éternelle ; le sang de Jésus-Christ nous a ouvert une

[1] Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos. (*Hebr.* x, 14.)

[2] (*Hebr.* IX, 15.)

[3] (*Ibid.* VII, 19.)

[4] Audivimus ex lege quia Christus manet in æternum. (*Jo.* XII, 34.)

[5] Et ideo novi testamenti mediator est, et morte intercedente in redemptionem earum prævaricationum, quæ erant sub priori testamento, repromissionem accipiant qui vocati sunt æternæ hereditatis. (*Hebr.* IX, 15.)

[6] Habentes itaque, fratres, fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est carnem suam. (*Ibid.* X, 19 et 20.)

voie nouvelle vers le paradis ; nouvelle, c'est-à-dire qui n'avait jamais été parcourue par qui que ce fut ; mais Jésus-Christ, en y marchant le premier, nous l'a frayée par le sacrifice de sa chair sur la croix ; sa chair est figurée ici par le voile, parce que, dit saint Jean Chrysostome, de même que le voile en se déchirant laissa ouvert le Saint des saints, de même la chair de Jésus-Christ, déchirée par les supplices de la passion, nous a ouvert le ciel qui auparavant était fermé. L'apôtre nous exhorte à marcher avec confiance vers le trône de la grâce pour y recevoir la miséricorde divine[1]. Ce trône de grâce, c'est Jésus-Christ, en qui, misérables pécheurs que nous sommes, si nous avons recours à lui au milieu des périls qui nous menacent, nous trouverons miséricorde, sans l'avoir pour cela méritée.

VIII. Revenons au texte que nous avons déjà cité de saint Matthieu. « Jésus, jetant de nouveau un grand cri, rendit l'âme. Et voilà que le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas[2]. » Ce déchirement entier du haut en bas, au moment même de la mort de Jésus, connu de tous les prêtres et du peuple, n'a pu avoir lieu que par une cause surnaturelle ; le tremblement de terre n'aurait pu tout seul le produire. Par ce prodige Dieu nous donnait à entendre qu'il ne voulait plus que le sanctuaire restât fermé comme la loi l'ordonnait, et qu'à compter de ce jour il serait lui-même le sanctuaire ouvert à tous par l'intermédiaire de Jésus-Christ. Saint Léon[3] dit que le Seigneur annonçait clairement par le déchirement du voile que l'ancien sacerdoce avait pris fin pour faire place au sacerdoce désormais éternel de Jésus-Christ ; que les anciens sacrifices étaient abolis, et qu'une loi nouvelle était instituée, selon ce qu'a écrit l'Apôtre, que le sacerdoce étant changé, il fallait nécessairement que la loi fût changée

[1] Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (*Hebr.* IV, 16.)

[2] Jesus autem iterum clamans voce magna emisit spiritum ; et ecce velum templi scissum est in duas partes a summo usque deorsum. (*Matth.* XXVII, 50-51.)

[3] (*Serm.* X, c. 5, *de Pass.*)

aussi[1] Par là de même nous avons acquis la certitude que Jésus-Christ a fondé la première loi comme la seconde, et que la loi ancienne, le tabernacle, le sacerdoce et le sacrifice ne regardaient que le sacrifice de la croix, par lequel devait s'opérer la rédemption humaine. Ainsi tout ce qui dans cette loi semblait obscur et mystérieux, s'est éclairci par la mort du Sauveur. En un mot, dit Euhyme, le voile divisé signifie que l'obstacle qui, semblable à une muraille, s'élevait entre le ciel et la terre, venait d'être renversé, et que désormais le chemin du ciel resterait ouvert aux hommes[2].

IX. *Et terra mota est, et petræ scissæ sunt.* « Et la terre trembla, et les rochers se fendirent, » dit encore l'Evangile. C'est une tradition qu'à la mort de Jésus-Christ ce tremblement de terre fut violent et universel. Il se fit sentir par toute la terre, dit Blosius[3]; la terre fut ébranlée du centre à la surface, comme le rapporte Didyme[4] L'affranchi d'Auguste, Phlégon, cité par Eusèbe et par Origène, écrit qu'en l'an 33 de l'ère de Jésus-Christ, une partie de la ville de Nicée dans la Bythinie, fut renversée par ce tremblement. Pline[5], qui vécut au temps de Tibère, sous le règne duquel mourut Jésus-Christ[6], et Suétone, autre auteur à peu près du même temps, affirment qu'à cette époque plusieurs villes de l'Asie furent abattues ; ce qui a fait dire aux érudits que par là s'accomplissait la prophétie d'Aggée ainsi conçue : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre[7] : » Et saint Paulin a dit en conséquence que de la croix même à laquelle il était attaché, Jésus-Christ a terrifié le monde avec sa croix sans autres armes[8].

[1] Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat. *(Hebr.* VII, 12.*)*

[2] Scissum velum significavit divisum jam esse parietem inter cœlum et terram, qui inter Deum erat et homines, et factum esse hominibus cœlum pervium. *(Matth.* XXVII, 51.*)*

[3] (*Lib.* VII, *c.* 4.) — [4] (*Caten. græc. in Job. c.* IX.)

[5] (*Lib.* III, *c.* 84.)

[6] In vit. Tiber.

[7] Adhuc unicum modicum est, et ego commovebo cœlum et terram. (*Aggæi*, II, 7.)

[8] In cruce fixus, cruce terruit orbem.

X. Adrichomius[1] assure qu'on voit encore aujourd'hui sur le flanc gauche du Calvaire les traces de ce tremblement de terre ; il y existe une large fissure, dans laquelle un corps humain pourrait entrer, et qui pénètre si avant qu'on n'a jamais pu en trouver le fond. Baronius rapporte qu'en l'an 34 de Jésus-Christ, on voyait en beaucoup d'autres lieux des montagnes entr'ouvertes par l'effet de ce tremblement. Il y a sur le promontoire de Gaète une montagne de roche vive qui, d'après les traditions locales, fut partagée du sommet à la base au moment de la mort du Sauveur ; et il dut se former entre les deux parties de ce rocher un intervalle bien considérable, puisque aujourd'hui l'ouverture renferme un bras de mer ; et les parties saillantes d'un des deux côtés, correspondent parfaitement avec les parties rentrantes de l'autre. Des traditions semblables existent à Riéti pour le mont Colombo, en Catalogue pour le mont Serrat, dans la Sardaigne pour plusieurs montagnes voisines de Cagliari. Mais ce qu'il y a de plus admirable à ce sujet, c'est le mont Alverne dans la Toscane. Ce fut sur cette montagne où l'on remarque plusieurs masses énormes de roche, roulées les unes sur les autres, que saint François reçut les stigmates sacrés, et un ange lui révéla, d'après ce que nous rapporte Wadding[2], que ces débris de roche qui l'entouraient, avaient été produits par le tremblement de terre qui survint à la mort de Jésus-Christ. « Oh ! s'écrie à cette occasion saint Ambroise, cœurs des Juifs plus durs que les rochers ! les pierres se fendent à leurs yeux, et leurs cœurs restent endurcis[3]. »

XI. Saint Matthieu continue de la manière suivante à décrire les prodiges qui accompagnèrent la mort de Jésus-Christ. « Les sépulcres s'ouvrirent, dit-il, et les corps de plusieurs saints jusque là plongés dans le sommeil de la mort ressuscitèrent ; et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils

[1] In descript. Jerus.
[2] (*Annal. Minor. ad ann.* 1215, *n.* 15.)
[3] O duriora saxis pectora Judæorum ! finduntur petræ, sed horum corda indurantur !

vinrent dans la ville sainte, et furent vus de plusieurs[1]. » Là-dessus saint Ambroise[2], dit que cette ouverture des tombeaux signifie la résurrection des morts[3] Ainsi l'ouverture des tombeaux signifiait la victoire remportée sur la mort, et la vie rendue aux hommes par leur résurrection. Saint Jérôme, le vénérable Bède, et saint Thomas observent cependant, que quoique les tombeaux se soient ouverts à la mort de Jésus-Christ, les morts ne ressuscitèrent qu'après la résurrection même du Seigneur; saint Jérôme en particulier le dit formellement, et il ajoute qu'il le fallait pour que Jésus-Christ fût le premier-né d'entre les morts[4]. Ce qui est conforme à ce qu'a dit l'Apôtre de Jésus-Christ, qu'il appelle les prémices et premier-né des morts, en un mot, le premier en tout[5] Il ne fallait pas en effet que d'autres ressuscitassent avant celui qui avait triomphé de la mort.

XII. Plusieurs saints, a dit de plus saint Matthieu, ressuscitèrent alors, et après être sortis de leurs tombeaux, ils se montrèrent à beaucoup de personnes. Ces ressuscités furent sans doute les justes qui avaient cru et espéré en Jésus-Christ. Dieu voulut ainsi les honorer pour prix de leur foi et de leur confiance dans le Messie futur, selon la prédication de Zacharie, qui parlant de ce futur Messie, dit : *Tu quoque in sanguine testamenti tui emisisti vinctos tuos de lacu, in quo non est aqua*[6]. C'est-à-dire : O divin Messie, par les mérites de votre sang, vous êtes descendu dans la prison où languissaient tous ces saints, et vous les avez retirés de ce lac souterrain (c'est-à-dire des limbes des anciens patriarches), où il n'y a point d'eau (c'est-

[1] Et monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum qui dormierant surrexerunt; et exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus venerunt in sanctam civitatem, et apparuerunt multis. (*Matth.* XXVII, 52-53.)

[2] (*In Luc. lib.* X, *n.* 128.)

[3] Monumentorum reseratio quid aliud nisi, claustris mortis effractis, resurrectionem significat mortuorum ?

[4] Tamen cum monumenta aperta sunt, non antea resurrexerunt quam Dominus resurgeret, ut esset primogenitus resurrectionis ex mortuis.

[5] Principium primogenitus ex mortuis, ut sit in omnibus ipse primatum tenens. (*Coloss.* I, 18.)

[6] (*Zach.* IX, 11.)

à-dire où ces âmes ne goûtent point la joie), et vous les avez conduits à la gloire éternelle.

XIII. Le centurion, continue l'évangéliste, et les soldats sous ses ordres, qui avaient pris part à la mort du Sauveur, frappés de ce double prodige des ténèbres et du tremblement de terre, et mieux avisés que les Juifs qui s'obstinaient à approuver l'injuste supplice qu'on lui avait fait subir, le reconnurent pour le vrai fils de Dieu[1] Ces soldats furent les premiers des Gentils qui embrassèrent la loi de Jésus-Christ après sa mort; et en vertu de ses mérites, ils eurent le bonheur de reconnaître leur péché et d'espérer le pardon.

XIV Saint Luc ajoute, que tous les autres qui furent témoins de la mort de Jésus-Christ et des prodiges qu'on vient de dire, s'en retournèrent en se frappant la poitrine, en signe de leur repentir d'avoir coopéré, ou du moins applaudi à la mort du Sauveur[2] Et plus tard un grand nombre de Juifs, comme cela se lit aux Actes des Apôtres, pénétrés de componction aux prédications de saint Pierre, lui demandèrent ce qu'ils devaient faire pour se sauver; et saint Pierre leur répondit qu'ils devaient faire pénitence et recevoir le baptême; ce qu'ils exécutèrent aussitôt au nombre de trois mille[3]

XV Les soldats vinrent donc, et rompirent les jambes des deux larrons; quant à Jésus-Christ, comme ils le trouvèrent déjà mort, ils s'abstinrent de le faire également. Toutefois l'un d'eux lui perça le côté d'un coup de lance, et il sortit soudainement de la blessure du sang et de l'eau[4] La lance, dit saint Cyprien, alla droit au cœur de Jésus-Christ. La même circonstance fut révélée à sainte Brigitte « La lance, est-il dit dans

[1] Centurio autem et qui cum eo erant, custodientes Jesum, viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valde dicentes : Vere filius Dei erat iste. (*Matth.* XXVII, 54.)

[2] Et omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum illud et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur. (*Luc.* XXIII, 48.)

[3] Qui ergo receperunt sermonem ejus baptizari sunt, et appositæ sunt in die illa animæ circiter trium millia. (*Act.* II, 41.)

[4] Sed unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua. (*Jo.* XIX, 34.)

ses révélations, atteignit une côte, et partagea le cœur par la moitié[1] » Saint Jean s'est servi du mot *aperuit*, dit saint Augustin, pour nous faire entendre qu'alors s'ouvrit dans le cœur du Seigneur la porte de la vie, et que par là sont sortis les sacrements par lesquels on arrive à la vie éternelle[2]. Conséquemment, l'eau et le sang qui sortirent du côté de Jésus-Christ, sont considérés comme la figure des sacrements, en ce que l'eau est le symbole du baptême, et le sang celui de l'eucharistie, l'un le premier, l'autre le plus grand des sacrements. Saint Bernard ajoute que Jésus-Christ accepta cette blessure visible de son côté pour nous donner à entendre la blessure invisible que son amour pour les hommes avait imprimée dans son cœur[3]. « Qui donc, ajoute-t-il, n'aimerait un cœur atteint d'une telle blessure ? » Saint Augustin assure, en parlant de l'eucharistie, que cette offrande faite au Père éternel n'est pas moins efficace aujourd'hui auprès de lui, qu'elle ne l'a été le jour où le sang et l'eau coulèrent de la blessure de Jésus-Christ[4].

XVI. Terminons ce chapitre par quelques réflexions sur la sépulture de Jésus. Jésus est venu au monde non-seulement pour nous racheter, mais encore pour nous enseigner par son exemple à pratiquer toutes les vertus, et principalement l'humilité et la sainte pauvreté, qui en est la compagne inséparable. Et c'est pour cela qu'il a voulu naître pauvre dans une grotte, vivre pauvre trente ans dans un atelier, mourir pauvre et nu sur une croix, au point de voir ses derniers vêtements partagés sous ses yeux entre les soldats, si dénué de tout en un mot, qu'il fallut pour l'ensevelir recevoir un linceul de la charité des étrangers. Que les pauvres de la terre se consolent

[1] Lancea attigit costam, et ambæ partes cordis fuerunt in lancea.

[2] Ut illic quodammodo vitæ ostium panderetur, unde sacramenta ecclesiæ manaverunt, sine quibus ad vitam non intratur. (*In Joan. tract.* CXX, *n.* 2.)

[3] Propterea vulneratum est, ut per vulnus visibile, vulnus amoris invisibile videamus ; carnale ergo vulnus, vulnus spirituale ostendit... Quis illud cor tam vulneratum non diligat ? (*Serm.* III. *de Pas.*)

[4] Non minus hodie in conspectu Patris oblatio illa est efficax, quam die qua de saucio latere sanguis et aqua exivit. (*S. Aug. in Psalm.* LXXXV.)

donc en voyant Jésus-Christ, roi de la terre et du ciel, vivre et mourir dans l'indigence pour nous enrichir de ses biens et de ses mérites, comme le dit l'Apôtre[1]. Les saints, pour imiter Jésus-Christ dans sa pauvreté, ont dédaigné les richesses et les honneurs de la terre, afin d'aller un jour dans le ciel jouir avec Jésus-Christ des richesses et des honneurs que Dieu y tient préparés pour ceux qui l'aiment; c'est de ces biens que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur n'a point compris les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment[2].

XVII. Jésus-Christ est ressuscité avec la gloire de posséder non-seulement comme Dieu, mais encore comme homme, toute puissance dans le ciel et sur la terre, de sorte qu'il a pour sujets les anges et les hommes. Réjouissons-nous de voir ainsi glorifié notre Sauveur, notre père, notre meilleur ami; réjouissons-nous-en pour nous-mêmes, puisque la résurrection du Seigneur est un gage certain de notre propre résurrection et de la gloire que nous espérons posséder un jour dans le paradis en corps et en âme. C'était cette espérance qui donnait aux saints martyrs la force de souffrir avec joie tous les maux de cette vie, et les tortures les plus cruelles de la part des tyrans. Mais il faut se bien persuader, que pour jouir là-haut avec Jésus-Christ, il est nécessaire de souffrir ici-bas pour l'amour de lui, et qu'on ne sera couronné qu'autant qu'on aura combattu avec courage[3]. Soyons en outre convaincus de ce que dit l'Apôtre, que toutes les souffrances de la terre sont bien légères et bien courtes en comparaison des biens immenses et éternels dont nous espérons jouir en paradis[4]. Soyons donc attentifs à nous maintenir toujours dans la grâce de Dieu,

[1] Quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis. (II *Cor.* VIII, 9.)

[2] Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. (I *Cor.* II, 9.)

[3] Et qui certat in agone non coronatur, nisi legitime certaverit. (II *Tim.* II, 5.)

[4] Quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II *Cor.* IV. 17.)

et à lui demander sans cesse la persévérance dans sa grâce, Autrement, sans la prière et une prière persévérante, nous n'obtiendrons pas cette persévérance, et sans la persévérance nous n'obtiendrons pas le salut.

XVIII. O mon doux, mon aimable Jésus, comment avez-vous pu tant aimer les hommes que pour leur montrer votre amour, vous n'ayez pas refusé de mourir par un supplice infâme! Comment surtout, ô mon Dieu, se trouve-t-il parmi nous si peu d'hommes qui vous aiment de cœur? Ah! mon bien-aimé rédempteur, je veux être, moi du moins, de ce petit nombre. Malheureux que je suis! j'ai oublié par le passé combien vous nous avez aimés; à votre grâce divine, j'avais préféré de misérables satisfactions. Je reconnais aujourd'hui le mal que j'ai fait; je m'en repens de tout mon cœur; je voudrais en mourir de douleur; maintenant, mon aimable Rédempteur, je vous aime plus que moi-même, et j'aimerais mieux souffrir mille morts que de perdre votre amitié. Je vous remercie des lumières que vous me donnez à ce sujet; mon Jésus, mon espérance, ne m'abandonnez pas à moi-même; continuez à me venir en aide jusqu'à la mort. Et vous, Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

CHAPITRE VII

DE L'AMOUR QUE JÉSUS-CHRIST NOUS A MONTRÉ DANS SA PASSION.

I. Saint François de Sales appelle le mont Calvaire le mont des amants, et il dit que l'amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur est frivole[1]. Il veut par là nous faire entendre que l'aiguillon le plus fort pour nous émouvoir et nous exciter à l'amour de notre sauveur, c'est la pensée de ce qu'il a souffert. Pour que nous puissions nous rendre compte en partie de l'amour infini que Dieu nous a montré dans la passion de Jésus-Christ, car de le concevoir en entier est impossible, il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qu'en disent

[1] *Traité de l'am. de D. liv.* XII, *ch.* XII, (*Œuvr. tom.* II, *p.* 474.)

les Ecritures. Je me contenterai de citer ici les principaux passages où il est question de cet amour, et qu'on ne soit ni surpris ni fâché de retrouver ici des textes que j'ai déjà cités plusieurs fois dans mes opuscules en parlant de la passion. Certains auteurs de livres pernicieux qui traitent de choses obscènes, répètent à satiété leurs saillies impures, afin d'allumer de plus en plus le feu des passions dans leurs imprudents lecteurs: et il ne me serait point permis de répéter ces textes sacrés, qui sont les plus propres à exciter dans les âmes l'amour de Dieu ?

II. Jésus nous a dit lui-même au sujet de cet amour : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret,* « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique[1] » Ce mot *sic*, « tant » a ici une grande valeur ; il nous donne à entendre que Dieu, en nous donnant son fils unique, nous a montré un amour tel, qu'il n'est pas possible que nous parvenions à le comprendre. Le péché nous avait donné à tous la mort, puisqu'il nous avait fait perdre la vie de la grâce ; mais le Père éternel, pour faire connaître au monde sa bonté, et à nous son amour, a envoyé son fils sur la terre, afin que celui-ci nous rendît par sa mort la vie que nous avions perdue, ainsi que l'a de même affirmé l'apôtre saint Jean[2] Ainsi pour nous pardonner, Dieu n'a point pardonné à son propre fils qu'il avait chargé de prendre sur lui le soin d'apaiser la justice divine irritée par nos péchés. C'est ce qu'a dit aussi l'apôtre saint Paul ; que Dieu n'a pas épargné son propre fils, mais qu'il l'a livré pour nous tous : *Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum*[3] . Il l'a livré, *tradidit*, en l'abandonnant aux mains des bourreaux qui devaient l'accabler d'outrages comme de tourments, au point de le faire mourir sur un gibet infâme. Il commença par le charger de tous nos péchés : *Et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium*

[1] (*Joan.* III. 16.)

[2] In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. (I *Jo.* IV, 9.)

(*Rom.* VIII, 32.)

nostrum[1] Puis il voulut le voir consumé et broyé, pour ainsi dire, par les afflictions les plus amères, tant intérieures qu'extérieures : *Propter scelus populi mei percussi eum. Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate*[2]

III. Saint Paul, considérant cet amour de Dieu, est allé jusqu'à dire que Dieu nous a aimés à l'excès en nous rendant la vie, comme il l'a fait par Jésus-Christ, après que le péché nous avait donné la mort : *Propter nimiam caritatem qua dilexit nos, cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo*[3]. L'Apôtre dit que Dieu nous a aimés à l'excès, *propter nimiam caritatem.* Comment ? est-ce qu'il peut y avoir excès en Dieu ? Oui, en ce sens que Dieu a fait pour l'homme de telles choses que, si la foi ne nous en donnait la certitude, on ne pourrait les croire ; et c'est pourquoi l'Eglise s'écrie dans son étonnement : « O merveilleuse condescendance de votre bonté pour nous ? ô inestimable prédilection de votre charité ! pour racheter des esclaves, vous avez livré votre fils[4] » *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio ! o inæstimabilis dilectio caritatis ! ut servum redimeres, filium tradidisti !* Remarquez cette expression de l'Eglise, *dilectio caritatis*, amour de l'amour, c'est-à-dire amour de Dieu pour nous supérieur à celui qu'il porte à toutes les autres créatures. Dieu étant la charité même, l'amour même, comme dit saint Jean[5], il aime toutes ses créatures, comme il est dit aussi dans le livre de la Sagesse[6] Mais l'homme semble être l'objet de sa prédilection toute spéciale, puisqu'il paraît l'avoir préféré même aux anges, en voulant mourir pour les hommes, ce qu'il n'a pas fait pour les anges après leur chute.

IV Si nous parlons ensuite de l'amour que le fils de Dieu a pour les hommes, nous dirons que Jésus, voyant d'une part que l'homme s'était perdu par le péché, et de l'autre que

1 (*Isa.* LIII, 6.) — 2 (*Ibid.* 8 et 10.) — 3 (*Ephes.* II, 4-5.)
4 *Exultat*, in Sabb. s.
5 Deus charitas est. (*Joan.* IV, 8.)
6 Diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti. (*Sap* I 5.)

la justice divine exigeait pour l'injure qu'elle avait reçue une satisfaction que l'homme n'était pas capable de donner, s'offrit spontanément à payer la dette de l'homme ! *Oblatus est quia ipse voluit*[1] Et cet agneau plein de douceur se soumit aux bourreaux, leur permit de déchirer ses chairs et de le conduire à la mort, ce qui fut exécuté sans qu'il poussât une plainte, sans qu'il ouvrît même la bouche, comme cela avait été prédit[2]. Jésus-Christ, dit saint Paul, accepta la mort de la croix pour obéir à son Père : *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[3]. Mais qu'on ne pense pas que ce fût seulement pour obéir à son père qu'il voulut mourir crucifié ; il s'était offert de son plein gré, et déterminé par l'amour qu'il avait pour les hommes, comme il l'a déclaré dans l'Evangile de saint Jean[4]. Et il déclara que c'était l'office du bon pasteur de donner sa vie pour ses brebis[5]. Pourquoi voulut-il donner sa vie pour ses brebis ? Qu'est-ce qui l'obligeait à mourir? *Dilexit nos*, répond l'Apôtre, *et tradidit semetipsum pro nobis*[6]. Il a voulu mourir pour ses brebis, parce qu'il les aimait, et qu'il s'agissait de les arracher au pouvoir de Satan.

V. Notre généreux Rédempteur l'a déclaré formellement, lorsqu'il a dit : « Si l'on m'élève de terre, j'attirerai tout à moi[7]. » Et par ces paroles, « si l'on m'élève de terre[8], » il indiquait la mort qu'il devait subir sur la croix, d'après l'explication qu'en a donnée le même évangéliste[9]. Saint Jean Chrysostome commente à son tour les mots ; « J'attirerai tout à moi »[10], de cette manière :

[1] (*Isa.* LIII, 7.)

[2] Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutesce, et non aperiet os suum. (*Ibid.*)

[3] (*Phil.*, II, 8.)

[4] Ego pono animam meam... nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso. (*Joan.* X, 18.)

[5] Ego sum pastor bonus, bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (*Ibid.* 4.)

[6] (*Ephes.* V, 2.)

[7] Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum. (*Jo.* XII, 32.)

[8] Si exaltatus fuero a terra.

[9] Hoc autem dicebat, significans qua morte esset moriturus. (*Ibid*, 33.)

[10] Omnia traham ad me ipsum.

« en me retirant comme d'entre les mains d'un tyran[1] » Suivant lui, ce mot « j'attirerai[2] » indique que le Seigneur nous a pour ainsi dire arrachés de vive force d'entre les mains de Satan qui, tel qu'un tyran, nous tenait enchaînés comme des esclaves pour nous tourmenter ensuite à jamais dans l'enfer, après notre mort. Ah ! malheur à nous, si Jésus n'était mort pour nous ! l'enfer était notre partage. C'est un grand motif pour nous d'aimer Jésus-Christ ; pour nous qui avons mérité l'enfer. Ah ! n'oublions pas que c'est en répandant tout son sang qu'il nous a délivrés de la mort.

VI. Jetons ici en passant un coup d'œil sur ces peines de l'enfer que souffrent dès à présent tant de malheureux réprouvés. Misérables ! ils se trouvent plongés dans une mer de feu ; là ils souffrent une agonie continuelle, par les tortures de tout genre qu'il leur faut endurer. Les démons auxquels ils sont livrés, remplis d'une rage que rien n'assouvit, ne s'appliquent qu'à les tourmenter. Mais plus encore que ces feux brûlants, plus que toutes les douleurs, les remords les déchirent, et le souvenir des péchés, cause de leur damnation, ne leur laisse point de repos. Tout moyen de sortir de ce gouffre de tourments leur est fermé pour l'éternité. Créés pour le ciel, ils s'en voient exclus à jamais ; ce qui les afflige plus que tout le reste, ce qui fait leur véritable enfer, c'est de se voir abandonnés de Dieu, condamnés à ne pouvoir l'aimer, ni penser à lui qu'avec la haine et la rage dans le cœur C'est de cet enfer que Jésus-Christ nous a délivrés en nous rachetant, non à prix d'or, mais, comme le dit saint Laurent Justinien, au prix de son sang versé sur la croix[3] Les rois de la terre envoient leurs vassaux mourir à la guerre pour se conserver à eux-mêmes la vie et le trône ; Jésus-Christ a voulu faire le sacrifice de sa propre vie pour obtenir le salut de ses créatures.

VII. Ce fut donc pour le faire juger et condamner à mort

[1] Quasi a tyranno detenta.

[2] Traham.

[3] Non dedit pro te aurum, non prædia, sed proprium sanguinem, moriendo in patibulo crucis. (*De contemptu mundi cap.* 7.)

comme un malfaiteur, que les prêtres et les scribes le présentèrent à Pilate, et ils ne réussirent que trop à obtenir l'inique condamnation. O merveille ! s'écrie saint Augustin ; c'est le juge qui est jugé, la justice qui est condamnée, c'est la vie qui meurt[1] Et tous ces prodiges, qui les a causés, si ce n'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes? « Il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous[2]. » Oh ! plût à Dieu, que nous eussions constamment sous les yeux ce texte de saint Paul ! toute affection aux biens de la terre s'éteindrait infailliblement dans notre cœur, et nous ne penserions plus qu'à aimer notre Rédempteur, en pensant que c'est l'amour qui l'a réduit à répandre tout son sang, pour nous en faire comme un bain de salut : *Qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo*[3]. Saint Bernardin de Sienne dit que Jésus se représenta en particulier du haut de la croix chaque péché de chacun de nous[4] : et ce fut pour chacun de ces péchés qu'il offrit son sang. En un mot, l'amour l'a fait descendre du plus haut rang pour le placer au dernier, au plus abject de tous. O puissance de l'amour, s'écrie saint Bernard, le maître suprême de tous les êtres paraît ici-bas comme le plus abject et le dernier de tous. Et qui a fait ce prodige ? C'est l'amour, l'amour qui, pour se faire connaître à l'objet aimé, porte celui qui l'aime à mettre de côté sa dignité, et à ne s'occuper que de lui plaire et de lui rendre service[5]. Saint Bernard dit ensuite que Dieu, qui ne peut être vaincu par personne, s'est laissé vaincre par l'amour qu'il portait à l'homme. « L'amour, conclut-il, triomphe de Dieu[6]. »

VIII. Il faut observer en outre que tout ce que Jésus-Christ a souffert dans sa passion, il l'a souffert pour chacun de nous en

[1] (*Serm. in nat. Dom. al.* CXCI, *n.* 1.)
[2] Ut judex judicaretur, justitia damnaretur, vita moreretur !
[3] (*Apoc.* I, 5.)
[4] Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.
[5] Ud quamlibet singularem culpam habuit aspectum.
[6] O amoris vim, itine summus omnium imus factus est omnium... quid hoc fecit? Amor dignitatis nescius, affectus potens... triumphat de Deo amor. *(In Cant. Serm.* LXIV, *n.* 10.)

particulier ; ce qui a fait dire à saint Paul : « Je vis en la foi du fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi[1] » Chacun de nous doit en dire autant. L'homme, dit saint Augustin, a été racheté à un si haut prix qu'il semble qu'il vaille autant que Dieu même[2]. Le même docteur s'écrie dans un autre endroit : Seigneur, vous m'avez aimé non comme vous-même, mais plus que vous-même, puisque, pour me délivrer de la mort, vous avez voulu mourir vous-même[3].

IX. Mais, puisque Jésus-Christ pouvait nous sauver avec une seule goutte de son sang, pourquoi l'a-t-il voulu répandre tout entier à force de tortures, et expirer ainsi épuisé sur une croix ? Il a voulu, répond saint Bernard, répandre des flots de son sang là où il lui eût suffi d'en laisser couler une goutte[4] ; il a voulu le répandre tout entier, pour montrer l'amour excessif qu'il nous portait. Je dis *excessif*, parce que c'est le nom que Moïse et Elie conversant sur le mont Thabor donnèrent à la passion du Rédempteur, en l'appelant un excès, c'est-à-dire excès d'amour et de miséricorde[5]. Saint Anselme, sur le même sujet, dit que la miséricorde a surpassé la dette de nos péchés[6]. La valeur du sacrifice offert par Jésus-Christ, étant infinie, a dû surpasser infiniment notre dette envers la justice divine pour tous nos péchés. L'Apôtre avait donc raison de dire : « Loin de moi la pensée de me glorifier autrement qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ[7]. » Chacun de nous peut dire de même avec saint Paul : Quelle gloire plus grande pouvais-je avoir ou espérer dans le monde, que de voir un Dieu expirant pour l'amour de moi ?

[1] In fide vivo filii Dei, qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. (*Gal.* II, 20.

[2] Tam pretioso munere redemptio agitur, ut homo Deum valere videatur. (*S. Aug. de dilig. Deo.*)

[3] Dilexisti me plus quam te, Domine, quia voluisti mori pro me. (*Soli.* I, 9, (*cap.* 13.)

[4] Quod potuit gutta, voluit unda.

[5] Et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. (*Luc.* IX, 31.)

[6] Misericordiam debitum transcendentem reperimus. (*Lib. cur. Deus, etc.*)

[7] Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. (*Gal.* VI, 14.)

X. Dieu éternel, je vous ai offensé par mes péchés ; mais Jésus par sa mort a satisfait pour moi, et sa mort vous a donné plus que je n'ai pu vous ôter ; ayez donc pitié de moi pour l'amour de Jésus qui est mort pour moi. Et vous, mon Rédempteur, qui avez tout fait pour m'obliger à vous aimer, faites que je vous aime. Je mériterais d'être condamné à ne plus pouvoir vous aimer, parce que j'ai trop souvent méprisé votre grâce et votre amour ; mais, ô mon Jésus, imposez-moi tout autre châtiment, mais non celui-là. Et par conséquent, je vous en prie, ne m'envoyez pas en enfer, puisque étant là je ne pourrais plus vous aimer. Faites que je vous aime, et puis punissez-moi comme vous le voudrez. Privez-moi de tout, hormis de vous. J'accepte tout : maladies, affronts, injures, douleurs ; pourvu que je vous aime, je consens à tout. Je reconnais maintenant, par les lumières que vous me donnez, que vous êtes infiniment aimable, et que vous m'avez trop aimé ; je ne veux ni ne puis plus vivre, je pense, à moins de vous aimer. Autrefois j'ai aimé les créatures et je me suis séparé de vous, vous qui êtes le bien infini ; maintenant je vous dis que je ne veux aimer que vous. Si à l'avenir je devais vous quitter encore, oh ! mon Sauveur bien-aimé, par grâce faites-moi mourir, car je préfère la mort à la douleur d'être séparé de vous. Vierge sainte, mère de Dieu, Marie, aidez-moi de vos prières ; obtenez pour moi que je ne cesse en aucun temps d'aimer mon Jésus, et de vous aimer vous-même, ô ma souveraine, qui jusqu'ici m'avez obtenu tant d'effets de la miséricorde de mon Dieu.

CHAPITRE VIII

DE LA RECONNAISSANCE QUE NOUS DEVONS A JÉSUS-CRIST POUR SA PASSION.

I. Jésus-Christ a été le premier à donner sa vie pour nous, dit saint Augustin ; nous sommes donc obligés de donner notre vie pour lui : *Debitores nos fecit, qui primus exhibuit*[1] Le saint

[1] (*In Joan. tract.* XLVII, *n.* 2.)

docteur continue ainsi : *Mensa quæ sit, nostis, ubi est corpus et sanguis Christi ; qui accedit ad talem mensam, præparet talia* [1] Ce qui signifie que, lorsque nous nous approchons de la sainte table pour communier, comme nous allons nous nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, nous devons par reconnaissance lui offrir le sacrifice de notre sang et de notre vie, s'il était nécessaire de donner pour lui l'un et l'autre. Les paroles de saint François de Sales, sur ce texte de saint Paul : *Caritas enim Christi urget nos* [2], c'est-à-dire que l'amour de Jésus-Christ pour nous nous force à l'aimer, sont extrêmement remarquables : Sachant, dit-il, que Jésus-Christ, vrai Dieu éternel, tout-puissant, nous a aimés jusques à vouloir souffrir pour nous la mort et la mort de la croix, n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violente contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est aimable et amiable ?... Mon Jésus est tout mien, et je suis tout sien ; je vivrai et mourrai sur sa poitrine ; ni la mort ni la vie ne me séparera jamais de lui [3].

II. Pour nous rappeler nos obligations de reconnaissance envers Jésus-Christ, saint Pierre a soin de nous représenter que ce n'est ni à prix d'or, ni à prix d'argent que ce divin Sauveur nous a rachetés de l'esclavage de l'enfer, mais en donnant son sang précieux comme un innocent agneau sur l'autel de la croix [4]. Que ceux qui n'auront pour de tels bienfaits que de l'ingratitude, s'attendent à un châtiment rigoureux ; Jésus, il est vrai, est venu pour sauver les hommes de la perdition, comme il l'a déclaré lui-même [5] ; mais ce qui est vrai aussi, ce sont les paroles prophétiques du saint vieillard Siméon, lorsque Jésus encore tout petit enfant fut présenté au

[1] (*Ibid.*) — [2] (II *Cor.* v, 14.)

[3] Traité de l'amour de Dieu, liv. VII, ch, VIII. (Œuvr. t. II, p. 170 et suiv.)

[4] Scientes quod non corruptibilibus auro vel argento redempti estis... sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi. (I *Petr.* I, 18 *et* 19.)

[5] Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat. (*Luc.* XIX, 19.)

temple par sa mère : « Voici, dit le saint vieillard, que cet enfant est établi pour la ruine comme pour la résurrection d'un grand nombre dans Israël, et pour être en butte à la contradiction [1]. » Les mots « la résurrection d'un grond nombre, » *resurrectionem multorum*, sont une annonce du salut que devront à Jésus tous ceux qui croiront en lui, et qui renaîtront par la foi de la mort à la vie de la grâce ; mais tous les mots qui précèdent, « est établi pour la ruine, » *positus est hic in ruinam*, indiquent assez que beaucoup d'hommes se perdront entièrement par l'effet de leur ingratitude envers le fils de Dieu, qui sera venu sur la terre pour être en butte aux traits de ses ennemis ; et c'est ce que signifient les mots, *et in signum cui contradicetur*, confirmés par l'événement, qui a fait voir Jésus-Christ devenu comme le point de mire vers lequel les Juifs ont dirigé leurs calomnies, leurs injures et leurs outrages. Ce signe, c'est-à-dire Jésus-Christ, n'a pas eu seulement pour contradicteurs les Juifs qui ne reconnaisssent pas en lui le Messie, mais encore tous les ingrats qui, en échange de son amour, se plaisent à l'offenser et à violer ses préceptes.

III. Notre Rédempteur, dit saint Paul, a donné sa vie pour nous, afin de se rendre maître absolu de nos cœurs en nous montrant ainsi jusqu'où allait son amour [2] Non, continue l'Apôtre, nous ne sommes plus à nous depuis que Jésus-Christ nous a rachetés de son sang [3]. Ainsi nous mériterons un double châtiment, si nous ne l'aimons pas, ou si nous ne gardons pas ses préceptes, dont le premier est de l'aimer, car il y aura de notre part ingratitude et injustice. L'obligation d'un esclave du démon, racheté par Jésus-Christ, est sans contredit de s'employer tout entier à aimer et à servir son Rédempteur, soit à la vie, soit à la mort. Saint Jean Chrysostome fait une

[1] Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel ; et in signum cui contradicetur. *(Luc.* II, 34.)

[2] In hoc enim Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur. (*Rom.* XIV, 19.)

[3] Sive ergo vivimus, sine morimur, Domini sumus. (*Ibid.* 8.)

belle réflexion sur ce passage de saint Paul. Dieu, nous dit-il, s'occupe de nous plus que nous ne le faisons nous-mêmes ; il regarde notre vie comme sa richesse, notre mort comme une perte réelle ; car lorsque nous mourons, ce n'est pas seulement pour nous, c'est pour Dieu lui-même [1]. Quelle gloire pour nous, pendant que nous vivons dans cette vallée de larmes au milieu de tant d'ennemis et de tant d'écueils où nous pouvons périr, de pouvoir dire : *Domini sumus* ; nous appartenons à Jésus-Christ. Et puisque nous sommes la propriété de Jésus-Christ, il aura soin de nous conserver et de nous maintenir dans sa grâce durant cette vie, et de nous tenir éternellement près de lui dans la vie future.

IV. Jésus-Christ est mort pour chacun de nous, afin que chacun de nous ne vive plus que pour son Rédempteur, comme le dit saint Paul [2] Celui qui ne vit que pour lui-même, rapporte à lui-même tous ses devoirs, ses craintes, ses douleurs, et met en lui-même sa félicité ; mais celui qui vit pour Jésus-Christ, n'a d'autre désir que de l'aimer et de lui plaire, d'autre crainte que de l'offenser ; s'il se réjouit, c'est de le voir aimé des autres. C'est là ce qu'on appelle vivre pour Jésus-Christ, et c'est là justement ce qu'il veut de nous tous, pour prix de tout ce qu'il a souffert pour conquérir notre amour.

V. Est-ce trop prétendre ? Non, dit saint Grégoire ; après tant de marques d'un amour qu'on pourrait dire poussé jusqu'à la folie, il n'a que trop de titres pour former de telles prétentions [3] Il s'est donné à nous sans réserve ; il est bien fondé à vouloir que nous nous donnions tout entiers à lui, et que nous fassions de lui l'objet unique de nos affections ; ou, si nous en retenons une partie pour les porter à d'autres qu'à

[1] Majorem nostri habet curam Deus quam nos ipsi, et quod vitam nostram divitias suas, et mortem damnum æstimat ; non enim nobis ipsis tantum morimur, sed si morimur, Domino morimur.

[2] Et pro nobis mortuus est Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. (II *Corin.* v, 15.)

[3] Stultum visum est ut pro hominibus auctor vitæ moreretur. (*S. Greg. hom.* 6.)

lui, il a bien droit de se plaindre de nous. Ce n'est pas assez l'aimer, dit saint Augustin, que d'aimer avec lui quelque autre objet sans rapport avec lui [1].

VI. Que pouvons-nous aimer hors de Jésus-Christ, si ce n'est les créatures? et que sont les créatures aux yeux de Jésus-Christ, si ce n'est des vers de terre, de la boue, de la fumée et de la vanité? On offrit à saint Clément un monceau d'or, d'argent et de pierreries pour qu'il renonçât à Jésus-Christ. O mon Jésus, s'écria-t-il en soupirant, comment souffrez-vous que les hommes vous estiment moins que de la fange tirée de la terre? Ne croyez pas, dit saint Bernard, que ce soit par témérité ou par folie que les martyrs couraient au devant des supplices de la mort ; leur grand mobile, c'était l'amour que leur inspirait ce Dieu qu'ils se représentaient mort pour nous sur la croix [2]. Contentons-nous de citer l'exemple de saint Marc et de saint Marcellin : ils avaient déjà les pieds et les mains cloués à la croix, on leur reprochait leur folie qui leur faisait endurer d'aussi horribles tourments, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ ; ils répondirent qu'ils n'avaient jamais éprouvé de plus grandes délices [3]. Tous les saints, pour plaire à Jésus outragé, maltraité par les hommes, ont embrassé avec joie la pauvreté, les persécutions, les mépris, les infirmités, les douleurs et la mort. Les âmes que Jésus-Christ a épousées sur la croix, ne trouvent rien de plus glorieux pour elles-mêmes, que de porter sur elles les insignes de Jésus crucifié ; et ces insignes, ce sont les souffrances.

VII. Ecoutons saint Augustin : *Vobis parum amare non licet : totus vobis sit fixus in corde, qui pro vobis fixus est in cruce* [4]. C'est-à-dire : nous qui avons la foi, nous ne saurions nous contenter d'aimer faiblement un Dieu qui est mort pour nous sur la croix ; aucun autre amour que le sien ne doit entrer dans notre cœur. Unissons donc nos voix à celle de saint

[1] Minus te amat, qui tecum aliquid amat, quod non propter te amat.

[2] Neque hoc fecit stupor, sed amor. (*S. Bern. Serm.* 62, *in Cant.*)

[3] Nunquam tam jucunde epulati sumus, quam cum hic fixi esse cœpimus.

[4] *De sanct. virgin. c.* 55.

Paul, et disons avec lui : *Christus confixus sum cruci. Vivo autem jam non ego; vivit vero in me Christus... qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me*[1]. C'est comme s'il disait, ajoute saint Bernard commentant ce passage[2]. J'ai cessé de vivre pour moi-même, depuis que Jésus a pris sur lui-même les peines qui m'étaient dues; je suis mort à toutes les choses du monde : toutes choses qui ne sont point pour Jésus, me sont tout-à-fait étrangères ; je ne les vois ni ne les entends, pas plus que si j'étais mort ; mais celles qui ont pour but sa satisfaction ou sa gloire, celles-là me trouvent vivant et tout disposé à les embrasser, quelles qu'elles soient, fatigues, douleurs, outrages, la mort même, *Mihi vivere Christus est*[3] : Jésus-Christ est ma vie, disait saint Paul, voulant dire par là que Jésus était l'objet de toutes ses pensées, de tous ses desseins, de toutes ses espérances, de tous ses désirs, parce qu'il avait tout son amour.

VIII. *Fidelis sermo, nam si commortui sumus, et convivemus ; si sustinebimus, et conregnabimus; si negaverimus, et ille negabit nos*[4] : « C'est une vérité très-assurée, que si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons éternellement avec lui ; si nous soutenons les traverses avec courage, nous partagerons son royaume. » Les rois de la terre, après avoir triomphé de leurs ennemis, font part des dépouilles des vaincus à ceux qui ont combattu sous leurs ordres : Jésus-Christ, au jour du jugement, fera part des biens célestes à ceux qui auront travaillé pour les acquérir, et souffert pour la gloire de son nom. *Si commortui sumus* : mourir avec Jésus-Christ, signifie faire abnégation de soi-même, c'est-à-dire se refuser toute satisfaction incompatible avec l'amour divin, et pour laquelle Jésus pourrait justement nous rejeter loin de lui, *et ille negabit nos.* Il est essentiel d'observer que nous renions Jésus-Christ, non-

1 (*Gal.* II, 19 et 20.)

2 Ac si diceret : Ad alia quidem omnia mortuus sum, non sentio, non attendo ; si quæ vero sunt Christi, hæc vivum et inveniunt et paratum. (*S. Bern. Serm.* 7, *in quad.*)

3 (*Philip.* I, 21.) — 4 (II *Tim.* II. 11-12.)

seulement quand nous renions notre foi, mais encore quand nous violons quelqu'un de ses préceptes, comme serait par exemple celui de remettre pour l'amour de lui à notre prochain une injure qu'il nous aurait faite, ou cet autre qu'il nous ferait de céder sur quelque faux point d'honneur, ou de rompre des liaisons qui mettraient notre âme en péril, ou de ne pas craindre de passer pour des ingrats envers les hommes, puisque la première reconnaissance est celle que nous devons à Jésus-Christ, qui en donnant pour nous son sang et sa vie, a fait ce que n'a jamais fait pour nous aucune créature. O amour divin, est-il possible que les hommes t'estiment si peu? Hommes, voyez sur cette croix le fils de Dieu s'immolant pour expier vos péchés et gagner ainsi votre amour! Voyez-le, contemplez-le, et l'aimez. Mon Jésus, bien infini, faites que je ne sois jamais ingrat à vos bontés. Plaies de Jésus, remplissez-moi d'amour! Mort de Jésus, faites-moi mourir à tout autre amour qu'à celui de Jésus. Je vous aime, mon Jésus, par-dessus toutes choses, de toute mon âme, plus que moi-même. Je vous aime, et parce que je vous aime, je voudrais mourir de douleur de vous avoir offensé! Ah! par vos mérites, mon Sauveur crucifié, donnez-moi votre amour, et faites que je sois tout à vous. O Marie, mon espérance, faites-moi aimer Jésus-Christ, et je ne vous demande rien de plus.

CHAPITRE IX.

NOUS DEVONS METTRE TOUTES NOS ESPÉRANCES DANS LES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST.

I. *Non est in alio aliquo salus*[1] Saint Pierre nous enseigne que notre salut repose tout entier sur Jésus-Christ, qui, par le moyen de la croix où il a laissé sa vie, nous a ouvert la voie pour espérer de Dieu tous les biens, si nous restons fidèles à ses préceptes. Ecoutons ce que dit de la croix saint Jean Chrysostome : *Crux spes Christianorum, claudorum baculus, consolatio pauperum, destructor superborum, contra dæmones*

[1] (*Act.* IV, 12.)

triumphus, adolescentum pædagogus, navigantium gubernator, periclitantium portus, justorum consiliarius, tribulatorum requies, ægrotantium medicus, martyrum gloriatio[1] ! La croix donc, c'est-à-dire Jésus crucifié, est l'espérance des fidèles, parce que sans Jésus-Christ nous n'aurions pu avoir aucune espérance de salut ; elle est le bâton ou l'appui des boiteux, et nous sommes tous boiteux dans notre présent état de corruption : nous n'avons d'autre force pour nous soutenir dans la voie du salut, que celle que nous communique la grâce de Jésus-Christ ; la croix est la consolation des pauvres ; nous le sommes tous, et tout ce que nous avons, nous le tenons de Jésus-Christ ; elle est la ruine de l'orgueil : ceux qui suivent les traces du crucifix ne sauraient avoir d'orgueil en voyant leur maître mort comme un malfaiteur sur un gibet ; elle est la victoire sur les démons, que le signe seul de la croix met en fuite ; elle est l'école des commençants : combien de beaux enseignements ne donne pas la croix à ceux qui commencent à marcher dans les voies de Dieu ! Elle est le pilote et le guide des navigateurs : oh ! comme la croix nous conduit sûrement à travers les tempêtes de cette vie ; elle est le port de ceux qui sont en danger : tous ceux qui courent risque d'être entraînés par les tentations ou par leurs passions trouvent au pied de la croix un refuge assuré ; elle est le conseiller des justes : combien de saints conseils la croix ne donne-t-elle pas dans les tribulations de la vie ! Elle est le repos des affligés : où les affligés pourraient-ils trouver en effet de plus grand soulagement qu'en regardant la croix, qui leur montre un Dieu souffrant pour leur amour ? Elle est le médecin des malades : ceux qui, dans leurs infirmités, embrassent la croix avec confiance, y trouvent la guérison de toutes les plaies de leur âme. Elle est la gloire des martyrs, qui ne peuvent en avoir de plus grande que de se voir devenus semblables au roi des martyrs, qui est Jésus-Christ.

II. Toutes nos espérances en un mot sont fondées sur les

[1] *Hom. de cruce.*

mérites de Jésus-Christ. *Scio et humiliari, scio et abundare (ubique et in omnibus institutus sum), et satiari et esurire, et abundare et penuriam pati. Omnia possum in eo qui me confortat*[1]. Ainsi parlait saint Paul, instruit à l'école de Jésus-Christ : Je sais, voulait-il dire, comment je dois me conduire : Dieu m'humilie-t-il? je sais me résigner à sa volonté ; Dieu m'élève-t-il ? c'est à lui que je rapporte tout l'honneur M'envoie-t-il l'abondance ? je le remercie ; m'ôte-t-il la fortune ? je le bénis encore. Mais tout cela je ne le fais point par ma propre vertu, mais par la force de la grâce que Dieu m'accorde : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Celui qui se méfie de lui-même et qui met toute sa confiance en Jésus-Christ, reçoit de là une force invincible. Le Seigneur, dit saint Bernard, rend tout-puissants ceux qui se confient en lui : *Omnipotentes fecit omnes qui in se sperant*[2]. Il ajoute qu'une âme qui ne présume point de ses forces, mais qui est fortifiée par Jésus-Christ, pourra devenir tellement maîtresse d'elle-même qu'elle ne se laissera dominer par aucun péché[3]. Il termine en disant qu'il n'est rien qui puisse abattre celui qui s'appuie sur Jésus-Christ, n'importe qu'on emploie contre lui la violence, ou la ruse, ou l'appât des plaisirs : *Ita Verbo innixum nulla vis, nulla fraus, nulla illecebra poterit stantem dejicere.*

III. L'Apôtre pria Dieu par trois fois de le délivrer d'une tentation impure qui le tourmentait ; et Dieu lui répondit : « Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans la faiblesse[4]. » Comment se fait-il que la vertu se perfectionne dans la faiblesse? Saint Thomas et saint Jean Chrysostome résolvent ainsi la question. Plus notre faiblesse est grande ou plus nous inclinons au mal, plus Dieu communique de force à celui qui l'invoque avec confiance. C'est pour cela que saint Paul ajoute au lieu cité : « Je me glorifierai donc volontiers dans mes fai-

[1] (*Philip.* IV, 12-13.)
[2] (*In Cant. Serm.* LXXXV.)
[3] Ita animus, si non præsumat de se, sed confortetur a Verbo, poterit dominari sui, ut non dominetur ei omnis iniquitas.
[4] Sufficit tibi gratia mea ; nam virtus in infirmitate perficitur.

blesses, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi. En conséquence je me plais dans mes faiblesses, souffrant avec joie pour Jésus-Christ les injures, les privations, les persécutions, les angoisses : car plus je me sens faible, plus je me confie en lui, et par là même je deviens plus fort[1] »

IV *Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est ; iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est.* « La prédication de la croix est une folie aux yeux de ceux qui se perdent, mais elle est la vertu de Dieu pour ceux qui se sauvent[2] » Ici l'apôtre nous exhorte à ne point imiter les gens du monde, qui placent toute leur confiance dans leurs richesses, ou bien dans leurs parents et leurs amis, et qui regardent comme insensés ceux qui méprisent les appuis que le monde fournit ; mais les bons chrétiens placent leurs espérances dans l'amour de la croix, c'est-à-dire de Jésus-Christ crucifié, qui procure toutes sortes de biens à quiconque se confie en lui. Il est au surplus essentiel d'observer ici que la force et la puissance du monde diffèrent beaucoup de celle que Dieu accorde à ses serviteurs : l'une est le fruit de la richesse et de l'ascendant qu'elle donne, ainsi que des honneurs dont on est comblé ; l'autre ne s'acquiert que par la patience et l'humilité ; ce qui fait dire à saint Augustin que notre force consiste à nous reconnaître faibles et à confesser humblement notre misère[3] Suivant saint Jérôme, toute la perfection de la vie présente consiste à reconnaître ses imperfections[4]. Et cela est vrai : quand nous reconnaissons notre imperfection telle qu'elle est, nous nous méfions de nos propres forces, et nous nous abandonnons à Dieu qui nous protége et nous sauve si nous avons confiance

[1] Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. Propter quod placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo ; cum enim infirmor, tunc potens sum. (*Ibid.*)

[2] (I *Cor.* I, 18.)

[3] Fortitudo nostra est infirmitatis in veritate cognitio et in humilitate confessio. (*S. Aug. lib. de gratia Christi.* 12.)

[4] Hæc una præsentis vitæ perfectio est, ut te imperfectum agnoscas. (***Epist. ad Ctesiphont.***)

en lui, comme le dit le Psalmiste[1] Celui qui a confiance en Dieu, dit encore le roi-prophète, deviendra fort comme une montagne que ne sauraient ébranler tous les efforts de ses ennemis[2]. Saint Augustin nous avertit, lorsque étant violemment tentés par le démon nous nous sentons en danger de pécher, de nous abandonner à Jésus-Christ qui ne se retirera pas pour nous laisser tomber, mais qui nous prendra dans ses bras pour nous soutenir, et remédiera ainsi à notre faiblesse[3]

V En prenant sur lui les faiblesses de notre humanité, Jésus-Christ nous a mérité une force qui nous élève au-dessus de notre faiblesse. « C'est des souffrances mêmes par lesquelles il a été tenté, dit saint Paul, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés[4] » Comment se fait-il que le Seigneur, pour avoir été tenté lui-même, peut nous fortifier contre nos tentations? C'est qu'ayant subi lui-même l'épreuve des tentations, il en est plus porté à compatir à nos maux et à nous venir en aide quand les tentations nous affligent. A cela correspond cet autre passage du même apôtre : « Le pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses ; mais il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, hormis le péché[5] » En conséquence l'apôtre nous exhorte à recourir avec confiance au trône de la grâce, c'est-à-dire à la croix, afin de recevoir de celui qui y a été attaché la grâce que nous désirons[6]

VI. En se soumettant à éprouver des terreurs, du dégoût, de la tristesse, comme l'attestent les évangélistes quand ils par-

[1] Protector est omnium sperantium in se. (*Psalm.* 17.) Qui salvos facit sperantes in se. (*Psalm.* 16.)

[2] Qui confidit in Domino, sicut mons Sion, non commovebitur in æternum. (*Ps.* 134.)

[3] Projice te in eum, non se subtrahet ut causas; excipiet te, et sanabit te.

[4] In eo enim, in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari. (*Hebr.* II, 18.)

[5] Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato. (*Id.* IV, 15.)

[6] Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (*Ib.* V, 16.)

lent de ce qu'il souffrit au jardin des oliviers[1], Jésus nous a acquis le courage de résister aux menaces de ceux qui voudraient nous pervertir, la vigueur nécessaire pour vaincre le dégoût qui nous survient dans l'oraison, dans la pratique des mortifications et dans les autres pieux exercices, et la force de supporter tranquillement la tristesse qui nous afflige dans l'adversité. Nous savons en outre qu'à la vue de tant de douleurs et de sa mort prochaine qu'aucune consolation ne devait adoucir, il voulut éprouver une telle faiblesse dans sa nature humaine, qu'il dit à ses disciples : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible[2]; » et qu'il en vint à prier son Père d'éloigner de lui, si cela était possible, le calice amer qui lui était présenté[3]. Mais il ajouta immédiatement : « Cependant qu'il en soit non ce que je veux, mais ce que vous voulez, que votre volonté soit faite... » Et il pria une troisième fois en répétant les mêmes paroles[4] Par ces derniers mots : « Que votre volonté soit faite[5], » Jésus-Christ obtint alors pour nous la résignation dans toutes nos traverses, et pour les martyrs et les confesseurs la force de résister aux persécutions et aux tortures, comme l'a dit saint Léon[6]. De même, par l'horreur qu'il ressentit de nos péchés, qui lui causèrent dans le jardin une si cruelle agonie[7], il nous a mérité la contrition de nos péchés. Par l'abandon où le laissa son Père sur la croix, il nous a mérité la force de ne pas perdre courage dans les désolations et les obscurcissements d'esprit. Enfin, en inclinant sa tête au moment d'expirer en signe de sa résignation parfaite aux volontés de son père[8], il nous a mérité toutes les victoires que

[1] Cœpit pavere, tædere, contristari et mœstus esse. (*Marc.* XIV, 33.) (*Matth.* XXVI, 37.)

[2] Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. (*Matth.* XXVI, 41.)

[3] Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.

[4] Verumtamen non sicut volo, sed sicut tu, fiat voluntas tua... et oravit tertio eumdem sermonem dicens.

[5] Fiat voluntas tua.

[6] Hæc vox (fiat,) omnes confessores accendit, omnes martyres coronavit. (*S. Leo. de pass. serm.* 7, *cap.* 5.)

[7] Factus in agonis prolixius orabat.

[8] Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.

nous pouvons obtenir contre les passions et les tentations, la patience dans les douleurs et les afflictions de la vie, et principalement le courage et la résignation contre les angoisses amères qui accompagnent la mort.

VII. En un mot, comme le dit saint Léon, Jésus-Christ est venu prendre sur lui nos infirmités et nos misères pour nous communiquer sa vertu et sa constance[1]. « Quoiqu'il fût le fils de Dieu, dit saint Paul, il a appris à obéir par tout ce qu'il a souffert[2]. » Ces mots ne signifient pas que Jésus-Christ ait appris dans sa passion la vertu de l'obéissance en ce sens qu'il l'ait ignorée jusque-là ; mais cela signifie, ainsi que l'explique saint Anselme, qu'outre la connaissance qu'il avait déjà, il apprit par expérience combien était douloureuse la mort qu'il souffrit pour obéir à son père. Il éprouva de plus combien est grand le mérite de l'obéissance, puisqu'il obtint par elle pour lui-même le plus haut degré de gloire, comme d'être assis à la droite de son père, et pour nous le salut éternel, comme le dit de plus le même apôtre, que « par sa consommation il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent[3]. » Le mot « consommation, » *consummatus,* veut dire que Jésus ayant pleinement accompli le précepte de son père, en souffrant patiemment tous les tourments de la passion, est devenu la cause du salut éternel pour tous ceux qui à leur tour l'imitent, en souffrant sans murmure toutes les peines de la vie.

VIII. C'est de cette patience de Jésus-Christ qu'ont été pourvus et animés tous les saints martyrs, qui ont supporté avec constance les plus cruelles tortures que pouvait inventer l'ingénieuse barbarie de leurs persécuteurs. Et non-seulement ils les enduraient avec patience, mais encore c'était avec le saint désir de souffrir davantage pour l'amour de Jésus-Christ. Qu'on

[1] Venit nostra accipiens et sua retribuens. (*Serm.* III, c. 4.)

[2] Et quidem cum esset filius Dei, didicit ex iis quæ passus est obedientiam. (*Heb.* v, 8.)

[3] Et consummatus factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ. (*Ibid.* v, 9.)

lise la lettre fameuse de saint Ignace martyr aux Romains, comme il se trouvait déjà condamné aux bêtes et qu'il attendait le moment d'être conduit à l'amphithéâtre. « Souffrez, mes enfants, leur écrivait-il, que je sois broyé par les dents des bêtes, pour que l'on voie en moi le froment de mon Rédempteur. Mon unique désir est de jouir bientôt de celui qui est mort pour moi. Cet objet unique de mon amour a été crucifié pour moi ; l'amour que je lui porte fait que je voudrais être à mon tour crucifié pour lui. » Tels étaient aussi les sentiments de saint Laurent : Saint Léon dit de cet autre illustre martyr, que le feu qui consumait son corps sur le gril, était moins ardent que celui de l'amour dont son âme était embrasée. Eusèbe et Pallade racontent au sujet de sainte Potamienne, vierge d'Alexandrie, qu'ayant été condamnée à être jetée vivante dans une chaudière de poix bouillante, elle pria le tyran, afin qu'elle pût souffrir davantage pour l'amour de son époux crucifié, de recommander aux bourreaux de ne la faire entrer que petit à petit dans la chaudière. Les bourreaux la satisfirent, et comme ils commencèrent par les pieds à la descendre dans la chaudière, elle ne mourut que lorsque la poix atteignit jusqu'à son cou, en sorte que son martyre dura trois heures. Telle était la patience, telle était la force que les martyrs puisaient dans la passion de Jésus-Christ.

IX. C'est ce courage que le divin crucifié inspire à ceux qui l'aiment, qui faisait dire à saint Paul : « Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou la gloire[1] ? » En même temps il ajoutait qu'il espérait triompher de tout par la grâce et pour l'amour de Jésus-Christ[2] L'amour des martyrs pour Jésus-Christ était invincible, parce qu'ils recevaient leur force de celui qui ne saurait être vaincu. Et ne pensons point que dans ces occasions les tortures perdissent rien de leur atroce barbarie, ou que les con-

[1] Quis ergo nos separabit a caritate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? (*Rom.* VIII, 35).

[2] Sed in his omnibus superamus propter cum qui dilexit nos. (*Ibid.* 37.)

solations qu'ils recevaient du ciel absorbassent en eux la douleur des tourments ; cela a pu arriver quelquefois sans doute, mais d'ordinaire les martyrs avaient le sentiment de leurs douleurs, et on en vit même beaucoup qui par faiblesse cédaient à leur violence. De sorte que pour ceux qui résistaient jusqu'à la fin, on ne pouvait attribuer leur constance qu'à un don particulier de Dieu qui leur en donnait la force.

X. Le principal objet de notre espérance c'est la béatitude éternelle, c'est-à-dire la jouissance de Dieu, *fruitio Dei*, comme le dit saint Thomas. Tous les autres moyens d'arriver à cette béatitude, tels que le pardon des péchés, la persévérance finale dans la grâce divine et la bonne mort, nous ne devons pas les attendre de nos propres forces ni de nos bons propos, mais seulement des mérites et de la grâce de Jésus-Christ. Ainsi, pour que notre confiance soit ferme, nous devons croire avec une certitude infaillible que c'est uniquement des mérites de Jésus-Christ qu'il nous faut attendre l'accomplissement de tous ces moyens.

§ Ier

De l'espérance que nous avons en Jésus-Christ du pardon des péchés.

XI. Et pour parler d'abord de la rémission des péchés, nous savons que c'est pour pardonner aux pécheurs que notre Rédempteur est venu sur la terre. Car le fils de l'homme, comme il l'a dit de lui-même, est venu sauver ce qui était perdu[1] Aussi saint Jean-Baptiste dit-il aux Juifs, en leur montrant le Messie dont il était chargé de leur annoncer la venue : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde[2] » Il dit *l'agneau* avec l'article, comme dans le texte grec, pour leur faire entendre que c'était ce même agneau dont Isaïe avait prédit qu'il garderait le silence sous le ciseau de celui qui le tondrait[3], et que Jérémie avait re-

[1] Venit enim filius hominis salvare quod perierat. (*Matth.* XVIII, 11.)
[2] Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. (*Joan.* I, 29.)
[3] Et quasi agnus coram tondente se obmutescet. (*Isa.* LIII, 7.)

présenté de même comme devant être porté à la boucherie[1]. Moïse en fournit d'abord la figure par l'institution de l'agneau pascal et par le sacrifice qui devait se faire chaque matin à Dieu d'un jeune agneau, ainsi que par plusieurs autres qui se faisaient le soir pour l'expiation des péchés. Mais tous ces sacrifices étaient insuffisants pour effacer même un seul péché ; ils ne servaient qu'à représenter le sacrifice de Jésus-Christ, cet agneau divin qui devait laver nos âmes par son sang, et les rendre quittes tant de la tache du péché que de la peine éternelle à subir pour le péché, comme le fait entendre le mot *tollit*, en se chargeant de satisfaire pour nous par sa mort à la justice divine, conformément à ce qu'avait dit Isaïe, que Dieu avait fait porter sur lui l'iniquité de nous[2]. Saint Cyrille dit à ce propos : « Un seul est immolé pour tous, afin de gagner le genre humain tout entier à Dieu le Père[3] » Oh ! qu'elle est grande l'obligation que nous avons à Jésus-Christ. Si au moment où un condamné s'avancerait vers le lieu de son sacrifice, avec la corde au cou et n'attendant plus que la mort, un ami s'approchait, lui ôtait cette corde, se l'attachait à lui-même, et subissait un supplice à sa place, quelle obligation ne resterait pas imposée au coupable rendu à la liberté comme à la vie d'aimer son libérateur ? Eh bien ! voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous : il a bien voulu mourir sur une croix pour nous délivrer. nous, de la mort éternelle.

XII. « Notre-Seigneur, dit saint Pierre, s'est chargé de nos péchés et les a portés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions pour la justice, et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris[4] » Ainsi Jésus, s'étant chargé de tous nos péchés, les a portés sur la croix pour en payer la peine par sa mort, et nous obtenir le pardon en nous rendant

[1] Et ego quasi agnus qui portatur ad victimam. (*Jerem.* XI, 19.)
[2] Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. (*Isa.* LIII, 10.)
[3] Unus pro omnibus occidetur, ut omne genus hominum Deo patri lucrifaciat.
[4] Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui justitiæ vivamus, cujus livore sanati sumus. (*Ep.* I, *Petr.* II, 24.)

par ce moyen la vie de la grâce, à laquelle nous étions morts. « Quoi de plus admirable, dit saint Bonaventure, que de guérir des blessés en recevant soi-même des blessures, et de rendre la vie à des morts en mourant soi-même[1] ? » De pécheurs haïs et détestés de Dieu que nous étions, dit saint Paul, Dieu nous a rendus aimables et chers à ses yeux en Jésus-Christ, » en nous remettant nos péchés par la vertu de son sang, et nous dipensant avec surabondance les richesses de sa grâce[2]. Et tel a été l'effet du pacte de Jésus-Christ avec son père. Nous avons reçu le pardon de nos fautes, et Dieu nous a rendu son amitié en considération de la passion et de la mort de son propre fils.

XIII. C'est aussi dans ce sens que l'Apôtre a appelé Jésus médiateur du nouveau testament. Dans la sainte Ecriture, ce mot de testament est pris en deux sens : le premier, qui est de signifier un pacte ou un accord entre deux personnes auparavant ennemies l'une de l'autre ; le second, de signifier une promesse ou une disposition de dernière volonté par laquelle un homme laisse à un autre son héritage, disposition du reste qui ne devient irrévocable que par la mort du testateur. Nous parlerons dans le troisième paragraphe du testament pris comme pacte, ainsi entendu par l'Apôtre, lorsqu'il dit en parlant de Jésus-Christ. *Et ideo novi testamenti mediator est*[3]. Le péché avait rendu l'homme débiteur de la justice divine et ennemi de Dieu ; le fils de Dieu est venu sur la terre, et y a pris la forme humaine. Devenu ainsi en même temps Dieu et homme, il s'est fait médiateur entre l'homme et Dieu, de chacun desquels il prenait à la fois la cause ; et afin de les réconcillier entr'eux et d'obtenir pour l'homme de rentrer en grâce avec Dieu, il s'offrit à payer de son sang et de sa vie la dette de l'homme. Cette réconciliation avait été figurée dans l'ancien

[1] Quid mirabilius quam vulnera sanent; mors vivificet! (*Stim. part.* I, *cap.* 1.)

[2] Gratificavit nos in dilecto filio suo, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus remissionem peccatorum secundum divitias gratiæ ejus, quæ superabundavit in nobis. (*Ephes.* I, 6 8.)

[3] (*Hebr.* IX, 15.)

testament par tous les sacrifices qui se faisaient alors, et par tous les symboles ordonnés de Dieu, tels que le tabernacle, l'autel, le voile, le chandelier, l'encensoir, et l'arche où l'on conservait la verge d'Aaron et les tables de la loi. Tous ces objets étaient des signes et des figures de la rédemption promise ; et comme cette rédemption devait s'accomplir par le sang de Jésus-Christ, Dieu ordonna que dans ces sacrifices le sang des animaux fût versé, et que tous les objets mentionnés plus haut fussent arrosés de ce sang : *Unde nec primum quidem (testamentum) sine sanguine dedicatum est*[1]

XIV. Le premier testament, c'est-à-dire la première alliance, autrement dite pacte ou médiation, qui eut lieu dans l'ancienne loi, et qui figurait la médiation de Jésus-Christ effectuée dans la loi nouvelle, fut célébré, dit saint Paul, avec le sang des boucs et des veaux, et de ce sang mêlé avec de l'eau furent apergés, à l'aide d'une touffe de laine teinte en écarlate, le livre, le peuple, le tabernacle et tous les vases sacrés[2] La laine teinte en rouge signifiait aussi Jésus-Christ : la laine de sa nature est blanche, mais elle devient rouge par l'effet de la couleur dont on la teint. De même que cette laine, Jésus, blanc d'innocence comme de complexion, parut sur la croix tout rougi de son sang, en subissant le supplice que mériterait un malfaiteur ; ainsi se vérifia en lui ce mot de l'épouse des Cantiques : « Mon bien-aimé, est blanc et rouge[3] » L'hysope, herbe humble et rampante, représente l'humilité de Jésus-Christ. L'Apôtre continue en disant que Moïse fit cette apersion également avec de l'hysope en disant : « Voici le sang du testament que Dieu a fait en votre faveur. » Il ajoute qu'il jeta encore du sang sur le tabernacle et sur tous les vases qui servaient au culte. Enfin, conclut l'Apôtre, « tout, selon la loi, se purifie avec le sang, et les péchés ne sont point remis sans effusion de sang[4]. » L'Apôtre ré-

[1] (*Hebr.* IX, 18.)

[2] Lecto enim omni mandato legis a Moyse universo populo, accipiens sanguinem vitulorum et hircorum, cum aqua et lana coccinea. (*Hebr.* IX, 19.)

[3] Dilectus meus candidus et rubicundus.

[4] Et hyssopo, ipsum quoque librum et omnem populum aspersit, dicens :

pète plusieurs fois le mot de sang pour bien inculquer dans l'esprit et dans le cœur des Hébreux et de tous les hommes que sans le sang de Jésus-Christ il n'y avait aucune espérance d'obtenir le pardon de nos péchés. Et de même que dans l'ancienne loi le sang des victimes effacait chez les Hébreux la tache extérieure des péchés commis contre la loi, et leur remettait les peines temporelles imposées par la loi, comme il est dit dans l'Apocalypse[1], de même le sang de Jésus-Christ, dans la loi nouvelle, nous lave de la tache intérieure du péché, et nous exempte des peines éternelles de l'enfer.

XV Voici les explications que saint Paul nous donne de tout cela dans le même chapitre : « Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré une fois dans le sanctuaire, par un tabernacle plus grand et plus excellent, qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire ; et il est entré non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle[2]. » Le pontife entrait par le tabernacle dans le Saint des saints, et par une aspersion de sang d'animaux il purifiait les pécheurs de la tache extérieure du péché, et de la peine temporelle que la loi y attachait ; car, pour ce qui est de la rémission des péchés, comme de la remise de la peine éternelle qui leur est due, il était absolument nécessaire aux Hébreux d'avoir la contrition, avec la foi et l'espérance au Messie qui devait mourir pour obtenir leur pardon. Par le moyen de son corps sacré, et c'est là le tabernacle plus vaste et plus parfait dont parle saint Paul, de son corps sacri-

Hic sanguis testamenti quod mandavit ad vos Deus ; etiam tabernaculum et omnia vasa ministerii sanguine similiter aspersit. Omnia pene in sanguine secundum legem mundantur, et sine sanguinis effusione non fit remissio. (*Hebr.* XIX, 19 22.)

[1] Dilexit nos et lavit in sanguine suo. (*Apoc.* I, 5.)

[2] Christus autem assistens pontifex futurorum bonorum per amplius et perfectius tabernaculum, non manufactum, id est non hujus creationis ; neque per sanguinem hircorum, sed per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa. (*Hebr.* IX, 11 *et* 12.)

fié sur la croix, Jésus-Christ est entré dans le sanctuaire céleste qui nous était fermé, et il nous l'a ouvert en accomplissant l'œuvre de notre rédemption. Pour nous encourager donc à espérer le pardon de toutes nos fautes en mettant notre confiance dans le sang de Jésus-Christ, l'Apôtre continue en ces termes : « Car si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau avec de la cendre d'une génisse sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté extérieure et charnelle, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu, comme une victime sans tache, purifiera notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant[1] ! » Jésus s'est offert à Dieu, pur et sans tache, sans l'ombre du péché, autrement il n'eût pas été propre au rôle de médiateur, ou en état de réconcilier l'homme avec Dieu, et son sang n'aurait pas eu assez de vertu pour purger nos consciences des *œuvres mortes*, c'est-à-dire des péchés, œuvres mortes sans mérite, et œuvres de mort dignes de peines éternelles. Au surplus, Dieu ne nous pardonne qu'à condition que nous emploierons le reste de notre vie à l'aimer et à le servir. « C'est pourquoi aussi il est le médiateur du testament nouveau[2], » dit saint Paul en finissant. Toutefois, pour que nous puissions obtenir de Dieu avec le pardon de nos fautes la grâce et la félicité éternelle, il faut que nous lui soyons fidèles jusqu'à la mort. Tel a été le Testament ou le pacte passé entre Dieu et Jésus-Christ notre médiateur ; pacte en vertu duquel le pardon et le salut nous ont été promis.

XVI. Cette promesse du pardon des péchés par les mérites du sang de Jésus-Christ nous a été confirmée par Jésus lui-même le jour qui précéda sa mort, lorsqu'en nous laissant le sacrement de l'Eucharistie, il nous dit : « Ceci est mon sang,

[1] Si enim sanguis hircorum et taurorum, et cinis vitulæ aspersus inquinatos sanctificet ad emundationem carnis, quanto magis sanguis Christi, qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi ! (*Ib.* 13 et 14.)

[2] Et ideo novi testamenti mediator est.

le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés[1]. » Jésus a dit « qui sera répandu, » *effundetur*, parce que le sacrifice où il devait répandre pour nous tout son sang était alors prochain. Or, il a voulu que ce sacrifice se renouvelle tous les jours à chaque messe qui est célébrée, afin que son sang réclame continuellement en notre faveur C'est aussi pour cela que Jésus-Christ est appelé prêtre selon l'ordre de Melchisedech, comme il est dit dans les Psaumes : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*[2] Aaron offrit des sacrifices d'animaux ; mais le sacrifice de Melchisedech consista en pain et en vin, figure sensible du sacrifice de l'autel, dans lequel notre Sauveur offre lui-même à Dieu sa chair et son sang sous les apparences du pain et du vin, comme il le fit dans la cène la veille de sa mort ; sacrifice qu'il continue tous les jours par les mains des prêtres, en renouvelant ainsi par eux le sacrifice qu'il fit alors de sa vie sur la croix. Pourquoi David a-t-il appelé Jésus-Christ pontife éternel? Saint Paul en donne la raison suivante : « Comme Jésus-Christ subsiste éternellement, il possède un sacerdoce éternel[3]. » L'ancien sacerdoce finissait avec le prêtre ; le sacerdoce de Jésus ne finira pas, puisque Jésus est éternel. Mais comment Jésus, dans le ciel, peut-il exercer le sacerdoce? C'est encore l'Apôtre qui nous l'apprend en ces termes : C'est pourquoi il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant pour intercéder en notre faveur[4]. » Le grand sacrifice de l'autel a la vertu de sauver pour toujours ceux qui, par le moyen de Jésus-Christ, et s'y trouvant d'ailleurs disposés par la foi et les bonnes œuvres, s'approchent de Dieu avec confiance. Ce sacrifice, disent saint Ambroise et saint Augustin,

[1] Hic est enim sanguis meus Novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. (*Matth.* xxvi, 28.)

[2] (*Psal.* cix, 4.)

[3] Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. (*Hebr.* vii. 24 *et seq.*)

[4] Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum, semper vivens ad interpellandum pro nobis. (*Ibid.* v, 25.)

c'est Jésus-Christ lui-même qui l'offre comme homme à son Père pour notre avantage, continuant de faire ici, comme il faisait jadis sur la terre, l'office d'avocat, de médiateur, et même de pontife, office qui consiste à prier toujours pour nous, comme l'indiquent les paroles : « Étant toujours vivant pour intercèder en notre faveur[1] »

XVII. Saint Jean Chrysostome a dit que les plaies de Jésus-Christ sont autant de bouches toujours ouvertes pour implorer de Dieu le pardon de nos péchés : *Tot vulnera, tot ora.* Oh ! combien, dit saint Paul, le sang de Jésus-Christ n'invoque-t-il pas mieux pour nous la miséricorde divine que le sang d'Abel ne criait vengeance contre son meurtrier[2] ! On lit dans les révélations faites à sainte Marie-Magdelaine de Pazzi ces paroles que Dieu lui adressa un jour : « Ma justice s'est changée en clémence depuis la vengeance qu'elle a prise sur les chairs innocentes de Jésus-Christ, le sang de ce Fils ne me demande pas vengeance comme celui d'Abel, il ne me demande que miséricorde, et à cette voix ma justice ne peut faire autrement que de s'apaiser ; et ce sang lui lie les mains de telle sorte qu'elle ne peut plus les lever pour tirer vengeance des péchés comme elle le faisait autrefois. »

XVIII. Dieu nous a promis, dit saint Augustin, la rémission des péchés et la vie éternelle ; mais il a fait encore plus pour nous qu'il ne nous avait promis : *Plus fecit quam promisit.* C'eût été peu pour Jésus-Christ de nous accorder le pardon et le paradis ; mais pour nous racheter, il a donné son sang et sa vie. L'apôtre saint Jean nous exhorte à fuir le péché ; mais en même temps, pour nous laisser l'espérance du pardon par rapport aux péchés commis, pourvu que nous prenions la ferme résolution de n'y plus tomber, il nous dit que c'est avec Jésus-Christ que nous aurons affaire, Jésus-Christ qui non-seulement a souffert la mort pour obtenir notre pardon, mais qui

[1] Semper vivens ad interpellandum pro nobis.

[2] Accessistis... ad mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel. (*Hebr.* XII. 22 24.)

encore après sa mort s'est fait notre avocat auprès de son Père[1]. Nos péchés, suivant la rigueur de la justice, méritaient la disgrâce de Dieu et la damnation éternelle ; mais la passion du Seigneur demande grâce et salut pour nous, et c'est justement aussi qu'elle fait cette demande, puisque le Père éternel, en considération des mérites de son Fils, lui a promis de nous pardonner et de nous sauver, pourvu que nous nous mettions en état de recevoir sa grâce divine et que nous observions ses préceptes, comme l'a dit saint Paul[2]. Ainsi, Jésus-Christ en mourant consumé de douleur, a obtenu le salut éternel pour tous ceux qui observent sa loi ; aussi l'Apôtre nous dit-il[3] : « Marchons, courons avec courage et armés de patience, combattre les ennemis de notre salut ; ayons toujours en combattant les yeux sur Jésus crucifié, qui renonçant à une vie de plaisirs et de jouissances sur cette terre, a choisi une vie de peines et de douleurs terminée par une mort ignominieuse, voulant accomplir ainsi l'œuvre de notre rédemption. »

XIX. O sang précieux ! tu es mon espérance. *O sanguis innocentis, lava sordes pœnitentis.* Mon Jésus, mes ennemis, après m'avoir entraîné à vous offenser, me disent aujourd'hui qu'il n'y a plus de salut pour moi : *Multi dicunt animæ meæ : Non est salus ipsi in Deo ejus*[4]. Mais plein de confiance à l'aspect de votre sang versé pour moi, je vous dis avec David : « Mais vous, Seigneur, vous êtes mon protecteur[5] » Mes ennemis cherchent à m'épouvanter en disant qu'après avoir tant péché, si j'ai recours à vous, je serai repoussé ; mais je trouve dans saint Jean votre promesse de ne rejeter les vœux d'aucun de ceux qui vous invoqueront[6] J'ai

[1] Filioli mei, hæc scribo vobis ut non peccetis ; sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum. (I *Jo.* II, 1.)

[2] Et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ. (*Hebr.* V, 9.)

[3] Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione comtempta.

[4] (*Ps.* III, 3.)

[5] Tu autem, Domine, susceptor meus es. (*Ibid.* V, 5.)

[6] Eum qui venit ad me non ejiciam foras. (*Jo.* VI, 37.)

donc recours à vous, plein d'espérance : *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* Vous, mon Sauveur, qui avez répandu tout votre sang avec tant de douleur et tant d'amour, ayez pitié de moi, accordez-moi le pardon et sauvez moi.

§ II.

De l'espérahce que nous avons d'obtenir par Jésus-Christ la persévérance finale.

XX. Pour obtenir la persévérance dans le bien, nous ne devons pas nous fier aux résolutions que nous avons prises et aux promesses que nous avons faites à Dieu ; si nous nous en rapportons à nos propres forces, nous sommes perdus. C'est dans les mérites de Jésus-Christ que nous devons placer toute notre espérance pour conserver la grâce divine ; son secours nous fera persévérer jusqu'à la mort, fussions-nous combattus par toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Quelquefois sans doute nous nous trouverons tellement abattus et assaillis de tant de tentations que nous pourrons nous croire perdus ; gardons-nous alors de perdre courage et de nous abandonner au désespoir ; implorons Jésus crucifié, et il nous empêchera de tomber. Le Seigneur permet que les saints eux-mêmes soient assaillis quelquefois par de telles tempêtes. Saint Paul nous dit que les tribulations qu'il souffrit en Asie furent telles qu'il avait pris du dégoût pour la vie[1]. L'Apôtre nous montre ici ce qu'il était par ses seules forces, afin de nous apprendre que si Dieu nous laisse de temps en temps dans la désolation, c'est pour que nous connaissions notre misère, et que, ne pouvant compter sur nous-mêmes, nous recourions humblement à sa bonté pour en obtenir la grâce de ne point succomber[2] Saint Paul s'explique plus clairement encore dans cet autre passage : *Aporiamur, sed non destituitur* ;

[1] Supra modum gravati sumus supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere. (II *Cor.* I, 8.)

[2] Ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo, qui suscitat mortuos. (*Ib.* VIII, 9.)

dejicimur, sed non perimus[1]. Nous nous voyons assaillis par la tristesse ou par les passions, nous ne nous abandonnons pas pour cela au désespoir ; nous sommes jetés comme dans un lac, mais nous ne sommes pas submergés pour cela, puisque le Seigneur par sa grâce nous donne la force de résister à nos ennemis. Mais l'Apôtre ne se lasse pas de nous inviter à nous rappeler que nous sommes fragiles, que nous pouvons facilement perdre le trésor de la grâce divine, et que le moyen de le conserver ne vient pas de nous, mais de Dieu seul[2].

XXI. Soyons donc fermement persuadés que dans cette vie nous devons nous garder d'avoir aucune confiance en nous-mêmes ; notre arme la plus forte, celle qui doit nous donner la victoire contre les assauts de l'enfer, c'est la prière, que saint Paul appelle l'armure de Dieu, en même temps qu'il nous exhorte à nous en servir comme de défense contre le démon[3]. Car ce n'est point, ajoute-t-il, contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les princes et les puissances de l'enfer[4] L'Apôtre ajoute : *State succincti lumbos vestros in veritate, et induite loricam justitiæ et calceati pedes in præparatione evangelii pacis ; in omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere ; et galeam salutis assumite, et gladium spiritus, quod est verbum Dei, per omnem orationem et observationem, etc*[5]. Tâchons de bien saisir le sens de ces paroles : *State succincti lumbos vestros in veritate.* Ici l'Apôtre fait allusion au ceinturon militaire que les soldats portaient en signe de fidélité à leur souverain. Le ceinturon que les chrétiens doivent ceindre, c'est la vérité de la doctrine de Jésus-Christ, suivant laquelle ils doivent réprimer tous leurs mouvements désordonnés, et

[1] (II *Cor.* IV, 8.)

[2] Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis. (II *Cor.* IV, 7.)

[3] Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli. (*Ephes.* VI, 11.)

[4] Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates. (*Ib.* 12.)

[5] (*Ibid.* 14-18.)

surtout ceux de l'impudicité qui sont les plus dangereux. *Et induite loricam judiciæ.* La cuirasse du chrétien, ce doit être uue bonne vie, car sans la sagesse il aura peu de force pour résister aux insultes de ses ennemis, *Et calceati pedes, etc.*, la chaussure militaire qui convient au chrétien pour qu'il puisse aller promptement où il doit se rendre, à la différence de celui qui marchant pieds nus va plus lentement, c'est un esprit disposé à pratiquer les saintes maximes de l'Evangile et à les insinuer aux autres par son exemple. *In omnibus sumentes scutum fidei, etc.* Le bouclier avec lequel le chrétten doit se défendre des traits enflammés de son ennemi, enflammés, c'est-à-dire pénétrants comme le feu, c'est la foi constamment aidée par l'espérance, et principalement par la charité divine. *Et galeam salutis etc.* Le casque,c'est, dit saint Ambroise, l'espérance du salut éternel ; l'épée de l'esprit, ou épée spirituelle, c'est la parole divine par laquelle Dieu nous a promis plusieurs fois qu'il exaucerait ceux qui lui adressaient leurs prières. « Demandez, et il vous sera donné[1] » « Quiconque demande recoit[2] » « Criez vers moi, et je vous exaucerai[3] » « Invoquez-moi, et je vous tirerai de péril[4]. »

XXII.De là saint Paul tire cette conclusion : *Per omnem orationem et obsecrationem orantes omni tempore in spiritu, et in ipso vigilantes in omni instantia et obsecratione pro omnibus sanctis*[5]. La prière est l'arme invincible par laquelle nous triomphons de toutes les mauvaises passions et de toutes les tentations de l'enfer ; mais cette prière doit se faire *in spiritu*, c'est-à-dire non pas seulement du bout des lèvres, mais encore du fond du cœur. Il faut encore que la prière soit continuelle dans tous les temps de notre vie. *Omni tempore* : Le combat ne cesse pas, et n'a point de trève, il faut donc que la prière dure continuellement, *in omni instantia et obsecratione* ;

[1] Petite, et dabitur vobis. (*Matth.* VII, 7.)
[2] Omnis enim qui petit accipit. (*Ibid.* 8.)
[3] Clama ad me, et exaudiam te. (*Job.* XXXIII, 3.)
[4] Invoca me, et eruam te. (*Psalm.* IV, 15.)
[5] (*Ephes.* VI, 18.)

qu'elle soit continuelle et répétée, car si la tentation ne nous laisse point, il faut répéter sa prière deux fois, trois fois, quatre fois; ajouter à la prière les pleurs, les gémissements, l'importunité, la véhémence même, comme si nous voulions faire violence à Dieu et lui arracher par force la grâce d'obtenir la victoire. *Pro omnibus sanctis*, ajoute l'Apôtre, ce qui signifie qu'il faut prier non-seulement pour nous, mais encore pour la persévérance de tous les fidèles qui sont dans la grâce de Dieu, et spécialement pour les prêtres, afin qu'ils travaillent sans relâche à la conversion de tous les infidèles et de tous les pécheurs, en répétant dans nos oraisons la prière que saint Zacharie faisait à Dieu, d'éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et qui sont assis à l'ombre de la mort[1]

XXIII. Il est fort utile, pour triompher de nos ennemis spirituels dans les combats qu'ils nous livrent, de les prévenir dans nos méditations, en nous disposant d'avance à résister de toutes nos forces dans les attaques qui peuvent nous surpendre. C'est ainsi qu'on a vu les saints répondre avec la plus grande douceur, ou garder le silence, ou se montrer impassibles en recevant une injure grave, ou en éprouvant des persécutions, des douleurs corporelles, des peines intérieures, la perte d'un bien considérable, la mort d'un parent tendrement aimé. De telles victoires sur soi-même ne s'obtiennent pas ordinairement sans qu'on s'y soit préparé par une vie bien réglée,par la fréquentation des sacrements, par la pratique assidue de la méditation, des lectures spirituelles et de la prière ; mais on doit peu les espérer de ceux qui négligent de fuir les occasions périlleuses, ou qui sont attachés aux vanités et aux plaisirs du monde, et qui ne cherchent pas à mortifier leurs sens ; de tous ceux, en un mot, qui vivent dans la mollesse. Dans la vie spirituelle, dit saint Augustin, on doit s'attacher à vaincre d'abord le plaisir, et ensuite la douleur[2] Ce qui revient à dire que l'homme adonné aux plaisirs des sens, résis-

[1] Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. (*Luc.* I, 29.)
[2] Primo vincendæ delectationes, postea dolores. (*Serm.* 135.)

tera difficilement à une grande passion, ou à une tentation violente ; qu'un autre qui aime trop l'estime du monde, essuiera difficilement un affront grave sans y perdre la grâce de Dieu.

XXIV Il est vrai que c'est de Jésus-Christ, non de nous-mêmes, que nous devons attendre la force nécessaire pour ne point pécher et pour faire de bonnes œuvres ; mais nous ne devons pas nous rendre par notre faute plus faibles que nous ne le sommes déjà. Certains défauts auxquels nous faisons peu attention, peuvent être cause que la lumière divine nous manque, ou que le démon devienne plus fort que nous. On voudra par exemple faire ostentation dans le monde de savoir, de noblesse, d'habillements somptueux ; on recherchera des commodités superflues ; on se piquera de la moindre parole, du plus petit acte d'irrévérence ; on voudra plaire à tout le monee au préjudice des avantages spirituels, on négligera par respect humain les œuvres de piété ; on se permettra quelque désobéissance légère contre ses supérieurs, des murmures, des indiscrétions, de petits mensonges, des médisances ou des railleries contre le prochain ; on conservera dans le cœur quelque ressentiment, quelque petite haine ; on perdra le temps à caqueter, à satisfaire une curiosité puérile. Eh bien ! tout attachement aux choses de la terre, tout acte d'un amour-propre désordonné, peut donner lieu à notre ennemi de nous faire tomber dans un précipice ; tout au moins, en nous laissant ainsi aller à ces sortes de défauts, nous nous priverons de cette heureuse abondance de secours divins qui seuls sont capables de nous garantir d'une chute.

XXV. Nous nous plaignons de nous trouver si arides, si pleins de dégoût dans l'oraison, dans la communion, dans tous nos pieux exercices ; mais comment Dieu voudrait-il nous faire jouir de sa présence et des douceurs de ses visites, si nous sommes si froids, si négligents envers lui ? *Qui parce seminat, parce et metet*[1].

[1] (II *Cor.* IX, 6.)

XXVI. Si nous donnons à Dieu tant de déplaisir, quel droit avons-nous aux consolations célestes? Si nous ne nous détachons entièrement de la terre, nous ne saurions jamais appartenir tout entiers à Jésus-Christ ; et qui sait où cela nous conduira? Jésus par son humilité nous a mérité la grâce de vaincre l'orgueil, par sa patience celle de souffrir sans altération le mépris et l'infamie : « Quel orgueil pourra être guéri, dit saint Augustin, s'il ne l'est pas par l'humilité du fils de Dieu? Quelle avarice pourra l'être, si elle ne l'est pas par la pauvreté de Jésus-Christ? Quelle colère pourra l'être, si elle ne l'est pas par la pautience du Sauveur[1]? » Mais si nous laissons refroidir notre amour pour Jésus-Christ, si nous négligeons d'implorer continuellement son secours, si d'un autre côté nous nourrissons dans nos cœurs des affections mondaines, il nous sera bien difficile de persévérer dans la bonne vie. Prions donc, prions toujours ; par la prière nous obtiendrons tout.

XXVII. Sauveur du monde, mon unique espérance, par les mérites de votre passion, délivrez-moi de toute affection impure qui porterait obstacle à l'amour que je vous dois. Dépouillez-moi de tous désirs qui se rapportent au monde ; que l'unique objet de mes désirs ce soit vous-même, ô Jésus, bien suprême, seul digne d'être aimé. Par vos plaies sacrées, guérissez mes infirmités, faites-moi la grâce de bannir loin de mon cœur tout amour qui ne serait point pour vous, qui méritez tout mon amour. Jésus, mon amour, vous êtes mou espérance! O douces paroles, douce consolation ! Jesus, mon amour, vous êtes mon espérance !

[1] Quæ superbia sanari potest si humilitate filii Dei non sanatur? Quæ avaritia, si paupertate Christi non sanatur? Quæ iracundia, si patientia Salvatoris non sanatur?

§ III

De l'espérance que nous avons en Jésus-Christ de parvenir un jour au bonheur du paradis.

XXVIII. « C'est pourquoi il est le médiateur du testament nouveau, afin que par la mort qu'il a soufferte, ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel qu'il a promis[1] » Ici l'Apôtre parle du nouveau testament non comme pacte, mais comme promesse ou disposition de dernière volonté par laquelle Jésus nous a institués héritiers du royaume des cieux ; et comme un testateur, il a fallu que Jésus mourût, afin que nous puissions, en qualité d'héritiers, entrer en possession du paradis. Ce qui fait que saint Paul ajoute : « Où il y a un testament, il est nécessaire que la mort du testateur intervienne, puisque le testament n'a lieu d'être exécuté qu'après la mort, n'ayant aucune force tant que le testateur vit[2]. »

XXIX. Nous avons reçu par le baptême et par les mérites de Jésus-Christ notre médiateur la grâce de devenir enfants de Dieu, tandis que dans l'ancien testament, les Hébreux, bien qu'ils fussent le peuple choisi, étaient cependant réputés esclaves, comme le dit ailleurs le même apôtre. Le premier des deux testaments, écrivait-il aux Galates, a été promulgué sur le mont Sinaï, et il n'a engendré que des esclaves[3] ; au lieu que nous autres nous sommes les enfants de la promesse figurés dans Isaac[4]. Moïse fut sur le mont Sinaï le premier médiateur, lorsque Dieu promit aux Hébreux l'abondance des biens temporels, s'ils observaient la loi qu'il leur avait donnée. Mais cette médiation, dit saint Paul, ne faisait que des esclaves : celle de Jésus-Christ fait des enfants de Dieu. Si notre qualité

[1] Et ideo novi testamenti mediator est, ut morte intercedente... repromissionem accipiant qui vocati sunt æternæ hæreditatis. (*Hebr.* IX, 15.)

[2] Ubi enim testamentum est, mors necesse est intercedat testatoris; testamentum enim in mortuis confirmatum est, alioquin nondum valet, dum vivit qui testatus est. (*Ibid.* V, 16 et 17.)

[3] Hæc enim sunt duo testamenta ; unum quidem in monte Sina in servitutem generans. (*Gal.* IV, 24.)

[4] Nos autem, fratres, secundum Isaac promissionis filii sumus. (*Ibid.* V, 28.)

de chrétiens, continue l'Apôtre, nous rend enfants de Dieu, nous sommes aussi héritiers ; chacun de nous a droit à une portion de l'héritage paternel, qui se compose de la gloire éternelle du paradis que Jésus-Christ nous a méritée par sa mort[1]

XXX. Toutefois saint Paul y met une condition : c'est que nous souffrions avec Jésus-Christ, si nous voulons être glorifiés avec Jésus-Christ[2] Ce titre de fils de Dieu que Jésus-Christ a obtenu pour nous par sa mort, nous donne droit au paradis ; mais cela s'entend si nous sommes fidèles à correspondre à la grâce divine par nos bonnes œuvres et spécialement par la pratique de la patience. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre, que pour obtenir la gloire éternelle, il nous faut souffrir sur la terre, comme Jésus-Christ a souffert le premier. Il marche devant comme notre chef, en portant sa croix ; nous devons le suivre portant chacun la nôtre, comme il nous le recommande lui-même en ces termes : « Que celui qui veut venir après moi renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive[3]. »

XXXI. Saint Paul nous exhorte ensuite à souffrir avec constance, fortifiés que nous sommes par l'espérance du paradis ; il nous prévient que la gloire qui nous attend dans l'autre vie sera infiniment supérieure à tout le mérite même qu'auront nos souffrances, si nous les endurons avec résignation en vue d'accomplir la volonté divine[4] Quel serait l'indigent assez insensé pour ne pas donner de bon cœur tous les haillons qu'il possède, à condition d'acquérir par ce moyen un grand royaume ? Cette gloire qui nous est promise, nous n'en jouissons pas pour le moment, parce que nous ne sommes pas encore sauvés, puisque pour l'être, il faut que nous mourions en état

[1] Si filii, et hæredes ; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. (*Rom.* VIII, 17.)

[2] Si tamen compatimur, ut et conglorificemur. (*Ibid.*)

[3] Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me. (*Matth.* XVI, 24.)

[4] Existimo enim quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. (*Rom.* VIII, 18.)

de grâce; mais ce qui doit nous sauver, ajoute saint Paul, c'est notre espérance dans les mérites de Jésus-Christ[1] Or Jésus a promis d'exaucer quiconque le priera[2]. Il ne nous laissera donc point sans secours, si nous lui sommes fidèles et que nous le priions avec persévérance. Mais, dira quelqu'un, je ne crains pas que Dieu refuse de m'exaucer, si je le prie ; mais je crains de ne savoir pas le prier comme je le devrais. Non, répond saint Paul ; cette crainte même n'est pas fondée, car lorsque nous prions, Dieu lui-même supplée à notre faiblesse, et il nous fait prier de manière à ce que nous soyons exaucés de lui : « Le Saint-Esprit (ce sont les paroles de l'Apôtre) vient en aide à notre faiblesse, et prie pour nous[3] » Il prie, c'est-à-dire, il nous fait prier[4], ajoute saint Augustin expliquant ce texte.

XXXII. Pour augmenter notre confiance, l'Apôtre ajoute : « Nous savons que tout contribue à l'avantage de ceux qui aiment Dieu[5] » Par ces mots, il veut nous faire entendre, que l'opprobre, la pauvreté, la maladie, les persécutions ne sont point des disgrâces, comme le pensent les gens du monde, puisque Dieu tournera tout cela en biens et en gloire pour ceux qui le supporteront avec courage. L'Apôtre termine en disant : « Ceux qu'il a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés à devenir conformes à l'image de son fils[6] » Si nous voulons nous sauver, il faut nous bien persuader qu'il est nécessaire que nous prenions la résolution de tout souffrir plutôt que de perdre la grâce divine ; car nul ne sera admis à la gloire des bienheureux, si au jour du jugement sa vie ne se trouve avoir été conforme à la vie de Jésus-Christ.

[1] Spe enim salvi facti sumus. (*Ibid.* v, 24.)

[2] Omnis qui petit, accipit. (*Matth.* VI, 8.)

[3] Spiritus adjuvat infirmitatem nostram, et postulat pro nobis. (*Rom.* VIII, 26.)

[4] Postulat, id est, facit postulare.

[5] Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (*Ibid.* v, 28.)

[6] Nam quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui. (*Ibid.* v, 29.)

XXXIII. Mais pour que les pécheurs épouvantés par cette menace ne se livrent point au désespoir à cause de leurs péchés commis, saint Paul les encourage par l'espérance du pardon : le Père éternel, dit-il, n'a point pardonné à son fils, qui s'était offert en sacrifice pour l'expiation de nos péchés, et il l'a laissé mourir, afin de pouvoir pardonner à nous autres pauvres pécheurs [1]. Il dit de plus, pour augmenter l'espérance que doivent avoir les pécheurs repentants: « Qui est-ce qui vous condamnerait? Jésus-Christ, lui qui est mort pour nous [2] ? » C'est comme s'il eût dit : Pécheurs qui détestez vos péchés, pourquoi craignez-vous d'être condamnés aux peines de l'enfer ? Quel est votre juge? qui doit vous condamner? N'est-ce point Jésus-Christ? ce Rédempteur si aimant, qui pour vous sauver s'est dévoué lui-même à l'infâme supplice de la croix, vous condamnera-t-il à la mort éternelle? devez-vous le craindre? Ajoutons néanmoins que ceci ne s'adresse qu'à cette sorte de pécheurs, qui par leur contrition, ont lavé leurs âmes dans le sang de l'agneau, comme le dit saint Jean [3].

XXXIV. O mon Jésus, si je songe à mes péchés, après vous avoir renié si souvent pour de misérables jouissances mondaines, je n'ose vous demander le paradis ; mais lorsque je vous considère suspendu à cette croix, je reprends l'espérance, car je sais que vous êtes mort sur cette croix pour expier mes péchés et obtenir pour moi ce paradis que je dédaignais. Ah ! mon doux Rédempteur, j'espère par les mérites de votre mort que vous m'avez déjà pardonné les offenses que je vous ai faites, mais dont je me repens maintenant, et à cause desquelles je voudrais mourir de douleur. Mais hélas ! je pense que bien que vous me pardonniez, il n'en sera pas moins vrai que je vous ai donné les plus grands déplaisirs, à vous, Seigneur, qui m'avez tant aimé. Ce qui est fait est fait ; mais, du

[1] Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (*Ibid.* v, 32.)

[2] Quis est qui condemnet? Christus Jesus qui mortuus est. (v, 34.)

[3] Hi sunt qui laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in sanguine agni. (*Apoc.* VII, 14.)

moins, tout ce qui me reste de vie, je veux l'employer à vous aimer de toutes mes forces, je veux vivre pour vous seul, je veux être tout à vous, tout entier à vous. Aidez-moi, Seigneur, détachez-moi de toutes les choses de la terre, donnez-moi lumière et force pour ne chercher que vous, mon unique bien, mon amour, mon tout. O Marie, espérance des pécheurs, aidez-moi aussi de vos prières. Priez, ah ! priez pour moi ; priez tant que vous ne me verrez pas tout entier à Dieu.

CHAPITRE X

DE LA PATIENCE QUE NOUS DEVONS AVOIR, EN LA COMPAGNIE DE JÉSUS-CHRIST, POUR ACQUÉRIR LE SALUT ÉTERNEL.

I. Parler de patience et de souffrances, c'est un langage qui n'est pas ordinaire et que les gens du monde n'entendent pas même ; il n'est compris que des âmes qui aiment Dieu. Seigneur, disait saint Jean de la Croix à Jésus-Christ, je ne vous demande qu'à souffrir et à être méprisé pour l'amour de vous. Sainte Thérèse s'écriait souvent: Mon Jésus, souffrir ou mourir. Sainte Marie Magdeleine de Pazzi disait : Souffrir et ne point mourir. Tel est le langage des saints épris de l'amour de Dieu ; et s'ils parlent ainsi, c'est qu'ils comprennent qu'une âme ne peut pas donner à Dieu une plus grande preuve d'amour qu'en souffrant volontiers pour lui plaire.

II. C'est aussi la plus grande preuve que Jésus nous ait donnée de son amour pour nous. Comme Dieu, il nous a aimés en nous créant, en nous comblant de biens, en nous appelant à partager la gloire dont il jouit ; mais il n'a pu faire rien de plus, pour nous prouver la force de son amour, qu'en se faisant homme, en s'assujétissant à une vie pénible et en se dévouant à une mort ignominieuse et cruelle. Et nous, comment montrerons-nous notre amour à Jésus-Christ ? sera-ce en menant une vie de plaisirs et de joies mondaines ? Nous ne saurions penser que Dieu jouit de nos souffrances, il n'est point d'une humeur si cruelle qu'il se plaise à voir les douleurs, à entendre les gémissements de ses créatures. Il est plein au

contraire d'une bonté infinie, il voudrait nous voir heureux et satisfaits, car il est tout rempli de douceur, de bienveillance et de compassion pour tous ceux qui recourent à lui, comme le dit le Psalmiste[1] Mais la malheureuse condition de notre état présent de pécheurs, et la reconnaissance que nous devons à l'amour de Jésus-Christ exigent que nous renoncions pour l'amour de lui aux délices de ce monde, et que nous embrassions avec affection la croix qu'il nous donne à porter dans cette vie, en nous engageant à le suivre dans la voie où il nous précède chargé d'une croix beaucoup plus pesante que les nôtres, afin de nous conduire à jouir, après notre mort, d'une vie heureuse qui n'aura point de fin. Dieu n'aime donc point à nous voir souffrir ; mais comme il est la souveraine justice, il ne peut pas laisser nos fautes impunies. Ainsi, pour que nous soyons punis et que nous puissions arriver un jour à la félicité éternelle, il veut que nous nous purifiions de nos fautes par la patience et que nous méritions ainsi le paradis. Quel moyen plus doux aurait pu trouver la divine providence pour que nous puissions être heureux et qu'en même temps la justice fût pleinement satisfaite?

III. Toutes nos espérances doivent donc se fonder sur les mérites de Jésus-Christ ; lui seul peut nous aider efficacement à vivre saintement et à nous sauver ; et nous ne pouvons douter que tel ne soit son désir, comme nous le dit l'Apôtre[2]. Tout cela est vrai ; mais nous ne devons pas négliger d'expier de notre côté par la pénitence les injures dont nous sommes coupables envers Dieu, et de nous rendre dignes par de bonnes œuvres de la vie éternelle. C'est ce qu'indique l'Apôtre lorsqu'il nous dit, qu'il accomplit dans sa chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ[3] La passion de Jésus-Christ ne fut donc pas entière, et elle ne suffit donc pas seule à nous sauver ? Elle fut entière et complète quant à la valeur qui lui est propre, et

[1] Quoniam tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te. (*Psalm.* LXXXV, 5.)

[2] Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra. (I *Thess.* IV, 3.)

[3] Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea. (*Coloss.* I, 24.)

elle suffirait un million de fois pour sauver tous les hommes ; toutefois pour que ses mérites nous puissent être appliqués, dit saint Thomas, nous devons agir de notre côté et souffrir avec patience les croix que Dieu nous envoie, pour nous conformer à Jésus notre chef, selon ce que le même apôtre disait aux Romains : « Ceux qu'il a connus par sa prescience et qu'il a prédestinés comme devant se rendre conformes à l'image de son fils, en sorte que celui-ci soit l'aîné entre plusieurs frères [1] » Remarquons toujours au reste, ainsi que nous le dit le même docteur Angélique, que toute la vertu de nos œuvres, de nos expiations, de nos pénitences leur vient de la passion de Jésus-Christ [2] C'est ainsi qu'on répond aux protestants qui prétendent que nos pénitences sont injurieuses à Jésus-Christ, comme si sa passion n'avait pas été suffisante pour l'expiation de nos fautes.

IV. Mais nous disons qu'afin de pouvoir participer aux mérites de Jésus-Christ, il est nécessaire que nous remplissions à tout prix les préceptes divins, bien qu'il faille employer les plus grands efforts pour ne point céder aux tentations de l'enfer. Et c'est ce que Notre-Seigneur nous a fait entendre par ces paroles : « Le royaume des cieux souffre violence, et c'est en usant de violence qu'on en fait la conquête [3] » Il faut, quand la violence des tentations l'exige, faire d'utiles efforts sur soi-même, par la pratique de la continence, par la répression des appétits déréglés, et par la mortification des sens, si l'on ne veut pas se laisser vaincre par les ennemis de notre salut. Si nous nous trouvons coupables pour des fautes commises, dit saint Ambroise, nous devons faire violence au Seigneur par nos larmes pour en obtenir le pardon [4] Saint Ambroise ajoute pour nous consoler : O heureuse violence que Dieu ne

[1] Nam quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. (*Rom.* VIII, 29.)

[2] Hominis satisfactio efficaciam habet a satisfactione Christi.

[3] Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (*Matth.* XI, 12.)

[4] Vim faciamus Domino, non compellendo, sed lacrymis exorando. (*Serm.* 5.)

punit point dans sa colère, mais qu'il accueille et qu'il récompense par sa miséricorde[1] ! Le saint docteur continue en ces termes : « Et plus cette espèce de violence sera grande, plus Jésus-Christ en saura gré. » Car pour que nous puissions un jour nous rendre maîtres du ciel dont notre Sauveur nous a ouvert les portes, il faut que d'abord nous sachions vaincre et subjuguer nos passions[2] Il est donc essentiel que nous souffrions patiemment les traverses, les persécutions, et que surtout nous triomphions des tentations et des passions, ce qui ne se fait point sans peine.

V. Le Seigneur nous enseigne que pour ne point perdre notre âme, nous devons nous tenir toujours prêts à souffrir les angoisses de la mort et la mort même ; mais en même temps il nous dit que celui qui sera ainsi disposé à combattre le trouvera auprès de lui pour auxiliaire ; lui-même combattra et vaincra pour nous nos ennemis[3] Saint Jean vit devant le trône de Dieu une grande multitude de saints, portant des vêtements blancs (car rien de souillé ne peut entrer dans le ciel), et chacun d'eux portait en main une palme, signe de martyre[4] Quoi ! tous les saints sont donc martyrs ? Oui : tous ceux qui se sauvent doivent être martyrs de sang, ou martyrs de patience, en travaillant constamment à surmonter les assauts de l'enfer et les appétits déréglés de la chair. Les plaisirs de la chair précipitent dans les enfers un nombre infini d'âmes ; il faut donc se résoudre à les mépriser malgré tout. Persuadons-nous qu'il faut que l'âme subjugue le corps, si l'on ne veut pas que le corps subjugue l'âme.

VI. Il faut donc, je le répète, des efforts constants pour se

[1] O beata violentia quæ non indignatione percutitur, sed misericordia condonatur !

[2] Quisquis enim violentior Christo fuerit, religiosior habebitur a Christo. Prius enim ipsi regnare debemus in nobis, ut regnum possimus diripere salvatoris.

[3] Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia ; et Deus expugnabit pro te inimicos tuos. (*Eccli.* IV, 33.)

[4] Post hæc vidi turbam magnam... stantes ante thronum, et in conspectu agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum. (*Apoc.* VII, 9.)

sauver. Mais, dira quelqu'un, cette force dont j'ai besoin, je ne puis me la créer moi-même, si Dieu ne me la donne par sa grâce. A cela saint Ambroise répond : Vous ne le pourrez pas, si vous ne considérez que vos seules forces ; mais si vous avez confiance en Dieu, si vous le priez de vous secourir, il vous donnera les moyens de résister à tous vos ennemis[1] Mais pour le faire, il faut souffrir, c'est inévitable. Si nous voulons entrer dans la gloire des bienheureux, il nous faut, comme nous le dit l'Ecriture, passer à travers bien des tribulations[2] Saint Jean, regardant dans le ciel la gloire des saints, entendit qu'on disait : « Ce sont ceux-là qui viennent de souffrir de grandes afflictions et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau[3] » Il est vrai que si ces saints étaient dans le ciel, c'est que le sang de l'agneau les avait lavés, mais tous cependant n'y étaient entrés qu'après avoir beaucoup souffert sur la terre.

VII. Soyez sûrs, écrivait saint Paul à ses disciples, que Dieu ne permettra jamais que vous soyez tentés au-dessus de vos forces[4] Dieu est fidèle, leur disait l'Apôtre, et comme il nous a promis un secours suffisant pour que nous puissions vaincre chacune de nos tentations, pourvu que nous lui en fassions la demande[5], il ne peut pas manquer à sa promesse. C'est une erreur condamnée dans les hérétiques, que de prétendre que Dieu nous commande des choses impossibles à observer Non, répond à cela le saint concile de Trente, Dieu n'ordonne rien d'impossible ; mais quand il ordonne, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de demander le secours nécessaire pour ce que nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes, et il vient à notre aide pour que nous puissions le

[1] Si te respicis, nihil poteris ; sed si in Domino confidis, dabitur tibi fortitudo.

[2] Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. (*Act.* XXI, 14.)

[3] Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine agni. (*Apoc.* VII, 14.)

[4] Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. (I *Cor.* X, 13.)

[5] Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis. (*Matth.* VII, 7.)

faire[1] « Les hommes, dit saint Ephrem, n'ont pas la cruauté de charger leurs bêtes de somme de plus lourds fardeaux que leurs forces ne le permettent. Comment croire que Dieu, qui aime tant les hommes, souffrirait que les tentations soient si fortes qu'ils ne puissent y résister[2]? »

VIII. « Quelque part que vous alliez, dit Thomas à Kempis, quelque croix vous y attend ; il vous est nécessaire, en quelque lieu que vous soyez, de vous armer de patience, si vous voulez vous maintenir en paix. Si vous portez votre croix de bon cœur, elle vous portera à son tour, et vous fera parvenir au but désiré[3]. » Chacun dans ce monde cherche la paix, et voudrait la trouver sans souffrir ; mais cela n'est pas possible dans l'état présent ; il faut souffrir, les croix nous attendent partout, en quelque lieu que nous portions nos pas. Mais comment trouverons-nous la paix au milieu de toutes ces croix ? Avec la patience, en embrassant sans murmure la croix qui se présente. Celui qui traîne sa croix de mauvaise grâce, dit sainte Thérèse, la trouve fort lourde, bien qu'elle soit légère, celui qui l'embrasse avec résignation n'en sent pas le poids, quelque pesante qu'elle soit. De plus, comme Thomas à Kempis vient de le dire, cette croix conduira d'elle-même le chrétien résigné au but qu'il désire, et qui est de faire la volonté de Dieu pendant cette vie, afin de pouvoir l'aimer éternellement dans l'autre. *Si libenter crucem portas, ipsa portabit te ad desideratum finem.*

IX. « Qui parmi les saints n'a pas eu de croix à porter ? demande le même auteur. La vie de Jésus-Christ a été tout entière une croix et un martyre ; et vous, vous courez après

[1] Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis. (*Sess.* VI, c. 11.)

[2] Si homines suis jumentis non plus oneris imponunt, quam ferre possint, multo minus hominibus plus tentationum imponet Deus, quam ferre queant. (*S. Ephrem. tract. de patientia.*)

[3] Crux ubique te expectat, necesse est te ubique tenere patientiam, si internam vis habere pacem. Si libenter crucem portas, ipsa portabit te ad desideratum finem. (*De imit. Ch. lib.* II, c. XII, *n.* 4 et 5.)

le plaisir[1] » Quel saint fut jamais admis dans le ciel sans s'être enrôlé sous l'étendard de la croix? Qui aurait pu y entrer sans croix, puisque la vie de Jésus-Christ notre Rédempteur et notre guide n'a été qu'un continuel martyre? Jésus innocent, saint, fils de Dieu, a voulu souffrir toute sa vie ; et nous, nous cherchons le plaisir et le repos? Pour nous donner l'exemple de la patience, il s'est volontairement dévoué à l'ignominie, aux douleurs du corps et de l'âme ; et nous voudrions nous sauver sans souffrir avec patience? Mais souffrir impatiemment, c'est un double martyre, mais martyre sans fruit et ayant pour cortége un châtiment. Et comment nous flatterons-nous d'aimer Jésus-Christ si nous ne voulons rien souffrir pour l'amour de lui, après qu'il a tant souffert pour l'amour de nous? Comment se dira-t-il disciple de Jésus crucifié, celui qui repousse ou qui n'accepte que malgré lui les fruits de la croix, c'est-à-dire les souffrances, les affronts, la pauvreté, les douleurs, les maladies et tout ce qui blesse notre amour-propre?

X. Ne perdons point courage, ayons toujours devant les yeux les plaies de Jésus-Christ ; nous y puiserons les forces nécessaires pour souffrir les maux de cette vie, non-seulement avec patience, mais encore avec joie et allégresse, comme ont fait les saints.

Vous puiserez joyeux à ces pures fontaines
D'où jaillissent des eaux qui coulent toujours pleines
Aux sources du Sauveur,

a dit Isaïe[2] Aux sources du Sauveur, c'est-à-dire, comme l'explique saint Bonaventure, dans les plaies de Jésus-Christ[3]. Ayons donc toujours les yeux fixés sur Jésus mourant, nous dit le même saint, si nous voulons vivre avec Dieu dans une

[1] Quis sanctorum sine cruce? Tota vita Christi crux fuit et martyrium ; et tu quæris gaudium?

[2] Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris. (*Isa.* XII, 3.)

[3] De fontibus salvatoris id est, de vulneribus Jesu-Christi. (*De perf. vitæ, c.* V.) (*Oper. t.* XII, *p.* 221 *b.*)

union inaltérable[1]. La dévotion consiste, selon saint Thomas[2], dans la disposition habituelle à faire avec zèle tout ce que Dieu demande de nous.

XI. Voici la belle instruction que nous donne saint Paul pour vivre toujours dans l'union avec Dieu et supporter avec résignation les traverses de la vie : « Pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne vous découragiez point et ne tombiez point dans l'abattement[3]. » L'Apôtre dit, « Pensez en vous-mêmes ; » *recogitate* ; pour souffrir en paix et avec résignation les peines présentes, il ne suffit pas de penser en courant et rarement à la passion de Jésus-Christ ; il faut y penser souvent, réfléchir chaque jour aux peines que le Seigneur a souffertes pour l'amour de nous. Et quelles peines ? *Talem sustinuit contradictionem*, il a essuyé de la part de ses ennemis une opposition telle qu'on le fit paraître, ainsi que les prophètes l'avaient prédit, le plus vil de tous les hommes, l'homme des douleurs, *novissimum virorum*, *virum dolorum* ; et qu'on le fit mourir à la fin accablé de douleurs et d'opprobres sur un gibet destiné aux scélérats. Et pourquoi Jésus-Christ voulut-il accepter cet amas de peines et d'outrages ? *Ne fatigemini animis vestris deficientes*, afin qu'en voyant tout ce qu'un Dieu a voulu souffrir pour nous donner l'exemple de la patience, nous ne perdions pas courage et que nous souffrions tout pour nous affranchir du péché.

XII. L'Apôtre continue en ces termes : « Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en combattant contre le péché[4] » Pensez, dit-il, que Jésus-Christ dans sa

[1] Semper oculis cordis sui Christum in cruce morientem videat, qui devotionem in se vult conservare. (*Ibid. p.*, 221 *a.*)

[2] (2-2, *q.* 83, *a* 1.)

[3] Recogitate enim eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes. (*Hebr.* XII, 3.)

[4] Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes. (*Hebr.* XII, 4.)

passion a versé pour vous tout son sang dans les tortures, et que les saints martyrs, à l'exemple de leur roi, ont souffert avec constance les lames ardentes appliquées à leurs membres et le fer déchirant jusqu'à leurs entrailles ; mais vous, vous n'avez pas encore donné pour Jésus-Christ une seule goutte de sang, bien que nous devions tous être toujours prêts à donner notre vie plutôt que d'offenser Dieu, comme disait saint Edmond : « J'aimerais mieux me jeter dans un bûcher allumé que de consentir à pécher contre mon Dieu [1] ; ou comme disait saint Anselme archevêque de Cantobéry : » « S'il me fallait choisir entre tous les tourments de l'enfer et un péché com mis volontairement, je n'hésiterais pas à choisir les tourments de l'enfer. »

XIII. Le lion infernal, dit saint Pierre, rôde durant toute notre vie autour de nous en cherchant à nous dévorer Armons-nous contre lui, de la pensée de la passion de Jésus-Christ [2], dit saint Thomas en commentant ce mot de l'apôtre, parce que la seule pensée de la passion de Jésus-Christ, est la meilleure défense contre toutes les tentations de l'enfer [3] Saint Ambroise, ou un autre sous son nom, a dit de son côté : « S'il y avait quelque chose de plus avantageux pour le salut des hommes que les souffrances, Jésus-Christ nous l'aurait certainement enseigné par ses paroles et ses exemples ; » mais en marchant devant nous, comme il l'a fait, avec la croix sur les épaules, il nous a bien fait voir que le moyen le plus efficace pour obtenir le salut, c'est de souffrir avec patience et avec résignation ; et il a voulu nous en donner lui-même l'exemple dans sa personne.

XIV Si nous refléchissons sur la grandeur des souffrances de Jésus-Christ, dit saint Bernard, les nôtres nous paraîtront légères [4] « Qu'est-ce que vous pourrez trouver de dur à suppor-

[1] Malo insilire in rogum ardentem quam peccatum admittere in Deum meum.

[2] Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini. (I *Petr*. IV, 1.)

[3] Armamini, quia memoria passionis contra tentationes munit et roborat.

[4] Videntes angustias Domini, levius vestras portabitis. (*S. Bern. serm*. 43, *in cant*.)

ter, dit-il ailleurs, après que vous aurez repassé dans votre mémoire les amertumes dont on a abreuvé votre divin maître[1] ? » Saint Elzéar, interrogé un jour par son épouse Delphine qui lui demandait comment il pouvait supporter si patiemment les injures : Quand je me sens outragé, lui répondit-il, je pense aux outrages que reçut mon Sauveur crucifié, et je ne cesse d'y penser que lorsque le calme est tout-à-fait rentré dans mon cœur. Les injures n'offensent pas, dit saint Bernard, ceux qui cherchent à plaire à Jésus-Christ ; elles leur sont plutôt agréables[2] Quel est celui qui n'acceptera pas avec joie les mauvais traitements, les mépris et les opprobres, s'il jette seulement les yeux sur le traitement que subit Jésus-Christ au commencement de sa passion, lorsque, dans la nuit qui précéda sa mort, il fut frappé chez Caïphe de coups de poing et de soufflets, qu'on lui cracha sur la face, et qu'après lui avoir mis un mouchoir sur les yeux, on l'appela faux prophète, comme le raconte saint Matthieu[3] ?

XV Et comment se fait-il que les martyrs aient souffert avec tant de patience les tortures que leur infligeaient les bourreaux ? on les déchirait avec des crocs de fer, on les brûlait à petit feu ; ils n'étaient donc point de chair ? ils ne sentaient donc point ? Loin de là ! mais, comme le dit Pierre Blosius, ils ne s'arrêtaient point à regarder leurs propres plaies, mais ils fixaient leurs regards sur les plaies du Rédempteur, et alors ils ne sentaient plus leurs douleurs ; non qu'ils cessassent de souffrir, mais leur amour pour Jésus-Christ leur faisait mépriser leurs souffrances[4] Car il n'est point de douleur, quelque violente qu'elle puisse être, continue le même

[1] Quid tibi durum esse poterit, cum tibi collegeris amaritudines Domini tui? (*Serm. de quadrup. deb.*)

[2] Grata ignominia crucis ei qui crucifixo ingratus non est. (*S. Bern. serm.* 25, *in cant.*)

[3] Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt ; alii autem palmas in faciem ejus dederunt, dicentes : Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit?

[4] Martyr videns sanguinem suum, non sua, sed redemptoris vulnera attendit, dolores non sentit ; nec deest dolor, sed pro Christo contemnitur.

auteur, qu'on ne puisse supporter en voyant Jésus-Christ mort sur la croix[1]. L'Apôtre nous assure que les mérites de Jésus-Christ nous ont enrichis de toute sortes de biens[2]. Mais Jésus-Christ exige que, pour obtenir toutes les grâces que nous désirons, nous recourions toujours à Dieu par la prière, et que nous le priions de nous exaucer par les mérites de son fils. Jésus lui-même nous promet que si nous nous conduisons ainsi, son père nous accordera ce que nous lui demanderons[3] Ainsi faisaient les martyrs ; quand la douleur des tortures devenait trop aiguë, ils avaient recours à Dieu qui leur accordait la patience et la force de résister. Saint Théodore, martyr, avait supporté de longues tortures ; mais quand on enfonça sur ses plaies des fragments de poterie rougis au feu, ses douleurs lui devenant intolérables, il pria Jésus-Christ de lui donner la force de souffrir ce nouveau tourment, ce qui lui fut accordé.

XVI. Nous n'avons donc point à nous effrayer de tous les combats que nous aurons à soutenir contre le monde et le démon : pourvu que nous soyons attentifs à recourir à Jésus-Christ par la prière, il nous obtiendra la patience dans nos maux, la persévérance dans le bien, et enfin une bonne mort. C'est au moment de la mort surtout qu'on éprouve le plus d'angoisses ; Jésus seul peut nous donner la force de les supporter avec patience et de nous les rendre méritoires. Les tentations que nous suscite l'enfer sont violentes surtout en ces moments, où nous voyant approcher du terme de notre vie, le démon s'acharne tout particulièrement à nous perdre. On rapporte de saint Elzéar que, durant une maladie très-dangereuse, il eut à soutenir des combats horribles contre les démons, quoiqu'il eût mené constamment une sainte vie, au point qu'étant relevé de maladie, il dit qu'aux approches de

[1] Nihil enim tam amarum ad mortem est quod morte Christi non sanetur.

[2] In omnibus divites facti estis in illo. (I *Cor.* I, 5.)

[3] Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Jo.* XVI, 23.)

la mort les tentations sont extrêmement dangereuses, mais que Jésus-Christ, par le mérite de sa passion, leur fait perdre leur force. Aussi saint François voulut-il, au moment de sa mort, se faire lire la passion, et saint Charles Borromée, en pareille circonstance, fit placer autour de lui plusieurs images de la passion, à la vue desquelles il rendit son âme bénie.

XVII. Jésus-Christ, dit saint Paul, a voulu souffrir la mort, *ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum, et liberaret eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti*[1] ; de sorte qu'en mourant il s'est proposé de renverser par sa mort la puissance du démon qui avait auparavant l'empire de la mort, et de nous délivrer ainsi de son esclavage et de la crainte de la mort éternelle. Puis saint Paul ajoute : *Unde debuit, per omnia fratribus similari, ut misericors fieret... in eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*[2]. Jésus-Christ a voulu par conséquent prendre toutes les conditions et les infirmités de la nature humaine, à l'exception néanmoins de l'ignorance, de la concupiscence et du péché ; et pourquoi ? *ut misericors fieret*, afin qu'éprouvant en lui-même nos misères, il se rendît envers nous plus compatissant (car les misères se connaissent beaucoup mieux quand on les éprouve que lorsqu'on les considère seulement) ; et qu'ainsi il devînt plus porté à nous secourir quand nous sommes tentés pendant la vie et surtout à l'heure de la mort. A cela revient encore cette pensée de saint Augustin déjà rapportée dans notre chapitre v, n. 19 : « Si, vous trouvant surpris par la mort, vous éprouvez du trouble et de l'inquiétude, ne vous abandonnez pas pour cela au désespoir, ou ne vous croyez pas réprouvé pour cela seul, puisque c'est pour vous ôter cette pensée que Jésus-Christ a voulu être troublé lui-même à la vue de la mort[3]. »

[1] (*Hebr.* II, 14-15.) — [2] (*Ibid.* 17-18.)

[3] Si imminente morte turbaris, non te existimes reprobum, nec te desperationi abjicias ; ideo enim Christus turbatus est in conspectu suæ mortis. (*In Joan tract.* LX, *n.* 5.)

XVIII. A l'heure donc de notre mort, l'enfer mettra tout en œuvre pour nous faire désespérer de la miséricorde divine, en mettant sous nos yeux tous les péchés de notre vie ; mais le souvenir de la mort de Jésus-Christ nous donnera la force nécessaire pour nous confier en ses mérites et regarder la mort sans effroi. *Per mortem suam*, dit saint Thomas en commentant le texte de l'Apôtre, *Christus abstulit timorem mortis; quando enim considerat homo, quod filius Dei mori voluit, non timet mori.* Quand nous considérons que le fils de Dieu a voulu souffrir la mort pour nous obtenir le pardon de nos péchés, nous cessons de craindre la mort, et nous désirons plutôt mourir. La mort était pour les gentils un objet d'épouvante, parce que, dans leur opinion, avec la vie ils perdaient tous les biens ; mais la mort de Jésus-Christ nous a donné l'espérance fondée que si nous mourons en état de grâce, nous passerons de la mort à la vie éternelle. Saint Paul nous fait voir dans le passage suivant combien cette espérance est raisonnable : *Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum; quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[1] *?* L'Apôtre nous dit donc que le Père éternel a livré pour nous tous son propre fils à la mort, afin de nous enrichir de toutes sortes de biens : *omnia nobis donavit*, c'est-à-dire qu'en nous donnant Jésus-Christ, il nous a donné le pardon, la persévérance finale, son amour, une bonne mort, la vie éternelle, en un mot tous les biens.

XIX. Ainsi, quand le démon cherche à nous effrayer, durant notre vie ou au moment de notre mort, en nous représentant les péchés de notre jeunesse, répondons-lui avec saint Bernard : *Quod ex me mihi deest, usurpo mihi ex visceribus Domini mei*[3] Le mérite qui me manque pour entrer dans le paradis, je le prends dans les mérites de Jésus-Christ, qui a voulu souffrir et mourir précisément pour me procurer cette gloire éternelle que je ne méritais pas. *Deus est qui justificat*, dit saint Paul ; *quis est qui condemnet? Christus Jesus qui mortuus est, imo*

[1] (*Rom.* VIII, 32.)— [2] *Cant.* (*In serm.* LXI, *n.* 4.)

qui et resurrexit, qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis[1] Ces paroles de l'Apôtre sont très-consolantes pour les pécheurs. C'est Dieu qui nous pardonne et qui nous justifie par sa grâce ; or, si Dieu nous rend justes, qui pourra nous condamner comme coupables? quel est d'ailleurs celui qui doit nous condamner? *Christus Jesus qui mortuus est*, etc. Jésus-Christ nous condamnera-t-il donc, lui qui, plutôt que de nous condamner, s'est livré lui-même pour expier nos péchés[2] ?

XX. Il s'est chargé de nos péchés et il s'est livré à la mort pour nous délivrer des dangers de ce monde et nous faire parvenir à son royaume, où, ainsi que le dit saint Paul, il fait encore l'office d'avocat en intercédant pour nous auprès de son père : *Etiam interpellat pro nobis.* Saint Thomas dit, en expliquant ces paroles de l'Apôtre, que Jésus-Christ intercède pour nous dans le ciel en présentant à son Père les plaies qu'il s'est laissé faire pour notre amour ; et saint Grégoire ne fait pas difficulté d'affirmer, ce que pourtant quelques autres n'osent admettre, que notre Rédempteur, comme homme, même depuis qu'il est mort, prie à proprement parler pour l'Eglise militante, c'est-à-dire pour les fidèles[3] Avant saint Grégoire le Grand, saint Grégoire de Nazianze avait dit de même : « Il intercède, c'est-à-dire, il supplie en faisant pour nous l'office de médiateur[4] » Saint Augustin a dit aussi, dans son commentaire sur le psaume XXIX[5], que Jésus prie pour nous dans le ciel, non pour nous obtenir quelques nouvelles grâces, puisqu'il a obtenu, tandis qu'il était sur la terre, tout ce qu'il pouvait obtenir pour nous, mais il prie en tant qu'il exige de son Père, en vertu de ses mérites, le salut d'avance obtenu aussi bien que promis. Et quoique le Père ait remis à Jésus-Christ

[1] (*Rom.* VIII, 33-34.)
[2] Dedit semetipsum pro peccatis nostris, ut eriperet nos præsenti sæculo nequam? (*Gal.* I. 4.)
[3] Quotidie orat Christus pro ecclesia. (*In psalm. pœn.* 5.)
[4] Interpellat, id est, pro nobis mediationis ratione supplicat. (*Orat. Theol.* IV, *n.* 14.)
[5] (*In Psal.* XXIX, *Enarr. n.* 1 *et seq.*)

toute sa puissance, Jésus cependant, comme homme, ne peut en user que dépendamment de son Père. Au reste, l'Eglise n'est point dans l'usage de prier Jésus-Christ d'intercéder pour nous, parce qu'elle se plaît à voir en lui ce qu'il y a de plus digne, c'est-à-dire la divinité, et pour cette raison elle le prie comme son Dieu de lui donner en personne ce qu'elle lui demande.

XXI. Mais revenons à notre sujet, c'est-à-dire à la confiance que nous devons avoir en Jésus-Christ par rapport à notre salut. Ce généreux maître qui nous a rachetés au prix de son sang, dit encore saint Augustin, ne veut pas que nous nous perdions ; et si nos fautes nous séparent de Dieu et nous font mériter d'être rejetés de lui, notre Sauveur ne laisse pas de faire valoir en notre faveur le prix du sang qu'il a versé pour nous[1] Suivons donc avec confiance le conseil que saint Paul nous donne de courir par la patience dans la carrière qui nous est ouverte, en jetant les yeux sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, qui dans la vue de la joie éternelle qui lui était proposée, a souffert sur la croix, en méprisant la honte (attachée à ce supplice)[2] L'Apôtre dit : *Per patientiam curramus ad certamen*, etc., parce qu'il nous servirait à peu de chose de commencer, si nous ne continuions de combattre jusqu'à la fin : voilà pourquoi il dit : *Per patientiam curramus*, parce que ce sera la patience que nous montrerons à supporter les fatigues de ce combat, qui nous vaudra la victoire, ainsi que la couronne promise au vainqueur.

XXII. Cette patience aura même pour nous l'effet d'une cuirasse qui nous protégera contre les atteintes de nos ennemis ; mais comment obtiendrons-nous cette vertu précieuse? Nous l'obtiendrons en tenant les yeux constamment fixés,

[1] Qui nos tanto pretio redemit, non vult perire quos emit... Si peccata nostra separant nos, pretium suum non contemnit. (*Serm.* 30, *de temp.*)

[2] Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta. (*Hebr.* XII, 1-2.)

comme nous le dit l'Apôtre[1], sur Jésus crucifié, tant que durera notre combat ; car, dit encore saint Augustin : Jésus a méprisé les biens de la terre pour nous enseigner à les mépriser, et nous avertir de ne pas chercher en eux le bonheur ; il a souffert tous les maux pour nous apprendre à ne pas craindre les misères de la terre, puisqu'il s'est soumis lui-même à tous les maux qui nous affligent : la pauvreté, la faim, la soif, la faiblesse, l'ignominie, la douleur et la mort[2]. Ensuite par sa résurrection glorieuse, il a voulu nous montrer à ne point craindre la mort, parce que, si nous lui sommes fidèles, nous obtiendrons par notre mort la vie éternelle qui délivre de tous les maux et comble de tous les biens. Les paroles du texte de l'Apôtre cité tout à l'heure[3], signifient que Jésus-Christ est pour nous l'auteur de la foi, puisqu'il nous enseigne tout ce que nous devons croire, et qu'en même temps il nous donne la grâce pour que nous croyions. Il est aussi le consommateur de la foi, c'est-à-dire celui qui en accomplit les promesses, puisqu'il nous promet de nous faire jouir un jour de la vie éternelle à laquelle il nous dit maintenant de croire. Et afin que nous ne puissions douter de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et du désir qu'il a de nous sauver, l'Apôtre ajoute : *Qui proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*, paroles que saint Jean Chrysostome explique de la manière suivante : Jésus pouvait nous sauver en vivant sur la terre heureux et tranquille ; mais pour nous prouver davantage son affection pour nous, il a choisi une vie pénible et une mort ignominieuse.

XXIII. Ames amantes de Jésus-Christ crucifié, tâchons donc, tout le temps qui nous reste à vivre, d'aimer notre aimable Rédempteur, et de souffrir pour lui après qu'il a tant souffert

[1] Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. (*Hebr.* XII, 2.)

[2] Omnia bona terrena contempsit Christus, ut contemnanda esse monstraret ; omnia terrena mala sustinuit, quæ sustinenda præcipiebat : ut neque in illis quæreretur felicitas, neque in istis infelicitas timeretur. (*S. Aug. de Catech. rud.*)

[3] Auctorem fidei et consummatorem Jesum.

pour nous, et demandons-lui sans cesse, avec instance, qu'il nous accorde le don de son saint amour. Oh ! que nous serions heureux, si nous parvenions à ressentir pour Jésus un ardent amour ! Dans une lettre que le vénérable père Vincent Carrafa, ce grand serviteur de Dieu, écrivait à des jeunes gens studieux et dévots, il s'exprimait ainsi : « Pour réformer toute notre vie, il est nécessaire d'apporter tous nos soins à la pratique de l'amour divin ; l'amour de Dieu, quand il entre dans un cœur et qu'il réussit à le posséder, suffit pour le purifier de tout amour désordonné et le rendre tout d'un coup obéissant et pur. Un cœur pur,a dit saint Augustin,est un cœur vide de toute affection terrestre[1] *Qui amat, amat*, dit saint Bernard, *et aliud cupit nihil,* ce qui signifie que celui qui aime Dieu ne désire rien autre chose que de l'aimer, et qu'il bannit de son cœur tout ce qui n'est point Dieu. Ainsi un cœur vide devient un cœur plein, c'est-à-dire plein de Dieu qui lui apporte avec lui tous les biens, et alors les affections terrestres n'y trouvant point de place, n'ont pas la force de l'entraîner. Quelle force en effet peuvent avoir sur nous les plaisirs de la terre, quand nous jouissons des consolations divines ? Que peut l'ambition des vains honneurs, ou le désir des richesses, si nous avons l'honneur d'être aimés de Dieu, et si nous commençons à jouir en partie des richesses du paradis ? C'est pourquoi, pour mesurer les progrès que nous avons faits dans les voies célestes, observons si nous en avons fait dans l'amour de Dieu ; si, par exemple, nous faisons fréquemment des actes d'amour pour lui, si nous parlons souvent de l'amour divin, si nous tâchons d'insinuer cet amour aux autres, si nos dévotions n'ont pas d'autre objet que de plaire à Dieu, si nous souffrons avec résignation, et pour plaire à Dieu, les traverses, les infirmités, les douleurs, l'indigence, le mépris et les persécutions. Les saints disent qu'une âme qui aime Dieu véritablement a besoin d'aimer autant que de respirer, car la vie de l'âme tant dans le temps présent que dans l'éternité, consiste à aimer Dieu, notre bien suprême.

[1] Cor purum, est cor vacuum omni cupiditate.

XXIV. Mais soyons persuadés que nous n'arriverons jamais à ressentir un grand amour pour Dieu, que par le moyen de Jésus-Christ et par une dévotion particulière pour sa passion, qui nous a fait rentrer en grâce avec Dieu. Car c'est par lui, nous dit l'Apôtre, que nous avons accès auprès du Père[1] Tout accès près de lui nous serait fermé sans Jésus-Christ qui nous ouvre la porte, nous introduit auprès de son père, et par ses propres mérites obtient pour nous le pardon des péchés, et toutes les grâces qui nous sont nécessaires. Que nous serions malheureux si nous n'avions Jésus-Christ ! Ah ! qui pourra jamais louer et payer dignement l'amour et la bonté que ce bon Rédempteur nous a montrés en mourant pour nous soustraire à la mort[2] ? On trouve à peine quelqu'un qui veuille mourir pour un homme juste[3], nous dit l'Apôtre ; et Jésus-Christ, ajoute-t-il, a voulu donner sa vie pour nous, tandis que nous étions criminels à ses yeux[4]

XXV L'Apôtre nous dit ensuite que si nous sommes bien déterminés à vouloir aimer Jésus-Christ à tout prix, nous devons attendre de lui faveur et assistance. « Car, ajoute-t-il, si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son fils, à plus forte raison, étant maintenant réconciliés avec lui, nous serons sauvés par la vie de ce même fils[5] » Que ceux qui aiment Jésus-Christ tiennent pour entendu que c'est faire injure à l'amour du Sauveur pour nous que de craindre qu'il ne veuille nous refuser les grâces nécessaires pour nous sauver Afin que le souvenir de nos péchés ne nous fasse pas manquer de confiance, saint Paul continue ainsi : « Mais il n'en est pas de la grâce comme du péché : car, si par le péché d'un seul, plusieurs sont morts, la

[1] Quoniam per ipsum habemus accessum... ad patrem. (*Ephes.* II, 18.)

[2] (*Rom.* V, 7.)

[3] Vix enim pro justo quis moritur ; nam pro bono forsitan quis audeat mori?

[4] Cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus, Christus pro nobis mortuus est. (*Ibid.* V, 8.)

[5] Si enim, cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem filii ejus, multo magis reconciliati salvi erimus in vita ipsius. (*Ib.* 10.)

miséricorde et le don de Dieu s'est répandu beaucoup plus abondamment sur plusieurs, par la grâce d'un seul homme, qui est Jésus-Christ[1] » Il veut par là nous faire entendre que le don de la grâce que le Rédempteur a acquise pour nous par sa passion, nous fait plus de bien que le péché d'Adam ne nous a fait de mal, puisque les mérites de Jésus-Christ ont plus de pouvoir pour nous faire aimer de Dieu que le péché d'Adam n'a d'efficacité pour nous en faire haïr : *Ampliora adepti per ineffabilem Christi gratiam*. En résumé, nous avons, comme l'a dit saint Léon, *quam per diaboli amiseramus invidiam* (*Serm.* 1. *de Ascens.*), nous avons plus gagné par la grâce ineffable de Jésus-Christ, que nous n'avions perdu par la malice du démon.

XXVI. Terminons. Ames dévotes, aimons Jésus-Christ ; aimons ce Rédempteur qui nous a tant aimés et qui semble ne pouvoir rien faire de plus que ce qu'il a fait pour gagner notre amour. Il suffit de savoir que pour l'amour de nous il a voulu mourir consumé de douleur sur une croix, et que non content de ce premier sacrifice, il nous a laissé son corps et tout lui-même dans le sacrement de l'eucharistie, pour se faire notre aliment, avec son sang pour breuvage, ce même sang qu'il a répandu pour nous sur la croix. Trop ingrats serons-nous, non-seulement si nous l'offensons, mais encore si nous ne l'aimons que faiblement, et que nous ne lui consacrions pas tout notre amour

XXVII. O mon Jésus, que ne puis-je me consumer tout entier pour, vous comme vous vous êtes consumé tout entier pour moi ! Mais puisque vous m'avez tant aimé, que vous avez tant fait pour être aimé de moi, faites que je ne sois plus ingrat envers vous, et je le serais si j'aimais autre chose que vous. Vous m'avez aimé sans réserve, je veux vous aimer de même. J'abandonne tout, je renonce à tout pour me donner tout à vous, et n'avoir pas dans mon cœur d'autre amour que

[1] Sed non sicut delictum ita et donum ; si enim unius delicto multi mortui sunt, multo magis gratia Dei et donum, in gratia unius hominis Jesu Christu in plures abundavit. (*Ibid.* 15.)

le vôtre ; acceptez-moi, mon amour, par pitié, sans vous souvenir de tous les déplaisirs que je vous ai donnés, ne voyez au contraire en moi qu'une de ces brebis égarées pour lesquelles vous avez versé votre sang : *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine tuo redemisti.* Oubliez, mon Sauveur bien-aimé, toutes mes offenses passées. Châtiez-moi comme vous le voudrez, épargnez-moi seulement le châtiment de ne plus vous aimer ; faites ensuite de moi ce qu'il vous plaira, privez-moi de tout, excepté de vous, mon unique bien, faites-moi entendre ce que vous voulez de moi, pour qu'avec votre grâce je le puisse accomplir ; faites que j'oublie tout pour ne plus me souvenir que de vous ; faites que je ne pense à autre chose qu'à vous aimer et à vous servir. Regardez-moi avec cet amour que vous aviez pour moi lorsque vous étiez agonisant sur le Calvaire, et exaucez-moi. Je mets en vous toutes mes espérances, mon Jésus, mon Dieu, mon tout. O Vierge sainte, ma mère et mon espérance, recommandez-moi à votre fils, et obtenez pour moi que je lui sois fidèle jusqu'à ma mort.

HUIT MÉDITATIONS

TIRÉES DES RÉFLEXIONS PRÉCÉDENTES

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

HUIT MEDITATIONS

TIRÉES DES RÉFLEXIONS PRÉCÉDENTES

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE MÉDITATION

La passion de Jésus-Christ est notre consolation.

Qui peut nous consoler dans cette vallée de larmes mieux que Jésus crucifié ? Dans le remords que nous cause le souvenir de nos péchés, qui peut adoucir les douleurs que nous en ressentons, si ce n'est Jésus-Christ qui a voulu se donner lui-même à la mort pour payer notre dette ? *Dedit semetipsum pro peccatis nostris*[1]

S'il nous arrive des persécutions, des pertes de biens ou d'honneur, des injures, des calomnies, qui peut mieux nous encourager à souffrir avec résignation et avec patience, que Jésus-Christ méprisé, calomnié, pauvre, mourant, nu et abandonné de tous sur une croix infâme ?

Dans les maladies, qui nous console mieux que l'aspect du crucifix ? Si nous sommes malades, nous nous trouvons étendus sur un bon lit ; et Jésus-Christ agonisant sur la croix où il mourut, n'a pas d'autre lit que cette croix même où il était suspendu à trois clous, ni d'autre oreiller pour reposer sa tête

[1] (*Gal.* I, 4.)

affligée, que cete cruelle couronne d'épines qui le tourmente jusqu'à la mort.

Nous voyons alors autour de nous nos parents, nos amis qui nous plaignent et cherchent à nous distraire : Jésus mourut au milieu de ses ennemis qui cherchaient à augmenter l'amertume de ses derniers moments par des injures et d'amers sarcasmes en le traitant de malfaiteur et de séducteur. Certainement rien ne saurait aussi bien alléger les peines d'un malade, surtout s'il se trouve abandonné, que l'aspect de Jésus crucifié. Unir alors ses souffrances à celles de son Rédempteur est le plus grand soulagement que puisse éprouver un malade.

Dans les angoisses même les plus fortes de la mort, telles que celles que peuvent nous causer les assauts du démon, le souvenir de nos péchés, la crainte de ce terrible compte qu'il faut bientôt rendre, la seule consolation que peut avoir le mourant c'est d'embrasser le crucifix et de lui dire : Mon Jésus, mon Rédempteur, vous êtes mon amour et mon espérance.

En un mot, tout ce que nous recevons de grâces, lumières, inspirations, saints désirs, affections pieuses, douleur des péchés, actes d'amour de Dieu, espérance du paradis : tout cela, c'est autant de dons, autant de fruits de la passion de Jésus-Christ.

Ah ! mon Jésus, quelle espérance pourrais-je avoir, moi qui tant de fois ai déserté votre bannière et mérité l'enfer; d'aller au milieu de tant de vierges innocentes, de saints martyrs, d'apôtres, de séraphins, jouir de votre présence dans la céleste patrie, si vous, mon Sauveur, n'étiez pas mort pour moi ? C'est votre passion qui, malgré mes péchés, me fait espérer que j'irai un jour en la compagnie des saints, et de votre sainte mère, chanter vos miséricordes, vous rendre grâces et vous aimer à jamais dans le paradis. C'est là, mon Jésus, ce que j'espère. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME MÉDITATION

Combien tout ce que nous devons à Jésus-Christ nous oblige de l'aimer.

Gratiam fidejussoris non obliviscaris, dedit enim pro te animam suam. N'oubliez pas le bienfait de qui s'est fait votre caution ; car c'est comme sa vie qu'il a donnée pour vous [1] Dans cet homme qui s'est fait ainsi caution pour son ami, le commun des interprètes aiment à voir Jésus-Christ qui, connaissant notre impuissance à satisfaire la justice divine pour nos péchés, *oblatus est quia ipse voluit* [2], c'est-à-dire s'est engagé volontairement à payer pour nous, et a payé effectivement nos dettes par son sang et par sa mort : *Dedit pro te animam suam.*

Le sacrifice de la vie de tous les hommes ensemble n'aurait point suffi pour expier les injures faites par nous à la majesté divine. L'offense faite à un Dieu ne pouvait être réparée que par un Dieu ; et c'est là ce qu'a fait Jésus-Christ. *In tantum melioris testamenti sponsor factus est Jesus* [3] En répondant pour l'homme, dit l'Apôtre, et en payant de son sang la dette contractée par nous enuers Dieu, Jésus par ses mérites a obtenu de Dieu ce nouveau pacte : que si l'homme observe sa loi, il gagnera la grâce divine et la vie éternelle. Et c'est là précisément ce qu'a exprimé Jésus-Christ lui-même, quand il a dit en instituant l'Eucharistie : « Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang [4] ; » faisant entendre par là que ce calice de son sang, était l'acte ou l'écrit qui garantissait la convention nouvelle, conclue entre Dieu et Jésus-Christ, et en vertu de laquelle les hommes qui en rempliraient les conditions obtiendraient la grâce et la vie éternelle.

En conséquence le Rédempteur, poussé par son amour pour nous, a satifait en toute rigueur à la justice divine en souffrant pour nous les peines qui nous étaient dues.

[1] (*Eccli.* XXIX, 19.) — [2] (*Isa.* LIII, 7.) — [3] (*Hebr.* VII, 22.)
[4] Hic calix novum testamentum est in meo sanguine. (I *Cor.* XI, 25.)

Il avait pris sur lui nos maux et nos langueurs ;
Il a porté vraiment le poids de nos douleurs,

a dit Isaïe[1] ; et tout cela fut un effet de son amour. « Il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous, » a dit l'Apôtre[2] « Pour racheter un esclave, il ne s'est pas épargné lui-même, » a dit saint Bernard[3] O misérables Juifs, pourquoi attendez-vous encore votre Messie promis par les prophètes? Il est actuellement venu, et vous lui avez donné la mort. Malgré cela votre Rédempteur est tout prêt à vous pardonner, car il est venu sauver ceux qui étaient perdus, a-t-il dit lui-même dans saint Matthieu[4]

Saint Paul a dit que pour nous délivrer de la malédiction que nous avions méritée par nos péchés, Jésus s'est chargé des malédictions qui nous étaient dues ; et ce fut pour cela qu'il a voulu mourir de la mort de ceux qui se trouvaient maudits, comme ceux à qui l'on infligeait le supplice de la croix[5]

Quelle gloire ne serait-ce pas pour un pauvre paysan que des corsaires auraient jeté dans les fers, si son prince daignait le racheter au prix de tout un royaume ! Mais combien plus grande n'est pas notre gloire, de nous voir rachetés par Jésus-Christ au prix de son sang même dont une seule goutte vaut plus que mille mondes? « Ce n'est pas, dit saint Pierre, au prix de métaux corruptibles, tels que l'or et l'argent, que nous avons été rachetés ; mais nous l'avons été au prix du sang de l'agneau sans tache, de cet agneau divin qui est Jésus-Christ[6] » En conséquence saint Paul nous représente que nous nous rendrions coupables d'injustice envers notre Sauveur, si nous disposions de nous selon notre volonté, au lieu de ne

[1] Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit. (*Isa.* LIII, 4.)
[2] Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.
[3] Ut servum redimeret, sibi ipsi non pepercit.
[4] Venit salvum facere quod perierat. (*Matth.* XVIII, 2.)
[5] Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum, quia scriptum est : Maledictus omnis qui pendet in ligno. (*Gal.* III. 13.)
[6] Non corruptibilibus auro et argento redempti estis... sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi. (I *Petr.* I, 19.)

le faire que selon la sienne, et si nous nous réservions quelque chose, mais surtout si nous prenions des libertés du genre de celles qui offensent Dieu ; car nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes, mais nous appratenons à Jésus-Christ qui nous a rachetés à un grand prix [1].

Ah ! mon Rédempteur, quand même je répandrais tout mon sang et donnerais mille vies pour vous, que serait-ce en comparaison de votre amour qui vous a fait donner votre sang et votre vie pour moi ? Mon divin Jésus, donnez-moi la force d'être à vous le reste de ma vie, et de n'aimer que vous. Marie, recommandez-moi à votre fils.

TROISIÈME MÉDITATION

Jésus, l'homme de douleur et sachant la souffrance.

Virum dolorum et scientem infirmitatem [2]. C'est ainsi que le prophète Isaïe appelle notre Rédempteur. Salvien, considérant les douleurs de Jésus-Christ, s'écrie : O amour de mon Jésus, je ne sais comment vous appeler [3] ; vous avez été bien doux pour nous, puisque vous avez continué à nous aimer si fort après toutes nos ingratitudes ; mais vous avez été bien cruel pour vous-même, puisque vous vous êtes dévoué à une existence si pénible et à une mort horrible pour expier nos péchés.

Le docteur angélique saint Thomas dit que Jésus, pour nous sauver de l'enfer, a pris à sa charge les douleurs et les opprobres à leur plus haut degré [4]. C'eût été assez qu'il souffrît la plus légère douleur pour apaiser la justice divine ; mais non, il a voulu endurer les injures les plus humiliantes, les douleurs les plus âpres, pour nous faire comprendre la malice de nos péchés et l'amour qu'il nous gardait dans son cœur.

[1] An nescitis quoniam... non estis vestri? Empti enim estis pretio magno. (I *Cor.* VI, 19 et 20.)

[2] (*Isa.* LIII, 3.)

[3] O amor, quid te appellem nescio, dulcem an asperum? utrumque esse videaris.

[4] Assumpsit dolorem in summum, vituperationem in summum.

Dolorem in summum, les douleurs à leur plus haut degré ; c'est pour cela qu'il a dit, comme le rapporte saint Paul : « Vous m'avez accommodé un corps[1] » Le corps de Jésus-Christ lui avait été fait par son Père exprès pour souffrir ; ses chairs étaient à l'excès sensibles et délicates ; sensibles à la douleur, et si délicates que le moindre coup faisait une plaie ; en un mot, ce corps sacré avait été tout fait pour souffrir

Toutes les douleurs que Jésus a subies, jusqu'à sa mort, lui ont été présentes dès le premier moment de son incarnation ; il les a toutes vues, toutes embrassées pour accomplir la volonté de Dieu qui voulait qu'il s'immolât pour notre salut. Me voici, ô mon Dieu, dit-il, prêt à tout endurer pour vous obéir[2] ; et c'est par cette offrande de lui-même, dit l'Apôtre, qu'il a obtenu pour nous la grâce divine[3]

Mais qui vous engage, Seigneur, à sacrifier si douloureusement votre vie pour notre salut ? C'est son amour pour nous qui l'y engage, répond saint Paul. « Il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous[4] » Il s'est livré, *Tradidit* : c'est l'amour qui lui a fait livrer sa poitrine aux verges des bourreaux, sa tête aux épines, sa face aux soufflets et aux crachats, ses pieds et ses mains aux clous, sa vie à la mort.

Si vous voulez voir un *homme de douleurs*, regardez Jésus sur la croix. Le voilà supendu à trois crocs de fer ; tout le poids de son corps porte sur les plaies de ses pieds et de ses mains ; tous ses membres souffrent sans recevoir aucun soulagement. Les trois heures que le Sauveur reste vivant sur la croix sont trois heures d'une cruelle agonie, trois heures d'une douleur qui consumait sa vie, et qui réellement la consuma, de sorte que l'homme des douleurs est mort épuisé de douleurs sans mélange.

[1] Corpus autem aptasti mihi. (*Hebr.* x, 5.)

[2] Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. (*Ib.* 9.)

[3] In qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel. (*Ib.* 10.)

[4] Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.

Quel est donc le chrétien, ô mon Jésus, qui croyant que vous êtes mort sur la croix, pourra vivre sans vous aimer ? comment ai-je pu moi-même passer tant d'années tout occupé à offenser un Dieu qui m'a tant aimé ? Oh ! que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir jamais offensé ? Amour de mon cœur, mon Rédempteur, je voudrais mourir pour vous, puisque vous êtes mort pour moi. Je vous aime, mon Jésus, et ne veux aimer que vous.

QUATRIÈME MÉDITATIOM

Jésus traité comme le dernier de tous les hommes.

Il n'avait en ses traits nul éclat glorieux,
Rien qui plaise aux regards ou qui frappe les yeux.
Le dernier des humains, sans aucune apparence,
L'homme de la douleur et sachant la souffrance [1].

Ce grand prodige s'est fait voir un jour sur la terre : le fils de Dieu, le roi du ciel, le maître de l'univers traité comme le plus vil de tous les hommes. Jésus-Christ a voulu être méprisé et humilié sur la terre, dit saint Anselme, au point de ne pouvoir l'être davantage. Il fut traité de manant, *nonne hic est fabri filius* [2] ? On le méprisa à cause de sa patrie : *An a Nazareth potest aliquid boni esse* [3] ? On le regarda comme un insensé : *Insanit, quid eum auditis* [4] ? On l'appela gourmand et ivrogne : *Ecce homo devorator et bibens vinum* [5]. On le qualifia de magicien : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia* [6]; d'hérétique : *Nonne bene dicimus nos quia samaritanmus es tu* [7] ?

Ce fut durant sa passion qu'il reçut les plus grands outrages. Il fut alors traité de blasphémateur ; quand il eut déclaré qu'il était le fils de Dieu, Caïphe s'écria : « Vous venez d'en-

[1] Vidimus eum despectum et novissimum virorum, virum dolorum. (*Isa.* LIII, 2 et 3.)
[2] (*Matth.* XIII, 55.) — [3] (*Joan.* I, 46.)
[4] (*Joan.* X, 20.) — [5] (*Luc.* VI, 34.)
[6] (*Matth.* IX, 34.) — [7] (*Joan.* VIII, 48.)

tendre le blasphème ; que vous en semble ? Ils répondirent : Il mérite la mort[1] » Dès ce moment on commença à lui cracher sur le visage, à le frapper, à le souffleter[2] Alors se vérifia la prophétie d'Isaïe :

Insulté je n'ai pas détourné mon visage
Des plus cruels affronts, des crachats odieux[3].

Il fut aussi traité de faux prophète : « Prophétise, Christ, et dis-nous qui t'a frappé[4] » Ce n'était point assez de tant d'ignominies que souffrit le Sauveur durant cette nuit funeste, il lui fallut encore subir la douleur d'entendre son disciple Pierre le renier et jurer qu'il ne l'avait jamais connu.

Allons, âmes dévotes, trouver notre divin maître affligé dans cette prison où il est abandonné de tous, et où il n'est entouré que d'ennemis qui l'outragent à l'envi. Remercions-le de ce qu'il souffre pour nous. Consolons-le par notre repentir des offenses que nous lui avons faites, puisque nous aussi, par le passé, nous nous sommes unis à ses bourreaux pour le mépriser, et pour le renier en commettant le péché.

Mon aimable Rédempteur, je voudrais mourir de douleur, quand je pense que j'ai rempli de tant d'amertume votre cœur si plein d'amour pour moi. Oubliez tant de déplaisirs que je vous ai donnés, et jetez sur moi un regard amoureux, comme celui que vous jetâtes sur Pierre, après qu'il vous eut renié, et qui lui fit tant d'impression qu'il pleura son péché tout le reste de sa vie.

Auguste fils de Dieu ! amour infini qui souffrez pour ces mêmes hommes qui vous haïssent et vous maltraitent, vous que les anges adorent, et qui êtes la majesté infinie, vous auriez fait aux hommes un grand honneur, quand même vous

[1] Ecce nunc audistis blasphemiam ; quid vobis videtur ? At illi respondentes dixerunt : Reus est mortis. (*Matth.* XXVI, 65 et 66.)
[2] Tunc expuerunt in faciem ejus, etc. (*Ib.* 67.)
[3] Corpus dedi percutientibus, etc. (*Isa.* L, 6.)
[4] Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit? (*Matth.* XXVI, 68.)

n'auriez fait rien de plus que de les admettre à vous baiser les pieds : mais, Dieu de bonté, comment avez-vous pu consentir à être, cette nuit-là, le jouet de cette populace ? O mon Jésus, qui vous êtes soumis à tant de mépris, faites que je sois méprisé pour vous. Comment pourrais-je refuser de l'être, en voyant que vous, qui êtes mon Dieu, avez tant enduré de mépris pour mon amour ? Ah ! mon Jésus crucifié, faites-vous connaître et faites-vous aimer.

Mais, hélas ! c'est compassion de voir quel mépris font les hommes de la passion de Jésus-Christ. Combien y en a-t-il, même parmi les chrétiens, qui pensent aux douleurs et aux ignominies que le Rédempteur a souffertes pour nous ? C'est à peine si dans les derniers jours de la semaine sainte, pendant lesquels l'Eglise, par ses chants funèbres et lamentables, par le dépouillement des autels, par l'office des ténèbres et par le silence des cloches, cherche à nous rappeler la mort de Jésus-Christ ; c'est à peine, dis-je, si l'on s'occupe alors de la passion, comme à la dérobée, pour n'y plus penser le reste de l'année, comme si la passion de Jésus n'était qu'une fable, ou comme s'il était mort pour d'autres que pour nous. O Dieu ! quelle sera dans l'enfer la peine des damnés, lorsqu'ils verront tout ce que Jésus a fait pour les sauver, et tout ce qu'ils ont fait pour se perdre. Mon Jésus, ne permettez pas que je sois du nombre de ces malheureux. Non ; je ne cesserai jamais de penser à l'amour qui vous a porté à souffrir tant de peines et d'ignominies pour moi. Aidez-moi, Seigneur, à vous aimer, et à me rappeler continuellement les preuves que vous m'avez données de votre amour.

CINQUIÈME MEDITATION

Vie désolée de Jésus-Christ.

La vie de notre généreux Rédempteur a été toute semée de désolations, sans aucun soulagement. C'est elle qu'a dépeinte Jérémie en la représentant comme une mer d'amertume, sans

une seule goutte de consolation[1] Le Seigneur dit un jour à sainte Marguerite de Cortone qu'il n'avait pas eu dans toute sa vie une seule consolation sensible.

La tristesse qu'il éprouva au jardin de Gethsémani, et dont il dit lui-même qu'elle était mortelle[2], ne l'affligea pas seulement alors ; elle l'avait saisi dès le premier moment de son incarnation ; toutes les souffrances qu'il devait éprouver jusqu'à sa mort lui ayant été toujours présentes.

Mais ce qui le tourmenta le plus durant toute sa vie, plus que l'aspect des tortures qui lui étaient destinées, ce fut de voir tous les péchés que les hommes devaient commettre après sa mort. Il était venu pour effacer par sa mort les péchés du monde et pour sauver nos âmes de l'enfer ; et, malgré cette mort accompagnée de tant de souffrances, il voyait toutes les iniquités qui se commettraient sur la terre, et dont chacune, vue par lui distinctement, lui causait une douleur immense tant qu'il vécut ici-bas, comme le dit saint Bernardin de Sienne[3] Ce fut cette douleur qu'il avait, comme dit le psalmiste[4], constamment devant les yeux, qui le tient affligé toute sa vie. Saint Thomas dit que la vue des péchés des hommes et de la perte de tant d'âmes dans toute la suite des siècles, fut pour Jésus-Christ le sujet d'une douleur qui surpassa celle de tous les pénitents, y compris même ceux dont la mort n'a pas d'autre cause.

Les martyrs ont beaucoup souffert des chevalets, des crocs de fer, des lames de métal rougies au feu ; mais Dieu leur accordait toujours quelque satisfaction intérieure qui adoucissait leurs douleurs ; mais parmi tous les martyrs aucun n'a éprouvé d'aussi cruelles tortures que Jésus, puisque la douleur de Jésus fut une douleur sans mélange, et sa tristesse une tristesse sans le moindre soulagement. La douleur de Jésus-Christ, a dit

[1] Magna est enim velut mare contritio tua. (*Thren.* II, 13.)
[2] Tristis est anima mea usque ad mortem.
[3] Ad quamlibet culpam singularem habuit aspectum.
[4] Dolor meus in conspectu tuo semper. (*Psalm.* XXXVII, 18.)

le Docteur angélique, a dû être d'autant plus grande, qu'elle était plus pure de tout mélange[1]

Telle fut la vie de notre Rédempteur, et telle fut sa mort ; une désolation complète. Mourant sur la croix et se trouvant privé de tout secours, il cherchait vainement quelqu'un qui le consolât : *Sustinui qui me consolaretur, et non inveni*[2]. Il ne trouva pour lors que des railleurs et des blasphémateurs. Si tu es le fils de Dieu, disait l'un, descends maintenant de la croix. Il a sauvé les autres, disait un autre, et il ne peut se sauver lui même. Alors Notre-Seigneur, au comble de l'affliction, se voyant abandonné de tous, se tourna vers son Père ; mais voyant que son Père l'abandonnait aussi, il s'écria en laissant échapper cette douce plainte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[3] ? »

Ainsi mourut notre Sauveur, comme il l'avait prédit par David, submergé dans une tempête d'ignominie et de douleur : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*[4]

Quand nous nous sentons profondément affligés, prenons courage en pensant à la mort désolée de Jésus-Christ ; offrons-lui alors nos propres désolations, et unissons nos douleurs à celles qu'il souffrit sur le Calvaire, malgré son innocence et pour l'amour de nous.

O mon Jésus ! qui ne vous aimerait, vous voyant ainsi mourir au sein des douleurs pour expier nos péchés ? Je suis, hélas ! un de vos bourreaux, car je vous ai affligé tout le temps de votre vie par la vue que vous aviez de mes péchés. Mais puisque vous m'appelez à la pénitence, cédez-moi au moins une partie de cette douleur que vous avez ressentie de mes fautes dans votre passion. Comment pourrais-je chercher des plaisirs, moi qui vous ai causé tant de peine ? Non, je ne vous demande

[1] Magnitudo doloris Christi, consideratur ex doloris et mœstitiæ puritate. (3 *P. pu.* 46, *a.* 6.)

[2] (*Ps.* LXVIII, 21.)

[3] Clamavit Jesus voce magna dicens : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? (*Matth.* XXVII, 43.)

[4] (*Ps.* LXVIII, 3.)

ni plaisirs ni délices, je ne vous demande que des larmes et de la douleur ; faites que, pendant les jours qui me restent, je ne cesse de pleurer les déplaisirs que je vous ai donnés. J'embrasse vos pieds, ô mon Jésus crucifié et désolé, et c'est ainsi que je veux mourir O Marie ! mère affligée, priez Jésus pour moi.

SIXIÈME MÉDITATION

Affronts que reçut Jésus-Christ dans sa passion.

Les plus grands affronts que Jésus eut à subir eurent lieu à sa mort. Il reçut d'abord celui de se voir abandonné de tous ses chers disciples bien-aimés, dont l'un le trahit, un autre le renia, tous, quand il fut arrêté dans le jardin, s'enfuirent lâchement [1]. Puis les Juifs le présentèrent à Pilate en le lui donnant pour un malfaiteur digne du dernier supplice [2] Après cela, Hérode le traite d'insensé [3]

Interrogés ensuite par Pilate s'ils veulent gracier Jésus ou Barabbas, qui n'était rien de moins qu'un voleur et un assassin, les Juifs répondent à grands cris : Non pas lui, mais Barabbas [4] Il est battu de verges comme un esclave, car c'était là un supplice réservé aux esclaves [5] Puis on fit de lui son jouet, comme d'un roi de théâtre, en lui mettant sur la tête une couronne d'épines, en le saluant ainsi du nom de roi et en lui crachant au visage [6]. Enfin on le condamna à mourir entre deux scélérats, ainsi que l'avait prédit Isaïe, que son nom fut compté parmi les scélérats [7]

[1] Tunc discipuli ejus relinquentes eum omnes fugerunt. (*Marc.* XIV, 50.)

[2] Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum. (*Jo.* XVIII, 30.)

[3] Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba. (*Luc.* XXIII, 11.)

[4] Clamaverunt ergo rursum omnes dicentes : Non hunc, sed Barabbam. (*Jo.* XVIII, 4.)

[5] Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit. (*Joan.* XIX, 1.)

[6] Illudebant sic dicentes : Ave, rex Judæorum ; et expuentes in eum, etc. (*Matth.* XXVII, 29-30.)

[7] Et cum sceleratis reputatus est. (*Isa.* LIII, 12.)

En un mot, il mourut crucifié, c'est-à-dire qu'il périt du supplice le plus infâme, et qui ne s'infligeait en ce temps-là qu'aux plus vils malfaiteurs. Parmi les Hébreux, celui qui mourait crucifié était censé maudit de Dieu et des hommes[1]. Ainsi que l'écrivait saint Paul aux Galates, il s'est rendu lui-même malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois[2]. Et renonçant à la vie heureuse et brillante qu'il pouvait mener sur cette terre, le Rédempteur a préféré une vie et une mort de souffrances[3]

Ainsi se vérifia dans Jésus la prophétie de Jérémie, qu'il vivrait et mourrait abreuvé d'opprobres[4] Ce qui a fait dire à saint Bernard : « O le comble de l'abaissement en même temps que de la grandeur ! ô l'opprobre des hommes et la gloire des anges[5] ! » Ah ! comment le premier de tous est-il devenu le dernier[6] ? Saint Bernard finit en disant que c'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes qui a tout fait[7]

O mon Jésus ! sauvez-moi ; ne permettez pas qu'après avoir été racheté par vous au prix de tant de douleurs et d'amour, j'aille en enfer vous haïr et maudire votre amour même. Cet enfer, je l'ai mérité bien souvent, puisque j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous obliger à me punir, tandis que vous faisiez tout ce que vous pouviez pour m'obliger à vous aimer. Mais puisque dans votre bonté vous avez daigné m'attendre, et que vous continuez à me demander mon amour, oui, je vous aimerai dorénavant de tout mon cœur et sans réserve ; aidez-moi à tenir ma résolution. Et vous, Marie, mère de Dieu, accordez-moi l'appui de vos prières.

[1] Factus pro nobis maledictum.

[2] Quia scriptum est : Maledictus homo qui pendet in ligno. (*Galat.* III, 13.)

[3] Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta. (*Hebr.* XII, 2.)

[4] Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis. (*Thren.* III, 30.)

[5] O novissimum et altissimum ! opprobrium hominum et gloriam angelorum ! *Serm. de pass. Dom. n.* 3.)

[6] Itane summus omnium imus factus est omnium ! (*Ibid.*)

[7] O amoris vim ! Quis hoc fecit ? amor.

SEPTIÈME MÉDITATION

Jésus en croix.

Jésus en croix ! quel spectacle ce fut pour les anges du ciel de voir un Dieu crucifié ! et quelle impression doit faire sur nous l'aspect du roi de l'univers attaché à un gibet, couvert de plaies, méprisé et maudit de tous, agonisant et mourant de douleur sans aucune consolation !

O Dieu ! pourquoi donc souffre-t-il ainsi, ce divin Sauveur, innocent et saint ? il souffre pour payer la dette des hommes. Où vit-on jamais exemple d'un tel dévouement, le maître souffrant pour ses esclaves, le pasteur pour ses brebis, le créateur pour ses créatures ?

Jésus sur la croix, voilà bien l'homme de douleurs prédit par Isaïe, *virum dolorum*. Le voilà sur cet infâme gibet, accablé d'afflictions en son corps et en son âme. Au-dehors, il est déchiré par les verges, par les épines, par les clous, tous ses membres ont leur douleur propre, le sang coule de tout son corps ; au-dedans, il est plein de tristesse, il est désolé, car tous l'abandonnent, son Père lui-même : et ce qui le tourmente encore plus, c'est l'horrible tableau de tous les péchés qu'après sa mort commettront ces mêmes hommes qu'il a rachetés de son sang.

O mon Rédempteur ! vous m'avez vu, moi aussi, au milieu de tous ces ingrats, vous avez vu tous mes péchés ; j'ai contribué à vous affliger sur la croix au moment même où vous mouriez pour moi. Oh ! fussé-je mort, et ne vous eussé-je jamais offensé !

Mon Jésus, mon espérance, la mort m'effraie, quand je songe au compte que je devrai vous rendre de toutes mes fautes ; mais votre mort m'encourage et me laisse espérer le pardon. Je me repens de tout mon cœur de vous avoir méprisé. Mais si par le passé je ne vous ai point aimé, je vous aimerai le reste de ma vie ; je ferai tout, je souffrirai tout pour

vous plaire : mais aidez-moi, vous, mon Rédempteur, mort pour moi sur la croix.

Vous avez dit, Seigneur, que lorsque vous seriez élevé sur la croix, vous attireriez à vous tous les cœurs[1] En mourant crucifié pour nous, vous avez déjà attiré à vous bien des cœurs, qui pour vous ont tout laissé, biens, parents, patrie, la vie même. Ah ! attirez aussi à vous mon pauvre cœur, qui, par un effet de votre grâce, ne désire aujourd'hui que votre amour ; ne souffrez pas que je continue d'aimer la boue de la terre, comme je l'ai fait jusqu'ici. O mon Rédempteur ! puissé-je, délivré de toute affection terrestre, ne me souvenir que de vous et n'aimer que vous ! J'espère tout cela de votre grâce. Vous connaissez mon impuissance ; aidez moi, je vous prie, par les mérites de la mort douloureuse que vous avez subie sur le Calvaire. Mort de Jésus, amour de Jésus, prenez toutes mes pensées, toutes mes affections ; faites que dorénavant je n'aie d'autre volonté que de plaire à Jésus. Très-aimable Seigneur, exaucez-moi par les mérites de votre mort. Exaucez-moi aussi, ô Marie, mère de miséricorde ; priez pour moi, car vos prières peuvent me rendre saint, et c'est mon espérance.

HUITIEME MÉDITATION

Jésus mort sur la croix.

Chrétien, lève les yeux ; vois sur ce gibet le corps inanimé, mais encore sanglant de Jésus-Christ. La foi t'enseigne que c'est là ton créateur, ton sauveur, ton libérateur, ta vie, celui qui t'aime plus que tout autre ne peut t'aimer, celui qui seul peut te rendre heureux.

Oui, mon Jésus, je le crois ; c'est vous qui m'avez aimé de toute éternité, sans aucun mérite de ma part, malgré même la prévision que vous aviez de mon ingratitude : c'est par un

[1] Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum. (*Joan.* XII, 32.)

effet seul de votre bonté que vous m'avez donné l'être. Vous êtes mon sauveur par votre mort vous m'avez délivré de l'enfer que j'ai si souvent mérité ; vous êtes ma vie par la grâce que vous m'avez donnée, et sans laquelle j'aurais encouru la mort éternelle. Vous êtes mon père, mon tendre père : vous m'avez pardonné avec miséricorde les offenses que je vous ai faites. Vous êtes mon trésor : vous m'avez enrichi de lumières et de faveurs, au lieu des châtiments que je méritais. Vous êtes mon espérance, car hors de vous je ne puis espérer aucun bien. Vous êtes mon seul, mon véritable ami ; il suffit de dire que vous êtes mort pour moi. En un mot, vous êtes mon Dieu, mon bien suprême, mon tout.

Hommes ! hommes ! aimons Jésus-Christ, aimons un Dieu qui s'est immolé tout entier pour nous. Il a sacrifié les honneurs qui l'attendaient sur cette terre, les richesses et les délices dont il pouvait jouir ; il s'est contenté d'une vie humble, pauvre, tourmentée, et, pour expier par ses douleurs tous nos péchés, il a répandu tout son sang, et il est mort dans un océan d'amertume, de douleur et d'opprobre.

Mon fils ! dit à chacun de nous le Rédempteur du haut de la croix, mon fils, que pouvais-je faire pour toi plus que de mourir ! Cherche dans le monde quelqu'un qui t'ait plus aimé que moi, ton Dieu et ton Seigneur. Aime-moi donc, au moins pour me payer de l'amour que j'ai eu pour toi.

O mon Jésus, comment puis-je penser que ce sont mes péchés qui vous ont conduit à ce gibet ignominieux, et ne point pleurer sans cesse pour avoir ainsi dédaigné votre amour ! Comment puis-je vous voir attaché à cette croix, et ne pas vous aimer de toutes mes forces ?

Mais comment se fait-il que vous soyez mort pour nous tous, afin qu'aucun de nous ne vive plus pour lui-même [1], et qu'au lieu de vivre seulement pour vous aimer et vous glori-

[1] Et pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, etc. (II *Cor.* v, 15.)

fier, je n'aie vécu que pour vous affliger et vous offenser ?

O mon Seigneur crucifié, oubliez tous les déplaisirs que je vous ai donnés ; je m'en repens de tout mon cœur ; par l'effet de votre grâce, attirez-moi tout à vous. Je ne veux plus vivre pour moi-même, mais seulement pour vous, qui m'avez tant aimé, et qui méritez tout mon amour. Je me donne à vous sans réserve ; je renonce aux honneurs, aux plaisirs de cette terre, je m'offre à souffrir pour l'amour de vous tous les maux qu'il vous plaira de m'envoyer. Vous qui me donnez cette bonne volonté, donnez-moi aussi, je vous en conjure, la force d'exécuter ma promesse. Agneau de Dieu, immolé sur la croix, victime d'amour, Dieu tout amour ! ah ! puissé-je mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi ! O mère de Dieu, Marie, obtenez pour moi la grâce de consacrer tout ce qui me reste de vie à l'amour de votre très-aimable fils.

MÉDITATIONS

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE

MEDITATIONS

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHBIST

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE

MÉDITATION POUR LE DIMANCHE

De l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné en souffrant pour nous.

I. Depuis la venue de Jésus-Christ, le temps de la crainte a cessé, c'est maintenant le temps de l'amour, comme l'a prédit le prophète : *Tempus tuum tempus amantium* [1] Car nous avons vu Dieu mourir pour nous : *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis* [2] Dans l'ancienne loi et avant l'incarnation du Verbe, l'homme pouvait douter de l'amour de Dieu pour lui ; mais après l'avoir vu mourir pour lui sur un infâme gibet, il ne peut plus douter qu'il n'en soit tendrement aimé. Eh ! qui pourra jamais comprendre cet excès d'amour qui a porté le fils de Dieu à se charger de l'expiation de nos péchés? Et pourtant cela est de foi, et nous devons dire avec le Prophète :

Il avait pris sur lui nos maux et nos langueurs ;
Il a porté vraiment le poids de nos douleurs.
Or il était meurtri pour nos iniquités,
Brisé pour nos forfaits et nos impiétés [3].

[1] (*Ezech.* XVI, 6.) — [2] (*Ephes.* V, 2.)
[3] Vere languores nostros ipse tulit, et languores nostros ipse portavit... Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. (*Isa.* LIII 4. 5.)

Tout cela a été l'ouvrage du grand amour qu'il nous porte : *Dilexit nos, lavit nos in sanguine suo* [1] Afin de nous purifier des souillures de nos fautes, il a voulu verser tout son sang et nous en faire un bain de salut. O miséricorde infinie, ô amour infini d'un Dieu !

Ah ! mon Rédempteur, vous n'en avez que trop fait pour m'obliger à vous aimer, et je serais bien ingrat si je ne ne vous aimais de tout mon cœur. O mon Jésus, je vous ai dédaigné, parce que je n'ai pas songé à votre amour ; mais vous ne m'avez pas oublié. Je vous ai abandonné, et vous êtes venu après moi : je vous ai offensé, et vous m'avez pardonné. Je vous ai offensé encore, et vous m'avez pardonné de nouveau. Ah ! Seigneur, par cet amour que vous m'avez montré du haut de votre croix, attachez-moi étroitement à vous par les douces chaînes de votre amour, mais attachez-moi de manière que je ne puisse plus me séparer de vous. Je vous aime, ô bien suprême, et je veux toujours vous aimer.

II. Ce qui doit nous engager le plus à aimer Jésus-Christ, c'est moins la contemplation de tout ce qu'il a souffert pour nous que l'intention qu'il a eue en souffrant des peines aussi grandes : il a voulu nous montrer son amour et gagner nos cœurs : *In hoc cognovimus caritatem Dei, quoniam ille animam pro nobis posuit* [2]. Il n'était pas nécessaire pour nous sauver que Jésus souffrît autant ni qu'il mourût pour nous : une seule goutte de son sang, une seule larme aurait suffi. Cette goutte de sang, cette larme d'un homme-Dieu pouvait sauver mille mondes ; mais il a voulu que tout son sang fût versé, il a voulu que sa vie s'épuisât au milieu des tortures et des opprobres, pour nous faire connaître tout son amour, et nous obliger à l'aimer. *Caritas Christi urget nos*, la charité de Jésus-Christ nous presse, nous dit saint Paul [3] Il ne dit pas : la passion, il ne dit pas : la mort, mais il dit : La charité de Jésus-Christ, c'est-à-dire son amour, nous oblige et nous presse de l'aimer Et qu'étions-nous, Seigneur, pour que vous ayez voulu acheter notre amour à un si

[1] (*Apoc.* I, 5.) — [2] (I *Joan.* III, 16.) — [3] (II *Cor.* V, 14.)

haut prix? *Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est*[1] Ainsi, mon Jésus, vous êtes mort pour nous, afin que nous vivions pour vous et pour vous aimer Mais, ô mon pauvre Seigneur, souffrez que je vous nomme ainsi, vous êtes bien aimable, et vous avez beaucoup souffert pour vous aimer des hommes ; et combien y en a-t-il parmi eux qui vous aiment? Je les vois tous occupés à aimer les uns les richesses, d'autres les honneurs, un autre les plaisirs ; celui-ci ses parents, ses amis, celui-là aime jusqu'aux animaux ; mais d'hommes qui vous aiment, vous qui seul méritez notre amour, combien j'en vois peu! Ah ! que je sois du nombre de ces derniers, et si j'ai eu autrefois le malheur de vous offenser en m'attachant aux vils objets de la terre, aujourd'hui je vous aime par-dessus tout. O mon Jésus, les souffrances que vous avez endurées pour l'amour de moi m'obligent à vous aimer ; mais ce qui m'y excite encore davantage, c'est de penser que vous n'avez voulu tant souffrir que pour me prouver mieux votre amour et acquérir le mien. Oui, très-aimable Seigneur, c'est par amour que je me donne tout à vous ; vous êtes mort pour l'amour de moi, je mourrai pour l'amour de vous, au moment et de la manière que vous le voudrez. Acceptez mon amour, faites, par votre grâce, qu'il soit digne de vous.

III. Rien n'est plus capable de nous enflammer de l'amour divin que de considérer la passion de Jésus-Christ. Les plaies de Jésus-Christ, dit saint Bonaventure, toutes plaies d'amour, sont des traits qui vont blesser les cœurs les plus durs, des flammes qui embrasent les âmes les plus froides : *O vulnera corda saxea vulnerantia, et mentes congelatas inflammantia!* Une âme qui croit et qui songe à la passion de Jésus-Christ, ne peut ni l'offenser, ni s'empêcher de l'aimer ; de l'aimer même avec excès, quand elle voit un Dieu qui semble fou d'amour, comme le dit saint Laurent Justinien : *Vidimus sapientiam amoris nimietate infatuatam.* Aussi les gentils, quand on leur parlait de la pas-

[1] *Ibid.)*

sion du Sauveur, la traitaient de folie : *Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam*[1] Comment serait-il possible, disaient-ils, qu'un Dieu tout-puissant et très-heureux ait voulu mourir pour ses créatures ?

O Dieu d'amour, généreux ami des hommes, comment est-il possible, dirons-nous aussi, nous qui croyons qu'il est mort réellement pour nous, comment est-il possible que tant de bonté, tant d'amour ne trouvent pas dans les hommes plus de reconnaissance ? On dit communément : L'amour se paie avec de l'amour ; mais avec quel amour pourra-t-on jamais payer le vôtre ? il faudrait qu'un autre vous-même fît pour vous ce que vous avez fait pour nous. O croix, ô plaies, ô mort de Jésus ! vous m'obligez à l'aimer. Dieu éternel, infiniment aimable, je vous aime et ne veux vivre désormais que pour vous. Ah ! dites-moi ce que vous voulez de moi : je veux le faire tout entier Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

MÉDITATION POUR LE LUNDI

La sueur de sang et l'agonie de Jésus dans le jardin des Oliviers.

I. Notre généreux Rédempteur, aux approches de l'heure de sa mort, se rendit au jardin de Gethsémani, où de lui-même il ouvrit l'acte douloureux de sa passion, en permettant à la crainte, au dégoût et à la tristesse de l'envahir ; *Cœpit pavere, tædere, contristari et mœstus esse.* Il commença par ressentir une grande crainte de la mort et des souffrances qui devaient l'accompagner. Tous les instruments de son supplice se retracèrent vivement à son imagination, les verges, les épines, les clous, non les uns après les autres, mais tous à la fois ; il se mit en particulier sous les yeux cette mort sans consolation qui l'attendait, et l'abandon absolu où il se trouverait, de telle sorte qu'épouvanté de ce funeste appareil d'outrages, de tor-

[1] (I *Cor.* I, 25.)

tures et d'ignominie, il pria le Père éternel de l'en préserver: *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste*[1]. Eh! comment? n'est-ce pas Jésus-Christ lui-même qui a tant désiré souffrir et mourir pour nous, en disant: « Je dois être baptisé d'un baptême, et comme je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse[2]! Peut-il donc craindre ces douleurs et cette mort? Ah! sans doute il voulait mourir pour nous, mais afin que nous ne crussions pas que la vertu de sa divinité enlevait à sa mort son cortége de souffrances, il fit cette prière à son Père, pour nous apprendre que non-seulement il mourait pour l'amour de nous, mais encore qu'il mourait d'une mort si douloureuse que la seule idée l'en épouvantait.

Au premier tourment de notre affligé Seigneur, vint se joindre alors une grande tristesse, au point qu'il déclara lui-même qu'elle suffisait pour lui donner la mort: *Tristis est anima mea usque ad mortem*[3] Mais, Seigneur, ne pouvez-vous pas, si vous le voulez, vous soustraire à la mort que les hommes vous préparent? Pourquoi donc vous affligez-vous? Ah! il le pouvait, mais ce qui l'affligeait, ce n'était pas tant les tourments de sa passion que la vue de nos péchés. Il était venu sur la terre pour effacer les péchés, et malgré sa passion, les hommes allaient se souiller encore de toute sorte de péchés et de crimes: ce fut là ce qui le réduisit à cette agonie cruelle durant laquelle il sortit de son corps une sueur de sang si abondante, que la terre en fut baignée autour de lui: *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*[4] Oui, telle fut son affliction, parce que dans ce moment il eut devant les yeux tous les péchés que les hommes commettraient après sa mort, les haines, les larcins, les blasphèmes, les impudicités, les sacriléges; et comme chaque péché se présentait à sa pensée avec sa malice particulière, ce

[1] (*Matth*. XXVI, 29.)
[2] Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur? (*Luc*. XII, 50.)
[3] (*Matth*. XXVI, 38. — [8] (*Luc*. XXII, 44.)

furent comme autant de bêtes féroces qui lui déchirèrent le cœur. C'est donc là, disait-il sans doute alors, ô hommes, la récompense que vous donnez à mon amour? Oh ! si je vous voyais reconnaissants et fidèles, avec combien d'allégresse j'irais présentement à la mort ! Mais après tant de douleurs que j'aurai endurées, voir tant de péchés se commettre après tant d'amour, tant d'ingratitude, ah ! c'est là ce qui me fait suer le sang de mes veines.

Ce furent donc mes péchés, ô mon bien-aimé Jésus, qui vous causèrent alors tant d'affliction. Si j'étais moins coupable, vous auriez donc moins souffert ! Plus j'ai pris de plaisir à vous offenser, plus j'ai augmenté alors votre chagrin. Et comment est-ce que je ne meure pas aujourd'hui de douleur, quand je pense que j'ai payé votre amour en vous causant un surcroît de tristesse, en affligeant, moi aussi, ce cœur qui m'a tant aimé ? Je me suis fait honneur d'être reconnaissant envers les créatures, et je n'ai eu pour vous que de l'ingratitude. O mon Jésus, pardonnez-moi : je me repens de tout mon cœur.

III. Jésus se voyant chargé de tous nos péchés, *procidit in faciem suam*[1] Il se prosterna la face contre terre, comme s'il n'eût oser lever les yeux vers le ciel, et il pria longuement, *prolixius orabat*. Alors, Seigneur, vous priâtes pour moi le Père éternel de me pardonner, et vous offrîtes votre sang en expiation.

Comment, ô mon âme, ne te rends-tu pas à tant d'amour ? Comment peux-tu croire ces choses, et en aimer d'autres que Jésus-Christ? Jette-toi donc aux pieds de ton Seigneur agonisant, et dis-lui : Mon cher Rédempteur ! ah ! comment avez-vous pu aimer celui qui vous a tant offensé ? comment avez vous pu souffrir la mort pour moi, en voyant mon ingratitude? Ah ! faites-moi part de cette douleur que vous ressentîtes dans le jardin. Maintenant je déteste tous mes péchés. J'unis toute l'horreur que j'en éprouve à celle qu'ils vous firent éprouver alors. O amour de mon Jésus, tu es mon amour ! Sei-

[1] (*Matth.* XXVI, 39.)

gneur, je vous aime, et pour l'amour de vous je souffrirai avec joie toutes les peines et la mort même. Par le mérite de l'agonie que vous avez eue dans le jardin, donnez-moi la persévérance. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

MÉDITATION POUR LE MARDI

Jésus est arrêté et livré aux Juifs.

I. Judas arrive au jardin, il trahit son maître par un baiser ; les soldats se jettent sur Jésus avec insolence, et ils le traitent comme un malfaiteur : *Comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum*[1] Un Dieu chargé de liens ! et pourquoi? par qui est-il ainsi lié? par ses créatures. Anges du ciel, qu'en dites-vous? et vous, mon Jésus, pourquoi le souffrez-vous? *O rex regum, quid tibi et vinculis*? s'écrie saint Bernard, qu'y a-t-il de commun entre des liens d'esclaves et de criminels, et le roi des rois, le saint des saints ? Mais puisque les hommes osent vous attacher, pourquoi, vous qui êtes tout-puissant, ne brisez-vous pas ces liens, ne vous mettez-vous pas à l'abri des tourments que ces barbares vous apprêtent? Mais ce ne sont pas ces liens qui vous serrent ; non, c'est l'amour que vous avez pour nous qui vous retient, c'est lui qui vous condamne à mourir.

Homme, dit saint Bonaventure, regarde comme ces chiens traitent Jésus : on le presse, on le pousse, on l'attache ; on le frappe ; et Jésus, cet innocent agneau, se laisse conduire au sacrifice sans résistance. Et vous, disciples, que faites-vous? pourquoi n'accourez-vous pas pour le tirer des mains de ses ennemis? pourquoi, du moins, ne l'accompagnez-vous pas chez les juges pour défendre son innocence? Mais ses disciples, aussitôt qu'ils l'ont vu saisi, ont pris la fuite et l'ont abandonné : *Tunc discipuli ejus, relinquentes eum, omnes fugerunt*[2] O mon Jésus, qui prendra donc votre défense, si ceux que vous aimez le plus vous abandonnent? Mais, hélas! cet outrage

[1] (*Joan.* XVIII, 12.) — [2] (*Marc.* XIV, 50.)

qu'ils vous font subir ne finira pas avec votre passion. Combien d'âmes, après avoir été admises au nombre de vos disciples, après avoir reçu de vous des grâces spéciales, vous abandonneront pour quelque passion mondaine, ou par respect humain, ou pour se livrer à de sales plaisirs ! Malheureux que je suis ! ne suis-je pas moi-même un de ces ingrats ? O mon Jésus, pardonnez-moi, je ne veux plus vous quitter ; je vosu aime, et je perdrais la vie plutôt que de perdre volontairement votre grâce.

II. Conduit devant Caïphe, Jésus fut interrogé sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus répondit qu'il n'avait jamais parlé en secret, mais en public, et que tous ceux qui l'entouraient pouvaient rendre témoignage de ce qu'il avait enseigné : *Ego palam locutus sum mundo... ecce hi sciunt quæ dixerim ego*[1] A cette réponse, un des ministres, le traitant de téméraire, lui donna un soufflet en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife[2] ? » O patience de mon Seigneur ! une réponse aussi douce méritait-elle un aussi grand affront en présence de tant de gens et du pontife lui-même, qui, en gardant le silence, semble approuver la conduite de cet homme qu'il aurait dû punir. Mon Jésus, vous avez tout souffert pour expier les affronts que vous avez reçus de moi-même ; je vous en rends grâces. Père éternel, pardonnez-moi par les mérites de votre fils, mon Rédempteur ; je vous aime plus que moi-même.

Le pontife inique interroge de nouveau Jésus, et lui demande au nom du Dieu vivant, s'il est véritablement le fils de Dieu. Par respect pour le nom de Dieu, Jésus déclare qu'il l'est effectivement ; et alors Caïphe, déchirant ses vêtements, s'écrie que Jésus a blasphémé, et tous aussitôt répondent qu'il mérite la mort[3] Oui, mon Sauveur, vous méritez la mort, car vous vous êtes chargé de satisfaire pour moi, qui mérite la mort éternelle. Mais, puisque en mou-

1 (*Joan.* XVIII, 81.)
2 Sic respondes pontifici? (*Ibid.* 22.)
3 At illi respondentes dixerunt : reus est mortis. (*Matth.* XXXVI, 66.)

rant vous m'avez rendu la vie, il est bien juste que tout le reste de ma vie soit consacré à vous servir : je vous aime et ne désire aimer que vous. Quelque affront que je reçoive, je le supporterai pour l'amour de vous, puisque vous, le plus grand des rois, vous avez permis qu'on vous traitât comme le plus vil des hommes. Ah ! par le mérite des mépris que vous avez soufferts, faites que je souffre patiemment ceux qu'on fera de moi.

III. Le conseil des prêtres ayant déclaré que Jésus-Christ méritait la mort, la soldatesque brutale se mit à le maltraiter toute la nuit ; des coups de pied, des coups de poing, des soufflets, des crachats sur la figure, rien ne fut épargné ; on le traita comme un homme que la justice aurait d'avance déclaré infâme[1] Ils se moquaient ensuite de lui, en lui disant. Prophétise, Christ, et dis nous qui t'a frappé[2] Ah ! mon bien-aimé Jésus ils vous maltraitent, et vous vous taisez : tel qu'un agneau, vous souffrez tout sans vous plaindre[3] Mais si ces hommes ne vous connaissent pas, moi, je vous reconnais pour mon souverain et mon Dieu, et je proteste que je comprends fort bien que tout ce que vous souffrez, vous le souffrez pour l'amour de moi. Je vous en rends grâces, ô mon Jésus, et je vous aime de tout mon cœur.

Dès que le jour fut venu, on conduisit Jésus chez Pilate pour le faire condamner. Pilate le trouva innocent ; mais, pour se délivrer des Juifs qui continuaient de vociférer, il envoya Jésus à Hérode. Celui-ci s'attendait à lui voir opérer des prodiges ; il questionna Jésus avec beaucoup de curiosité. Jésus dédaigna de lui faire aucune réponse. Le roi le traita pour lors avec beaucoup de mépris ; il le fit couvrir d'une robe blanche, comme celles qu'on mettait aux fous, et il le renvoya à Pilate. O sagesse éternelle, ô mon Jésus, il vous manquait cet

[1] Tunc expuerunt in faciem ejus et colaphis eum ceciderunt. *(Matth.* XUVI, 27.)

[2] Prophetiza nobis, Christe, qui est qui te percussit? *(Ibid.* v, 68.*)*

[3] Quasi agnus coram tondente se obtumescet, et non operiet os suum. *(Isa.* LIII, 7.*)*

affront d'être traité de fou ! Et moi qui, comme Hérode, vous ai longtemps méprisé, ah ! ne me punissez pas comme vous le punîtes, en me privant de vos réponses. Hérode ne vous connaissait pas pour être ce que vous étiez, et moi je vous connais pour être mon Dieu ; il ne se repentit pas de vous avoir injurié, et moi je me repens de tout mon cœur des injures que je vous ai faites ; Hérode ne vous aimait point, et moi je vous aime par-dessus tout ! Ah ! ne me refusez pas vos inspirations ; indiquez-moi ce qu'il faut que je fasse, et je ferai tout avec le secours de votre grâce. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

MÉDITATION POUR LE MERCREDI

Sur la flagellation de Jésus-Christ.

I. Pilate, voyant que les Juifs s'acharnaient à demauder la condamnation de Jésus, crut les satisfaire en le condamnant à être battu de verges[1] Ce juge inique avait imaginé que par là il apaiserait les Juifs ; mais ce fut contre Jésus que tourna cet expédient, car les Juifs ne doutant pas qu'après la flagellation Pilate ne remît Jésus en liberté, comme il en avait montré l'intention par ces paroles : Je le renverrai libre après l'avoir corrigé[2], les Juifs s'adressèrent aux bourreaux, et ils les engagèrent à prix d'argent à pousser l'exécution si loin que Jésus y laissât la vie. Entre, mon âme, dans le prétoire de Pilate, devenu en ce jour l'horrible théâtre des douleurs et de l'ignominie du Rédempteur. Vois Jésus se dépouillant de lui-même de ses vêtements, comme cela fut révélé à sainte Brigitte, et embrassant la colonne, afin de donner par là aux hommes un témoignage assez clair de son amour pour eux, et de la disposition où il se trouvait de souffrir pour eux le plus cruel traitement. Vois cet innocent agneau, baissant la tête, le front rougi par la honte, attendant que les bourreaux commencent :

[1] Tunc ergo apprehendit Pilatus jesum, et flagellavit. (*Jo.* XIX, 1.)
[2] Emendatum ergo illum dimittam... corripiam ego illum et dimittam. (*Luc.* XXIII, 16, 22.)

ceux-ci comme des chiens enragés, se jetant sur la victime. Regarde comme ces hommes sans pitié se partagent entre eux leurs rôles, l'un de le frapper sur la poitrine, un autre sur les épaules, celui-ci sur les flancs, celui-là sur telle autre partie du corps ; la tête et la figure même ne sont pas à l'abri des coups. Le sang coule de tous côtés, le sang a teint les instruments du supplice, les mains des bourreaux, la colonne et la terre ; aucune partie du corps n'est restée saine, et les coups ne se ralentissent pas ; ils font des plaies nouvelles sur les premières plaies, comme l'avait annoncé d'avance le Psalmiste[1] : *Et super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* O mon âme, comment as-tu pu offenser un Dieu flagellé pour toi ? et vous, mon Jésus, comment avez-vous pu souffrir tant de tourments pour un ingrat ? Plaies de Jésus, vous êtes mon espérance, et vous, mon Jésus, vous êtes l'unique amour de mon âme.

II. Cette flagellation fut extrêmement cruelle : les bourreaux, comme cela fut revélé à sainte Marie-Magdelaine de Pazzi, étaient au nombre de soixante, et les instruments furent choisis assez forts pour que chaque coup fît une plaie. Les coups montèrent à plusieurs milliers, en sorte que les côtes parurent à découvert, comme il a été révélé à sainte Brigitte[2] En un mot, Jésus fut réduit à un état si déplorable, que Pilate crut pouvoir toucher les Juifs de compassion en leur montrant leur victime du haut de son tribunal et leur disant : *Ecce homo.* Isaie avait prédit l'état auquel serait réduit Jésus après la flagellation, en disant que sa chair serait toute broyée : *Attritus est propter scelera nostra*, et que son corps deviendrait semblable à celui d'un lépreux : *Et nos putavimus eum quasi leprosum*[3]

Mon Jésus, je vous rends grâces de tant d'amour. Ce qui m'afflige, c'est d'avoir contribué par mes péchés à augmenter la douleur de ce supplice. Je maudis mes fautes qui vous ont tant coûté de peines. Ah ! rappelez-moi toujours, Seigneur, l'amour que vous m'avez porté, afin qu'à mon tour je vous

[1] (*Ps.* LXVIII, 27.) — [2] (*Revel. lib.* I, *c.* X.) — [3] (*Isa.* LIII, 4, 5.)

aime et ne vous offense plus. Oh ! quel enfer n'y aurait-il pas à part pour moi, si, connaissant votre amour, et après avoir tant de fois obtenu mon pardon de vous, je vous offensais de nouveau, et finissais par me damner ! Rien que le souvenir de cet amour et de cette miséricorde déployée par vous en pure perte à mon égard serait pour moi dans l'enfer un nouvel enfer plus tourmentant que tout le reste. Non, mon amour, ne le permettez pas ; je vous aime, ô mon souverain bien, je vous aime de tout mon cœur, et je veux toujours vous aimer.

III. C'est donc pour expier nos fautes, et spécialement nos péchés d'impureté, que Jésus a voulu endurer ce cruel supplice dans ses chairs innocentes. *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras*[1] Nous avons offensé Dieu, et c'est vous, Seigneur, qui avez voulu en payer la peine ! Ah ! que votre charité infinie soit bénie à jamais ! Ah ! que serais-je devenu, si vous n'aviez satisfait pour moi ? Oh ! que ne vous ai-je jamais offensé ! Mais si en péchant j'ai méprisé jusqu'ici votre amour, je n'ai plus maintenant d'autre désir que de vous aimer et d'être aimé de vous. Vous avez dit que vous aimez celui qui vous aime ; et moi, je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime de toute mon âme ; rendez-moi digne de votre amour ! Oui, je me plais à penser que dès maintenant vous m'avez pardonné et m'avez rendu votre amour. O mon bien-aimé Rédempteur, attachez-moi par des liens de plus en plus indissolubles à votre amour ; ne permettez pas que je me sépare désormais de vous : je suis tout à vous, punissez-moi comme vous le voudrez, mais ne permettez pas que je reste privé de votre amour : faites que je vous aime, et puis disposez de moi comme il vous plaira. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

[1] (*Isa.* LIII. 5.)

MÉDITATION POUR LE JEUDI

Sur le couronnement d'épines, et sur ces paroles: *Ecce homo.*

I. Non contents d'avoir mis dans cet horrible état par la flagellation le corps sacré de Jésus, ces barbares ministres, poussés par le démon et par les Juifs, pour faire de leur victime un roi de théâtre, lui jetèrent sur les épaules un lambeau d'étoffe rouge en guise de manteau royal, ils lui mirent dans la main un roseau en guise de sceptre, et lui posèrent sur la tête, en guise de couronne, un faisceau d'épines entrelacées; et afin que ce couronnement ne fût pas simplement une dérision, mais de plus un grand supplice, ils se servirent du roseau même, comme le dit saint Matthieu[1], pour frapper sur les épines et les lui enfoncer dans la tête ; de sorte qu'au dire de saint Pierre Damien, elles atteignirent même la cervelle, et que le sang qui coula des plaies sortit en si grande abondance, que suivant que cela fut révélé à sainte Brigitte, les yeux, les cheveux et la barbe de Jésus en restèrent tout trempés. On peut croire que ce tourment du couronnement fut pour Jésus le plus douloureux et même le plus long de ceux qu'il souffrit, puisqu'il eut à l'endurer jusqu'à la mort, et que chaque fois que l'on touchait à sa tête ou à la couronne, les douleurs se faisaient sentir plus aiguës.

Épines ingrates, que faites-vous? vous tourmentez votre créateur! mais que parlé-je d'épines? Ce fut toi, mon âme, qui par tes consentements coupables, blessas la tête de ton Seigneur! Mon aimable Jésus, vous êtes le roi du ciel ; mais en ce moment-là vous êtes devenu le roi des opprobres et des douleurs. Voilà où vous a conduit l'amour de vos brebis. Mon Dieu, je vous aime ; mais hélas, tant que je vivrai, je serai en danger de vous perdre et de vous refuser mon amour, comme je l'ai fait par le passé. Ah ! si vous voyez que je m'expose à vous offenser encore, faites-moi mourir maintenant que j'es-

[1] Et acceperunt arundinem, et percusserunt caput ejus. (*Matth.* XXVII, 30.)

père être en état de grâce. Ne souffrez point que je vous perde encore ; je mériterais sans doute cette disgrâce, mais certainement vous ne méritez pas, vous, que je vous abandonne de nouveau. Non, mon Jésus, je ne veux plus vous perdre.

II. Cette tourbe insolente ne se contenta pas d'avoir si cruellement couronné Jésus : elle continua à se faire de lui un jouet, et à lui prodiguer les affronts et les outrages. Ils s'inclinaient devant lui en lui disant par dérision : Salut, roi des Juifs[1] ; puis ils se levaient, lui crachaient au visage, le frappaient, le souffletaient, et poussaient de grands éclats de rire et des cris prolongés de joie[2]. Ah ! Seigneur, à quoi vous vois-je réduit ! O Dieu ! si un étranger avait passé par là, et qu'il eût vu cet homme ainsi défiguré, couvert de ce lambeau de pourpre, avec ce sceptre en main, cette couronne sur la tête, et ainsi moqué et maltraité par cette populace, pour qui l'aurait-il pris, cet homme, si non pour l'homme le plus vil et le plus scélérat du monde ? Voilà donc le fils de Dieu le jouet de Jérusalem !

Ah ! mon Jésus ! si je m'en tiens au dehors et que je considère votre corps, je ne vois que plaies sanglantes ; si je pénètre dans votre cœur, je ne trouve qu'amertume et angoisses qui vous font souffrir une agonie mortelle. Ah ! mon Dieu ! Et quel autre que vous, bonté infinie, aurait pu se soumettre à tant de souffrances et d'humiliations pour ses créatures ? Mais comme vous êtes Dieu, vous aimez en Dieu. Ces plaies que je vois sur vous sont autant de marques de l'amour que vous nous portez. Ah ! si tous les hommes savaient vous contempler dans l'état où vous fûtes alors, donné en spectacle d'affliction et d'opprobre à toute la ville de Jérusalem, quel est celui qui pourrait s'empêcher de vous aimer? Seigneur, je vous aime et je me donne tout à vous, je vous offre mon sang et ma vie, tout ce que je suis ; me voici prêt à souffrir et à mou-

[1] Ave, rex Judæorum.

[2] Et genuflexi ante eum, illudebant ei dicentes : Ave, rex Judæorum. Et expuentes in eum, dabant ei alapas. (*Matth.* XXVII, 29-30 ; *Joan.* XIX, 3.)

rir comme il vous plaira. Et que pourrais-je vous refuser, après que vous m'avez donné votre sang et votre vie ? Agréez, Seigneur, le sacrifice que vous fait de lui-même un misérable pécheur, qui maintenant vous aime de tout son cœur.

III. Jésus ayant été de nouveau conduit à Pilate, celui-ci le montra au peuple en disant ; *Ecce homo* ; c'est-à-dire : Voici l'homme que vous avez conduit à mon tribunal, comme coupable d'avoir prétendu se faire roi, Vous n'avez plus cette crainte, maintenant que vous l'avez réduit à un état tel qu'il ne lui reste qu'un souffle de vie : laissez-le aller mourir dans sa maison, et ne m'obligez pas à condamner un innocent. Mais les Juifs, plus animés que jamais, après avoir crié : « Que son sang retombe sur nous[1], » se mirent alors à crier ; « Crucifiez-le, crucifiez-le, ôtez-le, ôtez-le, crucifiez-le[2] » Mais de même que Pilate, de son balcon, montrait Jésus au peuple, de même du haut des cieux le Père éternel nous montrait son fils unique en nous disant pareillement : Voilà l'homme, celui que je vous ai promis pour Rédempteur et que vous avez si longtemps attendu ; c'est mon fis unique, que j'aime comme moi-même. Le voilà devenu pour l'amour de vous, l'homme le plus affligé, le plus méprisé de tous les hommes. Eh bien ! pensez à lui et aimez-le.

Ah ! mon Dieu, oui, je contemple votre fils et je l'aime, mais contemplez-le aussi, vous, et par égard pour les mérites de ses douleurs et de ses humiliations, pardonnez-moi toutes les offenses que je vous ai faites : *Sanguis ejus super nos.* Que le sang de cet homme-Dieu, qui est votre fils, descende sur nos âmes et nous obtienne votre miséricorde. Je me repens, bonté infinie, de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur Mais vous connaissez ma faiblesse : aidez-moi, Seigneur, ayez pitié de moi. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

[1] Sanguis ejus super nos!
[2] Crucifige, crucifige eum... tolle, tolle, crucifige eum.

MÉDITATION POUR LE VENDREDI

Sur la condamnation de Jésus, et son trajet au Calvaire.

I. Enfin Pilate, par la crainte qu'il eut de perdre la faveur de César, après avoir tant de fois proclamé l'innocence de Jésus, le condamna à mourir crucifié. O mon innocent Sauveur, s'écrie saint Bernard, quel crime avez-vous donc commis pour être condamné à mort? *Quid fecisti, innocentissime Salvator, ut sic judicareris? Peccatum tuum*, continue-t-il, *est amor tuus*. Votre crime, c'est le trop d'amour que vous nous avez porté. C'est cet amour, plus que Pilate, qui vous condamne à mourir

On donne lecture de l'inique sentence, Jésus l'écoute et l'accepte avec résignation, par soumission à la volonté du Père éternel, qui veut sa mort et sa mort sur une croix pour la rédemption des hommes. *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* [1] Oui, mon Jésus, vous avez quoique innocent accepté la mort pour l'amour de moi; j'accepte d'avance pour l'amour de vous la mort telle et pour telle heure qu'il vous plaira de me l'envoyer

La sentence lue, on saisit avec fureur l'innocent et divin agneau, on le recouvre de ses vêtements et on lui présente la croix composée à la hâte de deux pièces de bois grossièrement taillées. Jésus n'attend pas qu'on l'en charge, il l'embrasse, la baise, la place sur ses épaules meurtries, en disant : Viens, croix chérie, après laquelle je ne cesse depuis trente-trois ans de soupirer; c'est sur toi que je veux mourir pour l'amour de mes brebis. Ah! mon Jésus, que pouviez-vous faire de plus pour nous obliger à vous aimer? Si un de mes serviteurs avait voulu mourir pour moi, il aurait certainement acquis mon amour; comment donc ai-je pu vivre si longtemps sans vous aimer, sachant que vous êtes mort pour me pardonner, vous mon souverain et unique bien? Je vous aime, ô mon bien

[1] (*Phil.* II, 8.)

suprême, et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé.

II. Les condamnés quittent le tribunal et s'acheminent vers le lieu du supplice, parmi eux est aussi le roi du ciel portant sa croix[1] Sortez du paradis, séraphins, et venez accompagner votre Seigneur au Calvaire où il va être crucifié. Oh quel spectacle ! un Dieu crucifié par les hommes ! O mon âme, vois ton Sauveur qui va mourir pour toi ; vois-le, la tête penchée, les genoux tremblants, tout couvert de blessures, ses membres dégouttant de sang, la tête couronnée d'un faisceau d'épines, avec cette lourde croix sur les épaules. O Dieu ! il marche avec tant de peine qu'on dirait qu'à chaque pas il va rendre l'âme. — Agneau de Dieu, où vas-tu ? — Je vais mourir pour toi ;quand tu me verras mort, souviens-toi de l'amour que je t'ai porté ; souviens-t'en, et aime-moi. O mon Rédempteur, comment ai-je pu vivre jusqu'à présent si oublieux de votre amour ? Péchés maudits, c'est vous qui avez rempli d'amertume le cœur de mon divin maître, ce cœur qui m'a tant aimé. Mon Jésus, je me repens de mes torts envers vous ; je vous rends grâces de la patience que vous avez exercée envers moi, et je vous aime, je vous aime de toute mon âme, et je ne veux aimer que vous. De grâce, rappelez-moi sans cesse l'amour que vous m'avez porté, afin que je n'oublie plus de vous aimer.

III. Jésus-Christ monte au Calvaire, et nous invite à le suivre. Oui, mon divin maître, vous qui êtes innocent, vous prenez les devants avec votre croix ; marchez, j'y consens, mais à condition de vous suivre. Donnez-moi telle croix qu'il vous plaira ; je l'embrasse, et avec cette croix je veux vous suivre jusqu'à la mort. Je veux mourir avec vous, puisque vous êtes mort pour moi. Vous m'ordonnez de vous aimer ; et moi, je ne désire rien autre chose que de vous aimer. Mon Jésus, vous êtes et serez toujours l'unique objet de mon amour. Ai-

[1] Et bajulans sibi crucem exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum. (*Joan.* XIX, 17.)

dez-moi à vous être fidèle. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

MÉDITATION POUR LE SAMEDI

Sur le crucifiement et la mort de Jésus.

I. Nous voici au Calvaire, devenu le théâtre de l'amour divin où un Dieu meurt pour nous dans un abîme de douleurs. A peine Jésus y est-il arrivé, qu'on lui arrache avec violence ses vêtements qui s'étaient attachés à ses plaies, et on le jette sur la croix. L'agneau divin s'étend sur ce lit de mort, présente ses mains aux bourreaux, et offre à son père le grand sacrifice de sa vie pour le salut des hommes. Voilà qu'on le cloue et qu'on l'élève en croix. Mon âme, vois maintenant ton Seigneur suspendu par trois durs clous à ce bois, sans pouvoir y trouver ni site ni repos. Tantôt il s'appuie sur ses mains, tantôt sur ses pieds ; de quelque côté qu'il s'appuie, il n'en retire qu'un surcroît de douleurs. Ah ! mon Jésus, quelle mort douloureuse est la vôtre ! Je lis sur la croix : *Jesus Nazarenus rex Judæorum*. Mais, à part ce titre dérisoire, quelle marque portez-vous de votre royauté ? ah ! ce trône de supplice, ces mains clouées, cette tête toute percée d'épines, ces chairs lacérées vous font bien reconnaître pour roi, mais pour roi d'amour Je m'approche donc tout attendri pour baiser ses pieds transpercés; j'embrasse cette croix où, victime d'amour, vous avez voulu mourir sacrifié pour moi. Ah ! mon Jésus, qu'en serait-il de moi, si vous n'aviez pas satisfait à la justice divine. Je vous remercie, et je vous aime.

II. Jésus étant sur la croix, n'a personne qui s'occupe de le consoler ! Ceux qui l'entourent, ou blasphèment contre lui, ou l'accablent de railleries. Si tu es le fils de Dieu, dit l'un, descends de la croix. « Il a sauvé les autres, dit un autre, il ne peut se sauver lui-même [1] » *Si filius Dei es, descende de cruce*, etc.

[1] Si filius Dei es, descende de cruce.
Alios salvos fecit, seipsum non potest
Salvum facere. (*Matth.* XXVII, 40, 42.

Il ne trouve de compassion pas même dans les compagnons de son supplice. L'un unit sa voix à celle des bourreaux pour le blasphémer[1] A la vérité, Marie est sous la croix, et assiste avec amour son fils mourant ; mais la vue de sa mère, au lieu de le consoler, l'afflige davantage ; il ressent toute la peine qu'elle souffre par amour pour lui. Alors, ne trouvant pas de soutien sur la terre, il se tourne vers le Père éternel qu'il a dans le ciel ; mais le père le voyant chargé de tous les péchés des hommes, lui dit : Non, mon fils, je ne puis te consoler. Il convient que je t'abandonne aux peines que tu endures, et que je te laisse mourir sans te soulager Et ce fut alors que Jésus poussa ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[2] ? »

O mon Jésus, comme je vous vois plongé dans la douleur et la tristesse ! Ah ! vous n'avez que trop sujet de l'être en pensant que vous endurez tant de tourments pour vous faire aimer des hommes, et qu'il doit y en avoir si peu qui vous aiment ! O belle flamme d'amour qui consumez la vie d'un Dieu, consumez en moi toute affection terrestre, et faites que je ne brûle que pour celui qui a laissé sa vie sur un infâme gibet pour l'amour de moi. Mais vous, Seigneur, qui prévoyiez les injures que vous recevriez de moi, comment avez-vous pu vous résoudre à mourir pour moi ? Ah ! vengez-vous maintenant sur moi, mais que ce soit dans l'intérêt de mon salut ; donnez-moi une douleur telle, qu'elle me rende inconsolable des déplaisirs que je vous ai causés. Venez, verges, épines, clous, croix qui avez tourmenté mon divin maître, venez blesser mon cœur et rappelez-moi sans cesse l'amour qu'il a eu pour moi. Sauvez-moi, mon Jésus, et vous me sauverez en m'accordant la grâce de vous aimer : vous aimer, c'est mon salut.

III. Le Rédempteur, près d'expirer, dit d'une voix mourante : *Consummatum est*, comme s'il disait : Hommes, tout

[1] Unus autem de his qui pendebant latronibus blasphemabat eum. (*Luc.* XXIII, 39.)

[2] Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? (*Matth.* XXVII, 46.)

est accompli ; votre rédemption est achevée aimez-moi donc, puisque je ne puis rien faire de plus pour me faire aimer de vous. O mon âme, vois ton Jésus qui déjà s'en va mourir, vois ses yeux qui s'assombrissent, sa face qui pâlit, son cœur qui palpite à peine, son corps qui s'affaisse, sa belle âme qui est près de l'abandonner. Le ciel devient ténébreux, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent. Tous ces signes indiquent la mort de l'auteur du monde. Après s'être recommandé à son Père, Jésus pousse un profond soupir qui monte de son cœur affligé, et inclinant ensuite la tête, comme pour montrer sa résignation et renouveler à Dieu l'offrande de sa vie, il expire de douleur et rend l'âme entre les mains de son Père bien-aimé.

Approche, mon âme, de cette croix ; embrasse les pieds de ton Seigneur resté sans vie, et pense qu'il est mort pour l'amour de toi. O mon Jésus, où vous a réduit votre affection pour moi ? et qui plus que moi a recueilli les fruits de votre mort? Ah ! faites-moi concevoir l'excès de l'amour qui a porté un Dieu à mourir pour moi, afin que désormais je n'aime que vous. Je vous aime, ô bien suprême ; véritable ami de mon âme, je la remets en vos mains. Ah ! par les mérites de votre sainte mort, faites que je meure à tous les amours terrestres, afin que je n'aime que vous, qui méritez seul tout mon amour. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

Vive Jésus, notre amour, et Marie notre espérance ! Jésus crucifié, vous êtes tout mon bien ; cœur blessé de Jésus, laissez reposer mon cœur dans votre côté [3]

[1] Crucifisso mio bene, cuor plagato,
Dà riposo al mio cuor nel tuo costato.

DIVERS EXERCICES

A L'USAGE DES AMES DÉVOTES

AU SUJET DE LA PASSION DE NOTRE GÉNÉREUX RÉDEMPTEUR

DIVERS EXERCICES

A L'USAGE DES AMES DÉVOTES

AU SUJET DE LA PASSION DE NOTRE GÉNÉREUX RÉDEMPTEUR

EXERCICE DU CHEMIN DE LA CROIX

Cet exercice représente le trajet douloureux de Jésus-Christ de Jérusalem au Calvaire, où il allait, portant lui-même sa croix, mourir pour l'amour de nous. Cet exercice réclame de nous en conséquence une dévotion tendre et affectueuse, en nous faisant accompagner notre Sauveur de nos larmes par un double motif de compassion et de reconnaissance.

Qu'on sache qu'en parcourant les stations suivantes, on gagne toutes les indulgences de Jérusalem, comme si on se trouvait sur les saints lieux eux-mêmes. Qu'on sache de plus que le pape Benoît XIV, par son bref de 1741, a donné à tous les curés la faculté d'ériger dans leurs paroisses ou en d'autres lieux, dans l'enceinte de leurs églises paroissiales, le chemin de la croix, avec la permission de l'ordinaire et sous la direction d'un religieux de l'ordre des Mineurs soit observantins, soit réformés ou récollets, qui soit prédicateur et approuvé pour entendre les confessions, et qui appartienne à quelque couvent soit voisin, soit éloigné, pourvu qu'il soit muni du consentement de son supérieur Mais si le chemin de la croix se trouve déjà établi dans ce pays-là, il ne sera pas permis d'en établir un

second, à moins que le premier ne se trouve en un lieu où les fidèles ne puissent se rendre que difficilement.

MANIÈRE DE PRATIQUER CE SAINT EXERCICE.

Chaque fidèle, agenouillé devant le maître-autel, fera un acte de contrition avec l'intention de gagner les indulgences attachées à l'exercice, soit pour lui-même, soit pour les âmes du purgatoire. Il dira : Mon Seigneur Jésus-Christ, vous parcourûtes avec tant d'amour cette voie douloureuse qui aboutissait pour vous à mourir pour moi ; et moi, tant de fois je vous ai tourné le dos ! mais maintenant je vous aime de toute mon âme ; et parce que je vous aime, je me repens sincèrement de vous avoir offensé. Pardonnez-moi, et permettez-moi de vous accompagner dans ce voyage. Vous allez mourir pour l'amour de moi, je veux aussi aller avec vous mourir pour l'amour de vous, ô mon bien-aimé Rédempteur. Mon Jésus, je veux vivre et mourir toujours uni avec vous.

Ire STATION

Jésus condamné à mort.

V. *Adoramus te, Christe et benedicimus tibi.*
R. *Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.*

Considérez comment Jésus-Christ, après avoir été flagellé et couronné d'épines, fut injustement condamné par Pilate à mourir sur une croix. — Mon Jésus que j'adore, ce ne fut point Pilate, non, mais ce furent mes péchés qui vous condamnèrent à mourir. Par les mérites de ce trajet douloureux, je vous conjure de m'assister dans le voyage que mon âme s'occupe de faire vers l'éternité. Je vous aime, Jésus, mon amour, plus que moi-même ; je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé : ne permettez pas que je me sépare davantage de vous ; faites que toujours je vous aime, et puis disposez de moi comme vous le voudrez. J'accepte tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi.

Pater, etc. *Ave*, etc. *Gloria*, etc.

Jésus, qui vers ce mont t'en vas mourir pour moi,
J'y veux aller moi-même et mourir avec toi [1].

Ce refrain se répète à la fin de chaque station, de même que le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria*.

IIe STATION

Jésus chargé de la croix.

v. *Adoramus te*, etc.
R. *Quia per sanctam crucem*, etc.

Considérez comme Jésus chargé de la croix pensait à vous dans ce trajet, et offrait à Dieu pour vous la mort qu'il allait endurer. Mon très-aimable Jésus, j'embrasse toutes les tribulations qu'il vous plaira de m'envoyer jusqu'à la mort. Par le mérite de ce que vous eûtes à souffrir en portant votre croix, je vous conjure de m'aider à porter la mienne, avec une parfaite patience et une pleine résignation. Je vous aime, Jésus mon amour, je me repens de vous avoir offensé, ne permettez pas que je me sépare davantage de vous ; faites que je vous aime toujours. et puis faites de moi ce qu'il vous plaira.

Pater, etc. Jésus, etc.

IIIe STATION

Jésus tombe une première fois sous le poids de la croix.

v. *Adoramus*, etc.
R. *Quia per*, etc.

Considérez cette première chute de Jésus-Christ sous le poids de la croix ; il avait les chairs toutes déchirées par les

[1] Caro gesù a morire
T'en vai per amor mio,
Voglio venire anch'io,
Voglio morir con te.

coups de verge, la tête couronnée d'épines aiguës, et il avait perdu une grande partie de son sang ; il était par là devenu si faible qu'il pouvait à peine marcher ; il portait d'ailleurs sur ses épaules cette lourde charge, et les soldats le poussaient avec rudesse, ce qui fit qu'il tomba plusieurs fois. — Mon Jésus bien-aimé, c'est le fardeau de mes péchés plus que celui de la croix qui vous fait souffrir tant de peines. Ah! par le mérite de cette première chute, ne permettez pas que je tombe en péché mortel. Je vous aime de tout mon cœur et je me repens de vous avoir offensé, ne permettez pas que je vous offense davantage ; faites au contraire que je vous aime toujours, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

IVe STATION

Jésus rencontre sa mère désolée.

v. *Adoramus*, etc.
R. *Quia per*, etc

Considérez la rencontre que firent en ce trajet le fils et sa mère. Leurs regards se croisèrent, et ces regards devinrent comme des traits enflammés qui blessèrent réciproquement leurs cœurs amoureux. — Mon Jésus si plein d'amour, par l'affliction que vous causa cette rencontre, accordez-moi la grâce d'être un vrai serviteur de votre sainte mère. Et vous, ma souveraine affligée, obtenez-moi par votre intercession un souvenir continuel et affectueux de la passion de votre fils, Jésus, mon amour, je vous aime, je me repens de vous avoir offensé, ne permettez pas que je vous offense davantage, faites au contraire que je vous aime toujours, et faites ensuite de moi tout ce qu'il vous plaira.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

Ve STATION

Jésus est aidé par le Cyrénéen à porter sa croix.

v *Adoramus*. etc.
R. *Quia per*, etc.

Considérez comment les Juifs, voyant que Jésus était si faible, qu'à chaque pas il semblait près de rendre l'âme, et craignant qu'il ne mourût en chemin, tandis qu'ils voulaient le voir périr par le supplice infamant de la croix, contraignirent Simon le Cyrénéen à porter la croix derrière Notre-Seigneur. — Mon doux Jésus, je ne veux pas comme le Cyrénéen refuser la croix, je l'embrasse et je l'accepte. J'accepte aussi la mort qui m'est destinée avec toutes les peines qui l'accompagneront; je l'unis à votre mort, et je vous l'offre; vous êtes mort pour l'amour de moi, je veux mourir pour l'amour de vous et pour vous plaire. Donnez-moi le secours de votre grâce. Jésus mon amour, je vous aime, je me repens de vous avoir offensé, ne permettez pas que je vous offense davantage ;faites que je vous aime, et puis disposez de moi à votre gré.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

VIe STATION

Jésus est assiégé par la Véronique.

v *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez comment la sainte femme Véronique, voyant Jésus-Christ si accablé et le visage baigné de sueur et de sang, lui présenta un mouchoir sur lequel le Seigneur, après s'être essuyé la figure, laissa imprimée son image sacrée. — Mon bien-aimé Jésus, votre visage était beau de lui-même, mais durant ce trajet il perdit sa beauté, et parut tout difforme par les blessures qui lui avaient été faites et par le sang dont il

était inondé. Hélas ! mon âme était belle aussi quand elle reçut votre grâce avec le baptême ; mais je l'ai défigurée ensuite par mes péchés. Vous seul, mon Rédempteur, pouvez lui rendre sa beauté primitive ; faites-le par les mérites de votre passion.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

VII[e] STATION

Jésus tombe une deuxième fois.

V. *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez la deuxième chute de Jésus sous le poids de la croix ; cette chute rend plus vif dans le Seigneur le sentiment des douleurs que lui causent toutes les blessures qui couvrent sa tête vénérable et ses membres sacrés. — O mon très-doux Jésus, combien de fois ne m'avez-vous pas pardonné, et combien de fois ne suis-je pas retombé en vous offensant de nouvéau ! Ah ! par le mérite de votre deuxième chute, aidez-moi, Seigneur, à persévérer dans votre grâce jusqu'à la mort ; faites que dans toutes les tentations qui viendront m'assaillir, je me recommande toujours à vous. Je vous aime, mon Jésus, de tout mon cœur. Je me repens de vous avoir offensé. Ne permettez pas que je vous offense davantage, faites que je vous aime toujours, et puis disposez de moi à votre gré.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

VIII[e] STATION

Jésus adresse la parole aux femmes qui pleurent à sa vue.

V *Adoramus*. etc.
R. *Quia per*, etc.

Considérez ces femmes qui, voyant Jésus si maltraité et répandant son sang par le chemin, pleuraient de compassion. Jesus leur dit : Ne pleurez point sur moi, pleurez sur vos en-

fants. — Mon Jésus affligé, je pleure mes péchés, moins pour les peines que j'ai méritées, que pour le déplaisir que je vous ai donné. C'est votre amour plus que la crainte de l'enfer qui fait couler mes larmes. Mon Jésus, je vous aime plus que moi-même, je me repens de vous avoir offensé ; ne permettez pas que je vous offense davantage ; faites que je vous aime toujours, et puis disposez de moi à votre gré.

Pater, etc. *Ave*, etc. ésus, etc.

IX° STATION

Jésus tombe une troisième fois.

v *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez la troisième chute de Jésus-Christ. Sa faiblesse était extrême, et les impitoyables bourreaux voulaient le forcer à presser le pas, tandis qu'il pouvait à peine marcher. — O mon Jésus si fort maltraité, ah ! par les mérites de la faiblesse que vous voulûtes endurer durant votre trajet au Calvaire, donnez-moi les forces dont j'ai besoin pour pouvoir surmonter tout respect humain et dompter ces appétits pervers qui par le passé m'ont entraîné à mépriser votre amitié. Je vous aime, mon Jésus, de tout mon cœur, je me repens de vous avoir offensé, ne permettez pas que je vous offense davantage ; faites que je vous aime toujours, et puis disposez de moi à votre gré.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

X° STATION

Jésus est dépouillé de ses vêtements.

V. *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez Jésus à qui les bourreaux arrachent violemment ses vêtements, parce que sa tunique de dessus s'était attachée à ses chairs toutes déchirées, de sorte qu'avec la tunique on

lui enleva plusieurs lambeaux de chair vive. Prenez pitié des souffrances de votre Sauveur, et dites-lui : O mon Jésus innocent, par le mérite des douleurs que vous éprouvâtes en ce moment, aidez-moi à me dépouiller de toutes mes affections aux choses de la terre afin que tout mon amour se reporte vers vous qui êtes si digne d'être aimé. Je vous aime de tout mon cœur ; je me repens, etc. (Comme aux stations précédentes.)

XIe STATION

Jésus attaché à la croix.

V. *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez comment Jésus, jeté brutalement sur la croix, étend ses mains et offre au Père éternel le sacrifice de sa vie pour notre salut. Les barbares le clouent sur cette croix qu'ensuite ils élèvent, et ils y laissent la victime mourir lentement de douleur — O mon Jésus traité avec tant d'ignominie, clouez à vos pieds mon cœur que je vous offre, afin que je reste à jamais près de vous pour vous aimer, et que je ne puisse plus m'éloigner de vous ; je vous aime plus que moi-même ; je me repens de vous avoir offensé, etc.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

XIIe STATION

Jésus meurt sur la croix.

V. *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez comment votre Jésus, après trois heures d'agonie sur la croix, et consumé des plus vives douleurs, laisse tomber son corps, baisse la tête et meurt. — O mon Jésus, je baise avec attendrissement cette croix sur laquelle vous êtes mort pour me sauver J'ai mérité par mes péchés, je le sais, de

faire une mauvaise mort, mais la vôtre a été mon espérance. Ah ! par les mérites de cette mort, faites-moi la grâce de me faire mourir attaché à vos pieds et brûlant d'amour pour vous. Je remets mon âme en vos mains. Je vous aime de tout mon cœur ; je me repens de vous avoir offensé, etc.

Pater, etc. *Ave*, etc. Jésus, etc.

XIIIe STATION

Jésus descendu de la croix.

V *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez comment le Seigneur étant déjà mort, deux de ses disciples, Joseph et Nicodème, le descendirent de la croix et le déposèrent dans les bras de sa mère affligée qui le reçut avec tendresse et le pressa sur son sein. — O mère désolée ! pour l'amour de ce fils, acceptez-moi pour votre serviteur, et priez-le pour moi, acceptez aussi l'offrande de mon amour ; je ne veux que vous, et rien de plus. Mon Jésus, je vous aime, et je me repens de vous avoir offensé, etc.

Pater, etc. *Ave*, etc.

XIVe STATION

Jésus est déposé dans le sépulcre.

V. *Adoramus*, etc.
R. *Quia*, etc.

Considérez comment les disciples se chargèrent du corps de Jésus-Christ pour l'ensevelir ; avec eux était sa mère, qui de ses propres mains arrangea le corps dans le tombeau. Les disciples fermèrent ensuite le sépulcre, et tous se retirèrent. — O mon Jésus déposé dans ce tombeau, je baise cette pierre qui vous recouvre : mais vous ressusciterez au bout de trois jours. Ah ! par votre résurrection, je vous conjure de me faire ressusciter glorieux au jour du jugement, pour que j'aille

m'unir avec vous dans le ciel, y chanter vos louanges et vous aimer à jamais. Je vous aime, et je me repens de vous avoir offensé, etc.

Pater, etc. *Ave*, etc. *Gloria*, etc.

Mon Jésus, etc.

Après avoir fait les quatorze stations, on retourne au maître-autel, et là on récite cinq fois le *Pater*, l'*Ave*, et le *Gloria* en l'honneur de la passion de Jésus-Christ, afin de recevoir les indulgences qui sont attachées à ces prières en faveur de celu quiles récite.

PRIÈRE A JÉSUS

POUR METTRE A PROFIT CHACUNE DES PEINES PARTICULIÈRES QU'IL SOUFFRIT DANS LE COURS DE SA PASSION

Mon Jésus, par cette humiliation à laquelle vous vous soumîtes volontairement en lavant les pieds de vos disciples, je vous prie de m'accorder la grâce d'une véritable humilité, qui me porte à m'abaisser devant tout le monde et particulièrement devant ceux qui me méprisent.

Mon Jésus, par cette tristesse qui vous assaillit dans le jardin, et qui eût pu suffire pour vous donner la mort, préservez-moi, je vous prie, de la tristesse qu'éprouveront les damnés dans l'enfer, de vivre loin de vous pour toujours, sans pouvoir plus vous aimer.

Mon Jésus, par cette sainte horreur que vous eûtes de mes péchés, lorsqu'ils se présentent à vos yeux, donnez-moi une véritable douleur de toutes les offenses que je vous ai faites.

Mon Jésus, par cette peine que vous éprouvâtes en voyant Judas vous trahir par un baiser, donnez-moi la grâce de vous être fidèle, et de ne plus vous trahir, comme j'ai fait par le passé.

Mon Jésus, par cette peine que vous éprouvâtes en vous voyant lié comme un malfaiteur pour être traduit devant des juges iniques, je vous conjure de m'attacher à vous par les douces chaînes de votre saint amour, afin que je ne puisse plus être séparé de vous, qui êtes mon unique bien.

Mon Jésus, par tous les affronts, les soufflets, les crachats que vous endurâtes toute la nuit dans la maison de Caïphe, donnez-moi la force de souffrir avec résignation tous les affronts que je recevrai des hommes.

Mon Jésus, par le traitement dérisoire que vous fit subir Hérode qui vous traita comme un insensé, faites-moi la grâce de supporter avec patience toutes les injures que m'adresseront les hommes en me traitant d'homme de rien, de fou ou de mauvais sujet.

Mon Jésus, par le sanglant outrage que vous reçûtes des Juifs, lorsqu'ils vous préférèrent Barabbas, faites-moi la grâce de souffrir avec patience que des autres me soient injustement préférés.

Mon Jésus, par la douleur que vous ressentîtes dans tout votre corps sacré, lorsque vous fûtes si cruellement flagellé, faites-moi la grâce de souffrir avec patience les douleurs des maladies, et principalement celles qui accompagneront ma mort.

Mon Jésus, par la douleur qué vous souffrîtes dans votre tête sacrée lorsqu'elle fut percée d'épines, donnez-moi la grâce de ne jamais consentir à la pensée de vous offenser en quoi que ce soit.

Mon Jésus, par cette bonté que vous avez eue d'accepter la mort de la croix à laquelle vous condamna Pilate, faites que j'accepte avec résignation ma propre mort avec toutes les autres peines qui l'accompagneront.

Mon Jésus, par la fatigue que vous éprouvâtes en portant votre croix au Calvaire, faites que je souffre avec patience toutes les croix de ma vie.

Mon Jésus, par cette peine que vous souffrîtes lorsqu'on cloua vos mains et vos pieds, je vous supplie d'attacher ma volonté à vos pieds, afin que je ne veuille plus autre chose que ce que vous voulez.

Mon Jésus, par l'amertume que vous souffrîtes lorsqu'on vous abreuva de fiel, faites que je ne vous offense jamais par mon intempérance dans le boire et dans le manger.

Mon Jésus, par cette peine que vous éprouvâtes en prenant du haut de la croix congé de votre sainte mère, délivrez-moi des affections désordonnées à mes parents ou à toutes autres créatures, afin que mon cœur soit tout entier et pour toujours à vous.

Mon Jésus, par cette peine profonde qui déchira votre cœur au moment de votre mort, quand vous vîtes que votre Père lui-même vous abandonnait, faites que je souffre avec patience toutes mes désolations, sans que je désespère jamais de votre bonté.

Mon Jésus, par ces trois heures d'abattement et d'agonie que vous eûtes à passer en mourant sur la croix, faites que je souffre avec résignation pour l'amour de vous les douleurs de mon agonie au temps de ma mort.

Mon Jésus, par cette grande douleur que vous ressentîtes, lorsqu'en expirant, votre âme toute sainte se sépara de votre corps sacré, accordez-moi la grâce qu'au moment de ma mort je rende l'esprit en vous offrant mes douleurs par un acte de parfait amour, afin que je puisse aller de là dans le ciel vous contempler face à face et vous aimer de toutes mes forces et durant toute l'éternité.

Et vous, très-sainte Vierge Marie, ma mère, par ce glaive de douleur qui vous perça le cœur quand vous vîtes votre fils baisser la tête et rendre son dernier soupir, je vous prie de m'assister au moment de ma mort, afin que j'aille ensuite vous bénir et vous rendre grâces dans le paradis pour tous les biens que vous m'aurez obtenus de Dieu.

DEGRÉS DE LA PASSION

Mon doux Jésus, qui en priant dans le jardin, avez répandu une sueur de sang, dans une agonie et une tristesse si grande qu'elle eût suffi pour vous causer la mort : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Mon doux Jésus, que Judas trahit par un baiser, et livra de cette manière aux mains de vos ennemis, qui se saisirent ainsi de vous et vous lièrent, en même temps que vos disciples vous abandonnaient, ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, que le conseil des Juifs déclara digne de

PASSIONIS GRADUS

Jesu dulcissime, in horto mœstus, patrem orans, et in agonia positus, sanguineum sudorem effundens : Miserere nobis.

Miserere nostri, Domine, miserere nostri.

Jesu dulcissime, osculo traditoris in manus impiorum traditus, et tamquam latro captus, et ligatus, et a discipulis derelictus : Miserere, nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, ab iniquo Judæorum concilio reus mortis

mort, et à qui dans la maison de Caïphe on a couvert la tête d'un mouchoir, pour vous souffleter ensuite, vous cracher au visage, vous bafouer de mille façons : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, qui fûtes conduit à Pilate comme un malfaiteur, et ensuite méprisé par Hérode et traité par lui de fou, ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, qui fûtes dépouillé de vos vêtements, attaché à la colonne et si cruellement flagellé : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, qui fûtes couronné d'épines, couvert d'un lambeau d'écarlate, frappé et salué par dérision du titre de roi des Juifs : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, à qui les Juifs préférèrent Barabbas, et qui fûtes ensuite injustement condamné à mort par Pilate : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

---

acclamatus, et in domo Caïphæ, panno velatafacie, colaphis cæsus, conspectus et derisus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, ad Pilatum tamquam malefactor ductus, ab iniquo Herode spretus et delusus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, vestibus denudatus, et in columna crudelissime flagellatus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, spinis coronatus, colaphis cæsus, arundine percussus, facie velatus, veste purpurea circumdatus, multipliciter derisus, et opprobriis saturatus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, latroni Barabbæ postpositus, a Judæis reprobatus, et ad mortem crucis injuste condemnatus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Mon doux Jésus, qui fûtes chargé de la croix, et, tel qu'un innocent agneau, conduit à la mort : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, qui fûtes cloué sur la croix, et placé entre deux larrons, tourné en dérision et blasphémé, et qui pendant trois heures souffrîtes une horrible agonie au milieu d'affreux tourments : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, qui êtes mort sur la croix, et qui, sous les yeux de votre sainte mère, eûtes le côté percé d'une lance et rendîtes par cette blessure de l'eau et du sang : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, qui fûtes détaché de la croix et déposé sur le sein de votre mère affligée : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié, etc.

Mon doux Jésus, qui tout lacéré par tant de coups reçus, et portant pour signe vos cinq plaies, fûtes déposé dans le sépul-

---

Jesu dulcissime, ligno crucis oneratus, et ad locum supplicii tamquam ovis ad occisionem ductus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, inter latrones deputatus, blasphematus et derisus, felle, et aceto potatus ; et horribilibus tormentis ab hora sexta usque ad horam nonam in ligno cruciatus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, in patibulo crucis mortuus et coram tua s. Matre lancea perforatus, simul sanguinem et aquam emittens : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, de cruce depositus, et lacrymis mœstissimæ Virginis matris tuæ perfusus : Miserere nobis.

R. *Miserere, etc.*

Jesu dulcissime, plagis circumdatus, quinque vulneribus

cre : ayez pitié de nous. — R. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

V. Il avait pris sur lui nos maux et nos langueurs,
R. Il a porté vraiment le poids de nos douleurs.

PRIONS.

O Dieu, qui, pour racheter le monde, avez voulu naître, recevoir la circoncision, être réprouvé par les Juifs, trahi par un baiser du traître Judas, chargé de liens, conduit au sacrifice comme l'agneau innocent, traîné avec tant d'ignominie devant Anne, Caïphe, Pilate et Hérode, accusé par de faux témoins, battu de verges, souffleté, chargé d'opprobres, conspué, couronné d'épines, frappé d'un roseau, couvert d'un mouchoir sur la tête, dépouillé de vos vêtements, attaché à la croix avec des clous, élevé sur la croix, mis au nombre des voleurs, abreuvé de vinaigre et de fiel et blessé d'une lance : Vous, Seigneur, par ces très-saintes douleurs que je vénère, par votre

---

signatus, aromatibus conditus, et in sepulcro repositus : Miserere nobis.

R. *Miserere etc.*

V. *Vere languores nostros ipse tulit,*
R. *Et dolores nostros ipse portavit.*

OREMUS.

Deus, qui pro redemptione mundi nasci voluisti, circumcidi, a Judæis reprobari, a Juda traditore osculo tradi, vinculis alligari, sicut agnus innocens ad victimam duci, atque conspectibus Annæ, Caïphæ, Pilati et Herodis indecenter offerri, a falsis testibus accusari, flagellis et colaphis cædi, opprobriis vexari, conspui, spinis coronari, arundine percuti, facie velari, vestibus spoliari, cruci clavis affigi, in cruce levari, inter latrones deputari, felle et aceto potari, et lancea vulnerari : Tu, Domine,

très-sainte croix et par votre mort, sauvez-moi des peines de l'enfer, et daignez me conduire où vous conduisîtes le bon larron crucifié avec vous : Vous qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles. Amen. Je l'espère : Ainsi soit-il.

---

per has sanctissimas pœnas, quas ego indignus recolo, et per sanctissimam crucem, et mortem tuam libera me a pœnis inferni, et perducere digneris, quo perduxisti latronem tecum crucifixum : Qui cum Patre, et Spiritu Sancto vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

PETITE COURONNE

DES CINQ PLAIES DE JÉSUS-CHRIST.

Mon Seigneur Jésus-Christ, j'adore la plaie de votre pied gauche. Je vous rends grâces de l'avoir soufferte avec tant de douleurs et avec tant d'amour. Je compatis à votre peine et à celle de votre mère affligée.

Et par le mérite de cette plaie sacrée, je vous prie de m'accorder le pardon de mes péchés ; car je m'en repens de tout mon cœur et par-dessus tout, parce qu'ils ont offensé votre bonté infinie. Marie, pleine de douleur, priez Jésus pour moi.

Pater, *Ave*, *Gloria*, etc.

Par ces blessures douloureuses,
O mon Jésus, ô mon bon roi !
Par ces souffrances amoureuses,
Ayez pitié de moi (*a*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, j'adore la plaie de votre pied droit, je vous rends grâces de l'avoir soufferte, etc.

Et par le mérite de cette plaie sacrée, je vous prie de me donner la force de ne plus retomber en péché mortel, et de persévérer au contraire dans votre grâce jusqu'à la mort. Marie, pleine de douleur, priez Jésus pour moi.

Pater, *Ave*, *Gloria*, etc. Par ces blessures, etc.

(*a*) Ces vers ont été pris dans la traduction belge. (*L'éditeur.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, j'adore la plaie de votre main gauche, et je rends grâces, etc.

Et par les mérites de cette sainte plaie, je vous prie de me sauver de l'enfer que j'ai si souvent mérité, et où je ne pourrais plus vous aimer. Marie,pleine de douleur, priez Jésus pour moi.

Pater, *Ave*, *Gloria*,, etc. Par ces blessures, etc.

Mon Seigneur ésus-Christ, j'adore la plaie de votre main droite, et je vous rends, etc.

Et par le mérite de cette plaie sacrée, je vous prie de m'accorder la gloire du paradis, où je vous aimerai parfaitement et de toutes mes forces. Marie,pleine de douleur, priez Jésus pour moi.

Pater, *Ave*, *Gloria*, etc. Par les plaies, etc.

Mon Seigneur Jésus-Christ, j'adore la plaie de votre côté,et je vous rends grâces d'avoir voulu, même après votre mort, souffrir cette dernière injure, sans douleur il est vrai, mais avec un amour infini ; je compatis à l'affliction de votre mère qui souffrit seule toute la peine.

Et par le mérite de cette plaie sacrée, je vous prie de m'accorder le don de votre saint amour, afin que je vous aime toujours dans cette vie, et que j'aille ensuite vous aimer éternellement dans le paradis. Marie si affligée, priez Jésus pour moi.

Pater, *Ave*, *Gloria*, etc. Par ces blessures, etc.

PROTESTATION DE L'AUTEUR

Pour obéir aux décrets d'Urbain VIII, je proteste que tout ce qui est dit dans cet ouvrage, relativement aux miracles aux révélations et aux autres prodiges surnaturels, ne peut avoir qu'une autorité humaine, et que je ne prétends pas lui en attribuer d'autre ; que de même quand je donne à quelqu'un le titre de saint ou de bienheureux, je n'entends le donner que suivant l'opinion des hommes. Il n'y a d'exception qu'en faveur des choses ou des personnes, qui ont été déjà reçues et approuvées par le saint-siége apostolique.

MÉDITATIONS

POUR LES HUIT JOURS DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL

PREMIÈRE MÉDITATION

De l'amour de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement.

Notre très-amoureux Rédempteur devant partir de ce monde pour aller vers son père, après avoir accompli par sa mort l'œuvre de notre rédemption, et voyant que l'heure était proche, où il devait rentrer dans le sein éternel de son père, *sciens Jesus quia venit hora ut transeat ex hoc mundo ad patrem*[1], ne voulut point nous laisser seuls dans cette vallée de larmes: que fit-il pour cela? Il institua le très-saint sacrement de l'Eucharistie, dans lequel il s'est abandonné lui-même tout entier à nous. Il n'y a aucune langue assez éloquente, disait saint Pierre d'Alcantara, pour exprimer la grandeur de l'amour que Jésus-Christ porte à nos âmes: c'est pourquoi notre divin époux, voulant quitter cette vie, afin que son absence ne fût point pour nous une occasion de l'oublier, nous laissa pour mémorial, ce très-saint sacrement, dans lequel il demeurerait lui-même, ne voulant pas qu'entre lui et nous il restât autre chose pour réveiller notre mémoire, que lui-même. Jésus ne voulut donc point que sa mort le séparât de nous, et il institua ce sacrement d'amour pour rester avec

[1] (*Joan.* XIII, 1.)

nous jusqu'à la fin du monde : *Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Le voilà donc, selon ce que la foi nous apprend, le voilà renfermé comme un reclus sur tant d'autels, comme dans autant de prisons d'amour, afin que ceux qui le cherchent puissent le trouver. Mais, Seigneur, dit saint Bernard, cela ne convient point à votre majesté. Jésus-Christ répond : Il suffit que cela convienne à mon amour.

Ceux qui font le pélerinage de Jérusalem éprouvent de vifs sentiments de dévotion en allant visiter l'étable où le Verbe incarné vint au monde, le prétoire où il fut flagellé, le Calvaire où il mourut, et le sépulcre où il fut enseveli : mais combien ne doit pas être plus excitée notre dévotion à la vue d'un autel où Jésus-Christ lui-même réside dans le très-saint sacrement. Le vénérable père Jean d'Avila disait qu'entre tous les sanctuaires on ne saurait en trouver de plus respectables et de plus propres à nourrir la dévotion, que des églises dans lesquelles repose Jésus présent au saint sacrement.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon bien-aimé Jésus ! ô Dieu amoureux des hommes ! quel autre moyen plus puissant auriez-vous pu inventer pour vous faire aimer de ces ingrats ? Ah ! si les hommes vous aimaient, assurément toutes les églises seraient continuellement pleines de chrétiens qui vous adoreraient la face prosternée contre terre, et qui vous remercieraient tout enflammés d'amour pour vous, en vous voyant des yeux de la foi caché dans le tabernacle. Mais non, les hommes vous mettent en oubli, vous et votre amour : ils font bien des visites aux autres hommes, dont ils espèrent quelques misérables biens ; mais pour vous, Seigneur, ils vous laissent seul et abandonné de tous. Oh ! que ne puis-je, par mes hommages, vous faire réparation de tant d'ingratitudes ! Je suis confus de me voir moi-même, pour le passé, coupable de la même négligence et

d'une semblable ingratitude. Mais je veux qu'il n'en soit plus de même pour moi à l'avenir : je veux, autant que je pourrai, vous tenir dorénavant compagnie. Enflammez mon cœur de votre saint amour, afin que je ne vive désormais que pour vous aimer et vous plaire. Vous méritez l'amour de tous les cœurs. S'il a été un temps où je vous ai méprisé, maintenant je ne désire plusautre chose que de vous aimer O mon Jésus, vous êtes tout mon amour et tout mon bien. *Deus meus et omnia.* Très-sainte Vierge Marie, obtenez-moi un grand amour pour le saint sacrement.

DEUXIÈME MÉDITATION

Jésus demeure sur nos autels pour que tous puissent le trouver.

Sainte Thérèse disait que, dans le monde, tous les sujets d'un empire ne peuvent être admis à parler au souverain. Le plus qu'un pauvre homme puisse espérer, c'est de lui faire parler par une tierce personne. Mais pour vous parler, à vous, ô roi du ciel, nous n'avons besoin d'aucun intermédiaire ; quiconque le désire, peut vous trouver dans le très-saint sacrement, et s'y entretenir avec vous selon son gré et en toute liberté. C'est à ce dessein, disait encore la même sainte, que Jésus-Christ a caché sa majesté dans le sacrement, sous l'apparence d'un simple pain, afin de nous donner plus de confiance et de nous ôter toute crainte d'approcher de lui. Ah ! il semble qu'à chaque instant, du fond des tabernacles, Jésus-Christ nous crie et nous dise : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* [1] Oui, venez, nous dit-il, venez, pauvres ; venez, infirmes ; venez, vous qui êtes dans la tribulation ; venez, justes ; venez, pécheurs, et vous trouverez tous en moi un médecin charitable qui réparera toutes vos pertes, et guérira toutes vos blessures. C'est le désir de Jésus-Christ de consoler tous ceux qui recourent à lui. Il demeure le jour et la nuit sur nos autels pour se rendre accessible à tous, et pour faire grâce

[1] (*Matth.* XI, 78.)

à tous. C'est pour cela que les Saints éprouvaient tant de plaisir à s'entretenir avec Jésus devant le saint-sacrement, que les jours et les nuits leur paraissaient n'être que des instants. La comtesse de Feria, devenue religieuse de Sainte-Claire, ne pouvait se rassasier de se tenir au chœur devant le tabernacle ; comme on lui demandait un jour ce qu'elle faisait si longtemps devant le saint-sacrement, elle répondit toute étonnée : Qu'est-ce qu'on fait devant le saint-sacrement? Qu'est-ce qu'on y fait? On y remercie, on y aime, on y demande. Saint Philippe de Néri s'écriait à l'aspect du saint-sacrement : Voici mon amour qui vient, voilà l'objet de tout mon amour Ah! si Jésus-Christ était de même l'objet de tout notre amour, les jours et les nuits passées en sa présence ne nous paraîtraient plus que de courts instants.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ainsi, mon Jésus, dorénavant j'espère vous dire moi-même, lorsque je viendrai vous visiter aux pieds de vos autels : Voici mon amour tout prêt, voici l'objet de tout mon amour. Oui, mon bien-aimé Rédempteur, je ne veux aimer autre chose que vous ; je veux que vous soyez, vous seul, l'unique amour de mon âme. Je me meurs de douleur, lorsque je pense que jusqu'ici j'ai aimé les créatures et mes propres satisfactions plus que vous, et je vous ai tourné le dos, bonté infinie! mais comme vous ne voulez pas que je me perde, vous m'avez supporté avec tant de patience, et, au lieu de me punir, vous avez atteint mon cœur de tant de flèches d'amour, que je n'ai pu résister davantage à vos saintes poursuites, et que je me suis donné tout à vous. Je vois que vous me voulez tout entier pour vous : mais puisque vous voulez qu'il en soit ainsi, faites qu'il en soit de même, car ce sera votre ouvrage. Détachez-moi de toute affection terrestre, détachez-moi de moi-même, et faites que je ne cherche rien autre chose que vous, que je ne pense qu'à vous, que je ne parle que de vous, que je ne désire que vous, que je ne soupire que pour vous, que

je ne brûle, que je ne vive et que je ne meure que pour vous. O amour de mon Jésus, venez, prenez possession de mon cœur tout entier, et chassez-en tout autre amour qui ne serait pas pour Dieu. Je vous aime, ô Jésus, dans le divin sacrement; je vous aime, ô ma vie, mon trésor, mon amour, mon tout. O Marie, mon espérance, priez pour moi, et faites que je sois tout entier à Jésus.

TROISIÈME MÉDITATION

Du grand don que nous a fait Jésus-Christ en se donnant à nous dans le Saint Sacrement.

L'amour de Jésus-Christ ne s'est point contenté du sacrifice qu'il a fait pour nous de sa vie, plongé dans un océan d'ignominies et de douleurs, afin de nous montrer l'affection qu'il nous portait; mais de plus, pour nous obliger davantage à l'aimer, il a voulu, dans la nuit qui précéda sa mort, se laisser tout entier à nous en aliment dans la sainte Eucharistie. Dieu est tout-puissant ; mais quand il s'est donné à une âme dans ce sacrement de son amour, il ne lui reste rien à lui donner de plus. Le concile de Trente dit que Jésus, en se donnant à nous par la sainte communion, a, pour ainsi dire, épuisé toutes les richesses de son amour pour les hommes : *Divitias sui erga homines amoris velut effudit*[1] Combien un vassal ne s'estimerait-il pas honoré, écrivait saint François de Sales, si son prince, étant à table, lui envoyait de là une portion de son plat? et que serait-ce ensuite, si cette portion était une tranche détachée de son propre bras? Jésus dans la sainte communion nous donne bien davantage : il nous donne en nourriture, non pas une portion seulement de son repas, ni une partie de sa chair sacrée, mais son corps tout entier : *Accipite et comedite, hoc est corpus meum.* Et en nous donnant son corps, il nous donne encore son âme et sa divinité ; en sorte que le Seigneur, dit saint Chrysostome, en se donnant lui-

[1] (*Sess.* XIII, *c.* 2.)

même dans ce sacrement, nous donne tout ce qu'il a, et qu'il ne lui reste rien à nous donner de plus : *Totum tibi dedit, nihil sibi reliquit.* O chose étonnante ! ô prodige de l'amour divin ! ce Dieu qui est le maître de l'univers, se faire tout entier notre bien propre !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon cher Jésus, que vous reste-t-il de plus à faire encore pour vous faire aimer de nous? De grâce, faites-nous bien connaître quel est cet excès d'amour qui vous a porté à vous changer en aliment pour pouvoir vous unir à nous, pauvres pécheurs. Vous m'avez donc assez aimé, ô mon Rédempteur, pour ne point refuser de vous donner souvent à moi dans la sainte communion. Et moi, j'ai eu le courage de vous bannir si souvent de mon âme ! Mais vous ne savez point mépriser un cœur humilié et repentant. Vous vous êtes fait homme pour moi, vous êtes mort pour moi, vous en êtes venu jusqu'à vous faire ma nourriture ; et que vous reste-t-il à faire de plus pour gagner mon amour? Ah ! que ne puis-je mourir de chagrin chaque fois que je me souviens d'avoir méprisé votre grâce? O mon amour, j'ai un grand regret de vous avoir offensé. Je vous aime, bonté infinie ; je vous aime, amour infini. Je ne désire autre chose que de vous aimer, et je ne redoute autre chose que de vivre sans vous aimer Mon bien-aimé Jésus, ne me refusez point de rentrer dans mon âme. Venez, car je donnerai plutôt mille fois ma vie que de vous repousser, et je veux faire tout ce qui sera en moi pour vous contenter. Venez, et enflammez-moi tout entier de votre saint amour Faites que j'oublie tout l'univers, pour ne plus penser qu'à vous, et pour ne plus souhaiter que vous, mon souverain et unique bien. O ma mère, Marie, priez pour moi, et, par vos prières, obtenez-moi la grâce de vous montrer reconnaissant pour tant d'amour de mon Jésus.

QUATRIEME MÉDITATION

Du grand amour que Jésus-Christ nous a montré dans le Saint-Sacrement.

Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad patrem, cum dilexisset suos, in finem dilexit eos[1] Jésus sachant que l'heure de sa mort était arrivée, voulut, avant de mourir, nous laisser la plus grande marque qu'il pût nous donner de son affection, et ce fut le don qu'il nous fit de lui-même dans le saint-sacrement : *In finem dilexit eos.* Saint Jean Chrysostome explique ces paroles par celles-ci : *Extremo amore dilexit eos.* Il aima alors les hommes de l'amour le plus grand dont il pût les aimer, en se donnant lui-même tout entier à eux. Mais en quel temps de sa vie Jésus-Christ a-t-il institué ce grand sacrement par lequel il se donne ainsi lui-même ? Dans la nuit qui précéda sa mort : *In qua nocte tradebatur*, écrit l'Apôtre, *accepit panem, et, gratias agens, fregit, et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum*[2]. Dans le moment où les hommes s'apprêtaient à lui donner la mort, il veut leur faire connaître cette dernière preuve de son amour. Les marques d'affection que nous donnent nos amis au moment de leur mort font plus d'impression sur nos cœurs ; et c'est pour cela que Jésus choisit le moment qui précédait sa mort pour nous laisser le don de ce grand sacrement. C'est donc avec raison que saint Thomas appelle ce don un sacrement et un gage d'amour : *Sacramentum charitatis pignus.* C'est encore avec raison que saint Bernard l'appelle *Amor amorum*, parce que dans ce sacrement Jésus-Christ a réuni et complété toutes les autres inventions de son amour pour nous. De là vient que sainte Marie-Magdelaine de Pazzi appelait le jour où Jésus-Christ institua ce sacrement le *jour de l'amour*.

[1] (*Joan.* XIII, 1.)
[2] (I *Cor.* XI, 24.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O amour infini de Jésus, digne d'être aimé d'un amour également infini ! Comment, ô mon Seigneur, êtes-vous si amoureux des hommes, et comment les hommes sont-ils si peu amoureux de vous ? Que pouviez-vous faire de plus pour vous faire aimer ? O mon Jésus, vous êtes si aimable et si aimant ! faites-vous connaître, et faites-vous aimer Quand est-ce que je vous aimerai comme vous m'avez aimé ? Ah ! découvrez-moi de plus en plus la grandeur de votre bonté, afin que je brûle toujours davantage d'amour pour vous, et que je m'emploie à tout ce qui peut vous être agréable. O souverain objet de la dilection de mon âme, pourquoi ne vous ai-je pas toujours aimé ? Hélas ! il fut un temps où non-seulement je ne vous aimais pas, mais où je méprisais encore votre amour. La douleur que j'en éprouve, et la promesse que vous avez faite de pardonner aux cœurs repentants, font toute ma consolation. Je vous donne, ô mon Sauveur, toutes mes affections ; aidez-moi, par les mérites de votre passion, à vous aimer de toutes mes forces. Ah ! que ne puis-je mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi ? O Marie, mère de Dieu, obtenez-moi la grâce de n'aimer dorénavant autre chose que Dieu.

CINQUIÈME MÉDITATION.

Sur l'union qui s'opère entre Jésus et l'âme qui communie.

Saint Denis l'Aréopagite dit que le principal effet de l'amour est de tendre à l'union. Jésus-Christ institua le saint sacrement de nos autels précisément à cette fin, qui est de s'unir entièrement à nos âmes. Il s'était déjà donné à nous comme notre précepteur, comme notre modèle et comme notre victime ; il lui manquait encore de se donner à nous en qualité de notre aliment, afin de devenir une même chose avec nous, comme la nourriture ordinaire devient une même substance avec celui qui la prend ; et c'est ce qu'il fit, lorsqu'il institua ce

sacrement d'amour. Saint Bernardin de Sienne a dit : *Ultimus gradus amoris est cum se dedit nobis in cibum, quia dedit se ad omnimodam unionem, sicut cibus et cibans invicem inter se uniuntur* Ainsi, Jésus-Christ, non content de s'être uni notre nature humaine, veut encore trouver un moyen de s'unir à chacun de nous par ce sacrement, pour être tout à celui qui le reçoit. C'est ce qui a fait dire à saint François de Sales : « Le Sauveur ne peut-être considéré en une action, ni plus amoureuse ni plus tendre, que celle-ci en laquelle il s'anéantit, par manière de dire, et se réduit en viande, afin de pénétrer nos âmes, et s'unir intimement au cœur et au corps de ses fidèles[1] Comme Jésus-Christ nous aimait ardemment, il a voulu s'unir à nous dans l'Eucharistie, de manière à ce que nous soyons une même chose avec lui. C'est ce qu'a dit aussi saint Chrysostome : *Semetipsum nobis immiscuit, ut unum quid simus ; ardenter enim amantium hoc est.* O Dieu d'amour, vous avez voulu, en un mot, que votre cœur et les nôtres ne formassent qu'un cœur : *Voluisti, ut tecum unum cor haberemus*, dit saint Laurent Justinien. Et Jésus-Christ l'a dit lui-même : *Qui manducat meam carnem, in me manet, et ego in illo*[2] Celui donc qui communie demeure en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeure en lui ; et cette union n'est pas simplement une union d'affection, mais elle est une union véritable et réelle. De même, dit saint Cyrille d'Alexandrie, que deux morceaux de cire fondus s'unissent ensemble, de même celui qui communie devient une même chose avec Jésus-Christ. Figurons-nous donc, lorsque nous communions, que Jésus-Christ nous dit ce qu'il disait un jour à sa chère servante, Marguerite d'Ypres : Voyez, ma fille, la belle union qui existe entre vous et moi ; ainsi donc, aimez-moi ; demeurons toujours unis de la même manière, par un ardent amour, et ne nous séparons plus jamais.

[1] *Introd. à la vie dév.* part. II, ch. XXI, p. 92.
[2] *(Joan.,* VI, 17.*)*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Jésus, c'est ce que je vous demande et ce que je veux toujours vous demander en faisant la sainte communion : Demeurons toujours unis, et ne nous séparons plus jamais. Je sais que vous ne vous séparerez jamais de moi, à moins que je ne sois le premier à me séparer de vous. Mais voilà précisément quelle est ma crainte : c'est qu'il ne m'arrive à l'avenir de me séparer de vous par le péché, comme il ne m'est que trop arrivé par le passé. Ah ! ne le permettez pas, mon bien-aimé Rédempteur : *ne permittas me separari a te.* Je suis en ce péril jusqu'à l'heure de ma mort : ah ! je vous en prie, par les mérites de votre passion et de votre mort, permettez que je perde la vie plutôt que de commettre une autre fois cette grande injure contre vous. Je le répète, et faites-moi la grâce de le répéter sans cesse : *ne permittas me separari a te ; ne permittas me separari a te.* Oh ! le Dieu de mon âme, je vous aime, je vous aime, et je veux toujours vous aimer, et je ne veux aimer que vous. Je proteste à la face du ciel et de la terre que je ne veux que vous seul, et que je ne veux rien de plus. O mère de miséricorde, Marie, priez pour moi à cet effet, et obtenez-moi la grâce de ne me séparer jamais plus de Jésus, et de n'aimer que Jésus.

SIXIÈME MÉDITATION.

Du désir qu'a Jésus-Christ de s'unir à nous par la sainte communion.

Sciens Jesus quia venit hora ejus[1] Cette heure que Jésus-Christ appelle *son heure* fut précisément l'heure de cette nuit en laquelle il devait endurer les premiers tourments de sa passion. Mais, comment appela-t-il son heure une heure si funeste ? Parce que c'était l'heure après laquelle il avait soupiré toute

[1] (*Joan.* XIII, 1.)

sa vie, puisque c'était en cette nuit qu'il avait résolu de nous laisser la sainte communion, par laquelle il voulait s'unir tout entier à ses âmes bien-aimées, qu'il allait dans peu racheter par l'effusion de son sang et le sacrifice de sa vie. Voici le langage qu'il tint cette même nuit à ses disciples : *Desiderio desideravi hoc Pacha manducare vobiscum*[1] Paroles par lesquelles il voulut nous faire comprendre le désir et l'ardeur qu'il avait de s'unir à nous dans le sacrement de son amour. *Desiderio desideravi.* Telles furent les paroles, dit saint Laurent-Justinien, qui sortirent du cœur de Jésus-Christ brûlant d'un amour infini : *Flagrantissimæ charitatis est vox hæc.* La même flamme qui brûlait alors dans le cœur de Jésus le consume encore aujourd'hui ; et la même invitation qu'il fit alors à ses disciples de le recevoir, il nous la fait encore à nous tous : *Accipite et comedite, hoc est corpus meum*[2] Et pour nous engager à le recevoir avec affection, c'est à cette condition qu'il nous promet le paradis : *Qui manducat meam carnem, habet vitam æternam*[3], et il nous menace de la mort, si nous refusons de l'accepter : *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis*[4]. Ces invitations, ces promesses, ces menaces, prennent toutes leur source dans le désir qu'a Jésus-Christ de s'unir à nous par la sainte communion, à cause de l'amonr qu'il nous porte. Le Seigneur disait un jour à sainte Mathilde : *Il n'y a point d'abeille qui se jette avec plus d'empressement sur les fleurs pour en sucer le miel, que je ne désire entrer dans les âmes qui soupirent après moi.* Comme Jésus nous aime, il veut que nous l'aimions ; et comme il nous désire, il veut que nous le désirions. *Sitit sitiri Deus,* écrit saint Grégoire, c'est-à-dire que Dieu a soif de nous voir avoir soif de lui. Bienheureuse l'âme qui s'approche de la communion avec un grand désir de s'unir à Jésus-Christ !

[1] (*Luc.* XXII, 15.) — [2] (*Matth.* XXVI, 26.)
[3] (*Joan.* VI, 54.) — [4] (*Ibid.* 53.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon adorable Jésus, vous ne sauriez nous donner de plus grandes preuves d'amour, pour nous faire comprendre combien vous nous aimez Vous avez donné votre vie pour nous. Vous nous avez laissé tout vous-même dans le saint-sacrement, pour nous engager à venir nous nourrir de votre chair, et pour nous témoigner le grand désir que vous avez de nous voir nous approcher de vous : comment donc pourrions-nous connaître toutes ces marques que vous nous donnez de l'amour que vous nous portez, et ne pas brûler d'amour pour vous ? Allez, misérables affections terrestres, sortez de mon cœur ; c'est vous qui m'empêchez d'aimer mon Jésus comme il m'aime. Et quelles autres marques de votre affection pourrais-je avoir encore à désirer, après celles que vous m'en avez données ? Pour mon amour, vous avez sacrifié toute votre vie ; pour mon amour, vous avez embrassé une mort pleine d'amertumes et d'humiliations ; pour mon amour, vous vous êtes réduit à une sorte d'anéantissement, en voulant vous faire notre aliment dans l'Eucharistie, pour vous donner tout à moi. Ah ! mon Seigneur, ne permettez pas que je réponde de nouveau par l'ingratitude à une telle bonté. Je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, et de vous aimer tout le reste de ma vie. Je me repens, ô souverain bien, d'avoir méprisé jusqu'ici votre amour. Je vous aime, bonté infinie. Je vous aime, trésor infini. Ah ! aidez-moi, mon Jésus, à éloigner de mon cœur toutes les affections qui ne sont point pour vous, afin qu'à l'avenir je ne désire, je ne cherche, je n'aime que vous. Mon bien-aimé Seigneur, faites que je vous trouve toujours, faites que je vous aime toujours. Prenez possession de toute ma volonté, afin que je ne veuille jamais autre chose que ce qui peut vous être agréable. Mon Dieu, mon Dieu, et qui aimerai-je, si ce n'est vous, bonté infinie ? Non, je ne veux que vous, et rien de plus. O Marie, ma mère, prenez mon cœur entre vos mains, et remplissez-le du pur amour de Jésus.

SEPTIÈME MÉDITATION.

La sainte communion nous obtient la persévérance dans la grâce de Dieu.

Lorsque Jésus vient dans une âme par la sainte communion, il lui apporte tous les biens, toutes les grâces, et spécialement la grâce de la sainte persévérance. Voilà le principal effet que produit en nous le saint sacrement de l'autel; il nourrit l'âme qui le reçoit, par cette viande divine, et lui donne une grande vigueur pour marcher vers la perfection, et pour résister à ses ennemis, qui travaillent à lui donner la mort. C'est pourquoi Jésus-Christ dans le sacrement s'est appelé pain céleste : *Ego sum pauis vivus qui de cœlo descendi; si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum*[1]. De même que le pain materiel soutient la vie du corps, de même ce pain céleste soutient la vie de l'âme, en la faisant persévérer dans la grâce de Dieu. En outre, le saint concile de Trente nous enseigne[2], que la communion est le remède qui nous délivre des péchés véniels et qui nous préserve des péchés mortels : *Antidotum quo a culpis quotidianis liberemur, et a mortalibus præservemur* Innocent III écrit que Jésus-Christ par sa passion nous délivre des péchés que nous avons commis, et par l'Eucharistie, de ceux que nous pourrions commettre. Saint Bonaventure disait encore, que les pécheurs ne doivent point s'éloigner de la communion parce qu'ils ont été pécheurs, mais qu'au contraire ils doivent s'en approcher plus souvent, parce qu'ils ont été pécheurs, puisque plus un hommes se sent infirme, plus il a besoin de médecin : *Magis eget medico, quanto quis senserit se ægrotum*[3]

[1] (*Joan.* VI, 51, 52.) — [2] (*Scss.* XIII, *c.* II.
[3] *De prof. relig. lib.* II, c. LXXIX, al. alt. p. c. LXXVII. (Oper. XII, p. 441 *b.*)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Malheureux que je suis, Seigneur, pourquoi me plaindre de ma faiblesse, en voyant mes chutes et mes rechutes ? Comment pouvais-je résister aux assauts de l'enfer en m'éloignant de vous, qui êtes notre force ? Si je me fusse plus souvent approché de vous par la sainte communion, je n'eusse pas été tant de fois vaincu par mes ennemis. Il n'en sera plus ainsi ; *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Non, je ne veux plus mettre ma confiance en mes résolutions. Mon espérance est en vous, mon Jésus ; c'est vous qui me donnerez la force dont j'ai besoin pour ne plus retomber dans mes anciens péchés. Je suis faible ; mais vous, par la sainte communion, vous me rendrez fort contre toutes les tentations qui viendront m'assaillir : *Omnia possum in eo quia me confortat.* Pardonnez-moi, mon Jésus, toutes les injures que je vous ai faites, et dont je me repens de toute mon âme : je me propose de plutôt mourir que de retomber dans mes péchés ; et j'espère que par les mérites de votre passion vous me donnerez les grâces qui me sont nécessaires pour que je puisse persévérer jusqu'à la mort dans votre sainte grâce. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* O Marie ! ma mère, je vous adresse la même prière, avec saint Bonaventure : *In te, Domina, speravi, non confundar in æternum.*

HUITIÈME MÉDITATION

Sur la préparation qu'il faut apporter à la sainte communion, et sur l'action de grâces.

Le cardinal Bona demande : D'où vient que la plupart des âmes avancent si peu dans la voie de Dieu après tant de communions? Et il répond : *Defectus non est in cibo, sed in edentis dispositione.* Ce n'est point la faute de l'aliment, mais bien le défaut de disposition dans ceux qui le prennent. Le feu allume tout de suite le bois sec, mais non le bois vert, parce que celui ci n'a point toutes les conditions requises pour brûler. Les saints

tiraient de grands profits de la communion, parce qu'ils prenaient grand soin de s'y préparer Il y a deux conditions principales, que l'âme doit s'appliquer à remplir pour se préparer à la communion. La première est le détachement des créatures ; elle consiste à avoir un souverain éloignement pour tout ce qui n'est pas Dieu. Quand même l'âme serait en état de grâce, si le cœur est épris d'affections terrestres, plus il y reste de terre, moins il y restera de place pour l'amour divin. Un jour sainte Gertrude demanda au Seigneur quelle préparation il désirait d'elle pour la sainte communion ; et Jésus lui répondit : Je ne t'en demande point d'autre, sinon que tu viennes me recevoir vide de toi-même. La seconde condition requise pour retirer un grand fruit de la sainte communion, c'est le désir de recevoir Jésus-Christ afin de l'aimer davantage. Gerson dit qu'à cette table-là il n'y a que les affamés qui se rassasient. Saint François de Sales enseigne aussi que notre grande intention en la communion doit être de nous avancer, fortifier et consoler en l'amour de Dieu : « car vous devez, ajoute-t-il, recevoir pour l'amour ce que le seul amour vous fait donner[1]. » C'ést pour cela que Jésus disait à sainte Mathilde : Lorsque tu t'approches de la communion, désire avoir tout l'amour qu'a eu envers moi le cœur le plus amoureux, et je recevrai l'amour que tu as, comme s'il était celui qne tu voudrais avoir

Après la communion, il faut encore faire l'action de grâces. Il n'y a point de prière plus agréable à Dieu que celle qui se fait après la sainte communion. Pendant les instants qui suivent ce moment fortuné, une âme doit s'entretenir avec Jésus par des affections et des prières. Les pieuses affections qu'on produit alors ont un plus grand mérite devant Dieu que celles qu'on produit dans l'autres circonstances, parce qu'elles reçoivent alors une plus grande valeur de la présence de Jésus-Christ, qui est uni à l'âme. Quant aux prières, sainte Thérèse dit qu'alors Jésus-Christ cet dans une âme comme sur le trône de sa grâce, et qu'il lui dit : *Quid vis ut tibi faciam ?* Ame chré-

[1] *Introd. à la vie dév.* part. II, ch. XXI, p. 92.

tienne, je suis venu du ciel exprès pour te remplir de mes grâces ; demande-moi donc ce que tu veux, et tout ce que tu veux, et je te le donnerai. Oh! quels trésors de grâces perdent ceux qui, dans ce temps précieux, s'appliquent peu à prier Jésus-Christ, qui est dans leur cœur!

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu d'amour, tandis que vous désirez ardemment de nous dispenser vos grâces, c'est donc avec si peu de soin que nous nous appliquons à les recevoir! Quel regret ne sera point le nôtre au moment de la mort, lorsque nous nous souviendrons de cette négligence qui nous aura été si nuisible? Mon Seigneur, oubliez le passé ; à l'avenir, je veux, avec le secours de votre grâce, mieux m'appliquer à me préparer en ôtant de mon cœur l'affection à toutes les choses qui m'empêchent de recevoir les grâces que vous désirez m'accorder. Et après la communion, je veux m'entretenir avec vous autant que je le pourrai, afin d'obtenir de vous le secours qui m'est nécessaire pour m'avancer dans la voie de votre amour Faites-moi la grâce d'effectuer mes résolutions. Ah! mon Jésus, combien j'ai été négligent à vous aimer jusqu'ici! Le temps de la vie, que vous me donnez, par votre miséricorde, est le temps de me préparer à la mort, et de compenser par mon amour les offenses que j'ai commises contre vous. Je veux l'employer entièrement à vous aimer et à pleurer mes péchés. Je vous aime, ô Jésus, mon amour, et mon unique bien! Ayez pitié de moi, et ne m'abandonnez pas. Et vous, Marie, mon espérance, secourez-moi sans cesse par votre intercession.

NEUVAINE

DU CŒUR DE JÉSUS

NOTICE

Sur la dévotion envers le cœur adorable de Jésus.

La dévotion de toutes les dévotions, c'est de s'exciter à aimer Jésus-Christ, en pensant fréquemment à l'amour que nous a porté et que nous porte cet aimable Rédempteur. Un pieux auteur gémit, et il gémit avec raison, en voyant beaucoup de chrétiens qui s'adonnent à diverses pratiques de dévotion négliger celle-ci, et beaucoup de prédicateurs et de confesseurs parler le plus souvent de toute autre chose que de l'amour de Jésus-Christ, tandis qu'en vérité l'amour de Jésus-Christ devrait être la principale, pour ne pas dire l'unique dévotion d'un chretien ; et par conséquent les prédicateurs et les confesseurs, dans les soins qu'ils donnent à leurs auditeurs et à leurs pénitents, devraient uniquement se proposer et avoir pour but de les pénétrer et de les enflammer continuellement d'amour pour Jésus. Et de là vient que les âmes font si peu de progrès dans les vertus, qu'elles continuent de croupir dans les mêmes défauts, et que souvent elles retombent dans des fautes graves, parce que faute d'en être suffisamment averties, elles se mettent peu en peine d'acquérir l'amour de Jésus-Christ, qui est ce filet d'or qui attache et unit les âmes à Dieu.

Si le Verbe éternel est venu dans le monde, c'est uniquement pour se faire aimer. *Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur*[1]*?* Et si le Père éternel l'a envoyé dans le monde, c'est de même pour nous manifester son amour, et s'attirer ainsi le nôtre, nous protestant du reste que son amour aura pour mesure l'amour que nous aurons pour son divin fils : *Ipse enim pater amat vos, quia vos me amatis*[2] Ajoutons à cela qu'il met pour condition à ses grâces, que nous lui en fassions la demande au nom de son fils : *Si quid petitietis patrem in nomine meo, dabit vobis*[3], et qu'il ne nous admettra à l'éternelle béatitude qu'autant que notre vie aura été conforme à celle de Jésus-Ghrist : *Nam quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui*[4] Nous ne pourrons jamais acquérir cette conformité, ni même la désirer, si nous ne nous appliquons à considérer l'amour que nous a porté Jésus-Christ.

C'est encore à cette même fin que notre Sauveur révéla à la vénérable sœur Marie Alacoque, religieuse de la Visitation de Sainte-Marie ([a]) qu'il voulait qu'en nos temps on instituât et l'on propageât dans l'Eglise la dévotion et la fête de son sacré cœur, afin que par leurs hommages et leurs pieux sentiments les âmes dévotes s'attachent à réparer les injqres que son cœur reçoit souvent des hommes ingrats, lorsqu'il est exposé sur nos autels dans son auguste sacrement. Il est rapporté dans la Vie de la vénérable religieuse que nous venons de nommer, écrite par monseigneur Languet, archevêque de Sens, que cette pieuse vierge étant un jour en prières devant le saint-sacrement, Jésus-Christ lui fit voir son cœur entouré d'épines, surmonté d'une croix, et placé snr un trône de flammes, et qu'il lui dit : Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes, et qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour, jusqu'à se consumer pour leur donner des preuves de son affection ; mais qui, en récompense, ne reçoit de la plupart des

[1] (*Luc.* XII, 49.) — [2] (*Joan.* XVI, 27.)
[3] (*Joan.* XVI, 32.) — [4] (*Rom.* VIII, 29.)
(*a*) Aujourd'hui béatifiée. (*L'éditeur.*)

hommes qu'outrages et ingratitudes dans ce sacrement d'amour : mais ce qui m'est le plus sensible c'est que ce sont des cœurs consacrés à moi qui me traitent de la sorte. Il lui ordonna ensuite de s'employer de toutes ses forces à faire célébrer, le premier vendredi après l'octave du très-saint sacrement, une fête particulière en l'honneur de son divin cœur, et cela, pour trois intentions principales : 1° afin que les fidèles le remerçiassent du don immense qu'il leur a fait dans la vénérable eucharistie ; 2° afin que ces âmes bien-aimées réparassent, par leurs adorations et par leurs hommages, les irrévérences et les mépris qu'il a reçus et reçoit des pécheurs dans ce sacrement ; 3° afin qu'elles compensassent l'honneur qu'il devrait recevoir, et qu'il ne reçoit point dans tant d'églises où on l'adore et on le révère si peu. Et il promit que la pratique de cette dévotion ferait abonder les richesses de son cœur sur ceux qui lui rendraient cet honneur, tant le jour même de la fête, que les autres jours où ils le visiteraient dans le très-saint Sacrement. Ainsi, cette dévotion au cœur de Jésus n'est autre chose qu'un exercice d'amour envers un si aimable maître.

Mais en parlant de l'objet d'une telle dévotion, il est à propos de dire que l'objet *spirituel* est l'amour dont brûle le cœur de Jésus envers les hommes, attendu que l'amour s'attribue communément au cœur, comme on le lit en tant d'endroits de l'Ecriture : *Præbe, fili mi, cor tuum*[1]. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*[2] *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum*[3] *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis*[4] L'objet *matériel*, ou, si l'on veut, *sensible*, est ensuite le très-sacré cœur de Jésus, non point pris en soi précisément, mais comme uni à sa sainte humanité, et par conséquent, à la divine personne du Verbe.

Cette dévotion s'est ensuite accrue en si peu de temps, et

1 (*Prov.* XXIII, 26.) — 2 (*Ps.* LXXXIII, 3.) — 3 (*Ps.* LXXII, 26.)
4 (*Rom.* V, 5.)

elle s'est tellement propagée, que sans parler d'un grand nombre de monastères de vierges où elle a été introduite, elle a été encore érigée, avec l'autorité des prélats, dans quatre cents confréries consacrées au cœur de Jésus, en France, en Savoie, en Flandre, en Allemagne, en Italie, et jusque dans plusieurs royaumes infidèles ; ces confréries ont été enrichies par le Saint-Siége d'un grand nombre d'indulgences, avec la faculté d'ouvrir des chapelles et des églises sous le titre du *Sacré-Cœur*, comme on peut le voir dans le bref de Clément X, en l'an 1674, qui est rapporté par le père Eudes dans son livre, pag. 468, selon ce qu'en dit le père Galliffet de la compagnie de Jésus, dans son ouvrage sur *l'excellence de la dévotion au cœur de Jésus*, pag. 266.

Plusieurs pieux fidèles espèrent encore qu'on obtiendra un jour de la sainte Eglise la permission de réciter un office et de pouvoir dire une messe propre en l'honneur du sacré cœur de Jésus-Christ. Nous savons d'ailleurs qu'en l'an 1726, cette demande fut faite par le P Galliffet, qui en fut le postulateur : il exposa que le sacré cœur de Jésus méritait bien une vénération spéciale, puisqu'il était le principe sensible et le siége de toutes les affections du Rédempteur, et spécialement de son amour ; et encore parce qu'il était le centre de toutes les douleurs intérieures qu'il souffrit durant sa vie mortelle. Mais, selon mon faible jugement, le bon père n'arriva pas à son but, parce que, dans sa supplique, il s'appuya sur un point douteux, le donnant pour certain ; en sorte qu'on lui opposa, avec raison, que c'était une grande question de savoir si les affections de l'âme se forment au cœur ou au cerveau ; surtout lorsque les philosophes les plus modernes s'accordent à penser, avec Louis Muratori dans sa *Philosophie morale* (Chap. II, pag. 14), que les affections de l'âme se forment au cerveau. Et comme l'Eglise n'a point donné jusqu'ici son jugement sur cette controverse, parce qu'elle s'abstient prudemment de ces sortes de décisions, on conclut qu'il ne fallait pas faire droit à la requête, puisqu'elle était appuyée sur le principe incertain des anciens philosophes. D'un autre côté, on

disait que le motif spécial de vénération envers le sacré-cœur n'étant pas fondé, il ne convenait point d'accorder la permission qu'on demandait de réciter l'office et de dire une messe propre, parce qu'autrement il aurait pu arriver qu'à l'avenir on formât de semblables demandes, même en l'honneur du sacré côté, de la langue, des yeux, et des autres membres de Jésus-Christ. C'est ce que je trouve consigné dans les œuvres célèbres de Benoît XIV, d'heureuse mémoire, *de canoniz, sanct.* (t. IV. l. IY, p. 2, c. 13.)

Mais l'espérance que nous avons qu'on nous accordera un jour la permission dont nous parlons à l'égard du sacré cœur de Jésus, nous ne l'appuyons point sur le principe des anciens philosophes, dont nous venons de parler, mais sur l'opinion commune de tous les philosophes tant anciens que modernes, savoir, que le cœur, quoiqu'il puisse bien ne pas être le siége des affections de l'âme et le principe de la vie, est cependant, comme l'écrit le très-docte Muratori à l'endroit que nous venons de citer, une des principales sources ou un des principaux organes de la vie de l'homme ; puisque tous les physiciens disent communément aujourd'hui que la source principale de la circulation du sang est le cœur, auquel se rattachent toutes les artères et toutes les veines ; et c'est pourquoi l'on ne doute nullement que le mouvement de toutes les autres parties du corps ne vienne du cœur Si donc le cœur est une des principales sources de la vie humaine, on ne saurait douter que le cœur n'ait la plus grande part dans les affections de l'homme. Et en effet, l'expérience nous démontre que les affections internes de douleur et d'amour font une plus grande impression au cœur que dans toutes les autres parties du corps humain. Et pour ce qui est de l'amour en particulier, on lit dans la vie de saint Philippe de Néri (chap. VI), pour ne point parler des autres saints, que, dans ses transports de ferveur pour Dieu, la chaleur de son cœur se faisait sentir sur sa poitrine, et que le cœur lui palpitait si fort qu'il repoussait la tête de ceux qui en approchaient ; si bien que le Seigneur, par un prodige surnaturel, dilata les côtes du saint à l'endroit

de son cœur, qui, dans ses agitations, cherchait plus d'espace pour se mouvoir plus librement. Sainte Thérèse rapporte d'elle-même dans sa vie [1], que Dieu envoya plus d'une fois un ange lui blesser le cœur, en sorte qu'elle se trouvait ensuite toute embrasée de l'amour divin et qu'elle se sentait brûler sensiblement jusqu'à en tomber de défaillance. Ce qui est fort à considérer ici, et qui fait voir que c'est spécialement dans nos cœurs que Dieu imprime nos sentiments d'amour pour lui ; aussi l'Eglise a-t-elle accordé sans répugnance aux Carmes déchaussés une messe propre en l'honneur du cœur blessé de sainte Thérèse.

Ajoutons de plus que l'Eglise a bien estimé dignes d'une vénération spéciale les instruments de la passion de Jésus-Christ, comme la lance, les clous, la couronne d'épines, en accordant un office et une messe en leur honneur spécial, ainsi que le rapporte Benoît XIV dans l'ouvrage et à l'endroit cité, num. 18, où il rappelle en particulier les paroles de la bulle d'Innocent VI, publiée à l'occasion de l'office que ce pape permit de faire de la lance et des clous de la passion du Seigneur. Voici ces paroles : *Dignum reputamus, ut de sui ipsius passionis specialibus instrumentis, et præsertim in partibus in quibus instrumenta ipsa dicuntur haberi, speciale festum celebretur, nosque Christi fideles in eorum devotione divinis officiis specialiter foveamus.* Si donc l'Eglise a estimé dignes de sa vénération et de son culte spécial la lance, les clous et les épines, parce qu'ils ont été en contact avec le corps de Jésus-Christ dans chacun des tourments particuliers de sa passion ; avec combien plus de raison ne devons-nous pas espérer qu'elle nous accordera un culte spécial à l'égard du très-sacré cœur de Jésus-Christ, qui a eu une si grande part dans les affections et les douleurs immenses qu'il a éprouvées en voyant les tourments qui lui étaient préparés, et l'ingratitude que les hommes devaient lui réserver après avoir reçu tant de preuves de son amour ? Ce fut encore de ce cœur que partit la sueur de sang qu'éprouva

[1] (*Liv.* I, *c.* IV.)

le Seigneur dans le jardin des Olives : car une telle sueur ne peut s'expliquer sans recourir à une forte pression du cœur, par l'effet de laquelle le sang étant gêné dans son cours, fut contraint de se déborder par les parties externes : et cette pression du cœur de Jésus-Christ ne provenait d'aucune autre cause que des souffrances intérieures de crainte, d'ennui et de tristesse, selon ce qu'en disent les évangélistes eux-mêmes: *Cœpit pavere, tædere, et mœstus esse* [1]

Mais, quoi qu'il puisse être de tout ceci, mettons-nous en devoir de satisfaire la dévotion des âmes amoureuses de Jésus-Christ, qui désirent s'entretenir avec lui et l'honorer durant cette neuvaine dans le saint sacrement, par de saintes considérations et par de pieuses affections.

PREMIÈRE MÉDITATION

Cœur aimable de Jésus.

Celui qui se fait connaître aimable en tout, se fait nécessairement aimer. Or, si nous nous appliquions à considérer tous les beaux rapports sous lesquels Jésus-Christ se rend aimable, nous serions tous dans la bienheureuse nécessité de l'aimer. Et quel cœur entre tous les cœurs peut être plus aimable que le cœur de Jésus? Cœur tout pur, tout saint, tout embrasé de l'amour de Dieu et des hommes, puisqu'il ne désire que la gloire divine et notre salut. C'est bien ce cœur dans lequel le Seigneur trouve toutes ses délices et met toutes ses complaisances. C'est bien là le cœur où règnent toutes les perfections et toutes les vertus: un amour ardent pour Dieu son père, uni à la plus grande humilité et au plus profond respect qu'il soit possible d'imaginer; une souveraine confusion de nos péchés, dont il a bien voulu se charger, unie à la plus parfaite confiance que puisse avoir un fils en son père; une souveraine horreur de nos péchés, unie à une vive compassion de nos misères; une souveraine douleur, unie à la plus parfaite con-

[1] (*Matth.* XXVI, 37. *Marc.* XIV, 33.)

formité à la volonté divine. Ainsi, on trouve en Jésus tout ce qu'il peut y avoir d'aimable. Quelques-uns sont portés à n'aimer les autres que pour leur beauté ; quelques autres les aiment pour leur innocence ; ceux-ci aiment par habitude, ceux-là par dévotion. Mais qui pourrait ne point aimer une personne, s'il s'en trouvait de semblables, dans laquelle toutes les vertus seraient réunies ? Si nous apprenions qu'il existe, même au loin, un prince étranger, beau, humble, honnête, dévot, charitable, doux envers tout le monde, qui rendrait le bien à celui qui lui ferait du mal, même sans le connaître, et quoiqu'il ne nous connût pas plus que nous ne le connaîtrions lui-même, nous en serions certainement épris, et ce serait une nécessité pour nous de l'aimer. Comment se peut-il donc que Jésus soit si peu aimé des hommes et qu'il ne soit point l'objet unique de leur amour, lui qui possède toutes ces vertus dans un si haut degré de perfection, et qui nous aime si tendrement ? O Dieu, il semble que Jésus-Christ, qui est le seul objet digne d'être aimé, et qui nous a donné tant de preuves de son amour, ait, pour ainsi dire, la mauvaise fortune de n'être point aimé de nous, puisqu'il ne peut parvenir à se voir aimé, comme s'il n'était pas assez digne de notre amour ! C'est là ce qui faisait verser d'abondantes larmes aux Rose de Lima, aux Catherine de Gênes, aux Thérèse, aux Marie Madeleine de Pazzi, qui, en considérant cette ingratitude des hommes, s'écriaient avec larmes : « L'amour n'est point aimé ! l'amour n'est point aimé ! »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon aimable Rédempteur, quel objet plus digne d'amour votre Père éternel pouvait-il me commander d'aimer, que vous ? Vous êtes la beauté du paradis, vous êtes l'amour de votre Père ; dans votre cœur siégent toutes les vertus comme sur leur trône. O cœur aimable de mon Jésus, vous méritez bien l'amour de tous les cœurs ; pauvre et malheureux est le cœur qui ne vous aime pas ! O Dieu ! mon cœur a été ce mal-

heureux, durant tout le temps où je ne vous ai point aimé. Mais je ne veux pas continuer à être malheureux de la sorte ; je vous aime et je veux toujours vous aimer, ô mon Jésus. O Seigneur, je vous ai oublié par le passé ; qu'attends-je maintenant ? attendrai-je le moment où, par mon ingratitude, je vous obligerai à m'oublier et à m'abandonner tout à fait? Non, mon cher Sauveur, non, ne le permettez pas. Vous êtes l'amour d'un Dieu ; et vous ne seriez pas l'amour d'un pécheur que vous avez tant aimé et tant comblé de bienfaits ? O belles flammes qui brûlez dans le cœur amoureux de mon Jésus, allumez dans mon pauvre et misérable cœur le feu sacré et bienheureux que Jésus est venu apporter sur la terre ! Brûlez et détruisez toutes les affections impures qui vivent dans mon cœur, et qui l'empêchent d'être entièrement à Dieu. Faites, ô mon Dieu, qu'il ne vive que pour vous aimer, vous seul, mon cher Rédempteur. Si durant une partie de ma vie je vous ai méprisé, vous savez, telle est ma présomption, qu'aujourd'hui vous êtes mon unique amour. Je vous aime, je vous aime, je vous aime, et je ne veux aimer autre chose que vous. Mon bien-aimé Seigneur, ah ! ne dédaignez pas d'agréer l'amour d'un misérable cœur qui a si souvent rempli le vôtre d'amertume. Que votre gloire soit de faire voir à vos Anges le spectacle d'un cœur qui, après vous avoir fui et vilipendé, brûle maintenant d'amour pour vous. Très-sainte Vierge Marie, mon espérance, aidez-moi : priez Jésus de me rendre par sa grâce tel qu'il désire me voir.

DEUXIÈME MÉDITATION

Cœur aimant de Jésus.

Oh ! si nous pouvions comprendre l'amour qui brûle pour nous dans le cœur de Jésus ! Il nous a tant aimés, que si tous les Anges, tous les Saints, tous les hommes, avec toutes leurs puissances, s'unissaient pour aimer, tous ces amours réunis ne feraient pas la millième partie de l'amour que Jésus-Christ nous porte. Il nous aime immensément plus que nous ne nou

aimons nous-mêmes. Il nous a aimés jusqu'à l'excès. *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem*[1] Et quel plus grand excès d'amour peut-on concevoir que celui par lequel un Dieu meurt pour ses créatures? Il nous a aimés jusqu'à l'extrémité : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos*[2], puisque ce Dieu nous ayant aimé durant l'éternité, de sorte qu'il n'y a point eu d'instant, où il n'ait pensé à nous et n'ait aimé chacun de nous en particulier : *In charitate perpetua dilexit te*[3], pour notre amour il s'est fait homme, et a choisi une vie pénible et la mort de la croix pour nous racheter ; en sorte qu'il nous a aimés plus qu'il n'a aimé son propre honneur, plus qu'il n'a aimé son repos, plus qu'il n'a aimé sa propre vie, ayant tout sacrifié pour nous faire connaître l'amour qu'il nous porte. N'est-ce point là un excès de charité propre à remplir d'étonnement les Anges et le paradis durant toute l'éternité? Cet amour l'a encore porté à demeurer avec nous dans le saint-sacrement, comme sur un trône d'amour puisqu'il n'a plus là que l'apparence d'un peu de pain, qu'il y est enfermé dans un ciboire, où il paraît demeurer dans un complet anéantissement de sa majesté, sans faire le moindre mouvement, ni aucun usage de ses sens ; en sorte qu'il n'y semble remplir d'autre office que celui d'aimer les hommes. L'amour fait désirer la présence continuelle de l'objet aimé : cet amour et ce désir font demeurer Jésus-Christ avec nous dans le saint-sacrement. Trente-trois années passées avec les hommes sur cette terre paraissaient un temps trop court à cet amoureux Seigneur ; aussi, pour contenter le désir qu'il a de demeurer toujours avec nous, il a jugé nécessaire d'opérer le plus grand de tous les miracles, comme l'a été l'institution de l'eucharistie. Mais l'œuvre de la rédemption était déjà accomplie, les hommes étaient déjà réconciliés avec Dieu : à quoi pouvait servir la présence de Jésus-Christ sur la terre dans ce sacrement? Ah! Jésus-Christ demeure avec nous, parce qu'il ne sait pas se séparer de nous, car il dit qu'il trouve en nous

1 (*Luc.* IX, 31. — 2 (*Joan.* XIII, 1.) — 3 (*Jerem.* XXXI, 3.)

ses délices. Cet amour l'a conduit jusqu'à devenir la nourriture de nos âmes, afin de s'unir à nous, et de faire de nos cœurs et du sien une seule et même chose : *Qui manducat meam carnem, in me manet, et ego in illo*[1] O prodige ! ô excès de l'amour divin ! Un serviteur de Dieu disait : Si quelque chose pouvait ébranler ma foi à l'égard du mystère de l'eucharistie, ce ne serait point la difficulté de concevoir comment le pain devient chair, comment Jésus-Christ peut être en même temps en plusieurs lieux, comment il est renfermé dans un si petit espace ; car je répondrais que Dieu peut tout : mais si l'on me demandait comment aime-t-il l'homme au point de devenir sa nourriture, je n'aurais autre chose à répondre si ce n'est que c'est là une vérité de foi supérieure à mon intelligence, et que l'amour de Jésus est incompréhensible. O amour de Jésus, faites que les hommes vous connaissent, faites que les hommes vous aiment.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O cœur adorable de mon Jésus, cœur amoureux des hommes, cœur créé tout exprès pour aimer les hommes ! et comment les hommes peuvent-ils vous vilipender de la sorte, et correspondre si peu à votre amour ? Ah ! malheureux que je suis d'avoir été moi-même du nombre de ces ingrats qui n'ont point su vous aimer ! Pardonnez-moi, ô mon Jésus, ce grand crime que j'ai commis en ne vous aimant pas, vous qui êtes si aimable, vous qui m'avez aimé au point d'avoir épuisé tous les moyens propres à vous attirer mon amour, Je comprends que je mériterais bien d'être condamné à ne plus vous aimer, puisque j'ai renoncé à votre amour, durant un si long temps ; mais non, mon cher Sauveur, infligez-moi les châtiments les plus nombreux, mais préservez-moi de celui-ci. Accordez-moi la grâce de vous aimer, et après cela punissez-moi comme il vous plaira. Mais, comment puis-je craindre un tel châtiment,

[1] (*Joan.* VI, 5.)

lorsque j'entends que vous continuez à m'imposer le doux, le cher précepte de vous aimer ? *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*. Oui, ô mon Dieu, vous voulez posséder l'amour de votre indigne créature, et elle veut vous aimer à son tour ; elle veut même n'aimer que vous, puisque vous l'avez tant aimée. O amour de mon Jésus, vous êtes mon amour O cœur enflammé de mon Jésus, enflammez aussi mon cœur Ne permettez pas qu'il m'arrive de passer désormais un seul instant de ma vie sans vous aimer : ôtez-moi plutôt la vie ; anéantissez-moi plutôt ; épargnez au monde le spectacle affreux d'une âme qui vous méprise, par la plus noire des ingratitudes, après avoir reçu tant de lumières, tant de grâces, et surtout tant d'amour, de votre miséricordieuse charité. Non, mon Jésus, ne le permettez point. J'espère que je vous aimerai toujours et que vous m'aimerez toujours ; je l'espère par les mérites du sang précieux que vous avez répandu pour moi : j'ose même espérer que cet amour formera entre vous et moi un lien indissoluble pour toute l'éternité. O Marie, mère de la belle dilection, vous qui désirez si ardemment que Jésus soit aimé, liez-moi, attachez-moi à votre fils ; mais attachez-moi si fortement, qu'il ne me soit plus possible de m'en séparer.

TROISIÈME MÉDITATION

Cœur de Jésus désireux d'être aimé.

Jésus n'a point besoin de nous : il est également heureux, également riche et puissant, n'importe qu'il ait ou qu'il n'ait pas notre amour : néanmoins, comme l'a dit saint Thomas, Jésus-Christ nous aime et désire notre amour, comme si l'homme était son Dieu, et comme si sa félicité dépendait de celle de l'homme. C'est ce qui remplissait d'étonnement le saint homme Job, et qui lui faisait dire : *Quid est homo, quia magnificas eum ? aut quid apponis erga eum cor tuum*[1] ? Com-

[1] (*Job*. VII, 17.)

ment ! un Dieu désirer et demander avec tant d'instances l'amour d'un ver de terre? Ce serait déjà une grande faveur que Dieu nous eût seulement permis de l'aimer. Si un vassal disait à son seigneur : Seigneur, je vous aime, il serait regardé comme un téméraire ; mais que dirions-nous si un roi disait à son vassal : Je veux que vous m'aimiez? Les princes de la terre ne s'abaissent point jusques-là : mais Jésus, qui est le roi du ciel, est celui-là même qui nous demande notre amour avec tant d'empressement : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*. C'est lui qui demande notre cœur avec tant d'instances : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi*[1] Et lorsqu'il voit qu'une âme le repousse, il ne se rebute point, mais il se tient à la porte de son cœur, il appelle, et il frappe pour entrer : *Sto ad ostium et pulso*[2] Il prie même pour qu'on la lui ouvre, daignant, à cet effet, donner à nos âmes les noms engageants de sœurs et d'épouses : *Aperi mihi, soror mea, sponsa*[3] En un mot, ses délices sont d'être aimé des enfants des hommes, et il se console de tout lorsqu'une âme lui dit et lui redit souvent : Mon Dieu, je vous aime. Tout cela est une suite de l'amour immense qu'il a pour nous. Celui qui aime désire nécessairement être aimé. Le cœur demande le cœur. L'amour cherche l'amour *Ad quid diligit Deus, nisi ut ametur?* dit saint Bernard. Et Dieu lui-même l'avait dit auparavant *Quid Dominus Deus tuus petit a te, nisi ut timeas et diligas eum*[4] *?* C'est pour cela qu'il nous fait entendre qu'il est ce pasteur qui, ayant trouvé la brebis égarée, appelle tous ses voisins pour s'en réjouir avec lui : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quam perdideram*[5] Il nous apprend encore qu'il est ce père qui, voyant son fils égaré revenir se jeter à ses pieds, ne se contente pas de lui pardonner, mais l'embrasse encore tendrement. Il nous dit aussi que celui qui ne l'aime point demeure dans un état de mort : *Qui non diligit manet in morte*[6], et qu'au contraire, il demeure dans le cœur de celui

[1] (*Prov.* XXII, 26. — [2] (*Apoc.* III, 20.)
[3] (*Cant.* V, 1 et 2.) — [4] (*Deut.* X, 12.) — [5] (*Luc*, XV, 6.) — [6] (I *Joan.* III, 14.)

dont il est aimé, et reste en sa possession : *Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in illo*[1] Or, tant de demandes, tant d'instances, tant de menaces, et tant de promesses, ne seraient-elles point capables de nous porter à aimer un Dieu qui désire si ardemment notre amour ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher Rédempteur, vous dirai-je avec saint Augustin, vous me commandez de vous aimer, et vous me menacez de l'enfer, si je ne vous aime point ; mais quel enfer plus horrible, quelle plus grande disgrâce pourrait-il m'arriver, que d'être privé de votre saint amour? Si donc vous voulez m'épouvanter, menacez-moi seulement du malheur de vivre sans vous aimer, et cette menace m'effrayera plus que la vue de mille enfers. O ! mon Dieu, si les damnés pouvaient brûler de votre saint amour au milieu des flammes de l'enfer, l'enfer deviendrait un paradis ; et si, au contraire, les bienheureux du paradis ne pouvaient vous aimer, le ciel deviendrait un véritable enfer. Voilà ce que disait saint Augustin.

Je vois bien, mon Sauveur, que, par mes péchés, je mériterais d'être abandonné de votre grâce, et, en conséquence, d'être condamné à ne pouvoir plus vous aimer ; mais je sais que vous continuez de vouloir que je vous aime, et moi-même je sens en moi un grand désir de vous aimer. Ce désir que j'éprouve de vous aimer est un don de votre grâce, c'est vous qui me le donnez ; donnez-moi donc aussi la force de le mettre à exécution, et faites que dorénavant je vous dise avec vérité, et que je vous redise sans cesse : Mon Dieu, je vous aime, je vous aime, je vous aime. Vous désirez mon amour, et je désire le vôtre. Veuillez donc oublier, ô mon Jésus, tous les désagréments que je vous ai causés jusqu'ici ; aimons-nous sans cesse ; je ne vous quitterai pas, et vous ne m'abandonnerez point. Vous m'aimerez toujours, et je vous aimerai toujours. Mon

[1] (I *Joan.* III, 16.)

cher Sauveur, vos mérites font toute mon espérance. Ah ! faites que je vous aime toujours, et faites qu'un pécheur qui vous a beaucoup offensé vous aime beaucoup. Marie, vierge immaculée, aidez-moi, priez Jésus pour moi.

QUATRIÈME MÉDITATION

Cœur endolori de Jésus.

Il est impossible de considérer, sans être ému de compassion, combien le cœur de Jésus a eu à supporter de douleurs ici-bas pour l'amour de nous. Il nous a fait entendre lui-même que son cœur fut plongé dans une si grande tristesse, qu'elle aurait suffi elle seule pour lui ôter la vie et pour le faire mourir de douleur, si la vertu de sa divinité n'eût empêché par miracle la mort de l'atteindre : *Tristis est anima mea usque ad mortem*[1] La plns grande douleur qui affligea le cœur de Jésus ne fut point la vue des tourments et des injures que les hommes lui préparaient en sa passion, mais ce fut la prévision de leur ingratitude à l'encontre de son immense amour. Il prévoyait distinctement tous les péchés que nous commettrions après qu'il nous aurait rachetés par tant de souffrances et par une mort si cruelle et si ignominieuse. Il prévoyait en particulier les injures atroces que les hommes devaient prodiguer à son cœur adorable, qu'il nous laissait dans le très-saint sacrement en témoignage de son amour. O Dieu, et quels outrages Jésus-Christ n'a-t-il point reçus des hommes dans ce sacrement d'amour ? Les uns l'ont foulé aux pieds ; d'autres l'ont jeté dans des cloaques ; d'autres s'en sont servis pour en faire hommage au démon : et néanmoins la prévision de tous ces outrages ne l'a point empêché de nous laisser cet admirable gage de son amour. Il hait souverainement le péché, mais il semble que l'amour qu'il nous porte ait surpassé en lui la haine qu'il a pour nos vices, puisqu'il s'est résigné à permettre tant de sacriléges plutôt que de priver de cette divine nourri-

[1] (*Marc.* XIV, 34.)

ture les âmes qui l'aiment. Tout cela ne sera-t-il point suffisant pour nous porter à aimer un cœur qui nous a tant aimés? Peut-être que Jésus-Christ n'a point fait ce qu'il fallait faire pour mériter notre amour? Ingrats, laisserons-nous Jésus-Christ abandonné sur les autels, comme le font la plupart des hommes? et ne voulons-nous point nous unir plutôt au petit nombre des âmes fidèles qui savent le reconnaître, et nous consumer d'amour, comme se consument les flambeaux qui brûlent autour du saint ciboire? Le cœur de Jésus demeure sur nos autels tout ardent d'amour pour nous ; et nous ne serions point embrasés d'amour pour Jésus, lorsque nous avons le bonheur d'être en sa présence !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon cher et adorable Jésus, voici à vos pieds un de ceux qui ont causé tant de douleurs à votre cœur si aimable. O Dieu, et comment ai-je pu remplir de tant d'amertumes un cœur qui m'a tant aimé, et qui n'a rien épargné pour se faire aimer de moi? Mais je vous dirai : consolez-vous, mon Sauveur, je veux que vous sachiez que mon cœur, atteint par votre grâce des traits de votre amour, éprouve un tel regret de ses péchés, qu'il voudrait en mourir de douleur. O mon Jésus, qui me donnera une douleur de mes pechés semblable à celle que vous en avez éprouvée toute votre vie? Père éternel, je vous offre la peine et l'horreur que votre divin fils a ressenties de mes fautes, et je vous prie, en vue de ses mérites, de me donner une telle douleur des offenses que j'ai commises contre vous, qu'elle remplisse d'amertume et de chagrin le reste de ma vie, au souvenir des mépris que j'ai faits trop longtemps de votre amitié. Et vous, mon Jésus, faites que j'aie dorénavant une telle horreur du péché, qu'elle me porte à détester les fautes les plus légères, en pensant qu'elles vous déplaisent, à vous qui ne méritez d'être offensé, ni peu ni beaucoup, mais qui méritez d'être aimé d'un amour infini. Mon bien-aimé Seigneur, je déteste maintenant tout ce qui vous

déplaît, et je ne veux à l'avenir aimer que vous et ce que vous aimez. Aidez-moi, fortifiez-moi ; donnez-moi la grâce, ô mon Jésus, de vous invoquer sans cesse, et de vous redire sans cesse cette prière : Mon Jésus, donnez-moi votre amour, donnez-moi votre amour Et vous, très-sainte Marie, obtenez-moi la grâce de vous prier toujours, et de vous dire : Ma mère, faites-moi aimer Jésus.

CINQUIÈME MÉDITATION

Cœur compatissant de Jésus.

Où pourrions-nous trouver un cœur plus tendre et plus compatissant que le cœur de Jésus, un cœur qui ait eu plus de compassion de nos misères? C'est cette compassion qui l'a fait descendre du ciel sur la terre ; c'est elle qui lui a fait dire qu'il était le bon pasteur qui venait donner sa vie pour sauver ses brebis ; pour nous obtenir le pardon, à nous autres pécheurs, il ne s'est point épargné lui-même, et il a voulu se sacrifier sur la croix pour payer, par ses souffrances, la peine qui nous était due. C'est ce même sentiment de compassion qui lui fait dire encore présentement : *Quare moriemini, domus Israel? revertimini et vivite* [1] O hommes, nous dit-il, mes pauvres enfants, pourquoi voulez-vous vous perdre en vous éloignant de moi? Ne voyez-vous pas qu'en me fuyant vous courez à la mort éternelle? Je ne veux point être le témoin de votre perte ; ne perdez point courage ; en quelque moment que vous vouliez revenir à moi, revenez, et vous recouvrerez la vie : *revertimini et vivite.* C'est ce même sentiment qui lui fait dire aussi qu'il est le père plein de tendresse, qui, quoique méprisé de son fils, ne laisse pas de le recevoir et même de l'embrasser, en oubliant toutes les injures qu'il a reçues de lui, dès qu'il le voit revenir avec repentir. *Omnium iniquitatum ejus non recordabor.* Les hommes n'agissent point ainsi : lors même qu'il leur arrive de pardonner, ils ne peuvent cependant

[1] (*Ezech.* XVIII, 31, 32.)

pas oublier les injures qu'ils ont reçues, et ils se sentent portés à la vengeance ; et, s'ils ne se vengent pas par la crainte qu'ils ont de Dieu, ils éprouvent du moins toujours une grande répugnance à converser et à s'entretenir avec ceux qui les ont outragés. Ah ! mon Jésus, vous pardonnez aux pécheurs repentants, et vous ne refusez pas de vous donner tout entier à eux en cette vie, par la sainte communion, et en l'autre tout entier à eux dans le ciel, en leur communiquant votre gloire, sans garder la moindre répugnance à embrasser éternellement ces âmes qui vous ont offensé. Et où pourrait-on trouver un cœur plus aimable, et plus compatissant que le vôtre, ô mon cher Sauveur ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O cœur de mon Jésus, si rempli de pitié pour les hommes, ayez pitié de moi. *Jesu dulcissime, miserere mei.* Je vous le dis maintenant, et faites-moi la grâce de vous le dire sans cesse ; *Jesu dulcissime, miserere mei.* Avant de vous avoir offensé, ô mon Rédempteur, je ne méritais certainement aucune des grâces que vous avez répandues si abondamment sur moi. Vous m'avez créé, vous m'avez donné tant de lumières, et tout cela sans aucun mérite de ma part. Mais depuis que je vous ai offensé, bien loin de mériter vos faveurs, je ne méritais que votre abandon et l'enfer Votre compassion vous a porté à m'attendre et à me conserver la vie, lorsque j'étais dans votre disgrâce. Votre compassion m'a éclairé de nouvelles lumières et m'a invité au pardon ; elle m'a donné de la douleur de mes péchés, et le désir de vous aimer ; et j'ai maintenant la confiance que, par cette même bonté, j'ai recouvré votre grâce ! Continuez, ô mon Jésus, d'user de compassion pour moi ! La miséricorde que je vous demande est de ne point permettre que je sois de nouveau ingrat envers vous. Non, ô mon amour, je ne prétends point que vous me pardonniez, s'il m'arrive encore de vous tourner le dos ; ce serait de ma part une présomption, qui vous empêcherait d'user désormais de miséri-

corde à mon égard. Et quelle compassion devrais-je encore attendre de vous, si je commettais de nouveau l'ingratitude de mépriser votre amitié, et de me séparer de vous? Non, mon Jésus, je vous aime, et je veux toujours vous aimer. Et voici la miséricorde que je vous demande, et que j'espère obtenir de vous : C'est que vous ne permettiez pas que je sois séparé de vous, *ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te*. Je vous en prie aussi, ô Marie ma mère ne permettez pas que je me sépare désormais de mon Dieu.

SIXIÈME MÉDITATION

Cœur libéral de Jésus.

C'est le propre des personnes qui ont un bon cœur de désirer de contenter tout le monde, et particulièrement ceux qui sont plus dans le besoin ou qui sont plus affligés. Mais où trouver un meilleur cœur que le cœur de Jésus? Comme il est la bonté infinie, il a un souverain désir de nous communiquer ses richesses ; *Mecum sunt divitiæ... ut diligam diligentes me*[1]. A cette fin, dit l'Apôtre, il s'est fait pauvre, pour nous enrichir en s'appauvrissant lui-même[2]. A cette fin encore il a voulu demeurer avec nous dans le très-saint sacrement, où il se tient continuellement les mains toutes pleines de grâces, pour les répandre sur ceux qui viennent le visiter, comme il se fit voir au père Balthazar Alvarez. A cette fin, dirons-nous toujours, il se donne tout entier à nous, par la sainte communion, en nous faisant entendre que, puisqu'il va jusqu'à se donner lui-même tout entier à nous, il ne peut nous refuser rien des biens qu'il possède : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[3] ?En sorte que nous trouvons dans le cœur de Jésus tous les biens et toutes les grâces que nous pouvons désirer[4]

[1] (*Prov.* VIII, 18, 21.)

[2] Propter vos egenus factus est, ut illius inopia vos divites essetis. (II *Cor.* VIII, 9.)

[3] (*Rom.* VIII, 9.)

[4] In omnibus divites facti estis in Christo, ita ut nihil vobis desit in ulla gratia. (I *Cor* I, 5 et 7.)

Et comprenons bien que nous sommes redevables au cœur de Jésus de toutes les grâces que nous avons reçues, comme rédemption, vocation à la foi, lumières, pardon, secours pour résister à nos ennemis, patience dans l'adversité, puisque sans son aide nous ne pouvons faire aucun bien : *Sine me nihil potestis facere*[1] Et si par le passé, dit le Seigneur, vous n'avez point reçu un plus grand nombre de grâces, ne vous en prenez point à moi, mais prenez-vous en à vous qui avez négligé de me les demander : *Usque modo non petistis quidquam ; petite et accipietis*[2] Oh comme le cœur de Jésus est riche et libéral pour chacun de ceux qui recourent à lui ! *Dives in omnes qui invocant illum* Oh combien sont grandes les miséricordes qui se répandent sur les âmes attentives à demander secours à Jésus-Christ ! David disait : « Vous êtes, Seigneur, plein de douceur, de bonté et de compassion pour tous ceux qui vous invoquent[4]. Recourons donc toujours vers ce cœur, demandons avec confiance, et nous obtiendrons tout.

AFFECTIONS ET PRIÈRES

Ah ! mon Jésus, il ne vous a point répugné de me donner votre sang et votre vie, et j'aurais de la répugnance à vous donner mon misérable cœur ? Non, mon cher Rédempteur ; je vous offre mon cœur tout entier et ma volonté toute entière ; acceptez le don que je vous en fais, et disposez-en selon votre bon plaisir. Je ne posséde rien, et je n'ai aucun pouvoir ; mais j'ai ce cœur que je tiens de vous, et dont personne ne peut me priver ; je puis perdre mes biens, mon sang et ma vie, mais on ne saurait m'enlever mon cœur. C'est avec ce cœur que je puis vous aimer, c'est avec ce cœur que je veux vous aimer Enseignez-moi, ô mon Dieu, à m'oublier moi-même ; enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à votre pur amour, puisque par votre bonté vous m'en avez inspiré le dé-

[1] (*Joan.* XV, 5.) — [2] (*Joan.* XVI, 21.) — [3] (*Rom.* X, 12.)
[4] Quoniam tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te. (*Ps.* LXXV, 5.)

sir. Je sens en moi une volonté résolue de vous plaire ; mais pour la mettre en exécution, j'ai besoin de votre secours, et je vous en fais la demande. C'est à vous, ô cœur aimant de Jésus, qu'il appartient de rendre tout vôtre ce pauvre cœur, qui a été si ingrat jusqu'ici à votre égard, et qui par ma faute est demeuré privé de votre amour. Ah ! faites que ce cœur soit embrasé de votre sainte dilection, comme le vôtre brûle d'amour pour moi. Faites que ma volonté soit toute entière unie à la vôtre, en sorte que je ne veuille que ce que vous voulez ; faites qu'à l'avenir votre divine volonté soit la règle de toutes mes actions, de toutes mes pensées et de tous mes désirs. J'espère, Seigneur, que vous ne me refuserez point votre grâce pour effectuer la résolution que je prends aujourd'hui à vos pieds, d'embrasser avec joie toutes les dispositions de votre providence, soit à l'égard de ma personne, soit à l'égard de mes biens, tout le temps qui me reste à vivre, comme au moment de ma mort. Que vous êtes heureuse, ô Marie immaculée d'avoir toujours eu votre cœur parfaitement conforme au cœur de Jésus ; de grâce, obtenez-moi, ma mère, le don de ne vouloir et de ne désirer dorénavant autre chose que ce que veut Jésus, et ce que vous voulez avec lui.

SEPTIÈME MÉDITATION

Cœur reconnaissant de Jésus.

Le cœur de Jésus est tellement reconnaissant, qu'il ne peut voir la moindre de nos actions faite pour son amour, la moindre de nos paroles dite pour sa gloire, la moindre de nos bonnes pensées conçue avec réflexion pour lui plaire, sans nous en donner la récompense. Il est même si reconnaissant qu'il rend au centuple tout ce qu'on fait pour lui. *Centuplum accipietis.* Les hommes qui sont reconnaissants, lorsqu'ils donnent à quelqu'un la récompense d'un bienfait qu'ils ont reçu de lui, se contentent de le faire une fois ; et ils le font pour s'acquitter de leur obligation, comme on dit, et puis ils n'y pensent plus. Jésus-Christ n'agit point de la sorte à notre

égard : chacune de nos bonnes actions faite en vue de lui plaire est récompensée, non-seulement au centuple en cette vie, mais encore une infinité de fois à tous les moments de l'éternité. Et quel sera le chrétien assez négligent pour ne pas faire tout son possible, afin de contenter ce cœur si reconnaissant? Mais, ô Dieu! quel soin les hommes prennent-ils de complaire à Jésus-Christ? disons mieux, comment pouvons-nous être si ingrats envers ce Sauveur qui est le nôtre? Quand même il n'aurait répandu qu'une goutte de sang, et qu'il n'eût laissé couler de ses yeux qu'une larme pour notre salut, nous devrions lui en avoir une reconnaissance sans bornes; car le prix de cette seule goutte de sang et de cette seule larme aurait été devant Dieu d'un mérite infini et suffisant pour notre rédemption. Mais, Jésus a voulu employer pour nous tous les moments de sa vie; pour nous il a donné tous ses mérites, toutes ses souffrances, toutes ses ignominies, tout son sang, et sa vie même; en sorte qu'on doit appeler infinies les obligations que nous avons de l'aimer. Mais, hélas! nous qui nous montrons reconnaissants même envers les bêtes, tellement qu'il suffit qu'un petit chien nous donne quelques signes d'affection, pour qu'il nous semble être obligés de l'aimer, comment, après cela, pouvons-nous être si ingrats envers Dieu? Il semble que les bienfaits de Dieu changent de nature à l'égard de l'homme, et deviennent des méfaits à nos yeux, puisque, au lieu de reconnaissance et d'amour, ils n'obtiennent de nous que nouvelles offenses et nouveaux outrages. Seigneur, éclairez ces ingrats, afin qu'ils apprennent à connaître l'amour que vous leur portez.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon bien-aimé Jésus, voici l'ingrat qui vient se jeter à vos pieds. Je me suis montré reconnaissant envers les créatures, et ce n'est qu'envers vous que j'ai manqué de gratitude, envers vous, qui êtes mort pour moi, et qui avez épuisé les trésors de votre miséricorde pour m'obliger à vous aimer. Ce qui me console et m'encourage, c'est que j'ai affaire à un

cœur d'une bonté et d'une miséricorde infinies, qui promet d'oublier toutes les offenses que lui aura faites un pécheur qui se repent et qui l'aime. Mon cher Jésus, je vous ai offensé et je vous ai méprisé jusqu'ici mais maintenant je vous aime par-dessus toutes choses, et plus que moi-même. Dites-moi ce que vous voulez de moi, je suis tout disposé à le faire avec l'aide de votre grâce. Je crois que vous m'avez créé et que vous avez donné votre sang et votre vie pour mon amour Je crois de plus que, par amour pour moi, vous continuez à demeurer dans le très-saint sacrement, et je vous en remercie, ô mon amour ! Ah ! ne permettez pas qu'après tant de bienfaits et de témoignages de votre amour, je vous paie encore d'ingratitude. Liez-moi, attachez-moi fortement à votre cœur, et ne permettez pas que durant la vie qui me reste je vous cause encore des chagrins et des amertumes. Il suffit, ô mon Jésus, que je vous aie offensé jusqu'ici ; maintenant je veux vous aimer. Ah ! que ne puis-je retrouver mes années perdues ! Mais non, elles ne reviendront jamais, et la vie qui me reste sera courte : mais qu'elle soit de courte ou de longue durée, ô mon Dieu, le temps qui me reste à vivre sera tout employé à vous aimer, ô souverain bien, qui méritez un amour éternel et infini. Marie, ma mère, ne permettez pas que je sois encore ingrat envers votre fils ; priez Jésus pour moi.

HUITIÈME MÉDITATION

Cœur de Jésus méprisé.

Il n'y a point de peine plus cruelle pour un cœur qui aime que de voir son amour méprisé ; et cette peine s'augmente lorsque l'ingratitude est d'autant plus grande que les témoignages de notre affection ont été plus éclatants. Quand même tous les hommes ensemble renonceraient à tous leurs biens, et qu'ils s'en allassent vivre dans un désert, pour s'y nourrir de racines et coucher sur la terre, quand même ils macéreraient leur corps par la plus austère pénitence, et qu'enfin ils

se fissent massacrer pour l'amour de Jésus-Christ, quelle compensation serait-ce que tout cela pour les peines, le sang et la vie dont le fils de Dieu a fait pour nous le sacrifice? Quand même nous sacrifierions à chaque instant notre vie, certainement nous ne ferions pas pour l'amour de Jésus la millième partie de ce qu'il a fait pour nous, en se donnant à nous dans son auguste sacrement. Un Dieu se cacher sous les espèces d'un peu de pain, et se faire l'aliment de sa créature! Mais, ô Dieu! quelle récompense ou quels témoignage de gratitude Jésus-Christ reçoit-il des hommes? qu'en reçoit-il? de mauvais traitements, des mépris de sa loi et de ses maximes, des injures, telles qu'ils n'en feraient point de semblables à leurs plus grands ennemis, à leurs esclaves, ou aux derniers de leurs semblables. Et nous pourrions penser à tous ces mauvais traitements que Jésus-Christ a reçus et qu'il reçoit tous les jours, sans en ressentir de peine? Et nous ne chercherions pas à répondre par notre amour à l'amour immense de ce cœur divin, qui demeure dans le saint-sacrement, toujours embrasé du même amour pour nous, toujours désireux de nous communiquer ses biens, et de se donner lui-même tout entier à nous, toujours prêt à nous recevoir dans son cœur toutes les fois que nous allons à lui? *Qui venit ad me, non ejiciam foras*[1]. Nous sommes habitués à entendre prononcer les noms de création, d'incarnation, de rédemption, de Jésus né dans une étable, de Jésus mort sur la croix. O Dieu! si l'on nous apprenait qu'un homme semblable à nous nous aurait gratifiés d'un seul de ces bienfaits, nous serait-il possible de nous empêcher de l'aimer? Dieu est donc le seul qui ait, pour ainsi parler, ce triste sort de ne pouvoir se faire aimer des hommes, après avoir tout épuisé pour mériter leur amour; et même, au lieu d'en être aimé, d'en être méprisé et comme foulé aux pieds? Tout cela vient de l'oubli que font les hommes de l'amour que ce grand Dieu a eu pour eux.

[1] (*Joan.* VI, 37.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O cœur de mon Jésus, abîme d'amour et de miséricorde, comment se peut-il qu'en réfléchissant sur votre bonté et sur mon ingratitude, je ne meure pas et ne me consume pas de douleur ? Vous, mon Créateur, après m'avoir donné l'être, vous avez sacrifié pour moi tout votre sang et votre vie même, en vous dévouant à toutes les ignominies et à la mort pour mon amour ; et, non content encore de tout cela, vous avez inventé un moyen de vous sacrifier tous les jours pour moi dans la sainte Eucharistie, en consentant à y rester exposé à tant d'injures que vous deviez recevoir (et que vous prévoyiez dès lors) dans ce sacrement d'amour. O Dieu ! comment puis-je me voir si ingrat à votre égard, sans en mourir de confusion ? Ah ! Seigneur, mettez fin à mes ingratitudes en pénétrant mon cœur de votre amour, et en m'attirant tout entier à vous. Souvenez-vous des larmes et du sang que vous avez répandus pour moi, et pardonnez-moi. Ah ! que tant de peines de votre part ne soient point perdues pour moi ! Mais vous, ô mon Dieu, quoique vous m'ayez vu si ingrat et si indigne de votre amour, vous n'avez point laissé de m'aimer, même lorsque je ne vous aimais point, et que je ne désirais seulement pas que vous m'aimassiez. Combien donc ne dois-je point espérer davantage le bienfait de votre amour, maintenant que je n'aspire qu'à vous aimer et à être aimé de vous ? Ah ! contentez pleinement mon désir : je dirai mieux, contentez ce désir qui est le vôtre, puisque c'est vous qui me l'inspirez. Faites que ce jour soit celui de mon entière conversion, en sorte que je commence aujourd'hui à vous aimer, pour ne jamais plus cesser de vous aimer, ô mon souverain bien. Faites que je meure tout à moi-même pour ne vivre plus que pour vous, et pour brûler sans cesse de votre amour. O Marie, votre cœur est ce bienheureux autel où n'a jamais cessé de brûler le feu du divin amour. Ma chère mère, rendez le mien semblable au vôtre. Demandez cette grâce à votre fils, qui se fait une

jouissance de vous honorer en ne vous refusant rien de tout e que vous lui demandez.

NEUVIÈME MÉDITATION

Cœur fidèle de Jésus.

Oh ! combien est fidèle le cœur d'or de Jésus-Christ envers ceux qu'il appelle à son saint amour ! *Fidelis est qui vocavit vos, qui etiam faciet*[1] La fidélité de Dieu donne à nos âmes la confiance de pouvoir tout espérer, quoique, par nous-mêmes, nous ne méritions rien. Si nous avons repoussé Dieu de notre cœur, ouvrons-lui-en la porte, et il y rentrera tout de suite, selon la promesse qu'il nous en a faite : *Si quis aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo*[2]. Si nous avons besoin de grâces, demandons-les au nom de Jésus-Christ, et il nous les accordera, selon la promesse qu'il nous en a faite : *Ut quodcumque petieritis patrem in nomine meo, det vobis*[3] Si nous sommes tentés, confions-nous en ses mérites, et il ne permettra pas que nos ennemis nous livrent des combats au-dessus de nos forces : *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis*[4]. Oh ! combien il est plus avantageux d'avoir affaire à Dieu qu'aux hommes ! Combien de fois n'arrive-t-il pas que les hommes, après avoir promis, manquent à leur parole, ou bien parce qu'ils mentent en promettant, ou bien parce que leur volonté change après qu'ils ont promis ! *Non est Deus quasi homo ut mentiatur ; nec ut filius hominis, ut mutetur*[5]. Dieu ne peut être infidèle dans ses promesses, parce qu'il ne peut mentir, étant la vérité par essence ; il ne peut pas non plus changer de volonté, parce que tout ce qu'il veut est juste et droit. Or, il a promis de recevoir tous ceux qui viennent à lui, de donner son secours à ceux qui le lui demandent, d'aimer ceux qui l'aiment, et il ne tiendrait point sa promesse ? *Dixit ergo, et nos faciet?*

[1] (I *Thess.* v, 24.) — [2] (*Apoc.* III, 20.) — [3] (*Joan.* xv, 16.)
[4] (I *Cor.* x. 13.) — [5] (*Num.* XXIII, 19.)

Ah! plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles envers lui qu'il l'est envers nous! Combien de fois, par le passé, ne lui avons-nous pas promis d'être tout à lui, de l'aimer, et de le servir, et nous l'avons ensuite trahi, et, abandonnant son service, nous nous sommes vendus au démon, pour en devenir les esclaves? Ah! prions-le qu'il nous donne la force de lui être fidèles à l'avenir. Que nous serons heureux, si nous sommes fidèles à Jésus-Christ dans les petites choses qu'il demande de nous! il sera très-fidèle à nous récompenser par de grands bienfaits, et il nous fera éprouver l'effet de cette promesse qu'il a faite à ses serviteurs fidèles: *Euge, serve bone et fidelis; quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam: intra in gaudium Domini tui*[1]

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon cher Rédempteur, que n'ai-je eu le bonheur de vous être fidèle, comme vous l'avez été à mon égard! Toutes les fois que je vous ai ouvert mon cœur, vous y êtes entré pour me pardonner et pour me recevoir en votre grâce; toutes les fois que je vous ai appelé, vous êtes accouru à mon secours. Vous avez toujours été fidèle à mon égard, et moi, j'ai toujours été infidèle au vôtre; je vous ai promis de vous servir, et après cela je vous ai mille fois tourné le dos; je vous ai promis de vous aimer, et puis je ne vous ai point aimé. Comme si vous, ô mon Dieu, qui m'avez créé et racheté, étiez moins digne d'être aimé que les créatures, et que ces misérables passions pour lesquelles je vous ai abandonné. Pardonnez-moi, mon Jésus, je reconnais mon ingratitude, et je l'abhorre; je reconnais que vous êtes une bonté infinie qui méritez un amour infini, spécialement de ma part; car, depuis même que je vous ai tant offensé, vous n'avez point cessé de me donner des preuves éclatantes de votre amour. Malheur à moi, si je viens à me damner! Les grâces que vous

[1] (*Matth.* XXV, 21.)

avez répandues si abondamment sur moi, et les témoignages particuliers que vous m'avez donnés de votre affection seraient, ô mon Dieu, l'enfer de mon enfer. Mais non, mon amour, ayez pitié de moi : ne permettez pas que je vous abandonne de nouveau ; ne permettez pas que je sois damné, comme je ne le mérite que trop, ou que je continue dans l'enfer à payer, par des injures et par la haine, l'amour immense que vous m'avez témoigné. Ah ! cœur amoureux et fidèle de Jésus, enflammez mon misérable cœur, afin qu'il brûle sans cesse pour vous, comme vous brûlez d'amour pour moi. O mon Jésus, il me semble qu'actuellement je vous aime, mais je ne vous aime point assez : faites que je vous aime beaucoup, et que je vous sois fidèle jusqu'à la mort. C'est la grâce que je vous demande, et je vous prie d'y ajouter encore celle de persévérer à vous la demander. Otez-moi la vie, plutôt que de permettre que je vous trahisse dorénavant, comme j'ai eu le malheur de le faire jusqu'ici. O ma mère, ô Marie, aidez-moi à être fidèle à votre divin fils.

SERMON ET MÉDITATIONS

EN L'HONNEUR DE SAINT JOSEPH

SERMON

POUR LA FÊTE DE S. JOSEPH.

Entre les innombrables moyens de salut que Dieu a mis à notre disposition, il en est un qui ne nous prouve pas moins que tous les autres le grand désir qu'il a de nous voir sauvés, la dévotion envers les saints. Dieu a voulu que, comme ses amis, ils intercédassent pour nous et nous obtinssent par leurs mérites et leurs prières les grâces que nous ne méritons pas par nous-mêmes. Et s'il en est ainsi, ce n'est pas que les mérites de Jésus-Christ ne soient plus que surabondants pour nous enrichir de tout bien, mais c'est qu'il veut honorer par-là ses fidèles serviteurs, en les admettant à coopérer à notre salut ; et d'autre part il veut nous inspirer une grande confiance d'obtenir ses grâces par l'entremise de ses saints. Or, entre tous les saints, qui ne sait qu'après la divine Mère, saint Joseph a un grand crédit et une grande puissance auprès de Dieu pour obtenir les grâces à ceux qui l'honorent ? Ainsi nous verrons dans les deux points suivans :

I. Combien nous devons honorer S. Joseph à cause de sa dignité :

II. Combien nous devons nous confier en la protection de S. Joseph à cause de sa sainteté.

Ier POINT. — *Combien nous devons honorer S. Joseph à cause de sa dignité.*

I. Que ce soit pour nous un devoir d'honorer S. Joseph, qui peut en douter après que le fils de Dieu lui-même a voulu l'honorer du nom de père[1] ? Et certes les évangélistes n'ont pas fait difficulté de lui donner ce titre : « Son père et sa mère, dit S. Luc, étaient dans l'admiration de tout ce qu'on disait de lui[2]. » C'est encore le nom que lui donna la divine Mère : « Votre père et moi nous vous cherchions désolés de vous avoir perdu[3]. » Si donc le roi des rois a voulu élever Joseph à un si grand honneur, il est bien convenable et bien juste que nous cherchions à l'honorer autant que nous le pouvons[4] Quel ange, ou quel saint, dit S. Basile, a jamais mérité d'être appelé père du fils de Dieu[5] ? Nous pouvons donc bien appliquer à Joseph ce que dit S. Paul : Il a été autant au-dessus des anges, qu'il a reçu un nom plus excellent que le leur[6] Par ce nom de père, Joseph a été plus honoré de Dieu, que tous les patriarches, les prophètes, les apôtres, les pontifes ; ils ont tous le nom de serviteurs, Joseph celui de père.

II. Or, voilà Joseph, comme père, établi chef de cette petite famille, petite par le nombre, mais grande par les deux grands personnages qu'elle contenait, savoir, la Mère de Dieu, et le fils unique de Dieu fait homme[7] Dans cette maison, Joseph commande, et le fils de Dieu obéit[8]. Cette sujétion de Jésus-Christ, dit Gerson, en nous prouvant l'humilité du Sauveur,

[1] Josephum parentis honore coluit Christus. (*Orig. hom.* 17 *in Luc.* II.)
[2] Erant pater et mater ejus mirantes super his quæ dicebantur de illo. (*Luc.* II, 33.)
[3] Ego et pater tuus dolentes quærebamus te. (*Ibid.* 48.)
[4] Ab hominibus valde honorandus, quem rex regum sic voluit extollere. (*Card. Camer. tract. de S. Joseph.*)
[5] Nomine patris neque angelus, neque sanctus meruit appellari ; hoc unus Joseph potuit nuncupari.
[6] Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit. (*Hebr.* I, 4.)
[7] Constituit eum Dominum domus suæ. (*Ps.* CIV.)
[8] Et erat subditus illis. (*Luc.* II, 51.)

nous fait voir la grande dignité de Joseph[1]. Et quelle plus grande élévation, continûe le même auteur, que de commander à celui qui commande à tous les rois[2]?

III. Josué jeta le monde entier dans l'admiration, quand il commanda au soleil de s'arrêter, afin de lui laisser le temps de compléter la déroute de ses ennemis, et le soleil obéit à sa voix[3]. Mais quel parallèle peut-on faire entre Josué qui se voit obéi du soleil, créature inanimée, et S. Joseph qui se voit obéi de Jésus-Christ fils de Dieu? Tant que Joseph vécut, c'est-à-dire pendant trente années, Jésus-Christ le respecta comme un père, lui obéit comme à un père. En sorte que pendant ces trente années l'occupation continuelle du Sauveur fut d'obéir à Joseph. Pendant tout ce temps-là ce fut à Joseph de commander comme le chef de cette famille, et à Jésus-Christ d'obéir comme subordonné à Joseph qui lui avait été donné de Dieu, pour lui servir de père. Ainsi toutes les actions de Jésus-Chrit, ses démarches, sa nourriture, son repos, tout était réglé par les ordres de Joseph; et d'ailleurs Jésus-Christ était on ne peut plus attentif à écouter et à exécuter ce qui lui était commandé par Joseph. D'après la révélation qu'en eut sainte Brigitte, le fils de Dieu était si obéissant, que lorsque Joseph lui disait : Faites ceci, ou cela, il le faisait aussitôt[4] Aussi Gerson nous représente-t-il Jésus-Christ tantôt préparant le repas, tantôt nettoyant la vaisselle, tantôt allant chercher de l'eau à la fontaine, et tantôt balayant la maison[5] D'après S. Bernard, Dieu n'a pas choisi seulement S. Joseph pour être le consolateur de sa mère, qui eut tant de tribulations sur la terre; il ne l'a pas seulement choisi

[1] Et erat subditus illis : quæ subjectio sicut notat humilitatem in Christo, ita dignitatem signat in Josepho. (*Gerson. Serm. de Nat. Virg.*)

[2] Quid sublimius quam imperare ei qui in femore habet scriptum : Rex regum et Dominus dominantium ?

[3] Obediente Deo voci hominis. (*Jos.* x, 14.)

[4] Sic filius meus obediens erat, ut cum Joseph diceret : Fac hoc, vel illud, statim ille faciebat. (*L.* 6, *Rev. c.* 68.)

[5] Sæpe cibum et potum parat, vasa lavat, bajulat undam de fonte, nuncque domum scopit. (*In Joseph. distinct.* 3.)

pour être le père nourricier de Jésus-Christ ; mais il a voulu encore qu'il fût en quelque sorte son coopérateur dans la rédemption du monde, qui fut l'œuvre du grand conseil des trois personnes divines[1]. En conséquence, Dieu voulant qu'il tînt lieu de père à son fils, lui confia le soin de le nourrir, et de le défendre contre les embûches de ses ennemis. « Prenez l'enfant[2] ; » comme s'il eût adressé les paroles du Psaume : « C'est à vous qu'a été abandonné le soin du pauvre[3]. » Oui, Joseph, j'ai envoyé mon Fils sur la terre, et je l'ai envoyé pauvre, humble, sans l'éclat des richesses, ni des dignités extérieures : ainsi il sera méprisé dans le monde et appelé fils d'un artisan[4], selon l'humble profession que tu exerces. J'ai voulu que tu fusses pauvre, parce que je te destinais à tenir lieu de père à mon fils, pauvre comme toi ; car il n'est pas venu dans le monde pour dominer, mais pour sauver les hommes par ses souffrances et par sa mort. Tu seras donc sur la terre son gardien et son père en ma place : c'est à toi qu'a été abandonné le soin du pauvre : je le remets entre tes mains. Il sera persécuté, et tu auras part à ses persécutions ; sois attentif à le garder, et sois-moi fidèle.

IV En conséquence, dit S. Jean Damascène, Dieu donna à Joseph l'amour, la vigilance, et l'autorité de père[5] Il lui donna l'affection d'un père, afin qu'il veillât sur Jésus-Christ avec une grande tendresse ; il lui donna la sollicitude d'un père, afin qu'il l'environnât de toutes les précautions possibles ; et enfin l'autorité d'un père, pour lui donner l'assurance qu'il serait obéi dans toutes les mesures qu'il pourrait prendre touchant la personne de son fils.

V L'ayant d'ailleurs admis à être le coopérateur de l'œuvre de la Rédemption, comme dit S. Bernard, il voulut qu'il fût

[1] Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus suæ matris solattium, suæ carnis nutritium, solum denique in terris magni consilii coadjutorem fidelissimum. (*Hom.* 2, *sup. Miss.*)
[2] Accipe puerum. (*Luc*...)
[3] Tibi direlictus est pauper. (*H. Psalm.* x, 14.)
[4] Nonne hic est fabri filius? (*Matth.* XIII, 3.)
[5] Dedit ei affectum, sollicitudinem, auctoritatem patris.

présent à la naissance de Jésus-Christ ; et cela pour qu'il fût ensuite un fidèle témoin de la gloire rendue à Dieu par les anges à la naissance de son fils, et du récit qu'en firent les bergers, quand ils vinrent adorer le Sauveur ; Dieu voulait encore qu'il fût témoin de l'arrivée des mages qui, se laissant guider par l'étoile, vinrent de pays lointains pour adorer le saint enfant, ainsi qu'ils le déclarèrent eux-mêmes : « Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer[1] »

Ensuite le Seigneur, voyant que le jaloux Hérode, craignant pour sa royauté, cherchait le divin enfant pour lui donner la mort, envoya un ange à Joseph pour lui dire de sa part, qu'il prît l'enfant et la mère, et s'enfuît en Egypte[2]. Et voilà que Joseph fidèle et docile à la voix de Dieu, se levant de nuit, et même, comme le veulent les interprètes, la nuit même qu'il reçut l'avis de l'ange, prit l'enfant et Marie sa mère, et se mit en chemin vers l'Egypte. Joseph, sans perdre de temps, prit les outils de sa profession, autant qu'il put en porter, prévoyant qu'ils lui serviraient en Egypte pour alimenter sa pauvre famille. Marie, de son côté, prit entre ses bras l'enfant avec le peu de langes qui devaient servir à son fils, et tous deux partirent sans suite, comme de pauvres pélerins, pour faire un voyage si long et si périlleux, ayaut à traverser de si vastes déserts pour arriver en Egypte, et ne devant y trouver ni parents ni amis, mais seulement une nation barbare et inconnue. Arrivé dans ce pays, Joseph, d'après un nouvel avis de l'ange, qui lui dit : « Partez, prenez l'enfant et sa mère, et rendez-vous dans le pays d'Israël[3] ; » Joseph, dis-je, partit aussitôt d'Egypte et retourna en Judée. Mais là, de nouveau

[1] Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Matth* II, 2.)

[2] Surge et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi ; futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum. (*Matth.* II, 13.)

[3] Surge et accipe puerum matrem ejus, et vade in terram Israel. (*Matth.* II, 20.)

averti par l'ange, il ne se fixa pas en Judée par la crainte d'Archélaüs qui régnait en la place du feu roi Hérode son père, et il alla se fixer à Nazareth dans la Galilée, où il demeura ensuite jusqu'à sa mort, en la compagnie de son bien-aimé Jésus, continuant à vivre pauvrement dans son humble profession.

VII. Il arriva dans cet intervalle, qu'étant allé avec Marie et Jésus, enfant âgé alors de douze ans, pour visiter le temple de Jérusalem, comme il s'en retournait à la maison, il rejoignit Marie qu'il croyait accompagnée de son fils, et s'aperçut que Jésus n'y était pas; ainsi pendant trois jours Joseph ne fit autre chose que s'affliger, en se voyant éloigné de Jésus, l'unique amour de son cœur. Mais ce qui l'afffigeait le plus, c'était la crainte que Jésus ne l'eût quitté pour quelque déplaisir qu'il lui aurait causé, et qu'il ne l'estimât plus digne de conserver un si grand trésor, selon ce qu'a dit Lansperge quelque part[1]. Mais il fut ensuite consolé en apprenant de Jésus lui-même qu'il était demeuré dans le temple ponr s'occuper de la gloire de son père. Depuis ce temps Joseph continua de donner ses soins à Jésus jusqu'à sa mort; et alors il eut le bonheur de terminer sa vie entre les bras de Marie et de Jésus, qui l'assistèrent à ce dernier moment. Aussi saint François de Sales dit-il qu'il faut tenir pour certain que Joseph mourut d'amour comme la Vierge son épouse.

II[e] POINT. — *Combien nous devons nous confier en la protection de saint Joseph à cause de sa sainteté.*

VIII. Nous devons avoir une grande confiance en la protection de saint Joseph, parce qu'il a été extrêmement cher à Dieu pour sa sainteté. Pour estimer la sainteté de saint Joseph, il suffit de savoir qu'il fut élu de Dieu pour remplir les devoirs de père auprès de Jésus-Christ. Or saint Paul a dit: « Dieu

[1] Tristabatur ex humilitate, quia arbitrabatur se indignum cui tam pretiosus commissus esset thesaurus.

qui nous a faits de dignes ministres de la nouvelle alliance, » ce qui signifie, selon saint Thomas, que toutes les fois que Dieu choisit quelqu'un pour une fonction il lui donne toutes les grâces qui le rendent apte à la remplir. Dieu ayant donc destiné saint Joseph à exercer l'autorité de père sur le Verbe incarné, on doit tenir pour certain qu'il lui conféra tous les dons de sagesse et de sainteté qui convenaient à une pareille charge. On ne doit donc pas douter qu'il ne l'ait enrichi de toutes les grâces et de tous les priviléges accordés aux autres saints. Gerson et Suarez disent que saint Joseph eut de plus que les autres saints trois priviléges spéciaux : le premier, d'être sanctifié dès le sein de sa mère, comme Jérémie et saint Jean-Baptiste ; le deuxième, d'être en même temps confirmé en grâce; le troisième, d'être toujours exempt des mouvements de la concupiscence : priviléges dont saint Joseph, par les mérites de sa pureté, peut rendre participants ceux qui l'honorent, en les délivrant des appétits charnels.

IX. Joseph dans l'Evangile est appelé *juste*[1]. Or, que signifie un homme juste ? cela signifie, selon saint Pierre Chrysologue, un homme parfait, qui possède toutes les vertus[2] ; en sorte que saint Joseph était déjà saint avant son mariage, mais il fit encore bien plus de progrès dans la sainteté après son mariage avec la sainte Vierge. Les seuls exemples de sa sainte épouse suffisaient pour le sanctifier. Mais si Marie, comme parle saint Bernardin de Sienne, est la dispensatrice de toutes les grâces que Dieu accorde aux hommes, avec quelle profusion devons-nous croire que Marie en avait enrichi son époux, qu'elle aimait tant et dont en retour elle était tant aimée ! Combien plus ensuite devons-nous croire que la sainteté de Joseph s'accrut par le commerce continuel et la familiarité qu'il eut avec Jésus-Christ tout le temps qu'ils vécurent ensemble ! Si les deux disciples qui allaient à Emmaüs se sentirent embrasés de l'amour divin pour le peu de moments qu'ils accom-

[1] Joseph autem vir ejus cum esset justus. (*Matth.* I, 19.)

[2] Joseph vocari justum attendite, propter omnium virtutum perfectam possessionem.

pagnèrent le Sauveur et l'entendirent parler[1], quelles vives flammes de sainte charité ne durent pas s'allumer dans le cœur de Joseph pour avoir conversé pendant trente années avec Jésus-Christ, pour avoir entendu les paroles de vie éternelle qui sortaient de sa bouche, et avoir observé les merveilleux exemples d'humilité, de patience et d'obéissance qu'il donnait en se montrant si prompt à l'aider dans tous ses travaux, et à le servir dans tout ce qui était nécessaire pour l'intérieur de la maison ? Quel incendie du divin amour devaient opérer tous ces traits enflammés de charité dans le cœur de Joseph, ce cœur qui était dégagé de toutes les affections de la terre ! Il est vrai qu'il aimait encore beaucoup son épouse Marie ; mais cet amour envers Marie ne *divisait* point son cœur, selon ce que dit l'Apôtre que l'homme marié a son cœur *divisé*[2] Non, le cœur de Joseph n'était pas divisé, parce que l'amour qu'il avait pour son épouse le remplissait de plus en plus de l'amour divin. Ainsi, à n'en pas douter, Joseph, tandis qu'il vécut avec Jésus-Christ, accrut ses mérites et sa sainteté à tel point que nous pouvons bien dire qu'il a surpassé les mérites de tous les autres saints.

X. Cela posé, comme l'Apôtre nous dit que Jésus-Christ dans l'autre vie récompense chacun selon ses mérites[3], en conséquence, quelle gloire devons-nous penser qu'il ait préparée à saint Joseph qui lui a rendu tant de services, et dont il a été tant aimé tandis qu'il vécut sur la terre ? Au dernier jour, le Sauveur dira aux élus : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger,... j'étais étranger, et vous m'avez donné l'hospitalité ; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements[4]. Ceux-là néanmoins n'ont pas réellement nourri, logé et revêtu Jésus-Christ, mais seulement dans la personne des pauvres, au lieu

[1] Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretnr in via? *(Luc.* XXIV, 32.)

[2] Qui autem cum uxore est, sollicitus est.. quomodo placeat uxori, et divisus est. (I *Cor.* VII, 33.)

[3] Reddet unicuique secundum opera ejus. *(Rom.* II, 6.)

[4] Esurivi enim et dedistis mihi manducare... hospes eram, et collegistis me ; nudus, et cooperuistis me. (*Matth.* XXV, 35.)

que saint Joseph procura la nourriture, l'habitation et les vêtements à la propre personne de Jésus-Christ. De plus le Seigneur a promis une récompense à celui qui donne aux pauvres en son nom un verre d'eau[1] Quelle sera donc la récompense de Joseph qui peut dire à Jésus-Christ : Non-seulement je vous ai pourvu de toute nourriture, logement, habits, mais encore je vous ai sauvé de la mort, en vous délivrant des mains d'Hérode ? Or, tout cela doit servir à augmenter notre confiance en la protection de saint Joseph, et à nous bien persuader que Dieu, en considération des mérites de saint Joseph, ne lui refusera jamais une grâce qui lui sera demandée par là en faveur de ceux qui lui rendent un culte.

XI. Saint Bernardin de Sienne dit encore quelque chose de plus fort : « A n'en pas douter, dit-il, non-seulement Jésus-Christ dans le ciel ne refuse point à saint Joseph ces marques de familiarité et de respect qu'il lui donnait durant sa vie, comme un fils à son père, mais il y met le comble par de nouveaux égards[2]. » On remarquera ces deux mots : *Familiarité et respect*. Ce même Seigneur qui sur la terre honora comme son père saint Joseph, certainement ne lui refusera dans les cieux rien de ce qu'il lui demandera. A quoi il faut ajouter que si Joseph sur la terre n'eut aucune autorité sur l'humanité de Jésus-Christ, comme père naturel, il l'eut cependant (du moins en quelque manière) comme époux de Marie, qui, comme mère naturelle du Sauveur, avait autorité sur lui. Celui qui a le domaine de l'arbre a aussi le domaine du fruit que l'arbre porte. Il résulte de là que Jésus-Christ sur la terre respectait Joseph, et lui obéissait comme à son supérieur, et il en résulte encore que maintenant dans le ciel, les prières de saint Joseph sont regardées par Jésus-Christ comme des ordres. Cette pensée

1 Quisquis enim potum dederit vobis calicem aquæ in nomine meo... non perdet mercedem suam. (*Marc.* IX, 40.)

2 Dubitandum non est, quod Christus familiaritatem et reverentiam quam exhibuit illi cum viveret, tanquam filius patri suo, in cœlis utique non negavit, sed potius complevit. (*Serm. de S. Jos.*)

vient de Gerson : Quand un père, dit-il, prie son fils, ses prières sont de vrais commandements [1]

XII. Ecoutons maintenant ce qu'a dit saint Bernard du pouvoir qu'a saint Joseph de distribuer les grâces à ceux qui mettent leur confiance en lui : « Il est des saints qui ont le pouvoir de protéger dans certaines circonstances ; mais il a été accordé à saint Joseph de secourir dans toute espèce de nécessités, et de défendre tous ceux qui recourent à lui avec des sentiments de piété [2] » Or, ce que saint Bernard disait pour exprimer sa manière de voir, sainte Thérèse l'a confirmé par sa propre expérience, elle qui a dit : « Il semble que Dieu n'ait accordé aux autres saints de nous secourir que dans une seule nécessité ; mais nous éprouvons par expérience que saint Joseph peut nous secourir dans toutes. » Nous ne pouvons en douter, puisque de même que Jésus-Christ voulut être soumis à Joseph sur la terre, de même il fait dans le ciel tout ce que ce saint lui demande. Imaginons-nous donc, mes chers auditeurs, que le Seigneur, nous voyant dans la peine, nous dit à tous les paroles que Pharaon dit au peuple dans le temps de cette grande famine qui eut lieu en Égypte : Allez à Joseph [3], si vous voulez être consolés. Par la grâce de Dieu, il n'y a présentement au monde aucun chrétien qui n'ait de la dévotion à saint Joseph ; mais entre tous les autres, ceux-là certainement en reçoivent plus de grâces, qui l'invoquent plus souvent et avec plus de confiance. Ainsi ne manquons jamais chaque jour, et plusieurs fois le jour, de nous recommander à saint Joseph, qui, après la très-sainte Vierge, est de tous les saints le plus puissant auprès de Dieu. Ne manquons jamais de lui adresser quelque prière particulière, et plus spécialement encore dans sa neuvaine multiplions nos prières, et fai-

[1] Dum pater orat natum, velut imperium reputatur. (*Gers. de S. Joseph. loc. cit.*)

[2] Quibusdam sanctis datum est in aliquibus patrocinari, at sancto Josepho in omni necessitate concessum est opitulari, et omnes ad se pie confugientes defendere.

[3] Ite ad Joseph. (*Gen.* XLI, 45.)

sons le jeûne de sa vigile. Demandons-lui des grâces, il nous les obtiendra toutes, dès lors qu'elles seront utiles pour nos âmes. Surtout je vous exhorte à lui demander trois grâces spéciales, le pardon des péchés, l'amour de Jésus-Christ et une bonne mort. Quant au pardon des péchés, voici ce que j'ai à vous dire : Quand Jésus-Christ vivait sur la terre dans la maison de Joseph, s'il y avait eu un pécheur qui eût désiré obtenir du Seigneur le pardon de ses péchés, aurait-il pu trouver un moyen plus sûr d'être exaucé que l'intercession de saint Joseph ? Si donc nous voulons être pardonnés de Dieu, recourons à saint Joseph, qui maintenant dans le ciel est plus aimé de Jésus-Christ qu'il ne l'était sur la terre. De plus demandons à saint Joseph l'amour de Jésus-Christ ; car je tiens pour assuré que la grâce la plus singulière que saint Joseph obtienne à ceux qui l'honorent, est un tendre amour envers le Verbe incarné, en récompense de toute la tendresse qu'eut Joseph pour Jésus en ce monde. En outre, demandons-lui une bonne mort : c'est une chose connue de tous, que saint Joseph est le protecteur de la bonne mort, puisqu'il eut le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. Ainsi ceux qui ont confiance en lui doivent espérer que saint Joseph au moment de leur mort viendra les assister, accompagné de Jésus et de Marie. Il y en a plusieurs exemples.

XIII. Boverius raconte qu'en l'année 1541, *Alessio di Vigevano*, frère convers capucin, étant à l'article de la mort, pria les religieux d'allumer quelques chandelles. Ceux-ci lui demandèrent pourquoi : il répondit, que c'était parce que Joseph et Marie devaient dans peu lui rendre visite. Il avait à peine dit ces mots, qu'il ajouta : Voici saint Joseph et la reine du ciel. Mettez-vous à genoux, mes pères, et faites-leur accueil. En parlant ainsi, il expira doucement, le 19 de mars, jour précisément consacré à honorer saint Joseph.

Le P. Patrignani raconte[1], d'après saint Vincent Ferrier et autres écrivains, qu'un marchand de Valence était dans l'u-

[1] Nel citato lib. cap. 7, § 3.

sage tous les ans, au jour de Noël, d'inviter à dîner un vieillard et une femme qui allaitait un enfant, en l'honneur de Jésus, Marie et Joseph. Cet homme pieux apparut après sa mort à quelqu'un qui priait pour lui, et lui dit qu'à son dernier moment il avait été visité par Jésus, Marie et Joseph, qui lui avaient tenu ce langage : Durant ta vie tu nous recevais chez toi dans la personne de ces trois pauvres ; maintenant nous sommes venus pour te recevoir chez nous ; et à ces mots ils l'avaient conduit en paradis.

En outre, on lit dans le Légendaire Franciscain, au 14 février, que la vénérable sœur *Pudenziana Zagnoni*, qui avait grande dévotion à saint Joseph, eut à la mort le bonheur de voir le saint qui s'approcha de son lit avec l'enfant Jésus au bras ; alors elle se mit à converser tantôt avec saint Joseph et tantôt avec Jésus, les remerciant d'une si grande faveur, et ce fut dans cette charmante compagnie qu'elle rendit heureusement le dernier soupir.

Il est encore rapporté dans l'histoire des Carmes déchaussés, que la vénérable sœur Anne de Saint-Augustin, Thérésienne, étant à l'article de la mort, quelques religieuses la virent assistée de saint Joseph et de sainte Thérèse, et que la servante de Dieu était toute transportée de joie. On sut ensuite qu'une autre religieuse, dans un autre couvent, l'avait vue monter au ciel entre saint Joseph et sainte Thérèse.

Enfin un religieux de Saint-Augustin, à ce que rapporte le P Giovanni de Allosa dans son livre de saint Joseph, fut délivré de l'enfer, à cause de la dévotion particulière qu'il avait eue à saint Joseph ; il déclara aussi que le saint, comme père putatif de Jésus-Christ, a un grand crédit auprès de Notre-Seigneur.

MÉDITATION

POUR LE JOUR DE SAINT JOSEPH.

I. Pour comprendre combien l'intercession de saint Joseph est puissante auprès de Jésus-Christ, il suffit de savoir ce que dit l'Evangile : « Et il leur était soumis [1]. » Donc le fils de Dieu pendant un si long espace de temps ne s'occupa qu'à obéir attentivement à Joseph et à Marie ! Il suffisait que Joseph d'un mot, ou d'un signe, témoignât qu'il désirait quelque chose, et aussitôt Jésus obéissait. Cette humilité que montrait Jésus à obéir, fait connaître que la dignité de saint Joseph est supérieure à celle de tous les saints, excepté celle de sa divine Mère.

II. Ecoutons ce que dit sainte Thérèse de la confiance que nous devons tous avoir en la protection de saint Joseph : « Pour » les autres saints, il paraît que Dieu ne leur accorde que de » nous secourir dans une seule nécessité ; mais pour saint Joseph, nous éprouvons par expérience qu'il peut secourir en » toute occasion. Or que veut par là nous donner à entendre » le Seigneur, si ce n'est que, comme sur la terre il voulut lui » être soumis, de même dans le ciel il fait tout ce que le saint » lui demande. C'est ce qu'ont vu par expérience d'autres personnes à qui je conseillais de l'invoquer. Je n'ai jamais vu » aucune personne lui rendre des hommages particuliers sans

[1] Et erat subditus illis. (*Luc.* II.)

» la voir avancer toujours de plus en plus dans la vertu. Je » demande pour l'amour de Dieu que ceux qui ne le croiraient » pas, veuillent bien en faire l'épreuve ; pour moi je ne sais » comment on peut penser à la reine des anges, et à toutes les » peines qu'elle se donnait durant l'enfance de Jésus, sans ren- » dre grâces à saint Joseph pour tous les services qu'il rendit » dans le même temps à la mère et au fils. »

III. Nous devons particulièrement avoir de la dévotion à saint Joseph, afin qu'il nous obtienne une bonne mort. En retour de ce qu'il sauva l'enfant Jésus des embûches d'Hérode, il a le privilége de délivrer les moribonds des embûches du démon. En outre, pour avoir pendant tant d'années assisté Jésus et Marie, et les avoir pourvus par son travail, soit de logement, soit de nourriture, il a le privilége d'obtenir pour ceux qui l'honorent une assistance particulière de Jésus et de Marie au moment de leur mort.

O mon saint protecteur saint Joseph, mes péchés m'ont mérité une mauvaise mort ; mais si vous me défendez, je ne saurais me perdre. Non-seulement vous avez été un grand ami de mon juge, mais vous avez encore été son gardien, et son père nourricier ; recommandez-moi à votre Jésus, qui vous aime tant. Je me mets sous votre protection, recevez-moi pour votre serviteur à perpétuité. Et au nom de la sainte société de Jésus et de Marie, dont vous pûtes de votre vivant goûter les avantages, obtenez-moi au moment de ma mort une assistance particulière de Jésus et de Marie.

Vierge sainte, au nom de l'amour que vous eûtes pour votre époux Joseph, ne manquez pas de m'assister au moment de ma mort.

SEPT MÉDITATIONS

EN L'HONNEUR DE SAINT JOSEPH.

Pour les sept mercredis qui précèdent sa fête, ou même pour les sept jours qui la précèdent immédiatement.

(On a placé en tête l'exhortation suivante, pour faire naître dans les âmes une fervente dévotion envers ce grand saint.)

L'exemple seul de Jésus-Christ, qui sur la terre voulut faire preuve de tant de respect et de soumission envers saint Joseph, devrait suffire pour nous animer tous à être de fervents zélateurs de la dévotion envers ce grand saint. Jésus, dès l'instant que son Père céleste lui eut assigné Joseph pour tenir sa place sur la terre, le regarda toujours comme son père, et comme tel lui porta respect et obéissance pendant trente années. « Et il leur était soumis [1], » ce qui signifie que pendant tout ce temps l'unique occupation du Rédempteur fut d'obéir à Marie et à Joseph. Pendant tout ce temps ce fut à Joseph de commander, comme étant établi chef de cette petite famille, et ce fut à Jésus d'obéir comme subordonné ; à tel point que Jésus ne fit jamais une seule action, ne prit jamais sa nourriture, ni ne se livra au repos que d'après les ordres de saint Joseph. Voici ce que le Seigneur daigna révéler à sainte Brigitte. Mon fils était obéissant à tel point que, lorsque Joseph

[1] Et erat subditus illis. (*Luc.* I, 51.)

disait : Faites ceci ou cela, il le faisait aussitôt[1] Aussi Jean Gerson représente-t-il Jésus-Christ préparant le repas, lavant la vaisselle, allant chercher de l'eau à la fontaine, ou même balayant la maison[2] Cette humble obéissance de Jésus-Christ fait connaître que la dignité de saint Joseph est supérieure à celle de tous les saints, excepté celle de la divine Mère. Ainsi c'est avec raison qu'un savant auteur a dit : Il a bien droit à être honoré par les hommes, celui que le roi des rois a voulu élever si haut[3]. Aussi Jésus-Christ lui-même recommanda-t-il à sainte Marguerite de Cortone d'avoir une dévotion particulière pour saint Joseph, en considération du zèle avec lequel ce saint protecteur l'avait nourri durant sa vie[4]

Pour ce qui est de faire comprendre les grâces signalées dont saint Joseph favorise ceux qui ont confiance en lui, je m'abstiendrai de rapporter les exemples sans nombre qui en existent. Si l'on veut les connaître, on peut lire particulièrement le P. Patrignani dans son livre intitulé : *Il divoto di S. Giuseppe*. Il me suffit, à moi, de rapporter ici ce que dit sainte Thérèse, dans le chapitre VI de sa Vie : Je ne me souviens pas, dit-elle, de lui avoir jusqu'ici adressé quelque prière qui soit demeurée sans effet. C'est chose merveilleuse que de dire les grâces innombrables que Dieu m'a faites par l'entremise de ce saint, et les périls dont il m'a délivrée tant pour le corps que pour l'âme. Pour les autres saints, il semble que Dieu leur ait accordé de nous secourir dans une seule nécessité ; mais pour saint Joseph, on apprend par expérience qu'il peut nous secourir dans tous nos besoins. Par-là le Seigneur veut nous donner à entendre que comme sur la terre il voulut être soumis à saint Joseph, de même il en use dans le ciel pour tout ce

[1] Sic filius meus obediens erat, ut cum Joseph diceret : Fac hoc vel illud, statim ipse faciebat. (*L. 6, Revel. cap.* 58.)

[2] Sæpe potum cibum parat, vasa lavat, bajulat undam de fonte, nuncque domum scopit. (*In Joseph. dist.* 3.)

[3] Ab hominibus valde honorandus, quem Rex regum sic voluit extollere. (*Card. Camer. tract. de S. Jos.*)

[4] Volo ut omni die specialem facias reverentiam S. Josepho devotissimo nutritio meo. (*Bolland. 2. feb.*)

que le saint lui demande. C'est ce qu'ont éprouvé d'autres personnes à qui je conseillais de l'invoquer. Je voudrais persuader à tout le monde d'avoir confiance en saint Joseph, à cause de la grande expérience que j'ai des faveurs signalées qu'il obtient de Dieu. Je n'ai jamais vu aucune personne lui rendre des hommages particuliers, que je ne la visse en même temps faire dans la vertu de continuels progrès. Depuis plusieurs années, au jour de sa fête, je lui demande une grâce, et je vois toujours ma demande accordée. Je prie pour l'amour de Dieu ceux qui ne veulent pas le croire d'en faire l'expérience. Pour moi, je ne sais comment on peut penser à la reine des anges, et à toutes les peines qu'elle se donnait durant l'enfance de Jésus, sans rendre grâces à saint Joseph pour tous les services qu'il rendit dans le même temps à la mère et au fils.

Au résumé, saint Bernardin de Sienne a très-bien dit qu'il est indubitable que ce même Seigneur qui, durant sa vie, a honoré Joseph en ce monde comme son père, se montre encore plus facile à exaucer toutes ses demandes [1].

Mais, comme nous devons tous mourir, un motif particulier doit attacher tous les fidèles à la dévotion envers saint Joseph, c'est le désir d'obtenir une bonne mort. Toute la chrétienté reconnaît saint Joseph comme l'avocat des moribonds et le protecteur de la bonne mort ; et cela pour trois raisons. La première, parce qu'il est aimé de Jésus-Christ, non-seulement comme ami, mais comme père ; ainsi son intercession est beaucoup plus puissante que celle des autres saints. Jean Gerson dit que les prières de saint Joseph ont, en quelque sorte, auprès de Jésus, la force d'un commandement [2] La seconde raison est que saint Joseph a une plus grande puissance contre les démons qui nous combattent à la fin de la vie. Jésus-Christ

[1] Dubitandum non est quod Christus familiaritatem et reverentiam quam exhibuit illi cum viveret, tanquam filiuspatri suo, in cœlis utique non negavit, sed potius complevit. (*Serm. de S. Joseph.*)

[2] Dum pater orat natum, velut imperium reputatur. (*In Joseph. n. 2.*)

a donné à saint Joseph le privilége particulier de protéger les moribonds contre les embûches d'Hérode. La troisième raison est que saint Joseph, à raison de l'assistance qu'il reçut de Jésus et de Marie, à sa mort, jouit du privilége d'obtenir une sainte et douce mort à ses serviteurs. Ainsi invoqué par eux à la mort, il viendra les fortifier et leur apporter avec soi l'assistance de Jésus et de Marie.

Il y en a beaucoup d'exemples, mais nous nous contenterons de quelques-uns que nous allons rapporter. Boverius raconte qu'un frère capucin, étant à l'article de la mort, pria les religieux d'allumer quelques chandelles. Ceux-ci demandèrent pourquoi. Il leur répondit que c'était parce que Joseph et Marie devaient dans quelques instants lui rendre visite. Il avait à peine dit cela, qu'il ajouta aussitôt : Voici saint Joseph et la reine du ciel, mettez-vous à genoux, mes pères, et faites-leur accueil. En parlant ainsi, il expira doucement, le 19 de mars, jour précisément consacré à honorer saint Joseph.

Le P. Patrignani raconte[1], d'après saint Vincent Ferrier et autres écrivains, qu'un marchand de Valence était dans l'usage tous les ans, au jour de Noël, d'inviter à dîner un vieillard, et une femme nourrice d'un enfant, en l'honneur de Jésus, de Marie et de Joseph qui lui avaient tenu ce langage : Durant ta vie tu nous recevais chez toi dans la personne de ces trois pauvres, maintenant nous sommes venus pour te recevoir chez nous ; et cela dit, ils l'avaient conduit en paradis.

On lit en outre, dans le Légendaire franciscain, au quatorze février, que la vénérable sœur Pudentienne Zagoni, qui avait grande dévotion à saint Joseph, eut à sa mort le bonheur de voir le saint qui s'approcha de son lit avec l'enfant Jésus au bras : alors elle se mit à converser tantôt avec saint Joseph et tantôt avec Jésus, les remerciant d'une si grande faveur, et ce fut dans cette délicieuse compagnie qu'elle rendit heureusement le dernier soupir.

[1] Dans son ouvrage déjà cité, cap. 7. § 3.

Il est encore rapporté dans l'histoire des Carmes déchaussés, que la vénérable sœur Anne de saint Augustin, Thérésienne, étant à l'article de la mort, quelques religieuses la virent assistée de saint Joseph et de sainte Thérèse, et que la servante de Dieu était transportée de joie. On sut ensuite qu'une autre religieuse, dans un autre couvent, l'avait vue se montrer au ciel entre saint Joseph et sainte Thérèse.

Enfin un religieux de Saint-Augustin, à ce que rapporte le P. Giovanni de Allosa, dans son livre sur saint Joseph, apparut à l'un de ses confrères, et lui dit que Dieu l'avait délivré de l'enfer, à cause de la dévotion particulière qu'il avait eue à saint Joseph ; il déclara aussi que le saint, comme père putatif de Jésus-Christ, a un grand pouvoir auprès de lui.

MÉDITATION

POUR LE PREMIER MERCREDI, OU BIEN POUR LE PREMIER DES SEPT JOURS QUI PRÉCÈDENT LA FÊTE.

Sur le voyage à Bethléem où naquit Jésus.

« *Ascendit autem et Joseph a Galilæa de civitate Nazareth in Jndæam civitatem David, quæ vocatur Bethleem.* « *(Luc.* II. 4.)

« Joseph monta aussi de la Galilée en Judée, savoir, de la ville de Nazareth, en la cité de David, appelée Bethléem. »

Considérez les doux entretiens que durent avoir ensemble, durant ce voyage, Marie et Joseph, touchant la miséricorde de Dieu, qui envoyait ainsi son fils au monde pour racheter le genre humain ; et touchant l'amour de ce fils qui venait dans cette vallée de larmes pour expier, par ses souffrances et par sa mort, les péchés des hommes. Considérez ensuite la peine de Joseph, quand il se vit, en cette nuit où naquit le Verbe divin, repoussé partout avec Marie dans Bethléem, en sorte qu'ils furent contraints de chercher asile dans une étable. Quelle fut la peine de Joseph en voyant sa sainte épouse, jeune personne de quinze ans sur le point d'accoucher, tremblant de froid dans cette grotte humide et ouverte de plusieurs côtés ! Mais quelle dut être ensuite sa consolation, quand il entendit Marie l'appeler et lui dire : Venez, Joseph, venez adorer notre Dieu enfant, qui vient de naître dans cette étable. Admirez sa beauté ; contemplez dans cette crèche, sur ce foin, le roi de l'univers. Voyez comme il tremble de froid, lui qui embrase d'amour les Séraphins ! Voyez comme il pleure, lui qui est la joie des cieux !

Or, considérez ici quel fut l'amour et l'attendrissement de Joseph, alors qu'il vit de ses propres yeux le fils de Dieu fait enfant ; qu'il entendit en même temps les anges chanter autour du Seigneur nouvellement né, et qu'il vit la grotte remplie de lumière ! Alors, Joseph à genoux et pleurant d'attendrissement : Je vous adore, dit-il ; oui, je vous adore, mon Seigneur et mon Dieu. Quel n'est pas mon bonheur d'être après Marie le premier à vous voir tout nouvellement né, et de savoir que vous voulez dans le monde être appelé mon fils et estimé tel ! Permettez donc que moi aussi je vous donne ce nom, et que dès maintenant je vous dise : Mon Dieu et mon fils, je me consacre tout à vous. Ma vie ne sera plus à moi, elle sera toute à vous ; elle sera uniquement employée à vous servir, ô mon Seigneur Combien plus encore s'accrut la joie de Joseph, quand il vit arriver cette nuit même les bergers, invités par l'ange à venir voir leur Sauveur nouvellement né ; et plus tard les saints mages venus de l'Orient pour rendre leurs devoirs au roi du ciel, au Dieu fait homme pour sauver ses créatures !

PRIÈRES.

Mon saint patriarche, je vous prie, au nom des peines que vous éprouvâtes, lorsque vous vîtes le Verbe né dans une étable, en un tel état de pauvreté, sans feu, sans linge, et lorsque vous l'entendîtes pleurer par la souffrance que lui causait la rigueur du froid ; je vous prie, dis-je de m'obtenir une vraie douleur de mes péchés, par lesquels j'ai été cause des larmes qu'a versées Jésus. Mais, au nom de la consolation que vous éprouvâtes, lorsque, pour la première fois, vous vîtes Jésus enfant, né dans une crèche, si beau, si gracieux, en sorte que dès cet instant votre cœur commença de brûler d'un plus ardent amour envers cet aimable et bien-aimé enfant, obtenez-moi la grâce de l'aimer, moi aussi, d'un grand amour sur la terre, pour être admis un jour à le posséder dans le ciel.

Et vous, ô Marie, mère de Dieu et ma mère, recommandez-moi à votre fils, et obtenez-moi le pardon de toutes les offenses que j'ai commises envers lui, et la grâce de ne plus l'offenser.

Et vous, mon bien-aimé Jésus, pardonnez-moi pour l'amour de Marie et de Joseph, et accordez-moi la grâce de pouvoir un jour vous voir en paradis pour vous y louer, et aimer votre beauté divine, et votre bonté qui vous a porté à vous faire enfant pour l'amour de moi. Je vous aime, beauté infinie. Je vous aime, mon Jésus. Je vous aime,mon Dieu, mon amour, mon tout.

MÉDITATION

POUR LE DEUXIÈME MERCREDI, OU POUR LE DEUXIÈME DES SEPT JOURS.

Sur le voyage en Egypte.

Angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge et accipe puerum, et matrem ejus et fuge in Ægyptum. (Matth. II. 13.)
« L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Levez-vous ; prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte »

Les saints mages ayant appris à Hérode que le roi des Juifs venait de naître, ce prince barbare ordonna de mettre à mort tous les enfants qui se trouvaient alors dans les environs de Bethléem. Ainsi, comme Dieu voulait pour le moment préserver son fils de la mort, il envoya un ange avertir Joseph qu'il eût à prendre l'enfant et la mère pour s'enfuir ensemble en Egypte.

Considérez ici la prompte obéissance de Joseph, qui, quoique l'ange ne lui eût pas prescrit le temps du départ, n'éleva aucune difficulté, ni quant au temps, ni quant au mode d'un pareil voyage, ni quant au lieu où il pourrait s'établir en Egypte, mais se disposa sur-le-champ à partir. Ainsi, à l'instant même il en fit part à Marie, et la nuit même, comme le veut Gerson, recueillant les pauvres outils qu'il pouvait emporter de sa profession, afin qu'ils lui servissent en Egypte pour alimenter sa pauvre famille, il se mit en chemin avec son épouse Marie. Les voilà seuls, sans guide, faisant route vers l'Egypte, c'est-à-dire entreprenant un voyage d'une longueur,

dit-on, de quatre cent milles, à travers les montagnes, des chemins âpres et de vastes déserts.

Or, quelle dut être la peine de Joseph dans ce voyage, quand il voyait souffrir ainsi sa chère épouse, peu faite à la marche, portant entre ses bras ce cher enfant que lui-même et Marie, tout en fuyant, se passaient de l'un à l'autre, dans la continuelle appréhension de rencontrer à chaque pas les soldats d'Hérode, et cela par le temps le plus rigoureux de l'hiver, avec l'incommodité du vent et de la neige. De quoi pouvaient-ils se nourrir dans ce voyage, si ce n'est d'un morceau de pain qu'ils avaient emporté de la maison, ou qu'ils avaient reçu en aumône? La nuit, où pouvaient-ils reposer, si ce n'est dans quelque mauvaise hutte, ou en rase campagne à découvert, ou tout au plus sous quelque arbre? Joseph était bien tout résigné à la volonté du Père éternel, qui voulait que son fils commençât dès sa plus tendre enfance à souffrir pour expier les péchés des hommes; mais le cœur tendre et aimant de Joseph ne pouvait pas ne pas ressentir une peine bien vive, en entendant Jésus pleurer à cause du froid et des autres incommodités qu'il éprouvait.

Considérez enfin combien Joseph dut souffrir pendant un séjour de sept années en Egypte, au milieu d'une nation idolâtre, barbare et inconnue; puisqu'il n'avait là ni parents ni amis qui pussent l'assister Aussi saint Bernard disait-il que, pour nourrir son épouse et ce divin enfant qui pourvoit à la nourriture de tous les hommes et de tous les animaux de la terre, le saint patriarche était contraint de travailler jour et nuit.

PRIÈRES.

Mon saint protecteur, au nom de cette prompte soumission que vous montrâtes toujours à la volonté de Dieu, obtenez-moi de votre Jésus la grâce d'une parfaite soumission aux commandements divins. Obtenez-moi, dans le voyage que fait mon âme vers l'éternité, au milieu de tant d'ennemis, la grâce de ne jamais perdre la compagnie de Jésus et de

Marie, jusqu'à mon dernier soupir. Ainsi accompagné, toutes les peines de cette vie et la mort même me seront douces et agréables.

O Marie, mère de Dieu, au nom des souffrances qu'étant si jeune et si délicate, vous dûtes éprouver dans votre voyage en Egypte, obtenez-moi la force de supporter avec résignation toutes les incommodités et toutes les choses fâcheuses qui m'arrivent.

Et vous, mon bien-aimé Jésus, ayez pitié de moi. O Dieu, vous l'innocence même, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu, vous avez voulu dès votre enfance tant souffrir pour moi; et moi, pécheur, qui tant de fois ai mérité l'enfer, comment ai-je pu être si peu résigné et si impatient, quand il s'est agi de souffrir quelque chose pour vous? Seigneur, pardonnez-moi. Je veux à l'avenir supporter tout ce que vous voudrez, et dès ce moment je m'offre à porter toutes les croix que vous m'enverrez. Soutenez-moi donc par votre grâce, autrement je ne vous serai pas fidèle. Je vous aime, mon Jésus, mon trésor, mon tout, et je veux vous aimer toujours; je veux, pour vous être agréable, souffrir tout ce qu'il vous plaira.

MÉDITATION

POUR LE TROISIÈME MERCREDI, OU POUR LE TROISIÈME DES SEPT JOURS QUI PRÉCÈDENT IMMÉDIATEMENT LA FÊTE.

Sur la disparition de Jésus dans le Temple.

« *Remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus.* » (*Luc.* II. 43.)

« L'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas. »

Le temps de partir d'Egypte étant arrivé, l'ange avertit de nouveau Joseph de s'en retourner en Judée avec l'enfant et sa mère. Saint Bonaventure considère que, dans ce retour, la peine de Joseph et de Marie fut plus grande que pour aller, parce que Jésus étant alors âgé de sept ans environ, il était trop grand pour qu'on pût le porter sur les bras, et il était d'ailleurs trop petit pour faire à pied un long voyage : ainsi bien souvent cet aimable enfant était obligé de s'arrêter et de se coucher à terre par l'excès de la fatigue.

En outre, considérons la peine que ressentirent Joseph et Marie, après leur retour, lorsqu'ils perdirent de vue Jésus dans la visite qu'ils firent au temple. Joseph était accoutumé à la douce jouissance que lui procurait la vue et la compagnie de son bien-aimé Sauveur ; or, quelle dut être ensuite sa douleur, quand il s'en vit privé pendant ces trois jours, sans savoir s'il devait jamais le retrouver, et sans savoir le motif de cette disparition ? Ce qui fut sa peine la plus cruelle ; car le saint patriarche, dans sa grande humilité, craignait que peut-être pour

quelque manquement de sa part, Jésus n'eût résolu de ne plus habiter dans sa maison, et ne l'estimât plus digne de sa compagnie et de l'honneur de l'assister, en prenant à tâche de conserver intact un si précieux trésor Pour une âme qui a placé en Dieu tout son amour, il n'y a pas de plus grande peine que de douter si on ne lui a pas déplu. Aussi, pendant ces trois jours, Marie et Joseph ne purent prendre un instant de repos ; ne cessant de pleurer, ils allaient de toutes parts cherchant leur bien-aimé, comme la Vierge elle-même le lui dit ensuite, quand elle le retrouva dans le temple : « Mon fils, oh ! quelle peine cruelle vous nous avez fait éprouver pendant ces trois jours, que nous sommes allés pleurant sans cesse et vous cherchant, sans que nous pussions avoir de vos nouvelles [1] ! »

Considérons d'autre part la joie de Joseph, quand ensuite il eut retrouvé Jésus, et qu'il sut que la cause de sa disparition n'avait pas été quelque manquement de sa part, mais le zèle de la gloire de son Père céleste.

PRIÈRES.

Mon saint patriarche, vous pleurez pour avoir perdu de vue Jésus ; mais vous l'avez toujours aimé, il vous a tant aimé qu'il vous a choisi pour son père nourricier et pour le gardien de ses jours. Laissez-moi pleurer, moi qui, pour les créatures et pour suivre mes caprices, ai tant de fois abandonné et perdu de vue mon Dieu, au mépris de sa divine grâce. Ah ! vous que j'invoque, par les mérites de la peine que vous éprouvâtes pour avoir perdu de vue Jésus, obtenez-moi des larmes pour pleurer sans cesse les outrages que j'ai faits à mon divin maître. Et au nom de la joie que vous ressentîtes quand vous le retrouvâtes dans le temple, obtenez-moi le bonheur de le retrouver, moi aussi, lorsque par sa grâce je rentre en moi-même, et de ne plus le perdre jamais.

Et vous, ô Marie, ma mère, vous qui êtes le refuge des pé-

[1] Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (*Luc.* II, 48.)

cheurs, ne m'abandonnez pas, ayez pitié de moi. Si j'ai offensé votre fils, je m'en repens aujourd'hui de tout mon cœur, et je suis prêt à perdre mille fois la vie, plutôt que de perdre sa divine grâce. Priez-le qu'il me pardonne, et qu'il me donne la sainte persévérance.

Et vous, mon bien-aimé Jésus, si vous ne m'avez pas encore pardonné, pardonnez-moi dans ce jour. Je déteste et je hais tout ce que j'ai pu faire d'injurieux contre vous ; j'en suis marri, je voudrais en mourir de douleur. Je vous aime, et parce que je vous aime, j'estime votre amour et votre grâce plus que tous les royaumes du monde. Seigneur, assistez-moi, afin que toujours je vous aime et ne vous offense plus jamais.

MÉDITATION

POUR LE QUATRIÈME MERCREDI, OU BIEN POUR LE QUATRIÈME DES SEPT JOURS.

Sur le bonheur qu'eut le saint patriarche d'être continuellement en la compagnie de Jésus.

« *Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.* » (*Luc.* II. 51.)

« Il partit avec eux, et vint à Nazareth, et il leur était soumis. »

Jésus, après avoir été retrouvé dans le temple par Marie et par Joseph, retourna avec eux à Nazareth, et vécut avec Joseph jusqu'à sa mort, lui obéissant comme à son père. Considérez ici la sainte vie que continua de mener Joseph en la compagnie de Jésus et de Marie. Dans cette famille il n'y avait point d'autre occupation que de procurer la plus grande gloire de Dieu ; point d'autre pensée ni d'autre désir que de plaire à Dieu, point d'autre entretien que sur l'amour que les hommes doivent à Dieu, et sur celui que Dieu porte aux hommes, et qu'il leur a témoigné spécialement en envoyant dans ce monde son fils unique pour souffrir et pour terminer sa vie dans une mer de douleurs et d'ignominies, en vue de sauver le genre humain. Oh ! avec quelle abondance de larmes Marie et Joseph, si bien instruits dans les divines Ecritures, devaient s'entretenir, en présence de Jésus, de sa douloureuse passion et de sa mort ! Avec quel attendrissement ils devaient se dire l'un à l'autre, que leur bien-aimé serait, suivant la prédiction d'Isaïe, un homme de douleurs et d'opprobres ; que ses ennemis le défi-

gureraient tellement que ce beau visage ne serait plus reconnaissable, qu'on le déchirerait et lui meurtrirait tellement les chairs à coups de fouets, qu'il paraîtrait comme un lépreux couvert de plaies et de blessures ; que leur fils chéri souffrirait tout avec patience, sans même ouvrir la bouche pour se plaindre de tant d'outrages, et comme un agneau se laisserait conduire à la mort, qu'enfin attaché à un bois infâme au milieu de deux larrons, il terminerait sa vie dans l'excès des tourments. Or, considérez les sentiments de douleur et d'amour que de tels entretiens devaient éveiller dans le cœur de Joseph.

PRIÈRES.

Mon saint patriarche, par les larmes que vous répandâtes en contemplant les souffrances futures de votre Jésus, obtenez-moi un tendre et continuel souvenir des tourments de mon Rédempteur. Et par les saintes flammes d'amour que ces entretiens et ces pensées allumaient dans votre cœur, obtenez-en une étincelle à mon âme, qui par ses péchés a tant contribué aux douleurs de Jésus.

Et vous, ô Marie, par tout ce que vous souffrîtes dans Jérusalem à la vue des tourments et de la mort de votre cher fils, obtenez-moi une grande douleur de mes péchés.

Et vous, mon doux Jésus, qui avez tant souffert et êtes mort pour l'amour de moi, faites que je n'oublie jamais un si grand amour. Mon Sauveur, votre mort est mon espérance. Je crois que c'est pour moi que vous êtes mort. J'espère obtenir mon salut par vos mérites. Je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que toutes choses, je vous aime plus que moi-même. Je vous aime, et, pour votre amour, je suis prêt à souffrir toute espèce de peines. Il n'est aucun mal qui me cause autant de déplaisir, que de vous avoir contristé, ô mon souverain bien. Je ne désire rien autre chose que de vous aimer et de vous donner satisfaction. Assistez-moi, Seigneur, ne permettez pas que je doive encore me séparer de vous.

MEDITATION

POUR LE CINQUIÈME MERCREDI, OU BIEN POUR LE CINQUIÈME DES SEPT JOURS QUI PRÉCÈDENT IMMÉDIATEMENT LA FÊTE.

Sur l'amour que Joseph avait pour Marie et pour Jésus.

« *Et descendit cum eis, et venit Nazareth et erat subditus illis.* » (*Luc.* II.)
« Jésus partit avec eux, et vint à Nazareth et il leur était soumis. »

Considérez d'abord l'amour que Joseph portait à sa sainte épouse. Elle était la plus belle femme qui eût paru sur la terre ; elle était en même temps la plus humble, la plus douce, la plus pure, la plus obéissante, et la plus avancée dans l'amour de Dieu qu'il y ait jamais eu, soit parmi les hommes, soit parmi les anges : aussi méritait-elle tout l'amour de Joseph, qui avait tant d'estime pour la vertu. Ajoutez à cela que Joseph voyait combien il était aimé de Marie, qui bien certainement préférait dans son cœur son époux à toute autre créature. Il la considérait d'ailleurs comme la bien-aimée de Dieu, choisie pour être la mère de son fils unique. Or, à tous ces égards, considérez quelle devait être l'affection qu'entretenait dans son cœur le juste et sensible Joseph pour une épouse si aimable?

Considérez en second lieu l'amour que Joseph portait à Jésus. Dieu ayant choisi ce saint pour tenir lieu de père à Jésus, avait dû certainement mettre dans son cœur un amour de père, et de père d'un tel fils qui était si aimable, et Dieu tout à la fois. Ainsi l'amour qu'avait Joseph pour Jésus n'était pas un amour purement humain, comme celui des autres pères,

mais un amour surnaturel, qui lui faisait voir dans la même personne et un fils et un Dieu. Joseph savait bien, par la révélation certaine et divine qu'il en avait eue de l'ange, que cet enfant dont il se voyait toujours accompagné était le Verbe divin qui, pour l'amour des hommes, et en particulier de lui, s'était incarné. Il savait que ce fils de Dieu lui-même l'avait choisi entre tous pour être le gardien de sa vie, et voulait être appelé son fils. Or considérez quel incendie d'amour surhumain devait s'allumer dans le cœur de Joseph, lorsqu'il songeait à toutes ces choses, et qu'il voyait son souverain Seigneur le servir comme un apprenti : tantôt ouvrir, tantôt fermer la boutique, tantôt l'aider à couper le bois, ou manier le rabot et la hache ; tantôt ramasser les copeaux et balayer la maison ; en un mot, lui obéir en tout ce qu'il lui ordonnait, et même ne rien faire que de son consentement, en lui gardant tous les égards qu'un fils doit à son père.

Quels sentiments affectueux devaient s'éveiller dans son cœur, quand il le portait dans ses bras, le caressait et recevait les caresses que lui rendait cet aimable enfant ! Quand il recueillait de sa bouche les paroles de vie éternelle, qui devenaient autant de flèches d'amour qui pénétraient son cœur ; mais surtout quand il étudiait les saints exemples de toutes sortes de vertus que lui donnait ce divin enfant ! La longue familiarité des personnes qui s'aiment refroidit quelquefois l'amour qu'elles se portent, parce que plus les hommes conversent longuement entre eux, plus ils apprennent à connaître leurs mutuels défauts. Il n'en était pas ainsi pour Joseph : plus il conversait avec Jésus, plus il reconnaissait sa sainteté. Jugez par là combien il aimait Jésus, ayant, au rapport des auteurs, joui vingt-cinq ans entiers de la compagnie de Jésus.

PRIÈRES.

Mon saint Patriarche, je me réjouis de votre bonheur et de votre élévation, qui est telle, qu'il vous a été donné de pouvoir commander comme père à celui auquel obéissent les cieux et

la terre. Vous que j'invoque, puisque vous avez été servi par un Dieu, je veux, moi aussi, me mettre à votre service. Je veux vous servir dorénavant, vous honorer, et vous aimer comme mon Seigneur. Prenez-moi sous votre patronage, et ordonnez-moi ce qu'il vous plaira. Je sais que tout ce que vous me direz sera pour mon bien et pour la gloire de notre commun Rédempteur. Saint Joseph, priez Jésus pour moi. Certainement il ne vous refusera jamais rien, lui qui sur la terre a obéi à tous vos ordres. Dites-lui qu'il me pardonne les offenses que je lui ai faites. Dites-lui qu'il me détache des créatures et de moi-même, qu'il m'enflamme de son saint amour, et puis, qu'il dispose de moi comme il lui plaira.

Et vous, très-sainte Marie, au nom de l'amour que vous porta Joseph, accueillez-moi sous votre manteau, et priez votre saint époux de m'agréer pour son serviteur.

Et vous, mon cher Jésus, qui pour expier mes désobéissances, avez voulu vous humilier et obéir à un homme, je vous en supplie par les mérites de l'obéissance que vous pratiquâtes sur la terre à l'égard de Joseph, faites-moi la grâce d'obéir dorénavant à toutes vos divines volontés ; et au nom de l'amour que vous aviez pour Joseph, et qu'il avait pour vous, accordez-moi un grand amour pour vous, bonté infinie, vous qui méritez qu'on vous aime sans partage. Oubliez les outrages que je vous ai faits, et prenez pitié de moi. Je vous aime, Jésus, mon amour ; je vous aime, ô mon Dieu, et je veux toujours vous aimer.

MÉDITATION

POUR LE SIXIÈME MERCREDI, OU BIEN POUR LE SIXIÈME DES SEPT JOURS QUI PRÉDÈDENT IMMÉDIATEMENT LA FÊTE.

Sur la mort de saint Joseph.

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. (*Ps.* CXV, 15.)
« La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. »

Considérez comme saint Joseph, après avoir fidèlement servi Jésus et Marie, arriva au terme de sa vie dans la maison de Nazareth. Là, environné des anges, et assisté du roi des anges, Jésus-Christ, ainsi que de Marie son épouse, qui se placèrent de chaque côté de sa chétive couche, consolé par une si douce et si noble compagnie, et conservant jusqu'à la fin un calme tout céleste, il quitta cette misérable vie. Combien la présence d'une telle épouse et d'un tel fils, d'un tel fils, dis-je, puisque notre Rédempteur daignait être appelé de ce nom, dut rendre douce et précieuse la mort de saint Joseph ! Comment la mort aurait-elle pu lui devenir amère, quand il mourait entre les bras de la vie ? Qui pourra jamais exprimer, ou même comprendre les pures délices, les consolations, les bienheureuses espérances, les actes de résignation, les flammes de charité qu'excitaient dans le cœur de Joseph les paroles de la vie éternelle que lui faisaient entendre tour à tour Jésus et Marie à ce dernier moment de son existence d'ici-bas ? Elle est donc bien raisonnable l'opinion émise par saint Fran-

çois de Sales[1], que saint Joseph est mort d'amour pour Dieu.

Telle fut la mort de notre saint, toute paisible, toute suave, sans angoisses et sans terreurs, parce que sa vie avait toujours été sainte. Mais telle ne peut être la mort de ceux qui ont pendant un temps mérité l'enfer. Sans doute ; mais pourtant ce sera assurément une grande consolation en ce dernier moment de se voir protégé par saint Joseph. Lui qui jadis se vit obéi par un Dieu, le sera certainement par les démons. Il les chassera, et les empêchera au moment de la mort de tenter ceux qui l'invoquent. Bienheureuse l'âme qui en cette extrémité a pour elle ce grand avocat, qui pour être mort avec l'assistance de Jésus et de Marie, et pour avoir sauvé Jésus enfant d'une mort imminente en le transportant en Egypte, jouit du privilége d'être le patron de la bonne mort, et de délivrer ses serviteurs mourants du danger de la mort éternelle.

PRIÈRES.

Mon saint protecteur, vous avez bien droit à une si sainte mort, puisque toute votre vie avait été sainte. Pour moi, j'aurais bien raison de ne m'attendre qu'à une mort malheureuse, puisque je l'ai méritée par une mauvaise vie. Mais si vous prenez ma défense, je ne serai point perdu. Non-seulement vous êtes un grand ami de mon juge, mais vous étiez de plus son gardien et son père nourricier. Si vous me recommandez à Jésus, il ne pourra pas me condamner. Mon saint patriarche, je vous choisis après Marie pour mon principal avocat et protecteur. Je vous promets pour le reste de ma vie de vous honorer chaque jour par quelque hommage spécial, pour me remander à votre patronage. Je n'en suis pas digne, mais néanmoins, au nom de l'amour que vous portez à Jésus et à Marie, agréez-moi pour votre serviteur à perpétuité. Au nom de cette douce société de Jésus et de Marie dont vous avez joui

1 *Traité de l'am. de Dieu*, liv. VII, ch. XIII. (Œuvr. tom. II, p. 187.)

tandis que vous viviez, protégez-moi tant que durera ma vie, afin que je ne me sépare jamais de Dieu, en perdant sa grâce. Au nom de l'assistance que vous trouvâtes en Jésus et en Marie à l'heure de votre mort, protégez-moi spécialement à l'heure de la mienne, afin que mourant accompagné de vous, de Jésus et de Marie, je puisse aller un jour vous remercier en paradis, et louer et aimer éternellement votre Dieu de compagnie avec vous.

Vierge très-sainte, mon espérance, vous savez que, m'appuyant premièrement sur les mérites de Jésus-Christ, et ensuite sur votre intercession, j'espère faire une bonne mort et obtenir mon salut. O ma mère, ne m'abandonnez jamais, mais assistez-moi particulièrement au moment décisif de ma mort ; obtenez-moi la grâce d'expirer en vous invoquant avec amour, vous et Jésus.

Et vous, mon bien-aimé Rédempteur, qui devez être un jour mon juge, ah ! pardonnez-moi toutes les offenses que je vous ai faites. Je m'en repens de toute mon âme, mais pardonnez-moi sans retard, avant que n'arrive l'heure de ma mort, où vous aurez à me juger. Que je suis malheureux d'avoir laissé s'écouler tant d'années sans vous aimer ! Ah ! donnez-moi la grâce de vous aimer beaucoup pendant les jours, quel qu'en soit le nombre, qui me restent. Et quand sera venue l'heure de mon passage de cette vie à l'éternité, faites que je meure tout embrasé d'amour pour vous. Je vous aime, mon Rédempteur, mon Dieu, mon amour, mon tout ; et je ne vous demande pas d'autre grâce que celle de vous aimer. Et si je désire et vous demande le paradis, c'est pour vous aimer de toutes mes forces, et pendant toute l'éternité. Amen, ainsi je l'espère, ainsi soit-il. Jésus, Joseph, et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme. Jésus, Joseph et Marie, assistez-moi dans ma dernière agonie. Jésus, Joseph et Marie, faites que je meure en votre compagnie.

MÉDITATION

POUR LE DERNIER MERCREDI, OU POUR LE DERNIER DES SEPT JOURS QUI PRÉCÈDENT IMMÉDIATEMENT LA FÊTE.

Sur la gloire de saint Joseph.

Courage, bon et fidèle serviteur ; puisque vous avez été fidèle en peu de choses, entrez dans la joie de votre maître. *Euge, serve bone et fideles; quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Demini tui.* (*Matth.* xxv, 21.)

La gloire que Dieu accorde à ses saints dans le ciel correspond à la sainteté de la vie qu'ils ont menée sur la terre. Pour avoir une idée de la sainteté de saint Joseph, il suffit de remarquer ce qu'en dit l'Evangile. *Joseph autem vir ejus, cum esset justus*[1], Joseph époux était un homme juste. *Homme juste* veut dire un homme qui possède toutes les vertus, car celui à qui manquerait une seule vertu ne pourrait dès lors être appelé juste. Or, si Joseph a été appelé *juste* par l'Esprit-Saint dans le moment où il fut choisi pour époux de Marie, jugez quelle abondance d'amour divin et de toute sorte de vertus, notre saint dut retirer des entretiens et du commerce habituel qu'il eut avec sa sainte épouse, ce parfait modèle de toutes les vertus. Si un seul mot de Marie suffit pour sanctifier Jean-Baptiste, et rem-

[1] (*Matth.* I, 19.)

plir Elisabeth de la vertu du saint Esprit, à quelle haute perfection ne devons-nous pas penser que parvint la belle âme de Joseph par le commerce habituel et les entretiens familiers que, d'après les traditions, il eut durant vingt-cinq ans avec Marie? En outre, quel accroissement de vertus et de mérites ne devons-nous pas supposer que dut acquérir Joseph dans les rapports journaliers qu'il eut pendant environ ([a]) trente années avec la sainteté même, c'est-à-dire Jésus-Christ, chargé qu'il était de le servir, de le nourrir et de l'assister dans tous les besoins de la vie! Si Dieu promet une récompense à celui qui donne un simple verre d'eau froide à un pauvre pour l'amour de lui, songez quelle gloire il aura préparée dans le ciel à saint Joseph qui l'avait sauvé des mains d'Hérode, l'avait pourvu de vêtements et de nourriture, l'avait porté tant de fois entre ses bras, et l'avait élevé avec une si tendre sollicitude. Certainement nous devons croire que la vie de saint Joseph, passée ainsi en la présence et sous les yeux de Jésus et de Marie, n'était qu'une prière continuelle, féconde en actes de foi, de confiance, d'amour, de résignation et d'offrande. Or, si la récompense répond aux mérites de la vie, pensez quelle doit être la gloire de Joseph dans le paradis. Saint Augustin compare les autres saints aux étoiles, mais saint Joseph au soleil ([b]). Le P Suarez regarde comme bien raisonnable le sen-

(*a*) Le tevte italien porte *trenta e più*, c'est-à-dire treente années et plus. Si Saint Joseph ne passa que 25 ans dans la société de Marie, il ne put pas en passer davantage dans la société de Jésus-Christ. Plus haut, médit. V, pag. 504, l'auteur n'avait de même parlé que de vingt-cinq ans, *par lo spazio di venti cinque anni.* (*L'éditeur.*)

(*b*) Serm. de temp. LXXXI, al. serm. XIII in app. n. 4. Outre qu'il paraît douteuv que ce sermon soit de Saint Augustin, ce n'est pas saint Joseph, époux de Marie, qu'il a pour sujet, mais bien le patriarche Joseph, fils de Jacob. De plus, le véritable Joseph, figuré par le fils de Jacob, ce n'est pas, dans le sermon indiqué, Joseph époux de Marie, mais Jésus-Christ, soleil de justice, adoré par la sainte Vierge Marie, sa mère, et par les onze apôtres, qui n'étaient en comparaison de lui que des étoiles. Voir ce sermon lui-même, où il n'est pas du tout question de saint Joseph époux de Marie. Il est donc visible que notre saint docteur a commis en cet endroit une distractien, occasionnée par un *quiproquo.* (L'*éditeur.*)

timent selon lequel saint Joseph, après Marie, a surpassé en mérites et en gloire tous les autres saints. D'où le vénérable Bernardin de Bustis conclut que saint Joseph dans le ciel commande en quelque sorte à Jésus et à Marie, lorsqu'il veut obtenir quelque grâce pour ceux qui ont confiance en lui.

PRIÈRES.

Mon saint patriarche, maintenant que dans le ciel vous êtes au comble du bonheur, assis sur un trône élevé, auprès de votre bien-aimé Jésus, qui vous fut soumis sur la terre, ayez pitié de moi. Vous voyez que je vis au milieu d'innombrables ennemis, de démons et de passions mauvaises, qui viennent m'assaillir continuellement pour me faire perdre la grâce de Dieu. Ah ! je vous en supplie, au nom de la faveur qui vous fut accordée sur la terre de pouvoir jouir continuellement de la compagnie de Jésus et de Marie, obtenez-moi la grâce de vivre le reste de mes jours toujours uni à Dieu, de résiter à tous les assauts de l'enfer, et de mourir, quand le moment en sera venu, en aimant Jésus et Marie : afin que je puisse un jour être admis à jouir avec vous de leur compagnie dans le royaume des bienheureux.

Vierge très-sainte, ô Marie, ma mère, quand sera-ce que, délivré de la crainte de pécher de nouveau, il me sera permis de me jeter à vos pieds, pour ne plus me séparer de vous ? C'est à vous de m'aider à parvenir à cette félicité.

Et vous, mon bien-aimé Jésus, mon cher Rédempteur, quand me sera-t-il donné de jouir de vous face à face dans le ciel, et de vous aimer avec l'assurance de ne pouvoir plus vous perdre ? Tant que je suis sur la terre, je suis toujours en péril. Ah ! mon divin maître et mon unique bien, par les mérites de Joseph, que vous aimez tant, et que vous honorez tant dans le ciel, par ceux de votre mère, mais plus encore par les mérites de votre mort, par lesquels vous m'avez assuré toute sorte de biens et d'espérances ; ne permettez pas qu'il

m'arrive jamais de me séparer ici bas de votre amour ; afin qu'admis dans cette patrie d'amour, je puisse vous, posséder et vous aimer de toutes mes forces, pour ne plus me séparer de votre présence et de votre amour pendant toute l'éternité. *Amen*, ainsi je l'espère, ainsi soit-il.

NEUVAINE

EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE.

PETITE COURONNE

A réciter chaque jour de la semaine.

I. Notre très-aimable Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent de foi et de dévotion au saint-sacrement, que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites, et par ceux de votre fidèle épouse, de nous accorder le don d'une vraie foi et d'une dévotion fervente envers le très-saint sacrement de l'autel, où vous, majesté infinie, vous vous êtes engagé à demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles, et dans lequel vous vous donnez vous-même à nous avec tant d'amour. *Pater, Ave, Gloria,* etc.

Vous, qui d'un trait brûlant d'amour
Perçâtes le cœur de Thérèse,
Ah ! blessez-nous à notre tour,
Pour que nous vous aimions sans cesse.

(Il faut répéter la strophe à chaque demande).

II. Notre très-miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'espérance que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre sainte épouse, de nous donner une grande

confiance en votre bonté, en vertu du précieux sang que vous avez répandu tout entier pour notre salut. *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc. — Vous, etc,

III. Notre très-aimable Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'amour que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse ; nous vous prions, par vos mérites et par ceux de cette passionnée épouse, de nous accorder le grand don, le don principal de votre parfait amour. *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc. — Vous, etc.

IV Notre très-doux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don de désir et de résolution que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse de vous aimer parfaitement. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre généreuse épouse de nous donner un vrai désir et une vraie résolution de vous plaire autant que nous le pourrons. *Pater*, *Ave* *Gloria*, etc. — Vous, etc.

V Notre très-bon Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'humilité que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions, par vos mérites et par ceux de votre très-humble épouse, de nous accorder la grâce d'une vraie humilité, qui nous fasse trouver toujours notre joie dans les humiliations, et préférer les mépris à tous les honneurs. *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc. — Vous etc.

VI. Notre très-libéral Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don de dévotion envers votre douce mère Marie et son saint époux Joseph que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre très-reconnaissante épouse, de nous donner la grâce d'une spéciale et tendre dévotion envers votre sainte mère, et envers Joseph votre bien-aimé père nourricier. *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc. — Vous, etc.

VII. Notre très-amoureux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don singulier de blessure d'amour que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre très-fervente épouse, de nous accorder aussi une semblable blessure d'amour, afin que doré-

navant nous vous aimions et que nous ne pensions point à aimer autre chose que vous. *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc. — Vous, etc.

VIII. Notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent de désirer mourir que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse ; nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre constante épouse, de nous accorder la grâce de désirer la mort, afin d'aller vous posséder éternellement dans la patrie des bienheureux. *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc. — Vous, etc.

IX. Notre très-cher Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions enfin du don de précieuse mort que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse, en la faisant mourir doucement par l'effet de son amour pour vous. Nous vous prions, par vos mérites, et par ceux de votre très-affectionnée épouse, de nous accorder une bonne mort : et si nous ne mourons pas d'amour, que nous mourions du moins en brûlant d'amour pour vous, afin qu'en mourant de la sorte, nous puissions aller vous aimer éternellement d'un amour plus parfait dans le ciel. *Pater*, *Ave*, *Gloria*, etc. — Vous, etc.

Ora pro nobis, sancta Theresia,
Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

« *Exaudi nos, Deus Salutaris noster, ut sicut de beatæ The-*
» *resiæ virginis tuæ commemoratione gaudemus ; ita cœlestis*
» *ejus doctrinæ pabulo nutriamur, et piæ devotionis erudiamur*
» *affectu. Per Christum Dominum nostrum, etc.* »

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

Sur le don de foi et de dévotion envers le très-saint sacrement que possédait sainte Thérèse.

Notre sainte reçut de Dieu le don de foi dans un tel degré, qu'elle écrivit elle-même dans sa vie ces paroles : « Le démon » n'eut jamais le pouvoir de me tenter en aucune manière » contre la foi : il me semblait même que plus les choses » qu'elle enseigne étaient naturellement impossibles, plus je » les croyais fermement ; et que plus elles étaient difficiles à en» tendre, plus elles m'inspiraient de dévotion. » On lui demanda un jour quel motif l'attirait au saint office : « Je me » mis à rire, écrit-elle, sachant très-bien que pour les » choses de la sainte foi, ou pour la moindre des cérémo» nies de l'Eglise, j'aurais donné mille fois ma vie. »

Cet attachement à la sainte foi lui donna le courage à l'âge de sept ans de quitter avec son petit frère la maison paternelle, pour aller en Afrique sacrifier sa vie en l'honneur de la foi : étant plus avancée en âge, elle était si convaincue des vérités de la foi, qu'il lui semblait qu'elle oserait entreprendre de convaincre tous les luthériens, et de leur faire reconnaître leurs erreurs.

En un mot, le contentement qu'elle éprouvait de se voir au nombre des enfants de l'Eglise était tel, qu'à l'heure de sa mort elle ne pouvait se rassasier de répéter ces paroles : « Enfin je suis fille de la sainte Eglise ; enfin je suis fille de la sainte Eglise. »

De ce don éminent de foi qu'avait la sainte, provenait le grand amour qu'elle portait au saint sacrement, qui est appelé mystère de foi entre tous les autres mystères. Elle disait que Dieu nous a fait une plus grande grâce en nous donnant la sainte Eucharistie qu'en se faisant homme ; c'est pourquoi, parmi les principales vertus que la sainte pratiqua durant sa vie, on doit compter son amour particulier pour le saint-sacrement, comme elle le révéla elle-même après sa mort. Lors-

que la sainte entendait dire à quelqu'un qu'il aurait voulu vivre à l'époque où Jésus était sur la terre, elle disait en souriant : « Et que demandons-nous de plus, puisque nous l'avons » dans le saint-sacrement ? Or s'il suffisait, lorsqu'il était sur la » terre, qu'on touchât ses vêtements pour être guéri de ses infirmités, que ne fera-t-il pas quand nous le possédons en » nous ? O qu'il est doux, écrivait-elle, de voir le pasteur de» venu agneau ! Il est pasteur, parce qu'il nourrit ses brebis ; » il est agneau, parce qu'il se fait lui-même notre nourriture ; » il est pasteur, parce qu'il conduit son troupeau ; il est agneau, » parce qu'il se fait aliment. Lors donc que nous lui deman» dons le pain quotidien, c'est lui demander que le pasteur » soit notre nourriture et notre soutien. »

La sainte pleurait continuellement en voyant les injures que les hérétiques déversaient sur cet auguste sacrement d'amour, et elle disait à Dieu : « Comment donc, mon Créa» teur, des entrailles aussi amoureuses que les vôtres peu» vent-elles souffrir que ce sacrement que votre fils a établi » avec un amour si ardent, et en vue de vous plaire parce » que vous lui avez commandé de nous aimer, soit si peu es» timé aujourd'hui des hérétiques qu'ils osent lui enlever ses » églises ? N'était-ce point assez, ô mon père, qu'il n'eût pas » où reposer sa tête pendant sa vie, sans qu'on lui ôtât, comme » on le fait à présent, les lieux saints où il daigne rassasier » ses amis, sachant qu'ils ont besoin d'une telle nourriture » pour se soutenir ? » Durant vingt-trois ans, elle communia tous les jours, et chaque fois avec une telle ferveur et un tel désir, que pour communier elle aurait osé passer sans crainte, disait-elle, à travers les lances d'une armée ennemie.

L'amant divin répondit largement à l'amour avec lequel cette épouse chérie le désirait, et se préparait à le recevoir sous les espèces sacramentelles. Comme les ténèbres disparaissent devant le soleil, ainsi au moment de la communion les obscurités et les afflictions de la sainte s'évanouissaient. Il lui semblait alors que son âme perdait toutes ses affections et tous ses désirs, restant tout entière unie à Dieu et absorbée en

lui. Quoiqu'elle fût habituellement pâle à cause de ses pénitences et de ses infirmités, l'écrivain de sa vie dit qu'au moment de la communion son visage devenait brillant comme le cristal, couleur de rose, très-beau et si majestueux, qu'on reconnaissait facilement à ce signe la présence de l'hôte divin qu'elle avait dans son cœur

Alors il arrivait que son corps virginal semblait vouloir quitter la terre et s'élevait en l'air aux yeux de toutes les sœurs. Un jour qu'elle se disposait à communier, Jésus-Christ lui parla d'entre les mains d'un indigne prêtre qui était en péché, et lui dit avec tendresse ; « Voyez quelle est ma bonté, puis- » qu'elle me porte à me placer entre les mains de mon en- » nemi pour votre avantage et pour celui de tous. »

Une autre fois, le dimanche des Rameaux, comme elle considérait que parmi tant de personnes qui avaient acclamé Jésus-Christ comme le vrai Messie à Jérusalem, aucune ne lui avait donné entrée en sa maison, elle l'invitait à venir se loger dans son propre cœur, et elle alla communier avec cette pieuse pensée. Le céleste époux fut si enchanté de cette amoureuse invitation de sa bien-aimée, que lorsqu'elle reçut la sainte hostie elle se sentit la bouche pleine d'un sang bouillant, et d'une douceur inexprimable. Elle entendit alors la voix de Jésus qui lui disait : « Ma fille, je veux que mon sang te soit profi- » table : je l'ai répandu avec grandes douleurs, et toi, tu en » jouis, comme tu le vois, avec de grandes délices. »

FRUIT.

Pour fruit de cette considération, ne cessons de remercier le Seigneur, à l'exemple de la sainte, de nous avoir donné, à nous aussi, le grand don de la foi, en nous rendant enfants de la sainte Eglise, dont se trouvent séparées tant de millions d'âmes, peut-être moins coupables que nous envers la divine justice. A l'égard ensuite du plus grand de tous les dons que Jésus-Christ nous a laissés dans le sacrement de l'autel, en se donnant tout entier à nous comme aliment, comme compagnon et comme pasteur, pratiquons le bel enseignement que

cette sainte réformatrice du Carmel révéla du ciel, où elle est maintenant, à une âme : « Les habitants du ciel et ceux de la » terre doivent être une même chose en pureté et en amour ; » nous en jouissant, et vous en souffrant. Et ce que nous fai- » sons au ciel en possession, comme nous le sommes, de la » divine essence, vous devez le faire sur la terre en posses- » sion, comme vous l'êtes, du très-saint sacrement. Vous di- » rez cela à toutes mes filles. » Voici au surplus les paroles qu'elle nous a laissées par écrit sur l'amour et la tendre dévotion que nous devons à Jésus dans le saint-sacrement : « Faisons » en sorte de ne point nous éloigner de notre pasteur, et de » de ne point le perdre de vue ; parce que les brebis qui se tien- » nent près de leur pasteur sont toujours plus caressées et » mieux nourries, et qu'il leur donne toujours quelques bou- » chées de l'aliment dont il se repaît lui-même. S'il arrive que » le pasteur s'endorme, la brebis ne s'éloigne point jusqu'à ce » que le pasteur s'éveille, ou qu'elle-même le réveille, et alors » elle reçoit de lui, avec un nouveau régal, de nouvelles ca- » resses. »

Saint Philippe de Néri, cet autre séraphin d'amour, quand il vit entrer dans sa chambre son divin Jésus qu'on lui apportait en viatique, ne put, dans l'ardeur dont il brûlait, prononcer que ces mots : « Voici mon amour, voici mon amour. » Et nous aussi, lorsque nous voyons que le roi et l'époux de nos âmes vient au-devant de nous dans la sainte communion, disons-lui de même : « Voici l'amour, voici l'amour. » Et sachons que notre Dieu veut être ainsi appelé : *Deus charitas est.* Il veut qu'on l'appelle non seulement du nom d'amant de nos âmes, mais de celui d'amour, pour nous donner à entendre que de même que l'amour ne peut exister sans aimer, ainsi il est une bonté d'une nature si aimante qu'il ne peut vivre sans aimer ses créatures.

PRIÈRE.

Ma sainte séraphine, qui, par votre pureté et votre ardent amour étiez sur la terre les délices de votre Dieu ; vous qu'il

aima jusqu'à vous dire un jour, que comme Madeleine était sa bien-aimée lorsqu'il était en ce monde, vous êtes sa bien-aimée maintenant qu'il est dans le ciel ; vous qu'il traitait avec tant de tendresse, soit qu'il vous avertît en père, soit qu'il vous parlât en époux, se donnant souvent à vous dans la communion avec une si grande abondance de grâces ; ô Thérèse, priez votre Dieu pour moi, qui ne suis point, hélas ! l'objet de ses délices, mais bien plutôt la cause de ses douleurs par ma mauvaise vie, priez-le de me pardonner et de me donner un cœur nouveau, semblable au vôtre, un cœur pur et aimant.

Et vous, mon très-doux Jésus, qui tout en prévoyant mes ingratitudes, n'avez pas laissé de me faire tant de grâces, et spécialement de m'appeler à la vraie foi ; vous qui n'avez pas dédaigné de vous donner à moi avec tant d'amour et tant de fois dans le très-saint sacrement, ah ! veuillez par votre miséricorde enflammer tellement mon cœur, que mes œuvres deviennent conformes à ma foi. Ah ! divin, véritable et unique amant de mon âme, quand est-ce qu'enfin viendra ce jour, où je commencerai à vous aimer de tout mon cœur ? Ah ! puisse être aujourd'hui ce jour heureux pour moi, où j'ai commencé pour cette année ma neuvaine en l'honneur de votre chère épouse Thérèse, ma généreuse avocate. Ah ! mon Rédempteur, par les mérites de votre sang, par ceux de votre très-sainte mère Marie, par ceux même de votre bien-aimée Thérèse, donnez-moi, je vous prie, un amour si ardent en retour de votre bonté, qu'il me fasse pleurer continuellement les déplaisirs que je vous ai causés, et m'excite à ne chercher dorénavant autre chose que votre bon plaisir, afin que je vous plaise uniquement, comme vous le méritez. Amen, ainsi-soit-il.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Sur le don d'espérance que possédait sainte Thérèse.

La mesure des miséricordes divines est proportionnée à la confiance que l'âme témoigne à son Dieu, et c'est pourquoi, lorsque le Seigneur veut enrichir une âme de grâces, il l'enrichit d'abord de confiance.

La sainte mère Thérèse avait reçu de Dieu le don d'une confiance si active, qu'elle vint à bout par ce moyen d'accomplir tout ce qu'elle entreprenait pour la gloire de son époux ; en sorte qu'on l'appelait communément « la toute-puissante Thérèse. »

Au seul souvenir de ce qu'a dit l'Apôtre que Dieu est fidèle et qu'il ne peut manquer à sa parole, elle s'animait d'un tel courage, qu'elle devenait capable de résister à toutes les tempêtes : « Ah ! Seigneur, s'écriait-elle, que n'ai-je assez de voix » pour faire entendre partout combien vous êtes fidèle à vos » amis ! Que tout me manque, pourvu que vous ne m'abandonniez point, moi qui ai éprouvé combien on gagne en » ne mettant sa confiance qu'en vous. » Appuyée sur cette ancre solide, elle entreprit la grande œuvre de la réforme tant des religieuses que des religieux de l'ordre des Carmes, et une foule d'établissements, malgré mille contradictions que lui opposaient les hommes et les démons, sans appui, sans argents, sans aucun autre secours que sa confiance en Dieu. Elle avait coutume de dire que, pour fonder un monastère, il suffisait d'une maison de loyer et d'une clochette.

Quand les contradictions devenaient plus fortes, c'était alors qu'elle s'armait de plus de courage, en disant que c'était un signe que la semence rapporterait plus de fruit ; et l'événement lui donnait toujours raison. Aussi nous a-t-elle laissé ces paroles écrites : « Je sais par expérience [a] que le vrai

(*a*) Le texte italien porte *speranza* ; mais nous croyons qu'il faut plutôt lire ici *sperienza*. (*L'éditeur.*)

» moyen de ne pas tomber, c'est d'embrasser la croix et de se » confier en celui qui s'y est laissé attacher : je ne trouve » qu'en lui un ami véritable, et tout à la fois si puissant qu'il » me semble que je pourrais lutter contre l'univers entier, » tant que j'aurais Dieu pour appui. » De là naissait le grand déplaisir qu'elle éprouvait, lorsqu'elle avait à traiter avec des personnes qui se fondaient sur des raisonnements et des moyens humains.

Un jour que la sainte mère se trouvait à Tolède, un père lui dit que l'œuvre de la réforme était désespérée ; mais Thérèse avait un courage imperturbable, consolait tout le monde, et se confiant en Dieu, elle disait que, malgré ces obstacles, tout réussirait pour le mieux. Lorsqu'elle rencontrait en voyage quelque pas dangereux, elle était la première à le franchir, afin d'encourager les autres par son exemple. Pleine de confiance en son divin maître, elle ne redoutait pas même l'enfer ;elle disait qu'elle ne craignait pas plus les démons que les mouches. On ne la vit jamais s'affliger ni se réjouir d'un évènement quelconque, heureux ou malheureux ; mais elle était toujours calme et égale à elle-même, et jouissait continuellement d'une paix profonde ; rien ne pouvait ébranler sa douce espérance, persuadée que Dieu ne peut manquer à quiconque le sert et se confie en lui.

Sur cette confiance donc Thérèse appuyait toutes les prières qu'elle adressait à Dieu. Et comme elle ne savait lui demander que ce qui pouvait contribuer au bon plaisir de son divin maître, les prières de cette sainte épouse étaient si agréables à Dieu, qu'il alla jusqu'à lui promettre de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Un jour que Thérèse sollicitait de lui une grâce, et qu'elle craignait d'être refusée à cause de son indignité, Jésus lui apparut, et lui montrant la plaie de sa main gauche, « il me dit (ce sont les paroles de la sainte) que je ne » devais pas douter que celui qui avait tant souffert pour moi » ne m'accordât très-volontiers tout ce qui faisait l'objet de » ma demande : qu'il me promettait de m'accorder tout ce » que je lui demanderais ; que même à l'époque où je ne le

» servais pas, je devais me rappeler que je ne lui avais rien
» demandé sans qu'il m'accordât mieux encore que ce que
» j'avais su lui demander : qu'à plus forte raison, maintenant
» qu'il connaissait mon amour pour lui, il m'exaucerait
» fidèlement, et que je ne devais pas du tout en douter. »

Elle assura ensuite qu'en vertu de cette promesse, elle avait toujours obtenu de Dieu plus qu'elle n'avait pu demander dans toute sa vie, et pour la consolation de ses dévots serviteurs, elle a laissé par écrit ces paroles : « Je serais ennuyeuse à
» moi-même et à ceux qui me lisent, si je voulais raconter
» toutes les grâces que Dieu m'a faites ; si je voulais dire com-
» bien d'âmes ont été retirées du péché par mes prières, et
» combien d'autres ont été conduites à une plus grande per-
» fection. » Une nuit, pendant que la sainte remerciait Dieu d'une grâce qu'elle en avait reçue, il lui répondit amoureusement : « Et que peux-tu me demander, ma fille, sans que je te
» l'accorde ? » Un autre jour, il lui dit : « Tu connais les fian-
» çailles contractées entre toi et moi ; c'est pourquoi je te donne
» toutes les douleurs que j'ai endurées, tu peux t'en servir
» comme d'un bien qui t'appartient, pour demander à mon
» père tout ce que tu voudras. » Enfin, la sainte a consigné pour notre instruction, dans la treizième exclamation, ces paroles remarquable : « Oh ! oh ! oh que nous sommes peu con-
» fiants en vous, Seigneur ! et cependant, quelles plus grandes
» richesses et quels plus beaux trésors pouviez-vous nous li-
» vrer ! Vous nous avez donné trente-trois ans de travaux, et
» après la mort douloureuse de votre fils, encore que vous sus-
» siez combien nous devions être ingrats à son égard, vous
» n'avez pas laissé de nous confier le trésor inestimable de ce
» même fils dans le très-saint sacrement, afin qu'il n'y eût
» rien de votre côté qui nous empêchât d'en négocier par lui
» l'acquisition auprès de vous, ô père miséricordieux ! O âmes
» bienheureuses, qui avez si bien su vous approprier à ce prix
» un héritage si précieux et si durable, dites-nous comment
» vous avez négocié avec ce bien infini. Secourez-nous, puis-

» que vous êtes si près de la source : puisez-en de l'eau pour
» nous qui mourons ici de soif. »

FRUIT.

Ame dévote, apprenez de là combien Dieu exauce les prières faites avec confiance. Demandez donc avec confiance, et vous aurez tout ce que vous voudrez. Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera pas. Il a dit : « Quiconque demande reçoit [1]. » Celui qui demande obtient, alors même qu'il ne mérite pas d'obtenir ce qu'il demande, comme le dit saint Thomas. Au contraire celui qui ne demande pas n'obtient pas. Voilà donc à quoi tient notre victoire dans les tentations : Recourons à Dieu, et nous serons vainqueurs [2] Voilà d'où dépend tout notre bien : Demandons, et il nous sera donné [3] Notre sainte mère disait : « Pour obtenir les grâces divines, la
» prière est l'unique porte : si vous la fermez, je ne sais com-
» ment Dieu fera. Remarquons que Dieu notre père n'a pas
» seulement soin de nous, mais qu'il est même plein de solli-
» citude pour notre bien, comme il nous le fait savoir dans les
» divines Ecritures. » Prions donc avec confiance, prions Dieu au nom de Jésus-Christ son fils, qui nous a fait cette promesse : « Si vous demandez quoi que ce soit à mon père en mon nom, il vous le donnera [4]. » Dieu, sans qu'on le prie, a toujours soin de nous [5] ; et le prophète dit [6] qu'il est plus facile à une mère d'oublier son fils, qu'il ne l'est à Dieu d'oublier une âme. Il suffira de lui montrer nos misères, et de lui dire avec le lépreux : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir [7] ; » ou bien avec la sœur de Lazare : Voilà que celui que vous aimez est malade [8]. » Mais il faut prier continuelle-

[1] Omnis qui petit accipit. (*Matth.* VII, 8.)
[2] Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero. (*Ps.* XVII, 4.)
[3] Petite, et accipietis. (*Joan.* XVI, 24.)
[4] Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Joan.* XVI, 23.)
[5] Deus sollicitus est mei. (*Ps.* XXXIX, 19.) — [6] (*Isa.* XLIX, 15.)
[7] Domine, si vis, potes me mundare. (*Matth.* VIII, 2.)
[8] Ecce quem amas infirmatur. (*Joan.* XI, 3.)

ment[1], sans quoi nous tomberons le jour où nous cesserons de prier.

PRIÈRE.

Puisque vous me faites savoir, ô ma sainte avocate, que votre époux vous a promis de vous accorder tout ce que vous lui demanderiez, et qu'un grand nombre d'âmes ont été secourues par vos prières ; faites donc que je sois de ce nombre. Recommandez-moi à Jésus, et changez-moi en un homme nouveau, comme vous en avez changé tant d'autres par votre intercession.

Et vous, ô Père éternel, qui n'avez point épargné votre fils bien-aimé pour me pardonner et pour me sauver, je vous en prie, pour l'amour de ce même fils, pardonnez-moi et sauvez-moi. Mon créateur et mon père, vous n'êtes pas seulement miséricordieux, vous êtes de plus fidèle : vous êtes donc obligé d'accorder tout ce que l'on vous demande pour l'amour de Jésus, qui nous a promis que vous nous donneriez tout ce que nous vous demanderions en son nom. Vous êtes en outre juste : il faut donc que quand nous nous repentons des offenses que nous avons commises contre votre bonté, vous nous pardonniez et vous nous sauviez par les mérites de Jésus-Christ, qui, par sa mort, a satisfait à votre justice et nous a obtenu le salut. Ainsi, ô mon Dieu et mon espérance, je recours à vous avec confiance, et je vous prie, pour l'amour de Jésus, de me disposer tellement que je n'espère de vous et ne désire que votre saint amour. O mon très-aimable bien-aimé, faites que je me quitte tout à fait moi-même pour me reposer uniquement en vous. Entre vos mains, Seigneur, je place toutes mes espérances et mon âme tout entière, afin que je vive en vous avec assurance durant cette vie, et qu'au sortir de ce monde je rende le dernier soupir en m'abandonnant tout à vous.

Et vous, ma douce mère et mon espérance, Marie, obtenez-moi la grâce de toujours prier, et de me confier dans les mérites de Jésus et les vôtres. Amen.

[1] Oportet semper orare, et non deficere. (*Luc.* XVIII, 1.)

TROISIÈME CONSIDÉRATION

Sur le grand amour dont Thérèse brûlait pour Dieu.

Le cœur de cette sainte séraphine était si enflammé d'amour pour Dieu, que tous ses soupirs n'étaient qu'amour, et ne se rapportaient qu'au bon plaisir de Dieu. Tellement que son confesseur disait que, lorsqu'il lui parlait, il croyait voir un séraphin d'amour. Le feu sacré de l'amour de Dieu s'était allumé dans son âme dès le moment où, à l'âge de sept ans, elle eut le courage d'abandonner, comme nous l'avons dit, sa patrie et ses parents pour aller au milieu des barbares donner sa vie pour Jésus-Christ : « *In tenerrima adhuc ætate,* » ce sont les paroles de la bulle de sa canonisation, « *adeo sancti* » *Spiritus igne cor ejus concaluit, ut in Africam trajiceret, ubi* » *sanguinem et vitam pro testimonio Jesu Christi profunde-* » *ret.* »

Son amour s'accrut avec l'âge, et quoiqu'il se fût refroidi durant quelques années, lorsque Dieu, en l'éclairant de nouvelles lumières, l'eut appelée à un amour plus parfait, elle correspondit si bien à la voix de son Créateur, qu'elle mérita de s'entendre dire de la propre bouche de son époux, que s'il n'avait point encore créé le paradis, il le créerait tout exprès pour elle. Et une autre fois il lui dit même qu'il était tout à elle, puisqu'elle était toute à lui : « *Jam ipse sum totus tuus,* « *et tu tota mea.* » Ce sont les mots de la bulle de sa canonisation.

En effet, elle s'était donnée tellement à Dieu, qu'enivrée de l'amour divin, elle ne savait parler d'autre chose que de son bien-aimé, elle ne savait penser à autre chose qu'à son bien-aimé, elle ne pouvait même converser avec personne qu'avec son bien-aimé. Car, s'étant accoutumée à converser doucement avec son Dieu, elle ne pouvait plus se prêter à aucun rapport avec les créatures, sinon avec celles qui étaient blessées, comme elle disait, du même amour

L'amour l'attirait si fortement à Dieu, qu'elle se déclarait inhabile à la gestion des affaires de ce monde. C'est pourquoi elle dit un jour : « Si le Seignéur me tient dans cet état, je » rendrai un mauvais compte des affaires qu'il m'a confiées ; » car il me semble être attirée continuellement vers Dieu » comme par des cordes. » Tout ce qui la détournait de son union continuelle avec Dieu lui était à charge, sans en excepter le besoin de prendre de la nourriture. « C'est une grande » peine pour moi, écrit-elle, d'être souvent obligée de manger, » cela me fait pleurer, et proférer des plaintes sans presque » m'en apercevoir. »

Mais écoutons les beaux sentiments qu'elle nous a laissés par écrit au sujet de son amour pour Dieu, et embrasons-nous des bienheureuses flammes dont brûlait le cœur de cette séraphine. Elle dit quelque part : « Voici ce que je dis toujours, » et qu'il me semble dire de bon cœur : Seigneur, je ne m'embarrasse point de moi, je ne veux que vous seul. »

Quoiqu'elle fût très-humble, elle ne laissait pas de déclarer dans un autre endroit qu'elle aimait beaucoup son Dieu, et d'écrire avec une sainte hardiesse : « Je suis toute imperfec» tion, excepté en désir et en amour : il me semble bien que » j'aime le Seigneur, mais mes œuvres m'attristent. »

Elle désirait si ardemment d'avancer autant qu'elle le pouvait dans l'amour de son Dieu, qu'elle s'en expliquait ailleurs en ces termes : « Si l'on me donnait le choix, ou d'endurer » toutes les souffrances du monde jusqu'à la fin, à condition » d'obtenir par là un peu plus de gloire ; ou de n'avoir rien » à souffrir et d'être par suite de cela tant soit peu moins glo» rifiée dans le ciel, je choisirais volontiers toutes les souffran» ces pour un tant soit peu plus d'avancement dans la con» naissance de Dieu ; parce que je vois que ceux qui le con» naissent le mieux l'aiment aussi le plus. » Et voyant tant aimer Dieu et être tant aimée de lui, elle s'écriait avec transport : « Oh ! quel bel échange de donner notre amour à Dieu, » pour recevoir de lui le sien ! » On sait combien en conséquence elle trouvait de charmes dans l'amoureuse demande

qu'elle faisait souvent à Dieu de souffrir ou de mourir, par le désir qu'elle avait de lui être agréable, comme elle le rapporte elle-même au chapitre XL de sa vie. Il lui semblait que le désir de souffrir pour Dieu était si doux à son cœur aimant, qu'elle n'y pouvait gagner aucun mérite. Elle disait encore qu'on ne doit aimer la vie présente qu'en vue de souffrir pour Dieu. Voici ses paroles : « En sorte que je n'ai aucun mérite à désirer des souffrances, et il me semble maintenant qu'il n'y a » point d'autre raison pour vivre que celle-là ; c'est ce que je » demande à Dieu avec le plus de ferveur. Je lui dis alors de » tout mon cœur : Seigneur, ou souffrir, ou mourir ; je ne » vous demande rien autre chose pour moi. »

C'est ce qui lui mérita d'avoir pour époux Jésus-Christ, qui en lui présentant un clou, la déclara son épouse d'amour et de croix : le Seigneur étendant vers elle sa main droite, comme on le lit dans les additions faites à sa vie, lui dit alors : « Regarde ce clou ; c'est un signe que tu seras dorénavant mon » épouse : tu ne l'avais point mérité jusqu'ici : à l'avenir tu ne » regarderas plus mon honneur seulement comme celui de » ton Créateur, de ton roi et de ton Dieu ; mais puisque tu » es ma véritable épouse, mon honneur est à toi, et ton honneur est à moi. » Un jour elle dit dans un ravissement d'amour qu'elle se réjouirait bien de voir dans le paradis quelqu'un jouissant d'une gloire plus grande que la sienne ; mais qu'elle ne savait si elle pourrait se réjouir de voir une âme qui aimât plus Dieu qu'elle ne l'aimait. Enfin elle s'employait continuellement à ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu ; mais son grand amour lui faisait regarder comme rien tout ce qu'il lui inspirait : « Seigneur, disait-elle, je crains de ne » point vous servir ; je ne trouve rien qui me satisfasse pour » payer la moindre partie de ce que je dois. » Voici la seule chose qui la contentait en cette vie, et la prière continuelle qu'elle adressait à Dieu : « Ah ! Seigneur, faites que nous » soyons tous dignes de vous aimer ; puisqu'il faut vivre, vivons pour vous : que nos intérêts disparaissent à jamais. » Quel gain peut-on faire qui surpasse l'avantage de vous être

» agréable ? O ma joie et mon Dieu, que ferai-je pour vous » plaire ? »

En un mot, toute sa vie était un exercice continuel d'amour et une recherche continuelle de tout ce qui pouvait plaire à son bien-aimé : elle alla enfin, comme nous le verrons en considérant sa mort, jusqu'à rendre l'âme à force d'amour, toute consumée qu'elle se trouva par cet incendie d'amour qui l'embrasait.

FRUIT.

Le fruit de cette considération est indiqué dans les parolesque le Seigneur adressa un jour à sainte Thérèse pour lui faire comprendre que le véritable amour en cette vie ne consiste pas à goûter les délices des divines douceurs, mais à accomplir la volonté de Dieu, et à endurer avec calme les souffrances. « Penses-tu, ma fille, lui dit-il, que le mérite consiste » à jouir? Non, mais il consiste à agir, à souffrir et à aimer. Considère ma vie toute remplie de souffrances. Quand tu vois ma » mère qui me tient entre ses bras, ne pense pas qu'elle jouisse » de ce contentement sans souffrir de cruels tourments, à partir » du jour où saint Siméon lui avait dit en esprit de prophétie : » Votre âme sera percée d'un glaive de douleur [1] ; mon père » l'éclairant dès lors pour lui faire comprendre tout ce que je » devais souffrir. »

« Crois bien, ma fille, lui ajouta-t-il, que celui qui est le » plus aimé de mon père, est aussi celui qui en reçoit les plus » grandes croix, et que l'amour correspond aux souffrances. » En quoi pourrais-je mieux te témoigner cet amour, qu'en » voulant pour toi ce que j'ai voulu pour moi? Regarde ces » plaies ; tes douleurs ne seront jamais aussi grandes. C'est » ainsi que tu m'aideras à pleurer la perte des hommes du » monde, dont tous les désirs ne tendent qu'à obtenir le contraire. Il conclut : Penser que mon père admette quelqu'un » dans son amitié sans souffrances, c'est déraisonner, parce

[1] Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.

» que ceux qu'il aime beaucoup, il les conduit par la voie des » souffrances ; et ces souffrances sont d'autant plus grandes » qu'il les aime davantage. »

Donc, si nous voulons aimer notre très-aimable Seigneur d'un amour véritable, et chercher la satisfaction de son cœur plutôt que le contentement du nôtre, il faut mettre en pratique le bel enseignement que donnait et que suivait notre sainte : « Allez toujours avec le désir de souffrir toute chose, » dans toute occasion, pour l'amour de Jésus. » Au moins il faut se conformer entièrement à la volonté de Dieu dans toutes les adversités. C'est ce que sainte Thérèse vint un jour du ciel dire à une âme dévote : « Efforcez-vous d'avoir pour l'accom» plissement de la volonté divine les désirs ardents que j'avais » de mourir durant ma vie. » C'est à ce but que tend encore la pieuse pratique que suggérait la sainte de s'offrir entièrement à Dieu cinquante fois le jour avec ferveur, et avec le désir de lui plaire. En agissant de la sorte, nous serons très-agréables à Dieu, et nous ne sentirons point ses croix ; car, comme le disait la sainte : « Le poids de la croix se fait sentir » à celui qui la traîne, mais non à celui qui l'embrasse. » Bien plus, de même que l'avare, au lieu de se fatiguer, jouit en portant le poids de son or, et jouit d'autant plus que ce poids est plus lourd ; ainsi une âme amoureuse se réjouit d'autant plus qu'elle souffre davantage pour Dieu, parce qu'elle voit qu'en offrant ses souffrances à son bien-aimé, elle lui est souverainement agréable.

PRIÈRE.

Ma sainte séraphine, épouse bien-aimée de Jésus crucifié, puisque vous avez brûlé sur la terre d'un si ardent amour pour votre Dieu et le mien, et puisque vous brûlez maintenant encore d'un feu plus pur et plus grand dans le ciel, obtenez-moi, je vous prie, vous qui désirâtes toujours que Dieu fût aimé de tous les hommes, obtenez-moi aussi une étincelle de cette flamme céleste, qui me fasse oublier le monde, les créatures et jusqu'à moi-même ; et qui me porte à employer toutes mes pen-

sées, tous mes désirs et toutes mes affections à accomplir, tant dans les délices que dans les souffrances, la volonté de ce souverain bien, qui mérite d'être souverainement obéi et aimé. Faites-le, ô ma sainte, puisque vous pouvez le faire : faites-moi brûler tout entier, comme vous, du divin amour.

Et vous, ô mon Dieu, je vous prie dans les mêmes termes que ma sainte : « O divin amant, qui m'aimez plus que je ne » puis le comprendre, faites que mon âme vous serve pour » votre satisfaction plutôt que pour son propre plaisir. Que le » moi meure et qu'un autre que moi vive désormais en moi. » Qu'il vive et qu'il me donne la vie ; qu'il règne et que je » sois esclave, tellement que mon âme ne veuille point d'autre » liberté. Heureux ceux qui se trouveront liés par les chaînes » des bienfaits de la miséricorde de Dieu sans pouvoir s'en dé- » prendre ! L'amour est fort comme la mort, et dur comme » l'enfer Oh ! plût à Dieu que nous fussions jetés dans ce divin » enfer, sans espérer, ou, pour mieux dire, sans craindre d'en » jamais sortir ! »

Et vous, très-sainte vierge Marie, qui avez été et qui êtes de toutes les créatures la plus aimante et la plus aimée de Dieu ; vous, par qui le divin amour nous est donné, secourez-moi, aidez-moi, afin que je ne sois plus ingrat envers un Dieu si aimable et qui m'a tant aimé. Amen.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION

Sur le don de perfection qu'obtint sainte Thérèse.

Deux choses sont nécessaires pour arriver à la perfection : un grand *désir* et une grande *résolution*.

Premièrement un grand *désir* de la sainteté est un grand moyen de devenir saint ; car, d'un côté, Dieu ne fait abonder ses grâces que dans les âmes qui en sont bien affamées, comme la divine Marie le dit dans son sublime cantique : *Esurientes implevit bonis* ; et, d'un autre côté, ce désir nous est nécessaire à nous-mêmes, afin que nous puissions persévérer dans

les peines qu'il faut supporter pour acquérir le grand trésor de la perfection. Car on fait peu d'efforts pour acquérir ce qu'on désire peu ; tandis qu'au contraire, pour parvenir à l'acquisition de ce qui est bien désiré, on trouve faciles et doux tous les travaux. C'est pourquoi Dieu appelle bienheureux ceux qui n'ont pas seulement le désir, mais qui ont encore la faim, c'est-à-dire un désir ardent de la sainteté : *Beati qui esuriunt et sitint justitiam*[1]

Thérèse, notre aigle céleste, à la laquelle ses violents désirs de plaire parfaitement à Dieu donnèrent des ailes pour voler rapidement à la perfection, Thérèse nous a laissé par écrit ces paroles : « Que nos pensées soient grandes, parce » que notre parfait avantage viendra de là. » Et elle dit ailleurs : « Il ne faut point borner nos désirs, mais il faut » espérer de Dieu qu'en faisant nos efforts nous pourrons peu » à peu parvenir là où beaucoup de saints sont arrivés par » sa grâce. » Elle disait que la divine majesté aime les âmes généreuses, pourvu qu'elles se défient d'elles-mêmes : et elle attestait, par expérience, qu'elle n'avait vu aucune âme pusillanime faire autant de progrès en plusieurs années, que les âmes généreuses en peu de temps : « Car, disait-elle, le » Seigneur aime les désirs comme s'ils étaient déjà effectués. »

Oh ! combien furent grands en effet les désirs qu'elle eut de plaire à son Seigneur ! Elle ne craignait point d'assurer que, quoiqu'elle fût toute imperfection, elle était néanmoins grande et parfaite en désirs. Elle écrit ailleurs : « Il me vient des dé» sirs de servir Dieu avec des élans que je ne puis lui expri» mer Il me semble qu'aucune peine, ni la mort, ni le mar» tyre, ne me seraient difficiles à supporter. » En effet, il n'y eut rien de si difficile qu'elle ne l'entreprît et ne le conduisît à bonne fin, dès qu'elle savait que Dieu l'avait pour agréable. Et c'est ce qu'elle attesta elle-même dans les mémoires qu'elle écrivit sur sa vie : « Il n'y a rien de si pénible que je ne sois

[1] (*Matth.* v, 6.)

» prête à supporter à la première rencontre. » Aussi la sainte, instruite par l'expérience, disait, en parlant d'elle-même : « Je » suis étonnée de voir combien de ressources nous fournit dans » les voies spirituelles le courage pour les grandes choses. » Car, quoique l'âme n'ait pas tout d'abord des forces suffi- » santes, elle prend néanmoins alors généreusement son vol » et arrive bien plus tôt à son but. » Elle nous donne ici un avis important, savoir qu'il n'y a pas d'humilité à ne pas vouloir devenir saint : « Que l'humilité marche en avant, dit-elle ; » mais il faut savoir que le démon s'étudie à nous faire con- » sidérer comme des effets de l'orgueil les grands désirs et la » volonté d'imiter les saints. »

Mais en outre, pour arriver à la perfection, il ne suffit pas d'en avoir seulement le *désir*, il faut aussi en prendre la ferme *résolution ;* autrement, le désir sans la résolution sera inutile. C'est ce qui arrive à tant d'âmes qui désirent toujours, qui se repaissent sans cesse de désirs, mais qui ne se décident jamais à mettre la main à l'œuvre, et qui demeurent toujours dans leur tiédeur, sans faire aucun progrès. « Je voudrais, écrit la » sainte à ce sujet, je voudrais une oraison courte qui produisît » de grands effets, plutôt qu'une oraison de plusieurs années, » dans laquelle l'âme n'achève jamais de se résoudre à faire » la moindre chose pour Dieu. »

Saint Bernard a dit que plusieurs ne se sanctifient point, parce qu'ils n'en ont pas le courage. Et c'est ce que déplorait aussi notre sainte, lorsqu'elle disait : « Plusieurs s'arrêtent au » pied de la montagne, qui pourraient monter au sommet. » Elle assurait au contraire que quand une âme, pour plaire à Dieu, entreprend quelque chose avec fermeté, elle en vient facilement à bout. « Il est bien vrai, Seigneur, écrit-elle dans » ses fondations, ce mot de votre prophète, que vous feignez » la fatigue dans votre loi [1], car je ne m'en aperçois pas, et je » ne sais comment la voie qui conduit à vous est étroite. J'ai » éprouvé dans bien des circonstances, ajoute-t-elle, que quand

[1] Fingens laborem in præcepto. (*Ps.* XIV, 20.)

» quelqu'un se fortifie tout d'abord par la résolution de faire » une chose, quelque difficile qu'elle soit, s'il la fait pour plaire » à Dieu, il n'a rien à craindre. Le démon, disait-elle, a grand » peur des âmes résolues, attendu que tout ce qu'il trame pour » leur désavantage tourne à leur profit. »

La sainte mère pratiquait exactement ce qu'elle enseignait aux autres. Lorsqu'elle fut appelée à se donner toute à Dieu, elle se donna à lui sans réserve ; et ce fut avec une résolution si forte, que, pour s'obliger à chercher ce qui serait le plus agréable à son bien-aimé, elle en vint jusqu'à s'enchaîner par ce vœu sublime qui a rempli les saints d'étonnement, et qui est appelé par le tribunal de la Rote *maxime arduum votum*, de faire toujours ce qu'elle saurait être le plus parfait. Thérèse fit voir par là le courage et la résolution avec lesquels elle voulut arriver à la plus haute perfection où puisse parvenir une âme sur la terre, afin de plaire à Dieu de toutes ses forces.

FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit donc de souhaiter avec un désir sincère, comme sainte Thérèse, et de former de tout son cœur la résolution de se donner entièrement à Dieu, en cherchant à avancer chaque jour davantage dans la perfection. Un grand serviteur de Dieu, le P Hippolyte Durazzo, de la compagnie de Jésus, disait avec raison, comme on le lit dans sa vie, que les mondains ne sont jamais rassasiés des biens terrestres en cette vie, et qu'ils en cherchent toujours davantage ; mais que, pour ce qui est des biens de l'autre vie, ils disent : Le moindre petit coin du paradis nous suffit. Au contraire, celui qui aime Dieu véritablement et qui n'aime point le monde doit se contenter du moindre petit coin de la terre ; mais pour les biens du ciel, il doit en chercher toujours davantage sans se rassasier jamais. Ce bon père disait aussi que « pour devenir saint, il ne faut désirer que ce qu'on obtient » par le seul désir, savoir, être agréable à Dieu. »

Après les désirs, il faut ensuite se résoudre d'un pied ferme

à se donner à Dieu sans réserve. Déjà Dieu nous en donne le désir Ce désir est une voix bien significative par laquelle il nous appelle à son amour Déjà il nous a appelés plusieurs fois, qu'attendons-nous? voulons-nous attendre qu'il cesse de nous appeler et qu'il nous abandonne! Il faut une bonne fois mettre fin à nos hésitations et renoncer à tout ce qui n'est pas Dieu. Il n'est plus temps de résister à l'amour de ce Seigneur qui mérite seul d'être aimé de nous. Il faut donc rompre tout attachement terrestre qui nous empêche d'être entièrement à Dieu. Résolution, résolution. Dieu, Dieu seul et rien de plus.

PRIÈRE.

O ma sainte, je me réjouis avec vous, maintenant que je vous vois dans le ciel, où vous aimez votre Dieu d'un amour qui rassasie et contente pleinement votre cœur, qui désira tant de l'aimer sur la terre. Mais puisque dans le ciel le désir de voir Dieu aimé s'est accru avec l'amour de votre cœur, venez en aide, ô sainte mère, à ma pauvre âme qui désire brûler avec vous d'un saint amour pour cette bonté infinie, qui mérite l'amour d'une infinité de cœurs. Dites pour moi à Jésus ce que vous lui dîtes une fois en cette vie pour un de ses serviteurs: « Seigneur, prenons-le pour notre ami. » Dites-lui qu'il m'inspire une bonne fois la résolution de lui consacrer toute ma volonté, et de ne chercher en toutes choses que ce qui lui est le plus agréable et ce qui peut le mieux procurer sa gloire.

Et vous, mon Seigneur, dites-moi, qu'attendez-vous de moi én me faisant tant de grâces? Ah! je vous comprends, je vous comprends, mon trésor, mon tout, mon véritable ami : comme vous m'aimez beaucoup, vous voulez que je vous aime beaucoup, et que je sois tout à vous; vous voulez que mon cœur ne soit plus divisé, mais qu'il soit attentif à vous aimer vous seul, oui, vous seul. Mais, en vérité, si vous êtes l'unique aimable, il est juste que vous soyez uniquement aimé de moi et de tous les hommes: donc, ô mon bien-aimé, puisque vous

m'inspirez ce désir de vous aimer, faites que je le mette en pratique, et que je vous aime autant que vous le souhaitez. Si vous voulez mon cœur, le voici, je le soustrais à l'amour des créatures pour le donner tout à vous. Si vous voulez que je désire et que je demande votre amour, oui, mon Dieu, je vous le demande et je désire vous aimer plus que les séraphins ; exaucez-moi. Je vous le demande, non pour devenir grand entre les saints, ni pour acquérir une grande gloire dans le paradis, mais seulement pour vous être agréable. Je m'offre même, pourvu que je vous aime davantage, à souffrir toutes sortes de peines, et pour toute l'éternité, si c'est votre bon plaisir Exaucez-moi, mon Seigneur, pour l'amour de Jésus-Christ, et pour l'amour de sainte Thérèse. Bienheureuse sainte vierge Marie, vous êtes mon espérance ; par vous, j'espère tous les biens.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION

Sur l'humilité de sainte Thérèse.

Les cœurs humbles sont le point de mire des flèches de l'amour divin ; et même, comme disait sainte Marie-Madeleine de Pazzi, l'unique exercice propre à nous faire obtenir l'amour divin, c'est de nous humilier : et c'est parce que Dieu trouva le cœur de Thérèse plein d'humilité, qu'il se plut à y rassembler tant de trésors de grâces. La sainte, parlant d'elle-même, raconte que les plus grandes grâces dont l'enrichit le Seigneur furent celles qu'elle reçut au moment même où elle s'humiliait devant Dieu.

Notre sainte fut en effet si humble, que, quoique le Seigneur la traitât comme son épouse bien-aimée, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, elle ne traitait néanmoins avec son Seigneur que comme si elle se fût rendue une épouse ingrate et infidèle. C'est pourquoi, quelque nombreuses que fussent les faveurs dont la comblait Jésus-Christ, et quelque grandes que fussent les louanges qu'elle recevait des hommes, elle ne pouvait jamais

se persuader qu'elle valût quelque chose. Quoique Dieu lui-même l'eût assurée que ce n'étaient point là des illusions, mais des faveurs de son amour, en sorte qu'elle ne pouvait douter en les recevant qu'elles ne vinssent de Dieu ; néanmoins l'idée qu'elle avait d'elle-même était si basse, qu'elle craignait sans cesse d'être dans l'erreur, ne pouvant croire que Dieu favorisât de la sorte une âme aussi indigne qu'elle croyait l'être. Un jour, la sainte allant à Burgos pour une fondation, un religieux lui parla de la réputation de sainteté dont elle jouissait, elle lui répondit « On a dit de moi trois choses ; » que quand j'étais enfant, j'avais un bon caractère, et que » j'étais discrète, maintenant quelques-uns disent que je » suis sainte. Autrefois je crus les deux premières, et je » me suis confessée d'avoir accueilli cette vanité ; mais je » ne me suis jamais fait illusion au point de croire la troi- » sième. »

Dans la révélation de sa vie qu'elle adressa à son confesseur, en parlant des grâces que le Seigneur lui faisait, elle dit : « Au- » paravant il me semblait de fois à autre que j'eusse manqué » à la modestie en faisant connaître ces choses aux hommes ; » mais maintenant je ne me trouve point meilleure pour cela, » mais bien plutôt plus méchante, puisque je fais si peu de » chose, quoique aidée de tant de grâces ! C'est pourquoi il me » semble de tout point qu'il n'y a pas eu au monde de créa- » tures pires que moi. » Elle dit ailleurs : « Je ne fais que rece- » voir des grâces sans en profiter, comme si j'étais la chose » la plus inutile du monde : tous portent du fruit, moi seule » je ne suis bonne à rien. » Une personne, la voyant si favo- risée de Dieu, et en si grande réputation de sainteté dans le monde, lui dit : « Ma mère, gardez-vous de la vaine gloire. » Thérèse, toute surprise, lui répondit : « La vaine gloire. je ne » sais de quoi : ce sera beaucoup faire, si, en voyant ce que » je suis, je ne me désespère pas. »

A la vive lumière par laquelle Dieu lui faisait voir la gran- deur de sa majesté, et l'amour qu'il lui portait, elle regardait comme des fautes graves les petits défauts dans lesquels elle

tombait, défauts que nous autres nous ne condamnerions pas même comme tels. C'est pourquoi elle ne cessait de s'écrier pleine de confusion : « Seigneur, mettez un terme à tant de » faveurs ; comment avez-vous sitôt oublié mes ingratitudes ? » En écrivant à son confesseur la relation de sa vie, elle le pria une fois de publier ses péchés partout : « Afin, disait-elle, que » je ne trompe plus le monde, qui pense qu'il y a quelque » bien en moi. » Et quand ceux auxquels elle faisait l'exposé de sa mauvaise vie ne voulaient point partager l'opinion qu'elle avait d'elle-même, elle recourait à son époux, et se plaignait en lui disant : « Seigneur, pourquoi ces gens-là ne me croient-» ils pas ? Pensez-y, pour moi je ne sais plus que faire. » D'un autre côté, lorsqu'elle pensait que les autres pourraient connaître les grâces que Dieu lui faisait. cette pensée seule l'affligeait tellement, comme elle le dit dans sa vie, qu'elle aurait voulu être enterrée vivante, pour ne plus paraître dans le monde. C'est pourquoi elle raconte qu'un jour le Seigneur, pour calmer cette affliction, lui dit : « Thérèse, que crains-tu ? » si les hommes connaissent les grâces que je te fais, ils ne » pourront que me louer, ou te blâmer. » La sainte ajoute que ces paroles la tranquillisèrent.

Notre sainte n'était point d'ailleurs de cette espèce d'humbles qui, quoiqu'ils aient quelquefois une basse opinion d'eux-mêmes, et qu'ils l'expriment devant les autres, ne peuvent souffrir néanmoins que les autres publient leurs défauts et les méprisent. Non, la sainte, comme font les âmes vraiment humbles, se regardait et voulait être regardée et traitée comme une vile créature ; elle allait même jusqu'à dire qu'il n'y avait point de musique plus agréable à ses oreilles, que les reproches qu'on lui adressait au sujet de ses défauts. Elle fut plusieurs fois en butte aux mépris et aux mauvais traitements ; c'était alors que son âme vraiment humble se réjouissait plus en se voyant méprisée, qu'elle ne se serait réjouie en se voyant louée et honorée. Combien de fois, dans l'établissement des monastères, par lesquels elles procurait tant de gloire à Dieu, combien de fois ne l'outragea-t-on pas comme

une hypocrite, une menteuse, une orgueilleuse, une femme pleine d'illusions? Ces injures lui furent même prodiguées du haut de la chaire, et une fois en sa présence. Le nonce du pape irrité en vint jusqu'à lui ordonner de se retirer dans un monastère et de ne plus en sortir, disant qu'elle était une femme inquiète et vagabonde. Elle se renferma avec obéissance, et elle ne se défendit pas, satisfaite d'avoir trouvé le mépris et la confusion.

Une autre fois elle fut accusée devant l'inquisition comme sorcière et comme magicienne. Ayant aussi entendu un père qui disait beaucoup de mal sur son compte, elle répondit : « Si ce père me connaissait, il en dirait bien davantage. » Lors» qu'elle entra à Séville, elle fut d'abord accueillie avec mur» mure ; elle dit alors : Dieu soit béni, puisqu'on me connaît » pour ce que je suis. » Elle écrit ailleurs : « Non-seulement » je n'en voulais pas aux personnes qui disaient du mal de » moi, mais il me semble que je leur portais même un nouvel » amour. » Lorsqu'elle travaillait à la fondation de Burgos, la sainte, passant par un sentier étroit où se trouvait une femme, lui demanda la permission de passer ; mais celle-ci, la voyant habillée si pauvrement, lui dit : Passez, bigote ; puis l'ayant poussée rudement, elle la fit tomber dans la vase du torrent. Les compagnes de la sainte voulaient réprimander cette femme, mais elle le leur défendit en disant : « Taisez» vous, mes filles, ne voyez-vous pas que cette femme a très» bien fait? » Elle était une fois dans une église, et certaines personnes voulant passer, elle ne pensa pas à se lever assez tôt ; ils la chassèrent à coups de pieds, et l'envoyèrent ainsi à l'autre côté de l'église. Une autre femme, ayant perdu son sabot et s'étant imaginée que Thérèse le lui avait volé, eut l'audace d'aller lui frapper le visage avec le sabot qui lui restait. La sainte recevait tout cela en paix, plus satisfaite de ces mépris que ne le serait un mondain des plus grands honneurs du monde. Le tribunal de la Rote a même attesté que plus on l'offensait, plus on provoquait son amitié : *Quinimo offensiones amoris ipsi escam ministrabunt.* En sorte qu'on disait

communément que pour être aimé de Thérèse, il fallait l'humilier et l'injurier.

FRUIT.

Tous désirent d'être humbles, mais il y en a peu qui désirent d'être humiliés. Saint Ignace de Loyola, envoyé par la très-sainte Vierge, vint donner du ciel cet avis à sainte Marie-Magdeleine de Pazzi : « L'humilité est une joie que nous ressentons de tout ce qui nous porte à nous mépriser nous-» mêmes. » C'est là être humble de cœur, comme nous l'enseigne Jésus-Christ, c'est-à-dire, nous regarder pour ce que nous sommes, et désirer que les autres nous regardent et nous traitent de même. Voici donc, pour la pratique de l'humilité, les principaux avis empruntés à la sainte elle-même. I. Eviter tout empressement et toute parole ayant pour but de s'attirer de l'estime, à moins qu'on ne s'y trouve obligé par quelque grave motif d'utilité. La sainte recommande en même temps de ne point s'avancer à donner son avis, si ce n'est par obéissance ou par charité. II. Ne faire paraître la dévotion qu'on a intérieurement que dans le cas d'une grande nécessité, et ne jamais affecter extérieurement une dévotion qu'on n'a pas dans le cœur. III. Aimer à se voir blâmé, injurié et tourné en dérision, en négligeant de se justifier à moins qu'il ne faille le faire pour un plus grand bien : « Et lorsque nous sommes » repris, dit la sainte, recevons cette réprimande avec une » humilité intérieure et extérieure, priant Dieu pour celui qui » nous reprend. » IV. Demander continuellement à Dieu ce que lui demandait saint Jean de la Croix, d'être méprisés pour son amour. Enfin, ne pas attendre que les sens et la partie inférieure trouvent de la satisfaction à ces divers actes, mais agir par raison, nous contentant de plaire à Dieu. Mais il est surtout utile de nous exercer dans l'oraison à nous préparer à tous les mépris, et de prier beaucoup Jésus et Marie de nous donner la force d'exécuter ensuite dans l'occasion nos bonnes résolutions.

PRIÈRE.

O ma sainte avocate, qui avez blessé le cœur de Dieu par votre admirable humilité, je vous prie par l'amour que vous portez à votre chère mère Marie, et à votre époux bien-aimé Jésus, de m'obtenir la sainte humilité, afin que, me rendant avec vous semblable à mon Jésus humilié sur la terre, je puisse le voir et l'aimer un jour avec vous dans le paradis.

Et vous, mon très-humble Jésus, qui, pour m'apprendre à supporter les mépris, et pour me les rendre doux et aimables, avez voulu être le plus méprisé et le plus humilié de tous les hommes, jusques à vous rassasier d'opprobres et à vous rendre le rebut des hommes; ah! remédiez par l'effet de votre miséricorde, au désordre que la vanité a mis dans mon cœur. Je vois, mon Sauveur, que jusqu'à présent mon orgueil m'a empêché de vous ressembler en rien. Je vois que je ne puis être admis dans votre royaume, parce que je n'ai pas été semblable à vous, qui avez consenti à mourir suspendu à un bois infâme, comme un malfaiteur, pour mon amour Ah! mon Seigneur, vous qui êtes innocent, vous avez souffert tant d'opprobres pour moi, et moi je n'ai pu supporter pour vous quelques petits mépris? Je sais que j'ai mérité souvent les mépris éternels de l'enfer; je reconnais que c'est un grand châtiment de mes péchés que d'avoir encore été si orgueilleux, après m'être rendu si ingrat. Mon cher Rédempteur, je ne veux plus l'être à l'avenir. Je désire et je demande d'être humilié avec vous; et puisque j'ai eu l'audace de mépriser tant de fois votre majesté et votre bonté infinie, je veux maintenant embrasser tous les mépris pour vous plaire. Mais de quoi me servent, Seigneur, toutes mes résolutions, si vous ne me donnez vos secours pour les mettre en pratique? Puisque vous voulez me sauver, aidez-moi, mon Jésus méprisé du monde, par les mérites de tant d'opprobres endurés pour mon amour, à supporter en paix tous les mépris que je recevrai durant ma vie.

Et vous, qui après Jésus avez été la plus humble de toutes les créatures, ma très-sainte mère Marie, qui fûtes si grande à cause de votre humilité, obtenez-moi, ma souveraine, ma vraie humilité, non pas pour devenir grand dans la gloire, mais pour plaire grandement à Dieu, et pour devenir plus semblable à vous et à mon Jésus méprisé. Amen.

SIXIÈME COMSIDÉRATION

Sur la dévotion de sainte Thérèse envers la très-sainte Vierge Marie, et envers le glorieux saint Joseph.

Il fut donné à sainte Marie-Magdeleine de Pazzi de voir l'amour divin sous la forme d'une liqueur suave dans un vase précieux, et cette liqueur distribuée par les mains de la très-sainte Marie. Comme toutes les grâces divines sont accordées par les mains de Marie, c'est aussi par elle que le don des dons, celui de l'amour divin, est communiqué aux fidèles.

Notre sainte savait bien que toutes les grâces, et surtout le don de l'amour dont sa belle âme était si enrichie, elle les avait reçues par les mains de cette très-douce mère. C'est pourquoi, désireuse de lui témoigner sa reconnaissance, elle ne savait plus que faire pour l'aimer et pour l'honorer. Dès son enfance, lorsqu'elle était dans la maison paternelle, elle allait cherchant des lieux solitaires pour honorer Marie par la récitation du rosaire et par d'autres prières dévotes. Dès que sa mère fut morte, elle ne tarda pas à se présenter devant sa reine, et, avec confiance et amour, elle alla s'offrir à elle pour être sa fille, protestant qu'elle la tiendrait désormais pour son unique et bien-aimée mère. Et en effet, dans toutes ses angoisses et dans tous ses besoins, la sainte recourait toujours à Marie, comme à sa tendre mère. C'est dans le dessein spécial de la voir partout honorée, qu'elle entreprit l'œuvre de la réforme de l'ordre des Carmélites, qui se glorifie de combattre sous l'enseigne et la protection spéciale de la reine du ciel.

De son côté, Marie, qui ne peut pas ne pas aimer ceux qui

l'aiment, et qui même, au dire de saint Ignace martyr, est toujours plus aimante à leur égard[1], ne voulant pas être vaincue par ses enfants en ce combat d'amour, l'auguste Marie sut bien reconnaître et surpasser l'affection que sa fille bien-aimée lui portait, en lui obtenant une grande abondance de grâces. Dans ce jour où elle daigna venir tendrement du ciel, et orner de ses propres mains notre sainte du mystique et précieux collier, elle fit voir clairement combien elle était satisfaite de la voir devenue par son intermédiaire l'épouse la plus chérie de son Jésus. On vit bien mieux encore combien cette mère amoureuse l'aima au moment de sa mort, où elle se montra à côté de sa fille bien-aimée pour la fortifier à son passage, et pour recevoir son âme bénie entre ses bras.

Notre sainte fut de même très-dévote envers le glorieux époux de Marie, saint Joseph; on peut même assurer qu'elle eut la gloire de propager dans le monde le culte de ce grand saint. Elle avait éprouvé dès l'enfance la plus tendre dévotion pour saint Joseph; elle n'entreprenait aucune affaire sans la recommander à saint Joseph son père et son maître, qu'elle appelait ainsi à cause de l'affection et du respect qu'elle lui portait. Elle consacra sous l'invocation de son nom un grand nombre des monastères qu'elle fonda; et comme, lorsqu'elle fut elle-même honorée par l'Eglise du titre de sainte, quelques-uns de ces monastères avaient changé le titre de Saint-Joseph pour celui de Sainte-Thérèse, elle apparut à Avila à la sœur Isabelle de Saint Dominique, et lui ordonna de reprendre au plus tôt le titre de Saint-Joseph, témoignant du ciel même, devenu son séjour, qu'elle préférait la gloire de son bien-aimé à la sienne propre.

On sait combien l'humilité de notre sainte lui inspirait de retenue, lorsqu'il s'agissait de manifester les grâces qu'elle recevait du ciel; mais le désir de voir saint Joseph glorifié par tous les hommes était si grand, qu'elle n'hésita point à publier

[1] Cum amantibus est amantior.

les faveurs extraordinaires qu'elle avait obtenues par son intermédiaire. Elle atteste dans la relation de sa vie qu'elle ne se souvient pas de lui avoir demandé aucune grâce sans l'avoir obtenue. « C'est une chose merveilleuse, écrit-elle, que de ra-
» conter les grâces nombreuses que Dieu m'a faites par le canal
» de ce bienheureux, saint, et les périls corporels et spirituels
» dont il m'a délivrée. Les autres saints, ajoute-t-elle, semblent
» n'avoir reçu de Dieu le pouvoir de nous secourir que dans
» une seule nécessité ; mais l'expérience fait voir que saint Jo-
» seph nous secourt en toutes. Il semble que le Seigneur
» veuille nous faire comprendre par là, que comme il voulut
» lui être soumis sur la terre, de même il fait dans le ciel
» tout ce qu'il lui demande. Je voudrais persuader à tous les
» hommes, conclut-elle, d'être dévots envers ce glorieux saint,
» à cause de l'expérience que j'ai des grandes faveurs qu'il
» obtient de Dieu. Je n'ai connu aucune personne ayant cette
» dévotion sans la voir avancer dans la vertu. Je demande seule-
» ment pour l'amour de Dieu que celui qui ne le croit pas, se
» donne la peine d'en faire l'essai. »

FRUIT.

Après les mérites infinis de Jésus-Christ, « la protection de
» Marie est si puissante et si favorable à l'âme, disait saint
» François de Sales, que quant à moi, je l'estime le plus
» ferme appui que nous puissions avoir après Dieu. » Le P Suarez assure que c'est le sentiment de l'Eglise, que la protection de Marie est utile et nécessaire, parce que Dieu a résolu d'accorder toutes les grâces par le moyen de Marie [1]

Aimons donc Marie, et recourons toujours à sa protection, si nous voulons nous sauver et nous sanctifier ; appelons-la avec saint Bernard tout le fondement de notre espérance ; avec saint Bonaventure, le salut de quiconque l'invoque ; avec saint Germain, la ressource des chrétiens ; avec saint Augustin, l'uni-

[1] Sentit Ecclesia Virginis intercessionem esse utilem ac necessariam. (*De incarn. p.* II, *dist.* XXIII, *sect.* III.)

que refuge des pécheurs ; et saluons-la enfin avec toute l'Eglise militante, comme notre vie et notre espérance : *vita, dulcedo, spes nostra.*

Sainte Thérèse disait encore qu'elle ne pouvait comprendre comment on pouvait avoir de la dévotion pour la reine des anges, sans porter une affection particulière pour son époux saint Joseph, qui s'employa tant sur la terre à servir Marie et son cher fils Jésus. Recourons donc à notre sainte, afin qu'elle nous obtienne la dévotion à la très-sainte Marie et à saint Joseph.

PRIÈRE.

O Thérèse, qui êtes au ciel dans la compagnie de votre père saint Joseph, je me réjouis de l'amour qu'il vous a porté, et des grandes faveurs qu'il vous a prodiguées. Maintenant que vous le remerciez, et que vous vous félicitez en même temps de la grande gloire dont Jésus l'a enrichi, recommandez-moi à ce puissant intercesseur ; priez-le qu'il me prenne aussi sous sa protection, tout misérable que je suis.

O ma sainte, adressez-vous encore à cette divine mère qui peut tout ; et puisqu'elle se fait gloire d'être le refuge des pécheurs, dites-lui que j'en suis un, et le plus misérable de tous. Dites-lui que sur votre recommandation elle me regarde désormais avec des yeux plus miséricordieux, qu'elle me secoure dans les tentations, qu'elle m'assiste au moment de ma mort. Dites-lui que j'espère mon salut éternel par sa médiation. Dites-le-lui, ma sainte, et certainement elle vous exaucera ; car, si elle vous aima tant sur la terre, combien plus vous aime-t-elle maintenant dans le ciel, où vous l'aimez et l'honorez davantage ! De même que Marie est la grande reine et ma grande avocate auprès de Jésus-Christ, ainsi vous, ô Thérèse, soyez mon avocate auprès de Marie.

Je m'adresse aussi à vous, ô grand protecteur saint Joseph ; ne dédaignez point de recevoir sous votre protection le plus ingrat pécheur qui soit au monde. Je vous en prie pour l'amour de votre bien-aimé Jésus, pour l'amour de Marie votre épouse

et pour l'amour de votre bien-aimée Thérèse, qui travailla tant sur la terre à accroître votre gloire. Faites-moi mourir comme vous, entre les bras de Jésus et de Marie.

Et vous, très-sainte Vierge Marie, qui êtes le salut, la consolation et la richesse des âmes, faites que je sois votre serviteur et votre amant : je mets en vous toutes mes espérances.

Et vous enfin, mon très-doux et cher Rédempteur, vous savez bien que l'unique but dans lequel j'implore l'intercession de Marie, de Joseph et de Thérèse, c'est parce que je ne veux point vous perdre, mais que je veux vous aimer, et vous aimer beaucoup. Ah ! mon Dieu, mon tout, mon unique amour, et le roi de mon cœur, régnez, régnez sur tout moi-même : commandez à mes sens et à mes puissances, et par la douce force de votre amour, faites-vous obéir comme vous le désirez. Mon roi et mon père, je vous donne toute ma volonté et toute ma liberté : prenez-la, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Faites que je vous aime, et que je sois aimé de vous ; je ne désire rien autre chose, et je suis content. Amen.

SEPTIÈME CONSIDÉRATION

Sur la blessure d'amour que Dieu fit au cœur de sainte Thérèse.

A partir du moment où Jésus prit amoureusement sainte Thérèse pour son épouse, comme nous l'avons vu ci-dessus, elle demeura si éprise de son bien-aimé, qu'elle ne pouvait penser à autre chose qu'à lui être agréable. Se voyant si favorisée de son divin amant, et en même temps si pauvre pour correspondre à tant de grâces, elle s'écriait doucement avec l'épouse des Cantiques : « Reconfortez-moi avec des fleurs, mettez des pommes autour de moi ; car c'est d'amour que je languis[1]. » Elle s'excitait donc, tantôt par le désir de souffrir pour être plus agréable à Dieu, tantôt par l'ardeur de mourir

[1] Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo. (*Cant.* II, 5.)

pour l'aimer plus parfaitement, et voilà quelles étaient les fleurs. Mais elle cherchait ensuite à fortifier son cœur languissant par les fruits de l'amour, qui sont les œuvres saintes, par la pénitence, par les humiliations, et spécialement par les travaux qu'elle entreprit et qu'elle endura dans la grande œuvre de la réforme, où elle fonda trente-deux monastères, toute pauvre qu'elle était, destituée de secours humains, et contrariée même par les grands du monde, comme l'Eglise le rappelle dans les leçons de son office.

Tout cela néanmoins était encore trop peu pour satisfaire les désirs ardents qui la pressaient de plaire à son céleste époux, et elle protestait à son bien-aimé qu'elle ne pouvait supporter la peine qu'elle éprouvait de se voir si enrichie des dons qu'elle recevait, et de ne pouvoir donner que si peu en retour. C'est pourquoi, environnée comme elle l'était si souvent des saintes flammes de l'amour divin, et toute hors d'elle-même, elle languissait et se consumait doucement. Oh ! quel beau spectacle pour les esprits bienheureux qui l'assistaient, que celui de cette noble épouse du fils de Dieu crucifié, qui dans sa langueur s'écriait : « Je vous adjure, ô filles de Jérusalem, que si vous trouvez mon bien-aimé, vous lui disiez que je languis d'amour pour lui [1] » L'effet de cette sainte langueur, comme l'expliquent les docteurs, est de faire que l'âme s'oublie elle-même, et tout ce qui la concerne, au point qu'elle n'aime que son bien-aimé, qu'elle ne pense qu'à lui plaire. Cette manière d'aimer est celle d'une épouse, comme en fait la remarque saint Bernard par ces paroles, où il fait parler une âme élevée à cette dignité : « L'esclave craint, le fils honore, le mercenaire espère ; mais moi, parce que je suis épouse, j'aime à aimer, j'aime à être aimée, j'aime l'amour [2] » Telle était précisément notre séraphine ; dans sa douce langueur, oubliant tout ce qui ne se rapportait pas au divin amour, aimée de son

[1] Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. (*Cant.* v, 8.)

[2] Servus timet, filius honorat, mercenarius sperat ; ego quia sponsa sum, amo amare, amo amari, amo amerem.

amant comme elle l'aimait elle-même, elle ne cherchait pas d'autre plaisir que celui de Dieu, elle ne voulait point d'autre récompense que celle de l'aimer davantage.

Mais de même que le chasseur, pour obtenir la proie qu'il poursuit, cherche à s'en assurer en la blessant à plusieurs reprises, ainsi semble-t-il que le divin archer ait voulu en user à l'égard de Thérèse, en lui envoyant plus d'une fois un séraphin blesser son cœur, qu'il voulait tout entier pour lui. Ecoutons la sainte elle-même qui nous décrit cette grâce au chapitre XXIX de sa vie : « Le Seigneur voulut que je visse de fois » à autre un ange se tenant auprès et à gauche de moi ; il était » petit, très-beau, sa face était enflammée, il paraissait appar- » tenir à l'ordre des séraphins. Je vis qu'il avait à la main une » flèche, à la pointe de laquelle il y avait un peu de feu : il me » semblait que quelquefois il blessait mon cœur avec la pointe » de cette flèche, qui pénétrait jusqu'à mes entrailles, dont il » me semblait ; en la retirant, emporter avec le fer, après quoi » il me laissait toute embrasée d'amour pour Dieu. La douleur » que j'en éprouvais était si vive, qu'elle me faisait pousser » quelques cris plaintifs; et en même temps les suaves délices » que cette torture me faisait goûter étaient telles, que je ne » saurais désirer d'en être délivrée, mon âme ne pouvant se » contenter d'un objet moindre que Dieu. Ce n'est point une » douleur corporelle, mais spirituelle, quoique le corps ne » laisse pas d'y participer un peu, et même beaucoup. C'est » une caresse amoureuse qui a lieu entre l'âme et Dieu : je » prie le Seigneur de la faire goûter à celui qui ne voudra » point me croire. »

O aimable blessure ! faut-il donc s'écrier, ô suave douleur, ô feu désirable ! blessure qui fais aimer celui qui en est l'auteur ; douleur [a], qui surpasse en douceur tous les plaisirs du monde : feu qui es plus désirable que tous les royaumes de la terre, tu es le don le plus cher que puisse accorder le divin

(a) Le texte italien porte ici *dolce*, au lieu de *dolore*. Nous pensons que c'est une faute d'impression. (*L'éditeur.*)

amant à ses épouses fidèles et bien-aimées ; don qui sors immédiatement du cœur amoureux de Dieu, et dont l'effet, comme disait la sainte, est de faire que l'âme n'est satisfaite de rien autre chose que de Dieu.

Celui qui a une grande blessure au cœur ne peut s'empêcher de penser à celui qui la lui a faite : et s'il voulait l'oublier, la douleur qu'il éprouve lui en rappellerait le souvenir. Ainsi, l'âme que Jésus a atteinte d'une de ses flèches d'amour, ne peut vivre sans aimer Jésus, et sans penser à lui. S'il arrive que le monde ou les créatures cherchent à la distraire de sa pensée amoureuse, la plaie qu'elle a au cœur la contraint doucement à y revenir et à languir d'amour pour celui qui l'a blessée. C'est justement ce qui arriva à la sainte qui conclut le récit de cette grâce par ces paroles brûlantes : « J'étais abasourdie ; je n'aurais point voulu voir ni parler, mais seulement me tenir concentrée dans ma délicieuse douleur, qui me causait, ce me semble, plus de joie et de contentement, que tout ce que toutes les créatures réunies pourraient en procurer. »

Mais qui n'accepterait volontiers cette peine, si toutefois on peut appeler peine un tel sentiment produit par cette délicieuse flamme d'amour, qui fait la félicité des saints dans le ciel et qui continuera de les remplir de joie pendant toute l'éternité ! mais pour disposer le cœur à recevoir ce feu et ces blessures, il faut se résoudre une fois pour toutes à éloigner de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu, et dire un généreux adieu à toutes les créatures, en leur disant : Monde, honneurs, richesses, créatures, que voulez-vous de moi ? je vous renonce entièrement, je vous quitte ; adieu. Mon Dieu m'a embrasé d'amour, il m'a blessé : il a enfin gagné mon cœur tout entier par son amour : il m'a fait savoir qu'il ne serait pas content s'il ne le possédait tout entier. Allez donc loin de moi, créatures, vous ne pouvez me contenter, et je ne désire plus les satisfactions que vous procurez. Allez contenter qui vous cherche ; pour moi, je ne veux plus de vous. Et qu'est-ce que je veux ! je ne veux plus que Dieu ! je me contente de Dieu ; Dieu seul, oui,

Dieu seul me suffit. Je vous ai assez aimées et servies pour mon malheur. Le temps qui me reste à passer sur la terre, quelle qu'en soit la durée, je veux l'employer tout entier et uniquement à servir ce Dieu qui a été le premier à m'aimer, qui me demande mon cœur tout entier, et qui mérite tout mon amour.

FRUIT.

Nous gémissons de ce que nous cherchons Dieu sans le trouver ; détachez votre cœur de toutes choses, dit sainte Thérèse ; puis cherchez Dieu, et vous le trouverez. Sans quoi, les choses que nous aimons se placeront toujours devant nous, et nous empêcheront de trouver Dieu. Le Seigneur dit un jour à notre sainte : « Oh ! combien je parlerais volontiers à plusieurs âmes ! » mais le monde fait un grand bruit autour de leurs cœurs » et à leurs oreilles, de sorte que ma voix ne peut se faire en- » tendre ; oh ! si elles voulaient s'éloigner un peu du monde ! » Il y a beaucoup d'âmes qui font l'oraison, mais comme elles y vont avec un cœur tout rempli d'affections terrestres, le divin amour n'y trouve que peu, ou point de place. C'est pourquoi saint Ignace de Loyola considère qu'une âme détachée profitera plus dans un quart d'heure d'oraison, qu'une âme qui ne l'est pas en plusieurs heures. Dès que l'oiseau s'est échappé des filets, il s'envole : ainsi l'âme qui ne peut vivre sans aimer, ou le Créateur, ou les créatures, vole rapidement vers Dieu, sitôt qu'elle est libre des affections terrestres. Les maîtres de la vie spirituelle enseignent que les défauts n'empêchent pas de s'avancer dans le chemin de la perfection, lorsque l'âme s'efforce de se relever avec humilité et sans trouble, aussitôt qu'elle est tombée ; mais que ce qui l'empêche, ce sont les attaches mondaines, ne fussent-elles que comme un léger fil. Le sénat romain, comme le raconte saint Augustin, accorda les honneurs divins à trente mille dieux, c'est-à-dire, à tout ce qu'il y en avait dans le monde entier ; mais qu'il les refusa au Dieu des chrétiens, qu'il appelait orgueilleux, sachant bien qu'il voulait être seul adoré. En cela le sénat romain

avait raison, non que notre Dieu soit orgueilleux, mais c'est qu'il est le vrai Dieu. Le voleur se contente d'une partie d'un bien, mais le propriétaire n'est point satisfait s'il n'a le tout. Dieu veut donc posséder seul notre cœur ; et c'est pourquoi il donne à chacun ce précepte : « Vous aimerez de tout votre » cœur le Seigneur votre Dieu[1] Faisons en sorte, disait sainte » Thérèse à un supérieur, d'exercer nos âmes au détachement » de toutes les créatures, puisque nous les préparons à être » les épouses d'un roi si jaloux, qu'il veut qu'elles oublient » tout et jusqu'à elles-mêmes. » Travaillons donc à détacher notre cœur des richesses par l'amour de la sainte pauvreté ; des plaisirs, par la mortification ; des honneurs, par l'humilité ; des parents, par le renoncement ; et enfin de la volonté propre, par l'obéissance envers nos supérieurs ; répétant souvent à Dieu cette excellente prière : « Mon Dieu, créez en moi un cœur pur[2]. » Donnez-moi, Seigneur, un cœur vide, détaché, afin qu'il soit rempli de votre saint amour

PRIÈRE.

O séraphique vierge, sainte Thérèse de Jésus, vous que votre époux embrasa de ses feux en même temps qu'il vous blessa avec tant d'affection des traits de son amour ; priez, priez pour moi, afin que, moi aussi, atteint de pareils traits et brûlant de pareilles flammes pour mon Dieu, qui seul mérite d'être aimé, j'oublie toutes les créatures pour ne plus m'attacher qu'à mon créateur.

Et vous, mon divin amant ; vous, mon cher Jésus, puisque vous voulez que je vous aime, faites par les amoureuses ardeurs de votre amante Thérèse, faites que mon cœur que vous avez créé pour qu'il n'aimât que vous, mon Dieu et mon tout, commence à n'estimer dorénavant les biens de la terre que pour ce qu'ils sont, pour des choses viles et misérables, et qu'en vous aimant il commence à vous estimer pour ce que

[1] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.
[2] Cor mundum crea in me, Deus.

vous êtes, pour le bien unique et infini. Seigneur, ne méprisez pas, je vous prie, un cœur qui, durant si longtemps, vous a déplu par son attachement coupable aux créatures. Je vois bien qu'à cause de cela, je ne suis plus digne de vous aimer; mais vous n'avez point cessé pour cela d'être toujours le même Dieu infiniment aimable. Permettez, et faites que je vous aime beaucoup, et que je n'aime que vous. Oh! si je vous aimais, ô mon très-aimable Sauveur, si je vous aimais véritablement! il est certain qu'il n'y aurait plus de place dans mon cœur pour les affections terrestres! Mais pourquoi vous, mon cher Seigneur, ne prenez-vous pas pour vous mon cœur tout entier, puisque je vous le donne entièrement? Si mon cœur est attaché aux créatures, détachez-l'en vous-même par les doux attraits de votre amour Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! ah! venez dans mon pauvre cœur, et par vos bienheureuses flammes, consumez et réduisez en cendres tous les désirs, toutes les pensées, et toutes les affections qui ne sont point pour vous.

Marie, ma mère, aidez-moi; Jésus, mon amour, exaucez-moi, que vos mérites l'emportent sur mes démérites; que votre bonté reste victorieuse de ma malice; que votre amour infini triomphe de l'ingratitude de mon cœur « Amen, amen. » Ainsi je le demande, ainsi je l'espère. Ainsi soit-il.

HUITIÈME CONSIDÉRATION

Sur le désir que sainte Thérèse avait de mourir.

Si les mondains craignent de perdre leurs biens caducs et misérables, les saints craignent bien plus de perdre Dieu, qui est un bien infini et éternel, et qui promet de se donner lui-même dans le ciel en récompense à celui qui l'aura aimé sur la terre, en le laissant jouir de sa beauté et de sa propre félicité. C'est pourquoi toute leur crainte durant leur vie, est uniquement de pécher, et de perdre ainsi l'amitié de leur bien-aimé Seigneur; ainsi tout leur désir est de mourir dans la

grâce de Dieu, et de s'assurer par la mort, le bonheur de l'aimer et de le posséder toujours. Donc, la mort, objet le plus redouté des âmes attachées à la terre, est ce que désirent le plus les âmes qui aiment Dieu ; car elle est pour elles, comme le dit saint Bernard, la fin des peines d'une part, et de l'autre l'entrée dans la vie. C'est pourquoi nous voyons que parmi les saints vivant sur la terre, l'un, comme le Psalmiste, appelait cette vie une prison, et priait le Seigneur de l'en retirer[1] ; l'autre, comme saint Paul, l'appelait une véritable mort[2]. Mais qui pourrait exprimer la tristesse et les angoisses extrêmes que le désir de mourir faisait éprouver à notre séraphine, surtout depuis le temps auquel le Seigneur l'appela à son parfait amour ? Elle proteste dans la relation de sa vie, qu'elle écrivit sur l'ordre de son confesseur, que le désir qu'elle avait de mourir pour aller voir Dieu était si grand, qu'il ne lui laissait pas même le loisir de penser à ses péchés. Cette humble épouse de Jésus crucifié parlait ainsi, parce qu'elle pleurait sans cesse les imperfections qu'elle avait commises pendant un temps dans l'amour qu'elle devait à son époux, imperfections qu'elle appelait énormes et dignes de l'enfer, mais qui en vérité, comme le déclarent les écrivains de sa vie, n'allèrent jamais jusqu'au péché mortel.

La sainte, pensant d'ailleurs au danger où elle était, tant qu'elle vivrait, d'offenser Dieu et de le perdre, disait qu'un seul jour, et même une seule heure lui paraissait un temps trop long. C'est pourquoi elle s'écriait : « Hélas ! Seigneur, » tant que nous sommes en cette misérable vie, la vie éternelle » est toujours en péril. O vie, ennemie de mon bien, qui » pourra te finir ? Je te supporte, parce que Dieu te supporte ; » je te conserve, parce que tu lui appartiens : ne me sois ni » perfide, ni ingrate. Oh ! quand viendra le bienheureux jour » où je te verrai abîmée dans l'océan immense de la souve» raine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher ! »

[1] Educ de custodia animam meam. (*Ps.* CXLI, 8.)
[2] Quis me liberabit de corpore mortus hujus? (*Rom.* VII, 24.)

A cette crainte que lui inspirait le danger d'offenser Dieu en cette vie, venait se joindre le grand désir que cette âme amoureuse avait de voir à découvert l'unique objet de son amour, pour pouvoir ainsi l'aimer plus parfaitement, et s'unir tout entière à lui. C'est pourquoi elle ne pouvait supporter de se voir si éloignée de cette patrie des bienheureux, et versant des larmes, elle se plaignait ainsi à son époux : « Hélas ! » hélas ! Seigneur, que cet exil est long ! que fera une âme » placée en cette prison ! O Jésus, que la vie de l'homme » est longue ! elle est courte, considérée comme moyen d'ac- » quérir la véritable vie ; mais elle est longue pour l'âme qui » désire de se voir en la présence de son Dieu. » D'autres fois, mêlant à ses angoisses amoureuses la défiance de ses mérites personnels avec l'espérance qu'elle avait en Dieu, elle composait de ces sentiments divers cette belle harmonie d'exclamations amoureuses par lesquelles elle plaisait tant à son bien-aimé. « O vie, disait-elle, ô vie, comment peux-tu te conser- » ver si loin de ta vie ? O mort, ô mort, je ne sais qui peut te » craindre, puisque en toi est la vie ! mais qui ne te craindra » pas, après en avoir dépensé une partie à ne pas aimer son » Dieu ? O mon âme, sers ton Dieu, et espère en sa miséricorde » qui te mettra hors de peine. »

Mais, pour comprendre combien était ardent le désir que notre sainte avait de mourir, il faudrait comprendre la peine qu'elle éprouvait de rester parmi les vivants. Elle rapporta à son confesseur que cette peine semblait devoir la consumer et lui ôter la vie. Aussi lui arrivait-il parfois à cette occasion d'être ravie hors d'elle-même. C'est pour donner l'essor à ses affections qu'elle composa sur ce sujet en style de feu sa célèbre glose qui commençait ainsi :

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de chagrin de ne pouvoir mourir.

Elle dit ailleurs avec des sentiments encore plus expressifs : « Quand sera-ce, mon Dieu, que je verrai enfin mon âme

» tout entière unie à votre divinité, et toutes ses puissances
» jouir de vous ? Ne permettez pas, Seigneur, qu'elle soit plus
» longtemps déchirée ; il semble vraiment qu'elle soit toute
» entière mise en lambeaux. »

En un mot, tout son soulagement et toute sa consolation en cette vie était de penser qu'elle devait bientôt mourir. « Alors. » ô mon âme, disait-elle en la consolant par là d'être encore » sur la terre, alors, tu entreras dans ton repos, quand tu » t'entretiendras avec ce souverain bien, que tu connaîtras ce » qu'il connaît, que tu aimeras ce qu'il aime, et que tu jouiras » de ce dont il jouit, parce qu'alors ta misérable volonté n'aura » plus d'existence propre. » De sorte qu'on peut dire que notre sainte ne se soutenait ici-bas que par l'espérance de la vie éternelle, pour laquelle elle renonçait à tous les biens du monde ; « Je préfère, assurait-elle, vivre et mourir en espérant la » vie éternelle, plutôt que de posséder tous les biens. Ne m'a- » bandonnez point, Seigneur, parce que j'espère en vous : » pourvu que je ne cesse de vous servir, faites de moi ce qu'il » vous plaira. »

FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit donc un grand désir du paradis. Lorsqu'on offrit la dignité de cardinal à saint Philippe de Néri, il jeta la barrette en l'air, et élevant les yeux vers le ciel, il répétait : « Paradis ! paradis ! » Le bienheureux Gilles s'élevait de terre dans un ravissement extatique, lorsque les enfants, par badinage, lui disaient : « Frère Gilles, pa- » radis, paradis. » Les docteurs croient qu'on souffre dans le purgatoire une peine particulière appelée peine de langueur, infligée à ceux qui n'ont désiré le paradis que faiblement durant la vie présente : et c'est avec raison, car on témoigne peu aimer Dieu, quand on ne désire que faiblement d'aller jouir à découvert de sa beauté infinie, d'autant plus qu'il est impossible de ne point l'offenser continuellement, au moins par des fautes légères, et que si nous l'aimons ici-bas, nous

l'aimons en tous cas si imparfaitement, que nous savons à peine ce que c'est que de l'aimer.

Soupirons donc après le paradis, où nous n'offenserons plus Dieu, et où nous l'aimerons toujours de toutes nos forces. Lorsque les afflictions de cette vie nous accablent, excitons-nous à les supporter en paix par l'espérance du paradis. Lorsque le monde ou le démon nous offrent tels fruits défendus, tournons-leur courageusement le dos, et portons nos regards vers le paradis. Si la terreur des jugements de Dieu nous épouvante, aimons-nous par l'espérance que doit nous inspirer la bonté de notre Dieu, qui, pour nous faire comprendre combien il désire nous donner le paradis, nous a commandé, sous peine de damnation, de l'espérer de sa miséricorde. Il a même voulu nous l'acheter au prix de son sang et de sa vie, pour nous obtenir ce grand bien ; et pour nous l'assurer davantage, il a voulu nous en offrir un gage en se donnant lui-même à nous dans le très-saint sacrement de l'autel.

Si notre faiblesse nous effraie, fortifions notre espérance par la bonté même de Notre-Seigneur, qui, de même qu'il nous a donné ses mérites pour nous faire acquérir des droits au paradis, nous donnera aussi la force de persévérer dans sa grâce jusqu'à la mort, toutes les fois que nous aurons recours à sa miséricorde pour lui demander cette force et cette persévérance.

PRIÈRE.

Ma sainte avocate, je me réjouis avec vous de ce que vous êtes arrivé au port et au terme de vos soupirs ; là ce n'est plus la foi qui vous console, mais la claire vision de la beauté divine; ni l'espérance qui fait votre joie, mais la possession du souverain bien. Vous jouissez maintenant à découvert de ce Dieu que vous avez désiré et aimé si longtemps. Là, votre amour est rassasié ; votre cœur aimant n'a plus rien à souhaiter. Ma sainte, ayez pitié de moi, qui suis encore au milieu de la tempête : priez, afin que je me sauve, et que j'aille avec vous aimer ce Dieu, que vous désirez tant de voir aimer.

O belle patrie ! ô patrie bienheureuse des âmes qui aiment Dieu ; où elles l'aiment sans crainte de le perdre, sans refroidissement et sans fin ! je vous salue de loin, de cette vallée de larmes, et je soupire après vous, seulement parce que j'espère que là j'aimerai mon Dieu éternellement de toutes mes forces.

Et vous, Jésus mon amour, puisque vous m'avez créé pour vous aimer éternellement, puisque vous me commandez d'une manière si pressante de vous aimer, puisque c'est uniquement pour cela que vous m'avez donné la vie, et que vous me l'avez conservée même alors que j'étais votre ennemi ; puisque vous êtes tout à la fois si aimable et si ami de mon âme, que vous ne savez plus que faire en quelque sorte pour vous faire aimer de moi, tout ver de terre que je suis, ingrat et indigne de votre amour ; dites-moi, Seigneur, pourquoi je ne vous aime pas ? dites-moi comment je puis aimer autre chose que vous ? Ah ! mon Dieu, Dieu infiniment aimable, je vois, à n'en pouvoir douter, le châtiment qui me serait dû : je mériterais d'être condamné à ne pouvoir plus aimer. Mais non, mon amour, j'accepte tout autre châtiment, mais non celui-là. Faites que je vous aime, et punissez-moi ensuite comme vous voudrez : je veux me sauver pour vous aimer. Changez mon cœur ; aidez-moi à en bannir tout amour qui ne serait point pour vous ; mon Créateur, mon Dieu, ma vie, mon bien-aimé, mon amour, mon tout, sauvez-moi : et si je vous prie de me sauver, c'est uniquement pour être sûr de vous aimer à jamais de toutes mes forces. Faites-le pour l'amour de Jésus et de Marie.

Ah ! Marie, Marie ; vous êtes mon espérance ; vous pouvez tout ce que vous voulez, et vous ne renvoyez pas sans consolation quiconque recourt à vous. Je recours à vous, je me confie en vous, j'espère par votre moyen aimer mon Dieu durant l'éternité. Amen.

NEUVIÈME CONSIDÉRATION

Sur la précieuse mort de sainte Thérèse.

La sainte mère, quittant la ville de Burgos, désirait aller à son cher monastère d'Avila, afin de goûter quelque repos en sa maison bien-aimée qui avait été la première de la réforme ; mais son céleste époux l'appelait en une autre demeure et à un autre repos. Il voulait l'introduire dans la patrie bienheureuse ; c'est pourquoi il permit qu'elle reçût en route de son provincial l'ordre de se rendre au monastère d'Albe, où Dieu l'attendait pour la délivrer de la prison de ce monde et la conduire de là à ses noces éternelles.

Venez, ô ma sainte, venez: votre époux est maintenant satisfait de vos travaux, et son cœur est touché de vos soupirs. Venez au repos que vous désirez, venez au port, après avoir essuyé la tempête. Venez commencer cette nouvelle vie d'amour dans laquelle vous entrerez par une mort d'amour, que le Seigneur vous prépare en ce lieu fortuné.

La sainte obéit, et elle arriva à Albe le jour de la Saint-Matthieu, à six heures de l'après-midi, en 1582. Ses filles la reçurent avec une respectueuse affection, présageant peut-être qu'elles allaient bientôt la perdre. Elles reçurent sa bénédiction et lui baisèrent la main, en même temps que la sainte leur parlait en des termes pleins de tendresse et d'affection.

Elle arrivait fatiguée du voyage, et malade de la fièvre qui l'avait saisie. Elle se mit donc aussitôt au lit, à la prière de ses filles, en disant : « Oh ! que Dieu me soit en aide, mes » chères filles : comme je me sens fatiguée ! Il y a plus de vingt » ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. Béni soit » le Seigneur de ce que je suis tombée malade au milieu de » vous. »

Durant les huit jours suivants elle continua d'être incommodée, sans cesser toutefois de se lever pour recevoir son Jésus dans le Saint-Sacrement, lui qui était l'unique vie de sa vie.

Mais le jour de la Saint-Michel, atteinte de la maladie qui devait la conduire au tombeau, elle se mit au lit à l'infirmerie pour ne plus en sortir Elle y resta un jour et une nuit ravie en oraison, et, durant cet intervalle, elle connut que le temps de son repos était proche ; ayant appris par révélation l'heure et le moment de son trépas, elle dit donc à sa chère compagne de voyage, la vénérable sœur Anne de Saint-Barthélemi, que l'heure de son départ était arrivée. Trois jours avant sa mort, le père Antoine de Jésus, étant venu la confesser, lui dit de prier Dieu de lui conserver la vie pour le bien de la réforme ; mais la sainte lui répondit qu'il ne fallait plus y penser, parce que sa mort était certaine, et que sa présence n'était plus nécessaire sur la terre. Les médecins lui firent mettre des ventouses, ce qu'elle accepta volontiers, non en vue de se guérir, mais par le désir ardent qu'elle avait de souffrir et de terminer sa vie au milieu des souffrances, comme elle l'avait toujours désiré, pour l'amour de son époux bien-aimé qui avait voulu mourir au milieu de tant de douleurs.

La veille de la Saint-François, elle demanda le très-saint viatique, et pendant qu'on le lui apportait, toutes les religieuses s'étant réunies dans sa chambre, et, fondant en larmes, elle joignit les mains et leur dit : « Mes filles et mes dames, par-» donnez-moi les mauvais exemples que je vous ai donnés, et » ne m'imitez point, moi qui suis la plus grande pécheresse du » monde, et qui ai moins que toutes les autres observé ma rè-» gle. Pour l'amour de Dieu, mes filles, je vous prie d'obser-» ver parfaitement cette règle et d'obéir à vos supérieurs. » Elle, qui avait tant aimé l'obéissance, elle ne recommanda que cette vertu, au moment de sa mort, sachant que la perfection de toute religieuse dépend de sa parfaite obéissance.

Le saint Viatique ayant été apporté, elle eut le courage, à la vue de son époux, de se mettre sur son séant, quoiqu'elle fût si faible qu'elle pouvait à peine se remuer L'ardeur que l'amour lui inspirait était si grande, comme il est rapporté dans sa vie, qu'elle paraissait vouloir quitter son lit pour aller à la rencontre de l'unique bien-aimé de son âme et le recevoir. Sa

figure devint si enflammée et si brillante, qu'on ne pouvait plus la regarder en face. Elle joignit ses mains, et brûlant, comme le phénix, des plus vives ardeurs, plus elle approchait du terme de sa vie, plus elle parlait avec amour à son époux, au point d'attendrir tous les assistants. Elle disait, entr'autres choses : « O mon Seigneur et mon époux, l'heure tant désirée » est enfin arrivée, c'est maintenant le temps pour moi de vous » voir, mon Seigneur. Il est enfin venu ce jour où je dois quit- » ter mon exil, et où mon âme va jouir avec vous de ce qu'elle » souhaite si ardemment. »

Ce qui la consolait le plus en ce moment, et excitait le plus sa reconnaissance envers Dieu, c'était d'être fille de la sainte Eglise ; elle ne pouvait se lasser de redire avec allégresse : « Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise. » Elle répétait aussi souvent ce verset de David : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*[1] Le jour suivant, après avoir reçu l'Extrême-Onction, elle embrassa étroitement un crucifix, et resta quatorze heures ravie hors d'elle-même, le visage enflammé, immobile, commençant dès-lors à éprouver quelqu'avant-goût de la grande gloire que Dieu lui préparait dans le ciel, où son époux l'appelait en lui disant : *Surge, propera, amica mea, et veni*[2]. Alors la vénérable sœur Anne, sa compagne, vit, avant que la sainte expirât, son époux Jésus avec une multitude d'anges qui se tenaient aux pieds de son lit et qui attendaient le moment de la conduire au ciel. Elle vit encore sa douce mère Marie et son père chéri saint Joseph, qui lui tenaient compagnie. Apparurent ensuite une multitude de personnes vêtues de blanc, et toutes éclatantes de lumière, qui entrèrent avec une grande joie dans la cellule où était la sainte moribonde ; on pensa que c'étaient les dix mille martyrs qui lui avaient promis en son vivant de l'accompagner en paradis. Ils s'approchèrent du lit au moment où Thérèse, terminant sa belle vie dans un doux incendie d'amour, expira doucement par la force de son amour même. Son âme bénie, sortant de sa prison, s'envola comme

[1] (*Ps.* L, 19.) — [2] (*Cant.* II, 10.)

une colombe, pour aller prendre possession de son bien-aimé ; car on la vit sous la forme d'une blanche colombe s'envoler vers le ciel. Dans le même moment elle apparut toute glorieuse à la sœur Catherine de Jésus ; elle lui dit que sa vie s'était terminée dans un ravissement d'amour, et qu'elle allait jouir de Dieu. Son corps virginal exhala ensuite une agréable odeur qui se répandit dans tout le monastère.

FRUIT.

Voilà la belle récompense que reçoivent à l'heure de la mort les travaux des saints. Tandis que les pécheurs recueillent à leur trépas les prémices de leur damnation, la tristesse, la confusion, les remords, le désespoir ; les saints au contraire recueillent, comme un avant-goût du paradis, la confiance, la paix, la lumière et l'allégresse. Hélas ! comment tant d'aveugles peuvent-ils appliquer toutes leurs pensées aux choses de ce monde, sachant qu'ils doivent le quitter sous peu de temps ? Venez, venez, ô insensés, venez voir en cette pauvre cellule de Thérèse, avec quel contentement on meurt et on quitte le monde, quand on l'a déjà quitté pendant sa vie pour se donner à Dieu. Ame dévote, ayez toujours devant les yeux la fin de cette scène passagère, qui aura lieu pour vous à l'heure de la mort : faites maintenant ce que vous voudriez et ne pourrez faire alors, et vous vous sanctifierez, et vous ferez aussi une bonne et heureuse mort.

PRIÈRE.

Voilà donc, ô Thérèse, vos soupirs exaucés, vos désirs accomplis, votre amour satisfait. Vous êtes maintenant quitte de l'exil ; vous êtes parvenu au lieu de votre repos. Dans cette chère patrie vous ne demandez plus que votre vie finisse, parce que vous possédez la véritable vie qui rassasiera pleinement et éternellement votre cœur, et qui ne vous laissera plus rien à désirer Vous jouissez maintenant de ce bien que vous avez tant aimé. Vous aimez avec délices ce Dieu que vous avez

demandé à voir, et que vous êtes en possession de cet amour qui faisait l'objet de vos désirs. A cette pensée je me console avec vous et je remercie votre Dieu qui vous a déjà couronnée comme son épouse pour l'éternité, et qui vous a comblée de tant de gloire dans le bienheureux séjour. Mais, au milieu de vos grandeurs, ne nous oubliez pas, misérables que nous sommes ; ayez pitié de nous qui allons pleurant, comme des voyageurs, dans cette vallée de larmes, au milieu des dangers continuels de perdre Dieu. Par pitié, secourez-nous auprès de votre Jésus, afin qu'il nous pardonne tant de fautes que nous avons commises jusqu'à ce jour. Priez-le de nous délivrer de l'attachement aux choses de ce monde, qui pourrait nous empêcher d'aller l'aimer un jour avec vous dans le paradis.

Et vous, aimable Rédempteur et père des âmes, que la gloire de vos mérites soit de me sauver aussi, en me faisant sortir de cette vie dans votre grâce. Ah! mon unique bien, il est vrai que j'ai été la plus ingrate de vos créatures ; il est vrai que j'ai été d'autant plus ingrat que j'ai reçu un plus grand nombre de bienfaits. Mais aujourd'hui je désire véritablement vous aimer de tout mon cœur. et me consacrer entièrement à votre amour. Acceptez-moi, mon Seigneur, car je m'offre à vous sans réserve. Je rejette et je méprise comme la boue tout ce que le monde estime et tout ce qu'il m'offre, pour vous posséder vous seul, ô mon Jésus, avec votre amour. En un mot, ô mon Dieu et mon tout, je ne veux que vous seul dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes et vous serez mon unique trésor, le seul pour lequel je veux vivre et soupirer. Faites, ô mon très-cher Sauveur, que ce désir que vous me donnez vous-même se perfectionne en moi par votre grâce. Vous vous êtes consumé tout entier pour moi ; faites que par votre amour je me consume tout pour vous, afin que j'aille un jour vous posséder avec votre amour dans le ciel, où je ne pourrai plus vous perdre, où je ne serai plus ingrat, mais où je vous aimerai de toutes mes forces et durant toute l'éternité.

Et vous, ma très-douce espérance, très-sainte et toujours

Vierge Marie, obtenez-moi tout ce que je désire de votre fils. Acceptez-moi, je vous en prie, pour l'amour de lui, au nombre de vos serviteurs, dussé-je être le dernier, comme le plus vil de vos esclaves. Vous êtes mon refuge et mon salut : ne permettez pas que celui qui se confie en vous se perde. J'espère, par votre intercession, aller louer les miséricordes divines dans le ciel. Ainsi, j'irai toujours soupirant, et répétant les paroles qui plaisaient tant à votre fille Thérèse, pendant qu'elle vivait encore sur la terre : *Misericordias Domini in æternum cantabo: misericordias Domini in æternum cantabo.* Amen. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

Pour le 15 octobre, jour de la fête de sainte Thérèse.

I. Considérons l'amour ardent que cette sainte séraphine avait pour Dieu. Il lui semblait impossible qu'il y eût un seul homme au monde qui n'aimât point Dieu ; et elle disait : « Mon » Dieu, n'êtes-vous pas très-aimable à cause de vos perfections » infinies et de l'amour infini que vous nous portez ? comment » peut-il donc y avoir quelqu'un qui ne vous aime pas ? » Elle était très-humble ; mais, en parlant de l'amour, elle ne craignait point de dire : « Je suis toute imperfection, excepté dans les » désirs et dans l'amour. » La sainte a écrit ce bel enseignement : « Détachez votre cœur de toutes choses, et cherchez » Dieu, vous le trouverez. » D'un autre côté, elle disait qu'il est facile à ceux qui aiment Dieu de se détacher de la terre : « Ah ! mon Dieu, il ne faut que vous aimer véritablement pour » que vous rendiez tout facile. » Et ailleurs elle écrit encore : « Puisqu'il faut vivre, vivons pour vous, et que nos propres » intérêts ne comptent plus pour rien. Quel plus grand avan- » tage peut-on gagner que celui de vous plaire ? O mon con- » tentement et mon Dieu, que ferai-je pour vous être agréa- » ble ? » Elle allait jusqu'à dire que, si elle allait au ciel, elle ne serait point fâchée de voir les autres plus heureux qu'elle ; mais qu'elle ne pourrait se résoudre à voir quelqu'un aimer Dieu plus qu'elle ne l'aimerait.

II. Ce qui rend cette sainte admirable, c'est la fermeté d'âme avec laquelle elle cherchait à accomplir tout ce qu'elle savait être agréable à Dieu. Elle disait : « Il n'y a rien de si pénible » que je ne sois prête à entreprendre, pourvu qu'on me le » propose. » C'est pour cela qu'elle enseignait, « qu'on acquiert » l'amour divin en se proposant fortement d'agir et de souffrir

» pour Dieu. Car, disait-elle ailleurs, le démon n'a point peur » des âmes irrésolues. » Elle en vint même, comme on le sait, pour plaire à Dieu, jusqu'à faire le vœu d'exécuter tout ce qu'il y aurait de plus parfait. Et comme les souffrances endurées pour Dieu sont l'épreuve de l'amour, elle désirait vivre uniquement pour souffrir ; c'est pourquoi elle écrivait : « Il me sem- » ble qu'il n'y ait point d'autre raison de vivre, que le besoin » de souffrir ; et c'est ce que je demande à Dieu avec le plus » de ferveur. Je lui dis de tout mon cœur : Seigneur, ou souf- » frir, ou mourir ; je ne vous demande pas autre chose pour » moi. » Son amour devint si ardent, que Jésus-Christ lui dit un jour : « Thérèse, tu es toute à moi, et je suis tout à » toi. »

III. Elle se rendit si chère à son époux, que Jésus lui envoya un séraphin pour lui blesser le cœur avec un trait de feu. Enfin elle mourut comme elle avait vécu, toute embrasée d'amour. Lorsque la fin de sa vie approchait, tous ses soupirs tendaient à mourir pour aller s'unir à son Dieu : « O mort, » disait-elle, je ne sais qui peut te craindre, puisque en toi est » la vie : mon âme, sers ton Dieu, et espère que Dieu guérira » tes maux. » C'est pourquoi elle composa cette tendre glose qui commence par ces mots :

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de chagrin de ne pouvoir mourir.

Lorsque le saint viatique lui fut apporté, elle lui dit : « O mon » Sauveur, le moment désiré est enfin venu : c'est désormais » le temps de nous voir face à face. » Elle mourut ensuite d'amour, comme elle le révéla elle-même après sa mort. O ma sainte séraphine, vous jouissez maintenant de votre Dieu, que vous avez tant aimé durant votre vie au milieu des dangers continuels de le perdre. Obtenez-nous par vos prières la grâce d'aller avec vous aimer éternellement notre Dieu dans le paradis. Amen.

PRATIQUE ABRÉGÉE DE PERFECTION

Tirée des Maximes de sainte Thérèse.

Toute la perfection consiste à mettre en pratique ces deux choses : « Le détachement des créatures, et l'union avec Dieu ; » et c'est ce qu'on trouve précisément dans cette grande maxime que Jésus-Christ nous a laissée : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive [1]. »

Et d'abord, en ce qui concerne le détachement des créatures, voici ce que dit saint Jean : « Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie [2] » De sorte que toutes les imperfections prennent leur source dans trois sortes d'amours désordonnés : « L'amour des plaisirs, l'amour des richesses, et l'amour de » sa propre estime. » Sur quoi, voici la belle sentence de sainte Thérèse : « Il s'ensuit justement, que celui qui court après des » choses perdues se perd avec elles. »

Pour parler d'abord de l'amour des plaisirs et de ses propres satisfactions, il faut le vaincre en s'en détachant au moyen de la mortification tant intérieure qu'extérieure.

La *mortification intérieure* nous fait régler nos passions, et agir, non par amour-propre, par vanité, par humeur, ou par des motifs humains ; mais uniquement pour plaire à Dieu. Toutes les passions intérieures sont comprises dans ces deux principales, l'appétit *irascible*, et l'appétit *concupiscible*.

A l'égard de *l'irascible*, la passion principale, c'est la colère ;

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. (*Matth.* XVI, 24.)

[2] Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. (I *Joan.* II, 16.)

et on s'en rend maître en pratiquant la vertu de *mansuétude*, qui s'exerce par les actes suivants : 1° Ne se mettre jamais en colère contre le prochain. 2° Parler à tout le monde avec une égale douceur. 3° Parler à voix basse, avec un air serein et en termes pleins d'affabilité, surtout aux personnes colères et emportées. 4° Supporter en paix les défauts du prochain, les injures et les contradictions. 5° Ne point s'inquiéter ni perdre courage à la vue de ses propres défauts, mais s'en humilier et s'en relever promptement avec calme par un petit acte de repentir, et sans y penser davantage, continuer son chemin avec plus de ferveur et de confiance en Dieu : il faut faire la même chose chaque fois que l'on fait quelque chute. 6° Ne jamais parler ni agir quand le cœur est troublé. Saint François de Sales disait : « J'ai fait un pacte avec ma langue, » pour l'empêcher de parler lorsque mon cœur est troublé. » En de telles occasions il est très-expédient de conférer avec son directeur, ou avec toute autre personne intérieure.

Par rapport à l'appétit *concupiscible*, il faut ôter de son cœur l'amour désordonné à l'égard de toutes sortes de personnes, surtout des jeunes gens ou des personnes d'un autre sexe, en évitant leurs conversations, les paroles ou les lettres affectueuses, les dons, les badinages, et tout ce qui peut exciter l'affection. Sainte Thérèse disait: « Otez de vos yeux les » occasions mauvaises, et l'âme se portera dès lors à aimer » Dieu. » S'il s'agit des parents, tâchons toujours de contenter Dieu plutôt que ces sortes de personnes, parce que les parents préfèrent leurs propres intérêts à nos avantages personnels. Il faut donc, 1° ne point quitter l'exercice des vertus qui nous sont nécessaires, pour nous prêter à leurs fantaisies ; 2° lorsque Dieu nous appelle à un état ou à une vie plus parfaite, il faut les quitter avec courage, et obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes ; 3° ne se point ingérer dans des affaires de famille qui nuisent à notre avancement personnel, à moins que la charité ne l'exige absolument.

Il faut rapporter encore à l'appétit *concupiscible* l'obligation

de vaincre la volonté propre, ce qui se fait en pratiquant la vertu d'*obéissance*. L'obéissance, disait sainte Thérèse, est le plus court chemin de la perfection : Elle s'écriait : « O vertu de l'obéissance, vous êtes toute-puissante. » Sainte Catherine de Bologne disait également que l'obéissance est plus agréable à Dieu, elle seule, que toutes les autres bonnes œuvres. C'est pourquoi il faut dans la pratique : 1° se régler pour tout ce qui a rapport à l'âme par l'obéissance aux supérieurs, ou à ses propres règles, ou à son père spirituel, chacun devant nécessairement avoir le sien. « Le démon sait, dit sainte » Thérèse, que là se trouve le remède des maux d'une âme, » et c'est pour cela qu'il travaille de toutes ses forces pour y » mettre obstacle. » D'un autre côté, elle disait que Dieu ne veut autre chose d'une âme résolue à l'aimer que l'obéissance. 2° Il faut obéir *promptement*, en quittant toute autre affaire, et cela pour tout ce qui ne renferme pas évidemment un péché. 3° Obéir *de bon cœur*, et non avec répugnance. Obéir *aveuglément*, sans demander les raisons, mais en conformant son sentiment à celui des supérieurs. 4° Enfin, dans les choses où nous ne voyons pas de commandement exprès, le plus sûr est de s'appliquer à ce qui contrarie l'inclination propre.

La mortification *extérieure* implique le détachement des plaisirs des sens, ce qui se fait en mortifiant 1° la vue, par exemple, s'abstenir de regarder les objets illicites, ou dangereux, ou de simple curiosité ; marcher les yeux baissés, observer la modestie par rapport à soi-même en se déshabillant, en s'habillant, et dans toute autre action. 2° On mortifie l'*ouïe*, en évitant d'écouter des paroles de murmure, d'impureté, ou des nouvelles curieuses. 3° L'*odorat*, en se privant de sentir l'odeur des fleurs, des essences, des parfums, etc.

IV Pour mortifier le *goût*, il faut faire attention à la *quantité*: 1° Ne pas manger ni boire seulement pour se satifaire, ni jusqu'à satiété, mais seulement autant qu'il en est besoin. 2° Ne point manger hors de table. 3° Laisser toujours à table quelque portion d'aliment pour l'amour de Jésus et de Marie.

4° Manger peu le soir, et se priver même quelquefois de souper. 5° Pratiquer quelque abstinence en certains jours de la semaine. 6° Jeûner au pain et à l'eau, le vendredi ou le samedi, ou au moins ne toucher qu'à un plat. Touchant la *qualité* de la nourriture : 1° Ne point rechercher les mets délicats qui flattent le goût, ni les assaisonnements ou accommodements de haut goût, les sauces délicates, etc. 2° User quelquefois d'herbes amères. 3° Au moins ne pas se plaindre lorsque les mets sont mal apprêtés, froids, ou sans assaisonnement.

V On mortifie le *toucher* : 1° En ne cherchant point trop de commodité dans la manière de se coucher, de se vêtir ou de s'asseoir. 2° En se privant de feu pendant l'hiver, de gants et d'éventail en été. 3° En pratiquant quelque mortification afflictive, telle que la discipline, les chaînes, les croix, etc, mais toujours avec la permission du directeur; sans cela, dit saint Philippe de Néri, on perd la santé ou l'humilité. 4° Au moins ne pas se plaindre des infirmités, travaux, incommodités, angoisses intérieures ; mais en faire l'offrande continuelle à Jésus-Christ. Sainte Thérèse nous a laissé au sujet de la mortification extérieure ces belles maximes : « Penser que Dieu » admette dans son amitié les gens qui vivent commodément, » c'est une extravagance. Les plaisirs et la prière ne vont point » ensemble. Les âmes qui aiment vraiment Dieu ne peuvent » demander de repos. »

L'effet de la *mortification extérieure* est aussi de mortifier la *langue* par la vertu du *silence*, qui consiste : 1° A parler peu et avec réflexion. 2° A ne point parler du tout à certaines heures du jour, si ce n'est par nécessité. 3° A parler souvent de Dieu, et à tâcher de faire entrer dans tous ses discours quelque pieux sentiment. Sainte Thérèse disait : «Jésus-Christ se » trouve toujours présent aux conversations des serviteurs de » Dieu, et il aime beaucoup qu'on trouve son plaisir à s'occu- » per de lui.»

Le second amour désordonné est celui *des biens* ; on le surmonte par la vertu de pauvreté : 1° En retranchant tout superflu, et en se réservant le simple nécessaire, ou du moins

en détachant son affection des choses que l'on possède. 2° En choisissant les choses les plus viles. 3° En se réjouissant lorsque le nécessaire même vient à manquer. Sainte Thérèse disait : « La pauvreté est un bien qui comprend tous les biens » du monde. » Et ailleurs : « Moins nous posséderons ici-bas, plus » nous jouirons dans l'éternité. »

Le troisième amour désordonné est l'*estime propre*, que l'on surmonte par la vertu d'*humilité*. Pour exercer cette vertu, il faut : 1° Donner à Dieu toute la gloire de tout ce que nous faisons de bien, et bannir de notre cœur toute vaine complaisance. Sainte Thérèse dit : « Lorsque nous prétendons plaire » à Dieu seul, le Seigneur nous donne la force de vaincre toute » vaine gloire. » 2° Se regarder comme le plus méchant des hommes, et se persuader que tous les autres valent mieux que nous, considérant toujours les qualités d'autrui et nos propres défauts, surtout en réfléchissant aux grâces que l'on a reçues de Dieu. 3° Désirer d'être regardé et traité comme tel par les autres. 4° Ne rechercher ni honneurs, ni louanges, ni emplois honorables, et ne les accepter même que par obéissance aux supérieurs. 5° Ne se point excuser ni défendre, quand même on se verrait inculpé à tort, à moins qu'on ne s'expose par là à donner le scandale ou à empêcher la plus grande gloire de Dieu. Sainte Thérèse disait : « Une âme profite plus » en renonçant même une seule fois à s'excuser, qu'en écou- » tant dix sermons. » 6° Ne jamais parler avantageusement de ses talents, de sa naissance, de ses parents, ni de ses richesses, etc., à moins qu'il ne faille le faire pour un plus grand bien. 7° Supporter et se réjouir devant Dieu de se voir méprisé, repris, tourné en dérision, calomnié, persécuté. Sainte Thérèse disait : « Qui est celui qui, voyant le Seigneur couvert de plaies, » affligé et persécuté, n'accepterait pas comme lui les souf- » frances, ou même ne désirerait pas de les partager avec lui ? » Sur ce point, les saints ont eu l'habitude de demander à Dieu la grâce d'être méprisés pour son amour. Il est bon, au moins pendant l'oraison, de se préparer à supporter les mépris, en envisageant tous les accidents fâcheux qui pourraient se pré-

senter. Sainte Thérèse disait: « Un acte d'humilité vaut plus » que toute la science du monde. »

L'autre moyen que nous avons indiqué au commencement, et qui est même le plus important pour arriver à la perfection, c'est l'*union avec Dieu*, qui s'acquiert par les moyens suivants.

I. Aimer Dieu d'un amour parfait: 1° Par-dessus toutes choses, se gardant bien de tomber dans le moindre péché, ou défaut *délibéré*, et plus que de perdre la vie. Sainte Thérèse disait: « Que Dieu vous préserve de consentir avec réflexion au » péché, pour petit qu'il soit. » Elle ajoutait: « C'est par les » petites brèches que le démon parvient à en faire de gran- » des. » Et elle observait en un autre endroit que la vraie dévotion consiste à ne point offenser Dieu, et à être résolu à faire toute sorte de bien. 2° Il faut l'aimer de tout son cœur, désirant courageusement atteindre la plus grande perfection pour plaire à Dieu. Sur quoi sainte Thérèse faisait cette remarque: « Dieu ne laisse sans récompense, même en cette vie, aucun » de nos bons désirs. » Elle ajoutait que le Seigneur « n'ac- » corde ordinairement des faveurs signalées qu'à celui qui a » beaucoup désiré son amour. » Mais il faut joindre l'action aux désirs, en surmontant avec courage dans les diverses occasions, le respect humain, les propres répugnances, les intérêts terrestres, etc. 3° Aimer Dieu continuellement, et dans toutes les occasions, diriger tout vers ce but, et lui offrir tout, même les actions indifférentes, comme la nourriture, les récréations permises, et généralement tous les pas que nous faisons et même chacune de nos respirations, les unissant toujours aux actions de Jésus et de Marie du temps qu'ils étaient sur la terre. En outre, souffrir avec joie pour l'amour de Dieu toutes les choses pénibles et fâcheuses, se conformant et même s'unissant à la volonté de Dieu, en tout ce qu'il veut faire de nous et en nous. Sur ce point, sainte Thérèse nous a laissé ces excellentes maximes: « Et que pouvons-nous ac- » quérir de plus avantageux qu'un témoignage qui nous assure » que nous plaisons à Dieu? » Et voici de quelle manière on

pouvait d'après elle obtenir ce témoignage : « Tant que nous » vivons, notre profit ne consiste pas à jouir davantage de » Dieu, mais à faire sa volonté. » Elle ajoutait ailleurs : « Cet » abandon de notre volonté fait à Dieu, a une grande force, » parce qu'il l'excite à s'unir à notre bassesse. La véritable » union consiste à unir notre volonté à celle de Dieu. »

Enfin, pour entretenir dans notre cœur la flamme de l'amour de Dieu, il faut faire souvent dans la journée des actes d'amour, mais surtout dans l'oraison et la communion, en lui disant : « Mon Dieu, mon très-aimable et unique trésor, mon » tout, je vous aime de tout mon cœur : je me donne à vous » sans réserve, et je vous consacre toutes mes pensées, tous » mes désirs, et toutes mes affections. Je ne veux, je ne désire, » je ne demande que vous qui seul êtes ma vie ; votre bon » plaisir est le mien, faites en moi et de moi tout ce qu'il » vous plaira. Mon Dieu, et mon unique bien, donnez-moi » votre amour, et rien de plus. » Et d'autres actes semblables.

II. Pour s'unir à Dieu, il faut s'appliquer à l'oraison mentale, dont le propre, dit saint Jean Climaque, est d'unir l'âme à Dieu par le moyen de l'amour qui s'enflamme en cette sorte d'oraison. C'est pourquoi il est utile d'y concacrer autant de temps qu'on le peut, au moins une demi-heure le matin, et autant le soir, en méditant les vérités éternelles, ou les bienfaits divins, et surtout la vie et la mort de Jésus-Christ.

Après la méditation, toutes les fois que l'âme n'est pas attirée extraordinairement par la grâce à la contemplation, il est bon de s'entretenir dans des affections et des aspirations dévotes, mais sans se faire violence, cherchant à les produire, non avec sensibilité, mais par de simples actes de volonté, ou bien en faisant des prières, en terminant toujours l'oraison par quelque résolution particulière pour son avancement.

Remarquons les belles maximes que nous a laissées sainte Thérèse touchant l'oraison : « Tout le temps que nous pas- » sons sans faire oraison est un temps perdu. L'âme qui aban-

» donne l'oraison fait comme si elle se jetait elle-même en en-
» fer, sans avoir besoin des démons. Les connaissances litté-
» raires sont un grand trésor pour l'oraison, pourvu qu'elles
» soient accompagnées d'humilité. »

Par rapport aux aridités, oh ! quel courage nous inspire la sainte, lorsqu'elle nous dit : « Le Seigneur éprouve par les ari-
» dités et par les tentations ceux qui l'aiment. Quand même l'ari-
» dité durerait toute la vie, l'âme ne doit point quitter l'oraison :
» il viendra un temps où tout lui sera bien payé. » Et ailleurs :
« L'amour de Dieu ne consiste pas dans des tendresses, mais
» il consiste à servir Dieu avec force et humilité. L'âme qui
» persévère dans l'oraison sera certainement conduite par le
» Seigneur au port du salut, malgré les péchés que lui oppo-
» sera le démon. Le démon sait que l'âme qui fait l'oraison
» avec persévérance est perdue pour lui. Celui qui ne s'arrête
» point dans le chemin de l'oraison arrive toujours, quand
» même il marcherait lentement. » Il faut remarquer ici qu'il y a trois choses qu'on peut appeler les gardiennes de l'oraison : le *recueillement*, le *silence* et le *détachement*. Il faut encore joindre à l'oraison la *lecture spirituelle*, au moins une demi-heure par jour ; on pourra choisir pour cela Rodriguez, Saint-Jure, et d'autres auteurs semblables ; mais par-dessus tout, aimons à lire la vie des saints, que saint Philippe de Néri recommandait avec tant d'instances.

III. Il faut encore, le plus souvent que l'on peut, et d'après l'avis de son directeur, recevoir la *communion*, qu'elle appelait sacrement d'union, et par laquelle l'âme s'unit entièrement à Jésus. Mais il faut avoir soin de s'y disposer, faisant servir tous ses exercices spirituels de préparation à cette grande action. Il ne faut non plus jamais omettre l'action de grâces, que l'on fera en se tenant l'espace d'une heure, ou au moins une demi-heure en affections et en prières. Car, dit sainte Thérèse, Notre-Seigneur est alors dans l'âme, comme sur un trône de miséricorde, pour lui prodiguer ses grâces. « Après la communion (ce sont les paroles de la sainte), ne
» perdons pas une si belle occasion de négocier. » Elle dit ail-

leurs : « Sa majesté n'est point habituée à payer mal le loge- » ment, quand on lui fait bon accueil. » Pour la préparation et l'action de grâces, il est très-expédient de penser à ces trois choses : « 1° Quel est celui qui vient ? 2° C'est Jésus. Vers » qui vient-il ? C'est vers moi. 3° Pourquoi vient-il ? C'est pour » être aimé. » A ces trois considérations correspondent les trois actes *de foi, d'humilité et d'amour* Ces trois grandes paroles, *je crois, j'espère, j'aime*, peuvent suffire à tout. Pour s'unir à Dieu, il est encore extrêmement utile de faire plusieurs *communions spirituelles* daas la journée. Sainte Thérèse faisait cette remarque : « La communion spirituelle est » d'un grand avantage ; ne la négligez pas, car le Seigneur » verra par là combien vous l'aimez. » Faites encore de fréquentes visites au très-saint sacrement. « Que serait-ce de » nous, disait la sainte, si nous n'avions pas dans le monde » le très-saint sacrement ? » Saint Denis l'Aréopagite assure que les secours abondants que nous recevons pour la perfection, ne nous viennent point d'ailleurs que du très-saint sacrement. A la visite du très-saint sacrement, il faut joindre encore celle de la sainte mère de Dieu.

IV. Pour se conserver dans l'union avec Dieu, il est encore absolument nécessaire de vaquer à la prière, puisque l'Evangile nous apprend que Dieu ne donne ordinairement ses grâces qu'à celui qui les demande. C'est pourquoi, dès le matin, à notre lever, il faut nous recommander avec confiance à Jésus et à Marie, en les priant de nous secourir.

Il est bon encore de renouveler cette prière au commencement de toutes ses actions, en sortant de la maison, en se mettant à lire, en se couchant, etc., et de ne jamais omettre le soir *l'examen de conscience,* ni l'acte de contrition. Dans les tentations et les dangers de pécher, il est encore absolument nécessaire de recourir à Dieu, en disant au moins en forme d'invocation : « Jésus et Marie. » Sainte Thérèse disait : « Je » ne conçois point certaines terreurs avec lesquelles on dit : » Démon, Démon ; tandis que nous pourrions dire : Dieu, Dieu, » et faire trembler Satan. » Ainsi il faut encore demander sou-

vent à Dieu la victoire sur notre passion dominante, la sainte persévérance, son amour, et une parfaite conformité à sa volonté. Sainte Thérèse fait cette remarque : « Ce n'est point » alors le temps de traiter avec Dieu des affaires de peu d'im- » portance, comme serait la demande des choses tempo- » relles. »

V Il est extrêmement utile de joindre à l'union avec Dieu le souvenir continuel de sa *présence*, en se rappelant qu'en tout lieu il nous voit, nous entend, nous entoure, et se trouve même au-dedans de nous. Sainte Thérèse attribue toutes nos fautes au défaut de cette pratiqne : « Tout le mal vient de ce » que nous ne pensons pas que Dieu est présent, et que nous » nous imaginons qu'il est loin de nous. » Mais cela arrive parce que nous l'aimons peu, car, comme le disait la sainte, celui qui aime véritablement pense sans cesse à l'objet de son affection. Pour pratiquer cet exercice de la présence de Dieu, il est très-utile d'avoir sur sa personne, ou sur sa table, ou dans son appartement, quelque signe particulier qui la rappelle. Que ce souvenir soit toujours accompagné d'oraisons jaculatoires, d'actes d'amour, ou d'offrande de soi-même : « Mon Dieu, je vous aime, je ne veux que vous et votre bon » plaisir, je me donne tout à vous, » et d'autres semblables.

VI. Pour parvenir au même but, il faut faire chaque année, pendant dix, ou au moins huit jours, les *exercices spirituels*; à cet effet, on fait trève à tout emploi et à toute conversation, pour traiter avec Dieu seul. Oh! combien il y en a qui se sont sanctifiés par ce moyen ! Il est encore bien utile de renouveler son âme par un *Jour de retraite* chaque mois, et de faire avec une dévotion particulière, durant l'année, les *neuvaines* de Noël, de la Pentecôte, des sept fêtes de Marie, durant lesquelles on pratiquera quelques exercices particuliers de dévotion en son honneur, comme la récitation du rosaire et la visite. Tous les samedis, on peut aussi dans la même intention jeûner au pain et à l'eau, ou au moins la veille de chacune des sept fêtes ; on s'y excitera en réfléchissant sur ce que dit

sainte Thérèse : « Oh ! combien le Seigneur est satisfait des » hommages que nous rendons à sa très-sainte mère ! » On peut faire aussi la neuvaine de son saint patron, en montrant une dévotion particulière pour les saints apôtres, nos pères dans la foi.

A cet amour et à cette union avec Dieu, se rapporte enfin la *charité envers le prochain*. Pour ce qui regarde l'*intérieur*, cette charité consiste à désirer au prochain le bien que nous souhaitons pour nous-mêmes ; à ne point lui désirer le mal dont nous ne voudrions pas être victimes ; à nous réjouir en conséquence, dans le fond de notre cœur, de ses avantages, et à nous affliger de ses maux, quand même nous y trouverions naturellement quelque répugnance. Quant à l'*extérieur*, il faut 1° ne point murmurer contre le prochain, ne pas se moquer de lui, ni railler sa conduite ; mais en dire toujours du bien, le défendre, l'excuser, au moins dans son intention. 2° Le consoler dans ses afflictions ; 3° le secourir dans ses nécessités spirituelles et corporelles, particulièrement dans les maladies. 4° « Condescendre au prochain, comme s'exprime » sainte Thérèse, en toutes les choses où il n'y a pas de pé» ché. » Saint François de Sales remarque sur ce point, qu'il faut prendre le temps opportun pour soi et pour le prochain : et lorsqu'on a manqué au prochain pour vaquer à son propre recueillement, il faut épier l'occasion de satisfaire ses désirs. 5° Ne lui donner ni de mauvais conseils ni de mauvais exemples. 6° Il faut quelquefois le reprendre, mais avec douceur, et en temps convenable, non pas lorsqu'il est agité par la passion. Enfin, il faut surtout tâcher de faire du bien à celui qui nous fait du mal, il faut au moins parler de lui avantageusement, le traiter avec douceur, et le recommander à Dieu, en détournant notre pensée des contrariétés, des désagréments et des injures dont nous croirons avoir à nous plaindre de sa part.

En terminant cette courte pratique, il faut remarquer, entr'autres, les maximes suivantes que sainte Thérèse nous a laissées sur la perfection dans différents endroits de ses écrits :

« Tous les efforts produisent peu de résultat, si nous n'ô-
» tons tout à fait la confiance en nous-mêmes, pour la placer
» en Dieu. C'est parce que nous n'arrivons jamais à donner à
» Dieu toute notre affection, que Dieu ne nous donne pas non
» plus tout le trésor de son amour. Que Dieu nous délivre
» d'une dévotion de parade. J'ai souvent éprouvé qu'il n'y a
» rien de plus propre que l'eau bénite à mettre en fuite les
» démons. Tout ce que nous pouvons faire n'est que de l'or-
» dure, en comparaison d'une seule goutte du sang que le
» Seigneur a répandu pour nous. Si la faute ne vient pas de
» nous, ne craignons point que Dieu soit en demeure de nous
» accorder le secours qui nous est nécessaire pour nous sanc-
» tifier ; ne craignons point que Dieu laisse sans récompense
» le moindre coup d'œil accompagné de son souvenir. Le Sei-
» gneur ne demande de nous qu'une résolution, pour faire
» ensuite tout le reste de son côté. Dieu n'envoie jamais une
» peine, qu'il ne la paie tout de suite par quelque faveur. Si
» l'âme ne s'éloigne pas des plaisirs du monde, elle se ralen-
» tira bientôt dans la voie du Seigneur. Ne communiquez pas
» vos tentations aux âmes imparfaites, parce que vous nuiriez
» et à elles et à vous ; communiquez-les seulement aux par-
» faites. Que votre désir soit de voir Dieu ; votre crainte, de
» le perdre ; votre joie, tout ce qui peut vous conduire à
» lui. »

Vivent Jésus, Marie, Joseph, et Thérèse, maintenant et dans tous les siècles. Amen. Ainsi soit-il.

NEUVAINE DES TRÉPASSÉS

Exercice de dévotion pour les neuf jours qui précèdent celui de la commémoraison des morts, offert en suffrage pour les saintes âmes du purgatoire.

La dévotion envers les âmes du purgatoire, qui consiste à les recommander à Dieu, afin qu'il les soulage dans les grandes peines qu'elles souffrent, et qu'il les appelle bientôt à sa gloire, nous est très-avantageuse, parce que ces âmes bénies sont ses éternelles épouses, et que d'un autre côté elles sont très-reconnaissantes envers celui qui leur obtient la délivrance de cette prison, ou au moins quelque soulagement dans leurs tourments. C'est pourquoi, dès qu'elles seront arrivées au ciel, elles n'oublieront certainement pas celui qui aura prié pour elles. On croit pieusement que Dieu leur fait connaître nos prières, afin qu'elles prient aussi pour nous. Il est vrai que ces âmes bénies ne sont pas en état de prier pour elles, parce qu'elles sont en ce lieu comme des coupables qui satisfont pour leurs péchés : néanmoins, parce qu'elles sont très-chères à Dieu, elles peuvent bien prier pour nous, et nous obtenir des grâces. Sainte Catherine de Bologne recourait aux âmes du purgatoire lorsqu'elle voulait quelque grâce, et bientôt elle était exaucée ; elle disait même que plusieurs grâces qu'elle n'avait pu obtenir en recourant aux saints, elle les avait obtenues en recourant aux âmes du purgatoire. Du reste, les grâces que les personnes dévotes disent avoir obtenues par le moyen de ces saintes âmes, sont innombrables.

Mais si nous désirons le secours de leurs prières, il est juste, et c'est même un devoir de les secourir par les nôtres. J'ai dit, *même un devoir*, puique la charité chrétienne exige que nous nous souvenions de notre prochain, lorsque ses nécessités ré-

clament notre assistance. Mais quels sont ceux de nos frères qui ont un besoin de secours aussi pressant que ces saintes âmes prisonnières ? Elles sont continuellement dans ce feu qui tourmente bien plus que le feu terrestre ; elles sont privées de la vue de Dieu, peine qui les afflige bien plus que toutes les autres ; pensons qu'il peut se faire que se trouvent dans ce lieu les âmes de nos pères, de nos frères, de nos parents et de nos amis qui attendent notre secours. Pensons en outre que ces saintes reines ne peuvent se secourir elles-mêmes, puisqu'elles sont en état de débitrices pour leurs fautes : cette considération doit surtout nous animer à les secourir autant que nous le pouvons. Et en cela non-seulement nous serons très-agréables à Dieu, mais nous acquerrons de grands mérites ; et ces âmes bénies ne cesseront de nous obtenir de grandes grâces de Dieu, principalement le salut éternel. Je tiens pour certain qu'une âme qui a été délivrée du purgatoire par les suffrages de quelque personne dévote dira continuellement à Dieu, lorsqu'elle sera arrivée en paradis : « Seigneur, ne permettez pas que celui qui m'a retirée de la » prison du purgatoire, et qui m'a fait venir plus tôt jouir de » votre présence, vienne à se perdre. » En un mot, si j'ai livré à l'impression la neuvaine suivante, c'est afin que tous les fidèles travaillent à soulager et à délivrer les âmes bénies du purgatoire, par des messes, par des aumônes, ou au moins par leurs prières.

CONSIDÉRATIONS ET PRIÈRES

Qu'il faut lire au peuple chacun des huit jours de la neuvaine.

Recommandons à Jésus-Christ et à sa sainte mère toutes les âmes du purgatoire, et spécialement celles de nos parents, de nos bienfaiteurs, de nos amis et de nos ennemis, et plus particulièrement celles pour lesquelles nous sommes obligés de prier. Offrons à Dieu, en leur faveur, les prières suivantes, en considérant les grandes peines que souffrent ces saintes épouses de Jésus-Christ.

I. Les peines que souffrent ces âmes bénies sont très-nombreuses ; mais la plus grande de toutes est la pensée qu'elles ont elles-mêmes été la cause des souffrances qu'elles endurent par les péchés qu'elles ont commis pendant leur vie.

O Jésus mon Sauveur, j'ai si souvent mérité l'enfer ! quelle peine serait maintenant la mienne si j'étais déjà damné, avec la pensée que j'aurais opéré moi-même ma damnation ? Je vous remercie de la patience que vous avez eue envers moi. Mon Dieu, en reconnaissance de votre bonté infinie, je vous aime par-dessus toutes choses, et je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de mourir plutôt que de jamais plus vous offenser ; donnez-moi la sainte persévérance, ayez pitié de moi : ayez aussi pitié de ces âmes bénies qui brûlent dans le feu. Marie, mère de mon Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

Disons un *Pater* et un *Ave* pour ces âmes. « *Pater noster*, etc. *Ave Maria*, etc. » Et puis tout le peuple chantera le couplet suivant :

Jésus, qui chérissez vos épouses, vos filles,
De ce lieu de tourments daignez les retirer :
Brisez de leur prison les odieuses grilles,
Ou du moins, par pitié, daignez les consoler.

II. L'autre peine qui afflige beaucoup ces âmes bénies, c'est la vue du temps qu'elles ont perdu pendant la vie, temps au moyen duquel elles pouvaient acquérir beaucoup de mérites pour le paradis ; tandis qu'elles ne peuvent plus remédier à cette perte, parce qu'avec le temps de la vie a fini le temps de mériter.

Ah ! misérable que je suis, Seigneur, moi qui vis depuis tant d'années sur cette terre, et qui n'ai acquis de mérites que pour l'enfer ! je vous remercie de ce que vous me donnez encore le temps de remédier au mal que j'ai fait. Je me repens, ô mon Dieu, qui êtes si bon, de vous avoir déplu ; donnez-moi votre secours, afin que j'emploie la vie qui me reste, uniquement à vous servir et à vous aimer : ayez pitié de moi, et

ayez aussi pitié de ces âmes saintes qui brûlent dans le feu. O mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

Il faut répéter comme ci-dessus, « *Pater*, *Ave*, Jésus qui chérissez, etc. »

III. Une autre grande peine tourmente ces âmes bénies, et cette peine est la vue épouvantable de leurs péchés, dont elles paient la dette. Durant la vie présente, on ne connaît point toute la noirceur du péché ; mais on la comprend bien dans l'autre vie, et c'est là une des plus grandes peines que souffrent les âmes du purgatoire.

Mon Dieu, en reconnaissance de votre bonté infinie, je vous aime par-dessus toutes choses, et je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de mourir plutôt que de retomber dans mes fautes passées : donnez-moi la sainte persévérance, ayez pitié de moi : ayez aussi pitié de ces saintes âmes qui brûlent dans le feu. Et vous, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« *Pater*, *Ave*, Jésus, qui chérissez, etc. »

IV. La peine qui afflige encore le plus ces âmes épouses de Jésus-Christ, c'est de penser que les péchés qu'elles ont commis durant leur vie ont déplu à ce Dieu qu'elles aiment tant. Il y a quelques pénitents même sur la terre qui sont morts de douleur en pensant qu'ils avaient offensé un Dieu si bon. Les âmes du purgatoire connaissent bien mieux que nous, combien Dieu est aimable, et elles l'aiment de toutes leurs forces ; c'est pourquoi, lorsqu'elles pensent qu'elles l'ont offensé durant leur vie, elles en éprouvent une douleur qui surpasse toute autre douleur

O mon Dieu, en reconnaissance de votre bonté infinie, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de mourir plutôt que de retomber dans mes fautes passées : donnez-moi la sainte persévérance, et ayez pitié de ces saintes âmes qui brûlent dans le feu et qui vous aiment de tout leur cœur. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« *Pater*, *Ave*, Jésus, qui chérissez, etc. »

V Une autre grande peine que souffrent ces âmes bénies, est de demeurer dans ce feu pour y souffrir, sans savoir quand finiront leurs tourments. Elles savent très-bien qu'elles en seront délivrées un jour ; mais l'incertitude où elles sont de ce jour qui doit terminer leurs douleurs, est pour elles un grand tourment.

Malheur à moi, Seigneur, si vous m'aviez envoyé en enfer, cette cruelle prison, d'où je serais sûr de ne jamais sortir ! Je vous aime par-dessus toutes choses, bonté infinie, et je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de plutôt mourir que de retomber jamais dans mes fautes. Donnez-moi la sainte persévérance ; ayez pitié de moi ; ayez aussi pitié de ces saintes âmes qui brûlent dans le feu. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« *Pater*, *Ave*, Jésus qui chérissez, etc. »

VI. Ces âmes bénies sont bien consolées par le souvenir de la passion de Jésus-Christ et du très-saint sacrement de l'autel, parce qu'elles ont acquis le salut par la passion, et qu'elles ont reçu, et qu'elles reçoivent encore une foule de grâces par la communion, et par le sacrifice de la messe ; mais autant cette consolation est grande, autant elles sont tourmentées par la pensée d'avoir été ingrates durant leur vie pour les grands bienfaits de l'amour de Jésus-Christ. O mon Dieu, vous êtes mort aussi pour moi, et vous vous êtes donné si souvent à moi par la sainte communion ; et moi, je vous ai toujours payé d'ingratitude ! Mais maintenant je vous aime par-dessus toutes choses, ô mon souverain bien, et je me repens par-dessus toutes choses de vous avoir offensé. Je vous promets de plutôt mourir que de jamais vous déplaire. Donnez-moi la sainte persévérance : ayez pitié de moi ; ayez aussi pitié de ces saintes âmes qui brûlent dans le feu. O Marie, secourez-les par vos puissantes prières.

« *Pater*, *Ave*, Jésus, qui chérissez, etc. »

VII. Ce qui augmente les peines de ces âmes bénies, c'est le souvenir des bienfaits qu'elles ont reçus de Dieu, comme d'avoir été faites chrétiennes, d'être nées dans des pays catho-

liques ; d'avoir été attendues à pénitence, et d'avoir reçu le pardon de leurs péchés ; oui, sans doute, parce que tous ces dons leur font mieux reconnaître leur propre ingratitude.

Mais qui a été plus ingrat que moi, Seigneur ? Vous m'avez pardonné bien des fois et avec tant d'amour ; et moi, après tant de promesses, j'ai recommencé à vous offenser ! Ah ! ne m'envoyez point en enfer ; je veux vous aimer, et ce n'est point en ce lieu que l'on vous aime. Je me repens, bonté infinie, de vous avoir offensé ; je vous promets de mourir plutôt que de vous offenser de nouveau. Donnez-moi la sainte persévérance ; ayez pitié de moi ; ayez aussi pitié de ces saintes âmes qui brûlent dans le feu. O Marie, ma mère, secourez-les par vos puissantes prières.

« *Pater*, *Ave*, Jésus, qui chérissez, etc. »

VIII. En outre une peine extrêmement amère pour ces âmes bénies, c'est de penser que, lorsqu'elles vivaient, Dieu leur a prodigué tant de miséricordes particulières qu'il n'a point accordées aux autres ; et que, par leurs péchés, elles l'ont contraint à les condamner à l'enfer, quoique depuis il leur ait pardonné et les ait sauvées par un pur effet de sa miséricorde.

Vous voyez , ô mon Dieu, devant vous un de ces ingrats, moi qui, après avoir reçu de vous tant de grâces, ai méprisé votre amour, et vous ai contraint de me condamner à l'enfer. Bonté infinie, je vous aime maintenant par-dessus toutes choses, et je me repens de toute mon âme de vous avoir offensé ; je vous promets de mourir plutôt que de vous offenser désormais ; donnez-moi la sainte persévérance : ayez pitié de moi. Ayez aussi pitié de ces saintes âmes qui brûlent dans le feu. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« *Pater*, *Ave*, Jésus qui chérissez, etc. »

IX. En un mot, toutes les peines que souffrent ces âmes bénies, le feu, l'ennui, l'obscurité, l'incertitude du moment où elles seront délivrées de cette prison, ces peines sont

grandes ; mais la plus forte douleur de ces saintes épouses est d'être loin de leur époux et privées de le voir.

O mon Dieu, comment ai-je pu vivre tant d'années loin de vous, et privé de votre grâce ? Bonté infinie, je vous aime par-dessus toutes choses, et je suis marri de tout mon cœur de vous avoir offensé ; je vous promets de mourir plutôt que de retomber dans mes fautes passées : donnez-moi la sainte persévérance, et ne permettez pas que je retombe jamais dans votre disgrâce. Je vous prie d'avoir pitié de ces saintes âmes qui souffrent dans le purgatoire : allégez leurs peines et abrégez le temps de leur exil, en les appelant bientôt au bonheur de vous aimer face à face dans le paradis. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières ; et priez encore pour nous, qui sommes dans un danger continuel de nous damner.

« *Pater*, *Ave*, Jésus qui chérissez, etc. »

FIN DU TOME QUINZIÈME DES ŒUVRES, CINQUIÈME DE LA PARTIE ASCÉTIQUE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUINZIÈME DES OEUVRES, CINQUIÈME I
LA PARTIE ASCÉTIQUE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XV DES OEUVRES, Ve DE LA PARTIE ASCÉTIQUE.

Saint-Amand (Cher). — DESTENAY, imprimeur breveté.